Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. &c.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME DIXIEME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY,
MDCCLXXI.

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE

DES

PIECES

CONTENUES

DANS CE

DIXIEME TOME.

I. Hiſtoire de la Reine de Navarre, *II Partie.* Pag. 1.

II. La même Hiſtoire, *III Partie.* 131.

III. La même Hiſtoire, *IV & derniere Partie.* 286.

IV. L'Amour vaincu par la Raiſon, *Poëme.* 442.

V. Dépit contre le Tems, *Ode.* 445.

PQ
1243
B5

HISTOIRE
DE LA REINE
DE NAVARRE.

SECONDE PARTIE.

TOUTE la Cour se préparoit pour le superbe bal que le Roi devoit donner, & l'on ne pensoit qu'à la parure qu'on devoit avoir, ou qu'à faire faire d'agréables habits de masques. La Reine, dont l'humeur se contraignoit pour plaire au Roi, étoit magnifiquement habillée; &, quand elle parut dans la salle du bal, elle ébloüit tous les yeux qui la regarderent. On ne sera pas fâché de voir ici une peinture de sa personne, de son esprit; & de ses inclinations.

La Reine de Navarre avoit la taille haute & fine; elle marchoit mieux que personne du monde, & ses actions les plus négligées avoient des graces qui obligeoient à l'aimer. Sa beauté étoit ébloüissante; ses yeux étoient si beaux, qu'il étoit souvent difficile d'en pouvoir supporter les feux eclatans, ou la langueur charmante. Sa bouche étoit une merveille, soit pour la forme ou pour la couleur; & l'arrangement de ses belles dents donnoit un agrément infini à cette divine bouche. Il en sortoit des oracles, qui ne se faisoient jamais entendre sans plaisir. Elle avoit un aimable son de voix, touchant, harmonieux, & qui émouvoit toujours les inclinations tendres qu'on avoit dans le cœur.

On ne peut avoir plus d'esprit que la Reine en avoit, mais de cet esprit grand & sublime, qui rendra son nom auguste & vénérable aux siecles à venir. Sa vertu étoit aussi pure que l'Astre qui nous éclaire; son ame étoit élevée au-dessus de toutes les autres ames. Toute la noblesse & toute la générosité étoient renfermées en elle seule. Elle étoit réligieusement pieuse : mais sa pieté, quoique d'un merveilleux exemple, étoit plus pour elle que pour les autres. Elle ne contraignoit sévérement personne, n'ayant point de scrupule qui génât: elle laissoit à chacun sa liberté, sans trouver à redire à la conduite des autres. Elle croyoit toujours le bien, & excusoit le mal, prompte à secourir les malheureux. Elle étoit naturellement fort gaie, peu sujette aux passions, sçachant aimer ses amis, se piquant d'en avoir, familiere avec tout le monde, bonne au de-là de ce qu'on peut dire, sûre, fidelle: ayant pour le Roi, son frere, cette ardente & prodigieuse tendresse, qu'on peut assûrer avoir fait tout le charme & toute l'application de sa vie.

Cette Princesse, telle que je viens de la représenter, étoit en un de ses plus beaux jours à la fête du Roi, son frere. Plusieurs grandes beautés y brillerent; mais toutes cederent aux charmes qu'elle étala. La Princesse d'Aragon étoit habillée à la Françoise. Elle parut plus qu'humaine; & la Reine seule pouvoit avoir de l'avantage sur une Beauté si charmante. Alphonsine étoit en masque, ainsi que la troupe de la Princesse Renée.

Le Roi parut plein de Majesté. Tous les Princes de son auguste Sang se distinguoient autant par les agrémens de leur personne, que par le rang que leur donnoit leur naissance. Les Seigneurs parurent à l'envi avec éclat; &, parmi un grand nombre d'Etrangers, le Duc de Lorraine,

Hercule d'Eſt, le Comte de Guiſe, Galéas de Saint Severin, & le Prince de Melphe, ſe firent remarquer avec tous les avantages qu'ils pouvoient deſirer.

Il y avoit quelque-tems que le bal étoit commencé, quand la jeune Ducheſſe d'Eſtouteville & la Comteſſe de Sancerre, qui n'avoient pu être plutôt habillées, à cauſe de la galanterie de leur parure, percerent avec peine une foule prodigieuſe pour pénétrer juſqu'à la porte du bal.

La confuſion étoit ſi grande, que les gardes ne reconnoiſſoient perſonne. Néanmoins, on prononça ſi ſouvent les noms de la Ducheſſe & de la Comteſſe, qu'elles avancerent pour entrer; & on leur faiſoit faire place, quand deux Maſques, vêtus de grandes eſpeces de cappes fort ſuperbes & fort ſingulieres, & qui repréſentoient preſque des Arméniens, les prierent de les faire paſſer avec elles. La Ducheſſe jugea qu'ils ne vouloient pas ſe faire connoître aux Gardes, à qui on ſe nommoit pour paſſer; &, ſe tournant vers Madame de Sancerre, Prenons ces Maſques en notre protection, lui dit-elle; &, donnant la main au plus avancé, il la conduiſit, & l'autre prenant celle de la Comteſſe, l'aida auſſi à paſſer. Mais, comme la preſſe étoit exceſſive, & qu'il levoit un peu les bras, Madame de Sancerre ſe trouva la main ſur ſon cœur, & fut étrangement ſurpriſe d'y ſentir un battement extraordinaire. Elle ne put cacher ſon étonnement. Ah, Maſque, lui dit-elle, que votre cœur à d'étranges mouvemens! Il ne lui répondit rien, & elle entendit qu'il ſoupira profondement. Il lui ſerra la main ſans lui répondre, & quand ils furent dans la ſalle du bal, & qu'il l'eut miſe à ſa place, il l'arrêta comme elle s'alloit aſſeoir. Ah, Madame, lui dit-il, que vois-je? Eh que voyez-vous, lui dit-elle? Mais, ſe remettant après avoir été quelques momens ſans

lui rien dire, il lui fit une profonde révérence, & se perdit dans la foule.

Tous les Masques n'étoient pas encore entrés, parceque le bal étoit régulier, & ils étoient répandus dans un fort grand apartement. Le Roi voulut voir danser la Princesse de Salerne, qui dansoit admirablement bien la Sarabande Espagnole. La Roche du Maine la sçavoit parfaitement. Le Roi souhaita de la leur voir danser ensemble. L'habit d'Alphonsine étoit avantageux à cette danse; elle étoit habillée en Bohémienne. Comme elle étoit grande, & que sa taille étoit parfaitement belle, elle ravit tous les yeux, & elle enleva presque tous les cœurs. La Roche du Maine pensa lui-même l'adorer, & se fixer pour toute sa vie. Cette divine danse exprimoit & émouvoit toutes les passions. Alphonsine la dansoit avec des expressions vives & animées; & quiconque l'eut vue eut desiré moins de sévérité en la rigoureuse Inquisition, qui depuis a défendu la Sarabande en Espagne.

La Princesse d'Aragon étoit assise fort loin de la Reine, à cause de toutes les Princesses du Sang qui les séparoient. Le Masque, qui avoit donné la main à Madame de Sancerre, vint parler Espagnol à Donna Maria. Elle lui repondit d'abord sans trop d'attention. Eh quoi! lui dit-il, la langue de votre pays ne vous fait-elle nul plaisir à entendre? Croyez-vous que je sois le Duc de Nagera qui suis ressuscité; & si un autre plus amoureux que lui paroissoit, se trouveroit-il entiérement oublié?

L'aventure de la Princesse d'Aragon avoit fait tant de bruit, qu'elle ne s'étonna pas qu'on l'entretint du Duc de Nagera. Mais elle fut un peu surprise qu'on lui parlât d'un autre Amant. Je ne me croirois pas trop assûrée ici, lui répondit-elle, si vous pouviez être le Duc de Nagera; &, si quelqu'autre m'étoit assez cher pour

occuper mon souvenir, sa presence ne me seroit pas désagréable; &, si je souhaitois quelqu'un auprès de moi, je voudrois qu'il fût de quatre doigts moins grand que vous ne l'êtes, afin que je me pusse flater quelques momens d'une chose qui me feroit tant de plaisir. Vous voudriez donc, lui repliqua le Masque, que j'eusse de grands yeux noirs pleins de feu, que je fusse en habit de fille, & tel que parut un homme fort amoureux dans une galerie du Palais de Madrid. Ah! dit la Princesse d'Aragon, après avoir un peu pensé, je vous reconnois, vous êtes mon vaillant libérateur; vous êtes le Vainqueur à qui je dois ma liberté. En effet, c'étoit le merveilleux inconnu, qui dans la forêt l'avoit remise entre les mains de Lautrec. Mais, Seigneur, poursuivit-elle, que venez-vous faire en ces lieux? Quel que soit votre dessein, je puis ne vous être ni suspecte, ni inutile. Employez moi, je vous prie. Hélas! lui dit-il, que pouvez-vous faire, & moi que dois-je souhaiter que la mort? N'importe, lui répondit-elle; vivez. Il vous est arrivé des événemens si étranges, que j'en espere enfin de favorables. Un de mes amis, lui repliqua-t-il, vous parlera: je vous verrai. Il vouloit poursuivre, quand Madame de Caumont, ne voulant plus parler au Comte de Guise, interrompit la Princesse d'Aragon, & le Masque se retira incontinent. Celui qui étoit entré avec lui, s'étoit mis au pied de la Reine, qui ce soir-là étoit fort mélancholique, & seulement par une certaine humeur qu'il n'est pas possible de surmonter. Il lui parla d'abord en quatre ou cinq sortes de langues, qu'elle entendoit toutes parfaitement. Et comme il lui parut avoir de l'esprit, elle l'écouta volontiers. Il lui dit, qu'il étoit Marchand Arménien, & qu'il avoit voyagé dans une grande partie du monde. La Reine lui demanda s'il

avoit acheté bien des raretés. Il lui répondit, que les choſes prétieuſes faiſoient tout ſon trafic; que ſur-tout il avoit deux portraits d'un Prince & d'une Princeſſe qui étoient l'ornement de l'Univers. C'eſt une ſœur du Sophi, continua-t-il, dont je veux parler. Un Prince de Mingrelie l'aima dès qu'il fût capable d'aimer. Aprés mille travaux qu'il ſouffrit, & mille marques d'amour qu'il lui donna; au moment qu'il alloit être heureux, un monſtre effroyable lui enleva la Princeſſe: il ne cherche plus qu'à mourir. N'entrez-vous pas dans les intérêts de ce malheureux, Madame, pourſuivit-il? Oui, ſans doute, reprit la Princeſſe. Je veux vous montrer leur portrait, continua-t-il, afin de voir par-là ſi votre cœur eſt capable d'être touché; &, tirant de ſa poche une boëte magnifique, il l'ouvrit & la Reine s'y reconnut. Elle étoit encore dans la ſurpriſe où cette vûe l'avoit miſe, quand elle tomba dans une plus grande. L'Arménien ayant ouvert une ſeconde boëte, où elle reconnut le portrait du Connétable, elle devint fort rouge, & ce beau coloris ne ſervit qu'à l'embellir. Quoique le feint Marchand lui montrât ces portraits avec beaucoup d'adreſſe, elle craignit qu'on ne vit celui du Duc de Bourbon. Elle le couvroit de la main. Que penſez-vous, lui dit l'Arménien, de ce pauvre Prince? L'a-t-on condamné à des peines éternelles, & ſon innocence & ſa fidélité ne peuvent-elles point eſpérer quelque changement favorable? Le trouble de la Reine étoit ſi grand, qu'elle n'avoit pas la force de répondre. Il ne lui étoit pas poſſible de diſſiper la penſée de l'enchantement où elle ſe croyoit. Elle trouvoit une ſi grande hardieſſe dans celui qui lui parloit, qu'elle ne pouvoit comprendre qu'un homme eut l'audace de l'entretenir de la ſorte. Je m'intéreſſe pour le Prince de Mingrelie, Madame, pourſuivit le Maſque

ſans s'étonner : &, joüiſſant à plaiſir de l'émotion où il la voyoit, Je ſçais que l'état, où il eſt, eſt épouvantable. Ne voudroit-on rien faire pour lui ? La Reine, dans un trouble toujours égal, embaraſſée pour la premiere fois de ſa vie, lui répondit enfin : Finiſſez votre allégorie, Maſque, & allez avec quelqu'autre prendre une converſation plus divertiſſante. Elle avoit toujours la main ſur le portrait pour le cacher ; & le Maſque, faiſant ſemblant d'avoir du dépit contre elle, la quitta bruſquement, & lui laiſſa le portrait du Connétable. Ce fut alors que la Reine demeura confuſe, & ſi étonnée, qu'elle ne ſçavoit quel parti prendre. Elle ne put faire autre choſe que de mettre ce portrait bien ſecrétement dans ſa poche : elle chercha des yeux l'Arménien, mais elle ne le vit plus. Que ne penſa-t-elle point ! Elle crut d'abord que Madame la Régente l'avoit livrée au déſagrément de cette aventure : mais cette penſée de lui dura pas long tems. Cher Prince, diſoit-elle en elle-même, quel Démon favorable vient de me parler de vous, & rapelle une tendreſſe que j'ai pris ſi inutilement le ſoin d'étouffer ? Elle ne put s'empêcher de s'abandonner à ce premier mouvement ſenſible : mais, enſuite, retombant dans une profonde rêverie ſur ce qui venoit de lui arriver, elle ne pouvoit s'imaginer qui étoit le téméraire qui avoit oſé lui parler de la ſorte. Elle tournoit ſa penſée de tous côtés, ſans y pouvoir rien connoître ; ſçachant bien, qu'aucun homme au monde n'étoit à portée de s'entretenir avec elle ſur un tel ſujet. Le Roi, qui s'étoit maſqué un moment pour ſe divertir, vint ſe raſſeoir auprès d'elle ; &, lui contant quelque galanterie qu'il venoit de faire, il l'arracha à l'idée qui l'occupoit ſi terriblement. La Princeſſe Renée s'approcha d'elle auſſi. La Reine lui dit en deux mots ce qui venoit de ſe paſſer. La Princeſſe en fut ſurpriſe, chercha

l'Arménien, & ne le trouva point; mais, elle s'amusa comme les autres personnes à vouloir deviner un grand Masque de belle taille, & dont l'habit étoit magnifique. Il parloit à toutes les Dames. Il leur disoit à chacune quelques particularités de leurs affaires, qui les embarassoient étrangement; & il excitoit une si grande curiosité, que le Roi lui-même en eut, à qui il prit aussi la liberté de dire des choses qui l'étonnerent beaucoup. On le fit danser pour connoître sa danse: mais, cela fût inutile, soit qu'il la contrefît, ou qu'elle fut comme celle de bien d'autres. Quand il eut dansé avec la jeune d'Orval, il vint prendre la Reine; ce qui fit juger de sa condition. Elle lui donna la main, & comme il la menoit lentement à la place où il devoit commencer, il la regarda fixement, & se penchant vers elle: Est-ce la Reine de Navarre, lui dit-il, que je mene danser? Qui m'eut dit, il y a six mois, que vous seriez un jour la Reine de Navarre? Il s'arrêta un moment comme pour attendre sa réponse; mais, la Reine avoit trop de trouble, & tant de choses surprenantes lui étoient arrivées ce soir là, qu'elle ne sçavoit si tout ce qu'elle entendoit n'étoit pas une illusion de ses sens: & le Masque remarquant son état, Ah, Madame! lui dit-il, en recommençant à marcher, je n'ai plus la force de vous faire des reproches; & se trouvant où il falloit être, il dansa, & dansa d'une maniere fort galante. Le bal étant fini, & le Roi s'allant lever de son siege, le Masque courut se jetter à ses pieds à visage découvert. Tout le monde le reconnut pour Pomperant. Et, bien qu'il fût le Favori du Duc de Bourbon, le Roi, qui l'avoit particuliérement connu à Madrid, l'aimoit fort tendrement, & lui avoit donné la permission de revenir en France toutes les fois qu'il le voudroit. C'étoit un homme de grand mérite. Le Roi

Roi l'embraſſa, & tout le monde ſe réjoüit de ſon arrivée. La Reine le reçut en rougiſſant; & Madame la Régente, qui ſe trouva près de lui, l'honora d'un accueil auquel il ne s'attendoit pas.

Le Roi ſe retira, & tout le monde en fit de même; il étoit ſi tard, qu'on ne ſongeoit qu'à s'aller repoſer. Les Officiers, qu'on avoit donnés aux Princeſſes Eſpagnoles, les reconduiſoient. Le Prince de Melphe avoit remené la Reine chez elle; & la Princeſſe d'Aragon apperçut Alphonſine conduite par un Maſque vêtu comme celui qui lui avoit parlé. Quand elles furent dans leur chambre; elle les vit entrer dans un cabinet, & un moment après elle entendit un grand cri, & Alphonſine, qui l'appelloit. Elle courut dans le cabinet, & au premier pas qu'elle y fit, elle ſe ſentit embraſſer les genoux par ce Maſque qu'elle reconnut pour ſon cher du Guaſt. Jamais ſurpriſe ni joie ne furent pareilles à la ſienne, & n'étant pas maîtreſſe des mouvemens qui l'entrainerent, elle paſſa ſes beaux bras au tour de ſon col, & lui témoigna mieux par cette action que par ſes paroles la tendreſſe dont elle étoit capable pour lui. Rien ne fut égal aux tranſports de ces deux Amans. Alphonſine y mêla ceux de ſa joie. Ils ſe vouloient dire cent choſes, & ils ne ſe diſoient rien. Pénétrés de leur propre amour, ils le firent mieux connoître par ce déſordre, que par tout ce qu'ils auroient pu ſe dire; & ils alloient entrer en matiere ſur leurs Avantures, quand ils entendirent crier dehors, comme c'étoit la coûtume, lorſqu'on vouloit fermer les portes du Château de S. Germain. Si bien que tout ce que du Guaſt put dire à la hâte, ce fut que lendemain la Princeſſe auroit de ſes nouvelles.

Elle demeura quelque tems occupée du plaiſir qu'elle venoit de recevoir. Mais, com-

me on n'eſt pas aſſez heureux pour le goûter long-tems, le ſien fut troublé par la crainte qu'elle eut que l'Empereur ne trouvât mauvais que le Marquis fut en France, s'il y étoit ſans ſon aveu. Elle ne ſçavoit même pourquoi il y étoit, & elle attendoit le jour ſuivant avec une inquiétude qui la tint éveillée une partie de la nuit.

D'autres beaux yeux encore furent ouverts cette nuit là, & la Reine de Navarre étoit trop occupée pour avoir un ſommeil tranquille. Que ne penſa-t-elle pas! Quel trouble la vûe & les paroles de Pomperant n'avoient-elles pas jetté dans ſon ame! Elle s'imagina, que ce fidelle ami du Duc de Bourbon lui avoit peut-être fait parler par l'Arménien, quoiqu'elle ne comprit pas qu'il eut dû confier à un autre cette indiſcrette commiſſion. Le portrait du Prince, qui étoit demeuré entre ſes mains, l'étonnoit encore, & elle admiroit en elle-même qu'il y fût, elle qui avoit été toute ſa vie ſi retenue & ſi réſervée à refuſer à ſa tendreſſe les plaiſirs les plus propres à lui donner quelque ſorte de ſatisfaction. Ces penſées la tinrent preſque toujours éveillée; & ſi elle eut quelque repos, ce ne fut que pour des momens. Elle ſe réveilloit en ſurſaut, & la premiere idée qui ſe préſentoit à elle étoit celle du Connétable.

Pluſieurs amans veillerent cette nuit, charmés de leur amour, ou tourmentés par leurs peines. Dragut fut celui qui s'agita le plus par le ſouvenir de la perte de la perſonne qu'il aimoit. Il ſe leva dès que le jour parut, & allant chez ſon cher Lautrec, il le trouva qui s'alloit promener. C'étoit ſur la fin de l'été. On s'étonnera peut-être qu'il y eût des bals en cette ſaiſon; mais, alors, on en donnoit dans tous les tems, & l'hyver n'avoit ſur cela aucun privilege pour un divertiſſement qui ſemble à préſent lui être conſacré.

L'air étoit doux & charmant, & cette matinée préparoit un beau jour. Dragut n'eut pas de peine à ſuivre Lautrec, & lui remarquant ſur le viſage une triſteſſe dont il y avoit ſi long-tems qu'il deſiroit d'apprendre la cauſe : Vous alliez rêver, mon cher Lautrec, lui dit-il, & ce ne peut être qu'au ſujet de vos infortunes. Les partagerai-je toujours, ſans les connoître ? Soulagez-vous, en me les apprenant. J'ai toute la diſpoſition qu'il faut avoir pour en être vivement touché. Je veux vous ſatisfaire, reprit Lautrec ; auſſi-bien je ſens, par les nouvelles agitations qui me tourmentent, que je ne me ſuffis pas à moi-même ; & tournant leurs pas du côté de la Seine, ils trouverent un endroit qui les déroboit à la vûe des paſſans. Il étoit au bord de la riviere, entre quelques ſaules, & tel qu'il le falloit pour ne pas craindre d'être interrompus. Ils s'aſſirent ſur l'herbe ; & Lautrec commença ſon diſcours de cette ſorte.

HISTOIRE DE LAUTREC.

JE ne vous parlerai point de la Maiſon dont je ſuis : vous la connoiſſez. Je ne vous dirai pas auſſi toutes les occaſions où je me ſuis trouvé à la guerre, & les différens emplois que j'ai eus. Je ne veux uniquement vous entretenir que des affaires de mon cœur, & d'un fatal amour, qui a fait tous les malheurs de ma vie.

J'ai été ſi jeune dans les armées, que je puis

dire, que je connoiſſois fort peu la Cour au mariage de Loüis XII. Mais, comme le Connétable de Bourbon alla auſſi fort jeune à la guerre, il eut pour moi beaucoup d'amitié, & il vit avec plaiſir le parfait attachement que j'avois pour ſa perſonne.

Après le mariage du Prince de France avec Madame, le Duc de Bourbon eut le choix d'aller commander en Guyenne, ou de marcher en Italie. Il choiſit le premier de ces emplois, & me laiſſa l'autre. Je paſſe ſur mon malheur, vous le ſçavez. Ce commandement me réuſſit mal. Je revins en France, & il n'y avoit que quatre jours que Loüis XII. avoit épouſé la Princeſſe d'Angleterre, lorſque j'arrivai. Je le vis au moment même, & ce ne fut que le ſoir, comme il s'alloit mettre au lit. Ce bon Roi me fit autant de careſſes, que ſi ſes armes avoient été heureuſes entre mes mains; &, comblé de ſes faveurs, je paſſai chez le Prince qui eſt le Roi d'à-préſent.

Il n'avoit que ſes Favoris à ſon petit coucher, le Duc de Bourbon, Montmorency, Brion, Monchenu, & Boniver. Le Prince me fit la grace de courir au devant de moi les bras ouverts, & de m'embraſſer avec une affection bien capable de me contenter. Il voulut que ceux qui étoient auprès de lui, me fiſſent un accueil ſemblable au ſien; & je réconnus avec ſatisfaction, que le Duc de Bourbon étoit toujours plein de tendreſſe pour moi.

Après que la joie de me voir fut modérée, on me parla de tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour au mariage du Roi. On me peignit mille Beautés nouvelles que je ne connoiſſois pas, & qui étoient, ou à la Reine, ou aux Princeſſes. Le Prince voulut deviner de qui je ſerois amoureux, & il y eut ſur ce ſujet une agréable conteſtation entre lui & ſes Favoris. S'il veut

aimer une personne d'une conquête difficile, disoit Montmorency, il faut qu'il s'adresse à la fille du Bâtard de Savoye : ou plutôt, reprit le Prince, à la jeune Ducheſſe d'Eſtouteville. Non, non, pourſuivit Monchenu, l'air ébloüiſſant & les manieres gaies de Deſcars le prendront aſſûrément. S'il a du goût pour les belles blondes, reprit Brion, qu'il ne regarde que Pluvant; la jeune d'Orval avec ſon air ſi tendre pourroit bien encore l'enflammer. Il eſt des écueils plus redoutables, interrompit Bonivet, en ſe donnant l'air d'un homme important, & les mortels peuvent quelquefois élever leurs penſées juſqu'aux Déeſſes. Ah! dit le Prince en riant, les Ixions ſont ſouvent punis, &, pour une Venus favorable, on trouve tous les jours des Junons inſenſibles.

Le Prince me défendit de voir la Reine hors de ſa préſence; il me dit qu'il me préſenteroit à elle, voulant abſolument connoître & pénétrer la premiere émotion de mon cœur. Il me commanda d'aller le lendemain dîner avec le Connétable, qu'on appelloit alors le Comte de Montpenſier, mais que je ne vous nommerai que par le nom qu'il porte maintenant.

Dès le matin le Duc de Bourbon me vint prendre, & me mena chez lui. Nous dînâmes en particulier. Quelque amitié qu'il eût pour moi, il me fit un ſecret de ſa paſſion pour la Princeſſe de Valois, qui eſt la Reine de Navarre. J'avois pris un habit magnifique, & dès que l'heure qui lui étoit marquée, fut arrivée, nous allâmes enſemble chez la Reine. Nous trouvâmes à la porte de l'antichambre le Prince lui-même, qui nous l'ouvrit. Mais, ô Dieu, quelle ſurpriſe! quel aſpect pour mes yeux! quel agréable & quel étonnant ſpectacle! Je vis un cercle de vingt jeunes perſonnes plus brillantes & plus belles que le plus beau jour. Elles

m'environnerent toutes d'un air gai, & le rond se ferma autour du Prince & de moi. Je demeurai au milieu, & je considérai tout ébloui tant de merveilles. Elles me disoient par l'ordre du Prince cent choses flateuses pour m'embarasser; je répondois comme je pouvois, & je pris enfin un air aussi gai que celui qu'elles avoient, leur disant que je leur présentois mon cœur, un cœur insensible jusques-là, qu'elles tirassent tous leurs traits, & que le plus assuré ne me manquât pas.

Elles rioient, & me parloient toutes à la fois: & le Prince me les faisant toutes considérer en particulier, j'avoue que la beauté de Madame de Sancerre, qui étoit fille alors, me toucha, & je lui dis quelque chose de plus précis qu'aux autres. La maniere vive & pénétrante de Cominge me fit plaisir, & les graces de Saint Severin me plurent: mais, puisqu'il faut tout vous dire, pendant que tant de jeunes Beautés en vouloient à mon cœur, je surpris, par la fatalité de son étoile, celui d'une très-aimable personne. Elle me le donna dès ce premier moment malgré elle; & il auroit dû faire le bonheur de tout autre que de moi. Elle avoit mille qualités charmantes. Vous jugerez de son caractere par ce que je vous dirai dans la suite.

Comme j'étois dans l'agréable embarras de m'offrir à toutes ces belles personnes, & que nous menions un bruit trop grand pour le lieu de respect où nous étions, tout d'un coup la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit, & je la vis paroître elle-même au milieu de Madame & de la Princesse de Valois. Elles venoient vers nous d'un air gai. Madame étoit une personne d'un agrément infini: la Reine étoit une beauté accomplie; mais, rien n'a jamais égalé la Princesse de Valois. Vous l'avez vue, c'est assez vous dire; mon ame n'étoit pas assez forte pour lui résister. A cet abord, je demeurai ébloui, & je

leur parus enſuite un homme éperdu. Tout le monde le remarqua : je rougis, je pâlis, je m'embarraſſai ; le Prince me dit que c'étoit-là la derniere épreuve où il vouloit me mettre. Ma confuſion me tint lieu d'eſprit. La jeune Anne de Boulan, qui étoit derriere la Reine, dit au Duc de Suffolc, en conſidérant mon agitation : C'eſt en cet état que je deſirerois voir un homme que je voudrois qui m'aimât ; car, je ſuis trompée s'il n'a de grandes diſpoſitions à l'amour. La Reine qui l'entendit fit un éclat de rire, en répondant qu'elle étoit de ſon avis. A cette ſaillie de Boulan tout le monde ſe tourna vers elle ; & le Prince, qui l'aimoit alors, paſſant de ſon côté, la pria de m'épargner, & de ne ſonger point à ſe faire aimer de moi. Car, continua-t il obligeamment, Lautrec eſt de mes amis. Ne nous broüillez pas enſemble : laiſſez à vos beaux yeux tout l'empire qu'ils ont ſur moi ; ne le portez pas ſur un cœur qui ne vous aimeroit pas ſi tendrement. Ah ! Seigneur, lui dit-elle tout bas, vous ſçavez bien que vous n'avez rien à craindre.

Je n'entendis pas ces paroles, mais je les ai depuis ſçues par le Prince ; car, vous croyez bien que Madame ne les entendit pas auſſi, & qu'elles ſe diſoient en ſecret.

La Reine & les Princeſſes me dirent mille choſes galantes ; & Madame Renée, qui parut encore, pouvoit par ſon eſprit m'embaraſſer autant que je l'étois déja par la ſurpriſe de mes yeux, qui n'avoient que trop vu ce qu'ils m'ont fait aimer plus que ma vie.

Je ſortis de chez la Reine le plus amoureux de tous les hommes ; & le moins rempli d'eſpérance. Je ne me flatai point, & l'élévation de mes penſées ne m'empêcha pas de voir la folie qui les accompagnoit. Mais, eſt-ce en amour que l'on ſe réſiſte, & n'aime-t-on pas à lui céder, quelque extravagance qu'il y ait dans les deſſeins que l'on ſe propoſe ?

Plusieurs jours se passèrent en fêtes; & la Duchesse de Beaujeu, qui voyoit que j'étois le plus cher ami du Duc de Bourbon, me choisit pour lui faire offre de sa fille, s'il la vouloit pour sa femme avec tous ses biens. Je fus transporté de joie d'aller présenter une si grande fortune à ce Prince: mais, je fus très-surpris de la froideur avec laquelle il reçut une telle proposition. Il me demanda du tems pour y répondre: je lui dis, que je l'avois fait pour lui, & que j'avois assuré la Duchesse de la joie avec laquelle il recevroit si un grand avantage; mais, il me pria, en m'embrassant, de ne le point presser, & me quitta. Je demeurai confus. Je l'aimois si véritablement, que je m'enfonçai dans tous les raisonnemens imaginables, pour pénétrer le sujet de son indifférence sur une fortune que je croyois qu'il devoit recevoir avec plaisir Je m'imaginois bien que c'étoit l'amour qui causoit ce que je voyois; mais, j'avoue ma stupidité, je promenai trop long-tems ma pensée par-tout, & je l'arrêtai enfin sur la Princesse de Valois, avec une certitude que ma jalousie confirma.

J'étois le soir chez la Reine, où je ne fus que trop éclairci. Le Prince, occupé de son amour, ne se défioit pas de ma curiosité intéressée. Je l'observai, & je ne connus que trop qu'il aimoit la Princesse de Valois: mais, ce qui pensa me faire perdre la raison, c'est que je crus voir quelque chose de fort tendre dans les yeux de cette Princesse, quand elle regardoit le Duc de Bourbon. Je crus même la voir se troubler d'une façon convainquante pour mes soupçons; & je me perdois dans les égaremens de mes remarques, quand je la vis sortir avec la Princesse Renée qui se trouvoit mal. Je la suivois des yeux, & je n'eusse plus rien vu au milieu de cent personnes avec lesquelles j'étois, si l'inquiet Duc de Bourbon, qui souffroit comme moi, ne me fût

venu prier de le suivre. Je l'accompagnai sans sçavoir où nous allions. Nous ne nous parlions, ni l'un, ni l'autre; & je ne revins à moi, que quand je m'apperçus que nous étions à la porte du cabinet de la Princesse Renée. Nous y entrâmes, & j'étois si plein de la Princesse de Valois, que je ne remarquai qu'elle. Madame de Sancerre y étoit, qui, voyant les deux Princesses & le Prince en particulier, m'aborda: mais, elle avoit beau me parler, je ne l'entendois pas, & je lui parus tel enfin, qu'elle devina l'état malheureux de mon ame. Je ne lui répondois point, ou je le faisois mal. Elle se mit à rire de ma distraction, & me fit bien voir qu'elle me pénétroit. Ma douleur en fut infinie: elle en eut pitié, & me parla avec une bonté à laquelle je ne m'étois pas attendu, par les premieres manieres dont elle m'avoit attaqué. Je tâchois de me remettre & de revenir à moi, lorsque j'apperçus le Prince qui se jettoit aux genoux de la Princesse de Valois: je pensai tomber de l'autre côté, je tressaillis, & il ne s'en fallut guere que je ne fisse un cri, quand je vis qu'il lui baisoit la main.

Que l'on souffre dans ces momens terribles, mon cher Dragut! Je ne vous le puis exprimer. Je fus soulagé d'une partie de ma peine, quand le Prince, se tournant vers moi, me pria d'aller porter sa réponse à la Ducheſſe de Beaujeu, & de lui dire de sa part qu'il épouseroit sa fille. Figurez-vous la joie que j'eus d'une si agréable commission. Vous comprenez bien tout ce qu'elle me faisoit voir. Je passe ce que je devois penser sur cela.

Le Prince épousa la Princesse de Bourbon: mais, toute ma folie augmenta, quand le soir de ses nôces je remarquai de la tristesse dans les beaux yeux de la Princesse de Valois, & que je crus m'appercevoir de quelque intelligence entre ses regards & ceux du Duc de Bourbon.

Quelques jours après, on fit ſon mariage avec le Duc d'Alençon, & j'eus du regret de la voir à un homme ſi indigne d'elle. Ce fut en cette occaſion, que le Connétable me choiſit pour l'infortuné confident de ſes amours. Je reçus ſon ſecret, & je cachai le mien. Je ne le hais point; il étoit auſſi malheureux que moi; &, pour achever de m'accabler, la Ducheſſe d'Alençon me fit l'honneur de me diſtinguer entre tous les hommes de la Cour, en me donnant ſon amitié, & me la témoignant par les confiances les plus particulieres.

Que cette glorieuſe préférence m'auroit été chere, ſi j'euſſe été en état d'en goûter toute la douceur, & que mon ame eût pu être dans une aſſiette raiſonnable! Mais j'étois perdu d'amour, & rien que de l'amour ne me pouvoit ſatisfaire. Un jour, que la Princeſſe étoit mécontente de la témérité de Bonivet, qui l'aimoit, & qui avoit l'audace de le lui dire, elle s'en plaignoit avec aigreur à Madame de Sancerre, & diſoit qu'elle ne comprenoit pas qu'on eût la hardieſſe d'aimer en un endroit ſi inégal, & que pour elle, elle haïroit toujours ceux qui s'oublieroient ainſi. Ah! je ſuis perdu, m'écriai-je, en quittant le dos de ſa chaiſe que je tenois; & je ſortis bruſquement de ſa chambre, ſans ſçavoir, ni ce que je diſois, ni ce que je faiſois. La Princeſſe demeura toute étonnée de mon imprudente ſaillie. Madame de Sancerre ſe mit à rire, & lui avoua qu'il y avoit long-tems qu'elle connoiſſoit ma maladie. Elle lui remit alors mille choſes devant les yeux, qui les ouvrirent à la Princeſſe. Elle me blâma, & me plaignit, à ce que j'ai ſçu depuis par Madame de Sancerre.

Je fus ſi honteux de m'être ainſi échapé, que je ne pus me réſoudre de long-tems à paroître devant elle, & enſuite je ne l'oſois regarder. Elle m'en ſçut bon gré, & agit avec moi, com-

me ſi elle n'avoit pas remarqué mon audace.

Le Roi mourut; & François I. fut élevé ſur le trône. Je partis pour aller à Milan, dont j'étois Gouverneur. Cette premiere ſéparation me parut le plus cruel de tous mes maux. La veille de mon départ, j'entrai vingt fois dans la chambre de Madame d'Alençon, & j'en ſortois toujours ſans ſçavoir bien préciſément pourquoi j'y étois entré. Je voulois lui dire & lui taire mon amour. J'étois ſenſible à la douleur de la quitter. Enfin, je pris congé d'elle dans les formes, & comme un homme de ma ſorte le devoit faire. Elle me dit adieu avec toutes ſes bontés accoutumées; &, prenant un luth, elle paſſa dans une petite chambre. Je l'obſervois; &, me débaraſſant de quelques perſonnes qui me faiſoient des honnêtetés, j'entrai bruſquement où étoit la Princeſſe. J'étois ſi hors de moi, qu'elle crut qu'il venoit de m'arriver quelque choſe de fâcheux; & m'arrêtant devant elle avec quelque égarement ſur le viſage: Je pars, Madame, lui dis-je, & je lui répétai deux ou trois fois ces paroles, ſans y en ajouter d'autres. Je le ſçai bien, me dit-elle, avec quelque envie de rire, & je croyois vous avoir dit adieu. Ah! lui dis-je en colère, car je ſçavois ce qu'elle penſoit; vous me voyez partir avec plaiſir, & je vous laiſſe tout mon amour. Je jettai lors mes yeux ſur les ſiens: leurs divins regards m'adoucirent & m'humilierent. Pardonnez-moi, Madame, repris-je; je ne vous offenſerai plus: je pars: je fis une profonde révérence, & je me retirai.

Après avoir fait tous mes adieux, je paſſai chez la Reine où il y avoit une muſique que je n'étois pas en humeur d'entendre: je ſortis de ſon appartement: & j'allai ſur une terraſſe qui donnoit dans un jardin où je voulois tâcher de me remettre des agitations où j'étois. Mes pas me conduiſirent à une grotte, où j'apperçus deux

femmes que je voulus éviter; mais, ayant entendu par deux fois mon nom, la curioſité me prit, je ne ſçai comment. Je m'approchai, & je vis par une fenêtre la jeune Dorval & Deſcars aſſiſes toutes deux chacune dans une niche, & appuyées ſur le bord d'un baſſin de marbre noir, qui recevoit ſes eaux par le flambeau d'un petit Amour de même matiere. Deſcars n'étoit pas ſi vive qu'on avoit accoûtumé de la voir; elle avoit une langueur touchante ſur le viſage, & paroiſſoit profondement appliquée. D'une main qu'elle hauſſoit un peu, elle tenoit le bras de cet Amour, & il ſembloit qu'elle vouloit lui marquer le lieu où il tireroit. Elle avoit l'autre ſur le marbre de la Fontaine, ayant le bout des doigts dans l'eau. Dorval avoit la tête abſolument appuyée contre ce petit Dieu ſi inhumain, & par conſéquent panchée vers la fontaine. Des larmes couloient lentement de ſes beaux yeux, ſans effort, & d'une maniere ſi tendre, qu'elles l'embelliſſoient. On eût dit que c'étoit des perles, ou plutôt des étincelles de feu, qui ſe mêloient à ces eaux. Elle me parut terrible en cet état de douleur ſi conforme au mien: je penſai pleurer avec elle. Dorval eſt blonde, comme vous le ſçavez; Deſcars eſt brune; l'action & les manieres de ces belles perſonnes euſſent fait un aimable tableau. Je les contemplois l'une & l'autre avec pitié. Elles garderent quelque-tems le ſilence, quand Deſcars le rompit avec un ſoupir. Lautrec eſt aimable, dit-elle; mais, qu'il eſt cruel de l'aimer, ſans en être aimée! Elle ſe tut, & ne dit que ce peu de paroles. Je fus épouvanté de les entendre; & ſurpris, & preſque affligé, de voir que je faiſois le malheur d'une ſi belle perſonne, je me préparois à m'en aller, ſans ſonger à Dorval, lorſqu'elle prit la parole Que je ſens bien mon malheur, diſoit-elle: J'aimerai toute ma vie ce que j'aime, mais il ne le ſçaura ja-

mais. Encore, pourſuivit-elle, s'il n'y avoit qu'à ſouffrir ainſi: mais, l'amour, pour me tourmenter, m'accable de toutes ſes peines. On aime ailleurs, je ſuis ſans eſpérance, & voilà le dernier des ſupplices pour un cœur comme le mien.

Elle ceſſa de parler, & Deſcars, changeant de poſture, me fit craindre qu'elle ne me pût voir. Je m'en allai ſi occupé de ce que je venois d'entendre, que j'avoue que je m'oubliai moi-même pour quelque-tems.

Mais vous allez voir la bizarerie où je me trouvai. Je crus que Deſcars m'aimoit, & je fus ſans pitié pour elle, comme la Princeſſe l'étoit pour moi. C'eſt une des plus belles perſonnes du monde. Je ne ſentis nulle émotion pour ſes maux, & ceux de Dorval, dont je ne croyois pas être l'objet, me toucherent infiniment. Cette conformité, que je trouvois entre elle & moi, me rendoit ſes intérêts chers: &, le ſoir quand je fus chez la Reine, à peine répondis-je comme je le devois à toutes les honnêtetés que Deſcars me fit ſur mon départ; & m'approchant de Dorval le plutôt qu'il me fut poſſible, après quelques diſcours ordinaires, il me fut aiſé de la mettre ſur le chapitre de l'amour.

Et pourſuivant quelques propos inutiles à mon récit: Fleurange aime Madame de Laval, lui dis-je: il n'en eſt point aimé, mais du moins n'aime-t-elle pas ailleurs; &, ſelon moi, c'eſt ôter la moitié de ſes maux à l'amour. Dorval rougit, & baiſſant les yeux: Je crois, dit-elle, en effet, qu'on eſt moins malheureux, quand on aime, de s'adreſſer à une perſonne qui n'a pas le cœur touché pour une autre. Elle n'en dit pas davantage. Ah! lui dis-je, rien n'eſt plus inſupportable que d'aimer ce qu'on voit qui eſt à un autre. Quelle horreur! Quel ſupplice! Que je plaindrois une perſonne qui auroit à ſouffrir ce que je

dis! Je la regardai fixement, elle rougit encore, & détourna la tête. Je connois ce malheur pour un ſi grand malheur, repris-je, que je donnerois toute ma pitié à une perſonne qui en ſeroit atteinte; & je voudrois être aſſez de ſes amis pour entrer dans ſa diſgrace, & l'adoucir par le partage que j'en ferois. Dorval en cet endroit me jetta un regard à la dérobée, mais un regard tout de feu, qui cherchoit à pénétrer dans la vérité de ce que je diſois; elle ouvrit la bouche, & la referma. Parlez, continuai-je, connoiſſez-vous quelqu'un qui eût une telle confiance à me faire? Moi, non, repliqua-t-elle; &, ſuivant mon conſeil, ceux, qui ont de ſi déſagréables ſecrets, ne les découvriront jamais. On doit être honteux de ſon mal, ſans l'aller dire. Mais, ne comptez-vous pour rien le plaiſir de ſoulager ſa peine, repliquai-je? Non, dit-elle; il y faut encore ajouter celle d'un ſilence éternel. Ah! Madame, lui dis-je, vous parlez bien en perſonne qui ignore ces maux là: mais, enfin, ſi jamais vous aviez à aimer, promettez-moi de me le dire. Je ne m'engage pas beaucoup, reprit-elle avec eſprit: car, je ſuis aſſûrée que mon cœur n'eſt pas en état de prendre jamais d'autres ſentimens que ceux qu'il a. Elle ſoupira malgré elle, en diſant ces mots. J'en compris tout le ſens. Mais, lui repartis-je avec malice, quels ſentimens avez vous? Que voulez-vous ſçavoir, me répondit-elle? Vous partez; & ſe reprenant promptement: Allez, Seigneur, à votre retour, nous verrons ſi nous nous reſſouviendrons de cette converſation. Elle me quitta, quelque choſe que je fiſſe pour la retenir, & s'approcha de la Princeſſe Renée

Je vous ai promis de ne vous point parler de guerre, mon cher Dragut: je revins au bout de quelques mois. Madame d'Alençon me reçut comme ne ſe ſouvenant pas de mes fautes. Le Connétable me conſola, en m'apprenant que ſon

amour n'étoit pas heureux: mais le mien ſembla prendre de nouvelles forces dans les beaux yeux de ma Princeſſe. Je ne donnai rien au public de mes extravagances; la Princeſſe les connoiſſoit auſſi bien que Madame de Sancerre. Du reſte je me conduiſis avec une ſi grande diſcrétion, que le Duc de Bourbon même ne ſe douta jamais que je fuſſe ſon rival.

Quelque tems après que je fus arrivé, je remis Dorval ſur notre dernier entretien. Elle me dit d'un air froid, qu'elle étoit au même état que lorſque j'étois parti; qu'elle n'avoit point changé. Comme je me reſſouvenois de la maniere dont je l'avois vue à la grotte, elle me faiſoit grande pitié, & je lui diſois toujours en riant, qu'elle auroit un jour quelque choſe à me dire.

Je ne pouvois m'empêcher de donner de tems en tems des témoignages d'amour à la Ducheſſe d'Alençon. Elle m'en faiſoit gronder par Madame de Sancerre.

Les yeux de Deſcars étoient ſi beaux, qu'elle ne les tournoit jamais ſur moi, que je ne m'imaginaſſe qu'elle avoit tout l'amour dont elle avoit parlé à Dorval, & je croyois qu'elle en vouloit allumer dans mon cœur un pareil. Perſuadé qu'elle m'aimoit, je deſirois être en état de l'aimer auſſi. Mais hélas! mes chaines étoient trop belles & trop fortes, pour les rompre, & pour pouvoir prendre les ſiennes.

Je voulois auſſi deviner qui Dorval aimoit, afin de le porter à rendre le réciproque à cette charmante fille. Je les abordai une fois toutes deux comme elles liſoient un papier. Dorval le lâcha, & Deſcars le mettant contre ſon eſtomach, me dit:

Je n'aime point un inſenſible:
Je connois cependant qu'il ne ſçauroit m'aimer.
Eteins ſes feux, Amour, s'il eſt poſſible,
Et des feux que je ſens, viens encor l'enflammer.

Elle sourit après ces paroles, d'une maniere, que Venus même n'auroit pas eu tant d'agrément. Elle me parut avoir un air passionné, qui me fit quelque impression. Je connus que c'étoit des vers qu'elle lisoit. Ceux-là parurent m'intéresser; je voulois prendre ce papier; mais, le retenant, il faut mériter ces choses, Lautrec, me dit-elle: qui n'en connoît point le prix, ne les mérite pas. Elle me quitta avec une espece de dédain. J'en voulus demander la signification à Dorval, que je remarquai très interdite. Aimera-t-on toujours sans être aimé, m'écriai-je! Que veulent dire ces vers? Aimera-t-on toujours sans être aimé! reprit-elle en s'allant, & elle rejoignit sa compagne. L'action de ces deux filles me surprit, j'en demeurai confus; &, les voulant presser de s'expliquer d'autre sorte, je ne m'attirai qu'un enjoûment vif, avec des railleries brillantes de la part de Descarts, & quelques fourires contraints de la belle Dorval.

Je demeurai peu à la Cour, & je retournai encore en Italie. A mon retour, je trouvai une grande inimitié formée entre le Connétable & la mere du Roi. Je me souviens qu'un jour il me fit les plus sensibles caresses que l'on puisse faire, & voulut attirer de moi de nouvelles promesses d'une amitié éternelle. Ce grand & malheureux Prince nous quitta bien tôt après, & s'engagea avec l'Empereur. Madame d'Alençon me fit l'honneur de me laisser voir toute sa douleur dans une pareille occasion. Elle aimoit le Connétable: mais, comme je sçavois qu'il ne tiroit aucun avantage de son bonheur, & que je connoissois bien le caractere de cette Princesse, je n'étois point jaloux des bontés qu'elle avoit pour lui, & j'étois content de celles qu'elle me témoignoit.

Je fus obligé de me défendre à Marseille contre lui. Il m'écrivit une lettre, qui me perça le cœur:

cœur: mais il faliut ſuivre mon devoir, & ſacrifier mon amitié. Je paſſe mille circonſtances qui me méneroient trop loin. Le Roi perdit la bataille de Pavie, & fut pris priſonnier. Je défendis la Guyenne; &, dès que je le pus, je me rendis auprès de la Régente, ſous prétexte de la ſervir, mais en effet pour voir Madame d'Alençon. Elle étoit veuve, & je trouvai le Roi de Navarre auprès d'elle, amoureux & ſoutenu dans ſa paſſion par le crédit de Madame la Régente.

Je le regardai avec peine: j'oſai parler de ſes prétentions à la Princeſſe, qui me proteſta qu'elle les déſaprouvoit entiérement.

Tous les grands Seigneurs du Royaume étoient auprès de la Mere du Roi. Caumont étoit mon ami particulier. Je vis une fois Dorval, qui lui parloit avec une colere étrange près d'une fenêtre, où ils étoient tous deux appuyés. Je les avois vus fort ſouvent enſemble; &, rappellant mille choſes, je ne doutai point que ce ne fût lui que cette belle fille aimoit. Dans cette penſée, dès le ſoir même, je lui en dis mille biens: il répondoit en homme qui connoiſſoit & qui aimoit ſon mérite: mais, ce n'étoit pas avec cette ardeur dont un amant a accoûtumé de parler; & je me perſuadois encore, qu'il ne l'aimoit pas, & que c'étoit lui qui faiſoit ſon malheur. Je le vis ſi réſervé, que je n'oſai lui en dire davantage.

Dans ce tems-là, Madame d'Alençon partit pour ſe rendre à Madrid auprès du Roi ſon frere, qui étoit dangereuſement malade. J'eus le bonheur de recevoir une partie des larmes de cette Princeſſe, qu'elle répandoit devant moi ſans contrainte; elle me pria même d'être toujours de ſes amis. Je fus l'accompagner auſſi loin que je le pus. Caumont lui rendit le même devoir, & en revenant je fus étonné de lui remarquer

une douleur pleine de chagrin.

Dorval ne suivoit pas la Princesse, elle étoit à Madame Renée. Descars, & quelques-unes de ses compagnes, alloient seulement avec elle.

Je fis voir à Caumont, que je m'appercevois de l'état où il étoit, & je le pressai tant qu'il ne put se défaire de ma curiosité. Il la satisfit. Descars est partie, me dit-il. L'aimez-vous, lui dis-je? Oui, reprit-il. Ah! la pauvre Dorval, m'écriai-je, que deviendra-t-elle? Elle est à plaindre, continua-t-il; & vous ne l'aimez pas, poursuivis-je. Non, reprit-il. Voilà donc son malheur, repliquai-je, je suis éclairci. Descars est charmante; mais, je plains la pauvre Dorval.

Dorval n'a que faire de moi, me dit-il tout étonné. Elle aime ma Maîtresse, elle est fâchée de son absence; voilà son malheur: mais moi, je me sépare de ce que j'aime. En êtes vous aimé, lui dis-je? Depuis son enfance, reprit-il, je possede son cœur: mais quel cœur, mon cher Lautrec! qu'il est tendre! qu'il est fidele! Jamais de caprice à essuyer, ni de soupçons malfondés. Elle a toujours une conduite également obligeante & incapable de me donner aucun ombrage; sans coqueterie, rebutant tous mes rivaux, me les sacrifiant tous; égale, tendre dans ses manieres, véritable; que vous dirai-je? parfaite enfin. Où suis-je, m'écriai-je? où suis-je? Descars vous aime depuis long-tems, & vous m'en assurez? Et qu'elle n'a jamais aimé que moi, reprit Caumont. Cependant, son absence à part qui me tue, j'ai un autre déplaisir. J'ai apperçu un Ecuyer du Comte de Guise, qui lui parloit comme elle partoit: il lui a donné une Lettre, elle a haussé les épaules, en me regardant, mais elle l'a prise: je ne l'ai pu voir; car elle est partie au même moment, & le Comte de Guise l'aime. Ah! Caumont, lui dis-je, ne craignez

rien. Puiſque Deſcars eſt comme vous le dites, cette Lettre ne la touchera point, & ne vous nuira pas. Lors je le priai de me conter ſon Avanture ; elle me charma : mais je vous avoue que j'étois tout étonné, quand je me reſſouvenois de ce que j'avois entendu dire à cette aimable fille dans la grotte. Je ne le pouvois accorder avec ce que Caumont venoit de m'apprendre. Hélas ! je ſouhaitai preſque d'en être aimé, tant je trouvai le ſort de Caumont heureux.

Dès que nous fûmes de retour, nous allâmes conſoler Dorval. Elle rougit en nous voyant, & je compris que je la contraignois, ne voulant pas parler à mon ami devant moi. Je me retirai, & je les laiſſai.

La Régente ne paroiſſoit occupée que de la négociation pour la liberté du Roi. Elle étoit charmée qu'un des principaux articles fût le mariage de ce Prince avec la Reine de Portugal, puiſque c'étoit ôter une épouſe au Connétable. Elle auroit été ravie, que Madame d'Alençon eut épouſé l'Empereur, elle ſe flattoit encore de ramener le Duc de Bourbon. Son amour, qu'elle avoit conſervé, lui faiſoit trouver tout facile pour ſes deſſeins.

Il y avoit long-tems que Dorval étoit une de ſes favorites. C'étoit à elle ſeule qu'elle confioit les ſecrets de ſon cœur ; & aux heures qu'elle avoit libres, elle ne faiſoit que s'entretenir avec elle.

Elles ſortoient un jour toutes deux d'un cabinet de verdure, lorſque j'y entrai. J'apperçus un papier à terre, je le ramaſſai, je vis qu'il y avoit des vers écrits. Ils me parurent partir d'un eſprit prévenu. Les voici.

En vain de la raiſon on écoute la voix. L'amour,
plus puiſſant mille fois,
Nous pouſſe malgré nous au penchant qu'il nous donne.

Le cœur aveuglément ſe range ſous ſes loix:
Malgré tous nos efforts, il s'émeut, il s'étonne;
Il ſe laiſſe enchaîner avec des nœuds ſi doux,
Qu'il ſemble que le Ciel les fit exprès pour nous.
Heureux, en ſubiſſant le ſort qui nous entraine,
Si le plaiſir un jour en ſurpaſſoit la peine!

Je conſidérai long-tems la penſée & le ſtyle de ces vers. Je ne ſçavois ſi la Régente les avoit faits pour le Connétable, ou s'ils n'étoient point de Dorval au ſujet de ſon amour malheureux.

Je m'attachai fort à la Princeſſe Renée pendant l'abſence de Madame d'Alençon; je ſçavois la forte amitié qu'elles avoient l'une pour l'autre, & elle eut la bonté de recevoir agréablement les ſoins que je lui rendis.

Je ſçavois auſſi bien que Caumont le tems que devoit durer le paſſeport que la Princeſſe avoit reçu de l'Empereur, & lui & moi nous nous rendîmes ſur la frontiere au tems à-peu-près qu'il devoit expirer. Nous fumes ſi heureux, que nous la trouvâmes le ſoir que Clermont-Lodeve l'avoit été recevoir ſur les Terres de Navarre. Elle me fit un accueil plein de charmes; &, pour pouſſer ſa bonté juſqu'au bout, elle ne me fit pas un ſecret de la certitude de ſon mariage avec le Connétable. Je fus frappé de cette confidence; j'appuyai ma tête contre la muraille, & il me fut impoſſible de pouvoir jamais lui parler.

Eh quoi! me dit-elle, Lautrec, vous n'êtes plus de mes amis? Je vous ouvre mon cœur, ne puis-je compter ſur vous? & ſi j'en ai quelque jour beſoin, vous trouverai-je ſans zêle pour mon ſervice? Ah, Madame! lui dis-je enfin, que me dites-vous? A quelle épreuve réduiſez-vous .... je n'oſai dire, mon amour? Je baiſſai les yeux, & je repris: A quelle épreuve mettez-vous ma vertu? La Princeſſe connut

bien que je n'étois pas guéri de ma folie. Elle me parla avec une bonté extraordinaire, me pria de ſurmonter une paſſion ſi vaine, & qui ne pouvoit enfin que me nuire. Elle me fit ſouvenir de l'amitié que le Connétable avoit pour moi, & de celle que je devois avoir pour lui. Que vous dirai-je, mon cher Dragut? Elle me rangea preſque à mon devoir, & enfin elle m'aſſura, qu'après le Connétable, j'étois l'homme du monde qu'elle eſtimoit le plus

Je la réconduiſis juſqu'à Bayonne, où Madame la Régente s'étoit rendue pour être plus en commodité de faire l'échange du Roi.

Je ne vous dirai point la joie que Caumont eut de revoir Deſcars. Il lui avoua qu'il m'avoit parlé de leur amour, & il la fit conſentir que je fuſſe le dépoſitaire de leurs innocens ſecrets. Un ſi tendre commerce eut une fin heureuſe. Le Roi en eut connoiſſance; & ce mariage fut une des premieres choſes qu'il fit après ſon retour. Caumont ſe vit content avec ſa vertueuſe femme, & il lui ſemble que rien au monde ne peut égaler ſa félicité.

Je fus obligé de donner quelques ordres en Guyenne, où le Roi me laiſſa Figurez vous ma ſurpriſe & ma douleur, quand quelque-tems après j'appris que la Ducheſſe d'Alençon venoit d'épouſer le Roi de Navarre. Je ſçavois qu'elle ne pouvoit être à moi, je ſçavois qu'elle ſe deſtinoit par ſon choix, & par ſes inclinations, au Connétable. Cependant, cette nouvelle me frappa comme ſi elle m'eût ôté tout d'un coup toutes mes eſpérances. Qu'on eſt foible, mon cher Dragut! Je murmurai avec autant d'audace, que ſi j'euſſe été le malheureux Duc de Bourbon. Je le plaignis même pour donner encore une aigreur à mon infortune, & je tombai enfin dans cette prodigieuſe mélancholie, dans laquelle vous m'avez vu abîmé.

Le Roi me manda il y a peu de tems, comme vous le ſçavez. Je me ſuis rendu en diligence à ſes ordres. Vous avez bien voulu être le compagnon de mon voyage. Je vous préſentai au Roi; il vous fit un accueil qui vous ſatisfit, & vous avez pu reconnoître, qu'il n'eſt, ni ſans amitié, ni ſans confiance, pour moi. J'ai demeuré quelques jours chez Caumont *incognito*, par l'ordre du Roi, & vous vous ſouvenez bien que ce ne fut que le jour de la fête que le Roi donna à la Reine ſa ſœur, qu'il me préſenta à elle, & qu'il conſentit que tout le monde me vît.

La Reine rougit à ma vûe, & me parut embaraſſée à ſoutenir mes premiers regards. Elle me parla peu: je n'étois pas auſſi trop en état de demeurer en ſa préſence, ni de lier converſation avec elle.

Depuis ce tems là, je ne l'ai vue qu'en public. Dorval m'a paru encore plus languiſſante que de coûtume, & je n'ai jamais oſé demander à Madame de Caumont l'explication de l'entretien de la grotte.

Hier après diné, je rentrai dans mon appartement pour faire quelques dépêches, & les ayant finies, je repaſſai dans celui de Madame de Caumont. N'y trouvant perſonne, je crus qu'elle n'y étoit pas, & qu'elle s'étoit allé parer pour le bal chez quelqu'une de ſes amies. Je n'avois garde de penſer qu'elle eût fait dire qu'elle vouloit être ſeule. Je ſortois déjà d'un grand cabinet qui conduiſoit dans un autre, quand j'entendis la voix de mon ami qui parloit avec ſa femme. J'allois entrer où ils étoient, lorſque mon nom qu'ils prononcerent m'arrêta. Il ſemble que je ſuis deſtiné à ne pouvoir m'entendre nommer, ſans apprendre quelque-choſe d'extraordinaire, & qui doive extrémement m'intéreſſer. Nous l'avons mille fois plaint enſemble, diſoit Caumont. Si Lautrec ſçavoit les malheurs qu'il cau-

se, il en seroit touché. J'ai fait tout ce que j'ai pu, reprit sa femme, pour lui ôter ce fatal attachement. Elle me disoit un jour dans la grotte de Fontainebleau, la veille que Lautrec partit pour l'Italie, qu'elle l'aima le jour que le Roi voulut sçavoir à qui il donneroit son cœur. La pauvre fille a souffert des peines incroyables, depuis ce tems, à aimer, & à vouloir s'empêcher d'aimer. Elle connut bien-tôt la passion que Lautrec ressentit pour la Reine de Navarre qui fut un redoublement cruel à ses maux. Elle fut dès-lors sans espérance. Vingt fois elle a pensé succomber, & lui dire qu'elle l'aimoit. Elle s'est pourtant garantie de ce malheur. Une fille qui a du courage ne fait point une telle chûte. J'étois outrée pour elle de l'indifférence de Lautrec; & le jour qu'elle avoit fait tous ces jolis vers que vous sçavez, nous les lisions ensemble elle & moi, quand il pensa nous surprendre. Je ne pus m'empêcher de lui dire cet endroit qui m'avoit tant plu.

Je n'aime point un insensible:
Je connois cependant, qu'il ne sçauroit m'aimer.
Eteins ses feux, Amour, s'il est possible:
Et des feux, que je sens, viens encore l'enflammer.

Je m'arrêtai par prudence dans le tems que j'avois le plus d'envie de m'expliquer. Je n'ai point parlé aussi, reprit Caumont, par discrétion, Dorval me l'ayant défendu quand je connus l'état malheureux de son ame. J'ai souffert à lui obéir, m'étant souvent flatté que j'aurois amené son Amant à répondre à ses sentimens. Elle est belle, elle l'aime avec une fidélité que rien ne peut distraire: il n'a rien à espérer de la passion qu'il ressent pour la Reine. Pourquoi ne voulez vous pas qu'il se rende par reconnoissance & par vanité, s'il ne le fait pas par choix & par inclina-

tion? J'ai ſouvent penſé, comme vous, repliqua Madame de Caumont, & je crois que ſi Lautrec ſçavoit ſon bonheur, il n'y ſeroit pas inſenſible: mais, Dorval n'a pu conſentir qu'il en fût inſtruit; & je me ſouviens de lui avoir entendu dire, qu'un jour qu'elle ſe promenoit avec la Régente pendant notre voyage d'Eſpagne, elle perdit des Vers qu'elle avoit faits ſur ſon amour, dont elle penſa mourir de douleur, craignant qu'on ne les eut trouvés, & qu'ils ne vinſſent à la connoiſſance de Lautrec. Une ame atteinte de ce mal craint tout. Elle s'imaginoit qu'il ne les pouvoit voir ſans deviner que c'étoit elle qui les auroit faits. Mais, y auroit-il tant de mal à la trahir, reprit Caumont? Ah? mon cher mari, s'écria ſa femme, elle en mourroit: vous connoiſſez comme moi la délicateſſe de ſon cœur. Comme elle diſoit cela, elle ſe leva bruſquement de deſſus ſa chaiſe, & me vit dans un grand miroir. Elle fit un cri, Caumont crut qu'elle s'étoit bleſſée, il alla à elle tout éperdu & la prenant entre ſes bras, il tourna la tête, & m'apperçut comme elle dans ce miroir. Il ne fut pas ſi affligé que ſa femme: il ſe mit à rire; &, me faiſant ſigne d'entrer, il vit à ma rougeur que j'avois entendu leur converſation. Approchez, me dit-il. Je ſuis ravi que vous ſçachiez, ſans qu'il y ait de notre faute, ce qu'il y a long-tems que je voulois que vous ſçuſſiez. Que dites-vous, mon cher Lautrec, d'une paſſion également malheureuſe & fidele? La beauté, & les ſentimens de Dorval ne vous peuvent-ils toucher? Je ſuis dans une grande confuſion, lui dis-je. Suis-je aſſez infortuné, pour avoir cauſé tant de peine à une perſonne comme Dorval? Remettez-vous, me dit Madame de Caumont. Prenez des ſentimens raiſonnables & naturels. Il eſt tems que vous ſongiez à vous établir. Dorval eſt un parti avantageux, elle a refuſé pour vous les plus conſidé-

ſidérables de France. Défaites-vous des chimeres, ſongez au repos & au bonheur de votre vie. Comme elle alloit continuer, nous fûmes tous ſurpris de voir arriver Dorval. Les défenſes de ne laiſſer entrer perſonne n'étoient jamais pour elle. Elle nous trouva tous embaraſſés; &, ayant jetté les yeux ſur moi, je ne pus en ſoutenir l'éclat. Je fis une profonde révérence, & je m'en allai.

J'ai ſongé toute la nuit à mon aventure. Je n'ai point dormi, j'ai penſé à Dorval. J'ai admiré ce fatal effet de l'aſcendant que j'ai malheureuſement ſur elle: mais, je n'en ai pas moins ſenti la Reine toute-puiſſante dans mon cœur. Ma bleſſure ſera toujours vive: le tems & la raiſon ne me peuvent jamais guerir.

Que je vous plains, s'écria Dragut, quand ſon ami eut ceſſé de parler! Mais, que vous m'avez fait plaiſir par le récit d'une ſi agréable Hiſtoire? J'y ai donné une attention qui me ſurprend moi-même! & il faut que je vous aime bien, & que vous m'ayez dit des choſes charmantes, pour avoir oublié mes tourmens, & n'avoir été attentif qu'à vos intérêts. Vous me faites pitié d'aimer la Reine. Tout s'oppoſe à votre eſpoir, elle eſt prévenue pour le Connétable. Dorval eſt aimable, vous poſſédez ſon cœur, je ſuis de l'avis de Madame de Caumont. Ne vous repaiſſez plus de choſes frivoles, penſez à vous établir. Perſonne au monde ne vous convient plus qu'elle. Je voudrois la voir heureuſe avec vous. Je voudrois auſſi ne vous voir plus rival du Duc de Bourbon. On m'en a dit tant de choſes avantageuſes depuis que je ſuis en France, que je vous avoue que je l'aime ſans le connoître, & que je ſerois ravi que vous n'euſſiez aucune concurrence avec lui. Les ſentimens que j'ai pour la Reine, reprit Lautrec, n'ont jamais fait tort, comme vous l'avez pu connoître, à

ceux que j'ai pour le Duc de Bourbon. J'ai trop bien vu le peu de fruit qu'il a recueilli de ſon amour; & les ſentimens de la Reine ſont ſi réglés, que je n'ai point eu occaſion de me laiſſer ſurprendre aux jalouſies qui ne troublent que trop les autres Amans.

En diſant cela, Dragut & lui ſe leverent. Regagnons le Château, reprit Lautrec, il eſt plus tard que je ne croyois. Qu'importe, repartit Dragut, rien ne ſçauroit valoir d'aujourd'hui les agréables momens que j'ai goutés à vous entendre. Ces deux amis continuerent leur chemin en s'entretenant avec une entiere confiance. Ils furent ſurpris, en arrivant, de trouver le Marquis du Guaſt avec le Roi, à qui Montmorency & le Prince de Melphe l'avoient préſenté. Il avoit avoué au Roi, qu'un Domeſtique de Dom Sanche de Leve, ayant un Frere en Italie, lui avoit mandé qu'il étoit en France, & près de Saint-Germain où la Cour étoit; qu'il n'avoit pu retenir ſon ardeur; qu'il avoit pris la réſolution de venir lui-même chercher le raviſſeur de la Princeſſe d'Arragon, le punir, & la délivrer; qu'il avoit écrit à l'Empereur, pour lui faire approuver ſon deſſein, & qu'il avoit eſpéré de la juſtice du Roi, qu'il ne déſaprouveroit pas la liberté qu'il avoit priſe, Pomperan l'ayant aſſuré que Sa Majeſté l'aideroit & le recevroit avec ſa bonté ordinaire. Le Roi lui avoit témoigné par une réception charmante, qu'il ne s'étoit pas trompé, & l'avoit mené lui-même chez la Princeſſe d'Aragon, étant bien aiſe de leur faire voir, par l'empreſſement qu'il eut à les réunir, l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour eux, & qu'il étoit diſpoſé à favoriſer de ſi belles affections.

L'après-dîné, tout le monde ſe rendit chez la Reine de Navarre. Elle eut de la joie de voir le Marquis du Guaſt. Toutes les Dames

le trouverent tel qu'il étoit, c'eſt-à-dire, l'homme du monde le plus charmant. Il s'approcha de la Reine d'un air hardi & agréable, & lui parlant bas, de peur d'être entendu des autres perſonnes : Le grand jour me ſera-t-il auſſi avantageux que la nuit, Madame, lui dit-il; & l'Arménien pourra-t-il encore parler à Votre Majeſté du Prince de Mingrelie? Ah! lui dit la Reine en rougiſſant, ſon Hiſtoire eſt finie, & l'on ne ſçauroit plus y faire que de triſtes réflexions. Pardonnez-moi, Madame, reprit-il. Il faut plus que des réflexions: des bontés ſont néceſſaires. Je l'ai vu, & l'ai quitté il n'y a pas long-temps, & ſi votre ſecours lui manque, ſon déſeſpoir peut cauſer des malheurs, à qui peut-être les plus beaux yeux du monde ne refuſeroient pas des larmes. Tout ce qu'on peut imaginer de tendre, de terrible, n'approche point des mouvemens qu'il eut quand le Peloux lui vint annoncer ſa derniere infortune. Je reçus toutes ſes douleurs, & mon cœur fut pénétré de toutes ſes peines. Ah, Madame, quel coup! J'ai de l'horreur encore pour une trahiſon ſi noire. Que ne penſa-t-il point? Que ne voulut-il point faire? Il s'en prenoit à tout; & il ne revenoit de ſes fureurs, que quand il s'étoit oublié juſqu'à vous accuſer. Son repentir paroiſſoit bien promptement, & l'état où il retomboit étoit pire que toutes ſes fureurs. Le Marquis du Guaſt pouvoit parler tant qu'il eût voulu: la Reine étoit ſaiſie; & craignoit tous les yeux qui étoient attachés ſur elle, elle appella la Princeſſe d'Aragon, & préſentant la main au Marquis : Allons dans mon cabinet, Seigneur, lui dit-elle, où vous pourrez me dire avec plus de loiſir ce qui concerne la belle Clarice dont je n'ai entendu parler que confuſément. La Reine dit ces paroles pour le reſte de la compagnie; &, dès qu'elle ne vit plus qu'Alphonſe & la Princeſſe d'Aragon : Au nom

de Dieu, Madame, lui dit-elle, faites taire le Marquis du Guaſt. Il me dit des choſes, que je ne puis entendre ſans chagrin, & que je ne puis plus écouter dans la miſérable condition où je ſuis. J'ai fait le malheur du Connétable, je l'avoue. Eh! qui n'auroit pas été trompé comme moi. N'en parlons plus, je vous en conjure. Si vous l'euſſiez vu comme moi, reprit Alphonſe, vous en parleriez toujours, & vous y ſongeriez inceſſamment, quelque auſtere vertu que Votre Majeſté ait. Ah Madame! vous l'avez rendu trop malheureux; il faut, s'il vous plait, adoucir ſon ſort. Eh! que voulez-vous que je faſſe, s'écria la Reine? Je ne puis que le plaindre. Il faut le voir, repliqua le Marquis, faire ſa paix avec le Roi, & ſouffrir qu'il revienne en France. Me préſerve le Ciel, reprit la Reine, de le livrer encore à ſes ennemis, & de m'expoſer aux reproches qu'il me pourroit ſi juſtement faire! Non, qu'il vive loin de cet affreux pays: &, quoique ſa vûe ne me ſoit pas odieuſe, je ne balance point à deſirer plutôt la mort, qu'à conſentir de le voir. La Reine dit cela d'un ton ſi ferme, qu'Alphonſe ne pouvant ſouffrir des ſentimens ſi durs: Ah! lui dit-il avec emportement, vous n'avez jamais aimé le Connétable: je ne ſçai de quelle eſpece de ſentimens vous êtes capable. Plût au Ciel qu'il fût auſſi libre que vous. La Reine ſoupira & le Marquis du Guaſt, voyant Pomperan à la porte du cabinet qui n'oſoit pas entrer, il alla le prendre par le bras, & le conduiſant près de la Reine, Venez, lui dit-il, confondre une inhumaine. Faites un tableau de tout ce que nous avons vu. Dites-lui bien ce qu'on a ſenti pour elle, & vous croirez la toucher. Non. Elle dit froidement, qu'elle aimeroit mieux mourir, que de voir un moment le Connétable. Eh! ſçavez-vous ce qu'il ſouffre, Madame, lui dit Pomperan? Penſez-vous ce que ſa

rage & ſa douleur lui peuvent faire concevoir? Je ſçai tout, interrompit la Reine: mais, Pomperan, donnez-moi quelque relâche. Le Marquis du Guaſt ne m'a pas donné le temps de reſpirer depuis qu'il me parle. Eh! qu'ai-je produit, lui dit-il? Plus que vous ne penſez, répondit la Reine, mais ſi bas qu'on ne l'entendit preſque point. Son viſage ſe couvrit de pâleur. Ses yeux chargés de quelques larmes ſe fermerent, & ſon beau corps demeura ſans mouvement entre les bras de la Princeſſe d'Aragon. L'impétueux Alphonſe, qui étoit ſi irrité contre elle, fut lui-même touché d'un ſi triſte ſpectacle. Pomperan, bien loin d'appeller du ſecours alla fermer la porte, & crut prudemment qu'ils ſuffiſoient tous trois pour faire revenir la Princeſſe. Donna Maria la délaſſa: Du Guaſt lui frappa dans la main; & Pomperan trouvant de l'eau dans un Vaſe, la lui jetta ſur le viſage. Enfin, après un temps aſſez long, elle pouſſa quelques ſoupirs; &, ſe voyant avec honte dans cet état, elle porta une main ſur ſes yeux, & de l'autre elle leur fit ſigne de ſortir. Comme ils appréhendoient de l'incommoder par la contrainte qu'elle ſe faiſoit, ils s'en allerent; & la Reine, ne voyant plus auprès d'elle que la Princeſſe d'Aragon, elle donna un libre cours à des pleurs qu'elle s'étoit fait violence à retenir.

Je ne vous dis rien, dit-elle à cette Princeſſe, vous ſçavez mes malheurs. Hélas! Madame, reprit-elle, qui les ſent comme moi? A peine Votre Majeſté s'en trouve-t-elle plus atteinte. Mais quoi! ne ferez-vous rien pour le Connétable? Et que voulez-vous que je faſſe, repliqua-t'elle? Le conſoler, & le voir, pourſuivit la Princeſſe d'Aragon. Non, je ne le verrai jamais, dit la Reine, d'un air déterminé. Il n'en ſeroit pas mieux, & j'en mourrois ſans doute. Elles s'entretinrent encore quelque-tems; & la Reine auroit conti-

nué avec plaiſir, ſi Donna Maria ne ſe fut apperçue d'un petit friſſon que la Reine avoit. Elle la pria de ſe mettre au lit; &, faiſant appeller ſes femmes, elle fit avertir auſſi la Princeſſe Renée, & Madame de Sancerre, de l'indiſpoſition de la Reine. Elles ſe rendirent promptement auprès d'elle. La Reine verſa dans leur ſein tous ſes déplaiſirs ; &, tandis qu'elle recevoit leurs ſoins & des marques de leur tendreſſe, Dragut, qui ne demeuroit pas volontiers dans les plus agréables Compagnies, ayant rencontré un homme à lui dans la Cour du Château, il monta à cheval, & lui commanda de le ſuivre; &, prenant d'un côté de la Forêt qui lui parut le plus ſolitaire, il s'enfonça dans cet endroit, en s'entretenant avec ſon confident des ſujets qui faiſoient depuis quelque temps tous les malheurs de ſa vie.

Il alla de cette ſorte près de deux heures; &, ſe trouvant enfin dans un lieu délicieux, il deſcendit de cheval, & marcha le long de la riviere, dont les bords étoient remplis de quantité de belles maiſons. Il ſe coucha ſur l'herbe, & fut quelque temps à recueillir ſes penſées en lui-même, lorſque ſa rêverie fut interrompue par l'arrivée de deux hommes qui vinrent s'aſſeoir à quatre pas de lui, & n'étant à couvert de leur vûe que par l'épaiſſeur d'un buiſſon. Il n'y a point d'apparence, diſoit un de ces hommes, que rien change jamais le cœur de votre eſclave, & j'avoue, Seigneur, que ſa fidélité a quelque choſe de bien louable, & que je me ſuis étonné cent fois de ce que vous n'avez pas fait quelque effort ſur vous-même, pour ſurmonter une paſſion qui ne la touchera jamais. Ah ! reprit l'autre homme, ſurmonter ma paſſion! Je ne la ſurmonterai jamais. La penſée m'en fait horreur. Pourrai-je vivre un moment, & n'aimer plus ce que le Ciel a fait au monde de plus beau? Re-

marquez-vous, depuis que ſa ſanté eſt revenue, quelle vivacité elle a dans les yeux : & ne ſerois-je pas un miſérable, ſi je me refuſois plus long-temps la poſſeſſion d'une beauté ſi accomplie? Non, je partirai dans deux jours, comme vous le ſçavez; & ſi, pour récompenſe de l'azile que vous m'avez donné, vous voulez venir partager la fortune d'un Prince; il ne refuſe rien à vos eſpérances. Ces inconnus alloient pourſuivre leur entretien, quand ils en furent détournés par l'arrivée d'un homme en qui la bonne mine & la majeſté brilloient également. Dragut le reconnut incontinent pour le merveilleux Inconnu; &, ſe levant avec promptitude de l'endroit où il étoit, il alla à lui; & les deux hommes qui les virent n'eurent pas de plus grand ſoin que celui de leur quitter la place.

Quoi, Seigneur, lui dit Dragut, je vous revois donc encore, & je ne dois un ſi grand bien qu'au hazard! Hélas! lui répondit l'Inconnu après l'avoir tendrement embraſſé, je ſuis un ſolitaire, qui fuis tout le monde, & qui voudrois me cacher à moi-même. Je ſuis pourtant ravi de vous rencontrer. Dès le premier moment que je vous vis, je ſentis une grande inclination pour vous. Et je vous promis, que je ne quitterois pas ce pays, ſans vous donner de mes nouvelles, & ſans me faire connoître plus particuliérement à vous. Vous me rendez juſtice, Seigneur, reprit Dragut. Ce premier moment dont vous me parlez fit un ſi puiſſant effet ſur mon cœur, qu'il m'attacha à vous pour le reſte de ma vie. Les perſonnes faites comme vous ont un caractere, qui attire le reſpect & gagne les affections. Helas! pourſuivit-il, occupé de mes propres diſgraces, je ne croyois pas que rien pût m'en diſtraire. Cependant, depuis que je vous ai vu, & que vous m'avez paru malheureux, j'ai ſouvent penſé à vous, & mes vœux ſe partagent pour le ſoula-

gement de vos douleurs & des miennes. Mes douleurs ſont au comble des horreurs, s'écria l'Inconnu. Le tems ni la raiſon n'y peuvent rien, mon parti eſt pris. Mais vous, brave Dragut, vos maux ſont-ils ſans remede? Diſpoſez d'un malheureux qui vous accompagnera au bout de la Terre; &, pour m'intéreſſer encore plus à ce qui vous touche, faites-moi part de votre fortune. Voilà une petite maiſon que j'habite. Elle me cache à tout le monde; mais, ce n'eſt pas à vous que je veux faire un ſecret de ma retraite. Comme il achevoit ces paroles, un homme fort bien fait lui vint dire quelque choſe à l'oreille, & l'inconnu ſe tournant vers Dragut: Je vous quitte à regret, lui dit-il. J'avois une grande curioſité de ſçavoir vos Avantures. Mais on m'attend, ſouffrez que nous nous ſéparions. Seigneur, lui repliqua Dragut, ſi vos affaires vous le permettent, je vous laiſſerai un homme qui ſçait juſqu'aux moindres particularités de ma vie, il attendra en ce lieu, juſqu'à ce que vous l'envoyiez chercher: &, quand vous le voudrez, il vous fera un Récit où vous connoîtrez au moins par l'entiere vérité que je veux qu'il vous diſe, que je ne ſçaurois avoir rien de ſecret pour vous. L'Inconnu le remercia, l'embraſſa, & accepta ſes offres. Dragut lui promit de le venir voir dès le lendemain. L'Inconnu pria le confident de Dragut de vouloir bien attendre quelque-tems juſqu'à ce qu'il l'envoyât chercher, après quoi il s'en alla; & Dragut ordonna à celui qu'il laiſſa de ne cacher rien de ce qui le regardoit à l'Inconnu. Il remonta à cheval, & reprit le chemin du Château.

Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit parti, quand on vint chercher celui qui devoit faire le récit de ſa vie. L'Inconnu le reçut avec bonté, le pria de s'aſſeoir, & de ſatisfaire ſa curioſité, ce qu'il fit de cette maniere.

HISTOIRE DE DRAGUT.

AVANT que de passer au Récit des Avantures de mon Maître, il est nécessaire que je vous dise en deux mots, Seigneur, quelques particularités, dont vous aurez entendu parler sans doute, mais qui sont indispensables pour l'intelligence de ce que vous desirez sçavoir.

Selin Eutemi étoit Roi d'Alger. Il avoit régné avec douceur; & comme il aimoit extrémement ses peuples, il eut un grand desir de les affranchir d'un tribut qu'ils payoient aux Espagnols. Dans cette pensée, il résolut d'attirer à son parti un fameux Pirate, qui s'étoit rendu redoutable sur toutes les Mers. C'est Horuc dont je veux parler. Ils eurent bientôt fait leur traité; & Selin fut assez imprudent pour se fier à lui. Il le reçut dans ses Ports & dans sa Ville. A peine ce perfide y eut-il été quelques jours, qu'il en connut le fort & le foible; il s'en rendit Maître, & se saisit de la personne de ce malheureux Roi. Selin ne connut sa faute que par son infortune. Quand il fut au pouvoir de son ennemi, il vit massacrer à ses yeux tout ses enfans, & il jugea bien que son sort seroit pareil. Il se résolut à la mort avec un courage extraordinaire, & ne donna ses derniers momens qu'au souvenir d'une de ses femmes qu'il aimoit avec une passion démesurée.

Isouf, me dit-il, sauve la divine Maani: remene-la à Trébisonde; & si elle a un Prince dans ses flancs, éleve-le de sorte qu'il soit digne

d'être Roi, ne le pouvant plus être. Prends mes trefors, & par ta fidelité mérite la confiance de ton Roi dans les derniers ordres qu'il te donne.

Je ne perdis pas un moment, Seigneur. J'allois, & je venois, avec toute forte de liberté. Les charmes de Maani n'étoient point connus de Horuc. J'eus bien-tôt un Vaiſſeau, je pris les tréfors du Roi, & dès la nuit même je ſauvai cette Princeſſe.

Horuc fit mourir dans un bain l'infortuné Roi d'Alger, & ſe fit couronner. Il fut bien-tôt Roi paiſible, & il étendit ſes Conquêtes juſqu'à Tunis. Cependant, nous voguions ſur les Mers, & je conduiſis heureuſement Maani juſqu'en Natolie. Il n'y avoit que trois ans qu'elle avoit quitté ſon Pere : il la reçut avec bien des larmes qui furent répandues de part & d'autre ; & la Princeſſe, ne voulant pas être reconnue dans Trébiſonde qui étoit le lieu de ſa naiſſance, elle obligea ſon pere à s'en éloigner, & à aller à une de ſes maiſons qui étoit au voiſinage de la Mer. Quelques jours après qu'elle y fut, elle accoucha, & donna la vie à un Prince. Mais, Seigneur, ce qui vous étonnera, c'eſt que ce Prince eſt Dragut, qui fait un ſecret de ſa naiſſance, pour des raiſons que vous apprendrez par la ſuite de ce diſcours.

Les premieres années de ce jeune Prince furent toute la conſolation de ſa vertueuſe Mere : mais, à peine l'eût-elle confié à mes ſoins, que la mort nous la ravit. Dragut verſa quelques larmes. Mais, comme il n'avoit que neuf ans, ſa douleur fut bientôt paſſée. Il croyoit être fils de Hali qui étoit le pere de Maani, qui prit un ſoin fort particulier de ſon éducation; & je puis dire que, dans une fort grande jeuneſſe, il étonnoit tous ceux qui le pratiquoient, par ſes qualités admirables.

Je voyois en lui avec regret une ambition démesurée, un courage grand, inflexible contre la mauvaise fortune. Il ne pouvoit souffrir la médiocrité de celle où il se voyoit. Je remarquai en lui une impatience extraordinaire pour chercher des occasions de gloire. Il suportoit avec peine l'égalité où il se voyoit avec quelques Seigneurs du pays. La maison de son pere devint trop petite à son ambition : il haïssoit tous ses voisins, parce qu'il n'avoit pas quelque empire sur eux; & il mépriſoit la Terre qui l'avoit vu naître, puisqu'elle n'étoit pas entiérement sous sa domination.

Ah, Seigneur, que ce caractere me causa de chagrin! On vouloit qu'il ignorât sa fortune passée; & tous ces mouvemens qu'il sentoit en lui-même ne l'avertissoient que trop de quel sang il étoit né. Je prévis qu'il nous donneroit de la peine à le retenir dans les bornes que la prudence de Hali lui vouloit prescrire.

Je modérois autant qu'il m'étoit possible ses ardentes inclinations pour la grandeur. Je l'amusois par toutes les occupations convenables à son âge: mais, vous sçavez que l'ordre des destinées ne se révoque point.

Il avoit douze ans, quand un jour, qu'il avoit été à la Chasse, il se trouva avec cinq ou six de ses esclaves au bord de la Mer, où il s'arrêta à voir un Vaisseau qui prenoit des rafraîchissemens. Des Soldats lui demanderent s'il vouloit voir quelques raretés. Il y consentit volontiers, & monta avec eux dans leur Navire. Le Capitaine ne l'eut pas plutôt vu, qu'il fut charmé de sa beauté; & je crois en effet, qu'on n'a jamais rien vu de plus beau que l'étoit Dragut en ce tems-là. Il résolut d'abord de l'enlever, jugeant qu'il ne pourroit jamais faire un plus magnifique présent au nouveau Roi d'Alger. C'étoit Cheredin, surnommé Barberousse, frere du Corsaire

Horuc. Ce cruel uſurpateur du bien de mon jeune Maître étoit mort depuis quelques jours par la valeur du Gouverneur d'Oran.

Le Capitaine donna donc ſes ordres pour s'éloigner, & cependant il faiſoit montrer des choſes curieuſes au jeune Dragut, afin d'empêcher qu'il ne prit garde au deſſein qu'on formoit contre ſa liberté. Ce jeune Prince dédaigna tout ce qu'il vit; &, mettant la main ſur un excellent Cimeterre, il demanda ce qu'on en vouloit, & dit que ſon pere en payeroit volontiers la valeur. Le Capitaine rit de l'action & des paroles de cet enfant, & lui dit qu'il l'alloit mener à un grand Prince, qui lui en donneroit de plus beaux. Le jeune Dragut montra un viſage gai, & demanda où il étoit. Alors ſes eſclaves, qui étoient montés avec lui dans le Navire, pouſſerent de grands cris, voyant qu'ils étoient en pleine Mer. Dragut leur demanda la cauſe de leur effroi, & demeurant tranquille: Allons, leur dit-il, voir ce Prince qui me donnera de ſi belles armes.

Que vous dirai-je, Seigneur? On mena ce jeune Captif dans ſes propres Etats, dans ſa Ville, & dans le Palais de ſes Peres. Il fut préſenté à Cheredin avec le même habit qu'il avoit quand il fut pris. Il étoit de drap d'or, joint au corps par une ceinture de pourpre, avec une agrafe de diamans aſſez magnifique pour faire juger que ſa condition étoit des plus relevées. Cent boucles de cheveux du plus beau blond du monde lui couvroient les épaules; ſes yeux & ſes ſourcils étoient noirs. Ses yeux jettoient un feu ſi vif, qu'on ne pouvoit les voir ſans amour. Il avoit un ſourire ſi aimable, qu'il modéroit un peu cette fierté qui eſt répandue dans toute ſa perſonne. Cheredin fut frappé d'admiration à la vue de ce bel enfant. Le Capitaine lui commanda de mettre un genouil en Terre devant le Roi; mais, Dragut tournant la tête vers lui en ſouriant agréa-

blement: ce n'eſt pas ainſi que deux amis s'abordent, lui dit-il, ſans s'étonner de toute la Majeſté qui entouroit Cheredin; &, tendant la main au Roi, je vous ſuis venu voir, lui dit-il, parce qu'on m'a dit que vous aviez de la vertu & des armées, & que vous me donneriez de l'emploi. Cheredin fut tout hors de lui à ſon action & à ces paroles ſi peu attendues; & le prenant entre ſes bras il le baiſa cent fois, ne pouvant ſe laſſer de le careſſer.

Il récompenſa bien celui qui lui avoit fait un préſent ſi conſidérable, & commanda, comme s'il eut ſçu ſa naiſſance, qu'on l'élevât avec le Prince Azan ſon fils, qui avoit cinq ans moins que lui. Dès ce moment, ils prirent l'un pour l'autre une ſi merveilleuſe amitié, que le temps, & tant de raiſons contraires, ne l'ont jamais pu détruire, ni ne la détruiront jamais.

Quelques années ſe paſſerent ſans aucun événement conſidérable. Azan & mon Maître étoient élevés enſemble. Zaïre, mere de ce Prince, aimoit Dragut comme ſi c'eût été ſon propre fils. On ne parloit au Palais, que de la perte d'une Princeſſe jumelle d'Azan, que des Corſaires avoient enlevée il y avoit peu de temps à un Château où elle étoit avec ſa mere lorſque ce malheur arriva; & ceux qui l'avoient vue diſoient que c'étoit un miracle de beauté.

Le Roi d'Alger faiſoit tous les jours de nouvelles conquêtes, & le jeune Dragut lui dit au retour de ſes glorieuſes expéditions, qu'il le vouloit ſuivre, & ne le plus quitter. Cheredin lui promit de le mener avec lui. En effet, quelques jours après le jeune Azan & lui ſe ſéparerent, le Roi ne voulant pas mener ſon fils, à cauſe de ſa jeuneſſe.

Dans les premieres occaſions, Dragut fit des merveilles de ſa perſonne. Il combattit auprès du Roi; il eut une main percée, en parant un

coup qu'on lui portoit, en ſe jettant au devant de lui.

Au premier ſiege, il monta le premier à la breche; &, dans une courſe qu'il fit ſur Mer, il ramena trois Galeres qu'il avoit priſes. Tant d'actions remarquables le rendirent plus cher à Cheredin: auſſi avoit-il pour lui une paſſion démeſurée. Il lui donna de beaux Commandemens, & des Charges conſidérables. Il le détacha une fois de ſon Armée Navale, & l'envoya avec un ſeul Vaiſſeau pour une affaire qui lui étoit importante, & qu'il ne vouloit confier qu'à lui. Dragut s'en acquitta avec une prudence incroyable pour ſon âge, & ce fut en cette occaſion que je retrouvai mon cher Maître, que mon zele & mon affection me faiſoient chercher en tous lieux. Il eut beaucoup de joie de me revoir, & jamais rien n'a égalé celle que je reſſentis, ni la ſurpriſe extraordinaire où je fus de le trouver au ſervice de ſon ennemi. Mais, je diſſimulai mes ſentimens, & ne les découvris point à Dragut, non plus que le ſecret de ſa naiſſance.

Il rendit compte au Roi, par un Envoyé, de ce qu'il avoit fait, & le pria de trouver bon qu'il s'abſentât pour quelque-temps, allant chercher tout ſeul quelques occaſions de gloire.

Il fit tant d'actions heureuſes, Seigneur, qu'il acquit cette haute réputation qui le diſtingue ſi fort parmi les hommes; & avec un ſeul Navire il obligea cent fois la Renommée à parler avantageuſement de lui. Il ſe croyoit heureux avec ce petit Empire flottant; il lui ſembloit qu'il n'y avoit que le bout des Mers qui le put borner. Mais, Seigneur, je ne m'étendrai pas davantage ſur ſes travaux de la guerre, & je vais vous faire paſſer dans le récit de ſa vie galante.

Il étoit dans le deſſein de retourner à Alger, & c'étoit ſeulement pour voir ſon cher Azan,

quand le vent & les étoiles disposerent autrement de sa route. Il se leva tout d'un coup une horrible tempête, qui se joua durant vingt-quatre heures de notre Vaisseau: enfin, quand nous eumes le calme, nous appercûmes que nous étions bien éloignés de l'endroit où l'orage nous avoit surpris, & infiniment plus éloignés des Côtes d'Alger.

Dragut passa la nuit avec une agitation où il ne s'étoit jamais vu; il rouloit dans son lit des inquiétudes qui lui étoient toutes nouvelles. Il croyoit, que ce n'étoit que des desirs de gloire qui le mettoient en cet état; & il vit bien ensuite, que c'étoit des pressentimens d'amour.

Vous m'allez peut-être soupçonner, Seigneur, de vous raconter des imaginations & des folies. Je sçais, que ces sortes de choses ont l'air de Fables; & que, dans tous les Romans, on n'a jamais manqué de marquer la passion d'un Héros par un augure semblable: mais, il est constant qu'il ne fut que trop vrai. Ce jeune Prince n'a jamais passé une nuit pareille; il tint tous ses gens éveillés, il envoya voir au point du jour si on ne découvriroit point quelque Vaisseau. Enfin, son heure fatale ne pouvoit plus reculer. On en apperçut un, qui s'avançoit vers nous, & l'ayant considéré, nous découvrîmes qu'il étoit Turc. Il balançoit sur ce qu'il devoit faire, à cause de l'amitié qui est entre Soliman & Cheredin, quand il apperçut à une fenêtre de ce Navire une femme parfaitement bien faite, qui s'avançant faisoit un signe avec un mouchoir qu'elle tenoit à sa main. Nous conçûmes qu'elle demandoit du secours, & qu'elle étoit captive. Nous n'en doutames plus quand nous vimes un jeune Turc derriere elle, qui, la prenant brusquement par le corps, la tira de la fenêtre. Dragut, qui vit cette action, se sentit saisi d'un mouvement extraordinaire, & commanda sur

le champ qu'on acrochât ce Vaiſſeau. Cela fut fait dans un inſtant; &, après une aſſez vive réſiſtance, mon Prince s'en rendit le Maître. Tout commençoit à être paiſible, & Dragut étoit dans le Vaiſſeau Ennemi, quand il vit au milieu de la foule de ces malheureux vaincus deux femmes, qui, d'une démarche précipitée, venoient vers lui. Il ſe hâta auſſi-tôt de s'avancer vers elles, & par je ne ſçai quel empreſſement, il ſembloit aller au-devant de ſa deſtinée. Il avoit impatience de les connoître, & de ſçavoir ce qu'elles lui vouloient. Il ſe ſentoit dans cet état où l'on eſt, quand on attend quelque changement extraordinaire. Il s'approcha donc de ces femmes, qui, ſe mettant chacune à ſes côtés, lui montrerent de la main avec une action ſuppliante, une perſonne qui les ſuivoit, & dont il ne vit pas le viſage, parce qu'il étoit couvert d'une fine toile de coton. Dragut fut ſaiſi à cette vûe d'une émotion ſurprenante. Il attendoit, tout hors de lui, la fin de ce miſtere, quand cette perſonne, montrant la plus belle main du monde, s'en ſervit pour lever ſon voile qu'elle jetta en arriere. O Dieux! que devint Dragut à la vûe de tant de beautés? Il demeura éperdu, & ſes ſentimens ne ſemblerent le quitter, que pour revenir en lui avec plus de violence, & pour ſe faire ſentir plus tendrement le reſte de ſes jours. Cette charmante Inconnue ne faiſoit que ſortir de l'enfance. Sa taille étoit haute & droite. Un petit corps aſſez court laſſé pardevant étoit bigaré de mille couleurs différentes. Sa jupe étoit de même & fort courte. La brutalité & l'avarice des barbares, entre les mains de qui elle étoit tombée, découvroit aux yeux un objet charmant & pitoyable tout enſemble : c'étoit ſes jambes qu'elle avoit nues; & ſes jolis-pieds n'avoient que de ſimples ſandales de maroquin couleur de feu. Les manches de ſon habillement étoient

étoient longues & étroites; & au-deſſous du coude, elle laiſſoit pendre juſqu'au bord de ſa jupe une toile de coton rayée & pliſſée, qui finiſſoit en pointe. Ses cheveux aſſez en déſordre étoient relevés ſur ſon front, & repris ſur le derrière ſi nonchalament, qu'ils retomboient tout ondés ſur ſes épaules & le long de ſon dos. Ils étoient d'un noir qui ne pouvoit être comparé qu'à celui de ſes yeux. Tous les traits de ſon viſage étoient beaux. Son teint étoit brun, délicat, & uni, mêlé d'un aimable incarnat qui la rendoit une des plus ſurprenantes perſonnes du monde. Elle aborda mon jeune maître d'un air noble; &, le regardant avec de grands yeux languiſſans, elle ouvrit une bouche adorable, & dit quatre ou cinq paroles en Langue Turque. Et comme elle vit que Dragut ne répondoit point, & paroiſſoit embaraſſé, elle s'expliqua en mauvais Italien, que l'on parle preſque par toutes les côtes. Je ſçais, lui dit-elle, de quelles mains je viens de ſortir, mais je ne ſçais en quelles mains je tombe. Il ſemble que tous mes raviſſeurs doivent être également impitoyables. Je vois pourtant ſur votre viſage quelque choſe de plus humain, que dans les yeux des Barbares dont votre valeur vient de me délivrer. Parlez, Seigneur, je vous ſupplie, & dites-moi ſi je dois eſpérer un traitement aſſez favorable, pour croire que, s'il ne faut que des tréſors pour le prix de ma liberté, je pourrai me flatter d'être bien-tôt libre. Si Dragut fut charmé des premieres paroles de cette merveilleuſe perſonne, il fut ſurpris des dernieres, & fâché qu'elle le crût capable de pouvoir payer ſa liberté d'autre ſorte que par la perte de la ſienne. Vous êtes libre, Madame, lui répondit-il promptement, & vous ne trouverez parmi nous rien d'ennemi. Commandez ſeulement en quel lieu du monde vous voulez qu'on vous mene. Nous remar-

quâmes à ces paroles un air satisfait dans les yeux de la jeune Inconnue, & mon Maître continua de la sorte. Il faudroit en effet des trésors pour vous rendre libre, & vous en avez qui pourroient tenter ma vertu. Mais je ne veux rien, Madame. Désintéressé dans toutes mes actions, je ne veux qu'avoir la gloire de vous adorer toute ma vie. Il la regardoit fixement en parlant ainsi; & je croyois remarquer qu'elle ne trembloit point en entendant ces paroles. Un air modeste étoit tout son air, & levant les yeux au Ciel, il sembloit qu'elle l'accusât de l'avoir réduite en un état qui seul pouvoit lui permettre de souffrir la liberté de ce discours. Dragut lui presenta la main pour la faire passer dans son Vaisseau. Elle le pria de mener tous ses gens, qui étoient ces deux femmes dont je vous ai parlé, trois jeunes filles fort belles, & plus de vingt esclaves. Comme nous sortions du Navire, nous fûmes obligés de tourner la tête par un cri effroyable que nous entendîmes. C'étoit un jeune Turc, qui, tendant douloureusement ses mains vers nous, disoit à Dragut: Que sert-il, cruel, que tu me laisses mon Vaisseau & toutes mes richesses, si tu me ravis le seul bien que j'aimois? Prends ma liberté, donne-moi des fers, & permets au moins que je suive la belle Esclave. Mon Maître ne répondit pas à des paroles si inutiles, &, ayant mis cette divine personne dans son Vaisseau, il lui céda sa chambre; & tandis qu'elle se reposoit, il donna tous les ordres nécessaires. Il fit demander la route qu'elle vouloit que l'on prît. On ne lui répondit rien; & ne la pouvant voir, parce qu'elle étoit au lit, il se mit dans le sien, où il ne trouva point de repos. Quand il considéroit le changement qui s'étoit fait en son ame, dans le seul espace d'un jour; que, du plus fier de tous les hommes, il étoit devenu le plus soumis, d'insensible amoureux, de qui?

d'une Inconnue, ſans ſçavoir ſi ſon cœur n'étoit pas déja engagé ; il ſentit d'abord une paſſion également reſpectueuſe & forte. Il ne voulut point la traiter en eſclave. Il l'aimoit ſans deſirs téméraires ; & quand elle auroit été Reine du monde, il ne ſe ſeroit pas déterminé de la ſervir avec plus de reſpect. Le lendemain, cette femme qui avoit paru à la fenêtre du Vaiſſeau Turc, lui parla ; &, après un entretien où elle put voir qu'il ne cherchoit qu'à les ſervir, elle lui apprit, que cette adorable perſonne s'appelloit Aphrygia ; qu'elle étoit fille d'Oſman Prince des Gerbes ; & qu'elle le ſupplioit de faire prendre la route de cette Iſle, dont il y avoit très-peu de temps qu'elle étoit partie, ſon pere l'ayant miſe ſur un vaiſſeau pour l'envoyer à un grand Roi, ſans qu'elle ni la Princeſſe ſçuſſent davantage de ſes deſſeins ; que, tenant la route Afrique, leur galere avoit été attaquée par des vaiſſeaux turcs qui les avoient priſes ; qu'elles avoient été entiérement pillées, & traitées avec beaucoup de rigueur par le pere de ce jeune Turc ; mais, que le fils, étant devenu amoureux de la Princeſſe Aphrygia, avoit adouci leur captivité autant qu'il avoit pu ; qu'il y avoit deux mois qu'elles étoient ainſi dans une douleur infinie, ſans eſpoir de ſecours, ſouhaitant mille fois de périr pendant la derniere tempête : qu'enfin le Ciel l'avoit envoyé heureuſement & que dans le combat qu'il avoit rendu, leur perſécuteur étoit mort, qu'il avoit réſolu de mener la Princeſſe à leur Empereur, leur ayant dit que la fameuſe Roxelanne étoit bien moins charmante qu'Aphrygia.

Le diſcours de Halime, (cette femme ſe nommoit ainſi,) cauſa de la joie à mon jeune Maître, pour ſçavoir Aphrygia d'une naiſſance qui ſatisfaiſoit l'élévation de ſon cœur. Il vint auſſitôt me le dire ; &, comme la déclaration de ſon

amour avoit été publique, il m'avoit fait connoître en particulier tous les mouvemens qui l'agitoient. Mais, quand il faiſoit réflexion qu'on envoyoit cette Princeſſe à un grand Roi, il entroit dans une jalouſie qu'il reſſentit preſque auſſi-tôt que ſon amour.

Dans ces inquiétudes, il ſe rendit auprès de la charmante Aphrygia; &, comme elle n'ignoroit pas ce qu'Halime lui avoit dit, il s'en entretint avec elle, & il connut qu'effectivement elle ne ſçavoit pas à quel Roi on l'envoyoit, ni quel étoit le deſſein du Prince ſon pere en lui faiſant faire ce voyage, parce que celui qui étoit chargé du ſoin de ſa conduite étoit mort en la défendant.

Quoique Dragut connût ſa naiſſance, il ne fut, ni plus reſpectueux pour elle, ni moins amoureux. Son reſpect avoit d'abord paru infini, & ſon amour fut toujours extrême. La Princeſſe recevoit tout ce qu'il faiſoit avec une grande retenue, & ſi elle avoit de la douceur pour la déférence qu'il lui témoignoit, elle oppoſoit une grande ſévérité aux marques de paſſion qu'il lui donnoit,

Enfin, nous arrivâmes à l'Iſle des Gerbes, qui eſt délicieuſe, ſoit pour le climat, ſoit pour la fertilité. Elle a ſoixante mille de tour, n'étant ſéparée de l'Afrique, que par un petit eſpace ſur lequel il y a un pont. C'eſt un pays plat, hors ſur le milieu qu'il y a quelques colines. Les palmiers, les oliviers, les cèdres, les grenadiers, les orangers, & toutes ſortes de fruits, y ſont en abondance. Il y a de grandes bourgades. Le reſte du pays eſt ſemé de loges, de maiſons, & de cabanes: mais les châteaux du Prince ſont magnifiques. Celui où nous fûmes étoit infiniment agréable.

Le Prince Oſman reçut ſa fille avec mille tranſports de joie. C'étoit le meilleur Prince du

monde. Il donna autant de larmes au récit de ſes malheurs, comme ſi la valeur de mon Prince ne les eut pas finis. Mais je ne vous ſçaurois dire les careſſes qu'il lui fit pour un ſi grand ſervice, & la joie qu'il eut, quand il apprit que celui à qui il le devoit étoit Dragut, cet illuſtre favori de Cheredin. Il commanda à la belle Aphrigia de vivre avec lui d'une maniere plus obligeante qu'elle n'avoit encore fait.

La Princeſſe obéit ſans répugnance, elle avoit déja pour mon Maître une forte inclination; elle n'y réſiſtoit que par ſageſſe, & quand elle vit l'affection que ſon pere lui témoignoit, & la maniere dont il vouloit qu'elle vécût avec lui, elle crut pouvoir s'abandonner avec moins de contrainte aux ſentimens qu'elle avoit déja, & qui s'étoient formés dans ſon cœur malgré elle. Halime qu'elle conſultoit quelquefois, étoit de ſon avis, & mon Prince commença à connoître que tout lui étoit favorable: il l'accoutuma inſenſiblement à ſouffrir qu'il l'entretînt de ſa paſſion; elle ſourioit au commencement; enſuite, laiſſant parler ſes beaux yeux, il ſembloit à Dragut qu'ils lui faiſoient des réponſes telles qu'il les déſiroit.

Il l'aborda un jour qu'elle étoit ſous de grandes arcades où elle faiſoit des tapis de joncs avec pluſieurs jeunes filles; elle quitta ſon ouvrage dès qu'elle l'apperçut, & s'avançant vers lui d'un air riant, ils ſe promenerent enſemble.

Eh quoi! divine Aphrigia, lui dit-il, ne verrai-je jamais qu'un accueil plein de charmes, & ne ſçaurai-je pas par quelques paroles, quel progrès mon amour & mes ſoins ont fait dans votre cœur? Je croyois m'être expliquée, Seigneur, lui repliqua-t-elle; &, depuis que je ſuis auprès de mon pere, j'imaginois que, vous entendre ſans courroux, étoit vous répondre avec douceur. Ah! ma Princeſſe, lui dit-il, en ſe jettant à ſes ge-

noux, ces mots charmans me rendent la vie : mon amour ne vous fatigue donc plus, le voyez-vous dans mes yeux, dans mon cœur, dans toutes mes actions? Voulez-vous qu'il paroiſſe, & que je vous faſſe connoître à quel excès il a porté toute ſon ardeur? Seigneur, reprit-elle en le relevant, j'en vois aſſez pour en être ſatisfaite. Eh! ne ferez-vous rien pour lui, repliqua-t il? Que faut-il faire, interrompit-elle? Le récompenſer, continua-t-il, en me donnant des marques qu'il ne vous déplait pas. La belle Aphrigia demeura quelque moment ſans répondre, lançant ſur le paſſionné Dragut des regards pleins de feu. Elle avoit derriere ſa tête pluſieurs treſſes de cheveux qui tomboient juſqu'à terre. Elle en prit une qu'elle coupa, & la préſenta à Dragut, qui, en lui voyant faire cette action, avoit fait un grand cri. Tenez, lui dit-elle, en la lui donnant, voilà une marque que votre paſſion m'agrée. Gardez-la pour en conſerver le ſouvenir. Dragut, tranſporté d'amour & de joie, ſe jetta à ſes pieds; & prenant cette précieuſe treſſe, il la baiſa mille fois, & la paſſa autour de ſon corps où il l'attacha.

Vous êtes ſurpris, Seigneur, d'une façon de faire l'amour, qui n'eſt pas peut-être à l'uſage de France. Peut-être auſſi en avez-vous d'autres, que nous ne pratiquons pas ſi tôt que vous; mais enfin, ce fut ainſi que la belle Aphrigia récompenſa celui de mon Maître, qui en fut touché d'une telle maniere, qu'il fit bien voir à la Princeſſe, que rien ne pouvoit égaler les ſentimens qu'il avoit pour elle.

Ils vécurent avec un grand bonheur durant quelques jours. Il lui dit qu'il avoit envie d'aller retrouver Cheredin, & qu'il étoit perſuadé qu'il mettroit tout en uſage pour l'obtenir pour lui du Prince des Gerbes. Aphrigia fut de ſon avis : ſon pere n'avoit point d'autres enfans qu'el-

le, il l'aimoit avec une paſſion infinie. Il chériſſoit Dragut, elle crut que ſon conſentement ne ſeroit pas difficile à obtenir.

Quoique cette ſéparation fût néceſſaire au bonheur de leurs amours, ils ne s'y préparoient ni l'un ni l'autre qu'avec douleur, lorſqu'un jour Aphrigia, ſe promenant au bord ſolitaire d'une petite riviere qui ſe rendoit dans la mer, & n'ayant que la ſeule Halime avec elle, elle s'amuſoit à regarder un jeune homme qui pêchoit; mais jettant tout d'un coup ſa ligne, il s'avança vers Aphrigia ſe mettant ſur ſon paſſage.

Je vous aime, belle Aphrigia, lui dit-il, & mon amour me contraint à le ſatisfaire ſans être ſûr de votre conſentement. Ne vous effrayez pas, je vous conjure; ce n'eſt point entre les mains d'un cruel raviſſeur que vous tombez. Je ſuis Bulcar, fils du Roi de Thunis, & vous ſerez dans les Etats de mon Pere auſſi Maîtreſſe que vous l'êtes ici. Lors, à un ſigne qu'il fit, la Princeſſe & Halime ſe virent entourées de quatre Soldats qui ſortirent d'une Barque cachée derriere des roſeaux, & qui ſe mirent en état de l'enlever. Ils le faiſoient déja, & ſa réſiſtance eût été foible, lorſque Dragut arriva, attiré par les cris qu'elle faiſoit. Le Prince de Thunis tenoit lui-même la Princeſſe. Ses Soldats allerent droit à mon Maître le cimetere à la main. Dragut ne fut point étonné de leur réſolution. Le péril où il voyoit Aphrigia, ſuffiſoit pour l'animer & l'obliger à ſe défaire d'un plus grand nombre d'ennemis. Il coupa le bras au premier qui l'attaqua, perça le cœur au ſecond, & ayant reçu une légere bleſſure du troiſieme, il la lui fit payer de ſa vie. L'autre fit peu de réſiſtance: & Dragut courant vers le Prince de Thunis, il le trouva très-empêché à faire entrer Aphrigia dans ſa barque; car, quoiqu'il fut aidé par un matelot, Halime & la Princeſſe ſe tenant toutes

deux, les embaraſſoient extrémement. Bulcar, voyant ſes hommes morts, courut à Dragut avec beaucoup de courage; & remarquant qu'il étoit tout ſanglant, il le crut dangereuſement bleſſé, & jugea par-là qu'il ſe déferoit avec ſuccès de celui qui faiſoit obſtacle à ſes deſſeins: mais la vigueur de Dragut l'épouvanta, ils ſe battirent quelque-temps. Enfin, Bulcar ſe ſentant bleſſé, & voyant accourir du monde, ſauta légérement dans ſa barque, & s'éloigna avec beaucoup de vîteſſe juſqu'à la Mer, où il regagna ſon Navire. Il ne fut pas poſſible de le ſuivre, parce qu'il avoit fait éloigner toutes les Barques des environs ſur divers prétextes, pour rendre ſon entrepriſe plus ſûre.

La nouvelle de cette Avanture & de la victoire de Dragut, courut bientôt dans toute l'Iſle: elle rendit les peuples amoureux de ſa vertu. Mais rien n'étoit comparable aux careſſes que lui faiſoit le bon Prince Oſman. Il le nomma cent fois ſon Libérateur, ſon Dieu tutelaire, ſon Fils; & le dernier de ces Titres étoit celui qui plaiſoit le plus à Dragut

Sa belle Princeſſe fut ſi ſenſible à ce dernier ſervice, & elle voyoit que ſon pere autoriſoit ſi fort ſes ſentimens, qu'elle reſolut de ne les plus contraindre, & de les faire voir à mon Maître tels qu'ils étoient. Dragut, lui dit-elle, je vous dois toujours tout; &, ſi j'en crois les deſirs de mon ame, je ſuis ravie de vous tant devoir. Juſqu'ici, je n'ai fait qu'écouter votre amour. Je voulus le ſatisfaire par la treſſe de cheveux que je vous donnai: maintenant, je veux que vous voyiez mon cœur, & que vous ne doutiez plus de la tendreſſe qu'il a pour vous. Elle eſt extraordinaire, Seigneur, & je vous aſſure qu'elle ſera fidelle. Heureux ſervice, s'écria Dragut, dont la récompenſe eſt ſi belle, & qui m'attire un ſi favorable aveu de la bouche de ma Princeſſe!

ceſſe! Je ne puis, ni ne veux me dédire de ce que j'ai dit, reprit-elle. Vivez ſans ſcrupule là-deſſus. Songeons à profiter de l'amitié que mon père a pour vous, & vivons à l'avenir dans une parfaite intelligence. Vous croyez bien, Seigneur, que mon Prince ne l'en dédit pas. Il fut ſi vif & ſi tendre pour ces marques d'affection de la belle Aphrigia, qu'il fut tout le jour à s'exprimer de mille maniéres plus ardentes les unes que les autres, pour lui bien témoigner la grandeur de ſa félicité.

D'autre part, le Prince des Gerbes continuoit à le combler de faveurs. Il l'aimoit ſi chérement, que ſa fille & Dragut laiſſoient à leur amour tout l'eſpoir qu'il devoit ſi juſtement prendre, lorſqu'il fut tout-à-coup renverſé par la choſe du monde à laquelle il s'attendoit le moins. Car, Seigneur, les bontés d'Oſman ne diminuerent point: au contraire, elles augmenterent par une confiance qui l'accabla de déſeſpoir puiſqu'il lui avoua que la belle Aphrigia n'étoit point ſa fille, & qu'elle étoit celle que Cheredin avoit perdue il y avoit ſept ou huit ans. Il lui conta qu'un des Pirates qui l'avoit priſe au bord de la Mer, la lui avoit vendue avec ſa gouvernante; que l'ayant vue ſi belle, & n'ayant point d'enfans, il l'avoit fait paſſer pour ſa fille, & lui avoit donné le nom d'Aphrigia, qui veut dire, une choſe qu'on met à l'abri: que ſa gouvernante lui avoit découvert qu'elle étoit fille du Roi d'Alger; mais qu'il avoit penſé juſqu'alors, qu'il lui feroit un ſort auſſi bon en la laiſſant héretiere de ſon Etat, que celui qu'elle pourroit avoir avec ſon pere, où, tout au plus, elle ne ſeroit que la récompenſe de quelque Bacha? qu'il l'avoit donc fait élever comme un enfant que le Ciel lui avoit envoyé; mais que, depuis quelque tems, le remord l'ayant ſaiſi, il avoit jugé devoir faire une ſi précieuſe reſtitution: pour

cet effet, qu'il la renvoyoit à Cheredin avec sa gouvernante, lorsqu'elle fut prise ; qu'il avoit chargé un ami fidele du secret de reconnoissance, priant instamment le Roi d'Alger de la lui vouloir renvoyer avec tel époux qu'il lui plairoit; & qu'il agréât qu'elle regnât dans sa petite Isle, dont il lui faisoit présent après sa mort. Il ajouta à ce surprenant récit, qu'il étoit encore dans le même dessein, & qu'il le choisissoit pour lui remettre ce dépôt entre les mains, afin qu'il le rendit de sa part au Roi d'Alger; lui protestant, qu'il sonhaitoit qu'il fût cet heureux époux, & qu'il en alloit écrire à Cheredin: après quoi, il l'embrassa en pleurant de tendresse, & le priant de se préparer à partir bientôt; mais, qu'il vouloit instruire avant cela la Princesse de son sort, & du même pas il alla chez elle. Ma fille, lui dit-il, il faut encore nous séparer. Je vous confie à Dragut. Il vous conduira mieux que personne; & allez retrouver ce Roi, auquel je vous envoyois. Aphrigia rougit, & se jettant au col de ce bon père; pourquoi me chassez-vous, Seigneur, lui dit-elle? Gardez votre Aphrigia auprès de vous. Elle pleuroit, il ne lui fut pas possible de continuer de parler. Ah! ma chère fille, lui dit-il, une nécessité d'honneur absolue me force. Vous n'êtes point ma fille, continua-t-il en versant quelques larmes. Non, Madame. Mais permettez-moi toujours de vous nommer d'un nom qui m'est si cher. Vous êtes la fille de Cheredin Roi d'Alger. Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, je ne la veux point être. Vous êtes mon pere, je n'en ai point d'autre que vous. Toute ma tendresse vous est acquise, je ne la sçaurois diviser. Osman laissa passer ce premier mouvement qu'il méritoit si bien; &, peu-à-peu, aidé de Dragut, il l'amena où il vouloit, & elle fut capable d'écouter la raison.

Mais, Seigneur, je ne sçaurois vous dire tou-

ce que pensa mon Maître. Il étoit fâché qu'Aphrigia ne fût plus fille d'Osman. Il étoit bien aise qu'elle le fût de Cheredin. Il ne doutoit pas que si Osman eût été son Pere, il ne la lui eût donnée pour femme. Il se flattoit aussi que Cheredin l'accorderoit à son amour, aux services qu'il avoit rendus à cette belle Princesse, à l'amitié de son cher Azan, & sur-tout à la tendre affection que le Roi avoit toujours eue pour lui.

Dans ces flatteuses pensées il me vint trouver tout rempli de leurs charmes. Isouf, me disoit-il, après m'avoir conté tout ce que je viens de vous dire, conçois-tu mon bonheur? Cheredin ne me refusera pas sa fille, & je serai l'homme du monde le plus heureux. Mais, Seigneur! que je fus épouvanté de tout ce qu'il me disoit. J'admirois Aphrigia: mais, quand je pensois qu'elle étoit fille de Cheredin, je frémissois à la vue d'un tel mariage. Je crus que je n'avois plus de temps à perdre, & que c'étoit l'heure où je devois apprendre à Dragut le secret de sa naissance infortunée. Ah! Seigneur, lui dis-je, que m'apprenez-vous? Je ne puis plus me taire sans crime. Votre sort est encore plus étrange que celui d'Aphrigia. Vous n'êtes point le fils de Hali: & vous avez eu pour pere le malheureux Selin Roi d'Alger. Vous uniriez-vous, continuai-je, avec le sang détestable de ceux qui ont répandu tout le vôtre? Le Prince me regarda avec surprise depuis la tête jusqu'aux pieds. Il sembloit que pour la premiere fois il doutoit de ce que je lui disois. Je m'en apperçus, & courant à une cassette, je l'ouvris, & lui fis voir dans ce petit espace une quantité prodigieuse de pierreries qui avoient été au Roi son Pere; &, tirant une Lettre de mon sein, je la lui présentai. Elle étoit de la Reine sa mere, qui la lui avoit écrite quelque-temps avant sa mort, & qui m'avoit

chargé de la lui remettre quand je le jugerois à propos. Elle l'inſtruiſoit par elle de ſa naiſſance & ſes malheurs.

Le Prince demeura comme terraſſé à de ſi étonnantes nouvelles. Il tint quelque-temps la vue baiſſée; & la levant enſuite, il l'attacha ſur mon viſage d'un air mécontent. Cruel Iſouf, me dit-il, quel temps choiſiſſez-vous pour m'apprendre des choſes ſi ſurprenantes? N'eſtimez-vous plus Aphrigia depuis qu'elle eſt fille de Cheredin, & vous paroit-elle moins merveilleuſe? Aphrigia eſt ſans doute toujours aimable, Seigneur, repris-je: mais, elle ſort d'un ſang ennemi, d'un ſang qui vous doit faire horreur, & qui ne peut jamais s'unir avec le vôtre. Mais Iſouf, repliqua-t-il, c'eſt l'inhumain Horuc, qui fit mourir Selin: êtes-vous aſſez injuſte, pour ne le pas ſéparer de Cheredin, dont j'ai reçu mille bienfaits, & dont l'amitié & les faveurs ſemblent réparer par inſtinct les outrages que ma fait ſon frere? Ah Cheredin! Azan! Aphrigia! s'écria-t-il, vous balancez dans mon cœur toutes les injures qu'on m'a faites. Vous verrez donc régner cet uſurpateur, interrompis-je, & il ſera tranquille ſur votre trône? Il n'y a plus de trône pour moi à Alger, reprit-il froidement: je ne le reprendrai pas par des crimes. Cheredin eſt mon bienfaiteur, il eſt pere d'Azan & d'Aphrigia, tous ces noms me ſont ſacrés: parlons avec raiſon. Que ferai-je ſeul, dépouillé, & ſans ſecours que celui de ma vertu & de mon épée? Ne nous repaiſſons point de chimeres, Iſouf. Si j'ai à attendre quelque fortune, c'eſt des bontés de Cheredin. S'il me donne ſa fille, comme je l'eſpere, cette Iſle me fournira des ſujets aſſez belliqueux pour me faire dans l'Afrique un deſtin plus grand que celui de mes peres. Ainſi, n'en parlons plus, Iſouf. Cachez toujours le ſecret de ma naiſſance, je ne le découvrirai qu'à la ſeule A-

phrigia. Elle ſera pour moi, avant qu'elle puiſſe connoître les intérêts de ſon pere; & elle verra bien que les intérêts de ſon pere ne trouveront rien de contraire dans mon cœur.

Je connus bien, Seigneur, que je n'avois point de replique à faire; &, effectivement, je trouvois de la raiſon dans ce qu'il me diſoit. Il courut chez la Princeſſe des Gerbes, à qui il communiqua tout ce que je venois de lui dire. Vous jugez bien que ſa ſurpriſe fut extrême, & qu'ils admirerent cent fois ce prodigieux événement de leurs avantures; cette conformité du déguiſement de leur naiſſance; & cette parfaite ſimpathie qui leur faiſoit ſurmonter à l'un & à l'autre tous les obſtacles qui devoient ſi vrai-ſemblablement les ſéparer.

Le Prince des Gerbes ſe prépara pendant quelques jours à voir éloigner ſa chere fille. Il l'embraſſa mille fois, baigna ſon viſage de pleurs, & s'en ſépara enfin avec des regrets ſi tendres, que j'en fus moi-même touché. Il donna à la Princeſſe la Lettre qu'il écrivoit à Cheredin. Nous nous embarquâmes, le chemin étant trop difficile par terre, & nous fîmes notre voyage heureuſement juſqu'aux côtes d'Alger. Nous les avions découvertes avec joie, & nous eſpérions d'arriver bientôt, quand le vent devint furieux. Il ſe forma un orage terrible. Nous apperçûmes néanmoins cinq vaiſſeaux près de nous, & nous reconnûmes qu'ils étoient au Roi d'Alger. Nous diſtinguâmes le ſien, & jugeâmes qu'il y étoit en perſonne. Nous en fûmes bientôt plus perſuadés, le voyant diſtinctement ſur le tillac. Il nous avoit reconnu auſſi & s'avançoit vers nous. Le Prince fut chercher la belle Aphrigia, & la tenant par la main, il lui montra ſon Pere; & quand il fut aſſez près, croyant ſe faire entendre: voici votre fille, Seigneur, lui crioit-il, cette divine Princeſſe qui vous fut ravie il y a quelques années. Mais ces paroles ſe perdoient

en l'air. La tempête s'augmentoit. Le jeune Azan, qui étoit auprès de ſon pere, n'eut pas plutôt connu Dragut, dont tout le monde répétoit le nom, qu'il ſe précipita, pour ainſi dire, dans une barque pour le joindre plutôt. Mon Maître remarquant ſon action, & ſe tournant vers la Princeſſe, c'eſt votre frere, lui dit-il; qui s'avance vers nous. Je vais le recevoir, belle Aphrigia, & je reviens vous reprendre. Il deſcendit auſſi-tôt, ſe mit dans une barque, & s'élança un moment après dans celle du Prince Azan. Ces deux amis ſe tendirent les bras, & dans le temps qu'ils s'embraſſoient avec une véritable tendreſſe, un coup de vent épouvantable vint ſéparer tous ces Vaiſſeaux, & emporta ſi loin & avec tant d'impétuoſité la petite Barque, que ſi les Princes ne ſe fuſſent pas promptement couchés dans le fond, ils ſeroient tombés dans la Mer.

La tempête dura le reſte du jour & toute la nuit. Quoique l'air commençât à s'obſcurcir quand le Prince quitta Aphrigia, elle ne laiſſa pas de voir l'effet de l'orage: car, que ne voient pas les yeux d'une Amante? Elle vit donc une vague porter juſqu'au Ciel ce petit Vaiſſeau qui contenoit ce qu'elle avoit au monde de plus cher; & ſans être émue de ſon péril, elle fit un grand cri en tendant les bras vers la barque qu'elle voyoit s'éloigner avec tant de légéreté. Nous nous éloignâmes auſſi, Seigneur. Les Vaiſſeaux de Cheredin prirent auſſi des routes différentes. Nous avons ſçu qu'il en perdit deux, & qu'il ſe ſauva avec les autres. Pour nous, nous ne ſçavions que devenir. L'art du Pilote étoit inutile, & nous n'avions d'eſpoir qu'au Ciel.

La Princeſſe qui avoit déja eſſuyé un pareil péril dans ſa vie, vit celui-ci avec moins de fermeté. Elle pleura toujours, & fit mille vœux en ſecret, où Dragut avoit la meilleure part. A la pointe du jour, & ſur la fin de l'orage, no-

tre vaiſſeau, tout fracaſſé & briſé, alla s'ouvrir aſſez près d'un Port dont nous tirâmes toute ſorte d'aſſiſtance. Nous ne perdîmes que peu de gens; nous ſauvâmes ce que la Princeſſe avoit de plus précieux, comme les habits, & quelques joyaux qui ſervoient à ſa reconnoiſſance, quoique ces choſes ne fuſſent gueres néceſſaires, n'étant pas poſſible de l'avoir vue à l'âge où elle fut enlevée, ſans la reconnoître aiſément.

Tandis que les ſoins charitables de ceux qui nous ſecouroient s'exerçoient encore, la Princeſſe étoit à demi couchée ſur un balot, au bord de la Mer, & la tête appuyée ſur Halime, lorſqu'elle vit paſſer bien des gens à cheval, & dans un chariot un homme de bonne mine qui s'arrêta, s'informant ſi ce naufrage avoit été bien funeſte. Mais, appercevant Aphrigia, il deſcendit bruſquement à terre. Vous me la rendez, Dieu puiſſant, s'écria-t-il! C'eſt l'adorable Aphrigia! Aphrigia tourna languiſſamment la tête, bien étonnée de s'entendre nommer dans une terre qu'elle ne connoiſſoit pas : mais ayant rappellé des idées encore fraîches, elle reconnut cet homme qui étoit près d'elle, pour Bulcar Prince de Thunis; & c'étoit à Thunis qu'elle étoit malheureuſement abordée.

Souffrez, Seigneur, que je paſſe ici ſur la joie de ce Prince de voir la Princeſſe des Gerbes, & ſur la douleur de cette infortunée de retrouver Bulcar, & de ſe voir en ſon pouvoir. Elle en reſſentit bientôt toute la rigueur : car, l'ayant fait mettre dans ſon chariot avec ſa Gouvernante & Halime, il s'y mit auſſi & la conduiſit à une eſpece de fortereſſe, au bas de laquelle étoit une maiſon de campagne délicieuſe, à notre captivité près. Il ne retint auprès de la Princeſſe que ſes femmes, & il envoya les hommes en divers endroits, afin qu'on n'eût aucune nouvelle

de ſon ſort. Je demeurai près d'elle par adreſſe, & par mes prieres auprès de Bulcar, feignant d'être le mari de Halime. Car, dès je vis mon Prince ainſi éloigné d'Aphrigia, elle me devint auſſi chere qu'il m'étoit cher, & je lui vouai une entiere fidélité, ſçachant bien que je ne pouvois mieux prouver à mon Maître celle que j'avois pour lui. Nous demeurâmes un an entier dans cette agréable priſon, ſans ſçavoir rien de ce qui ſe paſſoit ailleurs, quelque effort que nous fiſſions pour en apprendre quelque choſe ; & Bulcar y donnoit de continuels témoignages de ſon amour, que la Princeſſe rejettoit avec un dédain & une conſtance extraordinaire. Quand il la menaçoit de quelque violence, elle y répondoit par une menace encore plus effrayante pour lui ; l'aſſurant toujours froidement, que s'il en venoit à la force, elle ſe tueroit de ſes propres mains. Ces paroles l'arrêtoient, & nous vivions ainſi de jour à autre. J'ai trop long-tems abandonné notre petite barque, Seigneur, je vais la ſuivre, & vous dire qu'elle s'arrêta à un banc de ſable qui touchoit preſque à la terre. Ainſi, il fut aiſé aux Princes de s'y ſauver. J'avois oublié de vous dire que la Princeſſe Aphrigia avoit donné un eſclave à Dragut, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui ſçavoit preſque toutes les Langues. Cet homme étoit deſcendu dans la barque avec ſon Maître, tellement qu'il fut ſon compagnon dans ſon péril, & lorſqu'il ſe ſauva. Dès qu'ils furent à terre ils apprirent qu'ils étoient dans une des Iſles de l'Archipel.

Les Princes n'eurent le temps de ſe reconnoître & de parler, que quand ils eurent pris un peu de repos, & Azan fut merveilleuſement étonné d'apprendre que la Princeſſe ſa ſœur étoit retrouvée par le moyen de Dragut, mais très-fâché de ſa perte par la cruauté des vents. Ils réſolurent de ſe remettre en Mer pour la chercher

& pour en donner la nouvelle au Roi d'Alger. Mais une fievre soudaine, qui prit à Azan interrompit leurs projets.

Il pressoit continuellement Dragut de le quitter, d'aller trouver son pere, & de chercher sa sœur. Dragut, au désespoir de la maladie de son ami, lui résista, ne le voulut pas abandonner, & jugea à propos d'envoyer le fidele Mahmet à Cheredin, pour l'avertir qu'il lui menoit la Princesse sa fille dans le tems que l'orage étoit survenu, pour s'informer s'il en avoit des nouvelles, & pour lui dire le lieu où ils étoient, & lui demander des Galeres pour aller faire la recherche de sa fille.

Mahmet partit, & cinq ou six jours après le Prince Azan reprit sa santé. Il résolut avec Dragut d'attendre le retour de son esclave, & s'occupoit tous les jours à aller à la Chasse. Une fois qu'ils y étoient, Azan se mit sous un arbre dans un agréable valon, & s'y endormit. Dragut continua sa Chasse; &, quand il revint au même endroit où il l'avoit laissé, il ne le trouva plus. Il l'appella; & comme il ne lui répondit point, il jugea qu'il s'étoit retiré dans la maison qu'ils habitoient. Mais il se trompoit. Azan ne parut plus de tout le soir, & il en fut dans une inquiétude étrange, craignant qu'il ne lui fût survenu quelque accident fâcheux. Il le chercha lui-même dans toute l'Isle, & revint attendre dans sa maison de ses nouvelles & de celles de Cheredin.

Au bout de trois semaines, il vit arriver quatre Galeres que le Roi d'Alger lui envoyoit. Ceux qui les commandoient, le trouverent dans l'abatement de la perte de son ami. Il leur dit nettement, qu'il ne partiroit pas qu'il n'en sçût quelque nouvelle, & il vivoit dans une langueur mortelle, car Cheredin lui mandoit qu'il n'avoit rien appris d'Aphrigia, & lui paroissoit avoir

une grande joie de ce qu'il l'avoit retrouvée, eſpérant que le Ciel la lui conſerveroit, quelque part qu'elle fût. Enfin, Dragut mouroit de chagrin, quand, ſe promenant triſtement auprès de la Mer, il vit de loin un homme à cheval qui venoit vers lui à toute bride. Quelle ſurpriſe! quelle joie! quand il reconnut ſon cher Azan qui, ſe jettant promptement à terre, ſe mit à rire dés qu'il le vit, & l'embraſſa enſuite tendrement. Il conta à Dragut ſon avanture, qui n'a rien de commun, Seigneur, avec celle de mon Maître. Toute ſa petite flotte fut ravie de revoir ſon jeune Prince. Il careſſa les Capitaines, &, après avoir parlé bas à Dragut, il ſe ſépara de lui, ne prenant qu'une Galere & lui donnant les trois autres, lui recommanda ſa ſœur & ſon pere.

Ces deux amis ſe ſéparerent ainſi. Dragut chercha vainement ſa belle Princeſſe. Pendant ce temps, il fit mille combats qui ont rendu ſon nom célèbre. Il rejoignit deux ou trois fois ſur Mer le Roi d'Alger, déplorant enſemble la perte de ſa fille. Il fit de ſi belles choſes, que l'Empereur des Turcs le redouta. Dragut s'étoit rendu ſi formidable, que tout trembloit ſous ſon nom. Il envoya un Ambaſſadeur à Soliman, lui offrit ſon bras & ſon cœur. L'Empereur lui fit un honneur où juſques-là aucun particulier n'avoit oſé prétendre. Dragut l'alla voir enſuite, & ce Prince prit pour lui la plus ſenſible amitié. Il retrouva ſon cher Azan dans Conſtantinople, & le ramena avec lui.

Mais, Seigneur, durant que cette année ſi pleine de gloire s'écouloit avec tant de renommée pour Dragut, la Princeſſe Aphrigia languiſſoit dans ſa ſolitude, ſans ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans le reſte du monde. Vous voyez bien que le Prince de Thunis n'avoit garde de l'entretenir des merveilles de Dragut qu'il ſçavoit bien être

ſon rival. Je me promenois un ſoir au clair de la Lune dans le jardin, quand j'entendis deux hommes qui parloient, & que l'un diſoit à l'autre qu'il n'avoit jamais vu une ſi belle perſonne, & continuoit ſon diſcours ſur la facilité que des hommes courageux auroient à ſurprendre cette maiſon. Lors, ſans en vouloir entendre davantage, je ſortis de derriere une paliſſade, & me montrant à eux, je vis un homme d'une mine haute & majeſtueuſe, qui porta d'abord la main ſur ſon cimeterre. Ah! ne craignez rien, lui dis-je, hardi Inconnu, écoutez-moi & lors je lui contai notre longue captivité, lui diſant qu'Aphrigia, que je nommai d'un autre nom, étoit ma fille. Quoi! me dit-il, cette belle perſonne, que Bulcar aime, & que je viens de voir près d'une fontaine avec deux autres femmes, eſt votre fille? Je l'en aſſurai encore, & il m'avertit de me tenir la nuit prochaine dans ce jardin avec ma famille; qu'il me délivreroit, & me rendroit ma liberté.

Quoique je ne cruſſe pas connoître celui qui me faiſoit de telles propoſitions, il ne m'importoit: tout m'étoit meilleur que Bulcar. J'allai tranſporté de joie le dire à la Princeſſe, qui en eut auſſi une ſemblable, & le jour ſuivant nous parut d'une grande longueur. Les femmes d'Aphrigia ſe rendirent avec elle dans le jardin; &, ſur le milieu de la nuit, le brave inconnu força la maiſon. Ses Soldats la pillerent, & il nous emmena dans ſa Galere. Il ſe chargea lui-même d'Aphrigia; &, malgré le tumulte & le déſordre, il lui fit voir qu'il étoit touché de ſes charmes. La Princeſſe fut épouvantée de l'effet qu'ils produiſoient encore, & fut occupée de ces penſées le reſte de la nuit, qu'elle paſſa ſeule avec ſes femmes.

Quand le jour fut venu, elle commença à prendre du repos: mais il fut abſolument troublé par de grands cris; & nous nous vîmes environnés

d'une grande flote, qui pouſſoit juſqu'au Ciel le nom de Cheredin C'étoit lui en effet, Seigneur, qui avoit délivré ſa fille ſans le croire. Vous ſçavez qu'il a toujours été un peu Pirate. Il s'étoit ſéparé de ſa flote, pour aller autour du Sérail du Prince de Thunis, où il ſçavoit que Muley Aſem ſon pere avoit ſes tréſors. Il s'étoit introduit lui-même dans le jardin pour reconnoître la place. Il avoit vu au clair de la lune Aphrigia, qui lui avoit paru charmante. Il avoit réſolu de lui enlever cette beauté & ſes richeſſes, & il avoit exécuté tous ſes deſſeins de la maniere que je vous ai dit.

Aphrigia étant ainſi éveillée en ſurſaut, j'entrai tout hors de moi dans ſa chambre. C'eſt votre pere, m'écrai-je, qui vous a délivrée, c'eſt votre Pere. Venez, Madame, venez vous montrer à lui; &, lui donnant la main, elle courut ſur le tillac où le Roi d'Alger étoit. Elle ſe jetta précipitamment à ſes genoux, & les lui ſerrant tendrement en hauſſant la tête, & lui faiſant voir un viſage divin tout baigné de pleurs que l'affection & la joie faiſoient répandre. Quoi! vous êtes l'illuſtre Cheredin, lui diſoit-elle! Ah! Seigneur, diſſipez ma timidité. Je n'oſe vous preſenter votre fille. Elle ne put achever, ſes ſanglots lui couperent la parole. N'en doutez pas, Seigneur, m'écriai-je. C'eſt la fille de l'invincible Roi d'Alger, que le vaillant Dragut vous menoit, & qu'il reçut des mains du Prince des Gerbes pour la remettre entre les vôtres. Il ſembloit que la reconnoiſſance de la Princeſſe ne pouvoit avoir un plus ample théâtre. Auſſi Cheredin étoit en ſpectacle à toute une ſuperbe flote, qui paroiſſoit attentive à un ſi rare événement. La jeune Aphrigia, toujours proſternée aux pieds de ſon pere, lui préſenta la Lettre du Prince des Gerbes; il la prit avec beaucoup d'agitation, & il lut tout haut ces paroles.

AU ROI D'ALGER.

JE vous rends votre fille, Seigneur, après l'avoir gardée huit années. J'ai tâché, par l'éducation que je lui ai donnée, de la rendre digne d'être un jour avouée par son invincible pere. Votre vaillant Dragut l'a délivrée deux fois de la captivité : il a bien mérité cette Princesse, Seigneur ; & si elle étoit à moi, elle seroit déja la récompense de sa vertu. J'ose vous supplier qu'elle soit le prix des services de cet homme illustre. Je lui donne pour sa dot mon Etat ; & je prie le Roi d'Alger de trouver bon qu'Aphrigia soit toujours la fille d'Osman.

Ceux, qui entendirent la lecture de cette Lettre, pousserent mille cris d'admiration & d'applaudissement; & les noms de Cheredin, d'Aphrigia, & de Dragut, passerent de bouche en bouche. Le Roi, faisant céder les mouvemens d'un frivole amour à des mouvemens plus forts & plus légitimes, la nature triompha absolument de ce superbe cœur. Il releva la belle Aphrigia & la prenant entre ses bras, il l'y retint long temps; &, pour la premiere fois de sa vie, ses yeux furent mouillés de larmes. Tous les assistans étoient attentifs, & paroissoient s'intéresser tendrement à une avanture si surprenante.

La Gouvernante de la Princesse parut, qui fut reconnue de Cheredin, & de tous ceux qui l'avoient vue. Elle montra quelques ornemens qu'Aphrigia avoit le jour qu'on l'avoit enlevée. Cheredin lui fit un accueil plein des transports de sa joie. Il s'étonnoit même de n'avoir pas reconnu au premier abord son admirable fille. Il fut agréablement occupé à lui faire cent caresses; comme il avoit des desseins aux environs de l'Isle de Gerbes, il avoit resolu de voir Osman en passant. Il avoit même choisi cette Isle pour le

rendez-vous qu'il avoit donné à Dragut, qui l'y devoit venir joindre. Le recouvrement de sa fille ne pouvoit donc jamais venir plus à propos. Il fut bien aise, en la menant à l'époux qu'il lui destinoit, de la faire voir à celui qui lui avoit tenu lieu durant si long-temps de véritable pere. Mais la Princesse voyant sa résolution, se jetta à ses pieds, & le conjura de lui donner quelques momens pour aller voir la Reine sa mere, & lui rendre des respects dont elle seroit au désespoir de se dispenser. Le Roi d'Alger entra dans les sentimens d'Aphrigia, & consentit à l'attendre. Il ne lui donna que deux jours pour faire son petit voyage, Alger n'étant que peu éloigné du lieu où il étoit.

La Princesse entra dans un Navire avec des personnes de considération pour la conduire. Elle partit pleine des esperances de son bonheur: mais, à peine étoit-elle hors de la portée des regards de son pere, que le vent s'agita & l'écarta un peu de sa route.

Il sembloit que le ciel & la terre laissoient absolument à la Mer la disposition de sa destinée; & qu'elle dût être toute sa vie soumise aux caprices de cet élément. En effet, le bâtiment sur lequel elle étoit, laissa Alger à gauche; & se trouvant en pleine Mer il fut attaqué par sept Galeres, auſquelles il ne fit point de résistance. On tira quelques volées de Canon; & le Roi, qui l'entendit, crut qu'on saluoit la Princesse sa fille à Alger. Ce malheureux pere étoit bien éloigné de croire qu'on l'enlevoit ainsi presque entre ses bras. C'étoit Doria qui fit cette belle prise. La Princesse dit à ses gens qu'on cachât sa naissance. Il commanda qu'on prît la route de France.

Mahmet, esclave de Dragut, qui s'étoit trouvé auprès de Cheredin quand il retrouva sa fille, avoit suivi cette Princesse dans son petit voyage,

étant ravi de la revoir, après en avoir été si long temps séparé; & comme on ne prenoit pas garde à lui, il se jetta dans la Mer, & nageant vigoureusement jusqu'à une langue de terre, il gagna ensuite Alger, &, se remettant promptement en Mer, il aborda la flotte du Roi, & lui apprit le dernier malheur de sa fille, lui disant que c'étoit Doria qui l'emmenoit du côté de France.

Cheredin à cette nouvelle abandonna la poursuite de toutes ses entrepises, pour courir après Doria, espérant de le joindre: mais de si justes desirs furent vains.

Il rencontra Dragut qui venoit le trouver, à qui il conta sa triste Avanture. Jamais douleur ne fut égale à celle de ce malheureux Amant. Il dit des choses capables de toucher les cœurs les plus durs. Il voulut aller après Doria, & abandonner tous les projets du Roi d'Alger. Mais, Cheredin lui commanda de les poursuivre, & lui dit qu'il chercheroit lui-même la raviſſeur de sa fille. Ils se séparerent donc, Seigneur malgré le désespoir de Dragut. Il prit la route de l'Isle des Gerbes, & il y aborda. Je passe sous silence les caresses qui se firent entre lui & Osman: mais, je vous dirai, qu'il prit Tripoli; que Soliman lui envoya une flotte; qu'il vainquit le Roi de Carvan & le Prince de Tajora; qu'il fit enfin cent & cent actions dignes d'une mémoire éternelle: après quoi, il vit le Roi d'Alger, qui venoit le joindre pour se réjouir de ses victoires, mais triste pour n'avoir point retrouvé la Princesse sa fille.

Dragut se sépara de lui pour la chercher à son tour. Il trouva Doria, le combatit, & le vainquit: mais, il ne trouva point l'aimable cause de tant de gloire. Il apprit de Doria, qu'il avoit laissé les femmes qu'il prit près d'Alger sur les côtes d'Italie. Dragut ne retint qu'une seule galere, & visita inutilement toute l'Italie. Il se ressouvint ensuite que Mahmet avoit entendu

qu'on prenoit la route de France, il tourna de ce côté. Il trouva à Marseille le Seigneur de Lautrec. Il se lia d'une forte amitié avec ce grand homme. Le Roi de France & celui d'Alger étant en intelligence, il se fit connoître a lui. Mon Maître lui conta son Histoire, & Lautrec donna des ordres par tous les Ports pour sçavoir des nouvelles d'Aphrigia. Ils furent quelque temps ensemble en Guyenne. Une certaine conformité en leurs humeurs les lia uniquement; & Dragut ayant vu que son ami avoit reçu des ordres du Roi de France pour se rendre auprès de lui, a bien voulu l'accompagner, & voir cet illustre Monarque. Il lui a fait une réception plus obligeante encore qu'il ne la pouvoit espérer. Le Roi le comble de faveurs, la Reine de Navarre lui témoigne une grande estime: il seroit heureux ici, s'il pouvoit l'être en n'y voyant pas la divine Aphrigia. Le Roi l'a fait chercher, & lui témoigne en toute rencontre prendre un intérêt particulier pour tout ce qui le regarde.

Isouf ayant cessé de parler, l'inconnu la remercia d'une maniere si obligeante, qu'il put bien voir le plaisir qu'il avoit pris au récit qu'il venoit de lui faire. Il lui parla des plus beaux événemens de la vie de Dragut, & le pria fort de l'assurer qu'il reconnoissoit, comme il le devoit, cette marque de confiance, ayant bien voulu lui découvrir le secret de sa naissance, qu'il avoit jugé à plusieurs marques devoir être aussi illustre. Et, après s'être entretenu encore quelque-temps avec Isouf, il le congédia, & le laissa aller rendre compte à son Maître des honnêtetés de l'Inconnu,

Dragut étoit cependant arrivé assez tard au château, & justement dans le tems que Madame, mere du Roi étoit revenue de la promenade. Il n'y avoit aucun divertissement ce soir-là. Tout se ressentoit de l'incommodité de la Reine. Un air triste

triſte étoit répandu ſur les viſages, tous les Seigneurs étoient par peloton dans la cour du château. Dragut ayant abordé Lautrec, ils furent enſemble à la porte de l'apartement de la Reine apprendre de ſes nouvelles. On leur dit qu'elle avoit encore un peu de fiévre. Vous êtes trop ému de ſon mal, lui dit Dragut, je m'intéreſſe pour Dorval. Défaites-vous de cette ſenſibilité. Je ne perdrai jamais les ſentimens que j'ai pour la Reine, reprit Lautrec. Mais, comme ils ne ſont qu'une pure fantaiſie où mon étoile me pouſſe, je ne laiſſerai pas peut-être de penſer ſérieuſement à ce que Madame de Caumont m'a propoſé encore aujourd'hui; & je ſens trop qu'il eſt temps de ſatisfaire ma famille, qui me perſécute depuis ſi long-temps au ſujet d'un mariage. Je n'avois pu m'y réſoudre juſqu'ici. J'avois penſé, que, pour rendre ce lien agréable, il étoit néceſſaire de s'aimer. Mais je vois bien que je ſerai comme les autres, qui ne font ces aſſortimens que par politique, & où l'on ne trouve tout au plus que de la ſociété. Et penſant comme vous faites, repliqua Dragut, Dorval vous eſt encore meilleure qu'une autre. Je le trouve comme vous pourſuivit Lautrec; & s'il faut me réſoudre, je me réſoudrai pour elle, continua-t-il, avec un ſoupir. En achevant ces mots, ils entrerent chez la Ducheſſe d'Angoulême.

Lautrec aborda Dorval, qui étoit à un bout de la chambre avec la belle Saint Severin & Fronſac qui en étoit fort amoureux. Dragut s'approcha de Helli, qui voyoit jouer Madame la Régente, & il l'entretint quelque temps. Le Roi vint enſuite, qui, s'approchant de cette aimable fille, lui dit à demi bas, que rien ne pouvoit la ſatisfaire, & être digne de ſa beauté, que les Rois ou les vainqueurs des Rois. Il regarda obligeamment Dragut en diſant cela; & Dragut, s'humiliant avec reſpect, témoigna par ſon action

qu'il recevoit comme il le devoit les louanges du Roi. Le vainqueur du Prince de Thunis, lui dit-il, du Roi de Tripoli & de celui de Carvan, peut bien donner quelque moment à une ſi belle perſonne: & une telle préférence, continua-t-il en riant, eſt bien capable auſſi de contenter ſa vanité. Je vous aſſure, Sire, lui répondit-elle, que je penſois tout à l'heure à ce que me dit votre Majeſté. Dragut a eu quelque diſtinction pour moi; & depuis qu'il eſt dans votre Cour, ſa complaiſance m'a aſſez flattée pour m'en laiſſer prendre de l'orgueil. Je lui ai vu ſuſpendre ſa mélancolie auprès de moi, & vouloir bien ſatisfaire ma curioſité ſur le ſujet de ſes voyages, & de tant de différens pays qu'il a vus. J'avoue qu'il a un ami que j'aime, & que le Prince Azan, par tout ce qu'il m'en a dit, eſt tout-à-fait de ma connoiſſance. Il eſt vrai, reprit le Roi, que ſon caractere eſt agréable, & que ce que nous ſçavons de ſes Avantures ne l'eſt pas moins. Mais prenez garde de l'aimer trop, pourſuivit le Roi, & de donner de la jalouſie à ceux qui prennent trop d'intérêt à votre perſonne. Dragut, qui ſçavoit avec toute la France, que le Roi aimoit Helli, ſe recula par reſpect, & cette belle fille regardant le Roi avec des yeux tout enflammés: ah! Seigneur, lui dit elle, quand il y auroit autant d'Azan qu'il y a d'hommes au monde, les compteroit-on pour quelque choſe où vous paroîtriez? Et ce qu'ils auroient de plus agréable ne ſe diſſiperoit-il pas dès qu'on ſeroit charmé par votre préſence? Ce que vous me dites eſt trop flatteur, reprit le Roi. Il eſt ſincere, Sire, reprit-elle. Je ſens tout ce que je dis; & je ſerois malheureuſe, ſi, après tout ce que je fais, vous doutiez de mes ſentimens. Le Roi qui ſentoit beaucoup d'amour pour cette fille, fut long-tems à l'en entretenir. Après quoi, remarquant le Marquis du

Guaſt qui parloit à Dragut, & qui ſembloit en regardant Helli paroître frappé de quelque grande reſſemblance, il ſoupira; & les appellant tous deux, il parla à l'oreille du Marquis, & lui demanda s'il ne trouvoit pas qu'il y avoit beaucoup de rapport de l'une à l'autre. Alphonſe dit qu'il en avoit été épouvanté: mais que ce qui le ſurprenoit encore davantage étoit que Dragut lui diſoit que Helli reſſembloit auſſi parfaitement à la fameuſe Roxelane; & qu'il admiroit en cela les jeux de la nature, qui produiſoit en des climats ſi différens des beautés ſi ſemblables.

Le Roi fit paroître de la joie de ce qu'on diſoit à l'avantage de ſa Maîtreſſe. Elle en rougit, autant de plaiſir que de modeſtie; & le Roi prenant la parole: cette Roxelane eſt belle, dit-il, puiſqu'elle reſſemble à la charmante Helli; & ſa deſtinée, qu'elle ſçut faire elle-même, nous marque bien le pouvoir de ſes charmes. Mais encore, dites-moi ſi elle eſt ſi ſurprenante que l'on dit? Sire, reprit Dragut, ſa beauté eſt incomparable. Je n'ai vu que celles de la Reine de Navarre, qui pourroit avoir quelque avantage ſur la ſienne. Et il n'y a que la Princeſſe d'Aragon, & une fille du Roi d'Alger, qui puiſſe l'égaler. Dragut rougit en diſant ces paroles. J'ai couru preſque tout le monde, continua-t-il; & parmi le nombre de beautés que j'ai vues, aucune n'approche de celle que je viens de vous dire. Quelle ſorte de beauté a Roxelane, reprit le Roi, & quel eſt ſon caractere? Elle a tous les traits beaux, pourſuivit Dragut: mais elle a un feu dans les yeux, dont il n'eſt pas poſſible de ſoutenir l'éclat, ils ſont d'une grandeur & d'une forme ſinguliere. Elle a l'air noble & majeſtueux. Elle affecte tous les dehors d'une grande modeſtie & d'une humilité profonde; & ſous les apparences d'une vertu auſtere, elle s'eſt ſervi des principes de la Religion pour monter à ce point de

gloire où nous la voyons: c'eſt à ſon eſprit, qui manie comme il lui plaît les foibleſſes du Grand Seigneur, qu'elle doit le partage de ſon lit & de ſon trône, où juſques à préſent pas une de ſes pareilles n'avoit oſé aſpirer.

On voyoit bien, que ce que diſoit Dragut plaiſoit infiniment à Helli. Elle ſe diſoit à elle-même, qu'elle ſeroit heureuſe, ſi François I. pouvoit ſuivre un pareil exemple que Soliman venoit de lui donner.

Le Roi connut ſa penſée. & quoiqu'amoureux, il ne put ſouffrir que Helli pût ſe flatter un moment ſur une choſe qui ſeroit ſi préjudiciable à ſa gloire. Un Empereur des Turcs, dit-il, qui ne vit que dans un Serrail, parmi les plus belles femmes de Grece, d'Aſie, & d'Europe, abandonne ſon cœur dans une vie molle, & peut s'oublier dans des foibleſſes qui ne ſeroient pas pardonnables à ceux qui vivent dans des coutumes plus polies & qui ſont toujours éclairés de toute leur raiſon. Mais, continua-t-il, pour adoucir ce qu'il y avoit de trop dur en ce qu'il venoit de dire, un Roi, pour être revêtu de ce caractere, ne doit pas pour cela être exempt d'aimer. Je veux donc qu'il aime le plus digne objet; qu'il l'aime avec tendreſſe & fidélité; & que ne faiſant jamais rien contre ſa gloire, il faſſe tout pour ſatisfaire ſa Maîtreſſe.

C'eſt ainſi que François I. s'expliquoit en Amant & en Roi, tandis que la Reine ſa ſœur étoit ſur la fin de ſa fiévre. La Princeſſe Renée étoit auprès d'elle, avec la fille du grand Bâtard de Savoye, Madame de Sancerre, Madame de Caumont, & les deux Eſpagnolles. Tout étoit calme dans ſa chambre. Les rideaux de ſon lit étoient relevés, & elle avoit fait ouvrir une grande porte qui donnoit ſur une terraſſe. On s'entretenoit de pluſieurs choſes. Madame Renée faiſoit la guerre à Villars de ſon inſenſibilité;

à quoi elle répondit d'une maniere ingénue & propre à l'en perſuader. Mais Alphonſine branloit la tête. Il eſt bien rare, lui dit-elle, qu'une auſſi belle perſonne que vous, & pour qui tant d'honnêtes gens ont brûlé, ſe ſoit toujours conſervée indifférente. Je crois qu'elle ne l'a point été à la paſſion d'un Prince que nous avons connu, & qui n'eſt plus, repliqua la Princeſſe Renée: & c'eſt ce qui me faiſoit dire il y a deux jours à Alphonſine, reprit la Reine avec quelque langueur, qu'étant naturellement très-fière, & ayant plaint la mort de celui dont nous parlons, je ne croyois pas poſſible qu'elle répondit à l'amour d'aucun autre Amant. Je ne ſçache perſonne qui m'aime, Madame, repliqua Villars; mais j'oſe répondre à votre Majeſté, que de l'humeur dont je ſuis, toute paſſion m'importuneroit, ſoit en moi ou dans un autre. Elle eût continué à vouloir perſuader l'état libre de ſon ame, ſi on n'eût entendu un grand bruit qui ſe faiſoit dehors. La Princeſſe d'Aragon & Madame de Sancerre coururent ſur la terraſſe. Elles entendirent pluſieurs fois: le Maréchal de Montmorency eſt mort. Elles en furent toutes effrayées; & Madame de Sancerre s'avançant dans la Chambre: hélas! dit-elle, on dit que Montmorency eſt mort. En ce moment, tant de voix répéterent ces paroles, que la Reine même les entendit de ſon lit. Elle ſe leva toute émue ſur ſon ſéant. La Princeſſe Renée & Madame de Caumont, coururent ſur la terraſſe. Alphonſine demeura toute étonnée à ſa place; mais la fille du grand Bâtard pouſſa d'abord un cri douloureux: enſuite elle demeura immobile. Elle pâlit, & ſa vue devint toute égarée. Un tremblement la prit, elle appuya ſes deux mains ſur une petite table; & ſes genoux lui manquant, elle tomba évanouie. O Dieu! s'écria la Reine, qu'on vienne, qu'on la ſecoure. On obéit promptement, on quitta la

terraſſe, & la Princeſſe Renée elle-même n'épargna pas ſes ſoins pour la faire revenir. Mais on eut beau faire, ſon évanouiſſement fut ſi long, que l'on crut que ſon ame s'étoit ſéparée de ſon corps pour aller ſe joindre à celle de Montmorency. Je vous le diſois bien, diſoit Alphonſine à la Reine: j'avois connu qu'elle l'aimoit. J'avoue qu'elle a bien ſçu déguiſer ſes ſentimens, répondoit la Reine. J'ai remarqué, pourſuivoit Alphonſine, que ces perſonnes fières pouſſent toujours les choſes plus loin que les autres. La Reine ſourit un peu; mais étant véritablement inquiette pour ſa parente, elle la ſecouroit autant qu'elle le pouvoit par tous les remedes qu'on lui faiſoit. A la fin, on vit ſortir quelques larmes ſous ſes paupieres; & la Princeſſe Renée, connoiſſant qu'elle revenoit, éloigna tous ceux qui pourroient apprendre plus qu'il n'étoit néceſſaire des ſentimens de Villars. Ah! je te ſuivrai, s'écria-t-elle foiblement. La mort affreuſe ne ſçauroit ſéparer ce qui a été ſi bien uni pendant la vie. Elle ſe tourna ſur le côté à ces paroles, & revenant entiérement à elle, elle pleura amérement. Cependant, on avoit envoyé ſçavoir comment le malheur qu'on avoit publié étoit arrivé; & bien des perſonnes étoient rentrées en foule chez la Reine, en criant que le Maréchal de Montmorency n'étoit point mort, & qu'il étoit avec le Roi.

La Reine & tout ce qui étoit avec elle, pouſſa de grands cris à cette nouvelle; & la déſolée Villars, ſe levant à demi, en levant au Ciel des yeux d'où couloit une abondance de larmes: il n'eſt pas mort, reprit-elle! Ah! bon Dieu, ſeroit-il bien poſſible! Pluſieurs perſonnes lui confirmerent cette nouvelle: & la Reine ayant voulu ſçavoir pourquoi on avoit dit une telle choſe, on lui apprit que le Maréchal de Montmorency avoit trouvé quelques Soldats qui ſe battoient, & que les ayant voulu ſéparer avec ſévérité, un,

plus insolent que les autres, lui avoit présenté la pointe de son épée; que furieux il s'étoit lancé sur ce misérable, & avoit été légérement blessé; qu'un petit Page qu'il avoit s'étoit écrié qu'il étoit mort; que plusieurs voix avoient répété inconsidérement la même chose; & que c'étoit ce qui avoit donné lieu à l'effroi que tout le monde avoit eu. La Reine fut ravie d'un événement si heureux, & qui changeoit en joie la douleur que l'on avoit eue. Elle congédia tout le monde, & ne demeurant auprès d'elle que les mêmes personnes qui y étoient avant cette funeste mépriſe, elle sourit en regardant Villars; & la Princesse de Salerne, la regardant aussi, mais en riant: eh bien, belle insensible, lui dit-elle! ce ne sont pas là les effets que produisent les cœurs libres. Tout le monde rit, & il étoit juste de s'égayer un peu après avoir eu tant de chagrins. Villars baissa la tête & les yeux, & fit voir la contenance d'une personne qui est dans la derniere confusion.

Remettez-vous, lui dit la Reine: puisque vous aviez une ame faite pour aimer, vous ne pouviez faire un plus digne choix, & je suis assurée que le Roi unira avec plaisir deux personnes de tant de mérite. Mais vous êtes bien cachée, lui disoit la Comtesse de Sancerre; & c'est passer sa vie en contrainte, reprit Dona Maria. Ne comptez-vous pour rien les plaisirs du mistere, poursuivoit Madame de Caumont? Je comprens que le secret de sa passion a eu mille charmes pour elle, continua la Princesse Renée: & qu'elle étoit ravie de tromper tout le monde, interrompit Alphonsine. Au nom de Dieu, leur dit Villars, donnez-moi quartier. J'avoue ma foiblesse: mais qu'on ne m'en parle plus. Vous n'en serez pas quitte à si bon marché, si j'en suis crue, reprit Alphonsine, & vous devez à la Princesse, & à toutes nous autres, le récit d'une avanture à

laquelle nous nous attendions si peu. Ah! vous ne vous en pouvez dédire, poursuivit la Princesse Renée. Achevez de nous montrer tous vos sentimens, & ceux du Maréchal de Montmorency. Mais, cela incommoderoit la Reine, repliqua Villars, étant bien-aise de prendre un prétexte pour n'en pas venir au récit qu'on lui demandoit. Non, reprit la Reine: parlez, je le veux bien, & vous me ferez plaisir. Et bien, dit Villars, ayant pris sa résolution, je vais vous obéir, puisque votre Majesté me l'ordonne.

HISTOIRE
DE MONTMORENCY,
ET DE
MAGDELAINE DE SAVOYE.

JE suis née ambitieuse, Madame, & dès mon enfance je sentois si vivement les effets de cette passion, que je ne croyois pas que mon ame pût jamais s'assujettir à nul autre. Je trouvois en moi toute la noblesse d'une Maison dont mon Pere avoit l'honneur d'être sorti, mais que je regardois comme un malheur effroyable, puisque le défaut de sa naissance lui ôtoit les titres éclatans, que je croyois être dûs à son sang, & que sa vertu méritoit si bien.

Vous pouvez vous souvenir, Madame, que quand Madame la Duchesse d'Angoulême voulut attirer mon Pere dans cette Cour, bien que je fusse fort jeune, plusieurs personnes considérables

bles s'attacherent à moi, voulant assurément briguer par-là la faveur de cette Princesse. Le Maréchal de Montmorency m'offrit ses services, & je crus m'appercevoir que la seule inclination le faisoit agir. Je vivois sans trop m'embarrasser de tant de Prétendans, parce que je sçavois bien que mon Pere avoit une si prodigieuse tendresse pour moi, qu'il ne suivroit jamais que le choix que je ferois, connoissant bien qu'il ne feroit que très élevé.

Le Vicomte de Turenne fut un des premiers qui fit paroître ses prétentions. La Ducheſſe d'Angoulême en parla à mon Pere: il lui répondit en riant, qu'il ne me pouvoit précipiter si-tôt dans un malheur. Eh quoi! mon frere, lui répondit-elle, appellez-vous un malheur un semblable établissement? Non, Madame, reprit-il d'un air plus sérieux. J'appelle ainsi le mariage: ma fille est jeune, je l'aime, laissons-là jouïr le plus long tems que nous pourrons de la liberté.

Mais, puisqu'il faut parler d'une foiblesse que j'ai si long-tems cachée, Madame, & qui vient de se montrer si imprudemment aux yeux de votre Majesté, je vous avouerai, que les marques de l'affection de Montmorency me touchoient. Je voyois avec plaisir, que j'avois soumis un cœur aussi grand & aussi fier que le sien; que cet ambitieux partageoit ses soins entre le Roi & moi; & que cet habile Favori, quoiqu'il semblât se donner tout à son Maître, n'en étoit pourtant pas moins dévoué à sa Maîtresse. J'avois une humeur naturellement ennemie de toute dépendance. Je m'opposai autant que je le pus aux sentimens que je connoissois que j'avois. Et quand mon orgueil ne me servoit pas à ma fantaisie, je me déterminois à cacher des mouvemens, dont je me faisois honte à moi-même, & qui devenoient plus tendres à mesures que je prétendois les surmonter

Le Maréchal ne connut point son bonheur. Je

vivois avec lui comme avec les autres, quand la Roche du Maine ſembla s'attacher plus ſérieuſement à moi qu'il n'avoit fait juſques-là avec perſonne. Ma vanité fut flattée d'une conquête qui ne faiſoit pas d'ordinaire une longue gloire à ſon vainqueur, par la légéreté dont on l'accuſoit. Enfin, au bout de deux mois, je trouvai qu'il m'aimoit encore, & je crus qu'il m'aimeroit toujours. Son humeur eſt ſi agréable, qu'il ne manque guéres de la communiquer à ceux qui ſont en ſociété avec lui. J'étois toujours gaie quand je le voyois, & Montmorency crut devoir prendre une jalouſie bien fondée.

Les rebuts ſeront donc pour nous, me diſoit-il un jour; & les airs pleins de charmes ne ſont que pour la Roche du Maine! Vous ſerez trompée comme les autres, continuoit-il. Avec tant d'eſprit & tant de lumiere, peut-on faire un tel choix? Mon amour & ma fidélité méritoient bien quelque préférence, Mais, a-t'on des raiſons à dire, reprenoit il; &, quand le cœur eſt pris, eſt-il capable d'écouter rien que ſon penchant? Montmorency paroiſſoit avoir de la douleur en me parlant ainſi; j'en étois atteinte. Votre aveuglement eſt plus vrai, que celui que vous croyez que j'ai, lui repliquai-je. La Roche du Maine me divertit: & je vous aſſure, qu'il n'y a que cela. Et c'eſt tout, s'écria-t-il, que de divertir. Il vaut encore mieux plaire, lui dis-je en le quittant, & ayant toujours peur qu'il ne reconnut les ſentimens que j'avois pour lui.

Ce fut en tems-là que le Comte de Vaudemont vint à la cour, & que je le vis la premiere fois. Il étoit parfaitement bien fait, comme vous ſçavez, Madame. J'arrivai dans la ſalle de la Comédie où il étoit déja. J'étois extraordinairement parée. Châtillon me menoit, avec qui j'avois lié amitié, parce que je ſçavois qu'il aimoit une ſœur de Montmorency.

Dès que le Comte de Vaudemont me vit, je remarquai qu'il demanda avec beaucoup d'empreſſement qui j'étois ; qu'il obligea Chaligny ſon frere de me le préſenter; & que, pendant toute la piéce qu'on joua, il n'ôta pas ſes yeux de deſſus moi.

J'apportai peut-être plus d'attention que je ne devois à faire ces remarques. Montmorency nous obſervoit tous deux, & Vaudemont m'ayant donné la main pour me conduire chez Madame d'Angoulême, la Roche du Maine m'en fit la guerre, & railla Vaudemont ſur la difficulté de l'entrepriſe dans laquelle il ſe jettoit. Vous ne la connoiſſez pas, lui diſoit il; ſes yeux, qui ſont ſi beaux & ſi piquans, vous attirent dans une perte infaillible. Elle a un monſtre au lieu de cœur, qui eſt inhumain. Il a une cruauté qui déchire les ames, & il ne ſe repaît que de ſoupirs & de larmes. Le Prince rioit, & répondit galamment qu'il vouloit prendre la chaîne commune, ne ſongeant pas à s'exempter d'un mal général. Dès ce moment-là il parut véritablement amoureux: &, peu de tems après, ayant obtenu l'aveu du Duc de Lorraine ſon frere, il me fit demander en mariage au Comte de Villars mon pere, & à Madame d'Angoulême. L'un & l'autre furent ravis d'un tel d'honneur. Je vous avoue, que d'abord mon ambition fut bien ſatisfaite de me voir élevée à un rang ſi conforme à mes inclinations. Je ſentis pourtant dans mon cœur quelques murmures qui s'éleverent en faveur de Montmorency: mais je les fis bientôt taire, éblouie par la fortune qui ſe préſentoit. Je crus lui faire un ſacrifice de l'amour. Je me trompois pourtant, Madame L'amour ſe rebella, & me fit ſentir qu'il peut quelquefois remplir tout un cœur, quelque fier qu'il ſoit. J'en jettai des larmes de dépit: mais ce fut dans mon lit, renfermée entre mes rideaux.

Mon état que je croyois quelquefois ſi charmant, me faiſoit ſentir des peines inſupportables ; &

j'avois beau me flatter, je ne pouvois être heureuse tant que ma tendresse souffriroit.

On différa mon mariage pour des raisons inutiles à dire, & les prétentions de Vaudemont écarterent tous ses rivaux. Il eut lui seul la liberté de me servir: & Montmorency, pénétré d'une préférence dont il n'avoit pas lieu de se plaindre par le rang de son rival, me dit un jour chez la Princesse Renée, qu'il ne se tenoit pas encore pour perdu; & que, tant qu'il verroit mon mariage en éloignement, il n'abandonneroit pas les espérances. La Roche du Maine qui l'avoit écouté sans qu'il s'en fût apperçû: & moi, me dit-il, je conserve une petite planche, pour me garantir du naufrage; & peut-être qu'elle me conduira un jour au port désiré. Il dit cela d'un air si agréable, que, quoique je fusse touchée de la douleur de Montmorency, je me mis à rire, & fus bien-aise qu'il m'eût ôté par sa présence une occasion délicate ou peut-être je n'aurois pas été bien maîtresse de moi.

Je m'accoutumois insensiblement au rang où je devois monter, & je m'en faisois une habitude qui ne me le rendoit plus si précieux. Je ne sçais si ce n'étoit point un effet de ce que je sentois pour Montmorency; car sa passion n'y faisoit rien. L'amour des autres ne décide point de nos sentimens: c'est dans le fond de notre cœur, que nous en trouvons la source; & l'amour de Vaudemont étoit aussi grand que celui de Montmorency. Je ne puis jamais oublier que la veille qu'il me quitta pour suivre le Roi en Italie, il étoit dans une désolation qui n'a peut-être jamais eu rien de comparable. Je me sépare de vous, me disoit-il, Madame, si près des belles espérances que l'on m'a données; & si malheureux pour en voir encore l'effet retardé. Me voyez-vous partir avec quelque regret? Seigneur, lui dis-je, je serois ingrate, si je ne sentois pas votre éloignement avec un fort grand déplaisir. Ah! me dit-il, qu'il s'en

faut bien que votre douleur ſoit pareille à la mienne! Il ne ſeroit pas juſte auſſi, reprenoit-il. J'aime ſans comparaiſon plus que nul autre n'a jamais aimé.

Mais, Madame, je ſens un certain preſſentiment qui me rend inconſolable. Je crains de ne vous revoir jamais: &, quelque effort que je me faſſe, je ſens que mon ame ſe briſe en vous diſant ce funeſte adieu. Hélas! ſi je ne vous allois plus revoir! Mon pere entra comme il me parloit ainſi. Je l'aimois chérement, je me jettai à ſon col dès que je le vis. Je pleurois, parce qu'il m'alloit quitter le lendemain. Mon pere répondit à mes careſſes & à mes larmes en homme attendri, & je mourois de douleur quand le Comte de Vaudemont m'arracha d'entre les bras de mon pere, & me retint demi-morte dans les ſiens. Ce ſpectacle étoit touchant; & le Comte de Tende mon frere arrivant, & croyant que la préſence de Vaudemont avoit part à l'état pitoyable où j'étois, il le pria de me laiſſer, & de prendre le dernier congé de moi. Il l'emmena, & je ſuivis mon pere dans ſon appartement. Il étoit fort tard quand j'en ſortis, & je fus épouvantée de trouver dans ma chambre le Maréchal de Montmorency qui m'attendoit. L'état où il me trouva donna du redoublement à ſon amour. Ses yeux s'emplirent de larmes, en voyant les miennes; & croiſant les bras dès qu'il me vit, & ſe reculant un pas: ne blâmez pas ma hardieſſe, me dit-il, de m'être introduit chez vous à l'heure qu'il eſt. Je viens vous dire adieu, Madame, je viens vous porter un cœur tout plein de votre amour, que je vais expoſer au milieu des combats. Il ſera percé de mille coups, pour le punir de n'avoir pas ſçu vous plaire. Ah! lui dis-je, déja attendrie par mon pere, & l'étant encore par la preſence d'un Amant qui m'étoit ſi cher: vivez, je ne veux point votre mort. Eh puis-je vivre, me répondit-il triſtement? Vous m'avez toujours

haï. Je ne vous ai jamais haï, repris-je, en eſſuyant les pleurs que j'avois continuellement verſés. Mais, voulez-vous ſouffrir que je vous aime, reprit-il? Sortez au nom de Dieu, interrompis-je. Que diroit-on ſi l'on vous ſçavoit ici? Non, repliqua Montmorency, qui, me voyant ſans fierté pour la premiere fois de ſa vie, étoit devenu plus hardi, je ne vous quitterai point, Madame; je ne bougerai jamais de vos pieds, que vous ne me permettiez de vous adorer toute ma vie: c'eſt le moyen que je vive, & que je ſois invincible. Parlez-donc, Madame, parlez. Hélas? lui dis-je, vivez donc; mais allez-vous en. Comme j'achevois ces paroles, & que je voulois forcer Montmorency à ſe lever & à ſortir de ma chambre, le Comte de Vaudemont y entra, que ſon amour ramenoit encore auprès de moi. J'étois toute baignée de larmes. Montmorency étoit à mes genoux. O Dieu! s'écria ce malheureux Prince, que vois-je? En croirai-je mes yeux? Je ſuis perdu, oui, je ſuis perdu. Adieu, Madame! Il ſortit à ces mots comme un furieux, & je demeurai ſi étonnée, que je n'eus pas la force de le retenir, ni de le rappeller. Que croira ce Prince, dis-je à Montmorency? ou plutôt que ne croit-il point déja? Mais, continuai-je en ſoupirant, je ne ſçavois point prévoir que mon innocence pût être ſoupçonnée. Vous ſçavez ſi j'avois conſenti à ce qui lui paroit ſi criminel: & ſi vous vous ſouvenez, Seigneur, de ce que je vous ai toujours paru, peut-être m'eſtimerez vous plus que ce Prince ne m'eſtime. J'en dis trop, adieu; retirez-vous. Je me jettai dans mon cabinet, & j'en fermai la porte, ne pouvant conſentir à regarder plus long-tems un homme à qui je croyois parler trop obligeamment.

Montmorency avoit trop d'amour, pour ne pas entendre ce que je lui diſois. Il crut y voir de la tendreſſe: il en fut touché ſenſiblement. Il

en fut charmé; &, trouvant que ſon audace avoit réuſſi, il en eut encore une autre : car, voyant ſur la table de ma chambre une écharpe magnifique où il ſçavoit que j'avois travaillé moi-même, il la prit & ſortit, ſe croyant riche d'un larcin qui lui étoit ſi précieux.

Vous ſçavez, Madame, le triſte ſuccès de la bataille de Pavie. Tout le monde me plaignit & me crut très malheureuſe par la mort du Comte de Vaudemont; mais vous ne ſçavez pas ce qui le porta dans ce dernier déſeſpoir. Il partit, comme vous le pouvez juger, avec une douleur cruelle, pour avoir trouvé Montmorency ſi familiérement avec moi. Il fut mélancolique toute la campagne, & le jour de cette funeſte bataille, il penſa tomber de cheval, quand il vit cette écharpe dont je vous ai parlé, qu'il reconnut, & dont Montmorency s'étoit paré. Ah! vue fatale, s'écria-t-il. Hélas! il n'y a plus rien de certain dans le monde, puiſque celle que j'ai cru ſi parfaite, a trompé la fidélité de mon amour. Vivez, heureux Montmorency, continua-t-il tout hors de lui. Portons ſeulement ma fureur ſur les Ennemis: faiſons couler des ruiſſeaux de ſang; obligeons après ma mort la renommée d'aller encore porter mon nom juſqu'aux oreilles de l'Ingrate. Vous ſçavez ce qu'il fit, Madame. Le Dieu Mars lui-même auroit eu moins de valeur. Il commandoit les Bandes Noires. Cet invincible corps, ſous un chef ſi redoutable & ſi déſeſpéré, vainquit tout, & ne ſuccomba à la fin, que pour faire une mémorable ſépulture à cet Illuſtre Prince.

Je perdis mon pere à cette funeſte journée. Le Maréchal de Montmorency fut fait priſonnier, & j'eus une douleur ſi grande & ſi exceſſive, que la Cour, peu charitable, crut qu'elle n'étoit que pour la perte que j'avois faite de Vaudemont. Je donnai quelques ſoupirs à ſa mort, il eſt vrai, & j'en donne encore à ſa mémoire. Mais on ſe trompa

de croire que sa mort faisoit ma plus sensible affliction. On pensoit qu'ayant perdu un tel Amant qui vouloit devenir mon mari, j'aurois toute ma vie une fierté extraordinaire pour tout le reste des hommes. J'en affectai les dehors, Madame: mais je n'en eus point pour le Maréchal de Montmorency. Je lui avois trop long-tems résisté, pour lui résister encore. Je lui fis voir à son retour, sans plus de contrainte, l'état de mon ame. Il se crut heureux par les sentimens que je lui découvrois. Je le priai de cacher son bonheur, & d'attendre que je fisse naître dans ma famille les dispositions que je voulois qu'on eût pour lui. Il m'obéit. Nous avons vécu jusqu'ici dans une intelligence parfaite, dont les charmes nous ont fait tous les jours de nouveaux plaisirs; &, sans l'accident qui vient d'arriver, on ignoreroit encore un secret qui nous étoit si cher.

Pardonnez-moi, Madame, lui dit Alphonsine, quand Villars eut cessé de parler. Ce secret n'étoit pas si caché que vous le croyez. Je suis persuadée que vous en goûtiez la douceur bien tendrement, Montmorency & vous; mais je le pénétrai au premier coup d'œil que j'arrêtai sur l'un & sur l'autre. Et la Reine peut vous dire que je lui découvris ce que je pensois. Il est vrai, reprit cette Princesse, Alphonsine me dit ce qu'elle croyoit: & j'étois tellement, comme le reste du monde, prévenue de votre douleur sur la mort du Comte de Vaudemont, & de votre insensibilité pour tout le reste des hommes, que je lui dis qu'elle se trompoit absolument.

Le Roi entra comme la Reine parloit ainsi. Il venoit sçavoir de ses nouvelles. Il étoit suivi du Roi de Navarre & du Maréchal de Montmorency. Quelques précautions qu'on eût eues, la nouvelle de la douleur de Villars, & de l'accident qu'elle avoit eu, s'étoit portée par-tout. Le Roi ayant été surpris comme les autres, en avoit parlé à

son Favori, & en avoit enfin tiré l'aveu de sa passion. Quand il entra dans la chambre, Villars, toute confuse, se voulut glisser derriere les autres Dames; mais le Roi, allant tout droit à elle, & l'arrêtant par le bras: je viens de gronder Montmorency, lui dit-il, de ce qu'il m'a fait si longtems un secret de son bonheur. S'il eut été moins discret, j'aurois en fidèle ami abrégé ses peines. Villars ne fit qu'une profonde révérence au Roi, qui s'approchant de la Reine parla de cette avanture, & dit que dans huit jours il convioit toutes les Dames aux Nôces de Montmorency & de Villars.

Elle étoit passée sur la terrasse, où son Amant la suivit. Il s'étoit jetté à ses pieds, lui baisant la main avec des transports infinis. Il ne me suffisoit pas d'être le plus heureux de tous les hommes, Madame, lui disoit-il, vous avez voulu que toute la terre apprît la gloire où vous m'avez élevé par la seule fortune qui peut contenter mes desirs. O favorable mort, s'écrioit-il, qui me procure une vie si pleine de charmes! Hélas! lui dit-elle, j'ai tant de joie de vous revoir, que je ne songe qu'à cette félicité. Dans un autre tems, j'aurois eu une douleur mortelle qu'on eût pu seulement pénétrer l'intelligence qui étoit entre nous. Me voilà accoûtumée à l'éclat que je viens de faire moi-même si imprudemment. Mais quoi, pour un malheur si grand pouvoit-on avoir de la prévoyance? Grace au Ciel, vous voilà, & puisqu'on sçait notre bonheur, ne le contraignons plus. En cet endroit, Alphonsine leur vint annoncer que le jour de leur mariage venoit d'être marqué par le Roi, & tout le monde fut s'en réjoüir avec eux.

Le Roi donna le bon soir à sa chere sœur, & quand on sortit de sa chambre, elle appella la Princesse d'Aragon: &, lui remettant entre les mains le portrait du Connétable, elle la pria de

le rendre au Marquis du Guaſt. Elle paſſa mal la nuit. L'image vive qu'Alphonſe lui avoit faite de la douleur & de l'amour de ce pauvre Prince, agitoit ſon cœur d'une maniere cruelle : & ſon courage & ſa vertu ſuffiſoient à peine pour en calmer les mouvemens.

Le lendemain elle ſe trouva ſi affoiblie, qu'elle ne put quitter le lit. Son mal étoient un nuage qui envelopoit toute la Cour. Elle ſe rendit toute entiere l'après-diné dans ſon appartement. Madame, Mere du Roi, fut un moment dans ſa chambre. Le Roi n'en bougea avec peu de perſonnes. La Princeſſe Renée étoit repaſſée dans l'anti-chambre, où l'on avoit porté un grand portrait du Roi, dont on admiroit le deſſein & le travail. Pour moi, diſoit la Princeſſe, je ſuis toujours dans l'admiration de la peinture, quand je ſonge qu'elle imite ſi bien la nature, & que dans l'abſence elle nous redonne, pour ainſi dire, ce que nous n'avons plus, & qu'elle offre à nos yeux la reſſemblance de ce que nous aimons. Rien au monde ne touche tant les ſens, que cette vive expreſſion dont nos yeux ſont frappés, & qui ſatisfait ſi parfaitement notre cœur. Il eſt vrai, reprit la Roche du Maine, que cette illuſion ne laiſſe pas de plaire à qui ne peut avoir mieux. Ah! c'eſt tout, repliqua le Prince Hercule. Quel plaiſir ne tire-t-on pas de la vue d'un portrait de la perſonne que l'on aime, & de voir que quelques couleurs, qui ne ſemblent être miſes qu'au hazard, produiſent une figure toute ſemblable à celle que l'on adore? Je vous aſſure, reprit la Princeſſe, qu'il m'eſt arrivé pluſieurs fois de m'oublier entiérement en voyant les portraits de mes amies; & quand la Reine étoit en Eſpagne, j'étois prête quelquefois à parler aux ſiens. Je faiſois comme vous, Madame, reprit Madame de Sancerre; & je ſuis tellement de votre goût pour la peinture, que j'ai les portraits

des perſonnes que j'aime & que j'honore, non-ſeulement dans toutes mes maiſons, mais dans tous mes appartemens & dans toutes mes chambres, ne pouvant trop multiplier ce qui touche mon cœur, & qui plaît toujours à mes yeux. Pendant qu'on parloit ainſi, Alphonſine ne diſoit mot. Elle regardoit attentivement la jeune Pluvant, qui étoit d'une beauté raviſſante, mais d'une ſotiſe qui peut-être n'avoit pas ſa pareille. Elle paroiſſoit en toutes les manieres peu animée. Tandis qu'on parloit, elle ouvroit de grands yeux; & ayant bien peiné ſon attention, elle s'approcha de la Roche du Maine, & le tirant doucement par la manche: je vous prie, lui dit elle, d'avoir mon portrait en grand dans votre chambre. Je l'ai dans ma poche, lui répondit-il, comme vous le ſçavez. Oh! ce n'eſt pas aſſez, reprit-elle. N'entendez-vous pas que l'on dit qu'il le faut avoir par-tout quand on aime; & je vous prie, mettez-le en grand dans votre chambre. Mais, lui repliqua-t-il en ſouriant un peu, je n'oſerois l'avoir dans ma chambre. Que diroient tous les jeunes gens qui y ſont perpétuellement? On me croiroit plus heureux que je ne le ſuis, ſi on y voyoit votre portrait. Et bien, dit-elle, faites-le faire qu'il ne me reſſemble pas, afin qu'on ne me reconnoiſſe point. La Roche du Maine fut ſi épouvanté d'entendre ainſi parler cette pauvre fille, & ſon étonnement étoit ſi bien peint ſur ſon viſage, qu'il la regardoit tout étonné, comme s'il eût perdu l'eſprit lui-même. Mais Alphonſine, qui avoit entendu tout ce que Pluvant avoit dit, fit un ſi prodigieux éclat de rire à ces dernieres paroles, que la Roche du Maine, revenant par-là à lui-même, la ſeconda d'une telle force, que l'on crut qu'ils alloient expirer tous deux. La pauvre Pluvant fut d'abord un peu déconcertée: mais, ſe remettant aſſez promptement, elle ſe perſuada qu'ils rioient d'admira-

tion; & que ce qu'elle avoit dit valoit mieux que tout ce que les autres avoient penſé.

Tout le monde étoit après Alphonſine & la Roche du Maine, pour ſçavoir ce qu'ils avoient. Mais ils ne pouvoient parler ni l'un, ni l'autre. La Roche du Maine n'avoit garde d'aller dire une ſi grande innocence, qui d'ailleurs pouvoit faire tort à la vertu de Pluvant. Il faiſoit donc ſigne à la Princeſſe de Salerne de n'en point parler. Mais on étoit autour d'elle à la tourmenter pour ſçavoir ce qui l'obligeoit à un tel épanchement de bonne humeur. Enfin, on la vint chercher de la part de la Reine, qui voulut ſçavoir, auſſi-bien que le Roi, la cauſe de ces éclats de rire. La Princeſſe Renée la mena comme elle put. Elle rendit ſi plaiſamment à la Reine ce qu'elle avoit entendu, que le Roi & elle s'en divertirent extrêmement. On appella la Roche du Maine. Il dit des choſes ſi vives & ſi pleines d'eſprit, ſur le plaiſir d'aimer une belle ſtupide, à qui, ſans qu'elle le ſçache, on fait faire plus de chemin qu'elle ne croit, qu'il ſuſpendit pour quelque tems le mal & les chagrins de la Reine; & Alphonſine lui faiſoit des queſtions ſi curieuſes, qu'on ne pouvoit les entendre ſans beaucoup de plaiſir. Mais la Princeſſe Renée le gronda, & lui dit qu'il tourneroit l'eſprit à cette pauvre fille, & qu'elle ne vouloit plus qu'il lui parlât. Ah! Madame, s'écria la Princeſſe de Salerne, quel mal y a-t-il à tout cela? Que ne donneroit-on pas pour entendre tous les jours des choſes ſi ingénues? N'en avez-vous pas vous même tiré du plaiſir? J'en tombe d'accord, reprit la Princeſſe, mais les ſuites en peuvent aller trop loin. Je ſuis aſſurée que la Roche du Maine lui a perſuadé que c'eſt la plus belle choſe du monde que d'aimer: & vous voyez bien, par ce qu'elle lui a dit, qu'il eſt en vraie galanterie avec elle. Mais je le prie très-ſérieuſement de n'abuſer, ni de ſa crédulité,

ni de ſon innocence. Rions ſimplement de ſes paroles, & qu'il s'en tienne-là, s'il lui plaît. Elle voulut même ravoir le portrait de Pluvant qu'il avoit dans ſa poche, & le donna aux Gouvernantes de ſes filles, à qui elle fit une réprimande fort ſévere de ne pas mieux prendre garde à leurs actions.

Il ne faut pas trop s'aſſurer ſur la mine, diſoit le Roi, ni même ſur les premiers diſcours que tient une jeune fille. Nous en avons vu beaucoup qui ſe ſont rafinées avec le tems; & je me ſouviens toujours que quand le feu Roi ſe maria avec la Princeſſe d'Angleterre, on eut en France très mauvaiſe opinion de l'eſprit d'Anne de Boulan. C'étoit pour lors une grande créature, dont l'air n'étoit point animé; ce qui fit qu'on lui donna un nom très déſagréable. Je m'apperçus plutôt qu'un autre, qu'elle s'étoit réconciliée avec la bonne grace en très peu de temps; &, deſirant m'ôter du cœur les ardens mouvemens que j'avois pris pour la Reine, je cherchois à m'amuſer ailleurs. La perſonne de Boulan me plut; je lui parlai ſouvent, & je reconnus qu'elle avoit infiniment de l'eſprit. Son air ingénu & naturel, avoit été expliqué à ſon déſavantage. Je lui trouvai du feu & de la délicateſſe, & bientôt la Cour s'apperçut comme moi de ce qu'elle valoit Vous pouvez ajouter, Sire, reprit Madame de Sancerre, qu'elle ne fut pas inſenſible pour votre Majeſté; &, ſi ce que l'on a tant dit de la rencontre de la galerie eſt vrai, vous n'eûtes pas peu d'affaires ce ſoir là. Bon, dit le Roi en riant, vous ſçavez que l'on augmente toujours les choſes. S'il plaiſoit à votre Majeſté de nous raconter cette avanture, continua Madame de Sancerre, je ſerois ravie en mon particulier de ſçavoir au vrai comme elle ſe paſſa. Je le veux bien, dit le Roi, & vous verrez qu'il y a bien moins de circonſtances que l'on n'en conte. Je voulois m'ôter, com-

me je vous l'ai dit, les fantaiſies que j'avois pour la Reine. Je courois par-tout où je trouvois la beauté. Je parlois à la jeune Boulan, je rendis des ſoins à la fille du Roi de Naples, que le Comte de Laval avoit épouſée. Elle me répondit plus promptement que Boulan. Soit effectivement qu'elle eût du penchant pour moi, ou qu'elle ne fit que ſuivre en cela une inclination galante, je ne tardai pas long-tems à avoir un commerce lié avec elle.

Boulan n'alla pas ſi vîte, & ſans me rebuter, elle ne me donnoit que de l'eſpérance. Mais, ce qui eſt vrai, c'eſt qu'elle avoit alors une affaire réglée avec quelqu'un. Je ne ſçais ſi c'étoit un Anglois ou un François: mais j'ai toujours ſoupçonné que c'étoit avec le Duc de Vendôme, & qu'il empêchoit mes projets d'avancer avec elle, parce qu'elle ne ſçavoit comment rompre avec lui. La Cour étoit en ce temps-là à Paris. J'avois envie de voir en particulier la fille du Roi de Naples. Il étoit impoſſible que ce fût chez elle, à cauſe de tous ceux qui l'obſervoient. Elle ne vouloit ſe confier à perſonne. Nous réſolumes qu'elle ſe rendroit à huit heures préciſes dans une galerie peu fréquentée, & qui n'étoit jamais éclairée, où il y avoit de grandes embraſures de fenêtres fort épaiſſes. C'étoit l'hiver; & à cette heure-là on n'y voit point du tout. Le jour deſtiné à notre rendez-vous, j'étois chez la Reine avec toute la Cour: la fille du Roi de Naples y étoit auſſi. Je voyois briller dans ſes yeux la même impatience qu'elle pouvoit remarquer dans les miens. Elle me fit un petit ſigne, & ſortit avec une Dame de ſes amies qui la laiſſa chez une autre perſonne, d'où elle ſe rendit ſeule à la galerie.

Je brûlois d'envie d'être déja en converſation avec elle; & quand je crus qu'elle ſe ſeroit rendue au lieu que nous avions choiſi pour nous voir,

je sortis, & me dérobai de ceux qui auroient pu me suivre. J'entrai doucement dans la galerie, & fus droit à la fenêtre que je croyois qu'on m'avoit marquée. J'y trouvai effectivement une femme. J'étois si transporté, que je ne pus parler; mais elle n'en fit pas de même. Je reconnus à sa voix, que c'étoit Boulan. Je me fis connoître aussi; elle ne m'en parut point trop fâchée. Elle fut vive & brillante, notre entretien fut charmant, & jamais je ne l'ai trouvée si aimable. Je lui fis plusieurs protestations de mon amour, où elle se plut, & je fus aussi très-content de toutes les réponses qu'elle me fit. Je lui trouvai du feu & des manieres fort propres à enflammer un homme qui eût été plus froid que je ne l'étois.

Je prenois tant de plaisir dans un entretien que je ne tenois que du pur hazard, que j'en avois oublié entiérement mon autre Maîtresse, quand je crus l'entendre parler à l'autre bout de la galerie. Boulan & moi eûmes peur d'être surpris. Je la reconduisis, & d'aussi loin que nous vîmes de la lumiere, je la quittai, & songeant à la fille du Roi de Naples, je pensai qu'elle m'auroit longtems attendu, & je ne sçavois quelle excuse je lui donnerois. Je repris donc le chemin de la galerie, & je fus où je crus l'avoir entendue. Je marchois sans me contraindre, afin qu'elle me reconnût. Comme j'approchois, je m'apperçus que quelqu'un fuyoit. Je crus d'abord que c'étoit elle; mais j'entendis remuer des jupes, & allant où c'étoit, je la trouvai qui me parut avoir quelque embarras dans l'esprit. Elle me fit des reproches de l'avoir tant fait attendre. Je m'excusai le mieux que je pus, & je ne sçais si elle eut trop lieu de s'en contenter. Nous ne pûmes demeurer bien du tems ensemble, à cause que c'étoit l'heure à-peu-près où je me devois rendre auprès du Roi. Nous nous sépârames avec une égale envie de nous revoir.

Voilà mon avanture, & comme elle ſe paſſa, continua le Roi. On l'a tellement & tant de fois déguiſée, que j'avois peine à me reconnoître moi-même pour un des acteurs. On y a fait trouver bien des femmes qui n'y étoient pas, & auxquelles je n'ai jamais penſé: tant il eſt vrai que les choſes ne ſe rediſent jamais comme elles ſe ſont paſſées. Mais enfin, Madame de Sancerre, je vous ai dit la vérité en tout, hors que je n'ai jamais pu bien préciſément ſçavoir qui avoit entretenu Madame de Laval. Vous vous doutez comme moi, que ce fut l'Amant favori d'Anne de Boulan. Nous n'avions lui & moi que changé de rôle. Il n'y auroit qu'à ſçavoir ſi celui qu'il joua pour moi, lui parut auſſi agréable que je trouvai celui que je repréſentois pour lui.

J'avois entendu conter d'une maniere bien différente, reprit Madame de Sancerre, ce que votre Majeſté vient de me dire. Tout ce qu'on a ſçu de poſitif, c'eſt que les rigueurs de la jeune Boulan ne déſeſpérerent pas votre Majeſté. Il eſt vrai, reprit le Roi, qu'elle a toujours eu depuis de l'amitié pour moi, & je lui en ai témoigné une pareille en toute rencontre. Je crois même que je la ſervis à l'entrevue que le Roi d'Angleterre & moi, fimes entre Ardres & Guines. Je retrouvai cette fille extrêmement charmante, & je la louai avec tant d'exagération, que j'augmentai les feux dont le Roi Henri VIII. brûle pour elle. Il l'aime étrangement, interrompit la Reine; & je n'ai jamais vu une paſſion ſi violente, ſi reſpectueuſe, & ſi conſtante. Cette fille a beaucoup d'adreſſe, Madame, reprit la Comteſſe de Sancerre; elle ſe promet tout de ſon eſprit, & des foibleſſes du Roi d'Angleterre. Je ſçais qu'elle a accoutumé de dire dans ſes humeurs gaies, qu'elle ne mourra jamais que Reine d'Angleterre. Ce projet eſt un peu chimérique, reprit Alphonſine; il part d'un eſprit hardi, & qui oſe tout ſe pro-

promettre de ſon pouvoir. On eſt toujours heureux de ſe repaître de ſi belles idées.

On fut encore quelque temps à parler de ſes amours avec Henri VIII. & la Reine ayant eu quelques inquiétudes, on craignit que la fievre ne lui prit. Le Roi ſortit de ſa chambre, & emmena tout le monde avec lui.

Les Princeſſes Eſpagnoles paſſèrent à leur appartement, conduites par le Prince de Melphe & le Marquis du Guaſt. Madame Renée, à qui Pomperan donnoit la main, retourna chez elle. Madame de Caumont & Madame de Sancerre la ſuivirent menées par Hercule d'Eſt, & par la Rochefoucault. A peine fut-elle dans ſa chambre, que la jeune Ducheſſe d'Etouteville, pour qui elle avoit une amitié extraordinaire, y entra. C'étoit auſſi une perſonne extremement aimable. Elle n'etoit pas grande, mais elle avoit la taille très-agréable. Son viſage avoit une forme ovalle. Ses cheveux étoient du plus beau noir, & ſi bien plantés autour de ſon viſage, qu'une petite pointe qu'il faiſoient au milieu du front lui donnoit une phyſionomie très-particuliere. Elle avoit de grands yeux noirs, pleins de feu; le regard perçant, où il paroiſſoit autant de modeſtie que d'amour. Son teint étoit un peu brun, ſon air doux & froid, mêlé d'un ſourire quelquefois dédaigneux. Son humeur la rendoit fort retirée, aimant mieux être ſeule qu'en compagnie qui ne lui plut pas. Elle avoit auſſi le goût très-difficile, & les gens qui lui revenoient ne jouiſſoient pas d'un médiocre avantage. Elle ſe piquoit d'avoir peu d'amis: mais ceux qu'elle avoit, elle les aimoit cherement. Elle avoit beaucoup d'eſprit: opiniâtre en tout, mais toutefois raiſonnable; ne ſe rendant qu'à ce qu'elle croyoit juſte. Elle avoit une élévation démeſurée dans tous ſes ſentimens; généreuſe, liberale, entreprenante dans ſes deſſeins, ferme dans ſes ré-

ſolutions, dure pour ceux qu'elle n'aimoit pas, complaiſante pour ceux qu'elle aimoit, & gaye enfin avec les perſonnes qui lui plaiſoient.

Le Comte de Saint Pol ne tarda pas à la ſuivre chez la Princeſſe. C'étoit le plus aimable & le mieux fait de tous les hommes. Il étoit éperdument amoureux de la Ducheſſe d'Etouteville, & l'on n'auroit ſçu dire ce qu'on eut le mieux aimé en ce Prince, ou de ſon eſprit, ou de ſon mérite, ou de ſa perſonne. Sa qualité de Prince du Sang étoit ce que l'on eſtimoit de moins en lui. La Princeſſe fut d'abord au devant de la Ducheſſe d'Etouteville; & comme les jeunes perſonnes qui s'aiment ont toujours quelque ſecret à ſe dire, elle l'entretint fort long-tems en particulier; après quoi on les entendit rire toutes deux, & l'on connut à ce qu'elles diſoient, qu'elles parloient de l'Avanture de Pleuvant & de la Roche du Maine. La converſation ſe rendit générale par-là. On s'entretint auſſi de ce que le Roi leur avoit conté de Boulan. La Comteſſe de Sancerre dit qu'elle l'avoit vu cinq ou ſix fois amoureux, & toujours differemment. C'étoit ſuivant la condition & les états où ſe trouvoient les perſonnes qu'il a aimées, reprit Madame de Caumont. Je conviens que cela peut apporter quelque difference, repartit Madame de Sancerre: mais voyez s'il ne s'y prend pas d'une autre maniere, avec Helli, qu'il ne faiſoit avec Madame de Château-Briant. L'une a été Maîtreſſe déclarée, & l'autre va l'être: cependant, rien ne ſe reſſemble. C'eſt que l'on ſe quitte ſoi-même, repliqua le Comte de Saint Pol, pour entrer tout-à-fait dans le caractere de ce que nous aimons. De-là vient qu'une perſonne, qui ſera capable d'aimer bien des fois en ſa vie, le ſera toujours differemment ſuivant l'humeur des perſonnes à qui elle s'attachera. Cependant, on croiroit aſſez devoir juger de la façon dont le Roi ſe prendroit à faire

l'amour, reprit la Ducheſſe d'Etouteville. Il a un temperament tout de feu. Je le crois vif, emporté, peu ſoumis, & voulant en Maître ce qu'il veut. Il ſçait être complaiſant & doux, Madame, reprit Pomperan; & je vous aſſure, que c'eſt aſſez de la façon dont les Maîtreſſes ſont faites, que les Amans ſont faits. Le Roi ſçait ſouffrir, il ſçait être reſpectueux, ſa paſſion le porte aux derniers excès de tendreſſe, & quelquefois il a ſçu pleurer comme les autres hommes. Ah! Pomperan, s'écria la Princeſſe, vous me remettez dans l'eſprit une choſe que j'ai tout-à-fait envie de ſçavoir. Le Roi m'a promis mille fois de me la dire. Je ſçais que vous la ſçavez comme lui-même, ne refuſez pas de ſatisfaire ma curioſité; & je vous prie ne differez pas de la contenter. C'eſt de l'Hiſtoire de ſa Priſon en Eſpagne, dont je veux parler. Je ſçais confuſement qu'il y a eu des circonſtances galantes, & que ce n'eſt pas l'endroit de la vie du Roi le plus indifferent. Il eſt vrai, Madame, repliqua Pomperan, qu'il lui eſt arrivé des choſes tout-à-fait extraordinaires, divertiſſantes & triſtes tout enſemble; & puiſque vous me l'ordonnez, & que je ſçai bien que le Roi ne le trouvera pas mauvais, je ſuis prêt à vous obéïr. Ce ſera donc tout preſentement, reprit la Princeſſe; & ayant commandé qu'on ne laiſſât entrer qui que ce fût, elle s'aſſit, & toutes les perſonnes qui étoient avec elle s'étant miſes commodément pour prêter une entiere attention au Récit que Pomperan alloit faire, il le commença ainſi, après un moment de ſilence.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

HISTOIRE DU ROI.

APRÈS la perte de la fameuſe bataille de Pavie, le Roi ayant été fait priſonnier, on le conduiſit en Eſpagne, & quelques jours après il alla à Madrid, où on le retint rigoureuſement reſſerré: mais enſuite, on lui adoucit ſa priſon; on ne le garda plus que dans le Palais, & même il alloit par la Ville avec des gardes.

L'Empereur connut bien, qu'il ne gagneroit rien à le retenir comme il avoit fait, & qu'il s'attireroit bientôt ſur les bras toute la puiſſance de France. Il ſongea donc, malgré la furieuſe jalouſie qui le devoroit contre le Roi, à s'en faire pour quelque temps un ami; & renverſant tout d'un coup tous les deſſein qu'il avoit projettez, il réſolut d'attacher tout à fait à lui le Connétable de Bourbon, en ſe l'engageant par le cœur. Il ſçavoit qu'il étoit éperduëment amoureux de la Ducheſſe d'Alençon, & que c'étoit ce fatal amour qui l'avoit chaſſé de France, & rendu rebelle à ſa patrie. Il n'ignoroit pas, que c'étoit la ſeule ambition, qui l'avoit fait conſentir à promettre d'épouſer la Reine de Portugal. Il parla donc au Duc de Bourbon, & lui dit qu'il lui vouloit faire avoir la Princeſſe qu'il aimoit; que, pour donner un prétexte à ce deſſein, il falloit marier le Roi avec la Reine de Portugal; & pour les accoutumer l'un à l'autre, qu'il alloit donner au Roi toute la liberté de la voir, quand il voudroit.

Le Connêtable fut tranſporté de la propoſition de Charles, qui lui promit de mener cette négo-

ciation adroitement auprès du Roi. En effet, il le voyoit fort souvent en secret, & se rendoit dans ce particulier tout à fait familier avec lui. L'Empereur n'est pas ce qu'il paroît en public. Cet air grave & sérieux le quitte dès qu'il se veut montrer dans son naturel ; & j'ai entendu dire, qu'il est charmant avec ses maîtresse. Mais c'est le plus dissimulé de tous les hommes, & qui paroît le moins ce qu'il est. Il fit donc faire des propositions au Roi pour son mariage avec la Reine Eleonor, & pour celui du Connétable avec la Ducheſſe d'Alençon. Le Roi, pour sortir de l'état où il étoit, & qui s'ennuyoit infiniment, accepta tout.

Il vit la Reine de Portugal. Elle est admirablement bien faite, comme vous l'avez entendu dire. Il lui parla des desseins de l'Empereur; & quoi qu'elle aimât le Connétable, elle trouva le Roi si bien fait que cela joint avec les charmes d'une Royauté si illustre, elle murmura en secret contre son cœur de tenir encore pour ce premier engagement où son frere l'avoit porté.

Le Roi, qui est naturellement l'homme du monde le plus galant, se jetta auprès d'elle dans quelque galanterie. Il disoit à l'Empereur quand il l'alloit voir *incognito*, comme il le faisoit souvent, qu'il n'étoit pas amoureux, mais qu'il sentoit ce qu'il faloit sentir pour conclure leur alliance avec plaisir; & Charles lui répondoit en riant, qu'il n'en vouloit pas davantage.

Le Roi s'accoutuma à aller souvent chez la Reine, où toutes les filles du Palais, qui étoient destinées pour l'Impératrice, se trouvoient tous les jours. Entre tant de beautez charmantes, la tendre inclination du Roi eut bientôt de quoi s'occuper. Il fut touché des agrémens de la jeune Chimene, fille du Duc de l'Infantade. Elle entroit dans sa dix-septiéme année. Sa taille est des plus hautes, extrémement aisée. Elle a l'air le

plus noble qu'on puiſſe voir, quelquefois fier. Je ne ſçais comme cela s'accommode avec des regards auſſi tendres que ceux qu'elle a. Ses yeux ſont de grands yeux noirs, pleins d'amour & de feu. Elle a le nez beau, la bouche merveilleuſe, de belles dents. Son eſprit eſt doux, ſes ſentiment ſont élevez, ſa famille eſt une des plus illuſtres d'Eſpagne. Vous ſçavez l'orgueil de ces ſuperbes Maiſons, qui comptent des Rois dans leurs races. Celle de l'Infantade s'en glorifioit, & la jeune Chimene en comptoit des deux côtez. Auſſi l'accuſoit-on d'être glorieuſe. Depuis près d'un an qu'elle étoit à la Cour, elle avoit dédaigné tous les Amans qu'elle avoit eus, & nous commençions à la croire tout à fait inſenſible.

Le Roi la trouva charmante. Il lui diſoit toujours quelque douceur en paſſant. Enfin, la fiere Chimene trouva auſſi le Roi tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire l'homme du monde le plus aimable. Sa gloire ſouffrit dans les premiers mouvemens de ſa tendreſſe; & ſa liberté eut peine à ſe voir ſoumiſe. Elle ne connut pas d'abord ſon mal. Elle regardoit le Roi avec attachement & avec plaiſir: mais, quand ce plaiſir fut devenu aſſez dangereux pour ſe faire ſentir, & qu'elle démêla l'état où elle étoit, elle en fut dans une confuſion qui l'accabla de douleur. Que veux-je, diſoit-elle? Que puis-je prétendre? Aimable idée du plus grand Roi du monde, laiſſez-moi. N'ai-je réſiſté à l'amour de tant d'autres qui m'ont aimée, que pour me rendre ſans aucune réſiſtance à un homme qui ne m'aime point, & qui ne m'aimera ſans doute jamais? Ah malheureuſe Chimene! Cache ta honte, & te cache toi-même aux yeux de tout l'Univers!

Cette jeune fille ſe perſécutoit ainſi elle même. Après avoir fait de vains efforts pour ſurmonter ſa paſſion, elle abandonna ſon cœur malgré elle à ce penchant invincible, bien réſoluë de cacher ſon mal.

Aimons donc, disoit-elle, comme elle me l'a redit depuis, aimons ce Roi adorable; & que le secret & la pureté de ma passion la rende digne de mon cœur.

Le Roi, qui la trouvoit belle, souffroit aussi de son côté. Il n'avoit garde, dans le personnage qu'il joüoit auprès de la Reine Eleonor, de se livrer à des témoignages d'éclat auprès de Chimene, & il n'osoit aussi confier à sa jeunesse un si important secret que celui de sa passion. Comme il étoit dans l'embarras de la conduite qu'il devoit tenir, il remarqua que la jeune Infantade rougissoit toutes les fois qu'elle rencontroit ses yeux. Elle le regardoit souvent d'une maniere si passionnée, que le Roi, oubliant toutes précautions, y répondoit de la même maniere, & la rencontre de leurs regards amoureux leur causoit une émotion si sensible, que rien de si vif ne s'est peut-être jamais fait sentir.

Ces deux personnes connurent qu'elle s'aimoient, long-temps avant que de se le pouvoir dire; & le Roi m'a avoüé plusieurs fois, que jamais rien ne lui a fait tant de plaisir, que de démêler les mouvemens de cette jeune fille, & qu'il a été plus satisfait de connoître le trouble de son cœur par celui de son visage, qu'il ne l'a été des plus grandes faveurs qu'il a euës des personnes qu'il a le plus aimées. Je l'ai cent fois vu joüir de sa conquête en superbe vainqueur; voir tout l'amour imaginable dans les regards & dans les manieres de Chimene, & y en chercher encore davantage; aimer la confusion où il la mettoit. Souvent, quand elle s'étoit oubliée dans le plaisir de le considerer, elle baissoit les yeux avec une pudeur pleine de modestie, & si charmante pour le Roi, qu'il se livra lui-même à la plus tendre affection qu'il ait jamais ressentie.

Belle Chimene, lui disoit-il une fois que la Reine Eleonor parloit au Connétable, je me suis

apperçu qu'il y a long-temps que vous entendez ce que mes yeux vous ont dit: permettez moi d'oſer lire dans les votre. Ils ont un beau langage pour qui les entend. Il la quitta, n'oſant en dire davantage, & craignant que la Princeſſe de Salerne, qui s'avançoit vers elle ne pût ſe douter de ce qu'il diſoit.

Vous ſçavez la maniere de faire l'amour de ce païs là. A peine une Eſpagnolle le ſent-elle, qu'elle le fait ſçavoir à ce qu'elle aime, & qu'après cela on ne penſe plus qu'à trouver le moyen de ſe voir en particulier pour aſſurer l'engagement. Chimene ſçavoit cette pratique, elle l'entendoit dire tous les jours, & la voyant obſerver à la plupart de ſes Compagnes, elle avoit une modeſtie dans l'humeur qui lui donnoit une répugnance horrible pour un tel aveu. Elle réſiſta long-temps à elle-même, & aux pourſuites du Roi, qui lui diſoit toujours en paſſant quelques mots paſſionnez, qu'il voyoit bien qui faiſoient leurs effets ſur elle, ſoit par ſa rougeur, ſoit par ſa crainte, & par un continuel embarras.

Un jour qu'on ſortoit d'un ſpectacle, une machine ſe défit. Le Roi, qui la vit prête d'aller écraſer Chimene, s'élança avec légéreté juſqu'à elle, & la prenant entre ſes bras, il la porta à trois pas de-là, en ſe mettant au devant d'elle de peur qu'elle ne fût bleſſée. Il la preſſoit un peu. Elle repouſſa doucement le Roi avec la main. Ce danger eſt plus grand, lui dit-elle avec émotion, en voulant ſe retirer. Mais, le Roi prenant cette belle main, & la ſerrant tendrement entre les ſiennes, Que je ſuis heureux, adorable Chimene! lui dit-il: quel mot charmant! Dites-moi encore une parole avant que nous nous ſéparions. Pourquoi nous ſéparer, lui répondit-elle avec un ſoupir, & en le regardant d'une maniere capable de tout embraſer? Le Roi fût ſi tranſporté de ces deux mots, qu'il faillit à en perdre la rai-

raiſon. Mais, enfin, il la laiſſa aller rejoindre les autres Dames.

Le Roi lui écrivit pluſieurs Billets qu'il lui donnoit lui-même; & comme juſques-là elle n'avoit oſé répondre, le Roi, qui deſiroit paſſionnément qu'elle entrât en commerce avec lui, lui écrivit de cette ſorte.

A CHIMENE.

VOUS m'aimez, adorable Chimene, vous m'aimez pour vous ſeule; faites en paſſer la douceur charmante juſqu'à mon cœur. Dites le moi. Rompez un ſilence trop rigoureux pour l'un & pour l'autre. Vos yeux m'ont ſi bien expliqué votre tendreſſe: achevez mon bonheur, & ne me laiſſez rien à deſirer.

Après bien des réſolutions, & qui étoient trop longues pour une Eſpagnolle, Chimene ſe détermina à écrire au Roi. Mais, elle n'avoit pas aſſez de hardieſſe pour lui donner ſon billet. Elle le tenoit dans ſa main, avec un embarras qu'il étoit aiſé de remarquer ſi on y eût pris garde. Le Roi s'en apperçut tout auſſi-tôt; & plein d'amour & de joie, il s'appuia contre une tapiſſerie auprès de la Princeſſe de Salerne. Chimene étoit de l'autre côté, & avoit ſon bras paſſé derriere ſon dos, & dans ſa main elle avoit ſon Billet. Il fut aiſé au Roi de le prendre. Il lui ſerra le bout des doigts en le reçevant. Qui l'eut obſervée dans cet inſtant, on eut cru qu'elle eut fait une action bien terrible, tant elle étoit éperdue. Le Roi la remercia par un regard paſſionné, & par une inclination de corps qui avoit du rapport à ce qu'il diſoit à la Princeſſe de Salerne. Il ſe retira rempli d'eſperance, & lut avec tranſport ce billet.

JE vous aime, Seigneur. Il m'a été cruel de le sentir. Je trouve insuportable de le dire. Je vous aime; mais depuis que je le dis, je prens du plaisir à sentir & à dire que je vous aime.

Vous sçavez, Madame, que le Roi a l'ame tendre. Ainsi, il vous est aisé de juger du plaisir qu'il ressentoit. Je puis dire, qu'il ne souffroit plus de la rigueur de sa prison, depuis qu'il aimoit la jeune l'Infantade, & qu'il s'en croioit aimé. Il étoit fort assidu auprès de la Reine de Portugal, parce qu'il y voyoit perpétuellement la personne qui le charmoit. La Reine expliquoit ces empressemens à son avantage; & comme ce jeune Roi étoit d'une figure charmante, qu'il avoit toutes les qualitez brillantes & essentielles que l'on pouvoit souhaiter en un homme, le Connétable aimable & aimé avoit peine à tenir dans le cœur de la Reine, contre tant de raisons qui lui parloient pour le Roi.

Les choses en étoient-là, quand il arriva à la Cour une fille d'une beauté incomparable. Elle étoit à la Gouvernante des Païs-Bas, qui l'envoyoit à la Reine Eleonor, pour être quelque-temps avec elle, afin de voir les magnificences du Mariage de l'Empereur. Voilà ce que le public disoit. Les plus fins croyoient que Marguerite n'avoit envoyé sa Favorite, que chargée de quelque dessein d'Etat: mais, enfin, les Courtisans éclairez découvrirent avec le temps, que Charles l'avoit aimée en Flandre, & qu'il pouvoit encore l'aimer en Espagne. On crut même, que peut-être la Gouvernante ne l'ignoroit pas, & qu'elle donnoit cette legere complaisance aux inclinations de l'Empereur son neveu. Quoi qu'il en soit, Vangeste parut à la Cour, & on la trouva extraordinairement belle.

L'Empereur, qui l'aimoit avec tendresse, fut

ravi de la revoir; mais, il se rendit maître des dehors, & ne laissa rien échaper qui découvrit sa passion. Il est le plus caché & le plus dissimulé de tous les hommes, comme je vous l'ai déja dit jamais Prince n'a eu plus de penchant à l'amour. Il est idolâtre du beau sexe. Un portrait de la Reine de Navarre l'a rendu pendant plus d'un mois amoureux de cette Princesse: ce fut lorsqu'il rompit son mariage avec vous, Madame, & qu'il demanda avec tant d'empressement la Princesse de Valois. Mais, ne l'ayant pu obtenir, il n'a voulu ensuite si obstinément se marier avec l'Infante Isabelle, que parce qu'on dit que c'est une beauté accomplie. Nous avons sçu depuis, que Vangeste n'étoit venue à Madrid, que sur une jalousie qu'elle avoit eue de la Princesse d'Arragon, qu'elle avoit cru que l'Empereur aimoit.

Cependant, cet homme si sensible à l'amour sçait le cacher aussi bien que le penchant naturel qu'il a à la raillerie & à la joie. Il déguise ses inclinations galantes sous un maintien si froid & si sévere, qu'on le croiroit, à le voir, l'ennemi des plaisirs du genre humain.

Comme ce n'est pas son Histoire que je raconte, je ne vous en dirai, Madame, que ce que je suis nécessairement obligé d'en dire. Le soir même que sa Maîtresse arriva, il en passa la plus grande partie dans sa chambre; & l'heureuse Vangeste eut la satisfaction de voir son Amant, son Empereur, tendre & soumis comme le sont les autres hommes.

Vous croyez bien, qu'elle ne fit pas une particuliere amitié avec la Princesse d'Aragon, ni avec Alphonsine: mais en revanche, elle en eut une très fort pour Chimene de l'Infantade. L'humeur & la personne de cette jeune fille lui plurent infiniment. Elle s'apperçut bientôt que son cœur étoit touché, & après une legere observation, elle en connut aussi le vainqueur. Cette

conformité de fortune la lia encore davantage. Elle parla de ſes remarques à la jeune Amante, qui troublée de ce qu'elle avoit découvert ſes ſentimens, craignoit déja qu'ils ne vinſſent à la connoiſſance de tout l'Univers. Vangeſte la raſſura, & lui promit ſon aſſiſtance. Elle lui demanda où elle en étoit avec le Roi. Chimene comprit à peine ce que cela vouloit dire. Enfin elle lui conta comme le Roi & elle s'étoient entendus avant que de ſe parler; le peu de choſes qu'ils avoient eu occaſion de ſe dire depuis plus de huit mois; & qu'ils écrivoient quand ils le pouvoient. Vangeſte fit un grand cri d'étonnement, de voir une affaire ſi peu avancée depuis un ſi long temps. Elle ſçavoit qu'elles alloient plus vîte en Eſpagne; elle demandoit inceſſamment s'ils ne s'étoient jamais vus en particulier. Chimene diſoit que non, mais que le Roi le ſouhaitoit fort, & lui en écrivoit ſouvent; qu'il la prioit de lui aider, mais qu'elle n'avoit jamais compris comme la choſe ſe pouvoit faire; que depuis peu, il avoit mis Pomperan dans ſa confidence; qu'il ſçavoit les coutumes d'Eſpagne, & qu'il cherchoit tous les jours des moyens pour pouvoir les faire voir; mais que juſqu'alors, tout lui avoit paru difficile & peu ſur. Vangeſte rêva un peu, & fut quelque-tems ſans parler. Vous me paroiſſez très-diſcrette, lui dit-elle. Si vous voulez faire ce que je vous dirai, je vous ſervirai mieux que Pomperan, & vous verrez vôtre Amant ſans nul riſque. Ah! dit la jeune Chimene, qui n'avoit garde de comprendre les conſéquences d'un tête à tête amoureux, vous me feriez voir le Roi, ma chere Vangeſte! Si je lui parle un moment en ma vie, je ne me ſoucie plus de mourir. Quoi! je lui pourrois dire que je l'aime? Je pourrois entendre de lui ces mots charmans! J'en mourrois de plaiſir, & le paſſage ſeroit court de la vie à la mort. Vous ne mour-

rez point, aimable Chimene, lui repliqua Vangeſte, & vous verrez le Roi. J'ai un amant, continua-t-elle, auſſi-bien que vous. Il m'aime, & je l'aime: mais il eſt plus heureux que vous, ni le Roi. Nous nous voyons quaſi toutes les nuits, Ne me demandez pas qui il eſt; je vous en dis aſſez pour le preſent. Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous donner la même facilité qu'il a pour me voir, & de vous en fournir les moyens. En diſant cela, elle lui preſenta un paſſe-par-tout, qui ouvroit toutes les chambres du Palais. Elle lui dit de l'envoyer par moi au Roi, & de lui mander qu'il eut une lanterne ſourde, & qu'il ſe gardât bien de venir au quartier des Dames, mais qu'il convint d'un lieu avec moi où elle ſe trouveroit à une heure de la nuit. Cette heure de la nuit effraya un peu Chimene: mais, comme le fond de ſon cœur étoit plus pur que la lumiere du Soleil, rien ne lui parut difficile pour voir ce qu'elle aimoit ſi éperdument.

Vous voyez bien, que Vangeſte la ſervoit comme elle étoit ſervie: car, l'Empereur la venoit voir de la ſorte. Vangeſte lui conſeilla encore de lui marquer le Cabinet de l'Aurore pour le lieu de leur rendez-vous, parce qu'il ne ſe trouvoit pas ſur la route que l'Empereur tenoit quand il l'alloit voir.

Chimene me parla auſſi-tôt qu'elle le put, & me donna cette heureuſe clef qui devoit rendre mon Roi ſi heureux. Je ne vous dirai point avec quel raviſſement il la reçut. Il parut le ſoir ſi content chez la Reine, que tout le monde s'apperçut de ſa bonne humeur. Chimene ſçut qu'elle le verroit la nuit même. Elle donna une heure un peu avancée, parce qu'elle voulut attendre que tout fût endormi au quartier des Dames. Le Roi étoit dans une impatience & dans des déſirs extraordinaires. Il me retint à coucher dans ſa chambre, comme cela m'arrivoit quel-

quefois. Quand nous fûmes tous deux ſeuls, je le vis équiper pour ſon voyage amoureux: & prenant d'une main ſon paſſe-par-tout, & de l'autre ſa lanterne ſourde, il alla en Amant heureux où l'amour le conduiſoit.

Le Roi paſſa ſans aucune rencontre, comme il le ſouhaitoit, dans tous les lieux où il fut, & il arriva enfin à celui où ſon cœur étoit depuis quelques heures. Il tira ſur lui la porte du Cabinet de l'Aurore, & il connut bien qu'on ne l'y avoit pas devancé. Il referma ſa lanterne, & fut quelque-temps à attendre, appuyé près d'une table, Enfin il entendit ouvrir doucement une porte. Il touſſa, & fit les ſignes dont il étoit convenu, & s'approcha à pas lents vers la perſonne qu'il entendoit venir. Il avoit les bras étendus, il la toucha bien-tôt; & la toucher & l'embraſſer fut la même choſe. Il étoit ſi tranſporté, que je ne ſuis pas capable de le bien dépeindre: mais, je vous dirai que la perſonne, qu'il tenoit ainſi étroitement, fit tourner une lanterne ſourde qu'elle avoit, & qu'à ſa lumiere le Roi reconnut que c'étoit l'Empereur qu'il embraſſoit. L'Empereur parut fort ſurpris de voir la le Roi. Jamais étonnement n'a été ſemblable au leur. Le Roi ſe crut trahi, ou que du moins il ne verroit pas cette nuit-là ſon aimable Maîtreſſe. Pour l'Empereur, il ne ſçut que penſer. Il regardoit cette Avanture comme un enchantement, qu'un Roi captif fût libre à ces heures-là, & Maître, pour ainſi dire, dans ſon propre Palais. Il recula deux pas en arriere. Que vois-je, dit-il? que vois-je? Vous, Seigneur, en ce lieu-ci? Et qu'y venez-vous faire? J'y viens chercher la mort, lui dit le Roi en s'aſſeyant ſur une chaiſe, puiſque je ſuis aſſez malheureux pour vous rencontrer.

L'Empereur rêva quelques momens, & ramaſſant avec beaucoup de promptitude tout ce qui

lui vint dans la tête, il connut que l'amour seul causoit les démarches du Roi, & prenant tout d'un coup un air de gayeté: Mon prisonnier, lui dit-il, d'un ton de plaisanterie, vous en voulez à la liberté des autres. Mais, sans vous donner tant de peine, mettez-moi de votre confidence, je m'engage à vous livrer la beauté que vous cherchez. Ah! Seigneur, ne raillons point, lui dit le Roi, qui étoit au desespoir, & qui craignoit que Chimene ne vint dans ce fatal Cabinet. Remenez moi dans ma prison. Achevez votre heureuse course: car, je vois bien que c'est pour vous, que l'amour reserve ses douceurs.

L'Empereur vit un air si triste dans le visage du Roi, qu'il s'imagina que c'étoit Vangeste qui lui étoit infidelle. Cet accez si facile dans ses appartemens, cet équipage pareil au sien, tout cela fut assez fort pour lui donner cette cruelle pensée. Si bien que, regardant le Roi d'une maniere fort sérieuse: Au nom de Dieu, Seigneur, lui dit il, ne nous regardons point comme suspects l'un à l'autre. Dites-moi qui vous aimez. Ne m'en faites pas un mystere. Je vous engage ma parole d'honneur, qu'hors une seule personne je vous servirai en sincere ami, & que j'abrégerai utilement les difficultez que vous avez à vous voir. Ces mots, que l'Empereur lâcha avec impétuosité, porterent le même trouble dans l'ame du Roi. Comme rien à ses yeux n'étoit plus aimable que Chimene, il crut que l'Empereur l'aimoit aussi, & que c'étoit elle seule qu'il vouloit excepter. Ah! Seigneur, s'écria-t-il, que vous m'êtes fatal en toutes choses. L'Empereur lui alloit répondre, quand il entendit un petit bruit. Il renferma sa lanterne, & alla où il l'avoit entendu. Il s'arrêta en conjecturant qu'une personne qui avoit marché s'étoit aussi arrêtée. Le Roi étoit sur sa chaise, résolu d'en venir à toute extrémité avec l'Empereur; & il se levoit sans sçavoir ce

qu'il alloit faire, quand l'Empereur, auſſi troublé que lui, demeura immobile à ſa place. Mais, enfin, une voix craintive & baſſe le fit revenir à lui. Eſt-ce vous, lui dit-on, mon cher Prince? L'agitation de l'Empereur étoit ſi grande, que ce ſon de voix lui parut-être celui de Vangeſte: ſi-bien, qu'ouvrant ſa lanterne avec précipitation, il vit avec beaucoup de joie que ce ne l'étoit pas; & Chimene lui parut ſi belle & ſi charmante, qu'il fut contraint d'avouer en lui-même, que le bonheur du Roi étoit grand. Cette jeune perſonne penſa mourir en reconnoiſſant le viſage terrible de ſon Empereur. O Ciel! s'écria-t-elle, en ſe laiſſant tomber à demi-morte ſur des piles de carreaux dont ce Cabinet étoit meublé.

L'Empereur, revenu & de ſa jalouſie & de ſa ſurpriſe, rit de la peur de cette pauvre fille; &, ſe tournant vers le Roi, lui dit d'une façon enjouée: Venez, Seigneur, venez, Chimene a beſoin de votre ſecours. Je repaſſerai dans quelque temps, pour voir ſi elle aura repris ſes eſprits. Je vous laiſſe le ſoin, continua-t-il plaiſamment, de la ranimer.

L'Empereur le quitta, & alla trouver Vangeſte: vous jugerez tout à l'heure lequel des deux fut le plus heureux du Roi ou de lui.

Mais, avant de paſſer outre, je vous dirai ce qui avoit cauſé leur rencontre. Je vous ai fait entendre, que Charles alloit preſque toutes les nuits trouver Vangeſte; & comme il y alloit ce ſoir-là, il avoit entendu Chimene, qui, ayant été impatiente de ce trouver au rendez-vous avec le Roi, en dévançoit l'heure. L'Empereur crut qu'il y avoit encore quelques Dames qui n'étoient pas retirées. Il ſe jetta dans un Coridor, & réſolut d'aller attendre quelque-tems dans le Cabinet de l'Aurore. Chimene, de ſon côté, ayant eu peur que quelque perſonne dans leur quartier ne fût point encore couchée, étoit retournée ſur ſes pas dans ſon appartement.

A peine l'Empereur fut-il ſorti, que le Roi, ſe voyant ſeul avec ſon aimable Maîtreſſe, poſa ſa lanterne à terre pour avoir le plaiſir de la conſiderer. Il la vit ſans aucun ſentiment, couchée ſur des carreaux. Il ſe mit à genoux auprès d'elle, & tâcha en toute maniere de la faire revenir. Il l'appelloit, il la tenoit entre ſes bras, il étoit quaſi mort lui même. Enfin, une voix ſi cherie lui fit ouvrir ſes beaux jeux. Elle les tourna d'abord vers le Ciel d'une façon toute languiſſante; enſuite, les baiſſant ſur le Roi, ils furent dans un moment tous noyez de ſes larmes. Ce monarque éperdu les recueillit précipitament avec ſa bouche. Il la preſſa tendrement ſur ſes beaux yeux; mais Chimene, le repouſſant, & reprenant toutes ſes forces, ſe releva; & s'aſſeyant ſur ces carreaux: Que faites-vous, Seigneur, lui dit-elle? Oubliez-vous que c'eſt Chimene qui vous aime, qui veut bien ſe trouver ſeule avec vous & qui n'a pas cru trouver ici aucun peril? Vous m'aimez, lui dit le Roi, & vous me faites de la réſiſtance? Non, Chimene, on n'aime pas ainſi; & lors, voulant lui donner quelque marque emportée de paſſion: Arrêtez-vous, Seigneur, lui dit-elle, ou ma voix va réveiller tout ce qu'il y a dans ce Palais. Je ne ſuis pas venuë ici pour combattre, & pour meſurer mes forces avec les vôtres. J'ai cru que mon cher Prince ſeroit content de tout ce que je puis pour lui: je n'avois pas prévu, qu'il dut avoir une autre volonté que la mienne. Joüiſſons innocemment du plaiſir de nous voir ſans témoin, & de nous dire tout ce que l'amour nous fait ſentir de plus tendre. Le Roi, qui n'étoit pas content d'un entretien ſi frivole, l'interrompoit à chaque mot par des aſſurances vives de ſon amour. Il lui baiſoit la main, les pieds; il lui embraſſoit les genoux, & ſe ſervoit en déſordre de toutes ces expreſſions vives qui marquent ſi bien la force de la paſſion. Mais,

Chimene lui réſiſtoit, & faiſant couler de nouvelles larmes de ſes yeux: Je me ſuis bien trompée, diſoit-elle, d'un ton tendre & mécontent. Je croyois être aimée, d'une maniere auſſi parfaite que je vous aime. Helas! que ne va point penſer l'Empereur? Il me croit du caractere des autres femmes. Il a raiſon, pourſuivoit-elle, & l'action que je fais n'a qu'une apparence criminelle. Vous le ſçavez, Dieu tout-puiſſant, reprenoit-elle, vous le ſçavez, & s'il n'y avoit pas autant de pureté que d'amour dans l'intention qui m'a conduite ici. Je ne ſçavois pas le danger qui s'y trouve. Mais, Seigneur, il ne m'importe que l'Empereur ne me rende pas juſtice, pourvu que la perſonne que j'adore connoiſſe le fond de mon cœur, où l'amour & l'innocence regnent également. Mais, ma divine Maîtreſſe, lui diſoit le Roi en lui ſerrant la main, comment puis-je croire que vous m'aimez, ſi vous m'en refuſez la moindre marque? Eh! ne comptez-vous pour rien ce que je fais préſentement, lui répondit-elle, Je ſuis ſeule au milieu de la nuit avec vous; je haſarde ma gloire, & je l'ai perduë, continua-t-elle, auprès de mon Empereur & de mon Maître. Je vous ſacrifie de bon cœur ce qu'il en peut croire: mais vous, mon cher Prince, ne faites pas d'injuſtice à mon amour. Ne perdons point le tems: diſons-nous tout ce qu'il nous a fait ſouffrir à l'un & à l'autre. Abandonnons-nous à la joye de nous voir, goutons-en les charmantes douceurs. Elle s'animoit en diſant ces paroles, parce qu'elle ſuivoit naturellement la tendreſſe de ſon cœur. Le Roi en fut touché, & eſpera qu'il en pourroit tirer quelqu'avantage. Il la regardoit d'une maniere paſſionnée, elle y répondoit. Enfin, il tourna ſa lanterne, & crut que l'obſcurité lui feroit favorable. Mais, s'il fut plus hardi, elle devint encore plus timide, ou plutôt elle fut plus courageuſe à repouſſer les

tendres careſſes du Roi. Ouvrez votre lanterne, Seigneur, lui dit-elle. Ne me privez pas du ſeul plaiſir que je puis avoir avec vous, après celui de vous entendre. Eh quoi! pourſuivit-elle après avoir été obéïe, ne ſerois-je pas en pleine aſſurance avec vous dans le fond des deſerts? Qu'aurois-je à craindre? Vous êtes le gardien de ma gloire. Mon cher Prince, continuoit-elle, lui voyant un air peu ſatisfait, ne m'affligez pas de cet air qui me glace & qui m'épouvante. Non, Madame, lui dit le Roi, je ne vous tourmenterai plus. Ma préſence vous eſt importune: retournez, ſi vous le voulez, dans votre appartement; vous n'aurez plus à ſouffrir d'un Prince que vous haïſſez, & qui meurt pour vous. Moi! vous haïr, s'écria Chimene. Ah! Seigneur, je vous adore; & plût à Dieu que vous m'aimaſſiez de la maniere que je vous aime! Pendant qu'elle parloit ainſi, le Roi s'étoit levé, & ſe tenoit debout contre une table les deux bras croiſez ſur ſon eſtomach; & la tendre Chimene le regardant avec des yeux capables de le faire mourir d'amour. Mon cher Roi, lui diſoit-elle, voulez-vous ma vie? je ſuis prête à vous la donner. Ecoutez la raiſon. Finiſſez cette froideur, ou je vais mourir dans ce moment même. Ses larmes lui oterent en cet endroit la parole. Ses ſanglots étoient ſi fréquens, & la violence de ſa douleur ſi terrible, que le Roi tout attendri fut ſi ému, que ſes larmes coulérent inſenſiblement ſur ſes joüës. O miraculeuſe vertu! s'écria-t-il. Je me rends: tout eſt adorable en Chimene. Pardon, ma belle Maîtreſſe, lui dit-il, en ſe rejettant à genoux: Pardonnez à un malheureux, à qui vos bontez étoient ſi néceſſaires, qu'il va mourir, puiſqu'il n'a pû vous toucher.

Comme le Roi en étoit-là, l'Empereur ſe montra à leurs yeux. Il étoit dans le Cabinet il y avoit déja quelque tems, mais, ils n'étoient pas en état ni l'un ni l'autre de s'en appercevoir. Ce

Prince fut ſurpris de les trouver de la ſorte, ſurpris de ce qu'il voyoit, & plus ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre.

Le Roi tourna la tête de ſon côté d'une façon toute triſte. Chimene n'eut pas la force de ſe lever. Eh quoi, Seigneur, lui dit l'Empereur, n'avez-vous pas mieux employé le tems? Sa vertu eſt inébranlable, lui repliqua le Roi. Elle m'a vaincu, mais elle m'a déſeſperé. Ah Chimene! reprit l'Empereur, eſt-ce ainſi que vous traitez mon frere? & avez-vous ſi peu d'amitié pour moi, que vous me mettiez en état de vous faire des reproches? Seigneur, lui dit-elle en ſe levant, je ne ſçaurois vous répondre: pardonnez mon déſordre. Elle tenoit ſon mouchoir ſur ſon viſage: elle l'ôta en paſſant près du Roi; &, lui tendant la main, & la lui ſerrant; Adieu, lui dit-elle, vous ſçavez bien que je vous aime; aimez-moi encore, ſi vous voulez que je vive. Elle parla promptement, & s'en alla après ces paroles; & l'Empereur demeura auſſi interdit que le Roi étoit affligé.

Il le ramena dans ſa Chambre, où je fus merveilleuſement étonné de les voir entrer enſemble. Vous avez été plus heureux que moi, Seigneur, lui dit le Roi, en tâchant de ſoûrire: il eſt juſte, que vous vous alliez repoſer. L'Empereur entroit dans ſon chagrin, & il dit qu'il vouloit en parler avec lui. En effet, il fut encore plus d'une heure auprès de nous, fort étonné de la vertu de Chimene, avec une auſſi grande tendreſſe qu'étoit celle qu'elle reſſentoit pour le Roi.

Elle parut fort mélancolique le lendemain chez la Reine Eleonor: & quand elle vit entrer le Roi, elle eut autant de confuſion, que ſi elle n'eut pas été la plus ſage perſonne du monde. L'Empereur lui parla beaucoup pour le Roi, & voulut l'engager à le voir la nuit ſuivante; mais, cette modeſte perſonne s'en défendit avec fermeté. Elle dit à Charles, qu'elle aimoit trop le Roi, pour vou-

loir s'expoſer à l'aimer moins. Voilà toute la réponſe qu'il en put tirer. Le Roi parla lui-même, il n'obtint rien. Il la conjura d'accorder ce qu'on lui demandoit, & lui jura avec mille ſermens, qu'il ne manquerait jamais de reſpect pour elle: mais toutes ces aſſurances ne changérent pas ſa réſolution; elle lui dit, qu'elle ne ſe rencontreroit jamais avec lui ſans témoins.

Elle fut encore pluſieurs jours importunée par eux, & même par Vangeſte, que Charles en avoit priée, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la réſiſtance de cette jeune fille, elle qui n'en oppoſoit pas une ſemblable à l'amour de l'Empereur. Chimene lui avoüa, qu'elle ne ſe ſeroit point trouvée à ce rendez-vous, ſi elle eut prévu que les choſes s'y fuſſent paſſées de la ſorte: tant il eſt vrai, qu'une ame pure n'imagine pas ſeulement ce qui la peut mettre en quelque hazard, quand la bonne foi la conduit.

Le Roi ne ſe laſſoit point de prier, elle lui écrivoit les plus touchantes lettres du monde, elle ne perdoit pas une occaſion de lui monter ſa tendreſſe; mais, elle ne voulut plus de rendez-vous Vangeſte, qui étoit touchée de l'état pitoyable dans lequel le Roi vivoit, propoſa à Charles de faire venir le Roi la nuit chez elle avec lui. Chimene conſentoit de le voir de cette ſorte; mais l'Empereur, toujours caché, ne voulut pas que le Roi ſçut ſes amours, & ne ſe put réſoudre à le ſoulager par ce moyen-là.

De ſorte, Madame, que le Roi, accablé de la rigueur de ſon impitoyable Maîtreſſe, tomba dans une langueur qui dégénéra bientôt en une dangereuſe maladie. Tout le monde craignit pour ſa vie, & elle fut en un ſi grand danger, qu'on apprit que la Reine de Navarre, qui étoit pour lors la Ducheſſe d'Alençon, alloit venir, ayant obtenu tous ſes ſaufs-conduits de l'Empereur, qui ne fut pas marri de voir une ſi belle perſonne. Mais,

la veille de ſon arrivée, on crut abſolument que le Roi mourroit. Les apparences d'auſterité vont ſi loin en Eſpagne, que la Reine de Portugal, qui envoyoit vingt fois le jour ſçavoir de ſes nouvelles, n'oſa jamais y aller elle-même.

L'Empereur, qui étoit allé faire un petit voyage à Tolede, revint bruſquement ſur ſes pas, & alla voir le Roi, juſtement dans le temps de l'arrivée de la Ducheſſe d'Alençon. Je ne vous dirai point les honneurs qu'on lui rendit: il ſuffit de vous dire, qu'elle parut comme un ſoleil qui répand ſa lumiere. Tout brula de ſes feux ſi beaux & ſi nobles. L'Empereur fut frappé & touché d'une paſſion extraordinaire: il n'y eut point de cœur qui ne fut ému; & ſi on vouloit dire la vérité, il n'y eut guéres d'amans qui ne devinſſent infideles.

Après les premieres civilitez qu'elle rendit à l'Empereur, qui avoit été au devant d'elle, elle demanda avec empreſſement qu'on lui fit voir le Roi ſon frere. L'Empereur l'y conduiſit lui même: & à peine la Princeſſe avoit-elle mis le pied dans la chambre du Roi, qui avoit voulu être debout pour la recevoir, qu'elle quitta l'Empereur, & courut ſe jetter entre les bras de ce cher frere, avec de ſi grands tranſports de joye, de tendreſſe, & de pitié, qu'elle en cauſa à tous ceux qui la conſidéroient. Le Roi la reçut en pleurant; & il eut beſoin que le Connétable le ſoutînt, tant il étoit foible. On n'entendoit que les noms de frere & de ſœur, car, dans cet état, la Ducheſſe obſervoit moins ſon reſpect, qu'elle ne ſuivoit les mouvemens de ſa tendreſſe.

L'Empereur les laiſſa ſeuls, & fit une profonde révérence à la Ducheſſe, en l'aſſurant, qu'elle étoit plus Maîtreſſe que lui-même de tout ce qui étoit à lui. Je paſſe les careſſes du Roi & de ſa ſœur, & tout ce qu'ils ſe dirent, parce que ce n'eſt que l'Hiſtoire des amours de ce Prince que je me ſuis engagé de vous apprendre.

Je vous dirai donc que Charles, ayant revu le ſoir la Princeſſe, ne ſongea plus qu'à l'aimer, & à s'en faire aimer. Pour cet effet, il prit dans un inſtant un eſprit de complaiſance pour le Roi: &, ſans plus aimer Vangeſte, & par conſéquent ne ſe ſouciant plus que le Roi ſçut qu'il étoit bien avec elle, il prit un prétexte de politique avec cette fille, & dès la nuit même il alla avec elle & Chimene dans la Chambre du Roi. Il ne dormoit pas encore: il fut étonné de voir l'Empereur relever un pavillon de drap d'or qui couvroit ſon lit Il lui préſenta Chimene. Voilà cette belle perſonne, Seigneur, lui dit-il, qui vient aider la Princeſſe votre ſœur, afin de vous faire reprendre bientôt votre ſanté. Il la laiſſa en diſant cela; & Vangeſte, après avoir ſalué le Roi, fut s'aſſeoir avec l'Empereur dans les derniers ſieges de la ruelle. La tendre & timide Chimene ſe mit à genoux en s'appuyant ſur le lit du Roi; il fut troublé de ſa vuë, & ne la vouloit pas ſouffrir en cette poſture, mais elle, ſans l'écouter, & ſans eſſuyer quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir, lui prenant une main avec les ſiennes: Vous vouliez donc mourir? lui diſoit-elle. Mon Roi croyoit-il mourir ſans moi? Helas! Madame, lui répondoit-il, m'aimez-vous aſſez, pour conſentir que nous vivions enſemble? Oui, lui dit-elle, ſi vous pouvez vous accommoder de la maniere dont je veux être aimée. Songez à vous guérir, à épouſer la Reine Eleonor, & à vous redonner à vos peuples qui languiſſent après la préſence de leur grand Roi. Mais, ſuivrez-vous la Reine Eleonor, lui dit ce Prince? Voudrez-vous venir avec elle regner plus qu'elle dans mes Etats? Le Ciel ſçait, aimable Chimene, ſi je ne regarde pas avec horreur une alliance qui me donne à une autre qu'à vous. Si j'étois libre, je ne dis point que je ne ſerois jamais qu'à vous. Nous ſommes des miſérables, qui ne dépendons pas de nous. Victi-

mes de nos peuples, nous leur ſommes toujours ſacrifiez: mais, tout ce que je puis vous jurer, c'eſt que, ſi j'étois maître de mes actions, ne pouvant être à vous, vous ne me verriez jamais à une autre. Je ſçais trop, lui dit-elle, l'obſtacle qui nous ſépare. Je ſçais, que vous ne pouvez-vous abbaiſſer juſqu'à moi; mais, permettez-moi, Seigneur, de m'élever juſqu'à vous, en vous donnant mes conſeils. Vous voyez qu'ils ſont deſintereſſez, pourſuivit-elle en ſoupirant, & voulant néanmoins ſourire: mais, votre Chimene vous veut paroître en tout digne de l'honneur que vous lui faites.

L'Empereur hauſſa la parole en cet endroit, & l'adreſſa au Roi. La converſation fut un moment générale: après cela, il ſe retira, & emmena Vangeſte & Chimene.

Dès le lendemain, il parut un grand amandement dans la ſanté du Roi: on l'attribua à la vue tant déſirée de ſa chere ſœur.

Cette Princeſſe loüa fort la beauté de la Princeſſe d'Arragon, celle de la Princeſſe de Salerne & celle de Chimene; elle leur faiſoit bien des careſſes, les ayant toujours avec elle. Enfin, elle leur donna cent témoignages d'amitié. Elle ne fut pas long-tems à connoître la paſſion du Roi ſon frere pour Chimene. Elle lui en parla, & prit pour elle une eſtime extraordinaire. Elle lui propoſa, connoiſſant ſa vertu, de la mener en France, & qu'elles ne ſe ſépareroient jamais l'une de l'autre. Mais Chimene, toujours fidelle à ſa gloire, ſe contenta de recevoir la propoſition de la Princeſſe avec reſpect, lui dit que la paſſion que le Roi avoit pour elle, & l'attachement qu'elle oſoit avouër qu'elle avoit pour lui, ne lui permettoient pas d'accepter un honneur qu'elle auroit acheté de ſa propre vie.

La Ducheſſe d'Alençon, lui trouvant tant d'eſprit, de raiſon, & de ſageſſe, lui confia l'état des affai-

affaires du Roi, & la pria de l'aider à finir ſes Traitez avec l'Empereur. Mais, ma Princeſſe, lui dit Chimene, ſi un de ces Traitez dépend de vous, ſi l'intention de l'Empereur eſt de vous faire Impératrice, il ne faudra pas que je vous ſuive en France; & je pourrois vous donner tous les momens de ma vie à Madrid. A Dieu ne plaiſe, dit Madame d'Alençon en rougiſſant, que je faſſe ce tort à l'Infante Iſabelle. Non, ma chere Chimene, je ne regnerai point en Eſpagne; mon deſtin m'appelle ailleurs.

La Princeſſe paſſa quelque tems avec ſon frere à traiter elle-même toutes les négociations. Elle refuſa le principal article, qui étoit ſon mariage avec Charles. Toute la terre a ſçu, que cet Amant impétueux, voyant le terme de ſon ſauf-conduit prochain, la vouloit retenir ſi elle l'eût paſſé d'une heure ſeulement. La Princeſſe en fut avertie, & elle s'en alla, ou, pour mieux dire, elle prit la fuite, de la maniere précipitée que perſonne n'a ignorée.

Le Roi, qui ſouffroit de la miſere de ſes Sujets, qui ne reſpiroient qu'après ſa préſence, qui étoit preſſé par la Régente d'accomplir ſes Traitez, qui ſe reſſouvenoit de tout ce que la Ducheſſe d'Alençon lui avoit dit, & qui étoit continuellement ſollicité par Chimene, qui vouloit qu'il les executât en grand Roi, & comme tel qu'il ſe rendit à ſes peuples, ſe réſolut enfin de bonne foi à remplir ſes engagemens. Il fut donc queſtion de fiancer la Reine de Portugal la veille de ſon départ. Il eut ſur cela une converſation fort tendre avec la paſſionnée & généreuſe l'Infantade, que je ne vous redis point, parce que ce diſcours n'eſt déja que trop long. Je vous apprendrai ſeulement, que toute la Cour ſe préparoit à ce grand jour avec une pompe extraordinaire; chaque perſonne ne ſongeoit qu'à ſon ajuſtement; & on ne parloit que de la magnificence

des habits de Chimene.

Enfin, le Roi fit cette action ſolemnelle de bonne grace; & en donnant la main à la Reine de Portugal, il parcourut des yeux toute l'aſſemblée, pour chercher Chimene, & l'aſſurer par un regard, que le cœur ne ſuivoit pas la main: mais il ne la vit pas. Il tourna la tête de tous cotez, & jettant les yeux ſur l'Empereur, il remarqua de l'inquiétude ſur ſon viſage, & de la douleur dans celui de Vangeſte. Il acheva pourtant la cérémonie, ſans marquer trop d'embarras. Il repaſſa chez lui le plutôt qu'il put, pour m'envoyer ſçavoir des nouvelles de Chimene. On me dit qu'elle s'étoit trouvée mal. L'Empereur évita de parler au Roi, mais, le ſoir, comme il étoit retiré, il entra dans ſa chambre avec un viſage fort triſte: Il lui dit, que, ſans qu'il en eut rien ſçu, Chimene s'étoit miſe dans un Couvent. Le Roi penſa tomber de ſon haut à ces paroles, & un homme ayant dans ce moment demandé à lui parler, il lui préſenta un paquet de la part de Chimene. Le Roi le prit, & le décacheta ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit. Il y trouva une boucle de ſes cheveux. Cette vûë le fit friſſonner & pâlir, & voyant une Lettre il la lût avec précipitation, mais non pas ſans s'interrompre par de fréquens ſoupirs. Elle étoit telle.

AU ROI DE FRANCE.

JE prends congé de vous, Seigneur, & je vous écris de ce même Palais où nous ſommes encore tous deux, & dont nous allons tous deux partir. Les routes que nous prenons ſont bien differentes. Vous allez en France porter la joye & l'amour dans tous les cœurs de vos Sujet. Vous allez demain donner votre foi à une Reine à qui vous vous donnerez enſuite. Ah!

Seigneur, avez vous du penſer, que je puſſe voir un ſi triſte ſpectacle? En donnant la main à Eleonor, vous donnez le dernier coup à ma vie. Pourrai-je vivre, bon Dieu! & vous voir entre les bras d'une autre? Vous me direz peut-être, Seigneur, que c'eſt moi même, qui vous ai conſeillé ce funeſte mariage. Eh! Seigneur, ne ſçavez vous pas que je fais toujours impitoyablement ce que ma gloire me demande? Je n'en ai pas moins ſouffert dans ces pénibles occaſions. Je puis dire, que je vous rends à votre liberté, à votre patrie, à vos peuples; &, ce qui paſſe toutes les cruautez, que je vous donne une épouſe. Je n'avois pas prétendu à cet honneur. Peut-être aurois-je bien voulu, qu'il ne fut jamais tombé ſur perſonne. Aucune viſion ne m'a paſſé dans la tête ſur cela; mais, il n'y a pas moins eu d'extravagance dans mes chimeres. J'ai deſiré cent fois, que vous ne fuſſiez qu'un ſimple Chevalier. En cet état, j'aurois fait pour vous plus que vous n'auriez fait pour moi, dans celui où vous êtes. Quelle idée, helas! elle me flatte encore dans ce moment; & je ne vois dans le reſte de mes penſées que de l'horreur & du déſeſpoir. Si je vis, quand vous ferez la cérémonie de votre mariage, ce ſera pour paſſer le reſte de ma vie dans un lieu auſtere. Des pointes de fer affreuſes, hériſſées, terribles, vont être entre vous & moi. Là, livrée à la rigueur de mon amour, je ferai mille efforts inutiles pour le ſoumettre à celui qui demande les cœurs. Mes larmes, mes ſanglots, font trembler ma main. Mon imagination ſe trouble, je ne puis plus écrire. Je ne ſçais ce que je dis. Adieu, Seigneur, Le peu de vie qui me reſte ne ſe ſoutiendra que par mes ſouvenirs. O ſouvenirs charmans, que ferez-vous de moi? que ferai-je de vous? Je perds la raiſon. Adieu, Seigneur, pour la derniere fois.

Après la lecture de cette Lettre, le Roi demeura pâle & immobile. Nous accourumes à ſon ſecours: ſa foibleſſe dura long-tems; & quand il

en ſortit, ce fut pour éclater en regrets ſi triſtes, que la cruauté même en auroit été attendrie. Je paſſe cet endroit, il eſt encore épouvantable à ma mémoire. Le Roi demanda à voir Chimene: mais, on lui dit, qu'elle avoit ſupplié qu'on l'avertit, que ce deſir ſeroit inutile. Après bien des inſtances, qu'il fit pour cela à la Superieure de ce Monaſtere, où il alla avec l'Empereur, mais où il ne voulut pas qu'il ſe ſervit de ſon autorité, il prit la réſolution de partir & de quitter un lieu où il avoit eu des douleurs ſi ſenſibles. Il fit donc ſes adieux à l'Empereur & à la Reine de Portugal, & ſe rendit avec aſſez de diligence ſur les bords de la riviere de Bidaſſoa, où les ôtages ſe donnérent, & où l'échange ſe fit. Le Roi ne goutoit point la douceur de la liberté. Il avoit une profonde mélancolie, qu'on attribuoit à la longueur de ſa priſon; & il ne ſortit point de cet état affreux, quand il vit la Régente à Bayonne: ſa ſeule ſatisfaction fut de conter ſon Avanture à ſa chere ſœur, & de parler avec elle de la vertueuſe & tendre Chimene. Il acheva ſon voyage comme il put; car il ſe faiſoit une violente contrainte pour ſe montrer plus gai à ſes peuples, dont les cœurs voloient par-tout au-devant de lui, & faiſoient voir un zele & un amour que ſes qualitez héroïques méritoient bien.

Vous vous ſouvenez, Madame, qu'il arriva un jour un démêlé entre deux Amans de l'aimable Helli, qui étoit depuis peu à Madame la Regente. Ce démêlé fit un grand éclat. Le Roi en fut informé comme les autres. Cette fille eſt d'une beauté ſi touchante, comme vous le ſçavez, qu'on ne peut aſſurément rien voir de plus charmant. Le Roi ne l'avoit pas ſeulement remarquée: ce qu'on diſoit alors fit qu'il lui parla. Il fut ſurpris de ne s'être pas apperçu, qu'elle avoit les regards de ſa chere Chimene, & quelques-uns de ſes traits. Il loüa ſa beauté, &, la conſidérant avec attention,

il soupira. Depuis ce jour-là, il lui parla souvent, & les Courtisans crurent qu'il l'aimoit. Ce bruit n'a point cessé. Mais, il est constant, que le Roi n'a regardé long-tems en elle, que la ressemblance qu'elle avoit avec Chimene. Il est vrai, que presentement je crois qu'Helli peut y avoir beaucoup de part, soit à cause de Chimene, soit par sa propre beauté. Je suis persuadé qu'il l'aime. On m'a dit, depuis que je suis ici, qu'on s'apperçut de cet attachement à cent petites choses qui se passérent aux nopces de la Reine de Navarre. Cette fille a mille charmes. On diroit qu'elle a de la tendresse pour le Roi; & il est à croire, que sa complaisance lui promet plus de douceur qu'il n'en a reçu de la vertueuse & infortunée Chimene.

Pomperan finit de la sorte les Avantures de la prison du Roi: on lui avoit donné une attention entiere, & la Ducheſſe d'Etouteville étant encore émûë de la triste fin de Chimene: Je n'eusse jamais cru, dit-elle, être attendrie au point que je le suis. Je chercherois au bout du monde une personne du caractere de Chimene, pour en faire mon amie. Il faut qu'elle vous ait fait une grande impression, reprit la Princesse, puisque vous dites une pareille chose. Je suis trop heureuse de n'avoir pas été en Espagne avec la Reine, continua Madame de Sancerre: je l'aurois infailliblement aimée; & je serois au desespoir de son malheur. Jugez donc de ma douleur, interrompit Madame de Caumont, en ôtant son mouchoir de dessus ses yeux qui étoient tous remplis de larmes. Je l'ai vuë, je l'ai aimée. Je me la représente vivement dans sa tendresse & dans sa vertu; &, en admirant son courage, je plains tout-à-fait sa destinée. J'en ai encore le cœur serré de tristesse, dit le Comte de Saint-Pol. Une personne, qui scavoit si bien aimer, devoit être moins malheureuse. Aussi ne l'auroit-elle pas été, reprit la Princesse, si elle eut aimé un autre homme que

le Roi. Un Amant, dont le rang auroit plus approché du ſien, auroit lié ſa fortune à la ſienne, & leur amour n'eut pas manqué d'être ſatisfait. Si j'étois capable d'aimer une perſonne née dans le peuple, reprit le Prince Hercule, & qu'elle eut pour moi des ſentimens pareils à ceux de Chimene, je ſerois heureux de lui donner de l'élévation. Je lui donnerois tous les momens de ma vie; & ceux, que je paſſerois ſans elle, me ſeroient affreux. Je ne pardonne pas au Roi. Je ſçais bien que les Rois ne ſont pas comme les autres hommes; qu'ils ont des maximes auxquelles ils ſont aſſujettis: mais, j'euſſe ſacrifié Eleonor, tout le Portugal, & Charles-Quint lui-même, s'il l'eut fallu. La Princeſſe Renée ſourit du petit emportement du Prince de Ferrare; &, ayant envoyé ſçavoir des nouvelles de la Reine, on lui dit, qu'elle repoſoit. Elle voulut prendre ce tems-là pour aller à la promenade; elle envoya chercher les Princeſſes Eſpagnolles, qui ſe rendirent auprès d'elles, & toutes les Dames qui étoient dans ſa chambre l'accompagnerent avec plaiſir.

Madame de Sancerre avoit fait une partie dès le matin, pour aller voir une de ſes belles-ſœurs qui étoit indiſpoſée, & qui demeuroit en une belle maiſon près de Meulan. La Princeſſe de Salerne avoit été bien-aiſe de faire ce petit voyage avec elle. Et comme elle prévoyoit, que, ſelon toutes les apparences, elle paſſeroit ſa vie en France avec le Prince de Melphe, qui s'étoit abſolument engagé avec le Roi, elle avoit deſſein de lier une particuliere amitié avec Madame de Sancerre, étant déja très-unie avec Madame de Caumont qu'elle avoit vuë en Eſpagne. Quoique cette Princeſſe fut fort gaie, elle étoit très-reſervée à ſe lier dans les nouveaux commerces. Elle n'aimoit pas facilement: mais, ſe trouvant une grande inclination pour Madame de Sancerre, elle n'étoit pas fâchée de ſuivre ſon penchant.

Elles allerent donc toutes deux dans l'équipage de la Comteſſe, & partirent ſans aucune ſuite. Après avoir été quelque tems dans un bois, elles tournerent du côté de la riviere, en s'entretenant de toutes les perſonnes de la Cour, Alphonſine déſirant avoir quelque connoiſſance d'un lieu où elle alloit demeurer pour toujours. Enſuite, elles parlerent de la Reine, à laquelle elles étoient fort attachées toutes deux. Son mal les inquiétoit. Elles raiſonnérent ſur l'obſtination de ſon malheur, & ſur celui du Connétable. Ils ont l'un & l'autre une étoile bien cruelle, dit la Princeſſe de Salerne. Je ne pardonne point à la Reine d'avoir cru ſi legerement, qu'il vouloit épouſer l'Infante Iſabelle. Quoique l'artifice de ſes ennemis fut bien mené, je ne me ſerois jamais piqué de vouloir faire le premier pas vers l'inconſtance, & j'aurois vu la feſte des Nôces du Connétable avant que de penſer à l'appareil des miennes. Je ſuis de votre avis, reprit Madame de Sancerre; mais, la choſe eſt faite. Et ſi vous voulez faire quelque conſideration ſur tout ce qui leur eſt arrivé, vous verrez qu'ils ont été comme entraînez à toutes leurs infortunes par une puiſſance plus qu'humaine, qui fait bien voir, que l'eſprit, la prudence, & le courage, échoüent contre les décrets du deſtin. Mais, dit Alphonſine, la Reine voit bien maintenant, que le Duc étoit fidele; & puiſqu'elle vient de le rendre le plus malheureux de tous les hommes, pourquoi refuſe-t-elle de le conſoler, & d'adoucir ſa peine par quelques bontez qu'elle devroit avoir; Elle s'arme d'une rigueur affreuſe pour lui, & cruelle pour elle: car enfin, ſon mal ne vient que des efforts qu'elle ſe fait à contraindre une douleur véritable, & qu'elle reſſent vivement. N'a-t-elle pas parlé au Marquis du Guaſt & à Pomperan, repartit Madame de Sancerre? Peut-être que nous la ferons réſoudre à écrire au Duc de Bourbon.

Je ſçais un ſecret, reprit Alphonſine, que je voudrois que vous ſçuſſiez, & je crois que je ſuis réſolue à vous le dire.

Comme elle en étoit-là, & qu'elle alloit pourſuivre, & découvrir à la Comteſſe de Sancerre ce qu'elle croyoit lui devoir apprendre; elle en fut empêchée par l'attention qu'elle eut à conſiderer deux femmes qui couroient avec une grande légereté. Elles étoient hors de leur route; mais une de ces perſonnes ayant tourné la tête, & les ayant apperçuës, elle tourna auſſi-tôt ſes pas de leur côté, en criant & faiſant des ſignes qui firent bien connoître à la Princeſſe de Salerne & à Madame de Sancerre, qu'elles vouloient leur parler. Elles firent donc arrêter le Chariot; & ces deux femmes s'étant avancées, celle, qui paroiſſoit la Maîtreſſe à la richeſſe de ſes habits, mais bien plus à la majeſté de ſa perſonne, s'adreſſant à Alphonſine qui étoit penchée vers elle, & l'abordant d'une maniere ſupliante: Je ſuis, Madame, lui dit-elle en aſſez mauvais François; je ſuis des mains d'un Barbare qui me retient depuis long-tems captive. Trouvez bon, je vous conjure, que je me ſauve auprès de vous, & que je vous demande votre protection. Le Roi ne me refuſera pas la ſienne, quand il ſçaura ma naiſſance, & le nom de celui à qui j'appartiens. Alphonſine étoit ſurpriſe de voir ainſi ſeule, & ſans ſecours, une perſonne qui lui paroiſſoit de grande dignité: mais elle étoit encore plus étonnée de voir en elle une beauté qui pouvoit aller de pair avec les plus grandes beautez de la terre. Elle la conſideroit attentivement, & ſe tournant vers Madame de Sancerre, elle lui faiſoit voir par ſon action une partie de ce qu'elle penſoit. Mais, Madame de Sancerre, qui remarquoit comme elle ce qu'elle voyoit, pria civilement l'Etrangere de monter dans ſon Chariot, l'aſſurant qu'elle la défendroit contre tous ſes ennemis. Elle la fit mettre entre

tre Alphonſine & elle. La fille qui la ſuivoit s'aſſit à leurs pieds. Cette jeune perſonne étoit encore toute effrayée. Madame, lui dit-elle, ne me menez pas du côté où pouroit être mon Perſécuteur. Ne craignez rien, Madame, reprit la Comteſſe : je ſuis connuë en ces lieux ; je ne vous abandonnerai pas : quand votre ennemi voudroit vous reprendre, nous aurions bientôt du ſecours ; & dès ce moment croyez vous en ſureté, je vous en ſupplie : il ne vous arrivera rien, que je ne veuille partager avec vous ; & je vous répons, que nous n'avons rien à appréhender.

Madame de Sancerre alloit témoigner à la belle Inconnuë ſa curioſité, pour ſçavoir ſon nom, quand, le Chariot tournant, elles apperçurent à deux cens pas d'elles un combat épouvantable à voir, puiſque ſix hommes à cheval en attaquoient un ſeul à cheval auſſi, qui ſe défendoit avec une valeur extraordinaire. A cette veuë, l'Etrangere pâlit : Ah ! dit elle, voilà le traitre Marquis de Montferrat qui veut tuer un vaillant homme, qui m'a voulu ſauver de ſa violence il y a une heure. Juſte Ciel ! s'écria-t-elle, ſauvez celui qui m'a protégée. Les vœux de la belle Etrangere ſemblerent être exaucez, elle vit au même inſtant tomber mort deux de ces lâches ; & portant ſa veuë par-tout, comme ſi elle eût cherché par-là quelque ſecours, elle apperçut de loin un Chevalier qu'elle montra à la Comteſſe, qui, ayant conſidéré ce combat ſi inégal, pouſſa ſon cheval à toute bride : ayant jetté les yeux ſur ce redoutable Guerrier, il ſe rangea ſoudain à ſon côté, & fit bien-tôt ſentir à ſes ennemis la peſanteur de ſes coups. Il ne ſembloit plus que ces vaillans hommes ſe défendiſſent. Ils attaquoient ces aſſaſſins, dont l'un d'entre eux paroiſſoit extrémement brave. Il s'attacha au premier Inconnu, qui venoit encore de tuer un de ſes compagnons, & celui qui l'aſſiſtoit avec tant de valeur venoit

de priver de la vie le plus déterminé de cette lâche troupe, & avoit coupé le bras à un autre; de sorte qu'il n'y avoit plus que leur Chef, qui faisoit encore quelque résistance contre celui qui avoit soutenu toute leur fureur. La Comtesse de Sancerre, voyant un si heureux succès, commanda qu'on la menât vers l'endroit du combat. Elle en étoit tout près, quand l'invincible Inconnu acheva de vaincre son ennemi. Elle étoit charmée de tant d'actions si prodigieuses, lorsqu'elle vit que ces deux vaillans hommes descendirent de cheval, & s'embrassèrent avec des transports qui faisoient bien voir qu'ils se connoissoient. La jeune Etrangere n'en eut pas plûtôt considéré un des deux, que, faisant un grand cri, elle se précipita hors du Chariot, & aux premiers accens de sa voix, ces deux hommes ayant tourné la tête de ce côté-là, Madame de Sancerre & Alphonsine reconnurent Dragut, qui s'écria à son tour, & courant vers l'Etrangere: O Dieu! dit-il, c'est l'adorable Aphrigia. Alphonsine admiroit cette Avanture; & elle en vouloit parler à Madame de Sancerte, quand elle la vit descendre de son Chariot avec précipitation: Que vois-je! s'écria-t-elle; & en répétant souvent ces paroles, elle s'alla jetter entre les bras de l'Inconnu.

Fin de la Seconde Partie.

HISTOIRE
DE LA REINE
DE NAVARRE.

TROISIEME PARTIE.

IL eſt ſi naturel à la ſurpriſe & à la joïe de poſſeder tout un cœur, qu'il ſeroit mal aiſé, dans ces momens impetueux, d'avoir toute la prudence qu'il ſeroit néceſſaire. La Comteſſe de Sancerre s'étoit precipitée entre les bras de l'inconnu, en s'écriant avec un emportement, dont elle ne fut pas la maîtreſſe.

Que vois-je! diſoit-elle: mes ſens me trompent-ils? Grand Prince, eſt ce vous? Oüi, Madame, répondit celui à qui elle parloit; mais, ſongez que tout m'eſt ennemi dans ce païs. A ces mots, la Comteſſe revint à elle toute troublée. Ah! Seigneur, pardonnez moi, lui dit-elle; ma joie m'ôte la raiſon: & s'avançant ſous quelques Arbres, vers le bord de la Riviere, elle voulut s'écarter de ſes gens, & même de Dragut, & d'Alphonſine; mais, le généreux Inconnu les appella: je ne veux plus me cacher à cet illuſtre étranger, lui dit-il, & Alphonſine ſçait bien qui je ſuis. Dragut s'approcha à ces paroles, & l'inconnu ſe fit connoître à lui pour ce grand Duc de Bourbon, dont le nom, & les malheurs, étoient répandus par toute la terre.

Dragut ſçavoit trop l'état de ces affaires, pour n'être pas touché de cette marque de confiance;

il témoigna ſes ſentimens au Connétable d'une maniere pleine d'affection, & ces deux Princes ſe dirent en cette rencontre ce que l'on devoit attendre de la grandeur d'ame de l'un & de l'autre.

Le Duc de Bourbon admira la beauté d'Aphrigia, & prit part à l'heureuſe rencontre que ſon Amant en avoit faite. Cette jeune perſonne étoit ſi ſatisfaite de l'avoir retrouvé, qu'elle ne s'aviſoit pas de vouloir cacher ſa joie: & la Princeſſe de Salerne, & la Comteſſe de Sancerre, lui firent toutes les civilitez qui lui étoient duës.

Le Duc de Bourbon reçut enſuite un accueil charmant d'Alphonſine; mais, la Comteſſe de Sancerre, qui regardoit ſa préſence comme un miracle, ne pût s'empêcher de lui témoigner ſa curioſité, après lui avoir ſi bien marqué ſa joie. Que faitez-vous ici, Seigneur, pourſuivit-elle? Depuis quand y êtes-vous? & pourquoi, faut-il, que vous m'en ayez fait un Secret? Ne vous ſouvenez-vous plus que je ſuis la perſonne du monde la plus attachée à vos intérêts? Madame, lui répondit le Prince, je me ſouviens toujours avec plaiſir d'une amitié, qui a ſi ſouvent adouci les amertumes de ma vie: je voulois vous voir & vous parler ſurement, j'en attendois l'occaſion avec impatience. Pomperan n'a pu trouver un moment pour vous le dire.

Ah! Seigneur, reprit-elle, apprenez-moi, je vous prie, tout ce que je veux ſçavoir, & comment, après la perte de votre eſperance, vous avez pu vous réſoudre à venir dans un Païs ſi ingrat. Je vais vous obéïr, & vous ſatisfaire en peu de paroles, repliqua le Prince.

Vous ſçaurez, qu'après que la Princeſſe fût partie de Madrid, l'Empereur, qui méditoit dès lors l'inſigne trahiſon, dont il m'a perdu, me propoſa de me donner le Duché de Milan: je le refuſai, ne voulant rien tenir d'un homme que je ſçavois mon rival, & dont j'avois réſolu de quitter le ſervice.

Il reçut ce refus avec sa dissimulation ordinaire, & ne m'en fit pas plus mauvais visage; & comme je me disposois à partir pour l'Italie, où je commandois l'Armée, il me pria de vouloir aller faire un tour pour lui à Seville, & de porter son portrait à l'infante Isabelle: il me témoigna un si grand desir que j'honorasse par-là son mariage, que je lui accordai de bon cœur la grace qu'il me demandoit, étant ravi de le voir déterminé à un engagement qui l'éloignoit pour jamais des prétentions qu'il avoit marquées pour la Princesse.

J'executai ce qu'il desiroit, je fus à Seville, & ayant fait ma commission, j'en rendis compte à Charles Quint, & je lui parlai naturellement des charmes d'Isabelle, qui est d'une beauté parfaite: &, sans m'arrêter auprès d'elle, quoiqu'elle me voulut retenir, je me rendis à Milan. Je ne me doutois pas qu'il vouloit tirer un poison si mortel d'un voyage, où je n'avois prévu aucune conséquence.

Quand je fus en Italie, j'attendis impatiemment que les affaires du Roi fussent en état qu'on me rapellât promptement; & je me disposois à partir après le retour du Peloux, que j'avois envoyé à la Princesse: il revint en effet, mais d'une maniere bien differente de ce que j'avois esperé. Il me perça le sein, en m'apprenant le mariage de ma Princesse: je ne vous dirai point, Madame, que ce coup fut mortel pour moi; vous ne pouvez vous représenter qu'une foible idée de mon désespoir, & Pomperan, & le Marquis du Guast, eurent toutes les peines imaginables à le moderer.

Ma douleur me fit penser & dire des extravagances qui vous feroient pitié, si je vous les redisois. Je voulois aller poignarder l'Empereur, ma fureur s'étendoit aussi avec justice sur la Regente, j'y voulois aussi comprendre Henri

d'Albret, & vous ne ſçauriez croire à quel déreglement je me portai contre la Princeſſe même.

Du Guaſt apprit en ce temps-là, que la Princeſſe d'Arragon & Alphonſine étoient en France, il reſolut d'y venir, & je voulus abſolument prendre le même chemin: il me repréſentoit en vain le peril que je courois; parce que, dans les premiers mouvemens de ma rage, j'avois porté mes armes contre des Troupes Françoiſes, & je les avois battues; cette action avoit mortellement offenſé le Roi, & il me déclara une inimitié ſi entiere, qu'il me fit deffendre ſur peine de la vie de mettre jamais les pieds dans ſes états; ce fut alors que je reçus l'inveſtiture du Duché de Milan que j'avois refuſée.

Il n'étoit donc pas ſur pour moi d'accompagner Alphonſe; mais, je paſſai pardeſſus toutes ces conſiderations, content de mourir, ſi je voïois un moment ma Princeſſe; je fis conſentir du Guaſt à mon deſſein: & pour venir ſurement lui & moi en France, nous nous mîmes de la ſuite de Pomperan, qui avoit toute permiſſion, & les paſſeports néceſſaires pour tout le tems qu'il voudroit venir en ſon Païs.

Il y a quelques jours, que nous ſommes arrivez à Saint Germain, nous y entrâmes de nuit, & auſſi-tôt j'envoïai chercher Montpezat, qui eſt auprès du Roi, comme vous le ſçavez: vous n'ignorez pas que l'eſprit de cet homme lui plut, & que ne voïant que lui de François en Eſpagne, pendant ſa Priſon, il reçut ſes ſervices, & s'y accoutuma ſi bien, qu'il l'a toujours aimé cherement depuis ce tems-là; mais, vous ne ſçavez pas qu'il a été à moi, & qu'il m'eſt dévoué avec une affection, qui, peut-être, n'a point d'exemple.

Montpezat ne me vit qu'avec effroi. Ah! Seigneur, me dit-il d'abord, où êtes-vous? quel deſſein contre vous-même vous conduit dans un Païs ſi ennemi? Je lui montrai une douleur qu'il

n'ignoroit pas, lui aïant fait connoître que je ne voulois que voir secretement la Reine, si je le pouvois, en m'abandonnant à sa conduite. Il se jetta à mes pieds pour me remercier de ma confiance, après quoi il m'apprit que vous étiez à Paris, qu'il falloit attendre votre retour, & qu'il jugeoit à propos que je me retirasse dans une chambre qu'il avoit près du Château, où je serois plus surement caché avec Alphonse: que Pomperan & le Peloux demeureroient à cette maison, où nous étions, & qu'ils me viendroient voir *incognito.*

La chose s'executa, comme il la proposoit; & comme je désirois voir du moins la Princesse, en attendant que je lui pusse parler, Montpezat me menoit dans un Cabinet, que je connoissois, destiné aux affaires secrettes du Roi, dont il n'y avoit qu'eux qui en eussent des Clefs, de là je pouvois voir la Reine de Navarre, quand elle sortoit: Et ce fut dans ce Cabinet, où je me rendis pour entretenir Montpezat pendant le Bal que le Roi donnoit, & où je vis la premiere fois le vaillant Dragut, qui croïoit y trouver Lautrec, à qui le Roi avoit donné sa Clef, pour conferer avec lui plus commodement durant les deux ou trois jours que le Roi lui ordonna de se tenir caché. Montpezat, qui ignoroit cette particularité, m'avoit donné l'autre Clef, & voilà ce qui causa notre rencontre, & l'étonnement de Lautrec, qui fut extrême, de me trouver dans ce Cabinet secret.

Quand il eut dissipé ces premiers mouvemens, il me parla avec toute l'amitié qui nous avoit toujours unis, & une générosité qui ne me surprit point dans un homme de son caractere; je lui dis mes intentions, & comme il n'y en avoit pas une contre les interêts du Roi, il soupira de ma mauvaise fortune, & me témoigna, qu'il me serviroit en tout ce qu'il pourroit avec honneur & au peril de sa vie.

Nous jugeâmes à propos de quitter ce Cabinet. Pomperan m'attendoit avec un des miens. Je me séparai de Lautrec & de Dragut, & comme j'étois en inquiétude du Marquis du Guast, qui étoit monté à Cheval avec le Peloux, pour tâcher d'avoir des nouvelles des Princesses d'Arragon & de Salerne, je voulois sçavoir s'ils étoient de retour, je les renvoyai pour cela, leur disant de me venir trouver dans la Forest.

Je pris ce chemin, & je n'eus pas fait cent pas, que j'entendis parler Espagnol, aussi bien que vous & Lautrec, dit le Prince, se tournant vers Dragut, j'en eus de la joie, & j'esperai par-là apprendre des nouvelles de Leve & du Duc de Nagera. Peu après, j'eus lieu d'être tout à fait content, quand je connus que c'étoit le Duc lui-même qui s'entretenoit avec deux de ses gens, mais avec une fureur qui paroissoit en tout ce qu'il disoit: je compris par ses parole, que les Princesses n'étoient plus entre ses mains; & comme un de ses hommes l'assuroit qu'il avoit vu ce jour même le Marquis du Guast, le Duc s'exhaloit contre lui en des injures, &, par des bravades hors de saison, il le menaçoit de le tuer mille fois.

Je ne pus souffrir ses saillies, je m'approchai pour en châtier la présomption, &, l'abordant l'épée à la main, je lui dis que je venois pour vanger le Marquis du Guast. La nuit étoit assez claire pour voir mon action, & il se mit dans le moment en deffense, ordonnant à ses deux hommes de ne me pas attaquer, je le blessai d'abord. & ses hommes à un cri qu'il pousa, se lancerent sur moi; j'en blessai un, & fis tomber l'épée de l'autre, & dans le tems qu'il la ramassoit, je portai un coup si malheureux pour le Duc de Nagera, que je le privai de vie: ses deux hommes prirent la fuite, & comme j'étois animé de la supercherie qu'ils m'avoient faite; je les poursuivis, & j'en fus bien-tôt défait. Le jour éclaira une si facile victoire, & je retrouvai les Prin-

ceſſes Eſpagnoles avec moins de ſurpriſe que je n'aurois fait dans un autre temps, puiſque je les ſçavois dans ce païs: je les laiſſai entre les mains de Lautrec.

Je m'en retournai, & je vis Alphonſine, à qui je rendis compte de mon Avanture. Il en eut toute la joie que vous pouvez penſer: elle fut redoublée, quand le lendemain Montpezat nous vint dire que les Princeſſes étoient dans le Château.

Nous paſſames la Journée à conſulter ce que nous devions faire celle d'après. Montpezat nous apprit, qu'il y auroit la nuit une fête dans le Bois; j'en fus auſſi content que je le pouvois être dans la miſérable condition de ma vie; &, pour le Marquis du Guaſt, il en fut tranſporté, eſperant trouver une agréable occaſion de parler à ſa Princeſſe.

Mais, je renverſai tous ſes projets: quand la nuit fut venue, mon trouble fut ſi grand, & ſi extraordinaire, ayant vu la Reine pendant le ſouper, que je ne pouvois pas répondre de mes actions. Alphonſe ne me quitta plus, & voïant la Reine qui ſe promenoit avec vous, Madame, dit le Prince, en s'interrompant, & en s'adreſſant à Alphonſine, je vous ſuivis. Je voulois lui parler, mais la prudence d'Alphonſe s'y oppoſa toujours, à cauſe que toute la Cour étoit répandue dans ce bois; il me fit même rentrer dans une autre route: la Reine retourna ſur ſes pas, & je parlois plutôt en inſenſé qu'en homme raiſonnable, lorſque nous vous apperçûmes, dit encore le Prince à la Comteſſe de Sancerre, que vous vous promeniez avec la Princeſſe Renée. La vue de deux perſonnes, qui m'étoient ſi cheres, me cauſa un grand plaiſir, & je vous aurois abordé malgré la réſiſtance que faiſoit le Marquis du Guaſt, ſi nous n'euſſions apperçu un gros de gens qui vous joignit.

J'ai peu de choſes à vous dire, continua le

Connétable, nous fîmes faire des Habits de Masques; & ce fut moi qui donnai la main à la Comteſſe de Sancerre, quand elle entra au Bal; mais j'étois ſi agité, que je ne ſçavois, ni ce que je faiſois, n'y comment j'étois.

Du Guaſt entretint la Reine, & fit pour l'amour de moi tout ce que vous avez ſçu ſans doute. Pomperan ſe fit connoître, & Alphonſe fut préſenté le lendemain au Roi par Montmorency & le Prince de Melphe.

La maladie de la Reine a fait juger à Montpezat & à mes amis, que je ſerois moins en danger d'être connu dans une petite maiſon, que voilà, acheva le Prince, en la leur montrant de la main, & Alphonſe, Pomperan, & Lautrec m'y viennent voir tous les jours.

Vous ne nous dites pas, Seigneur, dit la Princeſſe Aphrigia, en s'adreſſant au Duc de Bourbon, & voïant qu'il avoit ceſſé de parler, la derniere action que vous avez faite, & où vous avez donné de ſi éclatantes marques de votre valeur, & de votre généroſité, en me ſauvant, comme vous avez fait des mains de mon perſecuteur. Madame, lui répondit-il, je ſuis en effet trop heureux de vous avoir ſervie, & d'avoir fait par-là un plaiſir ſi ſenſible au vaillant Dragut: j'acheterai toujours de ſemblables occaſions au prix de ma vie.

Dragut témoigna ſa reconnoiſſance au Prince par les expreſſions les plus vives, & la converſation s'étant rendue générale, elle ſe pouſſa ſi loin, que la Comteſſe de Sancerre jugea qu'il étoit tems de ſe ſeparer du Prince, pour aller chez ſa belle ſœur. Elle convint avec lui de le revoir le lendemain, & de la conduite qu'il devroit tenir, quand la Reine de Navarre ſe porteroit mieux.

Les Princeſſes & la Comteſſe partirent donc. Dragut les ſuivit à cheval: cet illuſtre Prince ſentoit une joïe bien pure de ſe revoir avec ſa

belle Aphrigia; il la lui témoignoit avec des manieres, qui toutes satisfaisoient cette Princesse, & rien ne pouvoit égaler l'état content de leurs cœurs.

Cette belle troupe arriva enfin, & il étoit si tard, qu'on ne les attendoit plus. Madame de Sancerre raconta la rencontre de la fille du Roi d'Alger, & le combat de Dragut: ce fut une excuse trop legitime pour son retardement; elles furent obligées de coucher à cette maison. Madame de Sancerre écrivit son Avanture à la Princesse Renée, sans lui faire mention, (comme on le peut croire) du Connétable, se reservant ce point important pour l'en entretenir en particulier. Elle jugea très à propos de ne lui dire que ce qui regardoit Aphrigia, afin qu'elle en avertit le Roi; elle prenoit aussi la liberté de lui demander des nouvelles de la Reine.

Alphonsine & la Comtesse de Sancerre desirant être dans le même appartement, on les mit dans une chambre, où il y avoit deux lits près l'un de l'autre; leurs esprits frappez de tout ce qu'elles avoient vu durant le jour ne leur permirent pas si-tot de fermer les yeux: elles se parlerent encore bien du temps avant que de s'endormir. La Princesse de Salerne étoit trop vive, pour avoir un sommeil bien profond: elle se réveilla quelque temps après que le jour parût: elle quitta son lit, & fut aux Fenêtres de sa chambre, qui donnoient sur un beau Jardin, elle y trouva même une porte qui y conduisoit, elle l'ouvrit, & tout ce bruit qu'elle faisoit éveilla aussi Madame de Sancerre. Que faites-vous, lui cria-t-elle? vous êtes pire qu'un Lutin, vous m'avez tenue toute la nuit éveillée, & le jour vous ne me sçauriez souffrir en repos.

Venez, belle paresseuse, lui répondit Alphonsine, venez admirer une beauté qui n'est point faite pour celles qui aiment tant à dormir; la

nature vous montre tous ſes charmes, & l'air a une pureté dont je jouïs d'une maniere délicieuſe. La Comteſſe lui obéit, elle jetta une robe ſur elle, & l'accompagna dans le Jardin.

L'image du Connétable me ſuit pat tout, dit Madame de Sancerre à la Princeſſe Alphonſine, dans le peu que j'ai dormi, je l'ai toujours eu preſent, je le vois encore, & je ſuis ſi pleine & ſi touchée de ſon malheur, que je ne fais que penſer à ce qui pourroit le diminuer & l'adoucir. Ce qu'il y a preſentement à faire de mieux pour lui, repartit Alphonſine, eſt qu'il voye la Reine: elle n'y conſentira jamais, s'écria la Comteſſe; il la faut tromper, repliqua la Princeſſe: il eſt aiſé, quand elle ſe portera mieux, de la faire venir dans quelqu'une de nos chambres, & la ſon auſterité aura beau ſe plaindre. Le Connétable ſe montrera à ſes yeux; & dût-elle m'accabler de toute ſa colere, je la ſoutiendrai bien: pourvu que ce pauvre Prince ſoit un peu content, je ne me ſoucie pas de tous les reproches que nous aurons à eſſuier. Quelle vue, reprit la Comteſſe de Sancerre! que ſe diront ils! quel trouble pour tous les deux! quelle tendreſſe! quelles amertumes! & quel deſeſpoir ſe mêlera à tant de tendreſſe! N'importe, interrompit Alphonſine, la paſſion, qu'ils verront dans leurs cœurs, adoucira l'aigreur de leur infortune; j'ai une impatience que je ne puis exprimer de voir ce moment qui les réunira: qu'il ſera terrible, dit encore Madame de Sancerre, j'en reſſens par avance toute l'agitation; mais, ſi vous voulez, nous reviendrons ce ſoir parler au Duc de Bourbon, nous reviendrons le chemin du Château, ſans nous détourner, parce que, ſuivant les apparences, le Roi envoiera faire compliment à la Princeſſe d'Alger, ainſi ce ne pourra être que fort tard que nous irons voir ce malheureux Prince. Alphonſine s'y accorda très volontiers, & s'entre-

tenant après cela sur diverses choses, cette Princesse mena insensiblement Madame de Sancerre sur le recit de ses Avantures. Vous sçavez, lui dit-elle, la passion que j'ai d'apprendre ce qui vous regarde : vous m'avez promis de me satisfaire, & peut-être ne trouverons-nous de long temps un loisir si commode. Je veux tout ce que vous voulez, reprit Madame de Sancerre; &, passant toutes deux dans une Allée épaisse & sombre, elles s'assirent sur un banc, & la Comtesse commença de cette sorte.

HISTOIRE

DE MADAME DE SANCERRE.

JE n'ai pas vu plutôt le jour, que je vis la Reine de Navarre. Ma mere avoit eu le bonheur d'être tendrement aimée de la Duchesse d'Angoulême. Elle mourut peu de tems après ma naissance, & la Duchesse me fit mener à Cognac, où elle demeuroit : je fus donc élevée avec la Princesse de Valois; & dès cette premiere enfance, nos cœurs se lierent d'une si parfaite amitié, que le temps ne fait que l'augmenter tous les jours.

Nous passâmes tranquillement nos premieres années, & à peine avions-nous douze ans, qu'un ordre du Roi Louis XII. nous appella à la Cour. La Duchesse, qui étoit ambitieuse, fut bien-aise de quiter sa retraite; elle avoit élevé son fils dans les vûës d'en faire un Roi; & les peuples sur lesquels il devois regner un jour, ne le voyoient déja qu'avec admiration.

Tout le monde fut charmé du Prince & de la Princeſſe, ſi vous en voulez excepter la Reine Anne de Bretagne. Dès ce voyage-là, la Princeſſe de Valois, & la Princeſſe Renée, commencerent à s'aimer; nous étions ſouvent enſemble, & un jour que la Reine étoit retirée dans ſon Cabinet, nous jouïons toutes trois dans un coin de ſa chambre. Le Prince y paſſa, & deux jeunes Seigneurs de ſa ſuite s'arrêterent à parler dans une croiſée; je me mis tout d'un coup à les regarder avec attention; les Princeſſes m'appellerent pluſieurs fois: je leur demandai ſi elles les connoiſſoient. Ce jeune garçon qui eſt ſi blond, me dit la Princeſſe Renée, c'eſt le Comte de la Rochefoucault, & l'autre eſt le Comte de Sancerre. Je ne les avois jamais vus, reprit la Princeſſe de Valois, ils ſont fort bien faits. Lequel aimeriez-vous mieux pour mari, me dit la fille de Loüis XII? Je les aimerois bien l'un & l'autre, lui repondis-je avec une naïveté extrême. Les jeunes Princeſſes ſe prirent à rire, & nous recommençâmes nos jeux.

A quelques jours de-là, comme la Princeſſe de Valois paſſoit pour aller chez le Roi, les Courtiſans jetterent des cris d'admiration en la voyant, comme on avoit accoûtumé de le faire; & l'on entendoit mille voix qui répétoient le nom de la belle Princeſſe: je tournai la tête, & je remarquai le Comte de Sancerre, qui diſoit à quelqu'un. Je ne trouve rien de ſi aimable, que la petite fille; j'étois au déſeſpoir de l'être, & j'enviois le ſort de toutes les grandes filles que je voyois.

Que je me laſſe qu'on me traite toujours d'enfant! (dis-je à la Princeſſe,) je m'ennuye qu'on ne me regarde jamais autrement; je crois même qu'il y a un bonheur dans la vie que les autres ont, que je n'ai pas, & que je ſouhaite extrémement. Eh! que pouvez-vous déſirer, (s'écria la

Princeſſe?) Je n'oſerois vous le dire, repris-je un peu embarraſſée: dites, dites, (me repliqua-t-elle.) Un Amant, lui répondis-je, je voudrois un Amant; ces gens-là ont toujours de la complaiſance, ils ſont pleins de ſoins empreſſez, ils ne ſongent qu'à plaire. Voilà des roſes, s'écria la Princeſſe; mais, ne ſongez-vous point qu'il y a des épines: ſi les Amans ſont ſouvant, comme vous les repréſentez, ils ſont preſque toujours jaloux & de mauvaiſe humeur: je ne ſçai ſi j'en aurai quelque jour, mais je ne me ſens aucune diſpoſition pour eux. Je ne vous dis pas, repris-je, que je les veuille aimer, je ſouhaite ſeulement qu'ils m'aiment; & cette ſorte d'empire, que je me voudrois faire ſur les cœurs, eſt la choſe du monde que j'aimerois le mieux.

Voilà comme je m'expliquois avec la Princeſſe, lorſque la Reine Anne de Bretagne, ne pouvant plus ſouffrir que la Ducheſſe d'Angoulême partageât les devoirs qu'on lui rendoit, l'obligea par des manieres dures à quitter la Cour dans le temps que nous commencions à nous y plaire.

Le ſéjour de Cognac ne nous parut plus aimable, nous deſirions de le quitter, & l'on nous rappella enfin: nous avions extrémement cru, la Princeſſe & moi, & comme il y avoit pluſieurs filles de grands Seigneur auprès d'elle, notre arrivée embellit infiniment la Cour.

La Reine mourut, & aux Noces de Madame, avec le Prince de France, il y eut beaucoup de réjouiſſances. Le Comte de Sancerre me menoit à un Bal, il eut trop d'attention pour moi, & il ſentit une inclination dès ce moment-là, qu'il a toujours conſervée depuis; il m'adreſſa toute ſa galanterie, j'en reçus les marques, ſans cette joye, dont j'avois paru être capable deux ou trois années auparavant, quand j'avois parlé à la Princeſſe du plaiſir que j'aurois d'avoir des Amans.

Deſcars, qui étoit auprès de moi, me félicita

ſur ma conquête; elle fut d'un ſi grand éclat, que bien-tôt perſonne ne l'ignora.

Le Comte de la Rochefoucault étoit attaché dans ce tems là à Madame Drilly : ſa paſſion n'étoit connue de perſonne, mais je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir.

Ils étoient tous deux jeunes, auſſi beaux l'un que l'autre, nous nous trouvions ſouvent enſemble, & il avoit plus de complaiſance & plus de conſideration pour moi, que pour pas une autre; il prit inſenſiblement des ſentimens plus forts : je ne les pénétrai point, par la préoccupation où j'étois qu'il aimoit Madame Dailly.

Une fois qu'elle étoit allée à la Campagne pour peu de jours, & que tout le monde étoit chez la Ducheſſe d'Angoulême, j'étois dans un grand Cabinet qui terminoit ſon appartement où je deſſinois. La jeune Boulen, Deſcars, & Dorval y vinrent avec le Duc de Vendôme, le Comte de Saint Paul, Fronſac, & la Rochefoucault : il parlerent long-temps enſemble; je continuois à deſſiner, & la Rochefoucault étoit ſi triſte & ſi diſtrait, qu'il ne parloit point, ou parloit mal à propos; comme ſa paſſion étoit fort ſecrete, on ne ſçavoit ce qui l'occupoit, & on lui faiſoit la guerre de ſa reverie : je le regardois de fois à autre pendant cela, avec des regards qui lui vouloient dire que j'en ſçavois plus que les autres, & que je penſois quelque choſe ſur ſon ſujet; à mes derniers regards il rougit extrémement, & s'approchant de moi en mettant un genouil à terre, comme pour me voir travailler, que voulez-vous dire? (me dit-il) votre ſilence m'en a plus fait entendre que ceux qui m'ont perſécuté de leurs diſcours, & vos yeux ſemblent vouloir chercher quelque-choſe dans mon cœur. Je deſſinois toujours ſans lui répondre, je faiſois un Payſage, je mis au haut un Soleil couvert d'un nuage : voilà ce qui fait votre trouble,

ble, lui dis-je, en le lui montrant: il soupira, & prenant un crayon, il fit un Soleil sans nuage & mit ces paroles dessous, *pour le voir de trop près*, & comme il remarqua que je voïois & que je lisois ce qu'il faisoit: voilà ce qui fait mon trouble, reprit-il tout bas, en me poussant ce dessein, voilà ce qui m'embarasse: il n'y a point d'absence qui me fasse de la peine, mais votre presence m'intimide; & quoique j'aye déja plusieurs fois résolu de vous dire que je vous aime, je n'ose vous expliquer tout ce que je sens pour vous.

On ne peut être plus surprise que je le fus de ces paroles: je sçavois certainement, qu'il étoit attaché à Madame Dailly; & je ne trouvois nullement bon, qu'il voulut déguiser sa passion par une raillerie, dont je me trouvois offensée.

Ma discretion meritoit peu une pareille hardiesse, lui repondis-je: si j'ai pénétré sans dessein les sentimens que vous avez pour Madame Dailly, l'usage que j'ai fait de mes lumieres ne me devoit pas attirer un procédé si peu raisonnable. Mon respect auroit duré plus long-temps (reprit-il) sans la violence que vous me venez de faire; je n'ai pû souffrir, que vous puissiez croire, que je pensasse à une autre qu'à vous: je ne nie point que j'aurois peut-être aimé Madame Dailly, si je ne vous avois jamais vuë; mais, depuis que mon ame a suivi son penchant, rien ne l'a pu faire changer; je vous adore, & je vous adoreray toujours.

Pensez-vous à ce que vous dites? repris-je avec un extrême froideur. Est-ce pour cacher l'amour que vous avez pour Madame Dailly, que vous en feignez pour moi? Me jugeriez-vous propre à vous servir de pretexte? Non, poursuivis-je un peu émuë, les femmes, comme elle, servent tous les jours de pretexte à des filles comme moi. Ah! que vous m'affligez, interrompit-

il, vous me dites les paroles les plus cruelles & les plus surprenantes : je n'aime plus Madame Dailly, je vous aime, & je n'aimeray jamais que vous : il se hâta de me parler, parce que le Comte de Saint Paul s'approcha de nous : notre conversation se mêla à celle des autres, & je vous avoue, que ce ne fût pas avec une entiere application de mon esprit.

Je pensois à ce que me venoit de dire le Comte de la Rochefoucault, & j'y pensois malgré moi, quand je fus seule. Je me suis engagée à vous découvrir mes foiblesses, je vous avoue que j'ai souhaité qu'il m'eut dit vrai, je voulois qu'il n'aimât plus Madame Dailly, & je n'étois pas fâchée qu'il m'aimât : je fus étonnée de me trouver dans ses sentimens si nouveaux, j'en avois du dépit, mais mon étonnement & mon dépit ne changeoient pas l'état de mon cœur, que veux-je ; me disois-je ? Il s'avoue infidele, & voudrois-je d'un infidele ? Le garderois-je mieux que n'a fait Madame Dailly ? Suis-je plus aimable qu'elle ? Ce volage me quittera quelque jour ? Il ne va d'elle à moi, que pour suivre son penchant naturel, il retournera de moi à elle, ou à une autre, non, je n'en veux point, reprenois-je, après un moment de réflexion : que je suis malheureuse, m'écriai-je ensuite ! je veux qu'il m'aime, & je sens trop que je l'aime aussi.

Je vous dis naivement, Madame, tout ce que je pensai : les jours suivans, je ne pus voir le Comte de la Rochefoucault sans un trouble excessif : il le remarqua d'abord avec un trouble plus grand encore que le mien ; il étoit embaraſſé sur l'explication qu'il y devoit donner, mais un Amant demêle bientôt son bonheur, il connut tout le sien, & Madame Dailly étant revenue, je ne la pouvois voir en sa présence sans rougir : elle étoit mon amie particuliere, je sentis qu'elle ne le seroit pas long-temps, si elle me disputoit un

cœur auquel j'attachois déja toute la satisfaction de ma vie: je reconnus, qu'elle aimoit toujours la Rochefoucault, & je crus remarquer, qu'il n'avoit que de l'indifference pour elle.

Cette pensée, & les soins pleins de discretion & de respect qu'il me rendoit, m'obligerent à finir une rigueur que j'avois toujours eûë dans mes paroles; mes actions me trahissoient quelquefois, il en connoissoit le charme, mais il vouloit m'obliger à un aveu qu'il desiroit passionnément: je le fis enfin, & il me parut en ressentir une felicité parfaite.

Mes parens, qui desiroient me voir établie, m'avoient parlé pour le Comte de Sancerre; mais, avec douceur, & sans se servir de leur autorité: la Ducheſſe d'Angoulême m'avoit aussi témoigné, qu'elle seroit ravie de contribuer à un mariage qui m'étoit si avantageux; & le Comte de la Rochefoucault, qui sçavoit la chose, me prevint en sa faveur, comme vous le pouvez penser; je lui promis, que s'il étoit fidele, je ne songerois jamais au Comte de Sancerre, & que je ne serois qu'à lui: il fut content de cette promesse.

Je vivois heureuse autant que je le pouvois, mais la passion de Madame Dailly pour la Rochefoucault m'inquiétoit toujours, il n'étoit jamais entré avec moi dans le détail de son intrigue avec elle; je ne sçavois, ni jusqu'où elle avoit été, ni comment elle avoit fini; nous étions extremement familieres ensemble, & nos logemens étant fort près, j'allois très-souvent dans le sien, quand nous n'étions pas chez les Princesses.

Un jour que le Prince étoit à la chasse, guidée par mon mauvais genie, je fus chez Madame Dailly, elle n'étoit pas chez elle, j'étois triste sans sçavoir pourquoi; j'entrai dans un petit Cabinet qu'elle avoit, & je m'endormis sur un lit de repos; mon sommeil ne dura pas long-temps,

je m'éveillay en ſurſaut, & courant à la porte, j'apperçus la Rochefoucault dans l'antichambre, qui parloit à une des femmes de Madame Dailly; je levai promptement une Tapiſſerie, & me jettai ſur un petit Eſcalier qui touchoit à la porte du Cabinet, & qui montoit à une garde-robe, où il n'y avoit que des habits.

Quand je fus-là, j'obſervai ce qui ſe paſſoit, je vis le Comte de la Rochefoucault, qui entra doucement dans le Cabinet, & remplit la place que je venois de quitter; j'étois au déſeſpoir d'occuper le poſte où j'étois, & je n'en pouvois ſortir; mon impatience étoit grande de voir à quoi aboutiroit cette ſcene; je m'en doutois bien, & ma douleur étoit exceſſive de me voir trompée & trahie par la Rochefoucault: cent fois j'eus envie de me montrer, & de le quereller; mais, j'aimai mieux avoir de quoi tout-à-fait le confondre par la ſuite de ce que je pouvois voir.

J'étois dans une déſagreable ſituation, les momens me duroient, quand j'entendis Madame Dailly, & que je la vis entrer dans ſon Cabinet, il étoit plein de Glaces; ainſi je voïois aiſément ce qui ſe paſſoit, en hauſſant un peu la Tapiſſerie: d'abord le Comte de la Rochefoucault ſe leva, elle ſe mit ſur ce lit de repos, elle lui fit cent reproches, il prenoit beaucoup de ſoin à s'excuſer, elle lui diſoit qu'il m'aimoit, il lui juroit le contraire, & lui baiſoit mille fois les mains en le lui jurant; il ſçut ſi bien la perſuader de ſa tendreſſe, qu'il ne m'en convainquit que trop moi-même; je mourois de colere dans mon fâcheux poſte, & j'eus beſoin d'un reſte de raiſon pour m'empêcher d'éclater; la conſidération de ma gloire me retint, & le jour venant tout d'un coup à manquer, je pris ce temps pour ſortir, ce que je fis avec la derniere circonſpection; je me rendis dans ma chambre avec une douleur que je n'avois jamais reſſentie, & j'étois

remplie de penſées cruelles, quand on me vint chercher de la part de la Princeſſe de Valois; je la trouvai dans un état effroyable, elle m'apprit qu'elle alloit épouſer le Duc d'Alençon; j'accompagnai volontiers ſes larmes: elle croïoit que je pleurois ſon infortune, je déplorois la mienne, j'étois heureuſe d'avoir un ſi beau prétexte pour cacher mon deſeſpoir. Le ſoir même la Ducheſſe d'Angoulême me parla obligeamment de mon mariage avec le Comte de Sancerre; je ne balançai pas à l'accepter, mon reſſentiment étoit ſi vif contre la Rochefoucault pour tout ce que j'avois vu de ſa perfidie, que je dis ſur le champ à la Ducheſſe qu'elle étoit la maîtreſſe, & que je lui donnois mon conſentement. Eh bien, me dit-elle, vous l'épouſerez le même jour que ma fille épouſera le Duc d'Alençon; ainſi, Madame, nous fumes deux victimes conduites enſemble à l'Autel.

Je ne vous dirai pas la ſatisfaction du Comte de Sancerre, elle fut extrême pour ce qu'il appelloit ſon bonheur, & le lendemain toute la Cour apprit avec quelque ſurpriſe ces deux mariages.

Vous pouvez comprendre, que la Rochefoucault avoit lieu d'être plus ſurpris que les autres, & que, dans la correſpondance où il croïoit être avec moi, il ne s'attendoit pas à cette nouvelle; auſſi m'écrivit-il d'abord: je refuſai ſa Lettre, je ne parus point de tout le jour, l'accès de nos appartemens ne lui étoit pas permis, il alloit chez toutes les Princeſſes, croïant m'y trouver, & il portoit ſes agitations par-tout, ſans ſçavoir où les ſoulager.

J'étois cependant enfermée avec la Princeſſe de Valois; &, ne pouvant contenir ma douleur je ne ſuis pas plus heureuſe que vous, lui dis-je, & mon mariage avec le Comte de Sancerre eſt un effet du deſeſpoir où je ſuis. Eh! com-

ment, reprit la Princeſſe, que vous eſt-il arrivé? Que me cachez-vous? La baſſeſſe que j'ai euë, continuai-je, de me laiſſer ſeduire par le Comte de la Rochefoucault, & tout de ſuite je lui contai mon Avanture.

Je n'ai rien à vous dire, me répondit la Princeſſe, puiſque vous avez des marques de ſa perfidie: ce n'eſt peut-être qu'un reſte des engagemens qu'il a eus avec Madame Dailly, mais, il n'en eſt pas moins criminel, & ſa grande jeuneſſe, & l'occaſion qu'il a eûë, ne l'excuſent point. Que je vous plains! vous croyez conſoler ma douleur, en me diſant le votre, & vous l'augmentez par le partage véritable que j'en fais.

J'appris le jour de mon mariage, que le Comte de la Rochefoucault étoit allé en Guyenne dans ſes Terres; je fus émuë, malgré moi, d'un départ ſi précipité, & qui ſe faiſoit ſi préciſément dans un temps qui m'étoit fatal en tout.

Le Comte de Sancerre veçut toujours en Amant avec moi, & par ſon procedé, il m'eut rendue la plus heureuſe femme de France, ſi mon cœur n'eut pas été rempli des premieres impreſſions que j'avois reçuës, & que les dernieres n'avoient pu en aucune ſorte éfacer.

Je faiſois tous les jours des efforts inutiles, pour me défaire des ſentimens que j'avois, malgré moi, pour le Comte de la Rochefoucault je voulois me donner de bonne-foi au Comte de Sancerre, & le combat perpetuel qui ſe paſſoit dans mon ame m'avoit rendue un peu moins gaye qu'à mon ordinaire: &, pour achever de m'accabler, la Rochefoucault revint à la Cour; mais ſi triſte & ſi changé, que tout le monde s'en apperçut; je le remarquai mieux que les autres, & Madame Dailly étoit d'une mélancolie ſi grande, que je ne doutois pas qu'ils n'euſſent rompu enſemble, comme Pomperan m'en avoit aſſurée.

J'avois réſolu de m'armer de fierté à la vue du Comte de la Rochefoucault, elle ſe diſſipa au premier regard que je jettai ſur lui, je vis ſes yeux pleins de larmes, je fus prête d'en répandre; je baiſſai les miens en paliſſant, & je paſſai dans un autre lieu: nous étions de la même ſorte, toutes les fois que nous nous rencontrions; il avoit dit ſon ſecret & ſa peine au Connétable; & comme je lui ôtois toutes les occaſions de me parler, ce Prince ſe chargea de le faire pour lui.

Notre converſation fut longue, &, pour juſtifier ma conduite, je découvris au Duc de Bourbon ce qui m'avoit engagée à conclure mon mariage: je ne m'aviſai point à lui faire une fineſſe des ſentimens que j'avois eu pour ſon ami, il le blâma, & lui rapporta la cauſe de ſon malheur. Le Comte eut la ſincerité de ne point déguiſer ſa faute, il la lui avoüa dans toutes ſes circonſtances, & confeſſa que l'habitude & l'importunité l'avoient conduit chez Madame Dailly, qu'il en avoit ſenti, au moment même mille remords, & qu'il avoit rompu trop tard avec elle; qu'il étoit également dévoué à la paſſion qu'il avoit pour moi, & au malheur de ſa paſſion; que bien qu'elle fut deſormais ſans eſperance pour lui, elle ne lui en étoit pas moins chere. Le Connétable étoit perſuadé, il me perſuada; mais, je demeurai ferme à lui dire, que les ſentimens de la Rochefoucault lui ſeroient inutiles; que je ſerois toujours fidele à mes devoirs, & au Comte de Sancerre.

Le Duc de Bourbon, qui eſt le plus fidele Amant qu'il y ait jamais eû au monde, gronda la Rochefoucault, au lieu de le conſoler, & ſa peine en auroit augmenté, s'il n'eut pas trouvé plus d'indulgence en Pomperan, qui l'aſſuroit, que le temps & ſa paſſion le pourroient remettre dans les mêmes termes où il en étoit avec

moi, avant ces marques que j'avois vuës de sa légéreté.

Quoique j'évitasse de parler au Comte de la Rochefoucault, il étoit mal-aisé, dans l'application éternelle où il étoit de m'aborder, que ses soins ne lui réussissent. Il s'approcha de moi, un soir chez la Reine, j'étois placée de façon que je ne pouvois fuir: Vous m'avez bien puni, me dit-il, mais Madame, n'y a-t-il point un temps limité pour mon suplice? S'il est encore bien long, ma mort le terminera: je rougis à ces paroles, & craignant qu'on ne put nous observer, Je n'ai pas voulu interrompre le cours de vos félicitez, lui repondis-je avec un aigre sourire, je vous ai laissé paisiblement en joüir. Quelles felicitez! s'écria-t-il assez bas. Toutes fois, vous avez vu que je les dédaigne; mais, Madame, sans oser vous redemander vos bontez passées; souffrez seulement que je vous adore: finissez, repris-je avec chagrin, un discours que je ne puis souffrir. Le Duc de Bourbon nous apperçut ensemble, il en eut de la joye, & voiant que j'avois fait signe à Descars de s'approcher, il feignit d'avoir à lui parler pour l'en empêcher, & Pomperan se plaça, de maniere qu'il bouchoit le passage à ceux qui auroient pu venir où j'étois. La Rochefoucault appercevant mon inquiétude en avoit plus que moi, & voyant l'office que ses amis lui rendoient; Quoi (me dit-il) des paroles si dures! Ne pourois-je surprendre seulement un de ces regards qui faisoient autrefois tout mon bonheur? Il y a trop d'audace (repris-je) à demander des graces, quand on est si coupable: mais, oublions-nous l'un & l'autre, ne me parlez jamais, & je vous promets de perdre entierement la memoire; & appellant Pomperan, il eut la malice de tourner la tête, & de ne pas faire semblant de m'entendre; si bien que ne pouvant souffrir de la rigueur & de la contrainte que je

me

me faisois, je sortis de ma place. Il faut donc mourir pour vous satisfaire, (me dit-il,) en me laissant passer, rien ne peut vous toucher; mais, vous n'empêcherez jamais la violence de mes désirs. Je le quittai dans un trouble, que la Duchesse d'Alençon remarqua: je lui avoüai ce qui venoit de se passer; je fis des reproches en sa présence au Duc de Bourbon, & à Pomperan, de la commodité qu'ils avoient donné à leur ami: & comme nous partimes deux jours après pour faire le voyage de Lyon, qui, par la liberté qu'il donnoit, mettoit le Comte de la Rochefoucault en occasion d'être à tous momens avec moi; je le fis prier d'avoir la considération de ne me point parler d'une passion, à laquelle je n'étois plus en volonté de répondre: cette defense lui fut pénible & désagréable, il l'observa les premiers jours avec une obéïssance qui me satisfit; mais, une fois que le Roi me dit qu'il sçavoit la plus jolie chanson du monde, je le priai de me la chanter, il le fit, & elle me plut extrémement; le Roi montoit en chariot avec la Reine, il me cria qu'il l'alloit écrire dans ses Tablettes, & qu'il me l'envoyeroit: une heure après, la Rochefoucault, qui étoit à cheval, aborda le chariot où j'étois, & me presentant les Tablettes du Roi, que je connoissois fort bien, je fus infiniment étonnée de trouver au bas de la chanson ces vers que la Rochefoucault avoit eu la hardiesse d'écrire.

VERS.

Desirs, tendres desirs, qui regnez dans mon cœur;
Vous n'avez qu'un seul but dans votre ardeur secrete.
Vit-on jamais pour un pareil malheur.
Une passion si parfaite?
Tendres desirs, vous le scavez,
J'aime ardemment l'objet que j'aime.

Triſtes deſirs, vous ne pouvez
L'engager à m'aimer de même.
Mourez, ou cachez-vous, impatiens deſirs,
Gardez-vous jamais de paroître.
Si l'on entendoit mes ſoupirs,
On vous feroit bientôt renaître.

Je connoiſſois ſon écriture, comme la mienne : j'avois la vuë attentivement attachée deſſus, ſans l'oſer lever, de crainte de trouver les yeux de la Roche-foucault, & qu'il n'eut encore l'audace de me parler. Comme j'étois en cet état, je ſentis qu'on me prit bruſquement les Tablettes des mains, & ma ſurpriſe fut très-grande, quand je vis que c'étoit le Comte de Sancerre qui étoit à cheval, & qui m'ayant vu cette attention à lire, m'avoit pris ces Tablettes. Ah! lui dis-je en me précipitant preſque, ces Tablettes ſont au Roi; rendez-les moi, il vient de me les envoyer: à ces mots, qui lui impoſoient du reſpect, il me les rendit ſans réſiſtance, je lui lus la chanſon, & quand il m'eut quittée, j'éfaçai ces vers dans le temps que la Roche-foucault approchoit pour reprendre les Tablettes du Roi.

Nous étions tous deux embarraſſez. Madame, me dit-il, que dirai-je au Roi? Avez-vous vu indifferemment ce qui étoit dans ces Tablettes? Je n'en ai point été contente, lui dis-je, mais, vous direz au Roi ce que vous ſçavez bien qu'il lui faut dire. Je dirai au Roi ce qui pourra lui plaire de vôtre part, Madame, reprit-il; & je vous dirai à vous, que les ſentimens qui étoient écrits dans ces Tablettes me paroiſſoient bien naturels. On ſent ces choſes-là, quand on les explique de même; & on les doit ſentir toujours.

Il pouſſa ſon Cheval, en achevant ces paroles, & voïant que j'avois effacé ce qu'il avoit eu la témérité d'écrire, il rendit au Roi ces Tablettes.

Le voyage fournit bien des occaſions ſembla-

bles au Comte de la Rochefoucault, de m'expliquer des sentimens qui ne faisoient que trop d'impression sur moi, & que je ne voulois pas qu'il me fît paroître; il eut une assiduité continuelle à me donner des soins, & cela d'une maniere si discrete, que j'étois seule à m'en appercevoir. En partant, en arrivant, il ne manquoit guere a me donner la main, & il s'étoit rendu extrémement familier avec le Comte de Sancerre.

Le Roi se mit en campagne, donna la Bataille de Marignan, & la gagna. J'étois honteuse, quand il partit, de ne donner pas toutes mes craintes au Comte de Sancerre, & de les partager avec le Comte de la Rochefoucault: je craignis autant pour l'un que pour l'autre les divers événemens de la Guerre; j'appréhendois ce qu'il y a de plus funeste. Ils revinrent tous glorieux: le succès avoit été éclatant, & chaque Guerrier y eut quelqu'avantage qui le distinguoit.

Les divertissemens recommencerent, & ce ne fût que fêtes & que plaisirs. L'Hyver étoit très rigoureux, il n'y avoit plus de Fleurs; & comme je les aimois passionnément, j'étois fachée de n'en voir pas.

Un jour que le Comte de Sancerre étoit à la Chasse, où il alloit presque tous les jours, l'aimant avec passion, je vis entrer un homme de la part de la Princesse Renée, qui me prioit de me rendre bientôt chez elle. Il étoit si matin, que je crus qu'elle vouloit faire quelque partie de plaisir; je m'habillai promptement & je me rendis chez elle, elle ne vouloit que me voir: Nous nous amusâmes, je ne sçai comment, toute la journée; & quand la nuit fut venuë, elle me dit qu'elle desiroit de me remener chez moi, où elle vouloit souper; je reçus l'honneur qu'elle me proposoit avec plaisir: quand nous fumes dans la Cour de ma maison, je fus fort

surprise de la trouver, non pas simplement éclairée, mais toute illuminée: Je demandai à mes gens ce que cela vouloit dire? On me dit que c'étoit par l'ordre du Comte de Sancerre. La Princesse Renée se mit à rire; je crus que c'étoit une fête qu'il lui donnoit: en effet, je remarquai tout dans une parure extraordinaire; j'avançai dans un appartement qu'on avoit préparé pour le Bal; & passant dans le mien je fus épouvantée d'y voir un Parterre plein des plus rares Fleurs. On avoit abattu la muraille qui séparoit deux grandes Chambres: on y avoit fait porter de la terre & des gazons, & on avoit composé un Parterre charmant.

Toute cette longue & grande Chambre étoit entourée de Caisses peintes & dorées qui, renfermoient des Orangers & des Mirtes. Une Grotte terminoit un des bouts de cette délicieuse Chambre, avec un Bassin de Marbre qui recevoit une chute d'eau éclairée de mille lumieres; je croïois être enchantée. Ces Fleurs étoient si bien plantées & si bien assorties, qu'elles faisoient un compartiment, dont la diversité charmoit les yeux.

Quand mon admirations fut un peu cessée, & après que j'eûs demandé au Comte de Sancerre, pour qui il faisoit une fête si belle? Je le trouvai dans un étonnement plus grand que le mien.

La Princesse me paroît de Fleurs, dont on nous présenta de pleines Corbeilles: Elles étoient si belles & si rares, que nous jugeâmes qu'elles venoient de Genes, comme en effet, on les avoit fait venir par la poste.

Cependant, l'Ecuyer du Comte de Sancerre nous dit, que la Princesse Renée lui avoit ordonné de laisser travailler; qu'elle le feroit trouver bon à son Maître; & qu'il avoit dit dans la maison que cela se faisoit par l'ordre du Comte de Sancerre, comme elle lui avoit commandé de le dire.

Au recit que nous fit cet homme, le Comte de Sancerre & moi nous tournâmes vers la Princeſſe; elle avoüa ce qu'il avoit dit, nous aſſurant qu'elle l'avoit fait à la priere d'un de ſes amis, qui n'étoit pas celui qui faiſoit cette galanterie, & qu'elle nous proteſtoit qu'elle en étoit auſſi ignorante que nous.

Je donnois cependant quelque proprété à mon ajuſtement: ce fut tout ce que je pus faire; car, le Roi, la Reine, & toute la Cour, arriverent: Ils trouverent la Salle des Fleurs une choſe très ingenieuſement imaginée; il y eut un feſtin magnifique, & l'on danſa juſqu'au jour.

La Ducheſſe d'Alençon ne fut pas long-temps à deviner, que la Rochefoucault avoit donné cette galante fête, ſur-tout quand la Princeſſe Renée avoüa, que c'étoit le Duc de Bourbon qui l'avoit priée de donner ſes ordres à cet Ecuyer du Comte de Sancerre, un jour qu'ils l'avoient engagé dans une partie de chaſſe.

On ne l'eut pas cru, à voir la Rochefoucault; car, il ne montra aucun embarras, il en parloit comme les autres; il danſa même avec moi, ſans me témoigner plus d'empreſſement qu'à l'ordinaire, & ſans faire le miſterieux. J'avoüe que ſon procédé me toucha, & que j'aurois ſouhaité de n'avoir jamais été dans le cabinet de Madame Dailly. Nous nous aimions alors & nous euſſions été heureux, puiſque j'étois en quelque ſorte maîtreſſe de ma deſtinée, mais, vous ſçavez qu'il eſt des fatalitez qui ſont inévitables.

La Cour revint à Paris triomphante, & plus groſſe & plus belle qu'elle ne fut jamais. J'avois prié le Comte de la Roche-foucault de contraindre ſa paſſion, & de ne m'en plus donner des marques. Le Connétable vouloit ſouvent combattre une façon ſi rigoureuſe, il me prioit tendrement pour ſon ami, mais Pomperan ſe mettoit en colere, & des manieres ſi dures lui é-

toient insuportables ; il disoit souvent au Comte de la Rochefoucault, que je l'aimois encore, malgré des dehors si fâcheux, & aïant fait avec lui une partie de campagne, ils y demeurerent quinze jours. La jeune Saint Severin, qui arrivoit d'Italie, étoit allée chez son pere, qui avoit une maison près de celle où la Rochefoucault étoit; elle n'avoit point encore paru à la Cour. Pomperan dit à la Rochefoucault, qu'il vouloit m'éprouver, & voir si j'étois aussi indifferente, que je le témoignois : Il m'avoit déja mandé l'arrivée de cette belle Etrangere, il m'en avoit fait un portrait très-avantageux ; il me disoit que c'étoit une admirable brune, pleine de grace & de majesté, qui avoit de grands yeux d'une beauté achevée, les traits proportionnez, n'aïant la bouche un peu grande, que pour faire mieux remarquer toutes ses dents, qu'on pouvoit comparer à des perles orientales ; que son sourire étoit gracieux; mais, que le grand rire lui seïoit tout-à-fait bien.

Cette personne me parut terrible avec des charmes si touchans. Quelques jours après, Pomperan m'écrivit encore cette Lettre.

LETTRE.

VOUS dirai-je une nouvelle surprenante? Avez-vous assez de fierté pour l'apprendre avec cette indifference dont vous avez si souvent désesperé mes amis? Une jeune Bergere, en tendant ses rets, & n'en voulant qu'aux innocens Oyseaux, a fait une autre prise. Un chasseur, amoureux d'une superbe Nimphe, dont il ne recevoit que des dedains, & une ingratitude continuelle, à trouvé son remede dans les charmes de la beauté & de l'humeur douce de la Bergere: Il est si bien gueri de sa premiere passion, & il est si attaché à la derniere, que je défie les plus beaux yeux du monde de reprendre jamais leur Conquête.

Il n'étoit pas mal-aiſé de voir que ce n'étoit qu'une malice que Pomperan me faiſoit ; je ne laiſſai pas d'en être d'abord un peu émûë, la beauté de Saint-Severin faiſoit du bruit à la Cour, & quelquefois je croïois que ce que Pomperan me diſoit pouvoit bien avoir de la vérité ; mais, comme il eſt naturel d'avoir un peu d'amour propre, & de ne vouloir pas même avoir le ſemblant de ceder, je fis ces Vers ſur le champ, qui furent toute ma réponſe.

Mes yeux ont encore le pouvoir
De faire quand je veux tout ce qu'ils ont ſçû faire.
Jamais de leur empire on ne peut ſe ſouſtraire
Auſſi-tôt qu'on les peut revoir,
L'effet eſt ſur, ils ſçavent plaire.
C'eſt envain qu'un rebelle échape à leurs attraits
Si je veux quelque jour ramener ce volage.
J'armerai de feux & de traits
Mille regards charmans, dont il connut l'uſage.
Quiconque en eſt frappé n'en peut guerir jamais.

Comme Pomperan étoit infiniment de mes amis, je ne fis point de ſcrupule de lui écrire de la ſorte ; mais, Madame, vous allez être ſurpriſe, quand je vous dirai que le Comte de la Rochefoucault trouva dans cette réponſe un charme, qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit ſenti : il ſe fit un plaiſir délicat de l'aſſurance que je prenois ; & il ſe flatta pour la premiere fois, depuis la perte de ce qu'il appelloit ſa félicité.

Il entra chez la Reine où j'étois ; ils étoient enſemble Pomperan & lui ; je ne pûs m'empêcher de rire auſſi-tôt que je les apperçus ; & Pomperan m'abordant d'un air gai : Nous ſommes libres, me dit-il, & votre vanité a beau ſe promettre, il n'y a plus de cœur foible pour ſe ſoumettre à vos regards. Vous êtes ſi peu ſage, lui repondis-je, qu'il faut bien, malgré moi, en-

trer dans vos railleries; mais ne les pouſſez pas plus avant: rendez moi à mon ſerieux.

Il falut, malgré moi, l'écouter & ſouffrir que le Comte de la Rochefoucault melât quelque choſes de ſa paſſion dans un entretien qu'il ne me fut pas poſſible d'éviter.

L'état aſſez tranquille, où nous étions, fut entierement troublé par tous les malheurs qui arriverent de ſuite. Le Connétable fut ſi malheureux en ce temps-là par l'injuſtice de la mere du Roi, que je ne pouvois être heureuſe, étant liée à lui par une amitié ſans égale. Il ſe rebella bientôt après. La Reine mourut, & le Roi perdit la Bataille à Pavie, & la Liberté.

Le Comte de Sancerre y mourut, & ſa perte me cauſa une extrême affliction. Nous étions tous ſi triſtes, qu'il eût été mal-aiſé en nous voïant de reconnoître une Cour ſi galante & ſi belle, il n'y avoit que quelques mois. Le ſeul Comte de la Rochefoucault étoit capable de ſentir de la joïe par le renouvellement de ſes eſpérances: & s'il avoit donné d'abord des larmes au malheur de ſes amis, & à celui de ſa patrie, il gouta enſuite des plaiſirs que ſa paſſion autoriſoit.

Tous les grands Seigneurs ſe rendirent auprès de la Regente; & un ſoir que j'étois dans ma Chambre, je fus toute étonnée d'y voir entrer la Ducheſſe d'Alençon conduite par la Rochefoucault; nous rougîmes tous deux. La Princeſſe lui fit cent queſtions ſur le malheur général; il avoit acquis tant de gloire à la Bataille, qu'il pouvoit parler de ces circonſtances bien mieux qu'un autre. Il nous entretint de l'infortuné Connétable, à qui il avoit parlé, & ce fut ſans faire de peine à la Princeſſe; parce qu'il étoit alors en commerce avec elle par la volonté du Roi.

Je ſuivis Madame d'Alençon chez la Princeſſe: après le ſouper, la Rochefoucault s'approcha de moi, il me regarda quelque temps, ſans oſer

me parler, & prenant enfin la parole avec une assurance, que sa fidelité lui inspira : M'écouterez-vous, Madame, maintenant me dit-il; me permetrez-vous de vous parler, & puis-je sans obstacle vous faire voir la plus grande passion qu'on aye jamais ressentie? Ah! lui répondis-je, laissez-moi pleurer le Comte de Sancerre, ne me dites rien qui me détourne de ma douleur. J'honorerai sa mémoire avec vous, Madame, reprit-il; mais souvenez-vous que je vous ai aimée avec un respect aussi grand, que vôtre rigueur a été infinie, & que sans interrompre le cours de vos larmes, j'ose vous demander si ma persévérance & mon amour peuvent espérer ce qui seul pourroit les satisfaire. Vous abusez de l'inclination que je vous ai fait voir autrefois, repliquai-je, & peut-être de l'indulgence que j'ai toujours eue pour vous : c'est d'une foiblesse, que vous n'avez que trop connue, plutôt que de vôtre amour, que vous prenez l'assurance de me parler comme vous faites. Helas! quel entretien? L'ombre du Comte de Sancerre en est toute épouvantée. Laissez-moi. Je le regardai avec quelque émotion, en achevant ces mots : il dût connoître, qu'il ne m'étoit pas indifférent.

Il continua tous les jours à me donner des marques de son amour, & à me prier de souffrir qu'il put espérer de remplir la place du Comte de Sancerre; j'y consentois bien en secret; mais je ne me pouvois résoudre à le faire : Tout me parloit pour le Comte de la Rochefoucault, son amour, ses services, ma reconnoissance, & mon penchant, les Princesses, ma famille, & la sienne : je ne pouvois si-tôt me déterminer d'abandonner le Comte de Sancerre; je vivois dans un combat perpétuel, ce qui surmonta si bien toutes mes forces, que je tombai dans une langueur mortelle, dont l'anéantissement est plus insupportable, que les maux les plus vifs.

Cette maladie m'empêcha de ſuivre en Eſpagne la Ducheſſe d'Alençon; je me ſéparai d'elle avec un regret ſi cuiſant, que j'en penſai mourir: pendant ce temps, les ſoins aſſidus de la Rochefoucault fixerent tout-à-fait mes réſolutions; & je lui promis de l'épouſer, auſſi-tôt que la bienſeance me le permettroit: ma ſanté s'étant rétablie, je ſuivis la Régente à Bayonne, où je revis la Ducheſſe d'Alençon. Les charmantes careſſes, & les marques touchantes de ſon amitié auroient été capables de me faire revivre, quand j'aurois été à la mort.

Le Roi revint en France, il reprit le chemin de Paris, le mariage de la Reine ſe fit, & le Comte de la Rochefoucault & moi avons vêcu depuis en gens qui s'aiment; je croi même que nous nous aimerons toujours: Nous avons fait parler au Roi de notre mariage, il l'approuve, & nous nous y préparons avec une joye égale entre nous.

Madame de Sancerre eut plus de temps qu'il ne lui en falloit pour dire ſon Hiſtoire; & la Princeſſe de Salerne la repaſſa par des queſtions gayes, & qu'elle ſeule pouvoit faire; & voyant qu'il étoit encore de bonne heure, elles tournerent leurs pas vers le bord de la Riviere, & porterent leur promenade aſſez loin; elles avoient deſſein de la terminer, quand elles crurent entendre la voix de la Roche du Maine: & allant du côté où elles penſoient qu'il devoit être, elles furent ſurpriſes de le voir aſſis ſur l'herbe, le dos appuyé contre un arbre, auprès d'un ruiſſeau, d'épine fleurie, & au milieu de deux jeunes Payſannes: leurs habillemens étoient blancs, un nœud de ruban les ratachoit ſur chaque épaule, leurs cheveux étoient propres & friſez naturellement: l'une & l'autre les avoient châtains, l'obſcur & le clair en faiſoient toute la différence; mais leurs viſages étoient charmants. Dans la

plus petite un air jeune & naïf y mettoit un agrément extraordinaire ; l'autre avoit la physionomie noble, douce, & spirituelle.

Qu'on est heureusement détourné de ce que l'on prétendoit faire, disoit la Roche du Maine, quand on rencontre de si agréables personnes! Ne me pressez point de vous quitter, il y a deux heures que je suis avec vous, & il ne me semble pas qu'il y ait un moment. Ah! Seigneur, reprit la plus grande de ces filles, vous vous amuserez trop long-temps à de simples Villageoises : retournez à cette belle Espagnole, que vous nous disiez que vous alliez voir; portez-lui des soins qu'elle recevra sans doute.

Alphonsine se reconnut en cet endroit, & prêtant une nouvelle attention, aussi-bien que Madame de Sancerre, elles entendirent que la Roche du Maine reprenoit ainsi la parole : On quitteroit tout pour vous, disoit-il ; jamais rien de plus aimable ne parut à mes yeux. La Cour n'a point de beauté qui vous égale ; je ne suis qu'embarassé, laquelle j'aimerai de vous deux ; mon cœur est touché de l'une & de l'autre ; je me donnerai, sans doute, à celle qui me témoignera le plus de bonté : ce ne sera donc pas à moi, Seigneur, interrompit la plus jeune de ces personnes, qui pouvoit avoir tout au plus quatorze ans, & sa compagne dix-sept. Je ne veux point d'un cœur qui ne sçait si c'est moi ou une autre qu'il aime. La simplicité brusque de cette repartie fit rire la Roche du Maine. Eh! riez tant qu'il vous plaira, reprit-elle, mais ce que je vous dis de mes sentimens ne vous doit pas donner de l'espérance du côté d'Amicie; je sçai qu'elle ne vous aimera jamais : celle qu'on venoit de nommer, rougit extrêmement de ce que disoit sa jeune compagne. Seigneur, reprit-elle, Almodis a raison de dire que je ne suis pas faite pour aimer; je ne sçai ce que c'est que les societez; j'ai de-

meuré juſqu'à préſent dans une ſolitude affreuſe: il n'y a que trois mois que je ſuis dans ce Pays; je ne connois qu'elle, & je n'ai aimé juſqu'ici que les beautez de la nature. Il y a quelque choſe à aimer de plus aimable que tous ces ouvrages dont vous parlez, s'écria la Roche du Maine: un Amant, belle Amicie, ſeroit plus digne de toucher votre cœur: je ne ſçai pas bien ce que c'eſt qu'un Amant, reprit-elle; mais je ſçai que rien n'eſt comparable à la douce tranquillité que l'on peut goûter dans ces campagnes.

Avez-vous jamais vu, Seigneur, pourſuivit-elle, la premiere ouverture du jour? Y a-t-il quelque choſe qui puiſſe être ſi admirable que cette lumiere qui ſe répand inſenſiblement ſurtout l'Univers; le lever du Soleil ſi gracieux & ſi plein d'éclat, cette Terre brillante de tant de Fleurs ſi vives, leur émail & leur coloris qui font une ſi riante diverſité, les Arbres chargez d'une verdure gaze, ces eaux ſi claires & ſi nettes; & par-deſſus tous ces charmes, on reſſent celui du repos & de l'innocence; & on n'eſt point ici troublé par toutes les paſſions différentes qui agitent d'ordinaire l'ame d'un courtiſan.

Cette belle fille acheva ces paroles avec un ſourire charmant en regardant la Roche du Maîne. Eh! où en avez-vous tant appris, lui dit-il, d'un air tout étonné? Quel diſcours & quelle grace à le faire? Vous n'êtes point une perſonne ordinaire, la Cour n'a rien de fait comme vous. Agréez que dès ce moment je vous conſacre, & mon cœur, & ma vie. Ah! Seigneur, reprit-elle, en ſouriant encore: employez vôtre vie plus glorieuſement, & gardez vôtre cœur pour vous faire une conquête plus illuſtre; je n'ai point d'ambition; ſatisfaite de mon ſort, je ne demande au Ciel pour toute grace, que de me laiſſer comme je ſuis. Un ſentiment jaloux alluma de colere les yeux de la Roche du Maine, à ces paroles,

& regardant Amicie avec une surprise qui s'augmentoit de moment à autre : Que veut-elle dire, s'écrioit-il : elle est contente, quelque heureux mortel cause-t-il cette satisfaction ? & qui pourroit-il être ? Un homme de sa condition seroit-il capable d'attacher son cœur, elle que je trouve au-dessus des plus grands Princes du monde ! Il se laissoit emporter avec impétuosité à la véhémence de tout ce qu'il pensoit à l'avantage d'Amicie, quand par hazard il se retourna vers la jeune Almodis qu'il avoit entierement oubliée : elle écoutoit avec tant d'attention ce qu'ils disoient tous deux, & elle le regardoit avec de si beaux yeux, qu'il ne se souvient plus de ce qu'il avoit résolu de dire encore à Amicie, & se tournant tout-à-fait vers Almodis ; & vous, lui dit-il, continuez-vous à me dédaigner de même qu'elle ? Ah ! Seigneur, reprit Almodis, ne me dites rien, parlez avec Amicie ; j'ai autant de plaisir à vous entendre tous deux, que j'en ai d'ordinaire quand je joue de ma Flute. Eh bien ! lui répondit la Roche du Maine, en riant de tout son cœur de la naïveté de cette petite fille ; vous aimez donc bien à danser ; si vous voulez nous danserons ensemble : volontiers, Seigneur, repliqua-t-elle ; je sçaurai mieux danser, que je ne pourrois vous répondre, & lors se levant d'une façon toute gaye, elle jetta sa Flute à sa compagne, & la pria de jouer un air ; Amicie sourit encore, voyant la disposition avec laquelle la Roche du Maine s'apprêtoit à danser.

Madame de Sancerre & Alphonsine rioient aussi au lieu où elles étoient, & admiroient l'aimable humeur de la Roche du Maine, qui lui faisoit trouver du plaisir à tout : il se mit donc à danser, mais il n'avoit pas assez de regards, pour donner à Almodis ; elle partit avec une grace merveilleuse, & sa legereté étoit si grande, qu'il sembloit qu'elle ne touchoit pas la pointe de

l'herbe ſur laquelle elle formoit ſes pas; elle n'avoit point d'autre application que celle de danſer; mais, la Roche du Maine, qui la conſideroit tout éperdu, interrompit la danſe, & ſe jetta à ſes genoux avec des tranſports & des diſcours fort véhémens. La jeune Almodis ne trouvoit pas trop bon qu'il finit ainſi, & honteuſe de ce qu'il lui diſoit, Laiſſez-moi, Seigneur, lui dit-elle; où je vous aſſure, que je ne danſerai jamais plus avec vous.

Alphonſine fit un éclat de rire de la maniere dépiteuſe de la petite fille: & la Roche du Maine ſe tournant tout à fait, l'apperçut avec Madame de Sancerre. Il n'y a que vous au monde, lui cria la Princeſſe de Salerne, qui puiſſiés avoir fait une telle découverte. J'avoue que voilà les deux plus charmantes perſonnes que l'on puiſſe voir: & s'avançant avec la Comteſſe, elles les careſſerent fort toutes deux, en s'informant qui elles étoient. Madame, lui répondit Amicie, je ne ſuis arrivée que depuis peu en ce Païs: je demeure avec les parens d'Almodis, qui ont ſoin d'une belle maiſon & du Jardin de Madame de la Paliſſe, que voilà à cent pas d'ici; mais, ma belle fille, lui dit la Comteſſe de Sancerre, où avez-vous pris tout l'eſprit que vous avez? Madame, lui repliqua-t-elle en rougiſſant, je ſerois heureuſe de vous plaire; je voudrois que mon eſprit eut quelque agrément; mais, les gens vertueux, qui m'ont élevée, n'ont pris ſoin que de me former des mœurs honnêtes: Ils ont réüſſi à vous rendre incomparable, repondit Alphonſine, & s'adreſſant à la Roche du Maine, que j'ai d'impatience, lui dit-elle, de conter cette Avanture à la Reine! Elle ſera auſſi étonnée que nous de voir deux filles ſi rares dans la condition où elles ſont nées. Amicie écouta ce diſcours avec une modeſtie paiſible; mais, ſa jeune compagne fit briller une grande joye dans ſes yeux, & Al-

phonſine la remarquant, vous ſerez donc bien aiſe, lui dit-elle, ſi je vous fais voir la Cour. O tant! Madame, reprit-elle; il y a long-tems que je preſſe mon pere de me mener à Saint Germain: il ne l'a jamais voulu, & Amicie ne ſe ſoucie point d'y aller: je juge de la joye que j'aurois par celle que j'ai quand je vois quelquefois le Roi & la Reine à la chaſſe avec toute leur ſuite. Rien n'eſt ſi beau que tout cela, & je croi que toutes ces perſonnes ſont toujours bien contentes d'un ſi grand bonheur. Amicie branla la tête au diſcours de ſa jeune compagne: la Comteſſe de Sancerre ſoupira, en ſe reſſouvenant des peines qui dechiroient le cœur de la Reine, & combien le bonheur, que cette petite fille ſe figuroit, étoit éloigné de la vérité. Eh bien! lui répondit-elle, après ce moment de réflexion, ſi la vuë de la Reine & celle de la Cour vous peuvent ſatisfaire, nous vous promettons ce plaiſir-là, nous allons vous quitter, dans peu vous aurez de nos nouvelles.

Elles ſe ſeparerent en effet, & menerent la Roche du Maine avec elles, qui leur conta, comme en les venant voir, il avoit fait la rencontre de ces deux aimables filles. Alphonſine lui pardonna l'eſpece d'infidelité qu'il lui faiſoit, ils continuerent de marcher vers la maiſon, ne pouvant aſſez s'étonner de la beauté de ces deux filles, ſur-tout de l'eſprit d'Amicie. Quand elles furent arrivées, elles apprirent que le Comte de Saint Paul étoit venu complimenter la Princeſſe d'Alger de la part du Roi, & que la Reine lui avoit envoyé les Chariots pour la conduire à Saint-Germain. Lautrec avoit accompagné le Prince, pour ſe réjoüir avec ſon cher Dragut de ce qu'il avoit retrouvé ſa divine Aphrigia. Le Prince de Melphe & la Rochefoucault en avoient fait de même, pour voir Alphonſine & Madame de Sancerre.

Cette belle troupe fut reçuë avec joye par Aphrigia, qui témoigna un grand reſpect, pour les civilitez que le Roi & la Reine lui faiſoient faire ; & Dragut paroiſſoit ſi hors de lui, qu'à peine pouvoit-il répondre à l'Amitié que le Roi lui faiſoit l'honneur de lui témoigner par ſon ami Lautrec.

Le Comte de Muſſidan étoit avec tous ces Seigneurs, & Aphrigia lui fit un accueil ſi honnête & ſi obligeant, qu'on jugea que ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle l'avoit vu. Il y avoit quelques années qu'il voyageoit, & qu'il étoit hors de France.

Après que la Princeſſe de Salerne & Madame de Sancerre furent habillées, elles ſe rendirent dans l'appartement de la Princeſſe d'Alger ; & la Roche du Maine, qui les y ſuivit, & à qui elles le preſenterent, fut ſi ébloui de la beauté de la fille de Cheredin, qu'après la premiere ſurpriſe, ſe tournant vers Alphonſine, je pourrois bien encore oublier Amicie ou la petite fille du Jardinier, lui dit-il, pour la Princeſſe Afriquaine : je lui trouve une vivacité dans l'eſprit, propre à effacer cette ſimplicité qui me plaiſoit tant dans Almodis, & ſa majeſté vaut bien la grace d'Amicie.

Alphonſine rit de la franchiſe de la Roche-du Maine. Ainſi, dit-elle, je ſuis d'abord vangée. Aphrigia vient à propos à mon ſecours : ſi mes charmes vous avoient paru plus aimables que ceux de Pluvant, ils cedoient à ceux des belles filles que nous venons de quitter, & la Princeſſe d'Alger l'emporte ſur toutes nous autres.

Ils euſſent continué un entretien qu'ils commençoient d'égayer quand on les interrompit pour dîner : les Dames mangerent en particulier, &, deux heures après le repas, Aphrigia ayant pris congé de la Maîtreſſe de la maiſon, elle avec Madame

Madame de Sancerre & Alphonſine monterent dans un chariot de la Reine, & le Comte de Saint Paul, & tous ces Seigneurs étoient à cheval: ils n'avoient fait que peu de chemin, quand ils apperçurent venir vers eux la Paliſſe, & le Comte de Tende, qui, après avoir ſalué des Dames, leur dirent que le Roi étoit à la chaſſe de ce côté-là, pour ſe trouver d'une maniere galante, à la rencontre d'Aphrigia. A cette nouvelle, les Seigneurs demanderent permiſſion à la Princeſſe d'Alger d'aller joindre le Roi: le reconnoiſſant Dragut y vola, & ayant laiſſé le Comte de Muſſidan, & quelques Gardes auprès de la Princeſſe d'Alger, ils furent tous audevant du Monarque.

Alphonſine prit ce temps pour témoigner à Aphrigia la curioſité qu'elle avoit de ſçavoir ſes avantures; elle en avoit déjà appris quelques-unes, mais ſans ordre & ſans ſuite; & Madame de Sancerre s'étoit jointe à la priere qu'elle lui faiſoit. La belle Aphrigia ne leur voulut pas réſiſter, elle leur dit tout de ſuite ce qu'Iſouf avoit appris au Connétable, & reprenant ce qu'elles en devoient ignorer, & qu'elle avoit récité ce matin même à ſon cher Dragut, elle continua de cette ſorte.

HISTOIRE D'APHRIGIA.

QUAND je fus ſéparée du Roi d'Alger pour aller voir la Reine ma mere, un orage m'écarta de ma route: il duroit encore, quand le vaiſſeau dans lequel j'étois, fut attaqué & pris pas Doria.

Malgré toute ma douleur, l'effroi où je fus d'abord ne m'ôta pas le jugement ; & comme je prévis notre perte, je priai tous ceux qui étoient avec moi de ne pas découvrir ma naissance ; je me défis promptement de tout ce que j'avois de plus remarquable sur mes habits ; & quand nous passâmes dans la galere de Gennes, le ciel me fut si favorable, que j'apperçus mon fidele Hamet qui s'étoit élancé dans la mer, & qui nageoit avec une viteſſe incroyable vers la terre : j'espérai qu'il iroit porter des nouvelles de ma prise, & que je pourrois me revoir en liberté.

Doria commanda qu'on prît la route de France, & changeant un jour après d'avis, il aborda aux côtes d'Italie : là dans une ville dont j'ai oublié le nom, il fit rencontre du Marquis de Montferrat, qui étoit son ami particulier. Ce Prince se promenant un jour avec lui, apperçut Haline qui traversoit un parterre ; il la trouva bien faite, & lui demanda si elle étoit un butin de sa prise ? Doria lui répondit que oui, & l'ayant abordée, elle lui plût tellement, qu'après l'avoir quittée, il la demanda à Doria dès le moment même ; mais, pour vous donner une claire intelligence de tout ce qui s'est passé ; je vous dirai que le Marquis de Montferrat n'étoit pas le seul, à qui Haline avoit plu : il avoit auprès de lui un homme de condition, qui, voyageant en Italie, s'étoit arrêté quelque temps dans le Montferrat ; & dans une occasion ayant sauvé la vie au Prince, il avoit été si sensible à un service si important, & naturellement il étoit porté à tant d'inclination pour le Comte de Mussidan ; (c'est celui qui marche avec nous), qu'il l'aimoit avec une passion démesurée. Mussidan avoit eu le temps de voir Haline, & de lui faire offre de ses services. Cette fille avoit compris, dans le rang qu'elle lui voyoit tenir, qu'en effet il la

pourroit ſervir, & elle avoit deſſein de voir adroitement ſi elle ſe hazarderoit à prendre de la confiance en lui. Pour moi, j'étois comptée pour rien, je feignis toujours d'être malade, & les ſoins d'Haline furent ſi heureux, qu'on ne vit jamais mon viſage.

Les choſes étoient comme je vous le dis, quand on vint annoncer à Haline qu'on l'avoit donnée au Marquis de Montferrat : elle demanda au moment même, ſans s'étonner, qu'on la fit parler à ce Prince. Seigneur, lui dit-elle, on m'a dit que je viens de changer de Patron : je bénis le ciel de cette fortune; car, bien que Doria ne ſoit pas un maître cruel, le viſage de ſon vainqueur ne fait jamais de plaiſir à voir; j'eſpere trouver en vous un Prince débonnaire; & pour commencer à éprouver ſi je ne me trompe point, je vous demande la grace, Seigneur, de ne me pas ſéparer de ma ſœur : obtenez qu'elle me ſuive; c'eſt une ſœur mourante, mais c'eſt une ſœur aimée; ſi ſon ame doit partir, j'aurai du moins la conſolation, la voyant avec moi, que je lui rendrai ces derniers devoirs qui ſont vénérables à toutes les nations; & ſi elle ſe ſépare de moi dans une terre étrangere, elle aura du moins la ſatisfaction de mourir entre mes bras.

Haline parla d'une façon ſi tendre & ſi touchante, qu'elle émut le Marquis de Montferrat; & après lui avoir dit quelque cajolerie, il fit demander cette prétendue ſœur à Doria: il obtint ce qu'il vouloit; je ne ſçai ce que ſont devenues depuis ma gouvernante & mes autres femmes; mais deux jours après, on nous fit embarquer. Muſſidan étoit au déſeſpoir de l'inclination que le Prince avoit pour Haline; il croyoit bien que s'il ne lui faiſoit pas un ſecret de la ſienne qu'il pouroit la lui céder; mais il avoit peine à ſe réſoudre, il ſe plaignoit de ſa deſtinée à Haline, &

lui dit que le Marquis de Montferrat le ramenoit lui-même en France.

Cependant nous voguyons heureuſement, & je demeurois toujours cachée, nous abordâmes enfin à un port de Normandie, & là nous apprîmes que le Roi de Navarre alloit épouſer une ſœur du Roi. Muſſidan, qui deſiroit de ſe rendre inceſſamment à la Cour, convia le Prince de la venir voir *incognitò*; le Prince s'y réſolut, & voulut auſſi que nous fuſſions du voyage. Haline & moi le fîmes commodément, & on nous mit dans une maiſon fort agréable, qui eſt ici tout auprès au bord de la Seine, & chez un ami de Muſſidan.

Un jour que Muſſidan étoit à Saint Germain, & que le Prince l'y ſuivoit, comme un particulier, Haline & moi étions allées nous promener; j'entendois fort bien le langage du pays, & je commençois à le parler comme vous voyez; je diſputois avec Haline, ſi elle me découvriroit au Comte de Muſſidan: nous étions occupées à notre entretien que nous faiſions en langue Turque, de peur de ſurpriſe, quand j'entendis tout d'un coup un grand cri, & que je vis le Marquis de Montferrat à mes pieds: je n'avois point de voile ſur ma tête, mon viſage & ma taille paroiſſoient abſolument; il me vit, & ce fut pour mon malheur. Quel prodige! s'écria-t-il, elle eſt divine; & où s'étoit elle cachée? la connoiſſez-vous, Comte de Muſſidan? Quoi! j'avois ce tréſor, & je l'ignorois? Beauté céleſte, continua-t-il en me ſerrant les genoux, d'où ſortez-vous? Vous êtes la ſœur de Haline. Ah! Haline, que ne me montriez-vous plûtôt votre charmante ſœur? Haline étoit affligée; j'étois inconſolable de voir tant de ſoins inutiles & perdus. Muſſidan étoit auſſi étonné que le Prince, de me voir telle que ſa préoccupation lui faiſoit croire que j'étois; mais, quoique je lui paruſſe, il fut plus

raisonnable que le Prince : il demeura fidele à Haline, & même il eut quelque joie de voir sa promte légéreté, se croyant par-là défait d'un rival redoutable.

Durant que tous ces divers mouvemens se passoient en nous, le Marquis de Montferrat me regardoit exactement, & tournant des yeux de courroux sur Haline, pourquoi me trompiez-vous? lui disoit-il: votre sœur n'a point été malade, quel air de fraicheur! quels yeux! quelle bouche! Comme il étoit d'un tempérament impétueux, il n'eut que des expressions outrées, & ne fut pas un moment sans me parler d'un amour qui se fit d'abord craindre : j'en apprehendai toute la violence, & je ne m'abusois pas.

J'en fus si épouvantée, que je tombai effectivement malade : il me persécuta au commencement sans aucun égard, & mon mal devenant considérable, il me donna quelque repos par le conseil des médecins ; ma maladie fut longue, je pensois incessamment à Dragut, & n'en ayant point de nouvelle, je desirois de mourir, & je serois morte, si Haline n'eût decouvert qui j'étois au Comte de Mussidan ; il ne fut point étonné de me sçavoir fille de Roi : il avoit pris tant d'amitié pour moi, qu'il pensoit volontiers à mon avantage : il me pria de guérir, & me promit que s'il ne pouvoit rien obtenir pour notre liberté, qu'il se serviroit d'un moyen infaillible, dont il ne vouloit user qu'à l'extrémité.

Sur cette assurance, je repris courage, & ma santé revint ; à mesure qu'elle se rétablissoit, je voyois renaître la folle passion du Marquis de Montferrat, il avoit une impétuosité que je ne pouvois retenir. Mussidan vouloit raisonner quelquefois avec lui, il ne l'écoutoit pas, & il n'y a que deux jours, que se promenant tous deux, il lui dit nettement qu'il vouloit s'en retourner, & satisfaire son amour. Mussidan frémit à cette dé-

claration, ils furent interrompus par l'arrivée de deux hommes fort bien-faits, que j'ai appris être Dragut & le Connétable. Muſſidan m'avertit des deſſeins pernicieux du Marquis de Montferrat; mais, en même tems, il me dit qu'il y alloit apporter le remede, & qu'il iroit le lendemain trouver le Roi, à qui il conteroit mon avanture; que le Roi m'envoyeroit chercher, mon pere étant ſon ami; & qu'il s'aſſureroit de la perſonne du Marquis de Montferrat, qui ſe trouvoit inconnu ſur ſes terres.

Je fus charmée des promeſſes que Muſſidan me faiſoit, & quand il fut parti pour Saint Germain, je m'entretenois dans un endroit fort retiré entre quelques arbres avec Haline, lorſque le Marquis de Montferrat, qui ſans doute avoit entendu les projets de Muſſidan, eſt arrivé où nous étions, & deux de ſes hommes ayant pris Haline, l'ont emmenée loin de moi: nos cris à cette violence ſe ſont fait par-tout entendre, & le Prince commençoit à me montrer des deſſeins horribles, & me traitoit avec indignité, quand ces mêmes cris, que nous pouſſions Haline & moi, ont attiré à mon ſecours un homme miraculeux qui a reproché ſon infamie au Marquis de Montferrat d'une maniere pleine de hauteur; il avoit connu à notre accent que nous étions étrangers. Vous êtes dans des lieux, lui dit-il, en hauſſant l'épée, & le menaçant ſeulement, (car il le pouvoit facilement tuer,) où regne un Roi plus grand par ſa vertu que par ſa puiſſance, quoiqu'elle ſoit la plus grande du monde. Ce Roi ſi ſage, ſi juſte, & ſi vertueux, ne ſouffriroit pas une pareille violence, qui que vous puiſſiez être. Eh! de quoi te mêles-tu? reprit l'impatient Marquis de Montferrat? Qui t'appelle à des conſeils, qu'on ne te demande pas? C'eſt mon eſclave: & je ſuis tel, que le nom des Princes ne m'épouvante gueres: l'inconnu l'avoit ſaiſi durant ce tems, & je me mis à courir.

Les gens qui conduiſoient Haline, me voyant venir, & remarquant un homme qui ſembloit en vouloir à la vie de leur maître la quitterent, elle & moi nous enfonçâmes parmi des brouſſailles, & trouvant des carrieres, nous eûmes l'aſſurance d'y entrer. Dragut m'a dit tantôt que ce matin, étant allé voir le Duc de Bourbon, qui eſt, comme vous le ſçavez, mon libérateur, ce Prince lui a dit que comme les gens du Marquis de Montferrat alloient fondre ſur lui, quatre de ſes amis ſont arrivés, qu'il m'a nommés, je penſe, le Marquis du Guaſt, Pomperan, le Peloux & l'autre; qu'à cette vûe, il s'eſt tourné vers le Marquis de Montferrat. Sauvez-vous, lui a-t-il dit, car ſes gens attaquoient ce Duc, ſauvez-vous, voici de mes amis qui ne vous épargneroient pas, comme je l'ai fait. A ces mots, il s'eſt avancé vers ſes amis qui couroient déja à lui, & le timide Marquis de Montferrat, a fui avec les ſiens.

Il s'eſt raproché, quand il a vu tout calme, & ayant remarqué la maiſon où ce vaillant homme s'étoit retiré, il l'a fait épier pour ſe vanger lâchement de ce qu'il lui avoit fait manquer ſes abominables intentions, & quelque tems après l'ayant vu tout ſeul monter à cheval, il l'a ſuivi de loin, lui ſixieme, & l'a tout d'un coup attaqué avec une ſupercherie indigne d'un Prince.

J'étois heureuſement dans ce temps-là ſortie de ma retraite, ayant peur d'y demeurer pendant la nuit, & ayant vu dans ma premiere courſe toute la rive bordée de maiſons, j'eſpérois d'en trouver bien-tôt quelqu'une pour m'y ſauver, je courois de toute ma force avec Haline, quand je vous ai découverte ſi à propos: je ſuis venue à un refuge que j'ai cru que Dieu m'envoyoit. Vous ſçavez le reſte: le perfide Marquis de Montferrat a péri par les mains de l'invincible ami de Dragut; mon Amant a partagé ſa victoire, elle m'eſt

bien plus chere, & précieuſe par la part qu'il y a & par ſon bonheur & le mien, où il a travaillé lui-même.

Madame de Sancerre & Alphonſine ſe préparoient à témoigner à la Princeſſe Aphrigia le plaiſir qu'elles avoient pris au récit de ſes avantures, quand elles entendirent le bruit de la chaſſe, & jugerent que le Roi ne devoit pas être loin: un peu après, elles apperçurent un gros de gens de qualité, qui leur fit croire que ce Prince étoit parmi eux; & quand on fut à une diſtance qui laiſſoit diſcerner les objets, Aphrigia fit arrêter ſon chariot, & deſcendit. Le Roi, ayant remarqué ſon action, prit le petit galop, & ſe jetta de cheval à ſix pas d'elle: ils s'avançerent l'un vers l'autre, avec une grace & une dignité égale; ils ſe regardoient avec un pareil étonnement. François Premier admira la nompareille beauté de la Princeſſe, qui de ſon côté fût ſurpriſe de la Majeſté du Roi, de maniere qu'elle s'abaiſſa profondément devant tant d'éclat & de grandeur: le Roi ſe précipita pour ne pas recevoir cette marque de reſpect, & la ſalua avec une politeſſe charmante. Cette entrevue avoit quelque-choſe de grand & de gãlant tout enſemble; d'un côté, on voyoit une Princeſſe, belle entre les plus belles, au milieu des deux plus aimables perſonnes du monde; de l'autre on voyoit un Monarque beau, & bien-fait, environné d'un nombreuſe ſuite compoſée des Princes de ſon ſang, & des plus grands Seigneurs du Royaume, tous jeunes, & d'une mine à attirer les yeux, ſoit par leur bon air, ſoit par leur magnificence, & ce grand Roi à leur tête, bien digne d'être à ce rang, le premier de l'univers.

Madame, dit-il à la Princeſſe, je ſuis très-heureux en vous recevant ſur nos terres; je vois en vous la plus belle perſonne du monde; &, quand je vous renvoyerai à Cheredin, je ſerai bien-

bien-aise de lui témoigner par le traitement que nous aurons fait à son aimable fille, que l'amitié que nous avons pour le Roi d'Alger est sincere. Seigneur, reprit-elle, vos bontés pour mon pere & pour moi ne me surprennent pas: la renommée m'avoit instruite d'une partie de ce que je vois; mais, quoiqu'elle publie par-tout du grand Roi de France, je connois bien qu'elle ne peut jamais en parler assez dignement. Le Roi repliqua par une galanterie, & ayant remis Aphrigia dans son chariot avec Alphonsine & Madame de Sancerre, il marcha toujours à sa portiere, ayant à ses côtés le vaillant Dragut, qu'il connoissoit pour ce qu'il étoit. François Premier entretint toujours Aphrigia, qui ne parut point du tout embarassée de voir une Cour si pompeuse & si florissante, elle qui n'avoit jamais vu que la petite Isle des Gerbes, & le Serrail de Thunis.

Tandis que cette Princesse occupoit agréablement sa vûe par l'objet merveilleux qu'elle avoit devant ses yeux, Alphonsine remarqua un homme de haute apparence, mêlé parmi les Courtisans: elle le fit appercevoir à Madame de Sancerre, & lui demanda qui il étoit? C'est le frere du Roi de Navarre, lui dit-elle; je suis tout à-fait étonnée de le voir ici, & lors se penchant vers le Marquis du Guast, elle lui demanda par quelle avanture il étoit là? Alphonsine lui répondit qu'il étoit arrivé le soir de devant à Saint-Germain, & qu'il avoit amené avec lui la Princesse Isabelle sa sœur, qui étoit d'une beauté accomplie: les Seigneurs qui étoient-là en convinrent, & ne se pouvoient taire des louanges qu'ils lui donnoient: le Roi les entendit, & dit encore plus que les autres, de sorte qu'Alphonsine & Madame de Sancerre eurent une grande curiosité de voir une personne si extraordinaire.

On arriva de bonne heure à Saint-Germain. Madame, mere du Roi, reçut la Princesse d'Al-

ger au bas de son appartement, & en prit soin. Tandis qu'elles étoient occupées dans les cérémonies, Madame de Sancerre & Alphonsine se déroberent & coururent à l'appartement de la Reine qu'elles trouverent en meilleure santé; elle étoit dans son lit encore foible, elle embrassa tendrement ses cheres amies; il y avoit peu de monde dans sa chambre, la Princesse Renée étoit au chevet de son lit avec Madame de Caumont, Dona Maria d'Arragon, Villars, une fille de la Reine qui se nommoit Gontaud, & une de Madame Renée qui s'appelloit Parthenay, dont le Sire de Ponts étoit fort amoureux. Madame d'Albret, qui avoit accompagné la Princesse, assise sur le pied du lit de la Reine, marqua quelque plaisir à considérer les deux personnes qui entrerent; mais, quoiqu'on les eût préparées à la beauté de la Princesse Isabelle, elles ne laisserent pas d'en être plus frappées qu'elles n'auroient cru. . .

Personne au monde n'avoit un éclat si surprenant, sa beauté étoit éblouïssante, les couleurs, qui formoient son teint, étoient vives, & d'un coloris si animé, qu'on pouvoit dire après les Poëtes, que les lys & les roses le composoient: sa bouche, soit pour la petitesse, la forme, & le bel incarnat, eût pu servir de demeure à l'amour, s'il n'eût pas été aussi souvent dans ses yeux. Quels yeux! A-t-on un langage pour les décrire? Ils étoient sous des sourcils plus bruns que ses cheveux, avec de grandes paupieres de même; ces beaux yeux qui n'avoient point de pareils étoient d'un bleu particulier, leurs mouvemens étoient si gracieux, qu'il étoit impossible de les voir, sans desirer d'être aimé d'une si charmante personne: elle avoit l'air modeste, quand ses regards étoient baissés; mais, quand elle les élevoit, & qu'elle les portoit par-tout, quel fracas! on eût dit qu'il en sortoit des rayons de feu,

& qu'elle alloit tout enflammer : cette divine tête étoit ornée de la plus grande quantité de cheveux du plus beau blond du monde ; & des boucles naturelles, tombant sur ses épaules, achevoient de la rendre merveilleuse : cette Princesse aimoit la magnificence, & étoit toujours fort parée, mais elle avoit autant de grace dans la négligence des plus simples habits, comme Marot l'a dit si bien dans une de ses épigrammes : elle étoit née avec un esprit naturel, gai, vif, divertissant, rempli de saillies ; elle avoit toute la louable ambition qu'elle devoit avoir, libérale jusqu'à la profusion, bien-faisante, généreuse ; elle a mille fois soulagé la misere des malheureux, mais d'une façon noble & si ingénieuse, qu'elle valoit encore mieux que les biens qu'elle faisoit : elle trouvoit des inventions qu'elle seule pouvoit imaginer, pour faire recevoir ses présens à ses amis ; elle étoit faite pour la Cour, & auroit été déplacée dans un autre rang que celui qu'elle tenoit ; elle étoit franche, & n'étoit occupée incessamment que de la fortune & de l'avancement des gens qu'elle aimoit ; jamais on n'a vu un cœur si passionné & si fidele, son humeur étoit familiere avec tout le monde, s'abaissant quand elle n'avoit pas mieux, jusques à son domestique qui l'adoroit. Cette Princesse, telle que je viens de la représenter, aimoit un jeune Chevalier le plus accompli de la Cour, mais elle l'aimoit avec une délicatesse & une bonne foi qui commençoient dès ce temps là à être fort rares. Alphonsine la contemploit avidement, & il sembloit, qu'à force de la regarder, elle allât pénétrer jusques dans le fonds de son cœur pour chercher toutes les verités que je viens de dire.

Il n'y avoit d'homme dans la chambre de la Reine, que Pomperan, le Maréchal de Montmorency, & Barbesieux frere de la Rochefoucault ; un peu après, la Roche-du-Maine fit de

mander la permiſſion d'y entrer, auſſi-bien que le Comte de Tende; il fit d'abord de grandes exclamations, quand il remarqua la Princeſſe Iſabelle, qu'il n'avoit point encore vue, & il lui dit cent jolies choſes; après quoi, la Reine lui demandant comment étoit faite la Princeſſe d'Alger, il s'étendit par des paroles qui euſſent été exagérées, s'il eût parlé de toute autre beauté que la ſienne: ce qu'il diſoit fut confirmé par Madame de Sancerre & par Alphonſine, qui interrompirent ſes éloges pour raconter à la Reine leur promenade du matin, & comme elles avoient trouvé la Roche-du-Maine contant fleurettes aux deux plus jolies petites filles qu'il fût poſſible de voir: la Reine & la compagnie eurent tout-à-fait du plaiſir à ce récit; mais, ſeroit-il poſſible, diſoit cette Princeſſe, que ces deux filles ſoient auſſi agréables que vous le dites, & qu'elles aient tant d'eſprit? Cela eſt ſi vrai, Madame, reprit la Roche-du-Maine, que j'en ſuis preſque amoureux; mais je n'ai pas bien décidé laquelle j'aimerois le mieux. Comme il diſoit ces paroles, Alphonſine prit garde que le Comte de Barbeſieux rougit extrêmement. Que vois-je! s'écria-t-elle, le Comte de Barbeſieux les aimeroit-il auſſi? Voyez, Madame, la couleur qu'il a priſe: tout le monde le regarda, à cette remarque de la Princeſſe de Salerne. Je n'avouerai pas ſi j'aime les perſonnes dont vous parlez, Madame, lui répondit-il; mais, je vous dirai, que je les connois, & je ne ſuis pas ici le ſeul, continua-t-il en ſouriant, & en regardant le Comte de Tende. Ah! mon frere, reprit Villars, c'eſt donc-là le ujet, qui, depuis quelque temps, vous fait tant aimer la chaſſe? & je ne m'étonne plus de cette ſociété inſéparable de la Paliſſe & de vous. Il faut bien, repartit le Comte de Tende d'une maniere embaraſſée, que j'aie vu des perſonnes qui demeurent chez mon ami: elles ſont aimables

autant qu'on vient de le dire; & puiſque nous en ſommes ſur la plaiſanterie, Barbeſieux n'en diſconviendra pas. Non, interrompit-il, j'y prens peut-être un aſſez grand intérêt, pour en dire dans quelques jours des nouvelles à la Reine, qui pourront la ſurprendre en la divertiſſant. Je vous en prie, lui dit-elle: je ne ſçai pourquoi vous me donnez de la curioſité, hâtez-vous de la ſatisfaire.

Après quelques autres entretiens, le Roi vint voir la Reine ſa ſœur: on lui parla des petites filles, & il loua beaucoup la beauté d'Aphrigia: la Princeſſe Renée qui vouloit la voir, ſortit ſuivie de la Princeſſe de Bearn, & des autres Dames qu'elle mena ſouper avec elle.

Tout le monde ſuivit le Roi, il n'y eut que Pomperan qui demeura ſeul avec la Reine; & mettant un genouil près de ſon lit, voulez-vous nous creuſer à tous le tombeau, Madame, lui dit-il, par la continuation du mal de votre Majeſté? Je n'oſe vous parler du Prince fatal qui vous adore, puiſque deux ou trois paroles, qu'Alphonſe & moi vous avons dites, vous ont aſſez déplu, pour porter le chagrin que vous en avez, juſqu'à altérer votre ſanté: dès que Pomperan s'étoit approché, la Reine s'étoit émue, elle l'écouta avec douceur, le regardant avec des yeux languiſſans, où l'on voyoit plus de tendreſſe que de couroux. Que vous êtes cruel, Pomperan, lui dit-elle! après avoir gardé quelque temps le ſilence: pourquoi me parler de ce Prince? Croyez-vous, que ſi la bienſéance me le permettoit, je ne vous en parlerois pas moi-même? Vous n'ignorez pas les ſentimens que j'eus pour lui: il les mérite encore, puiſqu'il eſt innocent; mais ſon malheur & le mien m'en défendent l'uſage. Eh bien, reprit Pomperan, ne l'aimez plus, mais ſouffrez qu'il vous aime: ſouffrez même, que ſans vous dire qu'il vous aime, il vous voie;

permettez-lui de venir *incognito* dans ce pays. Que me proposez-vous! s'écria foiblement la Reine, vous voulez donc, que perdant toute raison, & renonçant même, continua-t-elle en soupirant, à l'amitié que je pourrois avoir pour le Connétable, je le livre à la justice du Roi, qui devroit un terrible exemple à ses sujets rebelles, & que je l'abandonne sans pitié aux emportemens de Madame la Régente? Je vous ai déjà dit, repartit Pomperan, qu'il peut venir *incognito*, & je répons de la sureté de sa personne. Allez, allez, interrompit la Reine, est-il possible que vous aimiez ce malheureux Prince, & que vous songiez seulement à exposer des jours si précieux? La Reine rougit en achevant ces mots, & se couvrit de la main le visage. Ne craignez rien, Madame, reprit Pomperan, je répons de la vie de mon maître, donnez-moi seulement votre consentement. Vous me faites frémir à y penser seulement, lui dit la Reine, en se tournant de l'autre côté: ne songeons qu'à conserver ce Prince; peut-être que le Ciel trouvera les moyens de le rendre un jour plus heureux qu'il n'est. Adieu, retirez-vous, Pomperan.

Il obéit à la Reine, & sortit plein de joie de la douceur qu'il avoit trouvée dans ses manieres & dans ses discours: il croyoit y remarquer moins de répugnance pour voir le Duc de Bourbon, que de crainte pour le danger qu'il couroit; aussi ne manqua-t-il pas de monter à cheval, & d'aller porter ces flatteuses pensées à ce grand & malheureux Prince.

Son discours avoit jetté la Reine dans de tristes réflexions, & la tendresse agita son cœur par des mouvemens sensibles, qui auroient fait la félicité du Connétable, s'il les eût pu deviner: elle fut long-temps à lui donner toutes ses pensées, demeurant immobile dans son lit. Se remuant enfin, elle eut quelque surprise de trou-

ver une Lettre dans ſes draps, elle imagina d'abord, qu'elle étoit du Connétable, & que Pomperan l'y avoit miſe; elle croyoit avoir aſſez de force pour la lui rendre, ſans la lire, mais trouvant qu'elle n'étoit point cachetée, elle ne pût réſiſter à voir des marques d'un amour qui lui étoit encore ſi cher, elle lut donc & trouva ces paroles,

LETTRE.

SI le ſouvenir de mon amour ne vous eſt point odieux, Madame, permettez-moi de me rendre auprès de vous; je ne veux que vous voir, vous adorer, vous le dire, & m'en retourner; enfin de quelque maniere que vous en ordonniez, il faudra que je meure, ou que je vous voie: plaiſe à l'amour de prendre ma figure, & de ſe préſenter à vos yeux. O! Dieu, que j'ai ſi religieuſement ſervi, fais ce miracle en ma faveur! N'en doutez point, Princeſſe, ce démon de mon ame ſe montrera à vous: il vous fera voir ma paſſion pure & ſincere; & vous ſerez perſuadée, que ſi vous voulez que je vive, il faut que je vive pour vous.

La Reine tint long-temps cette lettre, en la reliſant pluſieurs fois; enfin elle ne liſoit plus, & penſoit ſeulement, & voulant la relire encore, quelques larmes lui en ôterent la vûe. Juſte Ciel! diſoit-elle en elle-même, ce Prince eſt plus fort que jamais dans mon cœur. Eh! en avois-je douté? reprit-elle, en avois-je douté? Ne lui donnois-je pas inceſſamment toutes les penſées & tous les momens de ma vie? Là, ſon ame ſembla recevoir une nouvelle impreſſion de tendreſſe, & ayant été interrompue par ſes femmes pour les choſes qui lui étoient néceſſaires, elle les fit retirer, & donna la plus grande partie de la nuit à l'occupation où elle étoit aſſujettie, malgré elle.

Après le repas de la Princeſſe Renée, elle ſe rendit chez Madame mere du Roi, avec qui Aphrigia avoit ſoupé, & après que ces deux Princeſſes ſe furent fait les civilités qui ſe pratiquent dans ces occaſions, Madame la Régente remit la Princeſſe d'Alger entre les mains de la fille de Louis XII. qui la mena dans ſon appartement: un peu après Dragut y étant entré, & lui ayant parlé bas, elle paſſa dans ſon Cabinet avec la Princeſſe Renée; Madame de Sancerre, & les Princeſſes Eſpagnoles, y entrerent auſſi; on lui apprit que le Connétable étoit dans le pays, & qu'il lui demandoit la grace de pouvoir la voir ce même ſoir: la Princeſſe eut beſoin de toute ſa force d'eſprit, pour ſupporter une ſi grande ſurpriſe; elle étoit ravie de revoir ce grand homme qu'elle aimoit ſi chérement, mais elle étoit en des craintes mortelles pour le péril qu'il couroit. Dragut lui dit en peu de mots, ſans rien oublier, tout ce qui concernoit ce Prince depuis qu'il étoit arrivé; elle paſſoit à chaque choſe d'étonnement en étonnement, & Dragut l'ayant aſſurée qu'elle pouvoit le voir ſans riſque, & lui ayant dit comme la choſe ſeroit menée, elle s'abandonna à ſa conduite, & fut à la promenade avec la Princeſſe d'Alger: le Roi y étoit déjà, & toute la Cour; d'abord on fut tous enſemble, & quand la lune parut, on ſe promena par petites bandes. François Premier ſe ſépara avec la charmante Helli, Tallard, & Saint Severin. Fronſac eut le bonheur d'être ſouffert dans cette petite compagnie; la Princeſſe Renée & la Princeſſe d'Alger étoient enſemble avec Dragut & le Prince de Ferrare. Madame Renée le pria de ne la pas ſuivre, parce qu'Aphrigia lui vouloit parler; il obéit, & fut trouver le Roi: la Princeſſe d'Arragon, Alphonſine, & Madame de Sancerre, marchoient à dix pas de la fille de Louis XII. conduites par le Marquis du Guaſt: ils devoient

tous être de l'entrevûe qui ſe devoit faire avec le Connétable ; d'autre côté, la Princeſſe Iſabelle étoit avec Madame de Caumont & quelques Seigneurs : Madame de Guiſe & Villars les joignirent, toutes les filles de la Reine & des Princeſſes étoient diſperſées chacune avec la compagne qu'elle aimoit le mieux ; & la Roche du Maine, trouvant Madame d'Albret aimable, s'étoit attaché auprès d'elle ; elle étoit avec Madame de Vendôme & la Ducheſſe d Eſtouteville.

D'autre côté, la Ducheſſe d'Angoulême avoit envoyé dire à d'Orval de ſe rendre auprès d'elle, & ayant achevé quelques affaires, elle deſcendit par un eſcalier dérobé, & fut dans le parc ; elle tenoit ſa favorite ſous les bras : & prenant les allées les moins fréquentées ; je ne ſçai comme je ſuis aujourd'hui, ma chere d'Orval, lui diſoit-elle, mais j'ai le malheur de penſer plus au Connétable, que je n'ai fait de ma vie. Que je ſuis lâche de ne pouvoir ſurmonter une paſſion ſi honteuſe ! quels affronts ne m'a-t-il point faits ! A chaque injure que j'ai ſouffert, j'ai cru le haïr ; & après l'avoir vivement reſſentie, j'ai connu que je l'aimois avec plus de violence. On a vu quelque-fois des paſſions malheureuſes, lui répondit d'Orval en ſoupirant ; mais la vôtre n'a point d'exemple dans ſa rigueur : pour moi j'aurois cru, Madame, qu'il n'en falloit pas tant pour guérir, que les outrageans procédés que ce Prince a eus pour vous. Mon cœur eſt tout différant des autres, reprit la Régente ; je croi pour moi, que la réſiſtance du Connétable aigrit ma paſſion : un grand cœur n'aime pas qu'on lui réſiſte, il prétend tout ſurmonter, & il me ſemble que tant d'obſtacles me doivent enfin préparer la victoire.

Cependant, il vient de ſe rejetter dans de nouveaux crimes contre la France, reprit d'Orval, depuis le mariage de la Reine ; le Roi irrité lui

a fait annoncer une haine éternelle ; il s'eſt remis à la tête des troupes de l'Empereur ; il ſemble que rien ne peut plus le ramener : que ſçait-on, dit Madame la Régente, ce qui peut encore arriver : vous voyez par ma folie ce que ne peut point l'eſpérance ; j'ai pourtant quelque choſe qui m'inquiete, & que je ne puis dire, depuis que Pomperan eſt ici : vous vous ſouvenez bien du ſoir qu'il arriva au dernier bal que nous avons eu : j'y fus inceſſamment dans une agitation extraordinaire ; & quand je vis Pomperan, je ſentis un friſſon horrible courir par tout mon corps. Depuis ce temps, je ſuis dans ce certain état où l'on eſt, quand on attend quelque choſe, ſans ſçavoir quoi.

Comme la Régente diſoit ces paroles, elle étoit dans une allée qui bordoit la terraſſe ; elle remarqua une femme qui la traverſoit fort vîte, pour en aller rejoindre deux autres, qui étoient à quelques pas d'elle ; elle ne put diſcerner qui elle étoit, ne faiſant pas en cet endroit aſſez de clarté, mais, elle y voyoit aſſez pour remarquer que cette perſonne tirant ſon mouchoir de ſa poche, en fit tomber quelque choſe d'extraordinairement brillant ; quand elle ſe fut éloignée. Madame la Régente s'approcha de l'endroit où cela pouvoit être, & d'Orval l'ayant ramaſſé, elles virent toutes deux que c'étoit une boëte couverte de Diamans : la Ducheſſe ſe mit à rire ; ſi nous avions beſoin de nous enrichir, dit-elle, ceci pourroit nous ſatisfaire, voyons ce que c'eſt, & l'ouvrant aiſément en ſe mettant au clair de la lune, quelle ſurpriſe fut la ſienne, de reconnoitre ce viſage bien-aimé, de voir en un mot que c'étoit le portrait du Duc de Bourbon ! D'abord elle fit un grand cri ; & l'ayant regardé long-temps, elle jetta enfin une vûe toute troublée ſur d'Orval ; que vois-je, diſoit-elle ! le voyez-vous ? Oui, Madame, reprit cette fille, &

je ſuis auſſi étonnée que vous pouvez l'être. Eſt-ce votre mauvais génie, qui, pour vous perſécuter encore, vous met ce fatal portrait entre les mains? Et à quoi cela pourroit-il ſervir? repliqua la Ducheſſe: il eſt encore mille fois mieux dans mon cœur, & ſe mettant ſur un banc qui étoit ſur la terraſſe, elle fit aſſeoir d'Orval à ſes côtés. Qui vit jamais, lui dit-elle, une avanture pareille à la mienne? & à quoi me peut-elle mener? pourquoi penſer au Connétable? pourquoi vous en parler? pourquoi trouver ſa peinture par une rencontre ſi imprévue? Après cela, elle ſe tut, & ſe laiſſa aller à une aſſez longue rêverie: elle en ſortit par un profond ſoupir; &, reprenant la parole avec une mélancolie extrême; hélas! dit-elle, quand je conſidere tout le cours de ma vie, que j'y vois de contrariétés! Que ce ſera une ample matiere pour les Hiſtoriens, & qu'ils auront ſujet de me peindre avec des couleurs bien diſſemblables! Je ne me flatte point, d'Orval, je connois tout ce qu'on pourra dire de moi: d'un côté, on ne voit qu'une vie toute brillante, toute pleine de gloire, on ne verra que du bonheur, depuis le moment de ma naiſſance; je ſors du plus beau ſang de l'univers; à peine y ai-je quitté les charmes de l'enfance, qu'on me donne pour époux le plus vertueux de tous les Princes, le plus beau, le plus aimable, & le plus illuſtre. J'ai des enfans de lui, qui ne ſont que trop accomplis, pourſuivit-elle, en ſoupirant; je demeure veuve à dix-ſept ans, & il ſemble que je le ſois dans un ſi jeune âge, pour acquerir, par ma conduite & par l'éducation que je donne à mes enfans, une réputation immortelle: le ciel, pour combler ma fortune, appelle mon fils au trône, il lui donne la plus auguſte Monarchie de l'univers; & j'ai autant de puiſſance dans ſes états, que j'en ai dans ſon cœur: mille actions de bonté & de courage me gagnent toutes les voix, qui ne pu-

blient que mes louanges. Quelle gloire! Voici les épines, que j'ai mis moi-même ſous de ſi belles fleurs; je laiſſe ſurprendre mon cœur à une paſſion pleine de foibleſſe; j'aime un jeune homme qui n'a que du mépris pour moi; j'en hais ma fille, & je la rends malheureuſe par deux mariages que je la force de faire, par mon injuſte autorité, & par mon horrible artifice; je perſécute cet homme qui m'eſt ſi cher, je le ruine, je l'oblige à me fuir, à devenir perfide, rebelle; je porte ma vangeance, juſqu'à armer mon propre fils; je ſuis cauſe du malheur de la France, à la funeſte journée de Pavie; tiſon fatal de la guerre, je déſole un pays où l'on m'adoroit: j'ai couronné tant de crimes par ce dernier; vous ſçavez que je corrompis Lurcy, que j'ai rendu la Reine ma fille la plus malheureuſe perſonne du monde; & que la deſtinée du Duc de Bourbon n'eſt pas meilleure que la ſienne. Eh bien, d'Orval, continua-t-elle, que dites vous de ces deux portraits ſi différens? & quelle juſtice ne vois-je pas, que l'avenir rendra un jour à ma mémoire?

Eh! Madame, lui repliqua d'Orval, quelle triſte récapitulation venez-vous de faire? Vos vertus feront pardonner votre foibleſſe; quelle eſt la femme qui n'a point aimé! vous vous êtes adreſſée à un cœur prévenu: voilà tout ce qui fait votre malheur; mais, eſt-il poſſible qu'il ſoit toujours inexorable? ne ſeroit-ce pas le temps de le ſonder encore? Ah! non, dit-elle, non, il m'abhorre. Mais que ſçavez-vous, Madame, reprit d'Orval? Croyez vous qu'il vive ſans réflexion? Ne peut-il pas voir que l'Empereur le joue, & qu'il ne lui tient aucune de ces éclatantes promeſſes dont il l'abuſoit: le Roi lui ravit une épouſe; le Roi de Navarre lui en prend une autre; il ne poſſede rien, car le titre de Généralat, dont Charles-Quint vient de l'honorer, n'eſt qu'un

vain titre; il eſt bien-aiſe de ſe ſervir d'un ſi grand Capitaine contre la Sainte Ligue, que ſon intérêt cherche à détruire. Je voudrois, Madame, pourſuivit d'Orval, parler à Pomperan, & lui faire goûter les avantages que le Duc de Bourbon peut encore trouver en France par votre moyen. Pomperan eſt un honnête homme, repartit la Ducheſſe, dévoué entiérement aux ſentimens du Duc de Bourbon: il me ſerviroit mal. Je voudrois donc, repliqua d'Orval, employer le Marquis du Guaſt, qu'on dit qui eſt ami de ce Prince: je voudrois lui donner une pointe de jalouſie ſur le ſouverain commandement qu'il auroit, ſi le Connétable ne l'avoit pas; il ſentira la force d'un raiſonnement que ſon intérêt appuyera: il pourroit inſinuer dans l'eſprit du Duc de Bourbon, le retour de la patrie, & la paix avec ſon Roi.

Je me tiens à ce dernier avis, reprit Madame la Régente: je m'en ſervirai; mais, d'Orval, qui a perdu ce portrait, que je tiens entre les mains? je vous avoue qu'il s'éleve beaucoup d'inquiétude dans mon ame: ce n'eſt point ma fille qui pouvoit l'avoir, elle eſt dans ſon lit malade. Ah! Madame, répondit d'Orval, la Reine ne l'a jamais eu, & je ſuis aſſurée qu'elle ne le garderoit point: je le croi comme vous, repliqua la Régente; mais qui voulez-vous que je ſoupçonne? Ce n'eſt aſſurément aucune Dame de la Cour qui l'ait eu: ne ſeroit-il point à ces Eſpagnoles? Elles ſont l'une & l'autre d'une beauté à pouvoir avoir amuſé en Eſpagne le cœur du Connétable.

On dit que le Marquis du Guaſt & le Prince de Melphe n'en ſont pas haïs, reprit d'Orval: que voulez-vous donc que je penſe, repartit la Ducheſſe? Eſt-ce la fille du Roi d'Alger? O! pour Aphrigia, s'écria d'Orval, on ſçait qu'elle aime Dragut, & peut-être n'a-t-elle jamais entendu parler du Connétable. Madame d'An-

goulême ne repliqua rien, & un peu après frappant des mains l'une contre l'autre, ah! c'eſt la Princeſſe Iſabelle, s'écria-t-elle, je n'en ſçaurois douter; elle a des charmes capables d'aſſujettir un cœur. Le Roi de Navarre, peut-être, veut rendre au Duc une autre épouſe, en échange de celle qu'il lui a priſe; ſans doute le Roi mon fils entre dans ce deſſein. Pomperan eſt venu pour ce traité ſecret, & comme ma fille ne l'ignore pas, c'eſt ce qui cauſe ſa maladie: elle aime toujours le Connétable; mais, comme elle a de la vertu, elle ne veut point s'oppoſer à ſon rétabliſſement auprès du Roi; & je me ſouviens même, que ce n'eſt que depuis que Pomperan eſt ici, qu'elle eſt malade: c'eſt ſans doute pour cela que la Princeſſe de Bearn eſt venue: je n'avois garde d'imaginer toutes ces choſes, quand le Roi, & le Roi de Navarre me propoſerent, il y a quelques jours, de la faire venir auprès de ma fille, & de trouver bon que le Prince de Bearn ſon frere l'amenât; car vous ſçavez qu'il m'avoit offenſée en tirant l'épée dans les jardins de Cognac, où j'étois alors. Hélas! je n'entendois point de fineſſe à tout cela: je conſentis à ce qu'ils voulurent; mais préſentement que j'ai des clartés ſuffiſantes, j'empêcherai tous leurs projets, & je ſuivrai les miens: en diſant cela, Madame la Régente ſe leva, continuant ſon entretien, & regagna le château.

Perſonne de toutes celles qui ſe promenoient ne s'étoient retirées ſi tard qu'elle, quoiqu'il y en eût qui n'euſſent pas de moindres affaires: la Princeſſe Renée, remplie de ſon deſſein, marchoit avec Aphrigia, écartée des autres. Dragut guidoit leurs pas, & Alphonſine, Madame de Sancerre, Dona Maria, & du Guaſt les ſuivoient. Pomperan, allant trouver le Prince, rencontra Lautrec, qu'un pareil deſſein menoit auſſi, qui lui dit qu'il l'alloit chercher, pour lui faire voir la

Princeſſe Renée: ils furent donc de compagnie; & quand ils virent ce grand & malheureux Prince, ils le firent monter à cheval accompagné du Peloux: en marchant, le fidele Pomperan ne manque pas de rendre compte à ſon illuſtre maître de ce qui s'étoit paſſé entre la Reine & lui: le Prince n'oſoit ſe flatter, il demanda au ciel que ce que Pomperan croyoit fût vrai; il fit part de ce qu'il lui diſoit à Lautrec, qu'il n'avoit jamais penſé être ſon rival. Lautrec s'étoit tout-à-fait réſolu à épouſer d'Orval; &, s'il n'aimoit pas encore cette charmante fille, on peut aſſurer qu'il avoit une grande diſpoſition à la rendre heureuſe; il étoit touché de ſon caractere & de ſon mérite; il croyoit ſe détacher de la Reine: les malheurs du Duc lui faiſoient pitié, de maniere qu'il entra dans la ſuite de ſa confidence avec ſa bonne foi accoutumée; il dit au Prince, que la Reine ſe portoit mieux; & comme il ſe hazardoit beaucoup par un long ſéjour, il lui promettoit qu'il la lui feroit voir dans peu: le Connétable l'embraſſa à cette charmante promeſſe, & quant à ſon voyage, il l'aſſura qu'il ne ſe découvriroit pas du côté d'Italie, parce que Philibert de Châlons, Prince d'Orange, à qui il l'avoit confié, le cacheroit ſoigneuſement, & ſous l'ombre d'une feinte maladie qu'il avoit ſemée.

Quand ils furent aſſez près du lieu où ils devoient ſe rendre, ils mirent pied à terre, & laiſſerent leur chevaux au Peloux, qui s'éloigna de quelques pas.

D'autre part, le Marquis du Guaſt qui étoit convenu de certain ſigne avec Lautrec, quitta les Dames avec qui il étoit, & alla pour le reconnoître; & un peu après il s'en rapprocha, & les mena toutes où le Connétable les attendoit; il courut d'abord à la Princeſſe Renée, & lui voulut baiſer les mains; mais elle l'en empêcha,

l'embraſſant avec une grande tendreſſe. Ah! Prince, lui dit-elle, je vous revoi donc, en croirai-je mes yeux? Oui, c'eſt vous même; mais que ne vous vois-je heureux? J'en donnerois la meilleure partie de mon ſang, continua-t-elle, en s'attendriſſant, & en l'embraſſant encore. Je dois tout à votre bonté, Madame, reprit-il, les yeux humides de quelques larmes, & à cette conſtante amitié dont vous m'honorez encore, tout criminel & banni que je ſuis. Ah! Seigneur, reprit-elle, ne parlons point de vos malheurs, ils nous feroient une occaſion ſi triſte, qu'ils prendroient tout le temps que nous avons à vous donner, & nous empêcheroient de penſer à ce qu'il faut faire pour les ſoulager. Hélas! reprit-il, je ne deſire que de voir un moment la Reine. Je le ſçai bien, repliqua-t-elle, & c'eſt à quoi il faut ſonger, & je puis vous donner la joie de vous dire que je penſe que cela pourroit être demain même. Eh, comment! s'écria l'amoureux Prince: que je vous devrois! ma Princeſſe! Le Roi, continua-t-elle, m'a fait confidence d'une fête de nuit, dont il veut divertir & ſurprendre la Princeſſe d'Alger; c'eſt une illumination que nous connoiſſons, & qui eſt tout-à-fait galante: vous voyez, continua-t-elle en riant, & en ſe tournant vers Aphrigia, Madame, que je commence à trahir le Roi, pour ce Prince. Mais, reprit-elle, d'un air plus ſérieux, la Reine ne ſçauroit être préſente à ces plaiſirs; & quand le Roi nous l'a dit tantôt, à elle & à moi, elle a aſſuré qu'elle auroit aſſez de force pour ſe rendre ſur la terraſſe de ſon appartement, d'où elle verroit tous ces feux qui font un objet ſi agréable; de ſorte que je ne trouve aucune difficulté à vous faire voir la Reine, pourvu qu'on vous conduiſe ſur cette terraſſe, & qu'on ait une grande circonſpection, comme on l'aura ſans doute; je me charge de conduire le Prince, dit Lautrec, & nous l'ac-

l'accompagnerons, dirent Dragut & du Guaſt. Non pas cela, reprit la Princeſſe, il faut que le Roi vous voie, & vous ne pouvez-vous diſpenſer d'être avec lui, puiſque c'eſt aux Etrangers qu'il donne cette fête; je ne ſuis en peine que de celles de nous qui ſeront auprès de la Reine; je m'offrirois à y être, mais c'eſt un abus, je ne le puis, il faut que je faſſe les honneurs de la fête du Roi. Nous demeurerons auprès d'elle, dirent Alphonſine & la Princeſſe d'Arragon; cela ſe peut encore moins, interrompit Madame Renée, & vous avez contre vous la même raiſon de Dragut & du Marquis du Guaſt: la choſe me regarde, reprit Madame de Sancerre, quand je n'aurois pas vu mille fêtes ſemblables, je ferois un plus grand ſacrifice au Duc de Bourbon; il lui ſerra tendrement la main à ces paroles: il y avoit quelque temps qu'il la lui tenoit. La Reine a déja déclaré à toutes ſes Dames & à toutes ſes filles, pourſuivit Madame de Sancerre, qu'elle vouloit qu'elles ſe paraſſent extraordinairement, & qu'elles allaſſent à la fête; nous avertirons Madame de Caumont que ce Prince aime, & qui ne lui eſt point ſuſpecte; elle demeurera avec moi auprès de la Reine: on ne s'étonnera point de ce qu'elle prendra ce parti, quoiqu'elle ſoit ſi jeune, & ſi belle, parce qu'on ſçait ſon attachement pour ſon mari, qui eſt allé porter les ordres du Roi en Italie; je ſçai bien certainement qu'elle ne voudroit pas ſe trouver à cette fête; ainſi je voi que tout ſe diſpoſe pour le contentement du Connétable: je ne crains que les reproches que la Reine nous fera; mais à tout hazard, je voudrois déja avoir procuré ce plaiſir au Prince.

Ils approuverent tous l'expédient que la Comteſſe avoit propoſé, & ils étoient dans l'eſpérance de les voir réuſſir heureuſement, quand Dragut & du Guaſt, qui de temps en temps faiſoient

le guet, de crainte de surprise, les avertirent qu'ils entendoient le Roi, & un peu après ils l'ouirent rire; d'abord le généreux Lautrec se mit devant le Connétable, & le hardi Dragut s'avança vers le Roi, les Princesses ne firent qu'un peloton, & l'enveloperent, tandis que Lautrec & le Prince s'enfonçoient sous quelques arbres & s'éloignoient. Alphonsine alla gaiement se mettre à côté du Roi. Avouez la vérité, Seigneur, lui dit-elle, vous marchez avec plus d'assurance dans l'obscurité de ce bois, que vous ne faisiez la nuit que vous alliez voir l'infortunée Chimene. Ah! que rappellez vous à mon souvenir! lui repartit ce Prince; vous êtes une cruelle fille; j'avois de la disposition à la joie, & vous replongez la tristesse dans le milieu de mon cœur. Ce n'est pas mon dessein, Sire, lui dit-elle, & pour vous faire reprendre votre belle humeur; si je ne le puis toute seule, j'appellerai la charmante Helli. Cette belle fille s'entendit nommer; j'écoutois Dragut, Sire, dit-elle au Roi, qui me disoit que Roxelane, à qui il me flatte de ressembler, pouvoit bien se promener à l'heure qu'il est, & être dans des jardins délicieux; mais il m'assuroit qu'elle y voudroit avoir une aussi bonne compagnie que celle qu'il y a ici; je le croi, reprit le Roi en riant, elle nous aimeroit bien autant que ces vieux eunuques qui l'environnent: tout le monde rit de ce qu'avoit dit le Roi; &, comme il revint fort gai, dans un moment chacun le fut à son exemple, sur-tout les amis du Duc de Bourbon, qui étoient ravis qu'il se fut échapé à la vûe du Roi, qui, en donnant le bon soir aux Dames, les pria de ne se lever le lendemain que bien tard.

Il fut obéi, & quand la Princesse d'Arragon voulut s'habiller, elle fut surprise de ne trouver plus dans sa poche le portrait du Connétable, que la Reine lui avoit donné pour le rendre au

Marquis du Guaſt; c'étoit elle qui l'avoit fait tomber de ſa poche, en tirant ſon mouchoir le ſoir précédent; quand Alphonſine étoit allé chercher Lautrec, elle s'étoit ſéparée un moment de la Comteſſe de Sancerre & d'Alphonſine, & ce fatal moment avoit cauſé ſa perte; elle en étoit trés affligée pour les accidents qu'elle pourroit cauſer. Quand du Guaſt entra chez elle, il partagea ſon chagrin, & lui dit que ſi on en parloit, Pomperan diroit que c'étoit lui qui l'avoit perdu; car il n'imaginoient pas que la Ducheſſe d'Angoulême l'eût vu tomber de la poche d'une femme.

D'autre côté, Madame de Sancerre qui penſoit à avertir Madame de Caumont, afin qu'elle aidât aux projets qu'on avoit faits, paſſa dans ſon appartement: elle la trouva dans une négligence qui lui fit bien connoître qu'elle ne ſongeoit pas à la fête, & la tirant à part, elle lui conta tout ce qui regardoit le Connétable. Madame de Caumont fut charmée de le revoir, & de trouver une occaſion de le ſervir; elle dit a ſon amie, qu'elle avoit réſolu, comme elle le voyoit par ſon habillement, de demeurer avec la Reine; & que, ſon mari étant abſent, elle ſçavoit bien qu'elle n'aimoit pas à ſe divertir, pendant qu'il étoit éloigné; elles ſe rendirent chez cette Princeſſe, après avoir concerté ce qu'elles devoient faire; elle fut bien-aiſe de la réſolution qu'elles avoient priſe de lui tenir compagnie, elle les en récompenſa ſur le champ par des careſſes, à qui elle ſeule donnoit un prix infini.

L'après dinée, le Roi lui mena la charmante Aphrigia, qui n'eut pas ſi tôt mis les pieds dans la Chambre de la Reine, que l'ayant apperçue ſur un petit lit de repos, elle s'arrêta & demeura immobile, après quoi elle fit des ſignes d'une ſi grande admiration, que la Reine qui devoit être accoutumé à cette effet de ſa prodigieuſe beauté,

ne put s'empêcher d'en avoir un modeſte embarras; elle tendit les bras à la Princeſſe d'Alger, qui s'y jetta avec un reſpect qu'elle témoigna par toute ſon action. La Reine lui dit cent choſes obligeantes; elle y répondit peu, parce qu'elle étoit toute étonnée, & quand elle fut aſſiſe, ſe tournant vers Haline, qui étoit derriere ſa chaiſe, elle lui parla en ſa langue naturelle, & prononça pluſieurs fois le nom de Fatima. Alphonſine ayant demandé à Dragut ce qu'elle diſoit, il lui répondit qu'elle aſſuroit Haline que la Reine devoit être la fille du Prophete Mahomet: la Princeſſe de Salerne rit, & fit part de cette penſée à la Compagnie, qui trouva que la Princeſſe d'Alger ne pouvoit pas à ſa maniere louer plus dignement la beauté de la Reine.

Quand elle eut été quelque temps avec elle, le Roi craignant que le grand monde n'incommodât ſa chere ſœur, mena Aphrigia chez Madame de Vendôme, où il devoit y avoir une Muſique excellente. La Princeſſe Renée, après avoir dit à la Reine qu'elle la verroit encore avant la la fête, ſe diſpoſa à ſuivre le Roi, & le Prince de Béarn s'offrit à la conduire; elle rougit en lui donnant la main, & il parut un air fier & inquiet ſur ſon viſage: elle parla à tous ceux qu'elle rencontra ſur ſon chemin, pour empêcher ce Prince de l'entretenir, il le connut avec dépit: Madame, lui dit-il, je vois bien que vous n'êtes point changée, & vous me mépriſez autant que vous l'avez fait autrefois. Seigneur, lui répondit-elle, j'avoue que je ſuis la même; votre ſeul changement en peut produire en moi: vous ſerez donc toujours inexorable, lui répondit-il, puiſque je ſuis plus amoureux que je ne le fus de ma vie. La Princeſſe ne lui répondit rien, & voyant le Prince de Ferrare dans l'anti chambre de Madame de Vendôme, avec pluſieurs Princes, & qu'il rougiſſoit en la voyant menée par le Prin-

ce de Béarn, elle lui ſourit agréablement: Prince, lui dit-elle, où étiez-vous? J'ai été étonnée de ne vous avoir pas vu chez la Reine. J'ai dîné avec le Duc de Vendôme, lui répondit-il: je ſuis trop heureux, continua-t-il, en lui parlant à l'oreille, ſi la préſence des autres ne vous a pas empêché de deſirer la mienne. Du premier moment que la Princeſſe avoit parlé à Hercule d'Eſt, le Prince de Béarn avoit laiſſé ſa main, & lui avoit fait une profonde révérence.

La Muſique fut merveilleuſe, on l'écouta d'abord avec un grand ſilence; après cela il y eut plus de liberté, & ceux, qui n'y étoient pas ſi attachés, alloient & venoient dans cet appartement: la Princeſſe d'Arragon, qui avoit remarqué ce qui s'étoit paſſé entre le Prince de Béarn & la Princeſſe Rénée, s'approcha d'elle, & lui fit voir ſes ſentimens ſur ce qu'elle avoit apperçu. La Princeſſe lui avoua la vérité; & paſſant dans une autre chambre, elles ſe parlerent de tout ce qu'on pouvoit dire ſur tant de gens qui les environnoient, & qui avoient des choſes ſi ſérieuſes ou ſi galantes à démêler enſemble; mais Dona Maria interrompant la ſuite de cet entretien; ne parlons que de ce qui vous regarde, Madame, pourſuivit-elle; ne voulez-vous pas que j'en ſois inſtruite? Je ne ſçaurois vous refuſer, lui répondit la Princeſſe: nous voici près de chez vous, paſſons y, & entrant dans le cabinet de Dona Maria, elles s'aſſirent toutes deux ſur des piles de carreaux de maroquin, pour avoir plus de fraicheur, & la Princeſſe commença à parler de cette ſorte.

HISTOIRE
DE LA
PRINCESSE RENÉE.

VOUS avez ſçu tant de particularités de cette Cour, depuis que vous êtes ici, & l'on vous a déja ſi inſtruite de ce qui regarde ma grande jeuneſſe, que cette connoiſſance exacte que vous avez, m'épargnera beaucoup de paroles; &, paſſant légérement ſur d'inutiles circonſtances, je viendrai à ce qui peut vous apprendre ſeulement l'état de mon ame, & les ſentimens que j'ai inſpirés.

Je perdis la Reine ma mere ſi jeune, que je puis dire que je me dois à moi-même l'éducation que j'ai eue: un naturel heureuſement porté à toutes les bonnes choſes, m'inſpira l'envie de ſçavoir ce que la plûpart des autres femmes ignorent; je pris ſoin d'embellir mon eſprit, je tâchai de l'orner par le ſecours des modernes & des anciens; & j'ai penſé que n'étant preſcrit à l'homme qu'un ſi petit nombre d'années, il devoit par ſon induſtrie ſe faire de tous les tems.

Puiſque j'ai commencé de me louer, je vous dirai, ma chere Princeſſe, que j'ai l'humeur fort douce, ce qui fait qu'on ſe plaît toujours dans ma ſociété; je ſuis gaie & triſte avec les perſonnes que j'aime, ſuivant la ſituation dans laquelle elles ſe trouvent: ce caractere m'a donné bien des cœurs, & m'a acquis une eſpece de regne volontaire ſur tous les ſujets du feu Roi mon pere;

auſſi tous les grands Seigneurs ſe ſont empreſſés à mettre leurs filles & leur parentes auprès de moi: la jeune Ducheſſe d'Eſtouteville y demeure, ſon appartement, comme vous voyez, eſt près du mien, & je ne la traite pas moins bien, que ſi elle étoit ma ſœur, de même que les autres filles des premieres maiſons, & qui ſont ſi diſtinguées par leur rang, & par la maniere dont elles ſont avec moi: ce fut la Reine ma mere qui établit cette pratique, elle avoit un nombre infini de Princeſſes & de filles des plus illuſtres familles, & depuis la coutume en eſt demeurée parmi nous.

Par cette raiſon, & par mes manieres aiſées, la Cour a toujours été extraordinairement groſſe chez moi, & le ſeul homme, avec qui je vivois froidement, étoit Fronſac que vous connoiſſez, qui eſt un très-galant homme, ayant mille bonnes qualités; mais il eſt fils du Maréchal de Gien que ma mere faiſoit profeſſion ouverte de haïr, & qu'elle a perſécuté juſqu'à la mort: on nous avoit inſpiré ces ſentimens à la feue Reine ma ſœur & à moi; il venoit chez moi comme tout le reſte des Seigneurs; mais, comme je vous dis, je n'avois aucune familiarité avec lui.

Je vivois tranquille ſans avoir d'attachement, me trouvant toujours promiſe à quelque Roi, & me tenant toujours prête à obéir: je ne ſuis point née coquette, j'étois perſuadée qu'on n'étoit jamais aimée qu'autant qu'on le vouloit bien permettre; le temps & l'expérience m'ont fait connoître le contraire.

Un peu avant que le Connétable de Bourbon nous quittât, une fille du Grand-Maître de Saint-Severin mourut; elle étoit belle: on fit venir de Naples une jeune ſœur qu'elle avoit, on me la donna; & c'eſt celle que vous y voyez.

Galéas, ſon frere, étoit fort attaché auprès de moi; il me rendit des reſpects ſi aſſidus, que

ç'eût été en moi une injuſtice dont je ne ſuis pas capable, ſi je ne lui euſſe pas témoigné une bonté très particuliere, & telle à peu près que je l'avois pour le Connétable, pour Ponts, & pour Soubiſe: un ſoir que la Reine ma ſœur étoit malade, on jouoit auprès de ſon lit, & il n'y avoit que peu de perſonnes qui entraſſent chez elle; je pris Madame de Caumont, qui étoit lors fille, & que j'aime extrémement comme vous ſçavez, & je paſſai dans une petite galerie de l'appartement de la Reine; je deſirois qu'elle me contât quelque choſe qui s'étoit paſſée entr'elle & le Comte de Guiſe, & comme je ne voulois pas qu'on nous interrompît, je m'aſſis auprès d'une fenêtre, & derriere un rideau qui empêchoit qu'on ne nous vît.

Comme j'étois attentive à ce que Deſcars me diſoit, nous vîmes entrer Fronſac & le Grand Ecuyer Galéas, qui ſe promenerent lentement, ſe parlant à demi-bas, & comme deux hommes qui ont de la confiance enſemble; ils s'arrêterent tout près de nous.

Vous ne pouvez mieux me perſuader que vous approuvez la paſſion que j'ai pour votre ſœur, qu'en me confiant la vôtre, diſoit Fronſac. J'oſe eſpérer que vous vaincrez la répugnance que le grand Maître a pour un François, & l'envie qu'il a de la donner à un homme de ſa nation. Je ne comprens pas ce caprice de mon pere, répondit Galéas: il eſt ſi attaché à la France par ſon propre intérêt, & nous y ſommes revêtus de tant d'honneurs, que je me ſuis étonné vingt fois de cet entêtement; mais que voulez-vous? Pour moi, je penſe que nous tenons toujours par quelque endroit à la patrie, & qu'il eſt bien-aiſe d'y établir une partie de ſon ſang: je ne ſuis point comme lui; &, puiſqu'il plaît à l'amour, je trouve dans la France ma patrie & mes Dieux.

L'état

L'état de votre ame, reprit Fronſac, me paroît incroyable : aimer avec tant de fidélité, tant de déſintéreſſement, & point du tout d'eſpérance, eſt une choſe qui me paſſe.

Deſcars & moi avions ceſſé de parler un moment que nous avions entendu la converſation de ces deux hommes : nous ſçavions bien que Fronſac aimoit Saint-Severin ; mais nous avions regardé juſqu'alors le grand Ecuyer comme un inſenſible, & nous fûmes ſi étonnées de voir qu'il étoit capable d'aimer, que nous eûmes en même temps une grande curioſité. Qui pourroit-ce être, me diſoit Deſcars à l'oreille ? Que j'ai d'envie de le ſçavoir !

Je lui dis de ſe taire, pour les écouter, & nous prêtions une attention extraordinaire, quand Fronſac continuant : je ne cherche point à flatter votre paſſion, lui diſoit-il, je voudrois pouvoir la détruire ; mais j'avouerai que jamais perſonne ne fut plus digne des adorations de tous les mortels : elle ne m'aime point, la haine de ſa mere a paſſé juſqu'à elle ; mais ſi j'avois été Roi du monde, je n'aurois aimé qu'elle : où trouve-t-on ailleurs un mérite ſi éclatant ? Cette ame ſi haute & ſi généreuſe ? Cette bonté ſi pure, ce charme de l'eſprit ? Enfin, la Princeſſe Renée eſt incomparable.

Je ne puis vous exprimer ce que je devins, en entendant ainſi mon nom. Deſcars me pouſſoit, & j'étois auſſi fâchée qu'étonnée, lorſqu'un ſoupir du grand Ecuyer fut ſuivi de ces paroles.

Pouvois-je les voir de ſi près, toutes ces merveilles, s'écria-t-il, & ne les aimer pas ? Il y a deux ans que j'adore la Princeſſe ; mes ſentimens, qui m'ont toujours perſécuté, ne m'ont point trahi auprès d'elle : non, Fronſac, elle ne ſçait point que je l'aime, & je mourrai ſans qu'elle le ſache : je ſuis accoutumé à mon malheur, la grandeur de ma paſſion remplit tout mon cœur & le

ſatisfait; je jouis du plaiſir de la voir inſenſible pour tout le monde. Qu'elle eſt aimable! juſte Dieu! & que ceux qui ne l'aiment pas, comme je l'aime, ſont malheureux!

Je vous admire & vous plains, repliqua Fronſac: j'approuve le ſilence que vous vous êtes impoſé: que devindriez-vous, ſi elle alloit s'appercevoir de ce que vous ſentez pour elle? Cette Princeſſe, ſi pleine des droits de ſa naiſſance, qu'il n'eſt point de trône dans l'univers qu'elle n'honore, comment verroit-elle vos ſentimens, ſans ſans y trouver trop d'audace? Taiſez-vous donc: cachez un ſi beau feu; & que j'en ſois ſeul le diſcret confident?

Ils en euſſent dit davantage, ſans d'Orval & Saint-Severin, qui entrerent, & qui me chercherent: d'autres filles ſuivirent celles-ci, & Fronſac & le grand Ecuyer s'en allerent; il y avoit long-temps que je le deſirois; quelques momens après, nous ſortîmes de derriere notre rideau.

J'étois interdite: & quand Deſcars me vit à la lumiere, elle ne put s'empêcher de rire: je me mis à rire auſſi, qu'aurois-je pu faire? Que l'amour triomphe glorieuſement par vos yeux, ma Princeſſe! me dit-elle: il lui manquoit quelque illuſtre eſclave, en attendant tous ces Rois qui doivent ſoupirer un jour. Ne raillez pas, lui dis-je, en me promenant avec elle dans cette Gallerie: mon avanture eſt très extraordinaire, je ne ſçaurois jamais trouver bon que le grand Ecuyer s'oublie juſqu'a prendre des ſentimens comme ceux qu'il a; mais je vous avoue qu'ils ſont ſi reſpectueux, que s'il les cache toujours, je ne ſçaurois m'en plaindre; & pour Fronſac je lui ſuis ſi obligée de la bonne opinion qu'il a de moi, & de ne me pas haïr de l'inimitié de feue ma mere, & de la froideur avec laquelle je vis avec lui, qu'il ne tiendra pas à mes ſoins

qu'il n'épouſe Saint-Severin; à l'avenir je le vais traiter avec une diſtinction, dont il pourra être touché.

Après quelques autres propos, je repaſſai chez la Reine, où je rougis extrémement, en rencontrant les yeux de Galéas; comme les Amans ont des preſſentimens trop véritables, il fut ſi agité, que, ſans ſçavoir pourquoi, il tira ſa ſœur à part, & lui demanda d'où je venois? Elle lui répondit tout ſimplement la vérité, & lui dit que j'étois aſſiſe derriere un rideau avec Deſcars, & que j'en étois ſortie quand il n'avoit plus été dans la Gallerie.

Le grand Ecuyer fut extraordinairement ſurpris de ce que ſa ſœur lui diſoit: repaſſant avec Fronſac toutes les paroles qu'il avoit dites, il bénit la fortune & l'amour, de ce que je ſçavois ce qu'il n'auroit jamais eu la hardieſſe de me dire.

Ils ſe confirmerent dans leurs penſées, quand à deux ou trois jours de-là, Fronſac reçut avec une grande ſatisfaction des marques particulieres de mon eſtime: il comprit qu'il les devoit à ce que j'avois entendu, & il en fut touché vivement.

Elle ſçait que je l'adore, diſoit le grand Ecuyer à ſon ami; c'eſt aſſez pour moi, elle verra dans toutes mes actions, dans mon application perpétuelle à ne pas perdre un moment à la voir, enfin dans mes regards, dans mon ſilence même, que jamais Amant n'a été capable de ſentir tout ce que je ſens.

J'ai ſçu tout ce que je vous dis par Madame de Caumont, à qui toutes ces particularités ont été connues. Galeas tint parole: jamais ſon amour ne s'échapa à la moindre licence qui pût me faire de la peine; & je vivois tranquille, charmée de l'amitié de la Ducheſſe d'Alençon, & de celle de quelques amies que j'avois & que j'aimois ché-

rement; j'attendois ſans impatience le ſort qu'on me feroit dans un mariage, qui ne me pourroit plaire, quel qu'il fût, puiſqu'il m'éloigneroit de mon pays; il ſembloit qu'il ſe fixeroit avec l'Empereur, ou avec le Roi d'Angleterre, & pluſieurs fois les propoſitions en furent faites.

Après bien des choſes inutiles à vous dire, & qui ſe paſſerent dans ma vie indifférente, la fatale rebellion du Connétable arriva: je ne vous puis exprimer la douleur que j'en reſſentis, elle fut exceſſive, & la Comteſſe de Sancerre & moi ne nous aviſâmes point de la cacher, la politique ne nous menoit pas ſi loin.

Ce malheur fut ſuivi d'un autre ſans remede pour moi, ce fut la mort de la Reine ma Sœur. La Cour fut tout d'un coup obſcurcie par ces deux pertes, & la triſteſſe qui régnoit dans mon cœur ſembloit dominer dans tous les autres. Le malheur de la bataille de Pavie porta le comble à nos déſaſtres; la Ducheſſe d'Angoulême, qui étoit Régente, gouverna avec beaucoup d'habileté, il faut lui rendre cette juſtice, & le Duc de Vendôme, le Comte de Saint Paul, & tous les Princes & les Seigneurs firent voir un grand zele pour l'état, & un amour infini pour la perſonne du Roi.

Le Prince de Béarn, frere du Roi de Navarre, ſe rendit lors à la Cour, & ce fut pour la premiere fois. Il a une grande préſomtion de lui-même; je ne ſçai pas s'il m'aima dès qu'il me vit; mais, ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il crut qu'il ne lui ſeroit pas mal-aiſé de me plaire: il eſt parfaitement bien fait, & ſon audace naturelle lui fit eſpérer que je ne lui ferois pas une longue réſiſtance.

Le génie de Madame la Régente la portoit partout où les intérêts du Roi pouvoient trouver de l'avantage; elle jetta dans ſon parti preſque tous les Princes d'Italie, en leur faiſant envi-

ſager la conſéquence de la victoire de Charles V. & le malheur de la priſon du Roi : la conquête d'Italie pouvoit ſuivre avec rapidité le bonheur de ſes armes : il allarmoit tous ſes Souverains par le deſſein qu'avoit l'Empereur d'établir une Monarchie univerſelle, qui a toujours été la chimere & l'idole de ſon cœur.

Alphonſe, Prince de Ferrare, étoit particuliérement lié avec nous ; la maiſon Borgia avoit été ſi ſenſible aux obligations qu'elle avoit au feu Roi mon Pere, que la reconnoiſſance n'en étoit pas encore éteinte. Lucreſſe, Ducheſſe de Ferrare, étoit fille du Pape Alexander VI. Vous ſçavez que la foibleſſe & le malheur de ſes premieres années a été ſi glorieuſement réparé, que l'éclat de ſa vie préſente a fait oublier ce qui n'étoit pas conforme à l'auſtere vertu, dont elle brille maintenant. Cette Princeſſe, pleine de ſes obligations pour la France, ne s'eſt jamais démentie ſur ſes intérêts ; elle porta donc le Duc ſon mari à ce que vouloit la Régente ; & pour lui marquer la ſincérité de ſa conduite & celle de ſes intentions, il envoya le Prince Hercule ſon fils à la Ducheſſe d'Angoulême, pour lui porter quelques aſſurances ſecretes ſur les traités qui étoient alors entre eux.

Hercule d'Eſt parut donc à la Cour : ſa perſonne eſt charmante, comme vous le voyez ; & ſes manieres & ſon eſprit n'ont pas moins d'agrément. Il étoit aſſidu chez moi, de même que le Prince de Béarn ; je n'avois d'autre application pour leurs ſoins, que la civilité que je devois à des Princes étrangers.

La Ducheſſe d'Alençon étoit pour lors en Eſpagne, j'en recevois très ſouvent des nouvelles, & un jour que j'étois à la promenade, un Courier d'Eſpagne arriva, qui me donna un paquet cacheté des armes de la Ducheſſe ; je l'ouvris avec précipitation, je fus étonnée de ne voir

pas ſon écriture, & de trouver une Lettre d'amour qui contenoit ces paroles.

JE vous aime, Madame, je ne puis vous cacher ma paſſion; je ſçai tout ce qui nous ſépare; je connois ma témérité, vous la punirez ſans doute. Eſt-ce à moi à pretendre à une Princeſſe ſi élevée au deſſus de mes eſpérances, moins toute fois par ſon rang auguſte, que par toutes les perfections que j'adore en elle?

Vous me connoiſſez aſſez, ma chere Princeſſe, pour vous figurer l'étonnement dans lequel je fus, il étoit extrême: je relus pluſieurs fois cette hardie lettre, ou plutôt je la parcourus, en penſant à ce que je devois faire: enfin, levant les yeux ſur ce prétendu Courier, je lui fis ſigne de ſe retirer, & je demeurai dans une grande incertitude, pour deviner qui m'avoit écrit cette lettre; je ne pouvois jetter ma penſée que ſur le Prince de Béarn, ou ſur le Prince de Ferrare; j'étois offenſée d'une ſi grande hardieſſe, je la trouvois exceſſive; mais je la condamnois d'avantage dans le Prince de Béarn; & dans la neceſſité que ce fût l'un des deux qui m'aimât, je ſouhaitois preſque d'être aimée du Prince Hercule.

Je me réſolus de les obſerver le lendemain; le Prince de Béarn ſe trouva par-tout, pour me rendre des ſoins empreſſés; je craignis horriblement que ce ne fût lui qui m'avoit écrit, je remarquois de l'audace en toutes ſes actions, & ne voyant point de la journée le Prince de Ferrare, j'étois preſque affligée de l'inſenſibilité qu'il me témoignoit, & toute mon indignation tomboit ſur le Prince de Béarn.

Deux jours après, ayant eu beaucoup de monde chez moi, on ſe retira à l'heure que j'avois accoutumé d'entrer dans mon cabinet; j'y paſ-

fois avec la Ducheſſe d'Eſtouteville, & je prenois déja un ouvrage où nous travaillions toutes deux, quand on me dit que le Prince Hercule étoit à la porte; je l'apperçus en effet, avec une action embaraſſée & reſpectueuſe, qui ſembloit vouloir ſe retirer; je rougis à ſa vûe, & comme je vis qu'il n'oſoit approcher, je lui dis qu'il le pouvoit faire; il avança avec une timidité qui ne lui étoit pas naturelle, & acheva tout-à-fait de m'ouvrir les yeux: de mon côté, je me rendis abſolument maîtreſſe de mes ſentimens, il parla avec beaucoup d'eſprit ſur toutes ſortes de ſujets, & la converſation fut très brillante entre la Ducheſſe d'Eſtouteville, lui & moi.

Je le vis quelque tems de ſuite, ſans m'appercevoir que d'un trouble preſque infini qu'il avoit toujours dans les yeux. Une fois que je travaillois, & que j'achevois de mettre une ſoie que j'employois, la carte ſur laquelle elle avoit été s'ouvrit, la ſoie ne la ſerrant plus, il en tomba un papier que je déployai, ſans m'imaginer que j'y trouverois ces paroles.

PLUS je vous vois, & plus je ſuis coupable: je trouve dans vos beaux yeux une deſtinée qui m'entraine à vous adorer malgré vous, & ſans doute malgré moi, ſi j'examine les malheurs où ma paſſion m'a conduit.

Quoique je fuſſe très ſurpriſe à la vûe de cette ſeconde Lettre, je ſentis que j'étois encore plus émue: comme je me trouvai ſeule dans ce moment, je m'abandonnai long-temps à mes penſées, elles furent d'abord diſtinctes & favorables au Prince Hercule, que je croyois avoir écrit cette Lettre; un peu après, j'eus du dépit, quand je m'apperçus que je n'étois point irritée d'une audace continuée de la ſorte, & brouillant enfin tous les ſentimens qui s'élevoient dans

mon ame, je n'en formois que de confus, lorſque je vis le Prince de Béarn qui me venoit faire une viſite.

Il prenoit mal ſon tems pour me voir; il me parla d'abord des nouvelles générales, des conditions que l'on propoſoit pour la liberté du Roi, de ſon mariage avec la Reine Eléonor. La paix, continua-t-il, eſt ſouhaitée de toute l'Europe, & ſelon les apparences elle va ſuivre les deſirs univerſels : dans ce bonheur public, Madame, ſerois-je le ſeul malheureux? Et ne puis-je eſpérer que vous regarderez avec pitié le trouble que vous avez fait naître dans mon ame? Je ne ſçai de quel trouble vous voulez parler, lui dis-je, avec une grande froideur; mais je ne prens part qu'à ceux qui affligent la France depuis la priſon du Roi : tout ce qui n'eſt pas cela ne m'eſt que très-indifférent. Le Prince Hercule & moi ſommes donc bien à plaindre, reprit le Prince de Béarn : je croi ſa paſſion auſſi intéreſſée que la mienne. Qu'a de commun le Prince Hercule à ce que vous dites, repris-je avec dépit, que le même motif qui unit tous les Princes d'Italie contre la grandeur de la Maiſon d'Autriche. Eh! Madame, interrompit-il, laiſſons-là la politique; je parle de l'amour, dont le Prince de Ferrare & moi ſommes poſſédés : perſonne n'ignore plus qu'il vous aime; & moi je ſerois bien infortuné, ſi tous mes reſpects & mes ſoins ne vous avoient pas fait encore appercevoir à quel point je vous adore. Je ne ſçai, lui dis-je, par quelle de mes actions je puis m'être attiré la hardieſſe d'un pareil diſcours. Le Prince de Ferrare eſt bien malheureux, que vous le mettiez dans des affaires, à quoi il ne penſe point; & pour vous, je ne puis comprendre ce qui vous oblige à me parler de la ſorte. J'y ſuis forcé, me dit-il, par une puiſſance, à laquelle je ne puis réſiſter; vous m'avez inſpiré

la plus grande paſſion du monde, & je me flatte que l'amitié qui a toujours été entre ce Royaume & celui de mon frere, pourroit produire une union encore plus forte, & que j'acheterois au prix de mon ſang. Prince, lui répondis-je, avec une eſpece d'indignation, que je ne lui cachai pas, vous vous oubliez entiérement: ce que vous appellez paſſion eſt quelque choſe de bien étrange, s'il vous fait ainſi tout d'un coup perdre la raiſon: je ſçai à quoi ma naiſſance me deſtine, je me ſouviens que votre pere étoit fils d'un homme né ſujet du mien; & ſi enfin je n'épouſe pas un Roi, ce ne ſera pas le Prince de Béarn, que je choiſirai pour mari. J'achevai ces mots avec un aigre ſourire, qui ne déconcerta point du tout le Prince.

Je ne perds pas ainſi mes eſpérances, Madame, me dit-il: je ſçai qu'une Princeſſe aimable croit devoir paroître fiere; mais un amour véritable peut ſurmonter la plus grande fierté, le mien peut tout ſe promettre de l'excès où il eſt porté. En prononçant ces paroles, il s'abaiſſa juſques à mes pieds, & ſortit en me faiſant une profonde révérence.

Je demeurai confuſe de ſon audace, & outrée de ce qu'il m'avoit entretenue des ſentimens d'Hercule: je trouvois quelque choſe de ſingulier de voir que ſon rival m'avoit dit ce qu'il n'avoit jamais oſé dire lui-même; mais je ne pouvois ſouffrir qu'on ſçût ſon amour; j'accuſois ce Prince de quelque indiſcrétion, & ne pouvois comprendre comment il ſe livroit ainſi au Public.

Je flottois dans mille imaginations embaraſſantes, qui toutes me déterminoient à trouver très mauvais que le Prince de Ferrare fît éclater ſa paſſion, & durant quelque jours, la peine que je reſſentois étoit trop vive, pour ne m'appliquer pas une vérité que je voulois vainement me ca-

cher : je connus le progrès que ce Prince avoit fait dans mon cœur, j'en fus bleſſée par vanité ſeulement : du reſte, je me dis, & peut-être encore par vanité, que ſi j'avois à être ſenſible, c'étoit le ſeul homme dans le monde qui méritoit de m'attacher ; ainſi, je tâchai même dans ma défaite de conſerver de l'orgueil ; mais ſi je cédai au penchant de mon cœur, je me réſolus d'en régler les mouvemens, de maniere qu'il n'en parût jamais aucun qui ne fût d'accord avec ma gloire, & ſur-tout de bien obſerver la conduite du Prince Hercule, & de ne lui laiſſer rien voir dans la mienne, qui pût flatter ſa paſſion.

Ce que le Prince de Béarn m'avoit dit me revenoit toujours dans l'eſprit ; je craignois quelque imprudence, par laquelle le Prince de Ferrare n'eût découvert ſes ſentimens : j'y rêvois un jour quand la Ducheſſe d'Eſtouteville me regardant en ſouriant : à quoi penſe ma Princeſſe, me dit-elle ? Seroit-ce à l'amour du Prince Hercule ? On ne parle d'autre choſe dans toute la Cour. Je rougis l'entendant ainſi parler ; je vous aſſure, lui dis-je, que le ſeul Prince de Béarn m'a parlé de ce que vous dites, & que je trouve Hercule d'Eſt bien malheureux de ce qu'on le veut ſi mal établir auprès de moi. La Comteſſe de Sancerre s'avança à ces paroles ; quoi ! me dit-elle, ce Prince ne vous auroit pas témoigné ſa paſſion ! Il ne m'en a jamais parlé, lui repliquai-je ; il eſt étrange que tout le monde lui faſſe penſer une choſe à quoi ſans doute il ne ſonge pas ; j'avoue que ces diſcours me fâchent : on s'aviſe de vouloir qu'il m'aime ; il n'y a peut-être aucune diſpoſition, & l'on ne dit mot du Prince de Béarn, qui a eu la hardieſſe de me parler d'une paſſion chimérique qu'il ne me montre que pour s'en faire honneur ſeulement. Il eſt très poſſible que l'un & l'autre de ces Princes vous aiment, reprit la Ducheſſe d'Eſtouteville ; mais, comme on

ne trouve que l'un digne de vous, on ne parle point de l'autre. La Comteſſe de Sancerre ſe prit à rire. Je ſuis de votre avis, lui dit-elle, & le Prince Hercule eſt ſi aimable, que non-ſeulement il effaceroit cent mille Princes de Béarn; mais peut-être y en a-t-il peu d'autres qui l'égalent. Je ſçus gré à ces deux perſonnes de ce qu'elles diſoient, & la Ducheſſe étant paſſée dans une autre chambre, la Comteſſe me regarda tendrement. Ne me traitez pas comme le reſte du monde, me dit-elle, penſez depuis quel temps je ſuis à vous, & dans la plus importante occaſion de votre vie, Madame, ne me laiſſez pas ignorer ce qui ſe paſſe dans votre cœur: je le pénetre, continua-t-elle, j'en connois les ſentimens; &, s'ils avoient à naître, c'étoit ſeulement pour un Prince ſi accompli. Je fus confuſe de ce qu'elle voyoit ſi clair: mais me remettant promptement, je lui fis un libre aveu de toutes mes penſées, après quoi m'écriant tout d'un coup, que diroit la Ducheſſe d'Alençon, pourſuivis-je, ſi elle voyoit l'état de mon ame? Qu'il eſt différent, bon Dieu! de ce qu'il étoit quand elle eſt partie! Mais, ma chere Comteſſe, pourquoi le Prince Hercule laiſſe-t-il connoître ſes ſentimens, après m'avoir écrit ces deux Lettres que je viens de vous montrer? Pretend-il que le Public acheve de m'inſtruire? Qu'elles manieres ſont celles-là? Il y va de ma gloire de ne les pas ſouffrir; je ſuis réſolue de parler à ce Prince, il doit ſçavoir que je n'ignore pas ce qui ſe dit: vous ferez bien, reprit Madame de Sancerre, au moins vous connoîtrez ſes véritables ſentimens; s'il vous aime, vous l'épouvanterez pas votre ſéverité; & s'il ne m'aime pas, continuai-je, je me rendrai bientôt maîtreſſe de mon cœur, & il ne jouira jamais de ſa victoire.

Dans cette réſolution, comme toute la Cour étoit le lendemain chez moi, je fis dire à ce Prin-

ce par d'Orval, que je lui voulois parler, quand je ſerois ſeule: il demeura interdit, quand elle lui fit ſçavoir ma volonté; il attendit avec de grandes inquiétudes que tout le monde ſe fût retiré; je paſſai dans mon cabinet, il me ſuivit, mais ſi pâle & ſi changé qu'il me fit preſque pitié; je lui dis de s'aſſeoir, il étoit ſi tremblant, qu'il ne ſçavoit ce qu'il faiſoit.

Prince, lui dis-je, je ſuis très embaraſſée du diſcours que je vais vous tenir; je ne ſçai par où le commencer; je me fais une grande violence de vous dire que je ſuis fâchée d'avoir à me plaindre de vous : une perſonne de mon rang & de mon humeur, n'y devoit pas être expoſée: je ne ſçai pourquoi vous trouvez bon de faire croire que vous m'aimez; à quoi un tel procédé vous peut-il mener? A vous perdre ſans doute dans mon eſprit; voilà tout: j'aurois toujours ignoré l'audace que vous avez eue de m'écrire; mais, que tout le monde murmure de je ne ſçai quelle paſſion offenſante, c'eſt ce qui me choque; & une telle indiſcrétion ne ſe ſçauroit aſſez punir. Il eſt vrai, me dit enfin ce Prince, avec une timidité, dont je ne me puis ſouvenir ſans étonnement, il eſt vrai, je vous aime, Madame, je n'ai point de confident, je n'ai jamais rien dit, & mes yeux ſeuls m'ont trahi. Mais, que prétendez-vous, repris-je? Ne ſçavez-vous pas tout ce qui nous ſépare? Et la raiſon ne ramene-t-elle jamais d'un pareil égarement? Ma raiſon m'a toujours ſi bien parlé, me dit-il, que c'eſt elle qui me conſeille de vous adorer, & de vivre & de mourir dans un ſi beau deſſein. Il ne peut vous conduire qu'à un malheur inévitable, repliquai-je, ſi aimer ſans eſpérance en eſt un. Eh bien j'aimerai, dit-il, pour le plaiſir d'aimer: j'avois réſolu de ne vous le dire de ma vie. Mais vous l'écrivez, repris-je. Je l'aurois toujours écrit, & toujours ſenti, pourſuivit-il,

mais je ne vous l'aurois jamais dit. Vous avez mieux aimé, repris-je d'un air froid, que le Public m'en entretînt; mais, Seigneur, je ne veux plus qu'il m'en parle, ni que vous me le témoigniez d'aucune facon que ce puiſſe être; je vous en prie; obſervez ce que je vous marque, & ne venez chez moi que quand tout le monde y ſera: je me levai, en diſant cela: il étoit ſi triſte & ſi abattu, qu'il n'eut pas la force de me répondre, il ſe retira comme un homme éperdu.

La Comteſſe de Sancerre, qui étoit dans ma chambre, s'approcha dès qu'il fut ſorti: il vous adore, s'écria-t-elle, je n'en puis douter, il a paſſé comme un ombre près de moi, ſans me voir, ce n'eſt plus le même Prince, ſi vif & ſi brillant, dont l'humeur eſt ſi gaie, il eſt comme s'il alloit mourir, il n'a plus rien d'animé: qu'il m'a touchée! ne l'êtes vous point auſſi? Je redis à la Comteſſe tout ce qui s'étoit paſſé, & je l'aſſurai, qu'encore que je cruſſe qu'il m'aimoit, je lui cacherois toute ma vie les bontés dont j'étois capable pour lui.

Je tins ma réſolution avec une grande fermeté: la Cour devint plus groſſe que jamais, par tous les Princes & les Seigneurs qui ſe rangerent auprès de la Régente: elle réſolut d'aller à Bayonne pour être plus à portée de négocier, & de faire plus promptement l'échange du Roi. La veille du départ, tout le monde étoit chez elle; j'apperçus le Prince Hercule, qui me regardoit dans un grand miroir, je crus lui voir tant d'amour, que j'en fus attendrie; je ne pus m'empêcher de lui jetter un coup d'œil; j'en eus de la honte; & voulant détourner ma vûe, je la portai d'un autre côté, où je vis le Prince de Béarn qui m'obſervoit; je tournai bruſquement la tête, & je rencontrai les yeux du grand Ecuyer arrêtés ſur mon viſage avec un profond attachement.

Tous ces regards qui venoient fondre sur moi, embarrassèrent ma contenance : j'appellai Madame de Sancerre. Venez me secourir, lui dis-je tout bas, je résiste au Prince de Béarn & à Saint-Severin ; mais je suis trop foible pour le Prince de Ferrare.

Nous partîmes; Madame la Régente s'arrêta quelques jours à Cognac, qui est une Maison qu'elle aime extrémement: la situation en est très belle, & je m'y plaisois fort. Une fois que je me promenois dans ces belles solitudes ; après avoir trop pensé au Prince Hercule, je pris mes tablettes, & j'écrivis ces vers, que je montrai dans le moment même à Madame de Sancerre.

VERS.

Amour, quels funestes aprêts?
Tu me présente tous tes traits.
Comment fuir, & comment éviter ta poursuite?
Raison, guideras-tu mes pas?
Non, non, Amour, rien ne t'évite :
Je sçai, qu'on ne t'échape pas.

Après que nous eûmes parlé quelque temps encore, nous continuâmes notre promenade. Le Prince Hercule se promenoit aussi avec le grand Ecuyer: comme il le voyoit attaché à ma personne, il s'étoit joint d'amitié avec lui, aussi bien qu'avec Pons & Soubise, qu'il sçavoit de mes amis: ils s'entretenoient de diverses choses, quand ils furent abordés par le Prince de Béarn, dont la présence ne leur pouvoit être qu'importune, par les sentimens qu'ils avoient l'un & l'autre ; car, bien que Galéas connût aussi ceux qu'Hercule avoit pour moi, comme il ne croyoit pas que j'y répondisse, il le souffroit sans la même répugnance. Après avoir fait plusieurs tours, un garçon du jardin les aborda, en leur montrant des tablettes qu'il venoit de trouver, & leur dé-

mandant s'ils ſçavoient à qui elles appartenoient, Le grand Ecuyer les reconnut d'abord pour être à moi; elles ſont à la Princeſſe, dit-il, & le Prince de Béarn tendant la main, les prit de cet homme qui les avoit, & le renvoyant il lui dit qu'il me les rendroit.

Il y auroit un grand plaiſir, dit-il, à lire ce qu'il y a dans ces tablettes, & la Princeſſe a tant d'eſprit, que je m'imagine que nous y verrions mille jolies choſes. Le reſpect qu'on a pour elle, reprit le Prince de Ferrare, doit arrêter votre curioſité; & ſouvent il y a autre choſe que de l'eſprit dans des tablettes: je ne crois pas auſſi que ce ſoit le deſſein du Prince de Béarn de les ouvrir, pourſuivit Saint-Severin. Pardonnez-moi, lui repliqua-t-il, je ne croi en aucune façon manquer à ce que je dois à la Princeſſe: je ne ſçaurois donner mon conſentement à ce que vous allez faire, interrompit le Prince Hercule, qui mouroit d'envie que le Prince de Béarn ſe ſatisfît. Et je rendrai témoignage à la Princeſſe que nous nous y ſommes oppoſés, continua le grand Ecuyer. Eh bien, je ſerai ſeul coupable, reprit le Prince de Béarn, je me charge du crime & de ſa réparation: en diſant cela, il ouvrit les tablettes; d'abord il y trouva quelques rondeaux de Marot, des vers Eſpagnols; &, paſſant bien des feuillets blancs, il n'avoit plus bonne opinion de ſa recherche, quand il apperçut au dernier feuillet de mon écriture que le grand Ecuyer reconnut; c'étoit ces vers que je viens de vous dire, & que j'avois faits, il n'y avoit pas deux heures; j'avois cru mettre mes tablettes dans ma poche, elles étoient tombées & paſſées malheureuſement à des gens intéreſſés. Cette lecture les ſurprit tous; le grand Ecuyer rêva profondément, & avec triſteſſe; il connut bien qu'il n'y avoit aucune part. Le Prince Hercule eut une étincelle de joie, & ſe flatta un moment; mais revenant de ce premier

mouvement avec promptitude, il fut inquiet, & preſque au même temps jaloux; mais pour le Prince de Béarn, comme il étoit vain & plein de bonne opinion de lui-même, il s'abandonna à la penſée qu'il pourroit bien être l'objet de ces tendres vers, & regardant ſes rivaux avec un air préſomptueux & content: que celui-là eſt heureux, s'écria-t-il, qui a inſpiré ces jolis vers à la Princeſſe! Je croi, dit Hercule, en feignant un air ingénu, qu'ils ſont faits ſans aucun objet; on ne peut pas penſer autrement, dit Galéas; la Princeſſe eſt d'un caractere qui ne laiſſe point de doute là-deſſus.

Comme ils en étoient-là, une allée qui croiſoit celle où ils étoient, fit que je me trouvai vis-à-vis d'eux; ma rencontre ſi inopinée déconcerta un peu le Prince de Béarn, malgré toute ſon audace naturelle. J'apperçus incontinent mes tablettes, & comme je fus frappée par le ſouvenir de ce que j'y venois d'écrire, je rougis extrêmement & preſſai la main de Madame de Sancerre, qui comprit mon déplaiſir: je redemandai mes tablettes au Prince de Béarn, qui me fit de mauvaiſes excuſes de la liberté qu'il avoit priſe de les avoir ouvertes. Galéas me proteſta que le Prince Hercule & lui s'y étoient envain oppoſés. Nous y avons vu des vers qui ont tant d'eſprit & d'un tour ſi nouveau, reprit le Prince de Béarn, que la Princeſſe doit être ſatisfaite de l'admiration & du plaiſir qu'ils nous ont donnés. Je rougis encore, & ayant reçu un regard d'Hercule, qui ſembloit venir juſques dans mon cœur, pour y chercher la verité, & jouïr de ſon triomphe, je baiſſai les yeux avec une confuſion, dont je fus tirée par la vivacité de la Comteſſe de Sancerre. La Princeſſe eſt pleine d'eſprit, reprit-elle avec beaucoup d'adreſſe; & je me ſuis cent fois étonnée comme elle a pu rendre mot-à-mot ces vers de Dona Cervation; je ne ſçai, continua-t-elle,

en s'adreſſant aux Princes, ſi vous ſçavez que cette Eſpagnole a plus d'eſprit elle ſeule que le reſte de ſa nation : elle a été fille d'honneur de la Reine Germaine de Foix, femme de Ferdinand : elle donna une grande paſſion au Duc d'Albe; on dit qu'elle en reſſentit une pareille à ſon tour, & que leur commerce a eu toute la delicateſſe & toute la fidelité que l'on peut avoir : c'eſt dans le commencement que cette fille fut ſenſible, qu'elle fit les vers dont nous parlons, & que la Princeſſe a ſi heureuſement traduits. Deſcars me les a envoyés avec pluſieurs autres de la même perſonne : ils ont tous un eſprit d'amour & de feu, qui me plaît infiniment.

Madame de Sancerre dit tout ceci d'un air ſimple & ſi naturel, que le grand Ecuyer & le Prince de Béarn la crurent; il n'en fut pas de même du Prince de Ferrare : mon premier trouble empêcha qu'il ne fût déſabuſé : je confirmai ce que la Comteſſe de Sancerre avoit dit; & je fis voir mon mécontentement au Prince de Béarn, ſur la hardieſſe qu'il avoit priſe, d'une façon ſi ſeche, qu'il n'eût pas lieu d'être ſatisfait.

Je me retirai chez moi, triſte & fâchée de mon avanture, quoique Madame de Sancerre l'eut ſi bien racommodée; je fis dire que je ne voulois voir perſonne; je demeurai avec mes filles, & j'envoyai Madame de Sancerre & la Ducheſſe d'Eſtouteville chez Madame la Régente, pour ſçavoir ce qui ſe paſſoit, & pour me venir dire des nouvelles; je cauſois donc avec toutes mes filles, quand on vint dire à la jeune Saint-Severin, que ſon frere lui vouloit parler; elle fut le trouver : un peu après elle revint, & me dit qu'il demandoit à m'entretenir en particulier; je le fis venir & je paſſai avec lui dans mon cabinet.

Madame, me dit-il, Madame la Régente qui ſçait combien je vous ſuis attaché, vient de m'en-

voyer chercher, pour me parler de vos intérêts: elle m'a paru avoir une grande amitié pour vous, & après mille choſes obligeantes qu'elle m'a dites ſur votre ſujet, elle m'a prié de vous répreſenter, que votre condition ne pouvoit plus être telle que vous le deviez ſi juſtement eſpérer; que les affaires de la France la changeoient abſolument; & que le Roi ſon fils n'auroit garde de donner la fille d'Anne de Bretagne à un Roi qui pourroit par des prétentions bien ou mal fondées l'inquiéter dans un tems où il devoit ramaſſer toute ſa puiſſance pour rabatre la fierté & le bonheur de la Maiſon d'Autriche. La Princeſſe Renée, a-t-elle continué, peut demeurer toujours auprès de nous. Elle eſt adorée de tous les François; où ſi elle pouvoit ſe réſoudre à être ailleurs ſans couronne, il eſt des Princes dont elle nous feroit des Alliés conſidérables, & des amis utiles. Voilà, Madame, continua le grand Ecuyer ce qu'elle m'a commandé de vous dire; je vous connois aſſez pour ſçavoir que je pouvois me charger de cette commiſſion ſans vous déplaire: celle qui eſt autant au-deſſus des couronnes & des ſceptres, que vous l'êtes, n'en peut regretter la privation; ce n'eſt pas une mediocre ſatisfaction à ceux qui vous réverent de pouvoir eſpérer qu'ils verront toute la vie leur grande Princeſſe.

J'écoutai avec aſſez d'attention tout ce que me dit le grand Ecuyer; je ſçavois aſſez de politique, pour m'être déja dit une partie de ce qu'il venoit de me dire: quand il eut achevé de parler, je me mis à ſourire. Je ſuis ſoumiſe, lui répondis-je. mais j'avoue que les ordres de la mere du Roi ſont encore reçus avec plus de douceur, quand ils me viennent par vous, que je ſçai de mes amis; je penſois bien depuis quelque tems, qu'il n'y avoit plus de trône pour moi; j'en ſuis toute conſolée: vous ſçavez, Galéas, combien j'aime mon pays; & je trouve qu'il ne me faut

pas une grande force d'esprit pour me resoudre à demeurer toute ma vie en France, dans un des premiers rangs de l'univers.

Je vis à cette réponse briller une extrême joie dans les yeux du grand Ecuyer, & je compris bien en moi-même l'intérêt que prenoit son amour dans cette résolution que je lui marquois, pour ne point quitter le royaume: notre conversation fut assez longue, & ne s'interrompit que par l'arrivée de la Duchesse d'Estouteville & de Madame de Sancerre.

Quelque plaisir qu'eut Madame la Régente d'être à Cognac, il fallut en partir pour l'intérêt des affaires; la veille de notre départ je faisois quelques dépêches, & Madame de Sancerre & la Duchesse d'Estouteville me voyant occupée, s'allerent promener avec d'Orval: elles étoient toutes trois de bonne humeur, elles firent cent Chansons; & Madame de Sancerre se trouvant sur elle les Tablettes où j'avois écrit ces vers dont je vous ai parlé, elle y mit tous ses couplets, & ayant rencontré le Prince de Ferrare, elle le pria de me les porter pour me divertir: le Prince reçut cette commission avec joie, & étant entré dans un petit bois de Cyprès, il s'arrêta, & eut envie de revoir ces vers qui lui avoient déja causé tant de satisfaction; il se mit donc à les relire, & il y avoit une si entiere application, qu'il ne remarqua pas le Prince de Béarn qui le considéroit à un pas de lui, & qui impatient de son naturel, lui parla d'une hauteur qui le surprit.

Vous voilà agréablement occupé, lui dit-il: je reconnois ces tablettes; je voudrois bien sçavoir la bonne fortune qui vous les a mises entre les mains. Vous me le demandez, reprit Hercule, d'un ton à ne vouloir pas être si-tôt satisfait. Voici qui me contentera, repliqua le Prince de Béarn, en mettant l'épée à la main: il y a aussi trop long-tems que je ne puis souffrir votre concurrence.

Ces paroles n'eurent d'autre repartie que d'une action ſemblable à la ſienne; & moi ayant achevé ce qui m'occupoit, je deſcendis dans le jardin, appuyée ſur le bras de la jeune Saint-Severin. En paſſant dans le petit bois de Cyprès, Saint-Severin pouſſa un grand cri, &, me quittant bruſquement, elle courut avec une viteſſe incroyable vers ſon frere qu'elle voyoit l'épée à la main; il vouloit ſéparer les Princes, je m'avançai auſſi, & ma préſence fit ce qu'il vouloit faire. D'abord que le Prince de Ferrare me vit, il recula, il baiſſa la pointe de ſon épée, & un peu après il la remit au fourreau: le Prince de Béarn ne fut, ni ſi docile, ni ſi reſpectueux; &, comme il avoit deux bleſſûres, je croi que la vue de ſon ſang l'effarouchoit.

Madame, me dit-il, le Prince Hercule a toutes ſortes d'avantages, la poſſeſſion de vos tablettes lui eſt bien plus chere, l'ayant acquiſe par quelques goûtes de mon ſang; il a fait le myſtérieux, & l'homme à bonne fortune. Je ne ſçavois ce qu'il vouloit dire, & je regardois Hercule, comme pour lui demander l'explication de ces paroles, quand le Prince, voyant la Ducheſſe d'Eſtouteville, Madame de Sancerre & d'Orval, que le bruit avoit attirées en cet endroit, me parla de cette ſorte: ces Dames, me dit-il, m'avoient donné vos tablettes pour vous les porter, Madame: le Prince de Béarn me les a vûes, & n'a pu endurer que ce précieux dépôt fût entre mes mains, & lors il nous redit tout ce qui s'étoit paſſé entre eux. Je regardai le Prince de Béarn avec une juſte colere. Prince, lui dis-je, vous me donnez toujours du déplaiſir par votre indiſcretion & le peu de reſpect que vous me portez; je ſuis laſſe de tant de manieres qui me ſont ſi peu convenables; vous ferez bien de vous retirer de cette Cour, ou du moins de ne m'y plus chagriner par votre préſence. J'en ſortirai, Ma-

dame, me répondit-il, & tandis que vos yeux ont des objets qui leur ſont plus agréables, j'irai loin d'eux me guérir d'une paſſion trop fatale, & qui ne méritoit pas d'être reçûe avec tant de mépris. Vous ferez bien, lui dis-je avec beaucoup de dédain, de n'offenſer plus une Princeſſe de mon caractere; & j'eſpere que ceux de qui je dépens ne déſaprouveront point ce que vous me forcés de vous dire. Je ne ſçai, repartit-il, s'ils doivent approuver les traitemens que vous faites à un Prince comme moi, & ſi leurs affaires ſont aſſez bonnes pour ne pas ménager leurs amis. Je ſçaurai conſerver & donner au Roi d'autres amis, lui dis-je pleine de dépit; & pour perdre un homme comme vous, l'état de ſes affaires n'en deviendra pas plus mauvais: en diſant cela, je tournai mes pas d'un autre côté; il s'étoit amaſſé déja bien du monde, & la Régente ayant été inſtruite de tout, elle ne blâma point le Prince de Ferrare; elle approuva extrémement mon procédé, & fut dans une ſi grande colere contre le Prince de Béarn, que, ſoit pour l'appaiſer, ou pour porter ailleurs ſon reſſentiment, il partit le lendemain: nous ne l'avons point vu depuis, qu'hier; je fus extraordinairement ſurpriſe de ſon retour: nous continuâmes notre voyage, & arrivâmes enfin à Bayonne.

Quelques jours après qu'on y fut, Madame d'Angoulême m'ayant tirée à part: Madame, me dit-elle, (de cet air engageant qu'elle a quand elle veut gagner les volontés,) j'avois ordonné au grand Ecuyer de vous parler; je ſçai qu'il l'a fait, & c'eſt avec joie que j'ai vu que vous avez autant d'eſprit & de raiſon que je me l'étois imaginé: votre ſort eſt ſi bon auprès de nous, que malaiſément en ſçauriez-vous trouver un comparable ailleurs; il eſt des Princes pourtant, qui ſemblent par les qualités de leurs perſonnes réparer la différence qu'il y a de leur naiſſance à la

vôtre. Ce n'eſt pas au moins du Prince de Béarn, Madame, repris-je en riant, dont vous voulez parler. Non, reprit-elle, en riant auſſi, & le Prince de Ferrare m'a tellement charmée par tout ce qu'il a d'agréable, que je vous parlerai volontiers pour lui, ſi je puis être aſſurée de ne vous pas déplaire. Je recevrai toujours, comme je dois, Madame, repliquai-je, tout ce qui viendra de vous; mais, continuai-je d'un air moins ſérieux, je ne croi pas que le Prince de Ferrare ait beſoin d'une protection ſi puiſſante ſur mon eſprit, & je croi que la ſimple galanterie, ſans un deſſein plus formé, a conduit les démarches qu'il a pu faire. Je ne ſuis pas de votre avis, repartit la Régente: vous êtes toute propre à faire naître ce que je croi qu'il a dans le cœur. Hélas! reprit-elle, en ſoupirant & en rougiſſant tout enſemble; que vous êtes heureuſe, ſi vous êtes auſſi indifférente que vous le paroiſſez! Et que vous ſerez encore plus heureuſe, ſi vous aimez un jour, & que vous poſſédiez ce que vous aimerez!

Notre entretien ſe continua encore, il fut vif & brillant, & quand je fus ſeule, toutes mes réflexions me perſuaderent, que l'on deſiroit l'alliance de Ferrare. A vouz dire la vérité, je n'étois pas fâchée de ces diſpoſitions, j'en voyois avec moins de honte la tendreſſe que je ne reſſentois que trop pour le Prince Hercule; je m'applaudiſſois en ſecret de ce que les intérêts de mon cœur s'accordoient avec ceux de l'Etat, & je me diſois quelquefois, que je pourrois bien me réſoudre à le rendre heureux: ſa diſcretion & ſon reſpect étoient extrêmes; je connoiſſois bien qu'il m'aimoit toujours paſſionnément; mais il ne le diſoit point; ſoumis à mes défenſes, il n'ouvroit pas la bouche pour exprimer ſes ſentimens: ſes yeux ſeuls, toujours embraſés d'amour, me le faiſoient voir, &, en le voyant, je ne demeurois pas inſenſible.

Il y avoit quelques jours que nous étions à Bayonne, quand il arriva un Peintre; c'étoit le fameux Leonard de Vincy: il fit d'abord quantité de portraits; la Régente se faisoit un plaisir de son habileté, pour en faire fête au Roi, quand il reviendroit. parce qu'il aimoit infiniment la peinture; elle voulut avoir mon avis sur ses ouvrages, m'y connoissant assez bien; & un soir qu'il y avoit du monde chez moi, on apporta de la part de Madame d'Angoulême cinq tableaux, ils étoient du Comte de Saint-Paul, du Prince de Ferrare, du Comte de Guise, de la Reine du Maine, & de d'Orval; on les mit tous devant moi, je ne vis que celui du Prince Hercule, & je le vis en rougissant si fort, qu'il le remarqua avec une satisfaction entiere; celui que la Régente m'envoya, me pria de sa part de garder quelques jours ces portraits pour les examiner à loisir. Je répondis, que je lui obéirois; j'en dis peu de chose sur l'heure, & je commandai qu'on les portât dans mon cabinet.

J'eus quelque plaisir à avoir le portrait du Prince de Ferrare, & j'ai sçu qu'il n'en avoit pas eu un mediocre, de voir que je l'avois; il ne pouvoit plus endurer la contrainte où il étoit perpétuellement par mon ordre; &, soit que Madame la Régente l'enhardît, ou qu'il jugeât à propos de rompre un silence trop long, il se resolut d'apprendre sa destinée. Il choisit une heure, où il sçavoit que je pouvois être seule & vint chez moi; j'étois seule en effet dans mon Cabinet, & tournée du côté où étoit son portrait. Je le regardois avec une si grande attention, que je ne l'entendis point entrer, & il eut le plaisir tout entier de jouïr de son bonheur: enfin, après quelques momens, il se fit remarquer: jugez si je fus confuse; je lui parus interdite; il me regarda fixement après qu'il se fût assis.

Je crains de prendre mal mon temps, Mada-

me, me dit-il, je vois un certain trouble sur votre visage qui m'embarasse, & sans bien sçavoir d'où il peut partir, je me croirois heureux si j'avois pu le faire naître. Je rougis à ces paroles; il me sembla qu'il devinoit trop bien: je ne me trompe point, dit-il: cet aimable trouble augmente; laissez m'en deviner le sujet: plût à Dieu que l'amour en fût l'auteur! Prince, lui dis-je, avec une sévérité qui m'est peu ordinaire, je ne sçai sur quoi vous fondez vos visions. Ah! Madame, poursuivit-il, quel air terrible, prenez-vous? Redevenez toute divine, comme vous l'étiez il n'y a qu'un moment: ce beau feu, qu'on voit dans vos yeux, m'a éclairé, il étoit si lumineux, si tendre, & toutefois mêlé de je ne sçai quelle façon timide, que je n'ai pu m'empêcher de souhaiter que mon amour eût produit un effet si charmant: ne vous irritez pas, je vous en conjure, si j'ose vous parler d'une passion que j'ai cachée jusques ici par un respect qui ne peut plus me retenir: vous avez dû connoître par la maniere exacte, dont je vous ai obéï, la sincerité & le devouement de ma passion. Au nom de Dieu, Madame, finissez une rigueur qui me tue: je ne vous demande pas que vous m'aimiez; je ne suis pas si présomptueux, que d'aspirer à une gloire si grande: mais souffrez que je vous adore, & que je puisse vous le dire quelquefois.

J'eus toujours la vûe baissée, tant que ce Prince parla, & la relevant enfin sur son visage avec plus de douceur que de colere; Seigneur, lui repondis-je, il y a encore si peu de temps que nous nous connoissons, qu'il est impossible que vous ayez pu démêler avec assurance les sentimens de votre cœur. J'ai vu avec satisfaction le respect que vous m'avez témoigné, & je ne serai point offensée de l'attachement que vous marquez avoir pour moi, pourvû que vous lui donniez des limites raisonnables, & que vous régliez votre conduite

duite, de maniere que je n'aye pas lieu d'y desirer du changement.

Ces paroles parurent divines pour ce pauvre Prince; il y trouva un rafinement que je n'avois pas peut-être imaginé: il se mit à genoux, & me dit tout ce que je croi qu'un homme bien amoureux peut dire.

Depuis ce jour là: il a vécu d'une maniere charmante avec moi; il eut été difficile de ne pas en être touchée; mais je me précipite a la fin d'un discours qui n'est que trop long.

La Reine de Navarre arriva, vous pouvez penser que nôtre joie fût extrême en nous revoyant elle trouva le Prince Hercule tel qu'il est, & le jugea digne d'être au rang de ses amis; je ne lui cachai, ni les sentimens qu'il avoit pour moi, ni ceux que je ressentois pour lui: elle eut quelque joye à voir l'union de deux personnes qu'elle croyoit être également faites l'une pour l'autre; voilà du moins comme elle parloit.

Après bien des souhaits, le Roi revint d'Espagne, & tous les cœurs ressentirent une sincere joye en le revoyant; vous avez sçu comme le mariage de la Reine se fit par les artifices de la Régente: elle me disoit souvent que j'étois heureuse de ce que rien ne traversoit l'affection que le Prince de Ferrare avoit pour moi, & celle que j'avois pour lui; elle me conseilloit de ne la plus contraindre & de le rendre heureux, puisque je le pouvois & que le Roi le souhaitoit: en effet, il avoit pris une grande amitié pour ce Prince, & il lui témoignoit en toutes les occasions. Pour ce qui est de moi, j'étois encore presque irresolue, je souffrois les services qu'il me rendoit; je l'aimois, mais je ne lui avois jamais avoué que je l'aimois.

Un jour que le Roi & la Reine sa sœur étoient chez moi, le Roi me tira à part dans mon cabinet: d'abord il se mit à railler, comme il le faisoit

ſouvent, en me faiſant la guerre ſur le Prince de Ferrare, mais, prenant après un caractere plus ſérieux: ma chere ſœur, me dit-il, ma mere vous a déja parlé en faveur de ce Prince, je vous avoue, que je ſouhaiterois paſſionnément qu'il vous fût aſſez agréable pour le prendre pour époux; ſes Etats ſont près des nôtres: il nous eſt ſi acquis, que vous ſerez autant parmi nous que chez lui, & je jouïrois ainſi du plaiſir de vous voir preſque toute ma vie; mais, après vous avoir dit franchement ma penſée, j'ajoûterai quelle ne doit pas vous contraindre; vous êtes maîtreſſe abſolue de votre ſort; vous pouvez l'épouſer, ſi vous le voulez; il vous aime ſi démeſurement, que je croi que vous ſerez fort heureuſe avec un Prince ſi aimable; mais, après cela vous pouvez auſſi ne l'épouſer pas, ſi vous ne jugez point qu'il mérite cet honneur. La Princeſſe Renée ne nous en ſera pas moins chere, & je vous déclare que j'approuverai tout ce que vous ferez.

Seigneur, lui dis-je, ayant écouté tout ce qu'il m'avoit dit avec une grande attention, & après avoir été quelque moment ſans répondre: puiſque vous m'avez parlé avec tant de bonté, & que vous me laiſſez libre de mes actions, faites venir le Prince de Ferrare, je m'expliquerai devant lui: le Roi, ſurpris de ma réponſe, l'appella lui-même; j'avois pris tout d'un coup ma réſolution, comme vous l'allez voir. Le Prince entra, je rougis un peu en le voyant. Le Roi vient de me parler pour vous, Seigneur, lui dis-je: il m'a témoigné la tendreſſe qu'il a pour votre perſonne, & qu'il ſeroit bien-aiſe que mon mariage vous attachât encore plus fortement à lui; mais, en même-tems, il m'a laiſſée maîtreſſe de mes volontés: cela étant, Seigneur, je ſuis ravie de vous faire voir, auſſi bien qu'à toute la terre, l'eſtime que je fais de votre vertu, &

c'eſt de mon choix tout ſeul, que je vous prens pour mari.

Un procedé ſi particulier, qui faiſoit ſi bien voir des ſentimens ſi tendres & ſi delicats, ſurprirent également le Roi & le Prince: le Prince en comprit d'abord tout l'agrément: il ſe jetta à mes pieds, ſi émû & ſi hors de lui, qu'il ne lui fût pas poſſible de proférer une ſeule parole; & le Roi, dont l'ame eſt naturellement ſenſible & paſſionnée, ſentit, comme ce Prince, la force de ce que j'avois dit: ſes tranſports ne céderent point aux ſiens, il ſe mit à genoux comme lui, & me remercioit avec des paroles pleines de joie: on eut eu de la peine à ſçavoir lequel des deux étoit le plus content.

Je fus confuſe de la poſture dans laquelle je voyois mon Roi; je me jettai entre ſes bras avec une familiarité qu'il m'a toujours permiſe; il m'embraſſa mille fois, & prenant la main du Prince Hercule, il la mit dans la mienne: ſoyez fideles, nous dit-il, aimez-vous toujours; c'eſt le vrai moyen d'être heureux. Je paſſe ſur tout ce que le Prince de Ferrare fit; que ne dit-il point de tendre! que ne fit-il pas pour exprimer ſon raviſſement! Le Roi fut chercher la Reine, pour lui faire part de ſon contentement, il le dit auſſi à Madame de Caumont, à la Ducheſſe d'Eſtouteville, & à Madame de Sancerre; & toutes ces perſonnes entrerent dans notre bonheur, comme nous-mêmes.

Depuis ce tems, nous nous ſommes crus heureux, & nous vivons dans l'eſpérance de l'être éternellement; au moins ſi la felicité de la vie peut-être établie ſur la tendreſſe & la fidélité des cœurs; &, ſelon ce que le Roi m'a dit, ce ſera au premier jour qu'on célébrera notre mariage.

Tandis que la Princeſſe racontoit ſon Hiſtoire à Dona Maria d'Arragon, François Premier s'occupoit d'une autre maniere: car auſſi-tôt

qu'il eut mené la Princeſſe d'Alger chez Madame de Vendôme, il étoit monté à cheval avec la charmante Helli, & trois autres Dames ſeulement, & quelques Seigneurs de ſa ſuite, pour aller voir la diſpoſition du feu d'artifice qui devoit être ſur l'eau, & la décoration des machines qui ſeroient des deux côtés de la riviere; il trouva tout dans le meilleur ordre du monde, & comme la journée étoit de ces journées qui ſemblent être de commande pour le plaiſir exprès des Rois, ce Prince marcha plus avant, ayant à ſes côtes l'aimable Helli; & loin de dix ou douze pas du reſte de ſa troupe, il lui parloit de ſa paſſion, & il avoit la ſatisfaction de la trouver, auſſi ſenſible qu'il le pouvoit deſirer.

Ils s'oublioient l'un & l'autre dans un entretien ſi charmant, quand ils en furent detournés par la rencontre de ſix Turcs à cheval: il commençoit d'être aſſez ordinaire d'en voir en France; mais non pas en ſi grand nombre à la fois, ni d'une maniere ſi leſte: ceux-ci étoient montés ſur les plus beaux cheveaux du monde, & leurs habits étoient magnifiques; quelques eſclaves à pied, vêtus de même, les ſuivoient auſſi. Le Roi ne balança pas à croire que c'étoit une maſcarade qui ſe faiſoit pour venir de la ſorte à ſa fête; mais ayant remarqué, qu'ils n'avoient point de maſques, il ne ſçavoit plus que penſer, quand un de ces Turcs, ſe détachant des autres, avança vers lui au petit galop, & étant aſſez près de ce Prince, il lui fit voir dans la premiere jeuneſſe, où il étoit alors, la plus charmante beauté qui fût au monde. Le Roi & Helli l'admirerent, il parut avoir quelque ſurpriſe en regardant Helli, & Helli après l'avoir conſideré, ſe prit à rire, en ſe tournant vers le Roi: Voilà une jolie Maſcarade, lui dit-elle, cette jeune Dame eſt charmante ſous cet habillement: le Turc ſe prit à rire auſſi, & cette

Turque, dit-il en François corrompu, ne me surprendroit pas moins en habit de Chrétienne, si le raport de mes yeux pouvoit affoiblir ma raison: le Roi & Helli rirent encore, ils crurent qne cette personne vouloit divertir le Roi, ayant sçû ce que Dragut avoit trouvé de la ressemblance de Helli avec Roxellane: on ne se transporte pas si aisément des bords du Bosphore, aux bords de la Seine, repartit le Roi; mais, nous avons des beautés qui ne cedent point aux vôtres: il y a quelques étrangers dans cette Cour, qui n'en sont pas disconvenus. Ah! Seigneur, reprit le jeune Turc, ne seroit-ce point Dragut, dont vous voullez parler, & que je cherche depuis si long-temps? Ah! Sire, s'écria aussi-tôt Helli, voilà le Prince Azan: tout ce que je vois en lui me la fait reconnoitre. Je suis Azan sans doute, repartit ce charmant étranger, en se jettant de son cheval à terre, s'il est vrai que je parle à l'héroïque Roi des François, comme le discours de cette belle personne me le fait croire. Lors, il se prosterna presque en terre, & le Roi lui tendant la main & l'embrassant avec bonté: aimable Prince, lui dit-il, nous ne pouvons avoir plus de joie que celle de votre rencontre: vous venez même dans un heureux temps, puisque nous vous ferons voir le vaillant Dragut & la Princesse vôtre sœur. Et Dragut & ma sœur, Sire, s'écria-t-il tout transporté: ah! Seigneur, je ne pouvois espérer rien que de favorable, après l'augure de votre divine présence; & la vûe de cette belle personne aussi ne pouvoit m'anoncer que du plaisir. Helli lui répondit avec esprit, & le Roi lui raconta ce qui étoit arrivé à Alphrigia, & la mort du Marquis de Montferrat, qu'il croyoit que quelque inconnu avoit tué: après cela, il fût rejoint par les Seigneurs & les Dames de sa suite, & tous furent également charmés de la personne surpre-

nante du bel Azan. Quand le Roi arriva au château, il défendit qu'on en parlât, & monta par un petit eſcalier dérobé chez la Reine ſa ſœur, où il ordonna qu'on fit venir Dragut & Alphrigia, voulant donner à la Reine le plaiſir de la ſurpriſe & de la joie qu'ils auroient tous de ſe revoir; mais la Reine en eut une fort grande, de ſon côté, de voir entrer le Roi, ſuivi de Helli & de ce jeune Turc: elle ſe mit à rire, comme il avoit fait peu auparavant lui-même, & ne balança pas à croire que c'étoit une femme déguiſée: le beau Turc, de ſon côté, fit mille exclamations en voyant la Reine, & ſe jettant à ſes pieds, il l'adora preſque: la Reine le voulut faire relever, il prit ſa main, & la baiſa cent fois avec des paroles, moitié Turques, moitié Françoiſes, qui faiſoient un admirable jargon.

François Premier, durant cela, ſe divertiſſoit admirablement, & il expliquoit ce que c'étoit à Madame de Caumont; enfin, il le dit auſſi à la Reine qui ne pouvoit encore comprende qu'un homme pût être ſi beau; il avoit entierement les yeux d'Aphrigia, l'agrément de ſa bouche, &, à le bien conſiderer, beaucoup de ſon air: cette Princeſſe arriva, conduite par Dragut; tout le reſpect, que ce fameux Corſaire avoit pour le Roi & pour la Reine, ne pût l'empêcher de s'écrier, & ſon premier mouvement fut de courir les bras ouverts à ſon cher Azan; mais, la réflexion venant au moment même, il ſe recula un pas en arriere, en regardant le Roi avec ſoumiſſion; mais, François Premier, ennemi de toute contrainte, le meilleur & le plus affable Prince qui fût jamais, les prit tous deux & les fit embraſſer, & préſenta enſuite Azan à la belle Aphrigia, qui lui fit les mêmes careſſes par les ordres du Roi. Après cela, on montra Azan à toute la Cour, il fut ébloui de tant d'excellentes perſonnes qu'il y vit dans l'un & dans l'autre ſexe; on fut char-

mé auſſi de ſa préſence, & il ſembloit que ce fût le dernier ornement qu'on attendoit pour la magnifique fête que le Roi devoit donner cette nuit-là.

La Princeſſe Renée & Dona Maria, en retournant chez la Reine, entendirent le murmure que faiſoit l'arrivée d'Azan, dont tout le monde ſe parloit: ceux qui ne l'avoient pas vu, s'informoient comme il étoit fait & comment il étoit arrivé; & ceux qui l'avoient vu les en inſtruiſoient; elles le virent auſſi comme les autres, & ne le trouverent pas moins charmant que les autres l'avoient trouvé; & après s'être arrêtées quelque-temps à faire compliment à la Princeſſe Aphrigia ſur la joie qu'elle reſſentoit, elles ſe rendirent chez la Reine, qui ne pouvoit ſe laſſer de parler de l'avanture qui avoit ſi heureuſement conduit le Prince Azan à Saint-Germain, où il retrouvoit ſa Sœur & ſon amie: quand les choſes doivent arriver, (continua la Reine,) elles arrivent: il faut admirer ſeulement tous les incidens qui les conduiſent, & croire après cela, que l'eſprit de l'homme ne peut produire aucun événement par lui-même, & que c'eſt une ſageſſe éternelle qui les conduit, comme elle l'a déterminé.

La Reine achevoit ces paroles, quand le Comte de Barbeſieux & le Comte du Tende entrerent dans ſa chambre. Madame de Sancerre & la Marquiſe de Canillac les ſuivoient, tenant chacune par la main une jeune fille d'une ſinguliere beauté, & ſi ſimplement vêtue, que la Reine connut bien que c'étoient les mêmes dont la Roche du Maine lui avoit parlé le jour de devant. Madame, lui dit Barbeſieux, je viens porter à votre Majeſté l'éclairciſſement que je lui avois promis, & j'ai pris la liberté de vouloir que ma fille vous fit la révérence, ſans attendre qu'elle eût d'autres habits, pour vous faire connoître plutôt le

zèle que je veux qu'elle ait au ſervice de votre Majeſté. En diſant cela, la petite Almodis prit de bonne grace le bas de la robe de la Reine, qui lui fit cent carreſſes. Comment, diſoit-elle, Comte de Barbeſieux, vous êtes le pere de cette aimable fille! Eh, comment cela ſe peut-il faire? Madame, reprit Barbeſieux, votre Majeſté peut avoir entendu dire que j'ai été marié fort jeune, que je n'ai qu'un an de moins que le Comte de la Roche-foucault mon frere, qui n'en a guere plus de trente-cinq; mais, Madame, voici un autre ſujet d'étonnement que je vous prépare, continua-t-il, en prenant Amicie, & la preſentant à la Reine, comme il avoit fait Almodis: cette belle perſonne, continua-t-il, eſt la fille du feu Maréchal de Chabanne: ces vérités ſe ſont developées ce matin, & ſi votre Majeſté l'a agréable, elle pourra pendant une heure prendre quelque divertiſſement à l'Hiſtoire de ces deux filles. Vous me ferez un extrême plaiſir, lui répondit la Reine, je l'écouterai volontiers pendant le repas que le Roi va donner aux Dames; mais il faut bien que ces aimables perſonnes voyent la fête: je croi que la jeune Almodis en ſera bien éblouïe; & bien contente auſſi, reprit Barbeſieux. Je n'avois plus rien à deſirer, Seigneur, lui dit-elle, en entrant ici: on a tout vu, quand on a vu la Reine. Voilà qui eſt bien poli, reprit cette Princeſſe, pour une fille qui a toue ſa vie fait une profeſſion ſi éloignée de ſa condition; je vous ſuis obligée d'un langage ſi flateur. Après cela, Madame de Sancerre dit qu'elle leur alloit faire donner des habillemens plus convenables, & qu'après les avoir remiſes entre les mains de la Marquiſe de Canillac, elle reviendroit trouver la Reine. Allez, lui dit-elle, & revenez bientôt. Elle ſortit, emmenant auſſi Barbeſieux, qui dit à la Reine, que ce ſeroit le Comte de Tende qui lui feroit le récit qu'elle

desiroit entendre ; c'est un des principaux Acteurs de notre Histoire, Madame, continua-t-il, il dira mieux qu'un autre à votre Majesté des événemens où il a tant de part. Le Comte lui répondit, qu'il se chargeoit avec plaisir de cet emploi, puisqu'il ne falloit point d'esprit à rapporter simplement les choses comme elles s'étoient passées, & qu'ainsi si la Reine lui ordonnoit de les dire, qu'il l'alloit faire avec une exacte verité. La Reine l'en pria; & le Comte ne voyant que Madame de Caumont avec elle, commença son discours de cette sorte.

HISTOIRE D'AMICIE ET D'ALMODIS.

JE vais vous raconter exactement tout ce que je sçai, Madame, comme je l'ai appris de ceux qui ont le principal intérêt à cette Histoire. Vous sçaurez donc que la vieille Madame de la Paliſſe, de la maison de Prie, & mere du feu Maréchal de Chabanne, est née la plus imperieuse femme du monde & la plus méchante aussi; étant de ce caractere, elle conserva toujours un pouvoir tyrannique sur son fils; il étoit ne vertueux & capable des plus grandes choses, comme on l'a vu; son inclination pour la guerre l'éloignoit de la pensée de se marier; sa mere l'en pressoit incessamment & fit tant par ses persécutions éternelles, qu'elle l'obligea de prendre alliance avec le Vicomte d'Aunai, en épousant sa fille: comme il étoit parfaitement honnête homme, il vêcut fort bien avec elle, & en eut une fille qui est la Marquise de Canillac.

Quelque tems après qu'il fût veuf, il vit près de la Reine la jeun Melun, qui étoit d'une

beauté charmante, & comme ce parti lui convenoit pour le bien & pour la naiſſance, il l'épouſa malgré les oppoſitions de Madame de la Paliſſe ſa mere, qui avoit une raiſon ſecrette de haïr cette jeune perſonne, parce qu'elle étoit fille d'un homme, qu'elle avoit aimé, & qui ne l'ayant point aimée, ou l'ayant trompée, je ne ſçai pas bien laquelle de ces deux choſes c'étoit, lui avoit préféré la femme qu'il avoit priſe & qui étoit la mere de ſa belle fille: elle avoit donc conſervé toute ſa vie une haine violente contre toute cette maiſon; ce ne fut qu'avec fureur qu'elle vit entrer dans la ſienne une perſonne qu'elle chargeoit du crime de ſes parens.

Le Comte de la Paiſſe naquit de ce mariage, & quatre années après Amicie, à qui on a donné ce nom, tant qu'elle a été inconnue; mais, ce qu'il y a de particulier, Madame, dans la perſonne d'Amicie, eſt ſi remarquable qu'il a ſeul ſuffi pour la faire reconnoître: la Maréchale de Chabanne avoit travaillé elle-même un braſſelet de ſes cheveux, qu'elle deſtinoit pour ſon mari; & le jour d'une ſéparation où il alloit à l'armée elle lui attacha au bras, en fondant en larmes, & avec tant d'application, qu'Amicie venant au monde en avoit la figure toute ſemblable & de la même couleur, & au même bras, au-deſſus du coude.

Cette chere marque fut précieuſe pour le Maréchal, cent fois il la baiſoit au bras de ſa fille, & il la fit peindre quatre ou cinq fois avant qu'elle eût deux ans achevés.

Elle avoit environ cet âge, quand des affaires de la plus grande importance rappellerent de la Province Madame de la Paliſſe, & l'obligerent à voir Madame de Chabanne; ſa haine augmenta, quand elle fut témoin elle-même de l'union qui étoit entre ſon fils & ſa belle fille: il n'eſt ſorte de malice & de noirceurs qu'elle

n'inventât pour la rompre dont elle ne se servit; & voyant que tout lui étoit inutile, elle feignit de se répentir, & de revenir des sentimens injustes qu'elle avoit eus: elle se réconcilia donc en apparence, & fit cent fausses démonstrations d'amitié à Madame de Chabanne; ces illusions tromperent le mari & la femme, de sorte que le Maréchal consentit que sa femme fût avec elle dans ses terres: elle la promena de château en château, & quand elle fut dans une Province éloignée, & qu'elle vit son fils occupé pour les affaires du Roi, elle commença à ne se plus déguiser, & à maltraiter horriblement Madame de Chabanne; elle lui ôta peu à peu tout son domestique, de maniere qu'elle n'avoit personne de confiance à qui pouvoir seulement dire ses douleurs: les lettres qu'elle écrivoit au Maréchal, ne lui étoient plus rendues, & la vieille la Palisse retenoit celles qu'il lui envoyoit: elle lui mandoit que sa femme étoit malade, & comme elle lui montroit, parce qu'elle lui en disoit, une grande tendresse pour elle, le Maréchal préoccupé ne pensoit qu'à plaindre sa femme & la consoler par les marques continuelles qu'il lui donnoit de sa passion: c'eût été tout pour elle, mais elle ne les recevoit point.

Enfin, Madame de Chabanne languit quelque-temps dans les tourmens dont sa belle mere l'accabloit; elle n'avoit d'autres occupations que de penser à son cher mari, & à tenir incessamment dans ses bras la petite Amicie: elle mourut en l'embrassant, & en lui recommandant de nommer quelquefois son nom au Maréchal de Chabanne. Amicie étoit dans un âge, qui ne lui permettoit pas d'obéir à sa mere, car elle n'avoit que trois ans.

Le Maréchal de Chabanne n'apprit cette mort qu'avec une douleur inconcevable; sa mere lui en paroissoit au désespoir, & l'assuroit qu'elle

donneroit tous ſes ſoins à bien élever ſa fille: mais, quelle étoit éloignée de cette penſée! Son inimitié n'étoit pas aſſouvie par la mort de la mere. Amicie, qui avoit tous ſes traits, faiſoit déja éclater la même beauté; elle reſolut ſa perte, & d'une maniere plus cruelle que par la mort, puiſqu'elle voulut la ſouſtraire à ſon pere & à ſa naiſſannce: elle la fit conduire à un château éloigné, & par bonheur elle la confia aux ſoins d'un vieux Gentilhomme vertueux, qui étoit Gouverneur de ce chateau, & qui y demeuroit avec ſa femme.

Vous me direz peut-être, Madame, que vous êtes étonnée que la fureur de la Comteſſe ne s'étendit pas auſſi ſur le jeune la Paliſſe: je vous répondrai à cela, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir, étant élevé à Paris dans la maiſon du Maréchal, & que par un jeu de la nature il s'étoit trouvé que la Paliſſe lui reſſembloit de viſage, cela lui en avoit attiré quelque ſorte de bien-veillance; &, de plus, étant extrémement glorieuſe, elle eut été fâchée de voir éteindre une maiſon illuſtre, dont elle portoit le nom; voilà, je penſe, ce qui à conſervé le Comte de la Paliſſe.

Quelque-temps après qu'elle eût envoyé Amicie au bon homme Almin, ce Gentilhomme s'appelloit ainſi; elle manda au Maréchal avec de grandes expreſſions de douleur, que ſa fille étoit morte auſſi. Ce nouveau ſurcroit d'affliction le toucha vivement: il prit par preſſentiment une certaine horreur pour ſa mere; il s'adonna plus que jamais à ſervir le Roi, & ne ſongea qu'à l'éducation de ſon fils.

Madame de la Paliſſe avoit recommandé à Almin de tenir dans la baſſeſſe cette petite fille; & de ne lui donner aucune ſorte d'inſtruction: elle étoit ſi jolie, qu'Almin & ſa femme n'obéiſſoient qu'avec une extrême répugnance, & effectivement elle croyoit être née de parens ſi abjets,

qu'elle n'eût pas même la douceur de se croire la fille d'Almin.

Sa femme, touchée d'amitié pour elle, en l'instruisant de sa religion, lui apprit cent choses curieses & agréables, & elle avoit tant d'esprit naturellement, qu'à douze ans voyant le cabinet d'Almin rempli de livres, elle en prenoit; sans qu'il s'en apperçût, & les lisoit en cachete.

Au bout de deux ou trois années, elle eut dévoré toute la bibliotheque; & un jour qu'on parloit de quelque-chose au dessus de sa portée, la vivacité de son esprit l'emportant, elle fit une si belle application d'un événement de l'Histoire Grecque, q'Almin la regardant tout épouvanté, ne sçavoit s'il dormoit ou s'il veilloit: la jeune Amicie, à qui il avoit donné ce nom-là, rougit extrémement & se voyant pressée par Almin & par sa femme de leur apprendre d'où elle sçavoit ce qu'elle venoit de dire, elle leur avoua qu'elle avoit lu les livres d'Almin, & quoiqu'elle les eût pris comme elle avoit pu, ses réflexions & son jugement avoient mis une espece d'arrangement dans sa tête. Almin admira cent fois ce prodigieux effet de ces belles inclinations, & d'une illustre naissance: il ne pouvoit s'empêcher de lui baiser les mains en pleurant de joie. On ne peut éviter sa destinée, s'écria-t-il; allez où la votre vous appelle: veuille le Ciel, Amicie, qu'elle soit aussi heureuse que vous le méritez: & que de bon cœur je vous la souhaite.

Ces paroles & son action furent remarquées par cette jeune fille, & lui firent une forte impression; cependant Almin lui fit recommencer sa lecture avec ordre, & lui enseigna tout ce que son esprit étoit capable de concevoir, & ce n'étoit pas peu: depuis ce temps-là, il trouva mille charmes dans la conversation d'Amicie; & sa femme & lui la voyant une fille achevée, l'aimoient avec une passion extraordinaire, & se

gardoient bien de mander ſes perfections à Madame de la Paliſſe, mais ils ſe reſolurent à chercher une occaſion de découvrir au Maréchal de Chabanne, que ſa fille vivoit; la marque qu'elle portoit au bras & dont tout le monde avoit parlé comme d'un prodige, étoit une preuve aſſurée de ſa reconnoiſſance.

Amicie croiſſoit & devenoit tous les jours plus merveilleuſe. Almin la fit peindre, & fut avec une diligence incroyable trouver le Maréchal de Chabanne, à qui il apprit que ſa fille vivoit, lui fit voir ſon Portrait, & lui dit que toutes les graces de ſa perſonne n'étoient rien en comparaiſon de celles de l'ame & de l'eſprit.

Jamais ſurpriſe n'a été égale à celle du Maréchal, & ſa joie fut encore plus grande d'avoir une fille ſi parfaite; il embraſſa mille fois le bon Almin, & lui recommanda le ſecret juſqu'à ſon retour d'Italie, où il ſuivoit le Roi, après quoi ils devoient decouvrir le ſort de ſa chere fille; mais vous ſçavez, Madame, qu'il n'a pu avoir cette ſatisfaction; il mourut à la Bataille de Pavie; & Madame de la Paliſſe, à cette nouvelle, manda à Almin de faire inceſſamment Religieuſe la perſonne dont elle l'avoit chargé.

Almin, affligé de la mort de ſon Maître, & irrité de l'injuſtice de ſa vieille Maîtreſſe, conſulta ſa prudence, & ayant reſolu de porter au Roi le teſtament dont le Maréchal de Chabanne l'avoit chargé, il voulut auparavant tenter ſi le ſang & la nature ne pourroient rien ſur Madame de la Paliſſe. Pour cet effet, il lui manda qu'il lui avoit obéi, que ſa petite fille étoit Religieuſe; &, prenant Amicie, il l'amena à Paris: il vouloit que Madame de la Paliſſe la vît ſans la connoître; &, étant dans cet embarras, en allant à la Maiſon de Campage de Madame de la Paliſſe, il reconnut celui qui en avoit le ſoin, pour ſon meilleur ami: il s'appelloit Valence, leur an-

cienne amitié produisit en eux une extrême joye de se revoir, & la confiance regagnant insensiblement leurs cœurs, Almin lui dit son secret, & le pria de garder auprès de sa femme la jeune Amicie; afin que la vieille Comtesse la voyant, pût prendre quelque affection pour elle, & que cependant il feroit avertir les parens du Comte de la Paliſſe, afin qu'ils parlassent au Roi. Valence fut tout glorieux d'entrer dans un secret si important, &, voulant avoir la même confiance en son ami, il lui fit voir la petite Almodis, & lui conta son avanture de la maniere que je vais vous le dire,

Le Seigneur d'Amboise ayant pris une affection extraordinaire pour le Comte de Barbesieux dès sa plus tendre enfance, résolut de lui donner sa fille en mariage, qui n'avoit gueres que quatorze ans; ce parti lui étoit si avantageux, que le feu Comte de la Rochefoucault son pere ne balança pas à l'accepter: on maria donc ces jeunes enfans, & au bout de l'an la Comtesse eut une fille, qui est cette même Almodis que Valence avoit chez lui.

Valence étoit Gouverneur de Barbesieux, il avoit fort connu le fameux Luc Gauric, & comme il aimoit passionnément l'Astrologie, il avoit entêté le Comte de cette science, de sorte que ce jeune pere & Valence, ayant observé le moment de la naissance de la fille de Barbesieux, ils le firent sçavoir à Gauric, qui leur manda, qu'elle seroit parfaitement heureuse, si elle ignoroit sa condition & sa naissance jusqu'à ce que quelqu'un l'aimât sans la connoître, que par les charmes de sa personne. Il n'en fallut pas davantage pour faire résoudre incontinent le Comte de Barbesieux à la derniere soumission pour ce qu'il croyoit son oracle: soudain, il fit accroire à Madame de Barbesieux, par un stratagême trop long à vous dire, que sa fille étoit morte, il l'envoya

à la femme de Valence, pour l'élever comme la ſienne; & cinq ou ſix ans après, s'ennuyant de ne l'a pas voir, il réſolut de faire venir Valence & ſa famille près de Paris, parce qu'il étoit toujours arrêté auprès du Roi, & comme il étoit empêché à chercher la retraite qu'il leur donneroit, Madame de la Paliſſe étant en peine auſſi de trouver d'honnêtes gens pour mettre à ſa maiſon de campagne, le Comte de Barbeſieux lui propoſa Valence, & lui en répondit; il s'établit donc chez elle, & y a toujours demeuré depuis.

Le Comte de Barbeſieux a ſouvent vu ſa fille ſans ſe faire connoître à elle, & a connu avec plaiſir qu'elle étoit telle qu'il la pouvoit deſirer.

Après que Valence & Almin ſe furent faits une mutuelle confidence, Almin lui mena & lui confia Amicie: en ſe ſéparant d'elle, il avertit de continuer a avoir une conduite exacte, & qu'il vouloit bien lui dire qu'elle devoit toujours ſuivre les nobles ſentimens qui l'avoient ſi bien guidée juſques à cette heure; qu'il l'avertiſſoit qu'elle étoit de grande naiſſance, & qu'Almodis étoit d'une condition égale à la ſienne; qu'il ne fallait pas confier ce ſecret à ſon enfance, mais qu'elle vêcut bien avec elle, & qu'elle s'en fit une amie, puiſqu'elle étoit ſi digne de l'être.

Amicie eut une extrême joie de ſçavoir que ſes preſſentimens ne l'avoient point trompée, & qu'il y avoit autant d'élevation dans ſa naiſſance, qu'il y en avoit dans ſon cœur; elle attendoit patiemment à voir le nœud de ſa deſtinée. qu'on l'avoit aſſurée n'être pas fort éloignée.

Auſſitôt qu'elle fut entrée chez Valence, la petite Almodis lui jetta mille fois les bras au col, & Amicie, la voyant ſi aimable, n'eut pas de peine à l'aimer. Valence remarqua que la premiere fois que Madame de la Paliſſe vit Amicie, elle palit & la regarda avec un grand attachement. Quand elle étoit à Paris, Almin la venoit voir,

&

& s'en retournoit quand Madame de la Paliſſe étoit à ſa maiſon de campagne; ainſi elle ne ſçut jamais qu'il fût en ce pays.

Il n'y avoit pas quinze jours qu'Amicie étoit chez Valence, lorſqu'étant à la chaſſe avec le Roi, je m'écartai inſenſiblement; & ſuivant les bords de la Seine, le long d'une muraille qui renfermoit un bois & un jardin, je vis une petite porte ouverte.

Preſſé d'un déſir que je ne connus pas alors, mais qui ſe fit ſentir avec une grande violence je deſcendis de cheval, je le donnai à mon Page, & achevant d'ouvrir cette porte, j'entrai dans un bois fort agréable, & après avoir traverſé quelques allées, je vis prés d'une grotte une femme couchée de ſon long ſur l'herbe, mais ſi couverte de fleurs, qu'on ne pouvoit point diſcerner ſon habillement. Une jeune fille, qui par la ſimplicité de ſon habit, me fit juger de ſa condition, avoit un genouil à terre auprès d'elle, & elle étoit ſi attentive à mettre des fleurs dans ſes cheveux, que je jugeai aiſément que c'étoit elle qui en avoit mis à cette autre perſonne avec tant d'abondance: quand je me fus un peu approché, j'apperçus que celle qui étoit couchée dormoit, mais qu'elle me parut belle! Toute la fraicheur de la jeuneſſe étoit répandue ſur ſon teint, ſes traits étoient charmans, ſa bouche admirable: je demeurai ravi & tout éperdu, & revenant enſuite à moi, rempli de plaiſir d'une rencontre ſi imprevue, je m'avancois plus près, quand la jeune fille qui étoit ſi occupée à parer l'autre, leva la tête, & jetta par hazard les yeux ſur moi, je vous avoue que, quelque préoccupé que je fuſſe de la beauté de ſa compagne, je la trouvai charmante; & me faiſant ſigne avec le doigt, comme ſi elle m'eût connu, de ne pas faire du bruit, elle s'appliqua auſſi tranquillement à achever ſon ouvrage, que s'il n'y eût perſonne-là.

Je me mis à rire de ſon action, & touſſant pour la diſtraire : doucement, me dit-elle ? n'éveillez pas Amicie, voyez qu'elle eſt belle comme cela! Je ris encore de l'ingénuïté de la petite fille, & me mettant à genoux à ſes côtés, il eſt vrai qu'elle eſt charmante, lui répondis-je tout bas, mais qui eſt cette Amicie ? C'eſt ma compagne, reprit-elle, nous demeurons toutes deux avec mon pere chez Madame de la Paliſſe. A cet entretien, Amicie ſe réveille, & ſes beaux yeux porterent par-tout une nouvelle lumiere : la premiere choſe qu'elle fit, fut de recevoir un baiſer d'Almodis, & de lui tendre les bras; mais m'ayant apperçu, & ſe voyant ainſi couverte de fleurs, elle fut honteuſe, & ſe levant avec précipitation, elle me ſalua & baiſſa les yeux. Je vous demande pardon, lui dis je, d'avoir interrompu votre repos, mais je ne ſaurois me repentir de vous avoir ainſi ranimée : vous étiez belle en dormant, mais vous me paroiſſez divine de la ſorte. Seigneur, reprit-elle avec une grande modeſtie, je ſerois empêchée à répondre à des diſcours auxquels je ne ſuis pas bien accoûtumée ; mais, Seigneur, pourſuivit elle, vous voulez ſans doute voir Madame de la Paliſſe, ou vous avez quelques ordres à donner à Valence. Je vais dire ce que vous ſouhaitez. Non, belle Amicie, lui dis-je, je ne deſire, ni Madame de la Paliſſe, ni celui que vous venez de nommer; le hazard m'a conduit ici, & je ne veux que vous; ouï, vous ſeule dans tout l'univers pouvez faire ma bonne fortune. Quelle ſeroit heureuſe! continuai-je, ſi vous ne dédaignez pas un cœur que je vous offre dès ce moment, & que je vous prie de recevoir.

Cette belle fille rougit. Il vous eſt permis de vous divertir, Seigneur, me répondit-elle; mais je ſçai qu'il m'eſt défendu d'y contribuer, & s'il vous plaît de vous promener dans ce jardin,

Almodis & moi, en nous retirant, vous en allons donner la liberté toute entiere. Qu'ai-je affaire de ce jardin, m'écriai-je, & de tout le monde ſans vous: & comme elle avoit déja fait la révérence pour s'en aller, je me mis au devant d'elle, & l'arrêtai par ſa robe : demeurez, lui dis-je, ne m'ôtez pas ſi-tôt le ſeul plaiſir que je puiſſe déſormais avoir, & permettez que j'en jouiſſe auſſi ſouvent qu'il plaira à l'amour de me le donner: comme j'allois continuer, mon Page entra qui me dit que le Roi paſſoit; &, craignant que quelqu'un ne vînt partager ma bonne fortune, jaloux que la choſe put arriver, je ſaluai Amicie, & me ſéparai d'elle, en l'aſſurant de la violence de ma paſſion.

Je m'en retournai plein d'une ſi belle idée, j'y rêvai le reſte du jour avec plaiſir, & la nuit me la repréſenta encore. La penſée de la baſſeſſe de ce que j'aimois me fit d'abord honte; mais comme je ne regardois ces penſées que comme un amuſement, je tirois de l'agrément de mon avanture: peu de tems s'écoula, que je donnai une autre forme à mes deſirs; je ſentis qu'ils étoient véhémens & paſſionnés, & je connus enfin, que j'aimois de la plus ſenſible maniere: la premiere fois que je m'en apperçus, ce fut lorſqu'ayant repris mon premier chemin je trouvai la petite porte du parc fermée: je retournai, je fus à la maiſon demander le Comte de la Paliſſe que je ſçavois n'y être pas: on me dit qu'il y venoit rarement, & j'apperçus ſur un Perron Amicie & Almodis, qui ſe levant auſſi-tôt qu'elles me virent, me ſaluerent, & Amicie prenant ſa compagne par la main, rentra dans la maiſon.

Cette ſage retraite me déſeſpera, je crus qu'elle m'arrachoit l'ame, & qu'elle l'emportoit avec elle: je m'en retournai chagrin, réſolu d'avoir recours au Comte de la Paliſſe, qui étoit mon ami particulier: je lui contai mon avanture, il

ne la crut pas, quand je la lui dis le soir chez vous, Madame: il regardoit les expressions de beauté dont je me servois pour dépeindre ces deux filles, comme des exagérations frivoles, & que l'esprit d'un amant eût seul capable de produire: aussi me rit-il au nez, en me reprochant mon mensonge. Si je ne vous parlois que des charmes d'Amicie que j'aime, lui dis-je, vous auriez raison d'accuser ma préoccupation, mais je vous parle avec le même avantage d'Almodis, que je n'aime point. Ah! Comte de Tende, me répondit-il, seroit-il possible qu'il y eût de telles merveilles dans la maison de Madame de la Paliſſe, & que je n'en sçusse rien? Si cela est, il faut bien que j'use, continua-t-il en riant, des droits de Seigneur: je ne prétens rien sur votre Amicie: mais, pour cette petite Almodis, il faut que l'amour en fasse mon partage: après cela, irritant de plus en plus la curiosité de la Paliſſe, je le fis convenir que nous irions dès le lendemain à cette maison de campagne, & nous partîmes incontinent après le diné du Roi.

Le Comte de la Paliſſe fut reçu en maître dans cette maison. Valence eut une secrete joie de le voir; toujours prévenu de l'horoscope d'Almodis, il pensa que c'étoit peut-être l'époux que le Ciel lui envoyoit, ou que ce pouvoit être moi: il jugeoit que j'étois homme de condition par la familiarité qui étoit entre la Paliſſe & moi; ses soupçons augmenterent, quand le Comte s'enquit de sa famille, lui disant qu'il avoit appris qu'il avoit chez lui deux belles filles. Valence sourit d'un air à ne pas contredire ce que son maître disoit; & comme il demanda à les voir, Valence lui répondit qu'elles se promenoient: il offrit lors de le mener où elles étoient; mais, la Paliſſe lui dit qu'il iroit sans lui, qu'il fit ses affaires, & le laissa.

Nous fîmes plusieurs tours, moi inquiet &

plein de desirs, & mon ami avec une joie si grande, qu'il se divertissoit même de l'émotion où il me voyoit.

En allant de la sorte, nous entendîmes le son d'une flûte, nous tournâmes de ce côté-là, & après peu de tems nous entrâmes dans une allée, où nous apperçûmes Almodis, le dos appuyé contre un arbre, qui jouoit tranquillement de la flûte; elle ne nous vit pas, & après quelques momens, elle se mit à chanter, & tenant d'une main sa flute, elle fit quelques pas de danse avec une justesse & une grace qui alla au delà de tout ce qu'on pouvoit imaginer.

Le Comte de la Palisse la dévoroit des yeux, j'y prenois quelque plaisir aussi, mais comme je ne voyois pas Amicie, je les interrompis tous deux; & m'avançant ainsi inopinément vers cette jeune personne, je la surpris infiniment. Vous êtes sans Amicie, lui dis-je, belle Almodis, & où peut-elle donc être? Seigneur, me répondit-elle, en me montrant un endroit de la main, elle est dans cette grotte; mais elle est si rêveuse aujourd'hui, que je n'en ai pu tirer une parole. Eh bien! repris-je, je vais lui demander la cause de cette rêverie, tandis que je vous laisserai avec le Comte de la Palisse. Seigneur, reprit-elle, je vais vous mener où elle est. Non, demeurez belle Almodis, lui dit mon ami, je veux que nous nous entretenions ensemble. Eh quoi! Seigneur, reprit cette jeune fille en le regardant avec des yeux tout étonnés, avez-vous donc l'humeur aussi absolue que Madame de la Palisse? Le Comte rit de l'action & des paroles d'Almodis: je ris aussi, car je les entendis en m'en allant, & la Palisse continuant à lui parler. Est-ce que vous ne voulez pas demeurer avec moi, lui dit-il? Valence vient bien de m'entretenir fort long-tems: je crois, lui dit-elle, que mon pere a fait son devoir, & il vous doit obéir en tout;

mais, Seigneur, je ne ſçai ſi je dois être dans la même obſervance. Ne parlons point de ces devoirs, reprit-il, je voudrois bien vous en impoſer d'autres, mais du moins m'avouerez-vous que vous ne devez pas refuſer quelque accueil honnête à des gens qui quittent la Cour pour vous voir. Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, de quoi me parlez-vous? Je hais la Cour à la mort: que vous ſeriez heureux, ſi je vous la faiſois quitter pour toute la vie! J'en ai entendu quelquefois parler à mon pere; mais c'eſt un étrange pays que celui-là, & les gens qui l'habitent ſont de terribles gens. Mais, comment donc? lui dit-il ravi de l'entendre parler, que vous en a-t-on tant dit, belle Almodis? En vérité, Seigneur, reprit-elle, les plus horribles choſes du monde. Comment! on n'y a jamais de repos, on eſt inceſſamment agité de toutes les paſſions; un homme, que le Roi regarde, eſt haï ou envié de tous les autres; chacun ne cherche qu'à ſupplanter ſon compagnon, & à s'agrandir, s'il peut, à ſes dépens: on m'a dit même, qu'une belle perſonne n'y ſçauroit ſouffrir une autre belle; qu'on y dit du mal de tout le monde: qu'on y eſt perfide; qu'on n'y garde point de ſecret; qu'on fait la Cour aux heureux, & qu'on n'y regarde point les miſérables; enfin, on y dit toujours tout ce qu'on n'y penſe point, & on n'y penſe jamais avec équité; mon pere nous diſoit encore, pourſuivit-elle, avec une agréable impetuoſité, qu'il avoit connu une perſonne de mérite, qui avoit été fort malheureuſe en tout, & principalement en amis; & qu'ayant enfin trouvé un homme de grand eſprit, d'une humeur qui paroiſſoit douce, & d'un caractere qui promettoit de la franchiſe & de la probité, elle ſe lia d'amitié avec lui, ne pouvant réſiſter à toutes les avances les plus ardentes que l'on ait jamais faites; elle étoit ſi contente dans les premiers jours de cette union qu'elle avoit accoû-

tumé de dire qu'elle avoit enfin trouvé ce qu'elle cherchoit depuis ſi long-temps, c'eſt-à-dire un ami véritable; je croi même qu'elle le croyoit parfait, tant elle avoit pris une bonne opinion de lui: elle fut enfin ſi heureuſe, qu'elle lui rendit un ſervice conſidérable, puiſqu'il eût un bon ſuccès de la choſe du monde qu'il déſiroit le plus: mais comment fut-il ſervi? Avec toute l'application, tout le zele, & toute la droiture imaginable. Que croyez-vous, Seigneur, qu'il fit pour récompenſer cette perſonne bienfaiſante & toujours malheureuſe? Il ſe mit en ſociété avec un de ſes amis, qu'il lui ôta, mais d'une maniere ſi préciſe & ſi dure, qu'elle n'a jamais pu ſçavoir comment & pourquoi elle les avoit perdus: il lui imputa des fauſſetés; ceſſa tout d'un coup de la voir; lui cauſa toutes les infortunes imaginables & tout plein d'ingratitude, il ſe noircit encore par un procédé ſi affreux. Ah! Seigneur, pourſuivit la jeune Almodis, que me direz-vous, pour juſtifier un tel courtiſan? Qu'on ne me parle point d'un lieu, où l'on ne voit jamais le fonds du cœur, & où l'on fait gloire de tromper ſon meilleur ami.

Ne croyez pas, charmante Almodis, reprit la Paliſſe, tout ce qu'on vous dit de la Cour: vous en venez de faire une peinture vive; & ces défauts, que vous avez marquez, ne s'y trouvent que trop ſouvent. Il y a de mal-honnêtes gens par-tout, & à la Cour plus qu'en pas un autre endroit, par les mouvemens continuels qui agitent le cœur de tant de perſonnes différentes qui la compoſent; mais il y a auſſi des perſonnes vertueuſes & des ames incorruptibles: je pourrois vous faire connoître la Cour d'une maniere différente de celle que vous avez marquée, & qui pourroit plaire à votre jeuneſſe & à votre beauté. Je ne doute pas, Seigneur, reprit-elle, que vous ne me la montriez par des dehors bien brillans: après tout je ſçai certainement que la

véritable satisfaction ne s'y rencontre jamais: quittez-là, Seigneur, continua-t-elle, avec un petit air chagrin & empressé: venez ici dans votre maison, vous serez avec Amicie & avec moi, & je m'assure que vous y vivrez fort heureux. Je le veux bien, aimable Almodis, lui repartit la Paliſſe, charmé de son ingénuité, pourvû que vous me promettiez de m'aimer; cet article est nécessaire à nos conventions: je sens déja que je vous adore; il faut par un peu de tendresse payer l'ardente passion de mon cœur, & n'être pas comme ce perfide ami, dont vous venez de me parler. Almodis se prit à rire d'une maniere pleine d'enfance, & la Paliſſe sentoit déja pour elle ce que l'amour a de plus touchant; il n'étoit occupé qu'à l'en vouloir persuader, quand il en fut empêché par notre arrivée.

Pendant qu'il entretenoit Almodis, j'étois allé chercher Amicie: je la trouvai à cette même grotte, où je l'avois vue la premiere fois; elle étoit assise près du Baſſin, & regardoit attentivement l'eau qui y tomboit par la bouche d'un Triton: elle avoit un livre à ses pieds, je le ramassai sans qu'elle s'en apperçût; je fus très surpris de trouver que c'étoit les Odes d'Horace, d'une traduction nouvelle. Je ne pouvois imaginer qu'un pareil Livre fût lu par une fille de cette sorte; mais un quart d'heure de conversation me fit voir, que ce n'étoit pas une fille ordinaire: je fus épouvanté de son esprit, non pas qu'elle s'élevât trop, mais dans sa simplicité elle brilloit par tant de pensées agréables, sa diction étoit si pure, elle disoit si préciſément ce qu'il falloit dire, que j'en fus tout enchanté. Je continuai à lui parler de mon amour, elle m'écouta sans rudesse, mais avec une grande modestie, & me conduisit insensiblement à l'endroit où le Comte de la Paliſſe étoit avec Almodis.

La conversation fut tantôt generale, & tantôt par-

particuliere, nous la pouſſâmes même juſqu'à la nuit; & nous nous ſéparâmes de ces aimables filles avec un regret égal; car la Paliſſe m'avoua qu'il étoit éperdument amoureux d'Almodis, il me remercia cent fois de la lui avoir fait connoître: nous retournâmes les voir les jours ſuivans, & c'étoit avec une ſatisfaction infinie pour Valence, croyant voir accomplir l'horoſcope d'Almodis par la Paliſſe ou par moi: il ne ſçavoit lequel des deux la feroit réuſſir, mais il voyoit bien que tant d'aſſiduité marquoit de l'amour.

A meſure que ſes ſoupçons augmentoient, il les diſoit au Comte de Barbeſieux, qui, aimant paſſionnément ſa fille, eut ardemment deſiré que l'un de nous deux l'eut rendue heureuſe.

Une fois que, ſuivant notre coûtume, nous les étions allez voir, nous trouvâmes la jeune Almodis qui liſoit dans un papier qu'elle tenoit à la main. Nous l'abordâmes, & lui demandâmes ce que c'étoit? C'eſt une chanſon, que je viens d'écrire, dit-elle, & qu'Amicie vient de faire. Auſſitôt nous deſirâmes avoir ce petit papier, la Paliſſe & moi: moi, parce que la chanſon étoit faite par Amicie; & lui, parce qu'elle étoit écrite de la main d'Almodis: nous nous mettions en état d'exécuter nos deſſeins, quand nous entendîmes une voix agréable. Taiſez-vous, nous dit la jeune Almodis, la voilà qui chante, écoutez. Nous lui obéîmes, & nous entendîmes diſtinctement ces paroles.

CHANSON.

Echo, répondez à ma voix,
Répétez avec moi le nom de ce que j'aime.
Je ſerai toujours dans ces bois,
Pour ſoulager ma peine extrême,
A redire cent fois le nom de ce que j'aime.

Je fus frappé au cœur par ces paroles : je volai vers ma belle Maîtreſſe, & la trouvant à dix pas de-là, je me jettai à ſes pieds comme pour la remercier de la part que je croyois avoir à ce qu'elle avoit chanté. Elle ſe troubla de mon action emportée. Que faites-vous, Seigneur, me dit-elle, relevez-vous. Ah! lui dis-je, quelle chanſon! vous l'avez faite. Qui vous l'a dit, Seigneur? reprit-elle : le hazard me l'a fait chanter plutôt qu'une autre. Ne déguiſez pas, répartis-je, Almodis vient de me dire que vous l'aviez faite : laiſſez-moi me flatter d'une penſée que j'ai, & qui, ſi vous me la laiſſez, peut faire le bonheur de ma vie. Seigneur, me dit-elle, avec un embarras charmant, Almodis eſt jeune & imprudente : elle eut mieux fait de vous laiſſer ignorer une choſe ſi ſimple par elle-même : je n'ai garde de vous l'adreſſer. Eh quoi! repris-je, voulez-vous que je penſe que vous avez fait cette chanſon pour quelqu'autre? Elle rougit, & paſſant la main ſur ſes yeux, j'aimerois mieux la mort, Seigneur, repliqua-t-elle. Ah! lui dis-je, tranſporté de ce peu de mots, achevez de vous expliquer, faites-moi voir que je ſuis l'homme du monde le plus heureux. Eh! que voulez vous ſçavoir, s'écria-t-elle. Je veux ſçavoir, pourſuivis-je, ce qui peut faire ma pleine félicité. Seigneur, reprit-elle d'un air fort ſérieux, je ne vous dirai point que vous m'êtes indifférent : je ferai plus, je crois que vous êtes le ſeul homme qui pourroit me plaire; & ſi j'étois d'une condition égale à la votre, je pourrois bien peut-être n'aimer jamais que vous : mais, Seigneur, quel fruit croyez-vous tirer d'un aveu que votre perſécution & ma foibleſſe m'ont arraché? Je ſuis une miſérable fille inconnue à moi-même, je ne ſçai qui je ſuis, quels que puiſſent être mes parens, ils ont un pouvoir abſolu ſur moi, je n'en diſpoſerai jamais ſans leur conſentement; ſi j'é-

tois à moi, je ſerois à vous; mais après cela Seigneur, je ne ſerai jamais qu'à celui à qui ils me donneront. N'importe quels que ſoient vos parens, lui repliquai-je, plus en Amant inſenſé, qu'en homme raiſonnable : j'empêcherai bien qu'un autre ne vous poſſede; &, puiſque vous m'aimez, adorable Amicie, je ſçaurai bien trouver les moyens d'aſſurer votre fortune & la mienne : je diſois cela emporté de ma paſſion, car je n'avois rien réſolu là deſſus; & véritablement quelque merveilleuſe que fut Amicie, la baſſeſſe de ſa condition m'empêchoit de me pouvoir déterminer à rien qui lui fût avantageux; je me ſervis enſuite de toutes les expreſſions d'amour, pour lui témoigner celui que je reſſentois; je la trouvai ſi ſage & ſi retenue, & toutefois ſi ſenſible & ſi tendre, que je ſortis d'auprès d'elle mille fois plus paſſionné, que je ne l'avois jamais été.

Durant un entretien qui me cauſoit tant de plaiſir, le Comte de la Paliſſe en avoit à peu près un ſemblable avec Almodis: elle avoit enfin conſenti à donner la chanſon qu'elle avoit écrite. Tenez, lui dit-elle; on ne peut vous réſiſter. Que n'eſt-il vrai, belle Almodis, reprit-il, je ſerois bien-tôt heureux? Heureux, repliqua-t-elle : Eh comment! En faiſant que vous m'aimiez autant que je vous aime, reprit-il. Je vous aſſure, Seigneur, continua-t-elle, que je ne ſçai pas ce que vous appellez aimer; mais je ſuis fort aiſe quand vous venez ici; & je n'ai pas davantage de joie, quand je vois le Comte de Barbeſieux. Ces paroles étonnerent fort la Paliſſe, il frémit de cette franchiſe, & ſe remettant comme il put, eſt-ce que vous connoiſſez le Comte de Barbeſieux, lui dit-il? Et avez-vous du plaiſir quand vous le voyez? Ouï, Seigneur, reprit-elle: le Comte de Barbeſieux fait ſouvent l'honneur à mon pere de le venir voir, & il me careſſe toujours extrêmement. Un coup de foudre & ces

paroles, furent la même chose pour le Comte de la Palisse. Sans penser rien au désavantage d'Almodis, il ne pensa rien d'avantageux pour Valence, & il crut qu'il pouvoit entrer dans les desseins criminels de Barbesieux : cette pensée le prit tout entier, il en étoit envelopé, & ne disoit plus rien à Almodis, quand nous les joignîmes; mon état étoit bien différent du sien.

En nous en retournant, il me fit part de sa peine, laquelle je compris aisément; je lui communiquai mon bonheur, son amitié lui en fit faire le partage.

Nous fûmes encore deux ou trois jours de suite voir ces belles filles, la Palisse toujours inquiet & jaloux. Une fois que nous ne les trouvâmes pas, on nous dit qu'elles étoient passées dans une petite isle où elles alloient quelquefois, nous nous mîmes dans un bâteau, & nous les fûmes chercher; nous les apperçûmes entre quelques saules au bord de la riviere, où elles étoient assises, qui travailloient à du point noué : nous nous approchâmes d'elles assez près pour les entendre, & sans pouvoir être vus.

Je n'avois garde de penser, disoit Almodis à Amicie, que vous aviez fait cette chanson pour lui; j'étois si simple que de croire que vous l'aviez faite pour moi; & si j'en avois sçu alors autant que j'en sçai présentement, je n'aurois pas été si étourdie que je le fus. Hélas! dit Amicie, je ne sçai par quel Démon je fus poussée, lorsque je fis cette chanson; je vous taisois dans ce temps mes pensées, je les voulus mettre au dehors pour soulager la peine que je ressentois; il me semble que je respire présentement que vous la sçavez : que l'on souffre à se taire, ma chere Almodis, & qu'une fille bien née a de peine à parler, & plus encore de sentir un mal où toute sa raison s'oppose! Mais, quel mal y a-t-il à aimer un homme aussi aimable que le Comte de

Tende, reprit Almodis. Ah! c'eſt parce qu'il eſt trop aimable, s'écria-t-elle, que ce mal me paroît dangereux: & ce qui eſt de pis, il ſçait que je l'aime : s'il connoiſſoit encore toute l'innocence qui eſt dans mon cœur, je ſerois conſolée; car enfin, je l'aime d'une maniere ſi deſintéreſſée, que je ſerois contente de le voir toute ma vie, & de croire en être aimée, ſans jamais déſirer rien de plus. Et vous ne changerez jamais, reprit Almodis? Non pourſuivit Amicie, je ne changerois pas, quand il changeroit; &, s'il m'eſt fidele, tous les Princes du monde ne lui ôteroient pas mon cœur. Quoi! dit la jeune Almodis en riant, pas même le Roi, que nous avons trouvé quelquefois ſi bien fait quand il eſt à la chaſſe? Rien ne peut affoiblir mes ſentimens, reprit Amicie; mais hélas, que je dois craindre qu'il change les ſiens! mille penſées cruelles & raiſonnables me font frémir; je crains de le perdre : je ſuis inconſolable de l'aimer avec une tendreſſe qui ne me laiſſe aucun repos; le jour je ſuis inquiéte; la nuit je ne dors pas, ces lieux que j'aimois tant autrefois me déplaiſent préſentement, je m'ennuie par tout, votre compagnie même n'avoit plus de charmes pour moi, tant que je vous ai caché mon ſecret. Ah, Dieu! s'écria Almodis d'une façon toute effrayée, que l'Amour eſt épouvantable, s'il eſt comme cela! Le Ciel me préſerve d'en reſſentir jamais; j'ai une peur que je ne puis vous dire de venir à aimer le Comte de la Paliſſe; je ſerois au déſeſpoir d'être de la maniere que vous venez de vous repréſenter: j'ai toujours de la joie quand je le vois, & quand il s'en va, j'en ai encore, dans l'eſpérance que je le reverrai bien-tôt. Que vous êtes heureuſe! repartit Amicie: gardez, gardez cette douce tranquilité, & vivez dans l'indifférence. Ce que je ſens n'eſt point de l'indifférence, repliqua Almodis: je ſerois bien fâchée, ſi le

Comte de la Paliſſe & le Comte de Barbeſieux n'avoient plus d'amitié pour moi.

Nous écoutions avec patience tout ce que diſoient ces deux filles; mais à ces dernieres paroles d'Almodis, toute la jalouſie de la Paliſſe ſe réveilla. Que penſe-t-elle? s'écria-t-il: elle mêle continuellement Barbeſieux dans tous ſes diſcours! Sa voix fut entendue d'Almodis & d'Amicie, qui treſſaillirent, parce qu'elles croyoient être ſeules: nous nous approchâmes, & nous nous aſſîmes auprès d'elles, moi content, comme vous le pouvez penſer, & la Paliſſe chagrin & mal ſatisfait. Il eut un entretien fort ſingulier avec Almodis, qui ne pouvoit point définir ce qu'elle avoit pour Barbeſieux: la nature ſe faiſoit ſentir, mais elle ne pouvoit l'expliquer. La converſation ſe remit entre nous quatre; on parla inſenſiblement de la Cour, & j'en fis une peinture, à laquelle la jeune Almodis ſe plut, & qu'elle trouva différente de ce qu'elle en avoit appris de Valence; elle me fit cent queſtions ingénieuſes, & nous avoua enfin, qu'elle croyoit le ſort de celles qui y étoient très agréable: l'heure de nous ſéparer étant arrivée, nous regagnâmes le petit bâteau, & nous les reconduiſimes juſqu'à la porte du Jardin.

Nous ne pûmes les revoir que deux jours après, & ce fut hier; nous trouvâmes la Princeſſe d'Alger en y allant, nous ſçûmes que la Roche du Maine les avoit rencontrées le matin, comme il alloit voir Alphonſine, & qu'il avoit été charmé de leur eſprit & de leur beauté. Ces deux aimables filles nous redirent fidélement tout ce qui s'étoit paſſé.

Aujourd'hui, nous y avons été de bonne heure, & par le bois, comme c'étoit notre coutume, la Paliſſe a été frappé de reconnoître dans une allée Barbeſieux qui s'entretenoit avec Valence: ſes mouvemens inquiets, & jaloux ſont re-

venus incontinent le ſurprendre; mais auſſi-tôt que Valence l'a apperçu, il eſt venu vers lui avec un empreſſement extraordinaire. Seigneur, lui a-t-il dit, j'ai envoyé à Paris pour vous avertir de deux nouvelles bien différentes: j'y aurois été moi-même, ſi ma préſence ne m'eut ſemblé plus neceſſaire ici. Parlez donc Valence, interrompit l'impatient Comte de la Paliſſe, quelles nouvelles ai-je à ſçavoir? L'une eſt triſte, Seigneur, a-t-il repris, puiſque Madame de la Paliſſe vient de mourir; & l'autre eſt très-ſurprenante, puiſque vous retrouvez une ſœur en la perſonne de l'incomparable Amicie. O Dieu! m'écriai-je, ſans donner à mon ami le loiſir de s'exprimer. Amicie eſt la ſœur de la Paliſſe! Barbeſieux s'étant approché de nous, a fait ſes complimens d'une maniere careſſante à la Paliſſe ſur ces deux événemens qui venoient d'arriver; la Paliſſe le reçût aſſez bien: il n'étoit pas extrêmement touché de la perte de la vieille Comteſſe, mais il avoit une grande joie d'avoir une ſœur auſſi aimable qu'Amicie: il me la témoigna d'abord, en ſe jettant à mon col, je lui avois tendu les bras, en lui demandant Amicie. Je vous la donne, me diſoit-il: je ne veux avoir de pouvoir ſur elle, que pour vous la donner. Qu'il eſt doux! diſoit le Comte de Barbeſieux, en m'embraſſant auſſi, qu'il eſt doux de goûter une avanture comme la vôtre! Vous aimez une perſonne, dont la naiſſance obſcure ne vous permet pas de former ſeulement un ſouhait raiſonnable; & le Ciel favorable à votre amour fait incontinent un miracle, & éleve cette fille à une condition égale à la vôtre. Ah! mon cher Tende, que vous êtes heureux! Ouï, dit en ſoupirant la Paliſſe, c'eſt ce qu'on peut dire heureux. Le Ciel n'a pas tous les jours de pareilles graces à faire, continua-t-il en ſoupirant encore. Que ſçavez-vous, a repris Barbeſieux d'un air

gai, ce que ce même Ciel vous réſerve? J'ai oui dire qu'il ne faut jamais déſeſpérer de ſa bonne fortune; & l'état le plus fâcheux eſt ſouvent près du plus agréable: la Paliſſe ſoupira derechef, & leva les yeux au Ciel; après quoi, Valence nous a conté ce que je vous ai dit qui regardoit le ſort d'Amicie, & continua en nous apprenant que Madame de la Paliſſe, qui étoit malade à Paris depuis quelques jours, avoit voulu, malgré l'avis des Médecins, venir à cette maiſon, qu'elle s'y étoit fait porter le jour de devant; qu'en arrivant, elle avoit eu des foibleſſes exceſſives; que le matin elle avoit cru ſe trouver mieux, & avoit ordonné qu'on lui fit venir Almodis & Amicie pour la divertir; qu'Amicie, lui ayant voulu donner quelque choſe qu'elle avoit demandé, avoit avancé ſa main pour la lui préſenter, & que ſa manche avoit été accrochée, de façon que ſon bras étoit démeuré à nud; & la marque de ſon Braſſelet ayant paru, la Comteſſe l'avoit apperçue, & la reconnoiſſant avoit fait un cri plus grand, qu'on n'en devoit attendre d'une perſonne mourante; qu'un moment après, elle s'étoit évanouïe, mais qu'étant revenue à force de remedes, elle avoit fait approcher Amicie, l'avoit embraſſée en l'appellant pluſieurs fois ſa fille; que, ſur cela Valence s'étoit montré, & lui avoit confirmé ce qu'elle croyoit; & Almin étant caché dans la maiſon, il l'avoit fait venir, qui avoit avoué tout ce que je vous ai dit, à la Comteſſe, qui avoit fait tout haut un aveu public de ſes injuſtices: après quoi, ne penſant qu'à ſon ſalut, elle étoit morte deux heures après.

Quand Valence eut achevé ſon récit, le Comte de la Paliſſe, qui me voyoit nager dans la joie, & qui comprenoit mon impatience pour voir ſa ſœur, a commandé qu'on la fit venir, ne voulant pas entrer dans cette triſte maiſon: elle

a paru d'une contenance modeſte; elle tenoit ſous ſes bras Almodis, comme s'il n'y avoit point eu de différence de leur qualité; nous avons couru en même-tems à elle, la Paliſſe & moi: elle s'eſt abaiſſée fort bas devant ſon Seigneur & ſon frere, il l'a relevée & l'a embraſſée pluſieurs fois tandis que, proſterné à ſes genoux, je lui donnois les plus vifs témoignages de mon amour & de ma joie. Elle a eu la bonté d'y répondre en me ſerrant un peu la main, faveur la plus précieuſe que j'aie reçue, & que ſa prudence m'accordoit; prévoyant bien que l'amitié, que ſon frere avoit pour moi, ne me laiſſeroit pas long-tems miſérable: nous avons été occupés quelque tems tous trois par les démonſtrations de notre tendreſſe; & la Paliſſe qui voyoit notre amour prêt d'être ſatisfait, ſongeoit triſtement au ſien, & cherchoit des yeux ſeulement Almodis, quand, ne la voyant plus auprès de nous, il s'eſt avancé quelques pas pour la chercher: il l'a apperçue enfin au bout d'une allée avec le Comte de Barbeſieux; mais de quelle maniere! Il la tenoit embraſſée, & elle répondoit avec vivacité à des careſſes ſi preſſantes.

Il a couru, ou plutôt il a volé, dans l'endroit où l'on lui perçoit le ſein: voici, a-t-il dit à Barbeſieux en tirant ſon épée, comme la poſſeſſion d'Almodis vous peut être aſſurée. Barbeſieux l'a regardé en riant; ce qui a achevé d'irriter mon ami.

Almodis eſt mienne, lui a-t-il dit, & perſonne n'a droit de me la diſputer; ſi ce que je vous dis ne vous ſuffit pas, ſon aveu confirmera mes paroles. Son aveu! s'écria la Paliſſe. Ah! cet aveu finira votre vie ou la mienne. Tout beau! lui a dit Barbeſieux, en riant toujours; vous ne ſerez pas ſi méchant que vous le paroiſſez: je ſçai trois paroles, dont la vertu eſt telle, qu'elle déſarmera toute votre fureur.

Barbeſieux eſt, comme vous le ſçavez, Madame, l'homme du monde le mieux fait: Almodis avoit un de ſes bras paſſé au tour de ſon corps, & elle regardoit la Paliſſe avec une mine ſouriante, pleine de ſatisfaction : il ne ſçavoit où il en étoit; & perdant tout-à-fait la raiſon, il s'eſt avancé l'épée haute vers le Comte de Barbeſieux. Almodis a eu peur, & ſe mettant entiérement devant Barbeſieux, en repouſſant la Paliſſe, & ayant preſque les larmes aux yeux. Eh? c'eſt mon pere, s'eſt-elle écriée, Comte de la Paliſſe, c'eſt mon pere! A ces mots, mon ami s'eſt reculé, il eſt devenu pâle; & regardant Barbeſieux, comme voulant développer la verité de ce qu'il devoit croire. Oui, mon cher la Paliſſe, a continué Barbeſieux, Almodis eſt ma fille, n'en doutez point. La Paliſſe eſt demeuré tout hors de lui: Votre fille! s'eſt il écrié, cette divine Almodis que j'aime! Ah! Seigneur, pardonnez-moi le crime que je voulois commettre : je reſpecte le ſang d'Almodis, j'honore le Comte de Barbeſieux. Aimons-nous tous, Seigneur, a repris Barbeſieux en l'embraſſant; &, ſi vous voulez faire l'honneur à ma fille de l'épouſer, elle eſt à vous. Alors, la Paliſſe qui ne ſçavoit plus ce qu'il faiſoit, s'eſt jetté à genoux, & à ceux du pere & à ceux de la fille. Barbeſieux lui a raconté en peu de mots l'avanture de l'horoſcope, après quoi il a commandé à Almodis de recevoir la foi du Comte de la Paliſſe, & de lui donner la ſienne: elle a obéi de bonne grace; & comme il falloit que ſa jeuneſſe parût toujours en quelque-choſe, ſans plus écouter ſon Amant, ni ſon pere, elle a témoigné avoir quelque impatience de faire part de ſon bonheur à Amicie. Ils l'ont voulu ſatisfaire : elle eſt venue nous le dire avec tout l'épanchement de joie de ſon âge, & elle ne la contraignoit pas; elle étoit ſi aiſe d'avoir une naiſſance ſi illuſtre, un ſi ai-

mable pere, un Amant ſi charmant, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de la faire éclater par des dehors où il y avoit bien des traits d'enfance, mais tous ſi naturels pour faire voir une grande ſenſibilité, que je ne l'ai jamais vue ſi agréable.

Ces deux événemens ſi ſemblables & ſi extraordinaires nous ont occupés bien du tems. Enfin la Paliſſe & Barbeſieux ayant jugé à propos de quitter cette maiſon, la Paliſſe ordonna à Almin & à Valence d'avoir ſoin des funérailles de ſa mere; & prenant un de ſes chariots, il y a fait monter Amicie & Almodis, il y a pris place auſſi avec Barbeſieux & moi, & nous ſommes venus tout droit ici: la Paliſſe a mis Amicie auprès de la Marquiſe de Canillac ſa ſœur, qui l'a reçue avec une grande joie; & le Comte de Barbeſieux a mené ſa fille chez Madame de Sancerre, qui la regarde déjà avec une extrême amitié, étant la niece du Comte de la Rochefoucault.

Ce que vous m'avez raconté m'a tout-à-fait divertie, dit la Reine au Comte de Tende, quand il eut achevé ſon récit. Il y a très long-tems que je n'ai entendu rien qui m'ait donné plus de plaiſir. Mais Madame, reprit Madame de Caumont, que direz-vous de cette prédiction de Gauric. Pour moi, qui ne ſçaurois croire à ces ſortes de choſes, je ne laiſſe pas d'être extrêmement étonnée que celle-là ait été accomplie ſi poſitivement. Je ſuis comme vous, reprit la Reine, je n'y ai point de foi! ce n'eſt pas que je ſuis perſuadée que ce grand livre du Ciel contient bien des verités que l'on ignore; mais la difficulté eſt d'y ſçavoir lire; je croi fermement, que Dieu n'a réſervé ces connoiſſances, que pour lui ſeul: après cela, il ne laiſſe pas d'y avoir eu des événemens ſurprenans, qui ont été prédits, ſoit que ſa volonté l'ait permis de la ſorte, ou que le hazard ſeul les ait fait rencontrer: j'ai oui dire, que la phiſionomie eſt encore plus ſûre que

le moment de la naiſſance. Quoiqu'il en ſoit, Madame, repliqua le Comte de Tende, il eſt certain que Luc Gauric eſt un homme fort extraordinaire. Il arrive ce ſoir ou demain à Paris, à ce que m'a dit Valence, & il lui a promis d'y demeurer quelques jours ſeulement pour l'amour de lui. Votre Majeſté n'auroit-elle point d'envie de le voir, dit Madame de Caumont à la Reine? J'en ſerois bien aiſe, reprit-elle: je ſçai que ſa vûe fera un extrême plaiſir à la Princeſſe Renée qui aime avec paſſion ces ſortes de ſciences, & le Comte de Tende m'obligera de me l'amener. Je le ferai, Madame, reprit-il: j'ai auſſi beaucoup de curioſité pour le voir; & j'avois déja prié Valence de m'avertir quand il ſeroit arrivé: il me l'a promis, de ſorte que j'obéirai incontinent aux ordres que je reçois de Votre Majeſté.

Après cela, la Reine le renvoya, & l'ayant remercié du plaiſir qu'il lui avoit donné, je ne vous recommande pas, pourſuivit-elle, d'avoir ſoin d'Amicie à la fête; je ſuis perſuadée que vous ne ſerez pas continuellement occupé à lui en faire remarquer toutes les beautés: le Comte ſourit de ce que lui diſoit la Reine, & ſortit, en l'aſſurant qu'il feroit ſon devoir.

Madame de Sancerre le rencontra comme il s'en alloit, elle lui dit que la Marquiſe de Canillac avoit avec elle Amicie & Almodis, & qu'il pouvoit les aller trouver; après cela, elle entra chez la Reine, qui la fit ſouper avec elle auſſi bien que Madame de Caumont: elles s'entretinrent toutes trois avec une confiance entiere de tout ce qui ſe paſſoit alors à la Cour. La Reine commanda qu'on l'avertit, auſſi-tôt que les feux de la riviere ſeroient entiérement allumés.

Cependant, François Premier donnoit un feſtin ſplendide aux Princeſſes & aux Dames: leurs

beautés étoient accompagnées de tous les ornemens qui pouvoient en relever l'éclat. La Princeſſe d'Alger, & la belle Helli, pouvoient disputer avec tous les charmes du monde, puiſque la Reine n'étoit pas préſente: ceux du viſage d'Azan avoient quelque ſorte d'égalité avec les leurs: la différence des ſexes faiſoit qu'elles voyoient ſes avantages ſans envie. Après ces premieres beautés, cent beautés charmantes faiſoient briller leurs appas; la bonne mine de Madame la Régente avoit une grande dignité; & cette Princeſſe, agitée de ſa nouvelle jalouſie, ne pouvoit regarder les agrémens d'Iſabelle, ſans ſe laiſſer dévorer par des chagrins qui lui parurent les plus vifs qu'elle eût encore reſſentis.

Toutes ces Princeſſes & ces Dames monterent dans des eſpeces de petits Chars découverts, pour ſe promener dans le Parc, qui étoit illuminé; quelques unes furent à cheval, & cet objet étoit le plus bel objet du monde: on voyoit dans ce bois tout éclairé, cent belles perſonnes parées magnifiquement ſur les plus beaux chevaux qu'on pouvoit voir, & toute cette Cour nombreuſe & ſuperbe d'hommes admirablement bien faits.

Madame, mere du Roi, ſe mit dans un de ces petits chars avec ſa confidente, pour être plus en liberté. N'admirez-vous pas, ma chere d'Orval, lui dit-elle, le caprice de ma deſtinée, qui fait tomber entre mes mains le portrait du Duc de Bourbon; & qu'ayant toujours le cœur plein de tendreſſe pour lui, il faut auſſi qu'il ſoit néceſſairement rempli d'averſion pour quelque autre? Ma fille n'eſt plus l'objet de ma haine; & ſans pouvoir vous dire préciſément une raiſon, je la tourne, ſans pouvoir m'en empêcher, ſur la Princeſſe Iſabelle.

Que l'amour tourmente les ames! reprit d'Orval. Plus mille fois que vous ne ſçauriez vous

l'imaginer, interrompit la Régente. Que ne ſçavez-vous aimer, vous me plaindriez ſans doute: d'Orval rougit extrêmement à ce ſouhait de la mere du Roi; la clarté étoit comme en plein jour, la Régente le remarqua, toute occupée qu'elle étoit de ſes peines, elle la regarda avec attachement; aimeriez vous? reprit-elle avec ſurpriſe: parlez, ma chere d'Orval, j'aurois quelque plaiſir à vous voir atteinte du même mal que j'ai, & il me ſemble que votre foibleſſe adouciroit un peu l'amertume de la mienne.

Cette fille, à qui Lautrec avoit parlé ce jour-là des ſentimens qu'il commençoit à avoir pour elle, & qui lui avoit fait trouver bon de la demander à ſes parens en mariage, l'avoit prié d'attendre juſqu'à ce qu'elle eût parlé à Madame la Régente, à qui elle étoit particuliérement attachée; de ſorte que trouvant une occaſion ſi favorable, elle ſe détermina dans ce moment, & étant preſſée de nouveau par cette Princeſſe, elle lui avoua qu'elle aimoit: cet aveu fut charmant pour elle, & lui faiſant pluſieurs queſtions à la fois; enfin, elle voulut ſçavoir celui qui lui avoit donné de l'amour: au nom de Lautrec, elle parut étonnée & fachée, mais ſe remettant aſſez promptément. Je n'aime pas Lautrec, lui dit-elle, tout le monde le ſçait, je voudrois que ce fût un autre que vous aimaſſiez; mais enfin, on ne diſpoſe pas de ſon cœur comme on veut. Je le ſçai trop, contez-moi votre Hiſtoire. D'Orval le fit ſans en rien oublier; il lui parut qu'elle divertiſſoit Madame la Régente, qui, prenant la parole, quand elle eut ceſſé de parler, je m'intéreſſe uniquement pour vous, lui dit-elle, je vais travailler au bien de vos affaires; je parlerai au Roi & à la Princeſſe Renée de votre mariage, je veux qu'il ſe faſſe le même jour que celui de ma niece avec le Maréchal de Montmorency.

A peine avoit-elle achévé de lui expliquer ſon projet, que ſon petit char arrêta devant un grand

bâtiment, qui étoit dans un coin de la forêt, & qui n'étoit deſtiné que pour repréſenter des ſpectacles : le Roi s'y étoit déja rendu avec la plus part des Dames. Le Prince de Melphe & Lautrec aiderent à Madame la Régente à deſcendre, elle entra dans une ſale toute brillante de lumieres dans laquelle il y avoit un ſuperbe Theâtre.

Quand cette Princeſſe eut pris ſa place, & que toutes les Dames furent entrées, on danſa un balet ingénieux, compoſé de cinq-entrées, dont les machines étoient priſes ſur le ſujet du feu. La premiere repréſentoit Promethée quand il ravit celui du Ciel. Dans la ſeconde on voyoit Vulcain & Vénus dans leurs forges, qui faiſoient travailler les Cyclopes à forger le foudre de Jupiter. Dans la troiſieme, c'étoit la chûte de Phaëton. La quatrieme repréſentoit Jupiter, embraſſant Semellé. Et la cinquieme faiſoit voir l'amour qui enflamoit tout l'Univers. Les figures, les pas, les airs, & les paroles de ce balet étoient compoſées dans une perfection qui charma les belles étrangeres.

Après ce divertiſſement, elles remonterent dans tous ces petits chars, & ſe promenerent encore, allant gagner les bords de la riviere : le Prince Azan ne pouvoit aſſez admirer la magnificence & la galanterie du Roi ; le hazard le mit toujours auprès d'Alphonſine, qu'il trouva fort à ſon gré : il en fut un peu touché ; & entre ſentir & dire ſon amour, il n'y eut aucun intervalle.

Aphrigia étoit dans un étonnement perpétuel de tout ce qu'elle voyoit, & ſon cher Dragut, tout occupé qu'il étoit de ſa paſſion, ne laiſſoit pas de s'entretenir avec elle de ce qui la charmoit dans ce moment : les Princeſſes Eſpagnoles étoient à peu près comme elle, la Princeſſe Iſabelle les imitoit ; mais rien n'approchoit de la ſurpriſe d'Amicie & d'Almodis : ſur-tout cette derniere n'avoit pas aſſez de regards, & elle avouoit à la Roche

foucault qui la conduiſoit, qu'elle croyoit être enchantée. Barbeſieux avoit le même ſoin pour Amicie, & leurs Amants n'étoient pas loin, comme on le peut imaginer.

Enfin tous ces chars ſe rendirent au bord de la riviere de Seine, & le Roi & les Dames étant deſcendus, il monta dans une petite galere, toute reſplendiſſante d'or & d'azur. La Princeſſe Renée & les Princeſſes étrangeres s'y mirent auſſi avec la charmante-Helli, Gonteau, Parthenay, Pompadour, & Talard! les hommes, qui ſuivirent le Roi, furent le Duc de Vendôme, le Prince de Ferrare, Azan, Dragut, Caraciol, le Marquis du Guaſt, Noailles, Pomperans, & Pons.

Madame, mere du Roi, monta dans un autre avec Madame de Vendôme, Madame de Guiſe, la Ducheſſe d'Eſtouteville, d'Orval, Madame d'Albret, Villars, la Chataigneraye, Macy, Torci, Madame de Canillac, Amicie, Almodis, Aubeterre: les hommes furent le Roi de Navarre, ſon frere, le Comte de Saint-Paul, le Duc de Guiſe, la Roche du Maine, les Maréchaux de Montmorency & Monteſan, la Roche-foucault, Barbeſieux, les Comtes de Tende, & de la Paliſſe.

Pluſieurs barques peintes & dorées, remplies de Dames & de Cavaliers, ſuivoient en foule; & ſans ordre, & une excellente muſique alloit immédiatement au côté de la galere du Roi, & de celle de Madame la Régente.

Les bords de la Seine, qui, en cet endroit, ſembloit un large & long canal, étoient remplis par intervalles de figures illuminées, qui chacunes repréſentoient quelques actions de celles qui s'étoient paſſées au ſiege de Troye: on voyoit d'abord le Jugement de Paris, après cela la déſolée Enone qui ſe plaignoit à ſon pere, enſuite le ſacrifice d'Iphigénie, Briſeïs enlevée des Tentes d'Achille, le Combat de Menelaüs & de Paris, celui de Glaucus & de Diomede, comme Uliſſe dérobe

les

les chevaux de Rheſus, le Combat d'Hector & de Patrocle, Jupiter enchanté près de Junon ſur le Mont Ida, le mariage d'Achille & de Polixene, ſa mort, celle de cette Princeſſe, le Cheval de bois; & dans le plus grand lointain de la riviere, une plus grande machine s'élevoit pleine de feux d'artifice, qui repréſentoient l'embraſement de Troye.

Le Roi, lui-même, prenoit ſoin d'expliquer toutes ces choſes-là aux Princeſſes étrangeres, qui ne pouvoient aſſez témoigner la ſurpriſe & le plaiſir qui les raviſſoient. Si elles avoient vu avec étonnement l'illumination de la forêt, & un balet ſi extraordinaire, elles étoient encore bien plus étonnées de voir une riviere en feu, pour ainſi dire.

Ce divertiſſement fut pour elles d'une beauté ſans égale; elles ne ſe pouvoient laſſer de le dire à tous les momens, avec ces exagérations, qui perſuadent ſi bien ce que l'on penſe.

D'autre part, on ne vit pas plutôt du château que les bords de la Riviere étoient éclairés, qu'on avertit la Reine de Navarre, qui, ſe rendant ſur la terraſſe avec ſes deux amies, ne put s'empêcher de s'écrier à un aſpect ſi majeſtueux, ſi plein de pompe, & ſi rempli de grace: on lui porta une chaiſe, afin qu'elle fut plus commodément; Madame de Caumont & Madame de Sancerre ſe mirent à ſes côtés, & trouverent quelques douceurs, à la vue de ce bel objet, de s'entretenir de ce qui leur étoit de plus cher; la Reine avoit accoutumé de leur donner toute liberté, elles gliſſerent même quelques mots du Connétable, pour la préparer & la rendre moins effrayée de la ſurpriſe qu'elle auroit. La ſcene qui devoit arriver, ne laiſſoit pas de leur cauſer quelque émotion; la Reine les avoit oubliées; elle rêvoit profondément, appuyée ſur la terraſſe, & il ſembloit qu'elle ſe preparoit à l'action qui s'alloit paſſer.

Madame de Sancerre, qui tournoit à tous mo-

mens la tête, pour voir si Lautrec n'amenoit point le Connétable, comme on en étoit convenu le soir d'auparavant, les apperçut enfin l'un & l'autre à dix pas d'elle: elle en frissonna; poussant, par derriere la Reine, Madame de Caumont, elle les lui fit remarquer, afin qu'elle s'armât, comme elle, de résolution.

Ce qu'il y eut d'étrange, & qui paroîtra incroyable à ceux qui n'ont jamais aimé, c'est que tout d'un coup un grand tremblement prit à la Reine. Ah! je me meurs, s'écria-t-elle, en se laissant aller dans sa chaise: un profond évanouïssement succéda à cette subite émotion, & jamais on n'a été plus empêchées que le furent Madame de Sancerre & Madame de Caumont.

Mais qui pourroit dépeindre l'état dans lequel le malheureux Duc du Bourbon se trouva; il se jetta vainement aux genoux de la Reine; envain il donnoit des baisers tout de feu sur ses froides mains; tant de marques d'amour étoient inutiles pour elle: il arrosoit ses belles mains de ses larmes, ses soupirs se précipitoient avec une telle violence, qu'on eût dit que le dernier alloit partir. Lautrec & les Dames ne sçavoient que faire. L'a-t-elle vu? disoit Lautrec. Non, répondit Madame de Caumont; c'est un pressentiment effroyable, son fidele cœur l'a avertie. Revenez, ma belle Princesse, dit enfin le Connétable, d'une voix coupée de sanglots; ouvrez vos beaux yeux; voyez à vos pieds ce malheureux qui vous adore. Mais, hélas! cette infortunée Reine étoit sourde à cette voix si chere: en vain ses amies & Lautrec firent leurs efforts pour la faire revenir: & que pouvoient ils faire, puisque la présence de son Amant ne la ranimoit point?

Vous ne voulez donc plus me voir, reprenoit-il, ma chere Princesse? Faut-il que je meure en ces lieux? Hélas! Lautrec, que deviendrai je? Ensuite il se remettoit à pleurer: elle est morte,

s'écrioit-il, je veux & je dois mourir, & la regardant tendrement, en baisant toujours ses mains, je me considere enveloppé de malheurs, continuoit-il; & dans cette nuit obscure, qui me paroît éternelle, je n'espere plus de revoir un beau jour: je ne veux que vous voir un seul moment, reprenoit il, je veux que vous m'entendiez dire que je vous adore, malgré tout ce qui s'est passé; oui je vous adore, répétoit-il plusieurs fois, je vous adore!

Cet évanouïssement fut si long, qu'on vint à craindre tout de bon qu'il ne fût mortel. Madame de Caumont, & Madame de Sancerre, ordonnerent au Prince de se retirer; car, au commencement, les prieres ne gagnoient rien. Lautrec par prudence l'arracha de-là, & ce fut aussi pour Lautrec un rude combat. Le Connétable partit désespéré: il disoit à son généreux ami des choses qu'on n'a jamais pensées, & que lui seul étoit capable de dire dans une si surprenante occasion.

Quand il s'en fut allé, on appella du monde pour secourir la Reine, on la porta dans son lit, & ce ne fut qu'après bien des remedes qu'elle revint: mais, comment cet accident vous est-il arrivé, lui demandoit Madame de Caumont quand elle fut dans un état un peu tranquille. Je n'en sçai rien, lui répondit la Reine: je me souviens qu'il m'a pris un bâtement de cœur effroyable, & ensuite j'ai senti quelque chose d'inexprimable qui le pressoit: après cela, j'ai cru qu'il étoit dechiré, j'ai perdu toute ma connoissance.

Madame de Caumont, & Madame de Sancerre, ne pouvoient assez s'étonner d'un mouvement si tendre & si précis: elles parlerent encore quelque tems; & de peur d'incommoder la Reine, elles se retirerent pour la laisser dormir; elle s'assoupit en effet un moment après; mais elle ne dormit que d'un sommeil interrompu: ses songes lui firent voir le Connétable en cent manieres différentes;

& il n'y eut perſonne dans cette grande Cour, qui n'eut un meilleur repos qu'elle.

Le plaiſir, mais un plaiſir vif & piquant, avoit terminé cette galante journée, & le lendemain ramena encore un jour pareil, qui ſe paſſa en jeux, & en fêtes; trois ou quatre ſuccéderent avec de nouveaux divertiſſemens, juſqu'à celui où ſe fit le mariage du Maréchal de Montmorency avec la fille du grand bâtard de Savoye, celui de Lautrec & de la belle d'Orval, du Comte de Tende & de la fille du Maréchal de Chabanne, de la Paliſſe & de la fille de Barbeſieux, celui de Luſtrac & de Pompadour, & du Sire de Ponts avec Parthenay.

La ſanté de la Reine avoit eu le temps de ſe rétablir, & elle parut dans toute ſa beauté aux réjouïſſances qui ſe firent à toutes ces Nôces. Le Comte de Tende ne manqua pas de lui mener le fameux Gauric, dès qu'il fût arrivé: la Reine lui fit beaucoup d'honneur, & toute la Cour, remplie de curioſité, brûloit d'envie de ſçavoir ſa deſtinée; mais il déclara d'abord, qu'il ne s'expliqueroit pour perſonne, ne voulant donner le tems qu'il ſeroit en France, qu'à la Princeſſe Renée, qui avoit acquis abſolument la complaiſance de ce ſçavant homme.

Un matin qu'il étoit dans ſon Cabinet à s'entretenir avec elle, comme il avoit accoutumé, la Régente y vint, ſans être habillée, pleine de deſirs de ſçavoir ce qui concernoit ſa paſſion amoureuſe, dont elle ne faiſoit pas un myſtere devant la fille de Louis XII. & comme elle commençoit à l'interroger, la Reine ſa fille entra avec la Princeſſe Iſabelle: elle eut volontiers ſouhaité de ne les point voir dans cette occaſion, où l'une & l'aure lui étoient également ſuſpectes, ſur-tout la Princeſſe de Béarn, qu'elle haïſſoit depuis les viſions qu'elle s'étoit miſés dans l'eſprit: la Reine dit à la Princeſſe, qu'elle lui venoit propoſer une

promenade pour l'après-dînée, que la journée étant parfaitement belle, elle avoit envie d'aller voir si on avançoit le superbe château que le Roi faisoit bâtir dans le bois de Boulogne. & que si elle avoit cette partie agréable, elles partiroient, quand tout le monde seroit occupé à se divertir, & qu'elles coucheroient à cette agréable maison qu'elle avoit à Surêne: la Princesse accepta avec plaisir une proposition qu'elle trouvoit si avantageuse aux desseins du malheureux Connétable; la Reine lui dit, qu'elle l'avoit déja fait trouver bon au Roi; & la Régente n'y ayant pas contredit, on se remit à parler des sciences de Gauric: la Princesse soutenoit l'Astronomie, & ne paroissoit pas tout-à-fait persuadée de la sûreté de l'Astrologie judiciaire. Gauric au contraire parloit à son avantage, en disant, qu'il seroit assez heureux pour l'en pouvoir convaincre. S'il y avoit quelque chose de certain à tout ce que vous sçavez, lui répondit la Reine, j'avoue que j'aurois plus de foi pour la phisionomie, & que je serois persuadée, qu'il y a plus de fondement à faire qu'à pas une autre science; elle peut marquer les caracteres des personnes, aussi bien que les événemens extraordinaires. Ce que vous-dites. Madame, répondit Gauric, n'est pas seulement certain, il est même infaillible. A ce conte-là, dit la princesse Isabelle, si on vous donnoit un portrait bien ressemblant, vous diriez donc ce qui concerneroit la personne de qui il seroit? N'en doutez pas, Madame, repartit Gauric, je ne m'y tromperois pas.

A peine l'aimable Isabelle eut-elle dit ces paroles, que la Régente lui lança un regard d'indignation, pensant qu'elle entendoit parler du portrait du Duc de Bourbon, qu'elle croyoit qu'elle avoit perdu; &, se tournant vers elle d'un air très-desobligeant: Est-ce que vous auriez envie, lui dit-elle, de lui montrer quelque portrait, dont

vous ne pourriez lui faire voir l'original ſans peine? Iſabelle rougit à un ſi aigre diſcours; & s'imaginant que Madame mere du Roi lui parloit ainſi en reproche du Cavalier charmant qu'elle aimoit: je n'ai point de portrait à lui montrer, Madame, reprit-elle: & toute perſonne, à qui je m'intereſſerai, pourra paroître ſans m'embarraſſer; elle ne ſera que digne de moi. La Régente, qui ne vouloit pas ſe découvrir, fit un ſourire mépriſant, & continua de parler à Gauric.

La Reine ſortit, & emmena ſa belle-ſœur, raiſonnant inutilement avec elle ſur l'aigreur que Madame la Régente lui avoit montrée; ne leur étant pas poſſible, quelque examen qu'elles fiſſent, d'en pouvoir imaginer le ſujet: d'autre part, cette Princeſſe, voulant ſe ſervir de la penſée de ſa prétendue rivale, fit un ſigne d'œil à la Princeſſe Renée; & tirant le portrait du Connétable de ſa poche, elle en ouvrit la boëte, qui fût auſſi-tôt reconnue par la Princeſſe, qui ſe troubla un peu à cette vue. La Régente crut que c'étoit l'action qu'elle faiſoit qui l'étonnoit; & ſe tournant vers elle: ne dites rien, Princeſſe, lui dit-elle: voyons ce qu'il dira de ce Cavalier. Gauric prit ce portrait, & le conſidéra d'abord avec quelque plaiſir; & après avoir gardé un long ſilence, l'agréable viſage! s'écria-t-il: quel cahos de belles choſes à dire! que de grandeur! que d'élevation! quelle ame! que de mélange de bonne & de mauvaiſe fortune! que l'amour détruit de vertus en lui, & en ſes perſécuteurs! La Régente ſoupira à un diſcours ſi véritable. Mais encore, lui dit-elle, que fera-t-il? Que deviendra-t-il? L'ambition, lui répondit il, lui fera entreprendre le plus haut deſſein qui puiſſe tomber dans l'eſprit d'un Héros. Et enfin? interrompit-elle avec impatience, voyant qu'il s'arrêtoit-là en rêvant profondément. Enfin, reprit Gauric, il ſe verra bientôt entre les bras de ſa

plus grande ennemie, ſans que rien d'humain l'en puiſſe empêcher; & en achevant ces paroles, il referma la boëte, & la rendit froidement à Madame la Régente. Elle la prit avec un tranſport de joie qu'elle eut peine à retenir, s'appliquant entiérement ces derniers mots, & ſe flattant d'être en peu de tems unie à ce grand homme. La Princeſſe en fut frappée auſſi d'un étonnement exceſſif & la Régente & elle voulant encore queſtionner Gauric, il les pria de le diſpenſer d'en dire d'avantage: il parut occupé & ne voulut plus parler: il en avoit aſſez dit pour la Régente qui, pleine de ſes eſpérances & de ſa joie, ſe rendit, dès qu'elle eût dîné, chez Madame de Lautrec, où il y devoit avoir un bal l'après-dînée, choſe en uſage dans ce tems-là: elle ne manqua pas de dire à ſa chere confidente l'agréable prédiction de Gauric, qui s'en réjouit avec elle.

Toutes les illuſtres perſonnes, qui compoſoient la Cour, étoient dans cette belle aſſemblée: le Prince Azan, Alphonſine, & la Roche du Maine y brilloient, & par les charmes de leurs perſonnes, & par l'agrément de leur humeur. La Princeſſe Renée n'avoit pas manqué de dire à Dragut & à Lautrec le deſſein que la Reine avoit de s'aller promener, afin qu'ils avertiſſent le Connétable, & qu'ils le menaſſent à ſa maiſon de Surêne, où elles ne devoient avoir que peu de perſonnes de celles qui leur étoient abſolument néceſſaires. Elle donna à Lautrec la clef de ſon cabinet, afin qu'il y conduiſit le Prince: & la Reine qui ne ſe doutoit point d'une ſi innocente ſupercherie, ſans s'en défier, voyoit tranquillement danſer chez Madame de Lautrec, en s'entretenant de tems en tems avec Gauric, qui étoit appuyé derriere ſa chaiſe. La petite Philippe de Monteſpedon danſoit pour lors, qui à dix ans ſe faiſoit déjà admirer par les agrémens de ſa perſonne & de ſa danſe.

Voyez-vous cette petite fille, Madame, dit Gauric, à la Reine: elle a deux maris dans cette sale, qui sont tous deux devant mes yeux. Seroit-il possible, Gauric, s'écria la Reine toute surprise; & de grace, faites-les moi voir: voilà le premier, Madame, reprit-il, en parlant fort bas; c'est ce grand homme qui parle au fils du Roi d'Alger. Eh quoi! s'écria la Reine, il seroit son pere, c'est le Maréchal de Montesan: il sera tout ce qu'il vous plaira, Madame, reprit-il; mais il sera son mari. Et la petite fille l'étant lors allée prendre pour danser, la Reine ne se put empêcher de rire, & appella la Princesse Renée pour lui faire part de ce qu'on lui disoit. Je plains ce pauvre Montesan, dit-elle à Gauric, il sera donc place à un autre? Montrez-le nous. C'est ce jeune enfant, qui est si beau, ajoûta-t-il, qui se joue avec les boucles des cheveux de Madame de Caumont. Eh quoi! repartit la fille de Louis XII. c'est le Prince de la Roche sur Yon: seroit-il possible, que ces deux mariages se fissent? C'est la chose du monde que je voudrois le plus voir. Elle sera indubitablement un jour, Madame continua Gauric. Ce jour est si éloigné, reprit la Reine en se levant, que je ne demeure pas plus convaincue de votre science; & s'appuyant sur Gauric & sur la Princesse Renée, elle fut suivie de Madame de Sancerre & de Madame de Caumont. Il est étrange, dit Gauric, en arrêtant la Reine près d'une fenêtre, que Votre Majesté ajoûte si peu de croyance à mon sçavoir: que direz-vous donc, Madame, continua-t-il, en la regardant fixement, & lui parlant d'un ton sévere, si je vous assure qu'aujourd'hui sera un des plus grands jours de votre vie, & qu'il ne se passera pas entiérement, sans que vous ayez la plus grande surprise, & le plus sensible plaisir, que vous puissez jamais avoir. Hélas! lui répondit la Reine vos paroles achevent de détruire ce que

vous

vous me voulez perſuader de votre ſcience: de quoi pourrois-je être ſurpriſe? & pour du plaiſir, mon cœur n'eſt pas capable d'en reſſentir. Vous m'en ſçaurez dire des nouvelles, Madame, pourſuivit Gauric: l'ame de Votre Majeſté va être expoſée au trouble le plus tendre & le plus vif qu'elle ait eu de ſa vie. La Reine branla la tête, & ſourit d'une maniere languiſſante: par bonheur, elle ne jetta pas les yeux ſur la Princeſſe, ni ſur les Dames leurs favorites; les paroles de Gauric les avoient fait toutes trois rougir, & leur avoient cauſé un embarras dont elles ne purent revenir, voyant qu'il diſoit ſi préciſément à la Reine, ce qui, ſelon toutes les apparences, lui alloit arriver.

Elles monterent toutes quatre dans un chariot, ayant envoyé à Surêne quelques femmes pour les ſervir, & ſuivies de peu de gardes, elles furent à Madrid; c'eſt ainſi que le Roi avoit nommé ce Château qu'il faiſoit bâtir. Comme elles entroient dans le bois de Boulogne, elles virent venir de loin au petit pas un homme monté ſur un beau cheval, qui n'étoit accompagné que d'un Ecuyer: cet homme étoit magnifiquement vêtu pour n'être qu'en habit de campagne; & il paroiſſoit de la plus belle taille du monde: il avoit un mouchoir à la main, qu'il tenoit devant ſon viſage; mais l'ayant ôté au bruit des chevaux, les Princeſſes le reconnurent pour le Duc d'Albanie, & faiſant arrêter le chariot, elles s'écrierent avec une grande joie. Le Prince y répondit avec reſpect en s'abaiſſant juſque ſur la ſelle; mais ſe relevant, & en s'approchant, il leur montra un viſage tout couvert de larmes. Eh! qu'avez-vous, Seigneur, lui dit la Princeſſe Renée, toute attendrie? De quelle maniere revenez-vous vers nous? Que vous eſt-il arrivé? Le Prince, avant que de répondre, ayant avancé la tête dans le chariot, & ayant vu Madame de Caumont, il pâlit, & faiſant un grand cri, il

pouſſa ſon cheval à toute bride, & fut bientôt perdu dans le bois. Jamais ſurpriſe ne fut pareille à celle de la Reine, de la Princeſſe, & de ces deux Dames; elles ſe regarderent toutes avec étonnement. Et Madame de Caumont, paroiſſant dans une agitation extraordinaire, que je ſuis effrayée, leur dit-elle! je me ſens auſſi émue des larmes du Duc d'Albanie, que ſi je l'aimois chérement. Je ne ſçai que vous dire, lui répondit la Reine, il ſeroit difficile de vouloir pénétrer dans une choſe qui n'eſt peut-être jamais arrivée que cette fois. Mais n'ai-je point quelque part à ce qu'il a fait, reprit Madame de Caumont? Pourquoi pleure-t-il? Pourquoi s'écrie-t-il en me voyant? Il vient d'Italie, & il a vu mon mari: que je ſuis inquiéte! Après cela, elle ſembla s'abîmer dans une profonde rêverie.

La Reine & la Princeſſe firent ce qu'elles purent pour la diſtraire; mais il leur fut impoſſible d'y réuſſir, & quand ces Princeſſes furent arrivées à Madrid, & qu'elles eurent donné leurs ordres pour les appartemens, étant prêtes de remonter dans leurs chariots, elles apperçurent celui de Madame de Lautrec, qui venoit fort vîte, & qui s'arrêta près du leur. Sa vue les ſurprit toutes, & ſur-tout la voyant fort triſte. Je viens vous enlever Madame de Caumont, leur dit-elle: je vais à Paris pour une affaire fâcheuſe, je viens la prendre, afin qu'elle ait la bonté de venir avec moi. Ah mon Dieu! lui dit Madame de Caumont, toute effrayée, n'eſt ce point qu'il ſeroit arrivé quelque accident à mon cher mari? Eh! pourquoi voulez vous vous figurer une pareille choſe, repliqua Madame de Lautrec? Ne m'aimez vous pas aſſez pour venir eſſuyer un chagrin avec moi? Elle eut quelque peine à retenir ſes larmes: en achevant ce peu de mots, elle preſſa la main de la Reine qu'elle tenoit; & Madame de Caumont, pleine d'un ef-

froi qui la transportoit hors d'elle même, se jetta dans son chariot, sans presque observer aucun des devoirs qu'elle devoit à la Reine & à la Princesse. O mon Dieu! s'écria-t-elle, détournez tous ces horribles pressentimens. La Reine, embrassant Madame de Lautrec, lui demanda avec précipitation ce qu'elle avoit. Hélas! lui répondit-elle, en quittant les bras de cette Princesse, Caumont est mort; &, pour ne donner aucun soupçon à son infortunée épouse, elle courut se placer dans son chariot auprès d'elle.

Tandis qu'elles prenoient le chemin de Paris, les Princesses demeurerent très-touchées de la perte d'un homme d'un si grand mérite, qu'elles aimoient & estimoient si parfaitement: la Reine envoya un Page, pour leur rapporter des nouvelles de l'état, dans lequel seroit cette pauvre femme; & voyant la fin du jour d'une beauté extraordinaire, elle avoit envie de se promener dans le bois; mais la Princesse qui ne trouvoit pas son compte à cette proposition: non, ma belle Reine, lui dit-elle, quittons ce bois funeste où nous avons vu de si tristes choses: il n'en faut point douter, c'étoit la mort de Caumont, qui faisoit le sujet des larmes du Duc d'Albanie, qui aime Madame de Caumont d'une maniere si tendre & si parfaite: retirons-nous, allons chez moi, nous jouirons dans mon jardin de la beauté de la soirée: la Reine en étant encore sollicitée par Madame de Sancerre, y consentit; elles passerent un bac, & entrerent toutes trois par une petite porte des jardins quelles firent ouvrir, & que la Princesse Renée fit incontinent refermer, ayant donné ordre qu'on ne fit entrer qui que ce fut au monde, sans l'en avertir; elles se promenerent d'abord sans choix, car la Princesse Renée n'étoit pas sans quelque trouble; enfin elle conduisit la Reine dans une allée en terrasse, qui régnoit sur la riviere, & la fit asseoir sous un

petit dôme ouvert de tous côtés : elle n'y avoit pas été long-temps, que l'impatient Connétable, ne pouvant perdre qu'a regret ces momens si précieux, sortit du Cabinet de la fille de Louis XII. qui donnoit sur cette terrasse. Dragut & Lautrec marchoient devant, afin de cacher un peu le Prince, qui étoit derriere eux : dès qu'ils sortirent du cabinet, la Reine, qui avoit la vue sur la riviere, la détourna & la porta sur eux avec beaucoup d'attention. Vous êtes mal obéie, dit-elle à la Princesse Renée, qui ne lui repliqua point; &, quand Dragut & Lautrec furent à six pas d'elle, le Connétable, les separant, passa au milieu d'eux, & se vint prosterner aux pieds de la Reine. Elle le reconnut d'abord : comment n'auroit-elle pas été frappée à la vue d'un homme, dont l'idée lui étoit toujours presente ?

Ah, mon Dieu ! dit-elle deux ou trois fois de suite ; & laissant tomber une de ses belles mains sur la tête du Connétable, elle la pressoit tendrement, tandis qu'il avoit la bouche sur l'autre, à laquelle il donnoit mille baisers, en la mouillant de quelques larmes : il ne parloit point, la Reine se saisit, & ce silence produisit un effet plus vif qu'aucune parole n'auroit pu faire : elle ne vit plus, ni la Princesse, ni Madame de Sancerre, ni Lautrec, ni Dragut ; & ne songeant uniquement qu'au Duc, c'est donc vous, lui dit-elle, & le Ciel pitoyable permet encore que je vous revoie, continua-t-elle, en laissant couler quelques larmes : je ne sçaurois être fachée de vous revoir. Le Duc de Bourbon leva doucement la tête, il vit ses beaux yeux remplis de ses tendres marques de son bonheur; il la regardoit ainsi dans un ravissement qui tenoit quelque chose de l'extase. Vous ne vous offensez donc pas, ma Princesse, lui dit-il, de ma hardiesse, & vous voulez bien voir ce malheureux qui vous adore ? Mais, qu'il

eſt malheureux, reprit-il en ſoupirant? Ah mon Dieu! De quelle ſorte de malheur, terrible, affreux! Eh! qu'il eſt peu mérité: je le ſens, pourſuivit-il, dans tout ce qu'il a de plus horrible: ma Princeſſe, ayez pitié de moi, plaignez-moi, vous ne ſçauriez aſſez me dire que vous me plaignez. Hélas! reprit-elle, qui eſt plus intereſſée que moi à vos juſtes regrets, n'en fais-je pas de pareils? Et peut-on me blâmer d'en faire, ajoûta-t-elle? C'eſt moi, qui vous ai perdu, ce n'eſt point les artifices de ma mere, ni ceux de l'Empereur: je devois m'en défier, c'eſt ma facile crédulité. Ne me haïſſez pas. Moi! vous haïr! s'écria-t-il; je haïs les fatals ennemis dont vous parlez: ils m'ont ravi mon bien: quelle perte! s'écrioit-il encore. Ah! Madame, je ſuis un lâche, je vis, je vous parle, je vous vois, & je vous ai perdue! Oui, lui dit-elle, d'une voix coupée de ſoupirs. Vous m'avez perdue d'une maniere; mais, mon cher Prince, rien ne vous peut faire perdre mon cœur. A ces paroles, le Connétable preſſoit ſes genoux d'une façon ſi paſſionnée, qu'il n'exprimoit que trop naturellement tout ce qu'il ſentoit. Hélas! reprenoit-il, ce cœur me demeure donc: quelle ſorte de bonheur ce cœur prétend-il me faire? Il vous ſera fidele, ajoûta la Reine. Eſt-ce tout? repartit ce Prince triſtement. C'eſt peut-être trop, reprit-elle, ſi je conſultois ſévérement mon devoir: ce mot de devoir la fit preſque treſſaillir; & faiſant une courte & forte réflexion, & regardant tout d'un coup les quatre perſonnes qui l'environnoient, & qui étoient demeurées dans un ſilence profond. Je ne me plains point de vous, leur dit-elle, en les regardant, vous avez dû ſervir ce Prince, & peut-être que vous m'avez obligée auſſi; mais à quoi l'expoſez-vous? Qui pourroit le ſauver, s'il étoit découvert? Que diroit le Roi? Que feroit la Régente? Que de-

viendroit ma gloire? Ne parlons point de votre gloire, répondit la Princeſſe; elle eſt à couvert, rien n'y peut porter d'atteinte; & pour ce cher Prince, nous empêcherons bien qu'on ne le découvre; nous l'avons conſervé tous ces jours, nous le conſerverons bien encore, Comment! s'écria la Reine, vous l'avez conſervé tous ces jours. Y a-t-il longtemps qu'il eſt en ce pays? Lors, chacun lui apprit à ſon tour l'arrivée du Prince, & le ſéjour qu'il avoit fait aux environs de Saint-Germain, &, en un mot, tout ce qui leur étoit arrivé. O tems regretable! s'écria la Reine avec quelque ſorte de paſſion, que j'ai mal profité de tant de jours, où j'euſſe pu trouver de grandes douceurs! Nous craignions votre ſévérité, lui dit Madame de Sancerre: nous n'oſions vous le faire voir. Je voudrois toujours l'avoir vu, repliqua la Reine, puiſqu'il à été ici. Voyez-moi donc encore auſſi long-tems: reprit le Prince. Que propoſez vous, lui dit-elle? Non pas cela, je vous dis preſentement de vous en retourner, comme je vous l'aurois dit dès le premier moment que je vous euſſe vu: qu'elle ſureté y a-t-il ici pour vous? Je tremble, votre vie eſt en danger, & votre fortune ſeroit perdue en Eſpagne, comme elle l'eſt ici, ſi l'Empereur vous ſçavoit auprès de nous. Mais, ma Princeſſe, lui répondit-il, je ne crains que le malheur de me ſéparer de vous: laiſſez-moi jouir de vôtre vue. Je voudrois toujours vous voir, reprit elle; mais, ce plaiſir eſt ſuivi de trop de riſque, mes craintes ſont épouvantables, je ne joüis qu'avec effroi d'une joye ſi chere: je vous aime, épargnez un cœur foible, plaignez mon deſtin qui me force à vous prier de nous quitter, quand je voudrois jouir inceſſamment de votre preſence. Le Prince diſputa fortement ſes intérêts, ſes amis ſe joignirent à lui, & l'on fit ſi bien comprendre à la Reine que, puiſquil s'étoit ſi bien caché,

qu'il pourroit se cacher de même, qu'elle consentit qu'il l'a vît encore trois ou quatre jours de suite, & l'on convint que ce seroit le lendemain à Saint-Germain, chez la fille de Louis XII. où on le pouvoit conduire fort aisément. Après cela, Madame de Sancerre tira Lautrec à part, pour lui conter la cause du voyage inopiné de sa femme à Paris: il fut dans une douleur non-pareille. Caumont étoit son ancien ami; mais un ami, dont le mérite étoit si éclatant, & ils étoient liés par tant de raisons solides & puissantes, qu'il pensa mourir mille fois: il courut dans la maison sçavoir si le Page de la Reine étoit arrivé, pour apprendre comment Madame de Caumont avoit reçu cette nouvelle? Ce Page lui dit que Madame de Lautrec avoit paru devant lui toute couverte de larmes, & lui avoit ordonné de dire à la Reine que son amie étoit dans un si grand désespoir, qu'elle craignoit qu'elle ne perdît la vie. La Reine, sensible à cette douleur, autant qu'elle le pouvoit être en la présence de son cher Connétable, résolut avec la Princesse d'aller voir Madame de Caumont dès le lendemain: elles mangerent un morceau avec le Connétable: Dragut & le triste Lautrec furent recevoir quelques plats, & mangerent aussi, c'est-à-dire l'illustre Corsaire; car pour Lautrec, il ne se rassasia que de son amere affliction.

Une partie de la nuit s'écoula d'une maniere bien charmante pour le Duc de Bourbon & pour la Reine: l'innocence de leur amour lui fit trouver des douceurs parfaites dans un entretien si sensible pour leurs cœurs; & quoique la scrupuleuse Reine y mit des bornes séveres, & les mêmes qu'elle avoit toujours observées, le Connétable ne laissoit pas de se trouver, dans ces tendres momens, le plus heureux de tous les hommes: le jour commençoit déja de paroître (pour une moins belle passion, une nuit avoit été plus

longue autrefois); mais enfin, ces premieres clartés jetterent des ténebres dans leurs ames, il fallut se séparer: Dragut & Lautrec raménerent le Prince, ils s'embrasserent mille fois, en se quittant Dragut reprit le chemin du château de Saint-Germain, & Lautrec celui de Paris, pour aller rendre ses devoirs à la veuve de son ami, & tâcher de la consoler: le Prince le conjura, quand il trouveroit l'occasion de lui parler de lui, de l'assurer de la part sensible qu'il prenoit dans une douleur si juste. Cet amoureux Prince se jetta sur un lit, où il lui fut impossible de faire autre chose que de penser à sa divine Reine: il n'avoit garde de se laisser surprendre au sommeil; il lui auroit dérobé les plus agréables pensées qu'il eût eu de sa vie, son cœur étoit trop touché, il auroit haï tout ce qui l'auroit pu distraire: quelle autre occupation un Amant tendre peut-il avoir quand il a quitté ce qu'il aime, que de lui donner tous les plaisirs de son souvenir?

Fin de la Troisiéme Partie.

HISTOIRE
DE LA REINE
DE NAVARRE.

QUATRIEME PARTIE

LA belle Reine donna peu de tems au ſommeil: ſon cœur étoit trop plein de ces ſortes de mouvemens qui ne laiſſent point de repos, quoiqu'ils partent d'une agitation agréable: à peine avoit elle ouvert ſes beaux yeux, qu'elle croyoit preſque que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit qu'un ſonge; elle ne pouvoit imaginer qu'il fût bien vrai qu'elle eut vu ce cher Prince, qu'elle rendoit ſi malheureux, & qui avoit rempli ſa vie de tant d'événemens extraordinaires.

Elle ne goûtoit que d'une maniere timide la joie de l'avoir vu, & de l'avoir vu ſi tendre: la crainte empoiſonnoit cette douceur; elle avoit tout à apprehender de la Régente, ſi elle le découvroit en ce pays, & même de la politique du Roi: car, pour du cœur de ſon frere, elle en étoit ſûre, elle ſçavoit qu'il n'avoit jamais haï le Connétable: &, pourvu que ſon ſéjour en France n'éclatât pas, elle croyoit bien que ce cher frere n'agiroit point avec rigueur pour l'amour d'elle, & par ſa naturelle bonté.

Elle raiſonna ſur toutes ſes penſées avec l'aimable fille de Louis XII. & après être habillées, elles allerent à Paris pour voir Madame de Caumont. Lautrec s'étoit déja rendu auprès d'elle: il

deſcendit les Princeſſes de leur chariot, & montant dans la chambre de cette déſolée veuve, elles ne trouverent que des cris.

Madame de Guiſe & Madame de Lautrec étoient auprès d'elle : elles ne s'étoient point couchées, & étoient dans un grand abatement, que le deſeſpoir de leur amie leur cauſoit.

La vûe de trois perſonnes que Madame de Caumont aimoit avec tat de tendreſſe, penſa avancer ſon dernier moment, ſes cris redoublerent, elle jetta une vûe égarée ſur ces Princeſſes, & tomba dans un long évanouiſſement : quand elle en fut revenue, elle ne fut pas plus capable de modération, elle n'entendoit rien ; & la Reine, la voyant dans un état ſi horrible, la quitta le cœur fort touché, & la recommandant aux ſoins de Madame de Lautrec & de Madame de Guiſe.

Elle s'en retourna diner à Saint-Germain, le Roi la reçut avec cette tendreſſe qui ſera l'admiration de tous les ſiecles à venir : elle fut un peu embaraſſée, en rencontrant les yeux de Gauric, elle détourna les ſiens en rougiſſant : il lui ſembloit qu'il pénétroit dans tous les mouvemens de ſon cœur, & il lui avoit prédit d'une maniere ſi préciſe, ce qui lui étoit arrivé le jour de devant, qu'elle ne ſe pouvoit empêcher de craindre ce témoin, qui ſçavoit plus de ſes ſecrets qu'elle n'eut deſiré.

Après le repas, l'entretien ſe diviſa entre tant de perſonnes differentes, & la Princeſſe Renée ſe trouvant avec les deux belles Eſpagnoles & Madame de Sancerre, elles parlerent du Connétable, & de la prédiction que Gauric en avoit fait à la Reine : mais la Princeſſe les remplit d'étonnement, quand elle leur apprit ce qu'il avoit dit en ſa préſence à Madame la Régente : elles ajoutoient une ſi grande foi à tout ce que cet homme annonçoit, qu'elles en furent affligées,

quoiqu'elles ne cruſſent pas que ce qu'il lui avoit dit pût jamais arriver: la Princeſſe d'Arragon ſçut par-là, que c'étoit Madame d'Angoulême, qui avoit le portrait du Duc de Bourbon qu'elle avoit perdu.

Le bel Azan les vint interrompre; il aimoit Alphonſine, & ne ſe paſſoit pas volontiers de la voir. Pour mon malheur, lui dit-il, je ſuis contraint de compter tous les momens que je dois paſſer en France; vous m'éloignez ſouvent de vous. & le peu que j'en ſuis éloigné me paroît des ſiecles: je ne vous propoſe pas de demeurer en France avec moi, lui dit-elle; j'ai oui dire qu'il y a une belle perſonne à Conſtantinople qui n'y conſentiroit pas, mais je veux bien l'aller trouver: faiſons cette promenade enſemble, propoſons à la Reine de venir avec nous, & de mener quinze ou vingt de ces belles perſonnes; c'eſt la plus jolie partie de plaiſir que l'on ſçauroit faire. Ah! charmante Princeſſe! répondit Azan, faites executer ce que vous dites, mes heureux vaiſſeaux, chargés de tant de précieux treſors, arriveront en triomphe au port de Bizance; les deux mers ſeront épouvantées de tant de merveilles, & l'Aſie confuſe avouera qu'elle n'a point dans ſon ſein de ſi rares beautés que l'Europe. Ah! Soliman, s'écria-t-il, ton ſerrail à bien moins de belles perſonnes, que le palais de François Premier; & que ce Prince étonneroit Soliman par ſa bonne mine, & par ſon air de Héros!

Nous menerons donc le Roi avec nous, interrompit Alphonſine d'un air gai; n'en doutez pas, reprit le jeune Azan: comme vous êtes des beautés achevées, il faut auſſi avoir un homme extraordinaire, & d'autres hommes bienfaits à ſa ſuite: à ce que je vois, le Roi renouvellera les Chevaliers errans, dit Helli, qui s'étoit approché avec Aphrigia, & quelques autres perſonnes: & il ira ſoutenir à l'Empereur Turc, pourſuivit la Roche

du Maine, que ſa Dame eſt plus belle que la ſienne: chacun prendra auſſi ſon parti, & moi je ſerai le Compagnon d'amour du Prince d'Alger, je lui cederai toutes nos Françoiſes & les Eſpagnoles, & il me permettra d'aimer ſes Grecques & ſes Arabes, en un mot tout ce qu'il me plaira: j'y conſens, lui dit ce beau Prince, & je vous les livre de tout mon cœur; mais, comment les verrai-je, reprit la Roche du Maine? il n'eſt pas bien facile de pénétrer cet épouvantable ſerrail ſans peril: fiez-vous à Azan, interrompit Dragut, vous êtes aſſez jeune & aſſez beau pour hazarder quelque choſe ſous ſa conduite; il a plus d'une clef du ſerrail, & je crois que ſon pouvoir y eſt auſſi étendu, que celui du grand Seigneur.

Ce voyage aura mille plaiſirs, dit la Princeſſe Renée, & je promets auſſi, que je ferai un journal des avantures qui nous arriveront. J'ai bien peur, que vous ne nous abandonniez, repartit la Roche du Maine, & que quelque aimable raviſſeur ne retienne notre grande Princeſſe aux Côtes d'Italie.

Madame Renée rougit un peu, & comme elle alloit répondre, Alphonſine lui prenant reſpectueuſement, mais avec vivacité, la parole, je me fais dans ce moment guerriere, reprit-elle, & je défie le préſomptueux Chevalier qui auroit une telle audace; je m'engage à l'amener avec nous tout chargé de chaînes; & ſi bien enchaîné, pourſuivit le Prince Hercule, qu'il ne pourra jamais rompre ſes fers.

Rien ne nous arrête donc plus, dit la Princeſſe d'Arragon, voilà le principal obſtacle levé, pour moi je déclare, que j'aime mieux prendre cette route-là, que celle d'Eſpagne: je ne verrai donc pas ſitôt Alger, interrompit la belle Aphrigia; mais je ne ſçais ſi l'on me doit recevoir dans une ſi belle troupe, les mers ont toujours diſpoſé

ſi bizarrement de ma fortune, qu'il eſt à craindre, qu'au lieu d'aller à Conſtantinople, les vents ne nous pouſſent chez des Barbares où nous trouverions des Princes de Thunis. Il faudroit qu'ils fuſſent bien barbares, reprit la Roche du Maine, s'ils ne rendoient pas à vos beautés l'hommage qu'elles méritent; en tout cas nous leur oppoſerions la valeur de Dragut. Vous me faites trop d'honneur, reprit-il; mais, ſoit chez les Sauvages, ou dans quelque Iſle deſerte, embarquons nous, je ſuivrai par-tout la divine Aphrigia. Allons, reprit la Roche du Maine, partons: je groſſirai le livre de mes avantures & la Princeſſe n'aura pas peu à écrire; je voudrois bien en ſçavoir quelqu'une, lui dit Azan, pour juger ſi vous êtes digne d'être mon compagnon. Ah! Seigneur, répondit Alphonſine, c'eſt la choſe du monde que je deſirois le plus de ſçavoir: paſſons chez la Princeſſe Aphrigia, dit la Princeſſe Renée, nous y employerons agréablement le tems juſqu'à l'heure de la promenade. Le Roi & la Reine ſont enfermés. La Roche du Maine ne nous ſçauroit refuſer une complaiſance que nous exigeons tous de lui.

La Roche du Maine ayant conſenti a ce qu'on deſiroit, il aida à marcher la Princeſſe auſſi-bien que le Prince Hercule. Dragut conduiſit la belle Aphrigia, Azan, Alphonſine, qui tenoit de l'autre main l'aimable Helli; & le Comte de la Rochefoucault arrivant dans ce moment donna la main à Madame de Sancerre & à la Princeſſe d'Arragon; & quand chacun eut pris une place commode, la Roche du Maine commença ainſi ſon Diſcours, en s'adreſſant à la fille de Louis XII.

HISTOIRE
DE LA
ROCHE DU MAINE.

JE ne m'engage pas à vous dire toute mon Hiſtoire, Madame : c'eſt bien aſſez que je vous raconte quelques-unes de mes avantures qui me faſſe mériter d'être aſſocié à la fortune amoureuſe du Prince Azan : j'ai aimé ſi jeune, que je ne puis me ſouvenir de mes premieres amours ; j'étois enfant d'honneur du Roi, on me trouvoit joli, j'étois toujours parmi les Dames, j'en contois à toutes celles qui m'écoutoient, & à toutes celles qui ne m'écoutoient pas.

J'avois dix-huit ans, & j'allois voir ma mere qui m'avoit ordonné de me rendre auprès d'elle, quand il me prit envie d'aller à Tours ; où étoit pour lors la Reine Germaine de Foix : l'humeur de cette Princeſſe qui aime les plaiſirs, attiroit à ſa ſuite tout ce qui étoit jeune & galant, elle avoit quantité de belles Eſpagnoles auprès d'elle, & entr'autres la célebre Anne Cervation, ſi connue par les charme de ſon eſprit, par ceux de ſa perſonne, & par le long attachement qu'à eu pour elle le Duc d'Albe.

Cervation me plut extrêmement, & je m'attachai d'abord à elle, elle m'ordonna de porter ſes couleurs, & je parus durant quelque-tems vêtu de couleur d'amarante, cette fille ne recevoit mes ſervices que comme un amuſement qu'elle donnoit à ma jeuneſſe, & comme elle a plus d'eſprit qu'on n'en peut avoir, elle eut bientôt façonné

le mien, & je ſuis perſuadé que je lui dois tout ce que j'ai de bon, de maniere que je conſerve pour elle une grande eſtime, & une amitié qui ſera toujours capable d'avoir de l'ardeur; cette belle fille recevoit publiquement toutes mes galanteries, mais il me fut impoſſible de l'amener à rien de ſérieux; & quand je la preſſois ſur une explication poſitive de ſes ſentimens, elle rioit, & me traitoit comme un jeune homme.

Je n'étois pas ſi attaché à elle, que je ne m'apperçuſſe de certain coup d'œil rempli de feu & de vivacité, que la Reine Germaine jettoit ſur moi: elle a un agrément qui l'a rendra toujours aimable, ſa beauté eſt éclatante, & toute ſa perſonne eſt faite dans la derniere perfection; je crus connoître le langage de ſes yeux, & j'y répondis bientôt par un même langage, je me rendois aſſidu le matin & le ſoir, à toute heure j'étois chez elle.

Un jour elle m'entendit dans ſon antichambre comme elle alloit ſe lever, elle commanda que j'entraſſe; les rideaux de ſon lit étoient relevés, ſes cheveux paroiſſoient en déſorde ſous ſa coëfure de nuit, ſes bras étoient à demi nuds, elle mangeoit des groſeilles qu'une jeune fille lui tenoit dans une porcelaine: je fus ſurpris de la voir ſi touchante, & je demeurai éperdu, mais revenant bien promptement à mon hardieſſe naturelle, je me mis à genoux à côté de la jeune fille, & je lui aidai à tenir la parcelaine qu'elle avoit devant la Reine: cette Princeſſe me regarda en ſouriant, & prenant une grape de groſeilles, elle me la mit dans la bouche; cette faveur m'émancipa à plus, je pris un de ſes doigts que je baiſai un peu fortement, elle ne ſe facha point de cette liberté, elle me commanda d'aller dans un cabinet pour la laiſſer ſortir du lit; & tant qu'on l'habilla elle fut gaie, & nous parla de mille choſes agréables, à moi & à d'autres Seigneurs qui étoient pour lors dans ſa chambre.

Cervation s'apperçut d'abord de l'inclination de la Reine, elle m'en parla; j'ai inſtruit votre cœur, me dit-elle, je lui ai donné les premieres leçons, il doit être maintenant capable des plus hautes entrepriſes, en effet, la Reine reſſentit plus d'amitié pour moi, que n'avoit fait Cervation, & s'appuyant un jour ſur le bras de cette fille en qui elle avoit une entiere confiance, & me donnant la main qu'elle avoit libre. hé bien la Roche du Maine, me diſoit-elle, quel progrès avez-vous fait ſur le cœur de l'aimable Cervation? Faites-moi votre confidente l'un & l'autre. Madame, reprit l'Eſpagnole en riant, nous ſommes ſi bien enſemble lui & moi, que je puis être la ſienne, s'il eſt jamais aſſez heureux pour faire approuver ma diſcrétion & ma fidélité à ſa Maîtreſſe; j'eus l'audace de ſerrer la main de la Reine à ces mots: je n'oſe parler, lui dis-je, mais auſſi je ne puis me taire. Hé que diriez-vous, me dit la Reine? que je connois un miſérable, lui répondi-je, qui adore ce que le Ciel a jamais fait de plus parfait, une divinité viſible: hé bien, reprit-elle, il faut ſçavoir aimer, & vous taire, & me quittant la main, elle fut parler à d'autres perſonnes.

J'eus mille occaſions de m'expliquer, mais je ne voyois rien de plus poſitif en la Reine. j'en eus de l'inquiétude, & j'en parlai avec Cervation: vous ne la connoiſſiez pas, me dit-elle, elle aime à être aimée, mais elle a de la vertu; elle eſt naturellement galante, vive, gaie, j'ai vu pluſieurs perſonnes qui l'ont éperduement aimée, & qui n'ont emporté pour toute récompenſe de leur attachement que la gloire d'avoir oſé porter ſes fers. Ah! charmante Cervation repris-je voilà une gloire bien ſtérile, & qui ne contenteroit guere un homme comme moi! Cependant, ne vous y trompez pas, continua-t-elle, vous n'amenerez la Reine à rien qu'on puiſſe légitimement con-

condamner, & jamais elle n'a eu que les apparences contre elle.

Peu de tems après je commençai à être persuadé de ce que me disoit cette rafinée Espagnole: la Reine me donnoit souvent les occasions de lui parler; mais c'étoit en public. Un jour je lui en parus fort chagrin, les momens qu'elle m'accordoit passoient comme des éclairs; je ne la voyois jamais qu'environnée d'une effroyable quantité de monde; je me hazardai une fois à lui demander une audience plus particuliere: elle me refusa long-tems: enfin elle me dit qu'elle me l'accorderoit en présence de Cervation.

Je fus content, & j'attendois le jour que j'aurois un si grand bonheur avec une extrême impatience; il vint, Madame. Cervation, me dit, que je verrois le soir la Reine, quand tout le monde seroit retiré, & que j'allasse par un petit endroit peu frequenté jusqu'à une chambre touchant celle de la Reine, où personne n'alloit, & dont elle me donna la clef.

Figurez-vous, Madame, l'état de joie dans lequel j'étois, & si la journée ne me parut pas d'une longueur infinie: l'heure arriva enfin, quand tout fut paisible, j'allai comme l'Amant le plus passionné pourroit faire, j'arrivai à tâton dans un petit passage que j'avois reconnu pendant le jour, & où il y avoit un escalier fort étroit, mais qui avoit bien des marches, il étoit derriere le lit de la Reine: quand je fus vers le milieu de cet escalier, j'entendis un grommellement qui me causa de la surprise, il augmenta, & j'eus de la frayeur; mais, ce fut bien pis, quand je trouvai quelque chose à mes pieds qui me les embaraſſa: je voulus le pousser, cela me sembla lourd & pesant, je me sentis lier les jambes, j'y portai les mains pour me rendre libre, je touchai quelque chose qui me parut horrible, & des hurlemens lugubres & affreux recommence-

rent d'une force nouvelle. En même tems, ce fantôme grandit, fut auſſi haut que moi, & me ſaiſit au col pour m'étrangler, de maniere que je crus que c'étoit fait de ma vie; ce qui me tenoit ſi ſerré me parut une bête, un ours, un lion, ou plutôt un monſtre épouventable; la peur groſſit tous les objets, comme vous ſçavez: j'étois toujours lié avec ce Démon, & j'avois ſes cris lamentables aux oreilles; j'allois le percer de mon épée, quand je crus connoître que c'étoit une eſpece d'homme, ou quelque choſe de fort approchant, ſi bien que revenant un peu à moi de mon premier étonnement, je ne voulus employer que la force de mes bras, & je le ſecouai ſi bien, qu'après avoir quelque-tems luté, nous roulâmes enſemble tout le long de l'eſcalier. Je me dégageai adroitement; je le pouſſai plus loin; & remontant avec légéreté, tandis qu'il hurloit toujours, je me rendis à la porte, où voyant quelque lumiere j'ouvris enfin, & me jettai avec précipitation dans cette chambre.

J'y trouvai Cervation avec une bougie à la main, aſſez étonnée de me voir ſi effaré, & me demandant ce que j'avois? Je ne pouvois lui répondre; je courus à la chambre de la Reine; elle étoit couchée; mais, comment la trouvai-je, Madame: elle étoit ſans aucune force, mourant de rire dans ſon lit. Je ne ſçavois que penſer, je la regardai, je regardois l'Eſpagnole qui rioit auſſi, je croyois que la Reine avoit eu deſſein de ſe moquer de moi, & qu'elle m'avoit fait faire cette peur pour ſe divertir, & lui voulant parler, elle rioit encore ſi démeſurément que je ne ſçavois que croire, elle ne me pouvoit regarder ſans expirer, ou peu s'en falloit; mon habillement étoit tout défait, je devois avoir la mine toute étrange, toute égarée, & je ne ſçai comment j'étois, je crus qu'elle perdroit l'eſprit & la vie; dès que je voulus ouvrir la bouche, elle recommençoit

de nouveaux éclats de rire: enfin, après bien du tems, je revins à moi, je riois quelquefois comme elle, & la voyant si charmante dans ce désordre où elle se mettoit, je voulus me venger: mais la Reine sans pouvoir prendre son sérieux, prit un air terrible & élevé: quand elle put s'expliquer, elle me dit que j'avois trouvé un muet, qui étoit au Prince de Naples son mari, & qui venoit d'arriver avec un de ses Ecuyers ce jour même: nous rîmes ensemble de l'avanture: j'aurois desiré de la rendre agréable pour moi, comme elle l'étoit pour la Reine; mais je connus bien par la suite qu'elle ne cherchoit en effet qu'à rire & à se réjouir: je ne pus rien obtenir de ses sentimens, qui pût satisfaire ma tendresse,

Enfin, Madame, je reconnus trop que Germaine de Foix étoit comme Cervation me l'avoit dépeinte: elle ne pouvoit avoir tout au plus que de frivoles bontés; quelques nœuds de rubans, des bagues, des brasselets, étoient des choses trop légeres pour faire un solide contentement: son obstinée rigueur me guérit; la belle Cervation & la Reine m'avoient arrêté près de cinq mois. Je pris congé d'elle, je revins à la Cour, & la Reine partit peu de jours après pour Valence.

J'eus ensuite quelque attachement où je fus plus heureux qu'à ceux que j'avois pris à Tours; après ceux-là, la beauté de Madame de Caumont, qui étoit fille alors, me ravit, & je crus que je l'aimerois toute ma vie. Madame de Guise lui succéda, Pompadour, & la Duchesse d'Estouteville; je suivis le Maréchal de Foix & Lautrec en Italie, mes volages amours recommencerent à Milan.

Je devins amoureux de la femme d'un Italien jaloux s'il y en a un au monde: la Comtesse de Scartafiore, que le brave Maréchal de Foix aimoit, s'en apperçut, elle connut aussi l'inclina-

tion que cette aimable femme avoit pour moi; mais il n'étoit pas poſſible de la mettre à profit, je ne pouvois lui parler que quelquefois & devant tout le monde chez la Comteſſe de Scartafiore, elle m'avoua qu'elle m'aimoit, & que la préſence importune de ſon mari empêchoit ſeule qu'elle ne me pût voir en particulier. Le Maréchal de Foix pourvut à nous éloigner cet Argus; il l'envoyoit porter des ordres dans des Villes, & ceux qui l'accompagnoient faiſoient tirer un coup de canon pour nous avertir quand il étoit arrivé: ainſi je profitois de ſon abſence; & quand il étoit de retour, je paroiſſois preſque en même tems que lui devant le Maréchal de Foix, comme venant auſſi de commiſſion: le Maréchal me demandoit tout haut, ſi je m'étois bien acquité de ce qu'il m'avoit ordonné, je lui répondois ſérieuſement que je l'avois fait de mon mieux; &, me tirant à part, je lui parlois un moment de mes folies; après cela, il ſe rapprochoit de ſes Officiers: on ne ſçauroit croire, diſoit-il, la peine que ce jeune homme-là ſe donne; je vous aſſure, continuoit-il, en s'adreſſant à mon jaloux, qu'il réuſſit en ce qu'il entreprend mieux que vous ne le ſçauriez jamais penſer.

L'Italien s'apperçut enfin de ma pourſuite, il me fit de l'embarras, & je le tourmentai à mon tour.

Je paſſai de celui-là à un vieillard amoureux dont je fis quelque tems le ſupplice: ce fut le Connétable Colonne, qui étoit paſſionné de la fameuſe Clarice, je l'inquiétai par ma jeuneſſe & par mes ſoins: j'eus peu de faveurs de Clarice; mais, il faut avouer qu'elle les rendoit délicieuſes, par une délicateſſe dont elle ſeule eſt capable.

Je fis quelque habitude après cela avec les fils du Comte Moron, Chancelier de Milan: ſon Palais étoit magnifique, & nous y étions ſouvent à

nous divertir : un soir qu'ils en étoient sortis, & que je leur avois dit que je les allois suivre quand j'aurois achevé d'écrire une lettre que je voulois envoyer, je descendis dans le jardin qui étoit d'une grandeur prodigieuse, & d'une beauté extraordinaire. Je m'oubliai dans ces belles allées, en relisant quantité de lettres que j'avois de plusieurs maîtresses, je vuidai mes poches dans ma toque, & comme j'étois en cette occupation, j'apperçus dans un grand carré de paliſſades, qui renfermoient une fontaine magnifique, une des plus charmantes personnes du monde qui pleuroit; je reculai d'un pas en m'écriant, que vous êtes belle, d'où sortez-vous? Qui êtes vous? Que ne vous ai-je plutôt vue? Elle treſſaillit à ma voix, & eſſuyant ſes larmes, elle demeura aſſez interdite: je mis un genoux à terre devant elle: qui cauſe l'abondance de ces précieuſes larmes, repris-je? Y a-t-il quelqu'un aſſez cruel, pour vous obliger à les verſer? Que je ſerois heureux, ſi je pouvois les eſſuyer! Vous n'êtes pas propre à cet emploi, me dit-elle, je dois fuir tous ceux qui vous reſſemblent: je vis par-là qu'amour faiſoit ſon mal, & qu'elle regrettoit quelque infidéle: mais, lui dis-je dans cette penſée, tous les hommes ne ſont pas trompeurs; & qu'importe, me répondit-elle, qu'ils ne le ſoient pas tous, ſi celui pour qui on s'intéreſſe eſt perfide; s'il eſt perfide, repartis-je, il n'eſt plus digne d'être aimé, & il faut en aimer un plus fidele, & comment connoître qu'on peut être fidele, reprit elle; la moindre épreuve les fait perdre: recevez-moi pour votre amant, lui répondis-je, & vous verrez que je ne vous quitterai jamais; non, me dit-elle ingénument, je ne me rembarquerai plus, je croirois toujours trouver un Comte de Carpi; je fus étonné de la naïveté avec laquelle cette jeune fille me parloit: j'entrepris de la conſoler, & je demeurai plus de deux heures avec elle, je

ſçus qu'elle ſe nommoit Sabine, & qu'elle étoit fille du Chancelier Moron. Enfin, elle me congedia, je fus retrouver ſes freres.

Le lendemain, j'eus envie de reprendre mon avanture; & ayant été tout le jour avec les fils du Comte Moron, je les envoyai comme j'avois fait le jour de devant, & je courus dans le jardin chercher l'aimable Sabine: je la trouvai dans le même lieu, elle liſoit des lettres avec application, elle leva la tête quand elle m'entendit approcher, & ſe prit à rire en me regardant. Cette différente maniere, dont je la trouvois, me fut d'un bon augure: j'ai toujours penſé à vous, depuis que je ne vous ai vue, belle Sabine, lui dis-je, & je ſuis le plus amoureux de tous les hommes; j'ai auſſi penſé à vous, me répondit-elle, je ſçai que vous êtes le Comte de la Roche du Maine, l'ami de mes freres; vous me laiſſâtes hier toutes les marques de votre inconſtance, pourſuivit-elle, en me montrant les lettres que j'avois laiſſé tomber auprès d'elle ſans m'en appercevoir, j'ai reconnu les ſentimens que quelques-unes de mes amies ont eu pour vous, jugez ſi le caractere dont vous êtes peut-être de quelque mérite auprès de moi; je trouvai comme elle cette circonſtance plaiſante; mais je l'aſſûrai qu'elle avoit des charmes qui arrêteroient mon cœur, & qu'elle feroit ce que les autres n'avoient pas fait, nous fûmes encore juſqu'au ſoir enſemble, ſans qu'elle me donnât aucune eſpérance, je la vis huit jours de ſuite au même lieu, ne me promettant jamais qu'elle y ſeroit, mais elle s'y trouvoit toujours; je ſçus qu'il y avoit quatre ou cinq mois qu'elle vivoit ainſi ſolitaire, je l'accoutumai inſenſiblement à moi, elle ſouffroit que je lui parlaſſe de mon amour. Elle oublia celui qu'elle avoit eu pour le Comte de Carpy, & je crus voir que le mien ne lui étoit pas indifférent, nous menâmes ſi adroitement notre intrigue, que

ſes freres ni perſonne ne s'en apperçut, je ſortois avec eux, & quand je les avois engagés dans quelque partie de plaiſir, je revenois par une fauſſe porte que je pouvois ouvrir facilement.

Un jour que je ſortois de chez Sabine, je vis tomber une petite boëte à deux pas devant moi, je la ramaſſai, & levant la tête en haut, je vis une main plus blanche que la neige qui me fit ſigne, j'ouvris cette boëte, il y avoit un billet où je lus ces paroles.

BILLET.

TROUVEZ quelque accès pour vous introduire chez Léonore, dont le Jardin eſt à côté de celui du Comte Moron : peut-être y rencontrerez-vous la recompenſe du ſoin que je vous demande : adieu.

Je m'informai qui étoit cette Léonore, je fus ſurpris de ce que l'on me dit qu'il y avoit plus d'un an qu'elle étoit à Rome, dont elle étoit originaire, & qu'il n'y avoit que quelques domeſtiques dans ſon palais: je me hazardai d'y aller, ſans ſçavoir ce que j'avois à dire, je trouvai dans la cour une vieille femme qui paroiſſoit être quelque choſe, elle me reçut agréablement, & me dit que ſans doute je voulois me promener dans le jardin qui étoit fort beau, j'entendis le ſens de ces paroles, & je la priai de m'y conduire, elle me mena dans pluſieurs endroits agréables; voilà le plus charmant de tous, me dit-elle, en me faiſant entrer dans un grand cabinet, tout revêtu de marbre; il y avoit dedans deux jeunes perſonnes, dont l'une ſuperbement vêtue étoit la plus jolie créature que l'on pouvoit voir, elle porta d'abord une main à ſes yeux, & l'autre fille ſe retira à un bout du cabinet, avec la femme qui m'avoit amené.

Je m'approchai de cette jeune perſonne. Suis-je

assez heureux, lui dis-je, d'avoir reçu vos ordres pour me rendre en ce lieu, & voulez-vous bien que j'en profite, pour avoir le plaisir de vous dire que rien de plus aimable ne pouvoit m'y attirer. Ah! Seigneur, me dit-elle, c'est ma nourrice, qui est la plus importune femme du monde, qui a voulu que nous nous connussions. J'ai toujours aimé extrémement la France; je serai fort riche : elle s'imagine que nous pourrions être heureux ensemble. Cette proposition me fit frémir, car j'ai toujours haï le mariage; mais je connus par-là que cette jeune personne avoit d'innocentes intentions: je déplorai le tour bizarre que sa nourrice y avoit donné. Combien se fait-il de pertes de cette maniere!

Je ne lui fis pas connoître ma pensée, comme vous pouvez croire, je l'assurai au contraire sur les espérances qu'elle avoit formées, j'appris qu'elle se nommoit Sophronie, elle ne voulut jamais me dire qui elle étoit, mais seulement qu'une de ses parentes, qui l'aimoit infiniment, lui avoit assuré tout son bien.

Je sçus d'elle les heures où je pourrois la venir voir dans cette maison, je la trouvai extrémement charmante, je m'attachai à elle, sans cesser d'aimer mon aimable Sabine, je leur partageois mon tems & mes soins empressés.

La Comtesse de Scartafiore, qui ne me voyoit presque plus, se doutoit bien de ce qui m'éloignoit de sa maison, & elle m'en faisoit la guerre. Je m'habillois un matin, & ne songeois qu'à mes prouesses amoureuses, quand on me vint dire qu'une femme demandoit à m'entretenir en particulier; tous ses airs-là sont si fort les airs d'Italie, que je me mis à sourire en commandant qu'on la fit entrer: quand nous fûmes seuls, elle leva son voile, & me dit qu'elle venoit m'apporter la plus belle fortune où un Cavalier pouvoit aspirer, qu'il y avoit une jeune Dame qui m'aimoit depuis bien

bien du tems, mais que c'étoit le plus rare tréſor d'Italie, c'eſt une veuve, pourſuivit-elle, qui n'a pas encore vingt-ans, qui n'en a pas demeuré un entier avec ſon mari, & qui n'eſt point dans les compagnies, parce qu'elle eſt encore dans ſon deuil: cependant elle vous a aſſez vu, pour avoir pris pour vous une grande paſſion, elle ne vous peut voir chez elle; ſi vous voulez venir chez moi, elle s'y rendra *incognito*, je demeure à une petite porte près du palais du Chancelier, voyez ſi vous voulez faire ce que je vous propoſe, &, tirant de ſon ſein un portrait, ceci, continua-t elle, en me le montrant, vous donnera peut-être du cœur: il me l'ôte, lui répondis-je, après l'avoir conſidéré quelque-tems: voilà une raviſſante créature, ſi elle eſt faite comme cela; n'en doutez pas, reprit-elle, & vous lui trouverez encore plus de charmes.

Je lui promis de me rendre chez elle, à l'heure dont nous convînmes, & je l'attendois avec impatience: j'allai chez la bonne femme, je la trouvai au bout d'un colidor, qui me conduiſit dans une petite chambre aſſez propre, où je trouvai ma belle veuve; je fus frappé à ſa vûe, & je lui voulus témoigner vivement, mais peut-être avec trop de liberté, mes ſentimens; elle les réprima d'un air ſi majeſtueux, que j'eus honte de ma faillie, ſa maniere noble me perſuada de ſa naiſſance; n'abuſez pas, me dit-elle, de la foibleſſe qui me ſurmonte, je condamne tout ce que je fais, je voudrois avoir tout-à-fait perdu la raiſon, j'en ai encore aſſez pour être au déſeſpoir de faire une démarche ſi honteuſe: une violente inclination me domine, je vous vois tous les jours ſans que vous le ſçachiez; au commencement, je ne vous cherchois que pour me divertir, & parce qu'on s'amuſe de tout dans l'état où je ſuis; mais, hélas! votre vûe m'eſt devenue fatale. Elle avoit une certaine façon de

honte en me disant tout cela, qui me plaisoit fort, & un air embarrassé & amoureux, dont j'étois charmé: je lui parlai avec beaucoup de tendresse, je ne pus sçavoir qui elle étoit, je pris son heure pour le lendemain.

Vous voyez bien, Madame, que j'avois de l'occupation avec mes trois Maîtresses, je ne sçavois laquelle j'aimois le mieux, c'étoit toujours celle avec qui j'étois; mon bonheur dura de la sorte environ cinq semaines, & une fois que je pressois la jeune Sophronie, pour sçavoir qui elle étoit, elle me promit qu'au premier jour elle me nommeroit ses parens; ma belle veuve me dit aussi qu'elle se feroit connoître; & Sabine me faisoit voir que je l'avois consolée de l'infidélité du Comte de Carpy; elle s'imagina même que je pourrois passer plus avant, & que je l'épouserois. Nous ne sommes pas bien dans le jardin, me dit-elle, je ne vous y vois qu'en tremblant, car encore qu'on m'y laisse seule, parce qu'on connoît mon humeur solitaire, je vous assûre que vous auriez plus de plaisir si vous étiez dans mon appartement, je vous y ferois voir des personnes en qui je me fie beaucoup, qui ne vous déplairoient pas, & nous nous divertirions à mille petites choses agréables. Je veux tout ce que vous voulez, aimable Sabine, lui dis-je: & demain, puisque vous le trouvez bon, je me rendrai chez vous dès que la nuit sera venue; elle me montra son appartement, & me dit que je trouverois un estafier dans la basse-cour qui m'y conduiroit.

Je crus que mes affaires en iroient mieux, quand je la verrois ainsi dans sa chambre, & je m'habillai le lendemain encore plus magnifiquement que je n'avois accoûtumé de faire; je me rendis quand il en fut tems au palais de Moron, je trouvai mon guide, & j'entrai dans un appartement superbe au bout duquel étoit une petite

galerie fort éclairée, dans laquelle étoit mon aimable Sabine. Mais, ô Dieu! quelle fut ma surprise de voir à ses côtés ma belle veuve, & la jeune Sophronie. Je fus ému à cette vûe, comme vous le pouvez penser; je rougis extrémement, elles rougirent aussi toutes trois, & Sabine s'approchant de moi pour me présenter à ces belles personnes, Madame, lui dis-je tout bas, en la tirant un peu à l'écart, dites-moi qui est cette belle veuve; c'est ma sœur, me répondit-elle: je pensai tomber de mon haut à ces paroles; & cette jolie fille, repris-je, qui est-elle? C'est ma sœur, me dit-elle encore; à ce coup je crus mourir; ce sont mes sœurs, reprit-elle tout haut, qui ont desiré de vous voir. Ah! lui dit la belle veuve un peu embaraſſée, vous êtes une méchante personne de m'avoir voulu surprendre en me trompant d'une maniere si agréable. Ma sœur, lui dit la petite fille en la tirant par la manche, vous vous moquez donc de moi, & au lieu de votre amant, vous me montrez la Roche du Maine que j'aime. Sabine crut être enchantée, elle regardoit ses sœurs, elle me regardoit, & sa confusion étoit grande, sans être capable de débrouiller ce qu'elle voyoit, & sans le croire.

Qu'est-ce donc que ceci veut dire, s'écria-t-elle enfin? Rien autre chose, reprit la veuve, sinon que vous avez la bonté de me faire voir ici le Cavalier qui est attaché à moi: je vous promets, ma sœur, que vous vous trompez, interrompit la jeune Sophronie, c'est celui qui m'aime si tendrement. Expliquez cette énigme, Seigneur François, me dit Sabine; que veulent-elles dire toutes deux? Les connoissez-vous? Depuis quand, & nous jouez-vous toutes trois? Sans doute, je les connois, repris-je, je connois leur beauté; mais je ne sçavois pas qu'elles fussent vos sœurs, le hazard a conduit une avanture si étrange: également charmantes, je vous ai aimées é-

galement toutes trois, & je vous aime encore ſi paſſionnément les unes, & les autres, que vous pouvez diſpoſer de moi toutes trois.

La jeune Sophronie ſe mit à pleurer; je vous le cede, dit-elle à ſes ſœurs en ſortant, & moi je ne me conſolerai jamais, me dit la belle veuve, d'avoir fait le choix d'un homme d'un caractere ſi complaiſant: elle ſuivit ſa jeune ſœur.

Sabine, revenue de ſon premier étonnement, & peut-être auſſi légere que j'étois volage, ſe prit à rire, & me dévelopa tout ce que j'ignorois; elle me dit, qu'il y avoit deux ou trois jours, que ſe trouvant toutes trois enſemble ſes ſœurs & elle, il lui avoit pris un épanchement de confiance, leur ayant avoué qu'elle avoit oublié le Comte de Carpy qu'elle aimoit, & qu'elle étoit aimée ſans leur nommer qui c'étoit; que la belle veuve, touchée de reconnoiſſance, leur avoit dit qu'elle avoit un ſort pareil, & que ce qui les avoit extrêmement ſurpriſes, c'eſt quand la jeune Sophronie leur avoit fait un ſemblable aveu, ayant promis à ſes ſœurs de leur faire voir le Cavalier qu'elle aimoit, & qu'elle ne s'attendoit pas à une concluſion ſi cruelle: je lui expliquai auſſi ce qu'elle ne ſçavoit pas; &, voulant m'excuſer ſur la pourſuite de ces Dames: point de pardon, me dit-elle, tout ce que j'ai à vous demander, c'eſt la diſcrétion: finiſſons un commerce, qui n'a déja que trop duré; &, ſans me vouloir écouter, elle ſuivit ſes ſœurs, & mon avanture finit de cette ſorte.

Il faut rire de tout ce qui vous arrive, dit la Princeſſe Renée: j'ai déja eu bien de la peine de ne vous point interrompre à la rencontre du muet de la Reine Germaine de Foix: il eſt fait pour les choſes ſingulieres, continua Madame de Sancerre: je meurs de peur qu'il ne finiſſe bientôt reprit Alphonſine, & ce ſeroit un véritable chagrin pour moi: parlez donc, & parlez longtems, lui dit la Princeſſe Renée.

La Roche du Maine reprit ainſi : je regrettai durant quelques jours la perte que j'avois fait des filles de Moron; je m'aſſûre que cet habile politique auroit été plus empêché que moi dans une pareille avanture, tout grand eſprit qu'il eſt, & qu'il n'auroit pas conduit mieux que je fis les trois intrigues que j'avois en même-tems.

La Comteſſe de Scartafiore qui m'avoit perdu de vûë depuis mes amours, mourut d'envie de ſçavoir ce qui m'avoit occupé, & je les divertis extrêmement elle & le Maréchal de Foix, quand je leur fis part de ce qui m'étoit arrivé avec les filles de Moron: ils ne me virent partir qu'avec regret, lorſque le Roi me manda de le venir retrouver.

A mon retour, j'aimai Torci, Gonteau, & Tallard, cette derniere un peu plus que les autres; je la quittai pour la fille du grand Batard de Savoye, c'eſt la premiere perſonne fiere que j'ai aimé; dans ce tems-là, le Comte de Martigue vint à la Cour, ce Prince avoit toujours été amoureux de ſa femme, il l'avoit priſe fort jeune, elle n'avoit jamais vu que lui, elle l'aimoit avec une paſſion qui répondoit à la ſienne; tout le monde eut des yeux pour voir un agrément en elle qui n'avoit point encore paru en nulle autre : ſa jeuneſſe étoit vive, bien des gens l'aimoient en ſecret, & ceux, qui oſerent ſe déclarer, ne furent pas reçus d'une maniere à devoir prendre de l'eſpérance.

Je me mis ſur les rangs, & j'avoue que c'eſt la perſonne que j'ai le plus tendrement aimée, elle rioit d'abord de la maniere dont je lui parlois; c'étoit lui plaire, & c'étoit beaucoup : je l'accoûtumai inſenſiblement à davantage, elle m'écoutoit; je hazardai de lui écrire, & mes Lettres furent reçues: tout cela ne ſe put faire ſans qu'une vieille Gouvernante, qu'elle avoit auprès d'elle, n'en avertit le Prince ſon mari.

Il fut d'abord frappé de cette nouvelle, il n'en voulut rien croire, il aimoit toujours en Amant, il demanda qui étoit celui qui lui vouloit ravir le cœur de sa femme, à cela la Dame ne sçut que répondre, lui disant qu'elle voyoit depuis quelque-tems Madame de Martigue différente de ce qu'elle avoit accoûtumé d'être, & qu'elle lui avoit vu lire des lettres en secret. Il n'en fallut pas davantage pour donner le coup de la mort à ce Prince, il résolut d'observer sa femme, il lui parut qu'elle étoit distraite, qu'il y avoit de la contrainte dans les caresses qu'elle lui faisoit, il chercha à deviner qui pourroit l'occuper, il sçavoit bien qu'on la trouvoit charmante; mais, il avoit été persuadé jusques-là qu'il possédoit tout seul son cœur, & elle lui avoit paru si éloignée de toute galanterie, & si incapable d'en aimer jamais d'autre que lui, qu'il ne pouvoit penser qu'avec désespoir à ce que cette vieille surveillante lui avoit dit; il l'examina donc, mais il ne se rendit pas plus sçavant, il tomba dans une mélancolie profonde, dont la Princesse ne s'apperçut pas d'abord dans une jeunesse comme la sienne, dissipée par l'éclat & les plaisirs d'une Cour magnifique & galante, où elle n'avoit encore jamais été; il falloit que ce premier feu de son âge passât. Mon amour l'avoit aussi amusée, sans qu'elle y eut pris trop de précaution, elle ne m'aimoit point, mais elle avoit souffert d'être aimée.

Le Comte de Martigue devint tout d'un coup si changé par les chagrins continuels où il s'abandonnoit, qu'enfin sa femme y prit garde, & commença de s'inquiéter, elle trouva même l'humeur de son mari tout autre, ses manieres l'étoient aussi, la voilà dans une peine mortelle, ce fut pour lors que les réflexions vinrent, la froideur de son mari lui ouvrit les yeux sur sa conduite à mon égard, elle ne la vit qu'avec

horreur, elle se trouva bien criminelle, d'avoir pu seulement m'écouter, d'avoir reçu de mes lettres, elle ne se regardoit plus que comme une insensée, elle passa plusieurs jours & plusieurs nuits à pleurer, elle n'ouvrit pas même la derniere lettre qu'elle reçut de ma part, & elle défendit à la fille qui les lui donnoit, d'en recevoir d'autres: le Comte, qui remarqua sa tristesse, crût qu'elle venoit de l'excès de la passion qu'elle s'étoit mise dans le cœur, il tourmentoit son esprit, & il méditoit les résolutions les plus funestes.

Il fut ainsi deux ou trois jours sans la voir, & cependant Madame de Martigue étoit dans une désolation inconcevable par le reproche qu'elle se faisoit de l'offense qu'elle croyoit avoir commise, & contre elle-même, & contre son mari, en m'ayant simplement écoûté. Quoi! s'écrioit-elle, un homme se pourra vanter qu'il m'a fait connoître qu'il m'aime, sans m'avoir fâchée, qu'il me l'a écrit! Je sçai bien que je ne l'aime pas, poursuivoit elle, mais je ne suis pas moins coupable; un autre dans tout le monde peut-il m'avoir dit ce que je ne puis écouter que du seul Comte de Martigue? Ah! Je veux mourir; je ne puis jamais réparer l'atteinte que je viens de donner à ma gloire: hélas! je n'aime que toi, mon cher Martigue, s'écrioit-elle, je n'aime, & je n'aimerai jamais que toi; pardonne à un égarement, qui a troublé ma raison, mais qui n'a jamais été jusques à mon cœur.

Cette jeune personne ainsi désolée, Madame, passa la nuit entiere dans son cabinet sans se coucher, & quelque tems après que le jour eut paru, elle fut très-étonnée d'y voir entrer le Comte de Martigue: il tenoit deux vases à ses mains, qu'il posa sur une petite table, & fermant la porte de ce cabinet, il s'assit vis-à-vis de sa fem-

me; ils étoient tous deux si changés, qu'ils se firent pitié en se regardant.

Madame, lui dit le Comte, après avoir gardé un si long silence, vous sçavez, comme je vous ai aimée, du moins s'il vous en souvient encore, continua-t-il en s'interrompant par un profond soupir: tant que vous avez répondu à cette ardente amour, reprit-il, vous avez fait le charme & le plaisir de ma vie; vous ne m'aimez plus maintenant, vous ne m'aimez plus, Madame; il faut mourir: il s'arrêta à ces paroles, n'en pouvant plus prononcer d'autres.

Il avoit pâli dès le commencement de son discours. Madame de Martigue, au premier mot qu'il avoit prononcé, avoit répandu un déluge de larmes, je dis un déluge de larmes, Madame, parce que c'étoit des torrens qui sortoient par ses yeux. J'ai oui dire à cette fille, qui rendoit mes lettres, qui les écoutoit, & qui les observoit, qu'elle n'avoit jamais été si belle ni si touchante; ses larmes étoient véritablement semblables à des perles qui tomboient sur des roses & des lys. Le Comte de Martigue détourna deux ou trois fois la vûe, pour ne se pas attendrir; & reprenant enfin la parole, en paroissant se faire quelques violences, vous ne m'aimez plus, lui dit-il, vous en aimez un autre: un regard, qu'il jetta sur elle, lui mit les larmes aux yeux; mais s'armant enfin de résolution, vous êtes coupable, reprit-il, & je suis malheureux, vous ne pouvez être assez punie d'avoir trahi un mari, à qui vous êtes si chere; & moi qui ne puis plus aimer la vie sans vous, je l'abandonne de bon cœur à mes malheurs; voilà deux vases, Madame, dans l'un il y a du poison, il n'y en a point dans l'autre: je les ai mêlés mille fois, & ne sçai quel est celui par où l'un de nous deux doit mourir: choisissez, prenez-en un, & je prendrai l'autre: si la liqueur funeste tombe en mon partage, je perdrai volon-

tiers la lumiere, après avoir perdu votre cœur.

Ici la Comteſſe ſécha tout d'un coup toutes ſes larmes, elle prit un viſage riant; Seigneur, lui dit-elle, j'ai écouté follement une ardeur indiſcrete, je ſuis criminelle; & je m'en punirai, mais je n'ai point ceſſé de vous aimer, j'en prens à témoin mes derniers momens; vivez. Il ne ſeroit pas juſte, qu'une vie, qui m'eſt ſi chere, fût ſeulement en hazard, je vous ſacrifie la mienne; ma mort ne peut s'éviter: je vais prendre l'une & l'autre liqueur: à ces mots, d'un air gai, & avec une fermeté admirable, elle porta ſes mains ſur les vaſes, & les prit tous deux.

Le Comte frémit à une action ſi héroïque, & renverſant bruſquement les liqueurs & les vaſes, il ſe jetta à ſes pieds. Ah! vous êtes une femme trop adorable, lui dit-il! Vivez, je vous pardonne; ce que vous venez de faire efface tout: avouez-moi ce qui s'eſt paſſé dans votre cœur. La Comteſſe, honteuſe de l'abaiſſement de ſon mari, pleine de confuſion, de répentir, & de tendreſſe, ſe jetta auſſi à genoux Ce ſpectacle devoit être bien touchant, ils ſe dirent tout ce que des perſonnes qui s'aiment, ſe peuvent dire dans une occaſion ſi peu ordinaire. La Comteſſe lui avoua ce qui s'étoit paſſé, me nomma, lui conta les remords qu'elle avoit eus, & lui donna ma derniere Lettre qui n'étoit pas décachetée, où il vit que je me plaignois de ſes obſtinées rigueurs.

Qui eût jamais cru, dit Alphonſine, en interrompant la Roche du Maine avec des yeux tout remplis de larmes, que vous nous euſſiez tout mis en l'état où nous ſommes? J'avoue la vérité, continua le Prince Azan, je ne m'y attendois pas; & que d'un commencement ſi gai, reprit Hercule, nous tombaſſions dans un tragique ſi touchant. La Roche du Maine eſt inſuportable, pourſuivit la Princeſſe Renée; j'étois de la meil-

leure humeur du monde, je ne ſongeois, en ſuivant ſon diſcours, qu'à me réjouir, & il m'a tout d'un coup menée dans le grand & dans le ſublime: dites le pathétique, Madame, reprit Dragut. Qu'il nous égaie donc un peu, pourſuivit Madame de Sancerre: il ſeroit cruel qu'il nous allât laiſſer dans le poiſon du Comte de Martigue, continua Alphonſine, & dans le repentir de ſa femme.

Hé bien, leur dit la Roche du Maine, finiſſons donc par Pluvant, ſi la Princeſſe le permet; mais je dirai auparavant, que la Comteſſe fit vôir une douleur ſi ſenſible, & conta ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi, avec tant de bonne-foi à ſon mari, qu'il fut perſuadé de tout ce qu'elle lui dit. Il s'aimerent, & s'aiment encore, mieux que jamais.

Moi qui ne ſçavois rien de tout ce qui ſe paſſoit, à quelques jours de-là, voyant que mes lettres m'étoient toutes renvoyées, je voulus aborder cette Princeſſe chez la Reine: elle ne m'évita pas, & m'écoutant aſſez paiſiblement, elle m'interrompit avec douceur, & me pria, du même air, de finir un amuſement qui duroit trop, auquel elle avoit apporté une ridicule condeſcendance, me conjurant de trouver bon qu'elle ſe retirât abſolument d'une façon de faire qui ne pouvoit par les ſuites que leur être préjudiciable. Je vous avoue, Madame, que la maniere douce de cette Princeſſe obtint ce qu'elle deſiroit: un air fier m'eût trouvé plus difficile; elle me parla avec tant de ſageſſe, que je lui promis de n'avoir plus que de l'admiration pour elle.

Je paſſai d'elle à l'aimable Saint-Severin, & je fus ébloui quand Pluvant parut à la Cour, elle remplit la place de ſa ſœur qui venoit de ſe marier avec Toucy, qui moins belle qu'elle, étoit ſans doute plus aimable, parce qu'elle avoit de l'eſprit.

Tous les cœurs libres se donnerent à elle, je ne sçais quelle conduite elle tint avec tous ses Amans: si ses yeux eussent sçu ce qu'ils faisoient, j'aurois cru être favorisé; mais quand je les avois étudiés, & que je croyois les entendre, ils renversoient toutes mes espérances, en regardant encore plus passionnément des gens que je suis sûr qu'elle n'aimoit point du tout.

Je crus qu'il me falloit d'autres preuves; je parlai: elle me répondoit presque des choses aussi fortes que celles que je lui disois: une fois, elle me pria de lui faire l'honneur de souffrir qu'elle m'aimât; j'eus pitié d'elle, & je fus si confus, que je me mis en fantaisie de lui donner de l'esprit, & pour cela, en lui parlant souvent, je résolus aussi de lui écrire.

Je chargeai ma sœur de ma premiere lettre. Pluvant l'aimoit: voilà une lettre de mon frere, lui dit-elle, prenez-là, & la lisez. Oh! que je n'ai garde, lui répondit Pluvant, la Gouvernante me gronderoit; & comment! lui repliqua ma sœur, vous l'écoutez tous les jours, & vous ne voulez pas recevoir sa lettre; la belle façon que vous faites! Ne voyez-vous pas, lui dit-elle, en voulant radoucir ma sœur, qu'on ma défendu de recevoir des lettres, on m'a dit expressément qu'il ne falloit pas recevoir des lettres des hommes: vous n'en recevrez donc pas, reprit ma sœur, & vous haïssez mon frere; & que nenny, interrompit-elle. Et pour vous faire voir que cela est vrai, je m'en vais lui écrire: ma sœur éclata de rire à cette plaisante réponse. Pluvant n'y prit pas garde, elle revint avec un billet, que ma sœur me donna en expirant de rire: le voici.

BILLET.

ON m'a dit que c'étoit le plus grand mal qu'une fille pouvoit faire, que de recevoir des Let-

tres des hommes; ce qui m'a obligée à ne pas prendre la vôtre; je vous écris, afin que vous ne soyez pas fâché contre moi: je vous écrirai tous les jours, si vous voulez; &, pour vous faire voir que ce n'est pas ma faute, vous me direz tout ce que vous me voudrez dire, quand nous serons chez les Princesses.

La Roche du Maine vouloit poursuivre, quand la Princesse Renée l'interrompit: Vous êtes un extravagant, lui dit-elle, laissez-là la pauvre Pluvant & ses innocences, en voilà assez pour faire juger au Prince d'Alger si vous êtes digne d'être son compagnon d'amours. Oui, Princesse, reprit-il, & je l'accepte, nous ferons alliance d'humeur & d'amitié, je lui jure entre vos mains de n'avoir avec lui qu'une même baniere.

Nous ferons donc un camp à part, reprit le Prince Hercule; les fideles Amans se rangeront de votre côté, dit la Rochefoucault; & pour la premiere fois de ma vie, poursuivit Dragut, je ferai d'un parti contraire à celui de mon cher Azan: je vous assure, dit Alphonsine, qu'en cas que je voye par la déclaration du Prince d'Alger, que je ne le garderai pas long-tems, puisqu'il approuve l'inclination volage de la Roche du Maine, leur parti me paroît si agréable, que je crois que je me rangerai auprès d'eux; si je ne fais pas entiérement comme vous, dit la fille de Louis XII, j'ai la mine de demeurer neutre; car franchement, la varieté de leurs avantures me divertira davantage, que les soupirs continuels & la persévérante fidélité des Amans constans.

Dans ce moment, Madame de Luffrac vint dire à la Princesse Renée, de la part de la Reine, qu'elle la prioit de se souvenir de ce qu'elle sçavoit bien: la Princesse lui manda qu'elle n'y manqueroit pas; après cela, elle remarqua que

la Roche du Maine & le Prince Azan parloient enſemble d'un air fort empreſſé; le Duc d'Albanie entra avec le Marquis du Guaſt, & Dragut ayant parlé un moment bas à la Princeſſe Aphrigia, il s'approcha avec elle de la Princeſſe Renée, & lui dit qu'il alloit chercher le Duc de Bourbon, qu'il l'ameneroit le ſoir dans ſon cabinet: elle lui promit de l'attendre, & l'aſſura qu'elle prieroit Aphrigia de dire qu'elle ſe trouvoit incommodée, afin qu'on ne trouvât pas mauvais ſi elle n'étoit pas avec le Roi & avec elle: après cela, elle demanda au Duc d'Albanie des nouvelles de Madame de Caumont, qu'elle ſçavoit qu'il avoit vue: hélas! Madame, lui dit-il, il vaut mieux ne la point voir, dans l'état où elle eſt; elle n'offre qu'un ſpectacle horrible de douleur; ma vue l'a jettée dans de nouveaux tranſports. Elle ſera ainſi, reprit Madame de Sancerre, la premiere fois qu'elle verra les perſonnes qui prennent intérêt en elle; cela eſt ordinaire, ajoûta la Princeſſe, elle s'accoûtumera peu-à-peu à être dans de moins grandes violences d'affliction; je ſuis fâchée, qu'elle ſoit ſi loin de nous, la continuelle préſence de ſes amis la mettroit dans un état plus modéré.

Le Marquis du Guaſt entretenoit la Princeſſe d'Arragon pendant qu'on parloit de la douleur de cette inconſolable veuve, & il étoit aſſez heureux pour la retrouver avec cette tendreſſe délicate & forte qui lui faiſoit ſentir une grande felicité.

Le Comte de la Rochefoucault ſe trouvoit auſſi heureux avec Madame de Sancerre; & le Prince de Ferrare goûtoit des douceurs auprès de la fille de Louis XII, qu'il n'avoit pas encore reſſenties, parce qu'il ſçavoit que le Roi & la Reine régloient de certaines choſes néceſſaires à la concluſion de leur mariage; & cette aimable Princeſſe lui parloit avec une bonté qui le tranſportoit de plaiſir.

Pendant que la plupart de ces perſonnes étoient ſi contentes, le Roi étoit renfermé dans ſon cabinet avec ſa chere ſœur : ils régloient effectivement les conditions du mariage de la fille de Louis XII. & du Prince de Ferrare ; ils conclurent qu'il ſe feroit dans trois-jours, avec celui de Madame de Sancerre & de la Rochefoucault.

Le Roi & la Reine demeurerent extrêmement enſemble ; ils ne pouvoient jamais être mieux ; ils ſe parlerent à cœur ouvert de toutes choſes, comme ils avoient accoutumé de le faire, & ce jour le Roi eut un redoublement de tendreſſe & de confiance pour la Reine ſa ſœur ; de ſorte qu'elle ſe trouva extrêmement touchée, & tout d'un coup prenant ſa réſolution, elle ſe détermina a dire au Roi qu'elle avoit vu le Connétable, ſi bien que le careſſant de cette maniere charmante & flatteuſe qu'elle avoit plus que perſonne du monde, elle ſe mit tout d'un coup à ſes genoux, & paſſant ſes bras au tour du corps du Roi, elle le tenoit ainſi : je ne vous ai jamais rien caché, lui dit-elle, vous avez ſçu les moindres événemens de ma vie, & mes penſées mêmes n'ont pas été ignorées de vous ; j'ai un ſecret qui me peſe, parce que vous ne le ſçavez pas : permettez-moi de vous le dire, & jurez-moi, quand vous le ſaurez, que vous n'en agirez que comme je le voudrai.

Au moment que la Reine s'étoit miſe à genoux, le Roi etoit aſſis & panché pour la baiſer : he ! depuis quand, ma belle Reine, lui dit-il, doutez-vous du pouvoir abſolu que vous avez ſur moi ? Parlez, ma chere ſœur ; & parlez en maitreſſe. Hé bien, lui répondit la Reine, je parle avec confiance : le plus malheureux de tous les Princes..... Elle rougit, elle ſe tut, ſa voix s'arrêta, & baiſſant la tête qu'elle avoit haute pour regarder le Roi, elle la laiſſa tomber ſur ſes

mains, qu'elle baisa avec une passion qui avoit quelque-chose de bien fort.

Le Roi, tendre plus qu'aucun homme du monde, & accoutumé à lire dans le cœur de la Reine, connut qu'elle vouloit parler du Connétable; mais sa pénétration ne le conduisit pas jusqu'aux choses qu'elle vouloit dire. Hé bien! le plus malheureux de tous les Princes, reprit le Roi, ordonnez-vous que nous lui fassions grace? La Reine encouragée & attendrie par ce peu de mots, je l'ai vu, lui dit-elle, il est ici. Comment, s'écria le Roi, le Duc de Bourbon est ici! quelle hardiesse! mais, c'est l'Amour qui l'amene, reprit-il, il est bien excusable: dites-moi tout ce que vous sçavez, ma chere sœur, je suis dans un étonnement non pareil.

Ecoutez-moi sans m'interrompre, reprit la Reine, il va bien augmenter. Je ne vous dirai point la douleur mortelle, que ressentit ce malheureux Prince à la nouvelle de mon mariage: helas! j'ai pensé mourir, vous le sçavez, mon cher frere, au récit que du Guast & Pomperan m'en ont fait; mais je vous apprendrai qu'il est venu avec Pomperan & le Marquis du Guast. Comment, interrompit encore le Roi, il est ici depuis ce tems! & je ne l'ai vu qu'hier, reprit la Reine; mais taisez-vous, & ne m'interrompez plus: c'est lui, continua-t-elle, qui a tué le Duc de Nagera, qu'il rencontra, & qui parloit mal du Marquis du Guast. Il fit amitié avec Dragut sans le connoître, il nous vit à cette petite fête que vous nous donnâtes dans la forêt, & le lendemain il fut masqué au bal, il vint jusques sur la terrasse de mon appartement la nuit de l'illumination; un pressentiment effroyable me fit tomber évanouie, je ne le vis pas; c'est lui qui délivra Aphrigia des mains du lâche Marquis de Montferrat, & qui la vengea par sa mort.

Que ne ſçavez-vous de la bouche de cette Princeſſe, continua la Reine, de la maniere dont il parla de vous à cet indigne Prince? Hélas! il vous honore, il vous reſpecte, il vous aime toujours, plus que tout ce qu'il y a au monde, & vous n'ignorez pas la cauſe de ſon malheur; enfin, la Princeſſe Renée, les Eſpagnoles, & Madame de Sancerre, tous conſpiroient contre moi: je le vis hier à Sureſne, chez la Princeſſe; & je le dois voir ce ſoir dans ſon cabinet.

Perdez ce rebelle, ſi vous l'ôſez, pourſuivit elle en ſouriant, mais il a bien des complices, & commencez par votre ſœur: le Roi qu'un long étonnement avoit rempli, ne ceſſa de queſtionner particuliérement la Reine, & il fallut qu'elle vînt juſques au moindre détail, il pardonna à Lautrec, & il vit bien qu'il n'y avoit pas un grand mal à favoriſer ſeulement des deſſeins amoureux: vous ne ſçavez pas encore tout, lui dit la Reine; car je veux que vous le voyez auſſi, & que vous lui pardonniez; il a des deſſeins qui peuvent ſervir à votre gloire, & au bien de votre Etat, à ce que m'a dit Lautrec ce matin, en paſſant chez Madame de Caumont: vous l'écouterez, & je ne doute pas, quand vous ſerez réunis, que rien au monde vous réſiſte, vous viendrez enſemble à bout de tout ce que vous entreprendrez: je le croi, ma ſœur, reprit le Roi, je ſuis enclin à l'humanité; comme vous le ſçavez. Je pardonne à ce malheureux, qui n'eſt en effet que trop malheureux, puiſqu'il ne vous poſſéde pas: quand voulez-vous que je le voie? A l'heure de votre promenade, reprit la Reine: je veux le ſurprendre, ne le faites point avertir, ni la Princeſſe Renée, repartit le Roi, j'aurai le plaiſir de voir leur étonnement; je vous obéirai, repliqua la Reine, & lors ils ſortirent tous deux, & ſe rendirent au public.

La belle Aphrigia, toutes les Princeſſes, & les

les Dames furent chez la Reine, auſſi-tôt qu'elles la ſçurent chez elle; la ſeule Alphonſine étoit demeurée avec la fille de Louis XII. l'on dit qu'elle ſe trouvoit mal, le Roi apprit à tout le monde que ſon mariage avec le Prince de Ferrare ſe feroit dans trois jours. Quel coup pour le Prince de Béarn, qui étoit préſent quand François premier dit cette nouvelle, il y avoit une foule incroyable chez la Reine, compoſée des plus aimables perſonnes qui fuſſent dans l'univers, de l'un & de l'autre ſexe: & l'on ne fut pas peu étonné d'y voir entrer ſix hommes vêtus en Arabes, avec un Nain qui les ſuivoit, qui, s'adreſſant au Roi, lui donna un rouleau de vélin ſur lequel il y avoit écrit ces paroles en lettres d'Or.

Les Chevaliers volages au Grand Empereur des François.

SEIGNEUR,

Nous venons du bout de l'Univers, pour voir en votre perſonne le plus accompli des Monarques, & pour oſer défier tous vos Chevaliers, en ſoutenant en general la beauté de toutes les Dames à qui nous dédions nos ſervices, ſous l'enſeigne de l'Amour volage.

Le Roi lut lui-même ce défi tout haut, & ſouriant en regardant tant de Princes & de Seigneurs qui l'environnoient; n'aurons-nous pas quelques Chevaliers fideles, leur dit-il, pour oppoſer à ceux-ci? Je m'offre d'en être le tenant, lui répondit le Prince Hercule, & s'approchant près de l'oreille du Roi, il lui apprit que c'étoit ſans doute le Prince Azan, & la Roche du Maine, qui faiſoient cette galanterie: le Roi les re-

garda, ils ne faiſoient ſemblant de rien, & ce Prince imaginant dans le moment le deſſein d'un Carouſel, ceci vient bien à propos, dit-il tout haut. Nain, mon ami, rapporte aux Chevaliers volages, que la barriere ſera ouverte dans trois jours, pour célébrer les nôces de la fille de Louis XII. Je leur ſuis obligé de leur courtoiſie; & diſant encore quelques paroles de civilité, il les congédia.

Il faudroit faire quatre quadrilles, pourſuivit le Roi, en régardant Azan, qui ſe prit à rire, il faut oppoſer les Amans fideles aux Amans volages, avoir des Amans fortunés & des malheureux, il faut que le Prince de Ferrare ſoit un des chefs des Amans fortunés, & le Roi de Navarre l'autre. Je me déclare un Amant malheureux, dit le Duc d'Albanie; je me range à vos côtés, pourſuivit le Prince de Béarn. Voilà qui eſt le mieux du monde, reprit le Roi, je ſerai à la tête des Amans fideles. Je prens Dragut pour mon compagnon, & nous aurons chacun dix Chevaliers: qu'on s'avance donc, & que chacun prenne nos écharpes.

Tous ces Princes & ces Seigneurs s'étant mis ſelon leur inclination, le Roi les fit ranger de la ſorte.

Liſte du Carrouſel.

JUGES DU CAMP.

Le Prince de Montpenſier.
Le Comte d'Aubigny d'Ecoſſe.
Bethune d'Aubuſſon.

Quadrille des Amans volages.

CHEFS.

Le Prince d'Alger.
Le Comte de la Roche du Maine.

CHEVALIERS.

Le Comte de Chaligny.
Le Vicomte de Turenne.
Le Comte de Laval.
Le Comte d'Eſtrées.
Mont-Chenu.
Brion.
D'Aumont.
Le Comte de Lauzun.
Le Comte de Vantadour & Dacier.

Quadrille des Amans fideles.

CHEFS.

Le Roi.
Dragut.

CHEVALIERS.

Le Duc de Vendôme
Lautrec.
Fronſac.
Le Comte de Saint-Paul.
Rohan.
Durfé.
Le Marquis de Duras
Noailles.
Grammont.
Clermont.

Quadrille des Amans fortunés.

CHEFS.

Le Roi de Navarre.
Le Prince de Ferrare.

CHEVALIERS.

Le Comte de la Rochefoucault.
Le Marquis du Guaſt.
Le Prince de Melphe.
La Paliſſe
Le Sire de Ponts.
Le Comte de Tende.
Le Maréchal de Montmorency.
Courtenay.
Vivonne.

Quadrille des Amans malheureux.

CHEFS.

Le Duc d'Albanie.
Le Prince de Béarn.

CHEVALIERS.

Le Duc de Guiſe.
Galéas de Saint Severin.
Briſſac.
Grignan.
Le Comte de Lude.
Pomperan.
La Trimouille.
Biron.
Gondrin.
Chatillon.

Quand le Roi eut diſpoſé de la ſorte des Chevaliers qu'il jugea devoir être de ſon Tournois, & qu'il eut donné tous les ordres néceſſaires, on ne penſa qu'à faire des Cartels en vers & en proſe, à faire faire les armes, les livrées, les deviſes, & les parures. Après quoi, le Roi ſe mit à table avec la Reine, & les Dames; &, ayant ſoupé, il ordonna qu'on s'allât promener, il paſſa chez

lui, & dit qu'il iroit bientôt retrouver la compagnie, le Roi de Navarre donna la main à la belle Aphrigia, le Duc de Vendôme à la Princeſſe d'Arragon, le Duc d'Albanie à la Princeſſe Iſabelle, & tout le reſte ſuivit.

La Reine alla trouver la Princeſſe Renée, & ne retenant que la Comteſſe de Sancerre, à qui elle avoit appris le deſſein du Roi, elle le fut reprendre, & ils furent enſemble chez la fille de Louis XII. La Reine frappa à la porte du cabinet, le Roi étoit caché derriere elle. Dragut ouvrit, la Reine entra, & tenant la porte à demi fermée: Prince, dit-elle au Duc de Bourbon, je vous amene ici un de vos anciens amis; je ne ſçai ſi vous le voudriez voir, & ſans attendre ſa réponſe, le Roi parut & entra: le Connétable & Dragut ſe reculerent avec ſurpriſe, Alphonſine fit un cri: & la Princeſſe Renée, qui connoiſſoit le Roi & la Reine, fut moins étonnée. Le Roi tendit les bras au Prince, qui ſe précipita à ſes pieds, où il ſe tint long-tems à genoux, les lui embraſſant tendrement, & baiſant enſuite ſes mains avec une paſſion que ſon action expliquoit aſſez.

Le Roi le fit enfin relever, lui faiſant autant de careſſes que ſi rien ne les avoit jamais déſunis, & que tant d'événemens fâcheux ne fuſſent point arrivés, & après avoir paſſé quelque-tems tous enſemble, prenant le Connétable, & le laiſſant avec ſa ſœur, entretenez cette Princeſſe, lui dit-il, tandis que nous allons parler des nôces de celle-ci, où je vous convie en ſecret, continua-t-il; & s'appuyant ſur l'épaule de Dragut, préſentant la main à la fille de Louis XII. il paſſa dans ſa chambre, & appella Madame de Sancerre, & la Princeſſe de Salerne: la porte du cabinet étant ouverte, la Reine les voyoit & en étoit vue; le Roi s'entretint avec eux de toutes les avantures du Connétable depuis qu'il étoit en France.

Alphonſine le fit rire de la peur qu'il avoit cauſée la nuit dans la forêt, quand elles étoient toutes avec le Duc de Bourbon: le Roi lui dit qu'elles avoient fait prudemment de l'avoir empêché d'être découvert, parce que s'il l'avoit vu devant tant de monde, il auroit fallu qu'il n'eût montré que de la ſéverité, & à cauſe de ſa mere, & par l'inimitié qu'il paroiſſoit avoir contre le Connétable.

La Princeſſe Renée ne pût s'empêcher de lui dire la prédiction de Gauric, & tout ce qu'il avoit dit à Madame la Régente ſur le portrait du Connétable: le Roi étoit fort étonné de la premiere rencontre, qui avoit été ſi juſte; mais il ne pouvoit imaginer que l'autre prédiction pût avoir ſon effet.

Cependant le Connétable étoit demeuré auprès de la belle Reine, je vous ai trahi, lui dit-elle, comme vous voyez, je ne ſçaurois croire que vous m'en vouliez du mal, & votre réconciliation avec le Roi ne peut produire qu'un bon effet au bien de vos affaires. Lautrec m'a touché ce matin quelques circonſtances de vos deſſeins; je ſuis perſuadée que le Roi entrera en tout ce qui vous ſera favorable.

Le Connétable ſe baiſſa reſpectueuſement, & malgré elle il prit une de ſes belles mains qu'il baiſa: vous faites tout pour moi, lui dit-il, je le vois bien, & plût au Ciel que vous fuſſiez encore en état de faire les choſes les plus précieuſes, & vous ſçavez grand Dieu, ſi elles ont été deſirées; mais, ma Princeſſe, il vous reſte encore aſſez de bien à me faire: ſouffrez la perſévérance de ma paſſion, que vous ne pouvez empêcher, ſouffrez que je vous en donne de continuels témoignages, & répondez-y quelquefois par des bontés que vous voyez bien que le Roi autoriſe. Hélas! Seigneur, lui répondit-elle, mes bontés ſont d'accord avec les ſiennes, vous vo-

yez que je ne vous en prive point, ma joie eſt ſans égale d'avoir fait votre paix: ſoyez toujours d'intelligence avec le Roi; tout ce que je vous puis dire, c'eſt que mon cœur eſt incapable de changer.

François premier ſe rapprocha d'eux à ces mots, & prenant le Connétable, venez m'entretenir, lui dit-il; après cela, je vous rendrai où vous deſirez toujours d'être; ils paſſerent tous deux dans la chambre, le Connétable fit part au Roi de ſes projets, il lui dit que l'Armée Eſpagnole lui étoit entiérement dévouée, que le Prince d'Orange étoit ſon ami particulier, & le dépoſitaire de ſes ſecrets d'ambition, qu'il avoit reſolu d'aſſiéger Rome, & de la prendre pour ſe faire Roi d'Italie, ayant déjà l'Inveſtiture du Duché de Milan; que la perfidie de l'Empereur, & les mécontentemens qu'il lui avoit donnés, l'obligeoient à ſe faire à ſes dépens une fortune ſi éclatante, & qui lui devenoit aiſée par les diſpoſitions où il avoit mis les choſes; que, de Rome, il iroit à Naples, dont il ſeroit bientôt maître par les intelligences qu'il y avoit, & que la Sicile ne lui couteroit pas plus de peine.

Le Roi admira ce projet, digne du grand cœur de cet illuſtre Prince; mais, Seigneur, continua-t-il, voilà les deſſeins que j'avois faits pour moi, ils ſeront maintenant pour Votre Majeſté: je combattrai & je vaincrai pour vous, & ſous vos auſpices. Non, Prince, lui répondit le Roi, je vous aiderai de mes forces. Lautrec que j'envoyois en Italie pour combattre contre vous, ſe joindra à vos troupes, pour vous faire Monarque de toute cette grande étendue de Pays. Comme vous, j'ai mes injures particulieres à venger, & l'Empereur va ſe trouver un vaillant & fier ennemi, auquel il ne penſe point. Mais, Sire, interrompit le Connétable, c'eſt pour vous que je veux lui prendre toutes ſes Couronnes, je ne ſonge plus

à me les mettre sur la tête : non, encore une fois, lui répondit le Roi, je vous aiderai dans une si grande entreprise, elle me deviendra glorieuse par la part que j'y aurai, & ce ne me sera pas un médiocre avantage de voir un Prince de mon sang régner sur une des plus belles parties de l'univers.

Après cela, ils convinrent de certaines choses, & que le Connétable partiroit le lendemain des nôces de la Princesse Renée; & le Roi le ramenant auprès de la Reine & de la Princesse, il leur donna le bon soir.

Ce Prince se rendit dans le parc, la belle Helli étoit un peu inquiete de ne l'avoir pas vu, cet état lui fit du plaisir, il la rassura sur les sujets de crainte qu'elle pouvoit avoir.

La Régente étoit jalouse & agitée, quoique les paroles de Gauric lui donnassent de justes espérances : sa fureur croissoit contre la Princesse Isabelle; & elle se trouvoit tout hors d'œuvres, depuis qu'elle n'avoit plus Madame de Lautrec, qui seule avoit sa confidence, aussi résolut-elle de la faire revenir : cette soirée lui parut longue & ennuyeuse, malgré l'agréable musique qu'il y avoit tous les soirs dans la forêt quand le Roi se promenoit, & il sembloit que son cœur l'avertît de ce qui se passoit contre elle.

Le Roi veilla plus qu'à l'ordinaire, pour favoriser l'illustre Duc de Bourbon, & quand il fut dans sa chambre, ne voyant point Pomperan, il appella le Marquis du Guast, il le pria d'aller donner le bon soir de sa part à la Reine, à la Princesse Renée & au Connétable : le Marquis du Guast, à qui le Roi avoit dit dans le bois qu'il avoit vu ce Prince, ne fut pas surpris de cette commission, il la reçut avec respect, & fut chez la Princesse Renée; il trouva en y allant la belle Aphrigia & la Princesse d'Arragon qui s'y rendoient aussi, il leur donna la main, & ils entrerent dans cet

cet heureux cabinet qui étoit le témoin du plus parfait amour qui fût peut-être dans le reste du monde. Alphonse s'aquitta des ordres du Roi: le Prince étant au moment où il falloit quitter la Reine ne le voyoit qu'à regret, rien ne l'auroit consolé, si du Guast ne lui eût dit que le Roi avoit commandé à Mont-Pesart de le faire coucher dans sa chambre, afin que le Roi pût lui parler dès le matin dans le cabinet secret, & qu'il fût à-portée de voir aussi plus commodément la Reine: avec un espoir si agréable, le Connétable sortit moins plein de chagrin, ayant baisé la main de la Reine & celle de la Princesse, il les quitta & donna le reste de la nuit aux pensées d'un amour tendre & passionné.

Les Amans malheureux passerent une triste nuit: si le Duc d'Albanie sentoit réveiller ses espérances par la mort du Seigneur de Caumont, la tendresse que cette belle veuve avoit toujours eue pour lui, & la douleur mortelle dans laquelle elle étoit plongée, lui faisoient croire qu'elle ne se rendroit jamais à son amour; son esprit flottoit dans une incertitude qui le mettoit dans une agitation perpétuelle.

Le grand Ecuyer Galéas, quoique toujours discret & respectueux, ne souffrit pas moins, & son tourment pour être secret ne lui en étoit que plus insuportable, il se voyoit arrivé au moment qu'il avoit tant craint; la Princesse qu'il aimoit, alloit faire la félicité d'un autre, & quand le Roi avoit déclaré son mariage, il avoit senti déchirer son cœur avec une violence qui lui avoit pensé faire perdre tout le secret de son cœur.

Mais le Prince de Béarn avoit ressenti le même coup avec plus d'impétuosité; il étoit emporté de son naturel; il ne pouvoit souffrir l'avantage que le Prince de Ferrare avoit sur lui, il méditoit une vengeance pleine, & il ne songeoit dans tant de moyens qui s'en offroient à

ſon eſprit, qu'à prendre le plus ſûr & le plus prompt.

Il quitta ſon lit dès que le jour parut, & comme il alloit ſortir de ſa chambre, on lui dit qu'un homme ſouhaitoit de lui parler, il commanda qu'on le fît entrer, & s'approchant, il lui demanda ce qu'il deſiroit. Seigneur, lui dit-il, mon maître, que des raiſons obligent de ſe cacher, vous prie de vouloir monter à cheval, & je vous conduirai dans un endroit qui n'eſt pas éloigné, où il aura l'honneur de vous parler. Le Prince de Béarn, ne pouvant en ſçavoir davantage, ſe fit amener un cheval, & ſuivi ſeulement d'un Page il alla où ſon guide le conduiſit.

Il ne fut pas bien avant dans la forêt, qu'il fut abordé par un homme dont la mine audacieuſe & fiere lui plut extrêmement. Seigneur, lui dit-il, je ſuis Dom Sanche de Leve, dont vous avez entendu parler par la paſſion que j'ai pour la Princeſſe de Salerne. Depuis la mort du Duc de Nagera, j'ai toujours été caché dans ce pays, & même dans la Cour de François I. J'y ai fait des habitudes, je n'ignore rien de tout ce qui en fait les mouvemens: j'ai appris que vous étiez amoureux de la fille de Louis XII. & qu'on vous préfere un petit Prince d'Italie; de ſorte qu'ayant ſçu hier au moment même l'injuſtice que le Roi vous fait, je me réſolus de me faire connoître à vous, de vous offrir mes ſervices, & de tenter avec vous d'enlever votre Princeſſe & la mienne: j'ai des hommes hardis tous prêts à exécuter une action hardie; l'Empereur vous tendra les bras, & je vous offre un azile auprès de lui, où la puiſſance de François I. ne vous viendra pas inſulter. Vous n'avez qu'à me faciliter les moyens de cette entrepriſe, mes hommes ſont toujours diſperſés dans cette forêt, & à un ſignal ils ſeront raſſemblés, ayons ſeulement les Princeſſes, j'ai pourvu à tout le reſte, on ne nous attrapera pas aiſément, comme je vous le ferai voir.

Le Prince de Béarn écouta avec une grande joie le discours du jeune Leve, il fut d'abord déterminé à entrer dans son dessein, & il ne songea plus avec lui, qu'à trouver les moyens d'en venir aisément à bout : ils raisonnerent long-tems. Leve lui dit que c'étoit à lui à chercher une occasion de faire joindre adroitement la Princesse Renée & Alphonsine, & de les faire sortir du château : le Prince eut peur que la Princesse ne fût encore incommodée, & qu'elle ne fût pas en état de se promener. Ils convinrent qu'un de ses hommes suivroit toujours le Prince, qu'il y en auroit un dans la cour, & l'autre à l'entrée du parc pour l'avertir, & quand ils eurent bien pris toutes leurs mesures, ils se séparerent, le Prince ne songeant qu'à trouver un stratagême pour les faire promener ensemble, ce qu'il ne crut pas bien difficile : il envoya ceux de ses gens auxquels ils se confioit le plus, armés & semés dans le bois; après être rentré au château, il examina la disposition des choses.

Il trouva le Duc d'Albanie qui le cherchoit pour régler ensemble leurs livrées & leurs équipages pour le Carrousel : le Prince de Béarn l'en laissa le maître, en paroissant toutefois empressé pour ne donner aucun soupçon de ses desseins.

Ils sçurent que le Roi avoit été soustrait à tout le monde une partie de la matinée. En effet, il étoit allé avec Lautrec trouver le Connétable, & ils avoient pris toutes les mesures pour le plus grand & le plus noble projet que l'on pouvoit concevoir.

Après que le Roi eut parlé au Prince, il s'enferma avec Madame la Régente, qui l'entretint long-tems en particulier, & dès qu'il eut dîné, il eut une longue conversation avec la Reine sa sœur, tandis que le bel Azan & la Roche du Maine en avoient une bien vive avec Alphonsine, Madame d'Albret, la Princesse A-

phrigia, Helli, la Princeſſe d'Arragon, & Madame de Sancerre.

La Princeſſe Renée & la Princeſſe Iſabelle ſe parloient près d'une fenêtre avec honnêteté, elles avoient du penchant l'une pour l'autre : la Reine ſurvint d'un air aſſez triſte, & prenant la main d'Iſabelle avec amitié, je ſuis au déſeſpoir, ma chere ſœur, lui dit-elle, d'avoir à vous dire la plus bizarre & la plus déſagréable choſe dont on ait jamais entendu parler; le Roi en eſt dans une douleur exceſſive & dans une étrange confuſion : en un mot, Madame la Régente a pris pour vous la plus injuſte haine du monde, ſans qu'elle en puiſſe dire le ſujet, & elle a prié le Roi de vous renvoyer chez le Roi votre frere. Le Roi a été épouvanté d'un contre-tems ſi extraordinaire, il s'eſt récrié, il lui a demandé pourquoi elle avoit fait une réſolution pareille : pour vous abréger ce récit, la réſiſtance que le Roi lui a faite, l'a jettée dans le dernier emportement, & elle a menacé de quitter la Cour, ſi vous y demeuriez. Je ne puis vous repréſenter le chagrin du Roi, pour être obligé de traiter ſi mal une ſi belle Princeſſe. Il lui a en vain repréſenté l'éclat qu'une pareille choſe feroit; tout ce qu'il a obtenu a été que vous pourriez vous retirer comme de vous-même dans un Couvent, & que ce ne ſeroit qu'après le mariage de la Princeſſe.

On ne peut-être plus étonnée que le fut la Princeſſe Iſabelle, ne ſçachant ce qui lui pouvoit avoir attiré ce malheur : la Princeſſe Renée en étoit tout-à-fait touchée, & dans une grande indignation comme Madame le Régente. Ne nous affligeons pas tant, dit la Reine, nous avons trois jours devant nous, je ſuis aſſurée que Madame de Lautrec nous dira le ſujet d'un procédé ſi injuſte. Si c'étoit un ſecret abſolument préjudiciable à la gloire de ma mere, elle ne nous le diroit pas; mais comme au contraire nous l'empêcherons en le dé-

couvrant de commettre une injuſtice effroyable, je ſuis aſſurée qu'elle ne nous cachera rien de ce qui nous pourra ſervir : ſa judicieuſe conduite nous a ſouvent épargné bien du chagrin ; c'eſt une femme tout-à-fait raiſonnable, & qui n'a vu qu'avec douleur tout ce que Madame la Régente a fait contre les autres, & contre elle-même. Je viens d'apprendre, pourſuivit la Reine, que ma mere a fait préparer dans le Couvent de Poiſſy un logement pour Madame de Caumont, s'ennuyant de ne point voir Madame de Lautrec, que ſon amitié tiendra ſouvent près d'elle. Elle la vient d'envoyer chercher, avec un ordre obligeant à Madame de Caumont, d'aller à Poiſſy, où elle lui a envoyé Maupas & Tallard qui ſont ſes amies, afin qu'il en reſte toujours quelqu'une avec elle ; de ſorte que Madame de Lautrec viendra tantôt, & je vous aſſure que nous lui parlerons. Au reſte, continua la Reine, s'il eſt inévitable que vous preniez le parti du Couvent, il faudra que vous choiſiſſiez Poiſſy ; car, outre que vous y ſerez avec Madame de Caumont, qui eſt la plus aimable femme du monde, & que nous aimons paſſionnément la Princeſſe & moi, c'eſt encore qu'étant ſi près d'ici, vous nous verrez fort ſouvent.

Quoique la Reine pût dire, & qu'elle parlât avec une grande bonté, la Princeſſe Iſabelle ne trouvoit pas ſon ſort moins fâcheux. Elle étoit pénétrée de mouvemens de douleur & de tendreſſe. Elle voulut témoigner ſa reconnoiſſance à la Reine, elle ne put parler, parce que ſes yeux s'emplirent de larmes, ſon ſein ſe groſſiſſoit, & elle ſouffroit de la contrainte : la Princeſſe Renée, qui l'aimoit, l'ôta de-là, afin qu'on ne s'apperçût point de l'état où elle étoit, & tandis que la Reine alloit joindre Aphrigia, elle mena la Princeſſe de Navarre tout à l'autre bout de l'appartement où elles étoient alors ; quand elles

furent dans une derniere chambre, la Princeſſe en ferma la porte par derriere, voyant que le viſage & la gorge d'Iſabelle étoient tout pleins de pleurs.

Elles s'aſſirent à côté d'un grand pavillon de drap d'or qui étoit attaché au plancher de la chambre, & qui alloit juſqu'au bas, il étoit ſur un ſuperbe tapis de Perſe, & les Princeſſes ſe mettant ſur des piles de carreaux, l'aimable Iſabelle ne fut long-temps capable d'autre choſe que de pleurer: la fille de Louis XII. la conſoloit avec une bonté charmante; mais encore, lui diſoit-elle, examinez-vous, par où avez-vous déplu à Madame la Régente? Par mon malheur, reprit-elle enfin; car d'intention ou d'effet, je ne ſuis point coupable: je ne ſuis venue en ce pays, qu'avec deſſein de lui plaire, je ſçai qu'elle eſt toute-puiſſante, & j'avois des raiſons particulieres de m'en faire aimer: vous le verriez bien, continua-t-elle en pleurant plus fort que jamais; ſi je vous oſois dire mes foibleſſes: dites, ma chere Princeſſe, dites, lui répondit la Princeſſe Rénée, j'ai une inclination pour vous qui me feroit être ſecrette, quand je ne le ſerois pas effectivement; ne craignez donc rien, & parlez-moi avec franchiſe. J'y ſuis réſolue, dit la Princeſſe Iſabelle; & ſi je perds votre eſtime par l'aveu que je vous ferai, faites-m'en une ſi grande honte, que je ne ſorte jamais du Couvent où je me devrai renfermer pour toute ma vie. Et lors elle commença ainſi, après avoir arrêté l'impétuoſité de ſes ſanglots.

HISTOIRE
DE LA PRINCESSE
DE NAVARRE.

IL y a un peu plus d'un an que je fus à Baraige, & seulement pour me divertir, à cause de la bonne compagnie qui y étoit : le Prince de Béarn, mon frere, y vint avec moi ; &, quoique nos humeurs n'aient jamais gueres sympatisé ne sçachant à quoi nous amuser, nous résolûmes de faire cette partie de plaisir ensemble : j'y fus accompagnée de quelques Dames. Madame de Grammont, qui étoit alors en Navarre, vint avec moi & Madame d'Albret, que j'aime extrêmement. Comme ce lieu est fort sauvage, & qu'il n'y a que de méchantes habitations, mon frere y fit porter des tentes; nous fîmes un petit camp entre deux montagnes, dans un bois agréable, au bord d'un ruisseau. Il y avoit quantité d'illustres blessés qui l'avoient été à la bataille de Pavie, & entre les autres le jeune Rohan, à qui l'on a donné le nom de beau, comme vous le sçavez, Madame, parce qu'en effet sa beauté est extraordinaire pour un homme.

Nous arrivâmes un peu tard, les bains étoient finis pour quelques-uns, entre ceux-là les plus galans demeurerent par le bruit de notre arrivée.

Je ne trouvai rien de si joli que notre habitation, toutes ces tentes disposées dans un bois, au pied de ces collines, faisoient le plus agréable aspect du monde : une heure après que je fus arrivée, je sortis seule avec Madame d'Albret, &

je ſuivis le bord du ruiſſeau; je dis en ſortant à Madame de Grammont, que je la priois, pour ſe divertir, de faire faire la Princeſſe à une fille que j'avois qui s'appelloit de Loſſe, & que vous voyez encore auprès de moi: c'étoit la choſe du monde qui me divertiſſoit le plus, que de la mettre ainſi en ma place; cette fille étoit bien faite, & avoit beaucoup d'eſprit.

Madame d'Albret & moi, nous nous promenâmes long-tems en parlant toujours de la France, c'étoit nos entretiens ordinaires, nous mourions d'envie d'y venir elle & moi, & c'eſt pour cela que je ſouhaitois tant le mariage de mon frere avec la Princeſſe d'Alençon. Nous allâmes ſi loin, que nous ne ſçavions plus où nous étions. Nous tournâmes à tout hazard, croyant que nous reviendrions ſur nos pas; nous ne diſions plus rien, & nous avions chacune un moment de rêverie, quand nous entendimes qu'on parloit auprès de nous, & allant doucement de ce côté, nous vîmes deux hommes aſſis au bord du ruiſſeau: il y en avoit un qui tenoit un livre à la main, il étoit parfaitement bien-fait, l'autre nous parut d'une beauté trop agréable pour un homme.

Vous avez bien fait, diſoit ce bel inconnu, de n'avoir pas été plus empreſſé pour voir la Princeſſe de Navarre; & puiſque vous ne demeuriez que par complaiſance pour moi, partons demain à la pointe du jour, mon cher Fronſac: je l'ai vue, elle eſt faite comme cent autres; ce n'eſt point, je vous aſſûre, cette rare perſonne dont on parloit tant. Madame de Grammont, qui eſt auprès d'elle, eſt mille fois plus charmante: il faut qu'on n'ait pas les yeux en ce pays comme on les à ailleurs, continua-t-il; car, je vous aſſûre qu'il n'y a rien de fort extraordinaire en elle, c'eſt la qualité de leur Princeſſe qui les éblouit; nous qui ſommes accoûtumés à voir les plus grandes beautés de l'Univers, nous pou-

vons regarder fixement celle-ci, ma curiosité n'a pas été bien satisfaite.

Fronsac ne cessoit point de rire, tant que Rohan parloit : car vous voyez bien que c'étoit lui ; mais moi, j'étois dans un dépit étrange de l'entendre, & de penser qu'il avoit une si étrange opinion de ma personne. Que va-t-il dire de moi à la Cour de France ? dis-je tout bas à Madame d'Albret ; que je suis malheureuse d'avoir mis aujourd'hui de Losse à ma place ! Montrez-vous, disoit-elle en riant, tout sera réparé : mais comment faire, lui dis-je, Madame d'Albret ? je suis au désespoir. Le plaisir sera, reprenoit-elle, que si nous paroissons, ils ne sçauront pas qui nous sommes, & pour moi, je lui parlerai encore de la belle Princesse qu'ils ont vue : en disant tout cela, nous riyons, & nous riyons si fort & de dépit, & de l'envie de nous montrer, sans sçavoir comment nous y prendre, que le jeune Rohan nous entendit : il avança la tête, il vit deux femmes, il se leva brusquement, & il courut vers nous.

Son action nous surprit, nous n'étions pas encore préparées à ce que nous voulions faire, il s'arrêta en nous considérant. Madame d'Albret, comme vous le sçavez, est une personne charmante ; il m'a voulu persuader depuis, qu'il vit des agrémens en la mienne qui l'émûrent & qui le toucherent.

Nous avions quelque chose de si vif & de si animé sur le visage, qu'il nous regarda avec un extrême plaisir ; & suivant le mouvement de ce même plaisir, en appellant Fronsac, venez voir, lui dit-il, d'autres beautés que celles dont nous parlions ; & s'abaissant devant moi avec une action respectueuse, Madame, me dit-il, s'adressant d'abord à moi, vous devez être de la suite de la Princesse Isabelle, ou plutôt, reprit-il, toutes les beautés de l'univers doivent aller après la vôtre. Seigneur, reprit Madame d'Albret,

bien que ma compagne ſoit belle, ſa beauté néanmoins n'a aucun avantage ſur celle de notre Princeſſe. Ah! Madame, repartit Rohan, avec de ſi beaux yeux, ne diſcernez-vous pas mieux les objets? Hé quoi! Seigneur, repris-je, avec un petit air dédaigneux, mais ſouriant toutefois, la beauté de la Princeſſe Iſabelle a-t-elle donc ſi peu de réputation dans le monde? N'a-t-elle pas encore pénétré ces rochers & ces montagnes? J'avoue, interrompit-il, qu'on dit qu'elle eſt belle; mais Madame, je n'ai point trouvé que ſa perſonne répondît à ce qu'on en publie: vous me trouverez groſſier & peu poli pour elle, mais ſi on a à parler des charmes d'une beauté divine, il ne faut s'occuper que de ce que j'ai devant les yeux. J'avois toujours entendu dire que les François étoient ſinceres, repris-je; mais il y a quelque artifice, & dans les diſcours que vous tenez de la Princeſſe, & dans ceux que vous nous adreſſez. Bon! dit Madame d'Albret, je ſuis aſſurée que, de l'heure que je vous parle, cet aimable étranger brûle d'amour pour la Princeſſe. Je rougis à ces paroles de Madame d'Albret: & Rohan, frappant des mains l'une contre l'autre, que dites-vous là? s'écria-t-il tout ſurpris. Non, Madame; je ne l'aime point, & je vous jure de ne l'aimer de ma vie. Que ſçavez vous? lui dit-elle: je ne répondrois pas, ſi vous ne l'aimiez déja, que vous ne l'aimiez un jour. Je pouſſois Madame d'Albret pour la faire taire, je m'embarraſſois de ce qu'elle diſoit, & Rohan y prenoit garde; mais comme elle eſt extraordinairement gaie, elle vouloit jouir du plaiſir qu'elle avoit.

Faiſons une petite gageure, pourſuivit-elle, que vous ne parlerez pas toujours comme vous faites. Si vous voulez gager, lui dit-il en me montrant, que j'aimerai cette belle perſonne, que je l'aime déja, que je l'adore, vous gagne-

rez; & lors, ſe mettant à genoux, il me jura qu'il n'aimeroit jamais la Princeſſe, & me le jura de cent manieres différentes; mais jurez-nous donc encore, lui dit Madame d'Albret, que vous ne nous direz jamais à l'une & à l'autre que vous l'aimez, & que vous conſentez que cette belle perſonne vous haïſſe, continua-t-elle, ſi jamais vous lui témoignez avoir le cœur touché pour la Princeſſe de Navarre: je le promets, dit-il, je le promets mille fois, & je m'engage ſolemnellement à tout ce que vous venez de preſcrire. Il étoit à nos genoux en diſant tout cela, quand nous fûmes abordés par mon frere, par Madame de Grammont & par cette prétendue Princeſſe.

Ma Sœur, me dit le Prince de Béarn, le Seigneur de Rohan vous connoît donc? Loſſe avoit fort bien joué votre perſonnage. Rohan ſe releva, & parut fort ſurpris aux paroles du Prince, & le moment d'après ſe rejettant à mes genoux, il me les embraſſa avec des tranſports un peu vifs, & me demanda mille fois pardon d'une maniere qu'il pouvoit l'obtenir. Madame d'Albret dit à mon frere ce qu'elle lui pouvoit dire de cette rencontre, & le fit rire ſur le peu de beauté qu'il avoit trouvé dans la prétendue Princeſſe.

Rohan demeura tout le ſoir avec nous, il ne ſongea plus à s'en retourner à la Cour, & pria Fronſac d'y conſentir, ce qu'il lui accorda volontiers: quoiqu'il fût amoureux, Madame, à ce qu'on diſoit, d'un belle étrangere qui eſt auprès de vous.

Madame d'Albret connut bientôt que Rohan m'aimoit; il a une paſſion touchante dans les yeux quand il a de l'amour, ſes regards ſeuls peuvent le perſuader: il vit bien que Madame d'Albret ſçavoit ſes ſentimens, il s'en expliqua avec elle, ne l'ôſant faire avec moi; mais que deviendront tous vos ſermens? lui diſoit-elle; car

vous avez juré de n'aimer jamais la Princeſſe. Je n'aime point auſſi cette Princeſſe que je vis en cérémonie, lui répondit-il: j'aime la belle perſonne que j'ai trouvée dans ces bois.

Je me ſuis ſans doute un peu trop étendue ſur ce commencement d'avantures, mais elles ont une ſingularité qui m'a obligée à vous dire tout au long cette rencontre; elle ſervoit à Rohan à m'expliquer des ſentimens que, ſans cela, il n'auroit ôſé me dire: il me proteſtoit ſouvent, que pour ſa vie, il ne voudroit pas aimer la Princeſſe, mais qu'il adoreroit toujours la Nymphe de Baraige. Mais lui diſois-je, il y a encore plus de témerité à aimer une Divinité, qu'une fille du Roi: il faut être Héros ou demi Dieu, interrompit Madame d'Albret, pour l'ôſer faire. Les Déeſſes ont aimé des hommes, lui répondit-il, & en attendant que je devienne Héros, je ſerai amant paſſionné.

Il ne perdoit pas un moment, Madame, à me témoigner ſon amour. Je vous avoue, puiſqu'il faut vous avouer tout, que je ſentois une inclination violente pour lui, & que je me ſuis donné des peines auſſi inſupportables qu'inutiles pour la vaincre; tout ce que je pouvois faire de mieux, dans la honte de ma défaite, étoit de la cacher à mon vainqueur. Je tournois en plaiſanterie ce qu'il me diſoit, je croyois lui échapper en me cachant, & je ſouffrois des efforts que je me faiſois pour réſiſter à une paſſion qui n'avoit que trop de charmes pour moi.

Madame d'Albret ſçavoit tous mes ſecrets, elle me plaignoit dans ma ſouffrance, & ne pouvant ſurmonter mes ſentimens, elle admiroit la maniere dont je les contraignois; je commençois à craindre de n'être pas toujours maîtreſſe de moi-même, & de laiſſer voir à Rohan ſon bonheur, mon humeur en devint plus triſte, & je réſolus de lui défendre de me parler avec la liberté que ma premiere vûe lui avoit donnée.

Il étoit un matin dans ma chambre, & comme je fus achevée d'habiller, je voulus paſſer dans celle de Madame d'Albret. Rohan tenoit une corbeille pleine de fleurs, & marchant devant moi à reculons, il en jettoit ſous mes pas: elle foule ainſi nos cœurs & nos libertés, diſoit-il, & on l'adore, toute inhumaine qu'elle eſt; il alloit ainſi diſant cent ſortes de choſes pareilles. Je pris un viſage ſévere. Rohan, lui dis-je, c'eſt trop, finiſſons la plaiſanterie: rentrons vous & moi dans les manieres qui nous conviennent. Un coup de foudre & ces paroles furent de même pour lui: il poſa ſa corbeille ſur le premier endroit, & s'avançant vers moi les bras croiſés ſur ſon eſtomac: Ah! Madame, me dit-il, je ſuis perdu, ſi cet air terrible dure encore; je vous aime d'une maniere à pouvoir mourir en votre préſence, ſi vous m'accablez avec des paroles ſi effrayantes. Faites ce qu'il vous plaira, lui dis-je; mais je vous defends de me parler d'une paſſion qui m'eſt injurieuſe; & me tournant du côté de Madame de Grammont qui étoit peu éloignée de moi, je fus lui parler & à quelques Seigneurs qui étoient avec elle.

Le pauvre Rohan penſa mourir, il diſparut comme un éclair & ſortit de nos tentes, je ne le vis de tout le jour: il revint le ſoir, mais fort changé, & il le fit ſeulement par circonſpection afin qu'on ne remarquât pas qu'il ſe paſſoit en lui quelque choſe d'extraordinaire.

Le lendemain, il nous fit ſa cour comme il avoit accoutumé, il étoit ſi triſte que je partageois la moitié de ſon mal, & peut-être en avois-je davantage, cauſant volontairement le ſien, dont je ſouffrois tout ce qu'on peut ſouffrir. Mon frere voyant la journée d'une beauté charmante, me pria de monter à cheval, & d'aller à la chaſſe; j'y conſentis, & faiſant venir mes femmes, j'eus bientôt pris un habit de chaſſe; & comme on me

faiſoit une autre coëffure, Rohan prit mon miroir pour le tenir devant moi, il mit un genou en terre, on défit le reſte de mes cheveux, cela fut un peu long, il me regardoit d'une façon qui me perçoit le cœur: en verité, Madame, il avoit preſque les larmes aux yeux: je ne pus tenir contre des regards ſi touchans, je rougis, je lui parus émue, & je crois que je le regardai avec tendreſſe.

Il ne fut pas aſſez fort pour ſoutenir un air qui lui annonçoit des choſes ſi avantageuſes, un tremblement exceſſif le prit, il laiſſa aller mon miroir qui ſe caſſa, & il tomba en foibleſſe. Je fis un cri, je m'avançai vers lui, & toutes mes femmes le ſecourant, je lui pris la main, que je ne pus m'empêcher de lui ſerrer un peu: il revint à lui honteux d'être ainſi en ma préſence; il conſulta mes yeux, & y voyant encore des ſignes de bonté, il me demanda pardon de l'accident qui lui étoit arrivé devant moi. Madame d'Albret qui s'habilloit tout auprès, & qui l'avoit aſſiſté comme les autres, ſe prit à rire, quand elle le vit revenu, & s'approchant de mon oreille, le proverbe eſt faux, me dit-elle, il n'y aura point ici de perte d'Amant.

Quelques jours après, le Roi mon frere nous manda de nous en retourner, & il fut réſolu que nous partirions dans trois jours.

Rohan ſe trouva auprès de nous, lorſque nous reçûmes cet ordre, ſon viſage changea comme s'il eût eu une grande maladie: il jouoit avec le Prince de Béarn & Madame de Grammont, il ne ſçavoit ce qu'il faiſoit. Madame d'Albret me pouſſoit, pour me le faire remarquer; je ne le voyois que trop: un amour que je croyois ſincere, faiſoit une grande impreſſion dans mon cœur.

Le Prince de Béarn propoſa aux Seigneurs François de venir avec nous voir le Roi mon frere. Fronſac s'en excuſa, Noailles avoit ſon

emploi en Guienne qui le rappelloit, & peut-être les charmes de l'aimable Gonteau: Touſſy, Biron, & Chabot, promirent d'y venir: Rohan n'ôſoit rien dire, il jetta un regard ſur moi; étant preſſé par mon frere, il dit qu'il attendoit des nouvelles par où il ſçauroit s'il pourroit avoir cet honneur.

Je l'évitai après que le jeu fut fini, & je donnai la main à Biron pour me promener.

Rohan pria Madame d'Albret de ſçavoir ſi j'aurois pour agréable qu'il accompagnât mon frere. Je lui dis que non, craignant qu'à la fin on ne s'apperçût de l'attachement qu'il avoit pour moi; cette réponſe lui mit le déſeſpoir dans le cœur, au-lieu de jouir du peu de momens qui lui reſtoit, il m'évitoit & il fuyoit tout le monde: ſa conduite me fut ſenſible; cette abſence qu'il avançoit ainſi cruellement, me parut dure, je commençai à ſouffrir comme lui; & ne l'ayant vu de tout le jour qui précéda celui de notre départ, je ſortis doucement ſans qu'on s'en apperçût, avec Madame d'Albret, & pleine d'un tourment que je ne pouvois plus ſouffrir, je m'enfonçai dans le bois avec elle, & d'un côté où nous n'avions pas accoûtumé d'aller, afin qu'on n'interrompît pas notre promenade.

Le Soleil étoit couché, la ſoirée étoit parfaitement belle, & quand nous fûmes fort éloignées, je m'aſſis à terre près de ce ruiſſeau dont je vous ai parlé; Madame d'Albret ſe mit auprès de moi. Je n'en puis plus, lui dis-je, mon corps eſt auſſi fatigué que mon eſprit, je ſuis dans une douleur mortelle, quand je penſe que je ne verrai plus le malheureux Rohan. He! pourquoi auſſi, me dit-elle, ne voulez-vous pas le voir? Voulez-vous que j'allonge mes peines, lui répondis-je? Ne faudra-t-il pas un jour que nous nous ſéparions? Tant que je le verrai, je porterai toujours le même trait qui me perce le

cœur : & quand vous ne le verrez plus, repliqua-t-elle, ce même trait ne vous bleſſera pas moins ; en le voyant, il me ſemble que votre mal doit être moindre. Que voulez-vous que je faſſe ? repris-je : l'abſence m'aidera à vaincre l'inclination que je ſens. Ah ! plûtôt que je meure à vos yeux, s'écria Rohan, qui n'étoit qu'à un pas de nous, couché ſur l'herbe ; & le viſage tout couvert de larmes. Qu'il étoit beau, Madame en cet état ! qu'il étoit charmant ! il ſe mit à mes genoux, & ſes pleurs me couvrirent d'abord toutes les mains.

Je n'eus pas aſſez de force pour lui réſiſter, je demeurai toute éperdue, appuyée ſur Madame d'Albret. Il n'étoit plus tems de faire la fiere, il en ſçavoit trop ; diſpenſez-moi de vous dire notre entretien. Je lui permis de venir avec mon frere ; je lui dis, que s'il abuſoit jamais du ſecret qu'il me venoit de dérober, je l'en punirois par la perte de mon amitié.

Rohan, élevé au bonheur ſuprême par une fortune ſi peu eſpérée, fut auſſi diſcret qu'amoureux ; il paſſa quelques jours avec nous ; le Roi mon frere le reçut, lui & les autres François, avec mille démonſtrations pleines de bonne volonté & de franchiſe : &, quand il fallut nous ſéparer, Rohan & moi ne reſſentîmes que trop de douleur.

Il étoit dans un état effroyable à notre dernier adieu : je lui promis de faire tout ce que je pourrois pour venir auprès de Madame la Régente ; nous nous verrons du moins, continuai-je ; c'eſt beaucoup ; & je vous promets que tout autant qu'il ſera en mon pouvoir, je ne me marierai jamais. Ah ! Rohan, que n'êtes-vous Roi, ou que ne ſuis-je en état de faire un Roi comme a fait la Reine ma mere !

Il partit, & je diſpoſois le Roi de Navarre à me mener à Madame mere du Roi, quand j'eus

la joie d'apprendre, peu de tems après, qu'il avoit épousé la belle Princesse qu'il aimoit; je l'obligeai de m'envoyer chercher. Je ne vous dirai point, Madame, ce que je sentis, en approchant de la Cour, où je n'étois aise de venir, que pour le seul Rohan, j'aurois été avec ces mêmes dispositions dans un désert; ma joie étoit excessive quand je pensois que je le reverrois, je ne dormois pas, j'aurois été bien fâchée de dormir, de crainte de perdre le plaisir que j'avois.

Il est venu *incognito* à deux journées d'ici, je ne sçaurois vous redire ce que nous avons pensé, & ce que nous avons dit. J'arrivai enfin, résolue de m'attacher uniquement à Madame la Régente, & parce que j'étois touchée de son mérite extraordinaire, & que je voulus aussi m'en faire aimer pour avoir le plaisir d'élever, & de faire par son moyen la fortune de Rohan. Vous voyez tous mes desseins renversés: cette Princesse me hait, & me va rendre par son inimitié la plus infortunée personne du monde.

La Princesse Isabelle en étoit-là, quand il se fit un petit bruit de l'autre côté du pavillon de drap d'or, & Madame la Régente en sortit avec le Marquis du Guast: elle avoit voulu lui parler en secret de ses desseins pour le Connétable, elle étoit passée dans cette chambre-là; & ayant vu venir la fille de Louis XII. & la Princesse de Navarre, elle avoit cessé de parler, & avoit fait signe à Alphonse de ne pas se remuer, de sorte qu'elle avoit entendu tout le discours de cette Princesse: elle avoit appris avec une joie sans égale qu'elle ne pensoit pas au Duc de Bourbon. Cette tendre Princesse lui pardonnoit sa foiblesse pour Rohan; & s'avançant vers elle d'un air majestueux & qui n'avoit plus rien d'ennemi. Madame, lui dit-elle, en se baissant pour la baiser, car l'étonnée Isabelle étoit tellement interdite de la voir, qu'elle n'avoit pas eu la force de ce le-

ver, ne craignez rien de fâcheux de ma part: votre discours vous remet bien avec moi; je vous promets d'être secrette, & de faire tout ce qui pourra réparer l'ennui que je vous ai causé; j'étois mal instruite, comptez que désormais je vous regarderai comme si vous étiez ma fille.

La Princesse de Navarre revint à elle à ces paroles si inespérées, & se glissant à genoux, elle embrassa ceux de Madame d'Angoulême, sans ôser la regarder, ni le Marquis du Guast aussi. Que direz-vous de moi? Madame: je vous parle plutôt de ma faute, que de la sensibilité que j'ai pour vos bontés. Je ne vous accablerai point d'une sévérité fatigante, lui répondit Madame mere du Roi, chacun fait du mieux qu'il peut; &, après quelques autres discours, où Alphonse fit des excuses à la Princesse de ce qu'il avoit plus appris de ses affaires qu'il ne l'eût desiré, il l'assûra d'une entiere discrétion, & la Régente prenant les deux Princesses sous les bras, elle sut dans l'endroit où le Roi & la Reine étoient. Ils demeurerent fort surpris l'un & l'autre de les voir ainsi entrer, & paroissant être en si bonne intelligence; car il se rencontra que Madame mere du Roi, appercevant le beau Rohan en ce lieu, dit en riant quelque chose de lui à la Princesse Isabelle, qui rit aussi, de maniere que le Roi regardant la Reine sa sœur d'une façon toute étonnée, il s'approcha de sa mere, qui lui apprit que la Princesse & elle avoient fait la paix ensemble, & qu'il ne falloit plus parler de quitter la Cour. Le Roi en fit paroître une joie si obligeante à la Princesse Isabelle, qu'elle ne pouvoit assez lui en marquer sa reconnoissance. Ce grand Prince lui dit cent choses spirituelles & flatteuses, & leur apprit qu'il avoit fait tendre des toiles pour aller prendre des sangliers; la Régente lui dit qu'elle iroit volontiers avec lui: elle étoit gaie, se voyant défaite

d'une ſi redoutable rivale, & ſe flattant abſolument par les prédictions de Gauric.

La Princeſſe Renée fut abordée par le Prince de Ferrare, à qui elle fit trouver bon qu'elle n'allât pas à la chaſſe, la Reine ayant beſoin d'elle, elle le pria d'accompagner le Roi. Alphonſine diſoit la même choſe au Prince de Melphe; & comme, malgré ſa ſageſſe & la bonne opinion qu'il avoit de ſa maîtreſſe, il ne s'étoit pu empêcher de témoigner quelques inquiétudes ſur l'attachement empreſſé du Prince Azan, elle étoit bien aiſe, en n'allant pas à cette partie de plaiſir, de faire voir à Caraciol qu'il lui étoit facile de lui faire un ſemblable ſacrifice: il la pria pourtant d'y aller; & dit d'une maniere à la perſuader qu'il n'avoit aucune jalouſie.

Le Prince Azan fut très-fâché de voir qu'elle demeuroit, &, quand on ſortit, il préſenta la main à Gontaut, qui étoit, ſans contredit, la fille de la Cour du plus grand mérite, il aida à la monter à cheval. Madame de Guiſe, Madame de Montmorency, & la Ducheſſe d'Eſtouteville avec Helli & pluſieurs autres y monterent auſſi. Madame de Vendôme, la Princeſſe des Gerbes, & la Princeſſe d'Arragon, ſe mirent en chariot, & Madame la Régente fut dans le ſien avec la Princeſſe Iſabelle, la Comteſſe de Tende, & Madame de la Paliſſe.

Elles monterent ſur un théatre de gazon, tandis que les plus braves & les plus adroits s'exerçoient contre les ſangliers les plus furieux; &, cependant, la Reine étoit paſſée chez la fille de Louis XII. avec Madame de Sancerre, & la belle Alphonſine: l'amoureux Connétable s'y rendit bientôt après avec Lautrec.

Que de bontés, lui dit-il, ma Princeſſe! vous vous renfermez pour moi dans une ſolitude, tandis que toute la Cour ſe divertir. Vous faites ſans doute ce compliment à la Princeſſe, Seigneur,

lui dit-elle, ne pouvant me l'adreſſer qu'avec injuſtice: vous ſçavez bien que rien ne m'eſt plus agréable que de vous voir, & vous ne ſçauriez croire la ſatisfaction que j'ai de ce que la reunion & l'intelligence qu'il y a entre le Roi & vous, ôte toute la repugnance que j'avois à vous voir ainſi en ſecret; mais, Madame, lui repliqua-t-il, afin que je vous puiſſe voir ſans obſtacle, & toute ma vie obtenez du Roi qu'il prenne toutes les Couronnes que je vais lui conquérir: ſa généroſité m'en veut faire un don, je m'obſtine à les refuſer, je ne veux point d'une grandeur importune qui m'éloigneroit de vous; ſouffrez, ma divine Princeſſe, continua-t-il en ſe jettant à ſes genoux, qu'après avoir tout fait pour la gloire de mon Roi, & pour la réparation de mes crimes, je paſſe auprès de lui le reſte d'une vie qui eſt à vous. Je dis auprès de lui, puiſque vous ne le quitterez point. Laiſſez-moi après tant de tourmens ſoufferts, laiſſez-moi une félicité, qui, toute grande qu'elle ſera, m'offrira pourtant inceſſamment le plus rude des ſupplices, en voyant un autre, poſſeſſeur d'un bien que mon amour auroit du mériter. Ne parlons plus d'un mal ſans remede, reprit la belle Reine: &, pour le reſte de ce que vous me dites, Seigneur, je me range du côté du Roi: vous êtes aſſez malheureux d'ailleurs; il eſt juſte que la fortune vous donne par vôtre valeur une partie de ce que votre vertu attend d'elle.

Le Connétable & la Reine eurent un entretien fort tendre & fort long; les témoins, qu'ils avoient ſoufferts auprès d'eux, s'y mêloient de tems en tems, & Alphonſine & Lautrec s'étant mis à une fenêtre qui regardoit dans la cour; après y avoir été quelques momens, ils virent arriver le chariot de Madame de Lautrec. Alphonſine lui fit ſigne de l'attendre; elle deſcendit, & paſſa dans la cour auprès d'un des hommes que Dom Sanche de Leve y tenoit: elle ne s'en apperçut pas;

mais, il s'approcha d'elle tandis qu'elle parloit à Madame de Lautrec.

Tout le monde eſt à la chaſſe, lui dit-elle, & Madame la Régente y eſt auſſi; votre mari eſt là haut avec la Reine, que le Roi a priée de l'inſtruire ſur ſes deſſeins d'Italie, & de lui faire entendre en détail ſes ordres, cela ſera un peu long: j'ai demeuré avec la Princeſſe, qui n'a pas voulu ſortir: je l'ai laiſſée avec Madame de Sancerre, vous ſçavez bien les nouvelles, elle épouſe après demain le Prince de Ferrare. Madame la Régente me l'a mandé, répondit Madame de Lautrec; ſe trouve-t-elle mal? Montons: elle eſt enfermée avec la Reine, reprit la Princeſſe de Salerne, & elle a défendu qu'on ne laiſſât entrer perſonne; je crois pourtant, continua-t-elle adroitement, que cet ordre n'eſt pas pour vous; mais je ſerai bien aiſe que nous ſoyons un peu enſemble, vous les verrez tantôt, & elles iront après ſouper dans le Parc.

Tout ce qu'elle diſoit fut entendu par l'homme de Dom Sanche de Leve, qui, les voyant partir, en fut donner avis au Prince de Béarn, & enſuite à ſon maître, qui machinerent enſemble leur pernicieux deſſein.

Alphonſine & Madame de Lautrec paſſerent ſur une terraſſe qui regne autour des appartemens du château, & en ſe promenant, elles s'entretenoient de cette pauvre Madame de Caumont: ſa douleur n'a point de relâche, diſoit Madame de Lautrec, elle eſt toujours auſſi vive, mais c'eſt une douleur ſi tendre, que perſonne ne la peut voir ſans en être touché: il ne s'en faut pas étonner, car elle a aimé ſon mari depuis qu'elle eſt en âge d'aimer quelque choſe. Mon Dieu, Madame, lui dit Alphonſine, que j'aurois de curioſité de ſçavoir une Hiſtoire dont on ne m'a encore parlé que confuſément, & qu'on m'a dit qui a mille circonſtances agréables; la Comteſſe de Sancerre

m'a promis de me la dire: si j'osois vous prier de le faire, voici un tems qui y seroit propre, si la chose ne vous étoit, ni désagréable, ni incommode. Je ne pense jamais à Madame de Caumont qu'avec plaisir, repliqua Madame de Lautrec, j'aimois chérement son illustre mari, je me fais une grande satisfaction toutes les fois que je parle d'eux, ma mémoire est pleine de tout ce qui les regarde, je vais vous contenter; & lors elle commença ainsi, & poursuivit, tantôt en se promenant, & tantôt en s'asseyant.

HISTOIRE
DE MADAME
DE CAUMONT.

AU second voyage que Madame d'Angoulême fit à la Cour par les ordres de Louis XII. elle mena beaucoup de filles de qualité avec elle, & Descars fut une de celles dont on admira le plus la beauté.

Mais, Madame, il faut que je reprenne les choses d'un peu plus loin, & que je vous dise que Madame Descars, & Madame de Caumont avoient été extrêmement amies étant filles, & que leur amitié duroit toujours; de sorte que Madame Descars, quatre années après son mariage, ayant accouché d'une fille, elle l'envoya offrir à Madame de Caumont, pour femme de son jeune fils, qui étoit l'infortuné Caumont. Madame de Caumont répondit à cette galanterie, en acceptant la chose, & l'on ne parloit dans ces deux Mai-

ſons, que de ce petit Amant, & de cette petite Maîtreſſe; les premiers noms qu'ils ſçurent furent les leurs, & dès leur premier âge on forma leurs cœurs à la tendreſſe: on peut dire qu'ils s'aimerent avant de ſe connoître, & quand ils ſe virent, ils lierent les nœuds d'une affection qui devoit être ſi rare & ſi forte.

Les deux meres ſe viſitoient ſouvent, & ces aimables enfans ſembloient s'enflammer par les careſſes qu'ils ſe faiſoient; jamais on n'a vu une telle ſimpatie, & une plus grande union de volonté. Deſcars n'avoit que treize ans, lorſque leurs familles leur firent faire l'un à l'autre un engagement ſolemnel, mais, pour des raiſons ſecrettes, on voulut que la choſe le fût auſſi.

En ce tems-là, on envoya le jeune Caumont à la Cour, il n'avoit que dix-ſept ans. Deſcars & lui ſentirent cette ſéparation avec une douleur infinie; & s'ils verſerent des larmes en enfans, ils eurent en tout le reſte une ſenſibilité vive & délicate.

Madame Deſcars ne ſongeoit qu'à bien élever ſa fille, & à jouir de tous les charmes de ſon humeur & de ſon eſprit, quand elle fut priée par Madame d'Angoulême de la lui donner, afin qu'elle fût élevée comme tant d'autres de la premiere naiſſance, avec la Princeſſe de Valois. Madame Deſcars ne put refuſer cette ſatisfaction à Madame d'Angoulême: elle ſe diſpoſa donc à lui mener ſon aimable fille, & ma mere ayant eu ordre du Roi de m'envoyer à la Princeſſe Renée, elle pria Madame Deſcars de me mener avec elle: ainſi, ayant fait ce voyage enſemble, nous trouvâmes que nous avions lié une grande amitié, & nous nous promimes bien de la conſerver en un lieu où elles ſont auſſi peu ſinceres qu'elles le ſont à la Cour: mais quoi? nous y portions des cœurs qui n'étoient point corrompus, & que les enſeignemens des nos meres ont gardé de la contagion.

Madame Deſcars mena encore Pompadour à la Princeſſe Renée, la Chataigneraye, & la fille du Comte de Cabrerez à la Reine.

Madame d'Angoulême parut à la Cour avec une ſuite brillante, chacune avoit ſes partiſans, mais Deſcars étoit du goût général: je ne vous dirai point la joie que Caumont & elle eurent de ſe revoir, ils conduiſirent leur amour & leur intelligence ſi diſcrettement, qu'hors moi, à qui Deſcars ne cachoit rien, & ſa Gouvernante qui ſçavoit l'intention de leur famille, perſonne n'en eut jamais la connoiſſance; ils avoient leurs portraits, ils étoient pleins de cent mille petites choſes qu'ils s'étoient données, & qui leur étoient précieuſes; ils s'écrivoient tous les jours, & ils mettoient tant de charmes dans leur innocent commerce, que leur tendreſſe leur étoit toujours nouvelle.

A meſure que Deſcars grandiſſoit, ſa beauté lui faiſoit des conquêtes. La Roche du Maine fut le premier qui les rendit illuſtres. Biron, Pont-Dormi, Tonnere, Bonneval, les augmenterent; ſon orgueil n'en fut point flatté; fidele à Caumont, elle reçut tous leurs ſervices avec indifference.

Le premier jour qu'elle monta à cheval pour ſuivre la Ducheſſe d'Alençon à la Chaſſe, elle parut ſi belle avec ſes habillemens, qu'on fut prêt à battre des mains en la voyant; & les louanges qu'on lui donna, euſſent ſatisfait une perſonne de toute autre humeur qu'elle.

Le Comte de Guiſe ne l'avoit jamais vue, il arrivoit de Lorraine, où il étoit allé faire un voyage: dès qu'il l'apperçut il ſe récria, & le premier moment de plaiſir qu'il eut en la voyant, lui prépara une longue ſuite de peines; il l'aima, & l'a toujours conſtamment aimée depuis, malgré ſes rigueurs; on peut voir par cet exemple, que l'amour peut ſubſiſter ſans eſpérance.

Le

Le Roi entretint long-tems ce Prince pendant la chaſſe, & Deſcars & Tallard s'étant un peu écartées pour ſe dire quelques bagatelles, comme les jeunes filles ont accoutumé de faire, Deſcars s'oublia aiſément avec ſa compagne, parce que Tallard, qui a infiniment de l'eſprit, a encore l'humeur la plus gaie du monde.

Comme elles alloient au petit pas, elles avoient deja perdu la Chaſſe, quand un Cerf paſſant près de Deſcars, effraya tellement ſon cheval, qu'il l'emportoit ſans qu'elle pût le retenir; Tallard s'épouvantoit du danger où elle la voyoit, & prenant le galop, elle la ſuivit autant qu'elle put, criant à haute voix afin de ſe faire entendre, & d'attirer quelqu'un à ſon ſecours: elle fut ſi heureuſe qu'elle rencontra le Comte de Guiſe & Biron, à qui elle dit en deux mots le péril où étoit Deſcars, ils volerent tous deux, & l'appercevant de loin, ils furent bientôt à elle. Biron gagna le devant, & revint à la rencontre de ſon cheval, & le prit adroitement par la bride; mais, ce furieux animal ne pouvant ſouffrir la contrainte qu'on lui faiſoit, ſe cabra, & quoique le Comte de Guiſe pût faire pour empêcher Deſcars d'aller à terre, elle tomba, & s'étant fait un grand mal au bras, elle demeura évanouie, le Comte de Guiſe la releva. Elle étoit ſi touchante dans cet état, que j'ai oui dire à ce Prince, qu'il penſa l'adorer, au lieu de la ſecourir. Tallard s'étoit rendue auprès d'elle, & avant que Deſcars fût revenue, la Reine Claude, accompagnée du Duc de Vendôme, de Montmorency, de Luſtrac, de Vantadour, & de trois de ſes filles, étoit arrivée en cet endroit. Tallard conta à la Reine ſa maîtreſſe la maniere dont cet accident étoit arrivé. la Reine s'arrêta avec bonté, juſqu'à ce que Deſcars eût repris connoiſſance; & comme elle ſentoit de grandes douleurs au bras qu'elle avoit démis la Reine

commanda qu'on fît venir sa litiere pour la ramener: elle demeura quelques jours incommodée, & par conséquent elle garda la chambre. Je ne vous dirai point la douleur qu'eut Caumont, vous pouvez vous l'imaginer, puisque vous connoissez son amour; je ne quittois point Descars que pour aller un moment chez la Princesse dire de ses nouvelles à son Amant.

Le lendemain de la chasse, un Ecuyer du Comte de Guise vint sçavoir de ses nouvelles, & le jour d'après y revenant encore, il posa doucement sur son lit une lettre que nous trouvâmes quand il s'en fut allé: voici à peu près ce qu'elle contenoit.

BILLET.

JE suis arrivé trop tôt d'un jour pour le repos de ma vie, je vous ai vue, je ne suis plus libre, je vous ai adorée dans les horreurs de la mort, quelle beauté victorieuse, même dans la foiblesse! Ah! que les momens où je ne vous vois plus me semblent longs, votre mal afflige toute la nature, je crois voir la douleur que je sens dans tous les cœurs, je souffre plus que vous: pardonnez-moi, si je vous dis ma peine, ne vous offensez pas d'une passion à laquelle je joins un respect égal à celui que je dois au Ciel.

CLAUDE DE LORRAINE.

Descars se mit à sourire, après qu'elle m'eut lû ces paroles: voici un nouveau triomphe pour Caumont, me dit-elle: portez-lui cette lettre, ma chere Dorval, je lui en fais un sacrifice comme j'ai accoûtumé de le faire de pareilles choses. Elle ne fit pas d'attention davantage sur l'amour du Comte de Guise: je le fis sçavois à Caumont à qui je donnai sa lettre; il s'émut d'abord, mais

un moment après il se rendit tranquille par la connoissance qu'il avoit du caractère de Descars, & par l'honnêteté de son procedé.

Le Comte de Guise envoyoit tous les jours sçavoir de ses nouvelles, elle ne pouvoit refuser ses soins, mais elle observoit si curieusement son Ecuyer, qu'il connut bien qu'il ne lui seroit pas possible de laisser encore une lettre, de sorte qu'étant revenu une fois, quoiqu'il vît qu'on l'examinoit, il en posa une sur sa toilette. Descarts qui le remarqua, la prit froidement, & la lui rendant, reportez cette Lettre au Comte de Guise, lui dit-elle, & priez-le de ma part qu'il ne prenne plus la peine d'en écrire: j'en ai déja reçu une, elle suffit, je ne veux rien sçavoir de plus.

Le Comte de Guise fut frappé de douleur, quand son Ecuyer lui rendit cette réponse, & qu'il lui eut dit dans toutes ces circonstances tout ce qui s'étoit passé; il eut besoin, pour adoucir son chagrin, de suivre le Roi qui alla ce jour même voir Descars; vous croyez bien que Caumont y fut aussi: le Roi continua à y retourner tous les jours; comme il est galant & gai, il se plaisoit à être librement avec tant d'aimables personnes qui étoient tous les jours ensemble, & particuliérement avec Tallard qu'il aimoit fort, & à qui il avoit donné un nom d'amitié, il l'appelloit sa Grenouille. * La Duchesse d'Alençon & la Princesse Renée étoient aussi souvent dans la chambre de Descars.

Elle guérit cependant, & comme elle ne pouvoit encore s'aider de son bras; & qu'il eût été dangereux qu'elle l'eût remué, Caumont lui fit faire la plus galante écharpé du monde: elle étoit d'un tissu d'argent, dont les bordures étoient couleur de rose représentant des chifres, des

* Nom d'alliance. *Marot dans ses Epigrammes.*

arcs, des flêches, & des carquois: cette belle écharpe ne servit que d'un nouvel ornement à Descars, elle en fut si parée qu'étant chez la Reine qui lui avoit permis de suivre de la sorte Madame d'Alençon, tout le monde la loua, & l'on ne parla tout le jour que d'un ajustement si singulier pour une Dame. Les Amans de Descars ne manquerent pas de souhaiter cette précieuse écharpe, & le Comte de Guise lui dit qu'il l'acheteroit de la moitié de son sang. Caumont, plus amoureux que les autres, sentoit aussi un grand plaisir à penser qu'il l'auroit; & comme il sçavoit bien que Descars ne la lui refuseroit pas quand elle ne s'en serviroit plus, & qu'il vouloit la porter aux yeux de ses rivaux, & à ceux de toute la terre, il imagina pour cela un moyen qui le pût satisfaire en sauvant la gloire de sa maîtresse: il eut le tems, durant qu'elle s'en servoit, d'en commander une grande quantité de semblables au Marchand qui l'avoit faite, & qui étoit entierement à lui; & le jour même, que Descars quitta son écharpe, & qu'elle la lui eut donnée, il fut chez ce Marchand avec cinq ou six jeunes hommes de la Cour; &, faisant l'étonné de voir des écharpes semblables à celle qu'on avoit trouvé si agréable, ils en prirent chacun une, & allerent ainsi chez la Reine. D'abord, tous les Seigneus & le Comte de Guise en furent chercher, le Roi même en reçut une de la main de Madame de Château-Briant; & Caumont, se parant de celle que sa chere maîtresse avoit portée, étoit le plus fier & le plus satisfait de tous les Amans.

Mais, Princesse, c'étoit une chose rare, qui nous divertissoit extrémement, de voir toutes ces écharpes: quelquefois, Caumont, Descars, & moi, en mourions de rire; & un jour qu'il y avoit un monde extraordinaire chez Madame mere du Roi, cette Princesse, prévenant ce qu'elle

vouloit exprimer par un éclat de rire, ce seroit une plaisante chose, dit-elle, si l'écharpe qu'a portée Descars étoit parmi toutes ces écharpes, & que l'amant qu'elle auroit favorisé de cette faveur, les eût fait faire pour la cacher avec autant de discretion qu'elle le merite. Caumont pensa mourir à cette pensée de Madame d'Angoulême: Descars en rougit jusqu'à l'embarras; & ce qu'il y eut de rare, c'est que je rougis autant qu'elle: & Madame Renée prenant la parole d'une maniere brillante pour suivre la pensée de la Duchesse, Ce que vous dites, Madame, reprit-elle, est très ingenieusement imaginé. Cet amant, selon moi, auroit-là un plaisir qui surpasse tous les autres: &, voir porter sa livrée à ses rivaux & à toute la Cour, seroit une chose, qui sans doute ne seroit jamais arrivée. Je voudrois donc aussi, poursuivit la Duchesse d'Alençon, que cet Amant délicat fût present, & qu'il entendit ce qu'on vient de dire. Descars rougit encore, & me poussant pour répondre: Je crois, dis-je, Madame, qu'il n'y a d'heureux que le Marchand qui a vendu toutes ces belles écharpes: l'intérêt qu'il y a trouvé, est la seule chose qui nous les fait voir.

Le Comte de Guise s'approchant de Descars, Je suis persuadé, lui dit-il, que la belle d'Orval a raison. Si vôtre écharpe étoit ici, je la démêlerois parmi toutes les autres; & celui, qui auroit un si précieux ornement, ne le possederoit pas long-tems: si je l'avois donnée, reprit aigrement Descars, qui étoit déja en colere de tout ce qu'on disoit, on sçauroit la garder, & je ne craindrois pas de la voir passer en d'autres mains. Ce Prince fut blessé à son tour d'une repartie si piquante, & toutefois se rendant maître de lui dans un instant, Oüi, repliqua-t-il, je comprens qu'on ne laisse qu'avec la vie ce que vous avez donné.

C'eſt ainſi que Caumont étoit favoriſé d'une façon ſi ſecrete, ſans qu'on eût aucune connoiſſance de ſon bonheur. La Comteſſe de Guiſe, qui étoit une jeune & belle Princeſſe, avoit fait une aſſez grande amitié avec Deſcars, & elles étoient très-ſouvent enſemble. Le Comte de Guiſe étoit bien aiſe d'une union qui lui donnoit plus d'occaſion de voir l'aimable perſonne qu'il aimoit, qui, de ſon côté, ne le regardoit qu'avec une profonde indifférence. Caumont en étoit ſi perſuadé, qu'il n'avoit point d'ombrage de tout ce qui ſe paſſoit.

La Cour étoit à Paris, lorſque le Duc d'Albanie, frere du Roi d'Ecoſſe, y arriva. Cette Couronne avoit toujours été attachée à la France, & ce jeune Prince venoit renouveller les marques d'affection qu'on en avoit de tout tems reçues: il fut ébloui de tant de belles perſonnes qu'il vit; il avoit accoûtumé de dire galamment, qu'il ſeroit mal aiſé que ſon cœur pût faire un choix parmi tant d'objets qui n'avoient que trop de quoi plaire.

Je ne ſçai comment la choſe s'étoit faite; mais il y avoit quatre ou cinq jours qu'il étoit arrivé, qu'il n'avoit point encore vu Madame de Guiſe, ni Deſcars.

Un jour qu'il ſortoit de chez la Ducheſſe d'Alençon, que je ne nommerai plus que la Reine de Navarre, quoiqu'elle ne le fût pas alors, paſſant par un corridor, il entendit extrêmement rire, & voyant une porte entr'ouverte, il la pouſſa un peu, & apperçut dans une autre chambre deux belles perſonnes qu'il ne connoiſſoit pas, qui étoient fort gaies, & qui parurent ſurpriſes de le voir: il fit comme s'il ſe fût mépris, & les ſalua reſpectueuſement en ſe retirant; mais le peu de tems qu'il avoit eu pour les conſidérer, ne laiſſa pas de lui faire une grande impreſſion: il en parla à tout ce qu'il vit, &

comme il ne ſçavoit pas encore les routes du palais des Tournelles, il ne put faire comprendre qui elles pouvoient être, & dans quel appartement il les avoit vues.

Le ſoir, il ſe trouva chez la Reine Claude, & étant auprès du Comte de Guiſe & de pluſieurs courtiſans, il lui parloit de ces deux belles perſonnes. Ne les aviez-vous pas encore vues? lui demanda le Comte de Guiſe. Non, répondit-il, de tout ce que j'avois vu ici de beau, rien ne s'étoit offert diſtinctement, & je ne voyois encore, pour ainſi dire, qu'un mélange agréable; mais pour ces deux perſonnes, j'avoue qu'il n'en eſt pas de même, chacune me revient en particulier; je me ſouviens de la fraîcheur & de l'air animé de la plus blonde: & tous les charmes atrayans de ſa compagne ne me partiront jamais de l'eſprit: de ſorte, reprit le Comte de Guiſe, que vous êtes capable d'en aimer une des deux; & peut-être toutes les deux enſemble, pourſuivit la Roche du Maine: car franchement, de la façon qu'il nous les dépeint, on ſeroit bien empêché qui choiſir. Mon cœur a été ſi fort ému à leur rencontre, repartit le Duc d'Albanie, que je ſens que ſa deſtinée eſt marquée; je ſuis tout diſpoſé à aimer, ſans ſçavoir encore laquelle des deux j'aimerai: j'ai un ſi grand trouble dans l'ame, que je ne ſçaurois préciſément le repréſenter; je croi, que ce n'eſt que des diſpoſitions d'amour. Mais qui peuvent-elles être? diſoit le Comte de Guiſe, & lors il nommoit une partie des Dames: ils étoient dans la curioſité de ſçavoir quelles pouvoient être ces deux inconnues, quand la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit, & que Madame de Guiſe entra tenant Deſcars ſous le bras. Ah! les voilà, s'écria le Duc d'Albanie, en ſe tournant vers le Comte de Guiſe, qui rougit extraordinairement, en ſouriant toutefois: dites-moi, je

vous en conjure, qui elles ſont. La Roche du Maine fit un grand éclat de rire en s'approchant d'elles, & leur alla conter leur avanture : le Comte dit au Prince, que l'une étoit ſans contredit la plus belle perſonne de la Cour, & l'autre ſa femme; & qu'il la trouvoit bien glorieuſe d'avoir pu tenir un moment ſon cœur en ſuſpens auprès d'une telle concurrente. Je reſpecte la Comteſſe, reprit le Prince en riant : auſſi je n'irai pas plus avant, je me renferme dans l'admiration que je lui dois, je ne me hazarderai plus que pour celle qui a diſputé mes hommages.

Le Comte étoit frappé de cette avanture : il trouvoit quelque choſe de ſingulier, que, dans toute la Cour, le Duc d'Albanie n'eût trouvé à placer ſes inclinations, que dans ſa femme, ou dans ſa maîtreſſe; & il y avoit des momens où il étoit ſi inquiet, qu'il auroit preſque autant voulu qu'il eût aimé la Comteſſe que Deſcars : la vertu de cette Princeſſe, & l'amour qu'elle lui portoit l'euſſent raſſuré; mais tout le piquoit en Deſcars, il la croyoit inſenſible juſqu'à cette heure, il voyoit que le Duc n'étoit que trop bien fait pour la toucher, ſon rang, & les deſſeins qu'il pouvoit prendre, tout étoit bien capable de l'alarmer.

Il ſortit de ce premier embarras avec beaucoup de galanterie, il leur préſenta le Duc en leur racontant l'effet qu'avoient produit leurs charmes : la Comteſſe de Guiſe l'aſſura par un regard, qu'une telle conquête ne lui ôteroit jamais rien : auſſi en céda-t-elle d'abord toute la gloire à Deſcars, qui lui répondit avec modeſtie, qu'elle n'avoit pas accoûtumé de lui rien diſputer. Cette converſation fut vive, tout fut gai juſqu'au Comte de Guiſe, qui ſe remit aſſez promtement de ſon premier embarras. La Roche du Maine portoit ſon eſprit enjoué par-tout, il

plaisoit naturellement au Duc d'Albanie, qui, après qu'il eut quitté les Dames, le voyant rire avec deux ou trois jeunes Seigneurs, s'approcha de lui pour être de leur conversation. Seigneur, lui dit-il, je ne puis m'empêcher de trouver fort plaisant, que vous choisissiez le Comte de Guise, pour lui dire que vous allez être amoureux de sa maîtresse, ou de sa femme; car, cette belle personne, qui se nomme Descars, en est passionnément aimée: le Prince rit, aussi-bien que la Roche du Maine, de ce qu'il avoit fait, & continuant d'un air peu sérieux, nous partagerons le différend, dit-il, je lui laisserai Madame de Guise, & j'adresserai mes adorations à Descars.

En effet, belle Alphonsine, il s'en tint à ce choix, que son cœur avoit déja fait, il ne songea pas un moment à la femme du Comte de Guise, & il donna toutes ses pensées les plus passionnées à Descars.

Dans peu, l'amour de ce Prince devint très-violent, il ne le cacha, ni à Descars, ni à personne, il l'accompagna de toute la galanterie imaginable: le Comte de Guise craignit un rival si redoutable, & il vint ensuite à le haïr; le Duc d'Albanie s'en apperçut, il avoit fait une amitié assez particuliere avec le Seigneur de Caumont, qui sçachant tous les avantages qu'il avoit sur lui dans le cœur de Descars, l'eût aimé, si l'on pouvoit aimer en pareil cas; mais ce qu'il y a de certain, il l'estimoit & vivoit parfaitement bien avec lui.

Je ne comprens pas le Comte de Guise, lui disoit un jour le Duc d'Albanie, il ne sçauroit me souffrir depuis que j'aime la belle personne à qui il a donné son cœur: quel caprice! il est marié, que peut-il prétendre qui ne soit offensant pour elle? Je ne suis point comme lui, toute ma peine, si j'avois cent rivaux, seroit celle que j'au-

rois à les vouloir tous surmonter en mérite, comme je les passerois en amour: j'espérerois toujours tant que je n'en verrois pas un plus heureux que les autres: & si j'avois la douleur de remarquer qu'elle eût fait un choix, je crois que je le respecterois, & que je ne le haïrois pas. Je ne sçais, lui repliqua Caumont en riant, s'il y a autant de l'Amant en ce que vous dites, qu'il y a de l'honnête-homme peu sensible; je comprens; qu'on peut ne pas haïr un rival qui n'est pas aimé, mais je soutiens qu'on ne peut aimer celui qui le seroit. Il faut, reprit le Duc d'Albanie, que je n'aie jamais goûté la douceur d'être aimé, puisque j'ai un sentiment que vous trouvez si particulier; mais encore une fois, j'aime d'une certaine maniere, que je ne croi pas possible que je puisse jamais être opposé à ce que voudroit ma maîtresse: je serois sans doute affligé de n'avoir pas la préférence, mais si elle me donnoit des marques d'estime, & que mon rival fût digne de ses bontés, je crois que je serois capable de ne les persécuter, ni l'un ni l'autre.

Vous croyez connoître, par ce que je vous dis, le Duc d'Albanie pour être d'un caractere peu animé, & dont les passions ne sont pas bien vives; désabusez-vous, il a aimé Descars de la maniere la plus véritable & la plus fidele, mais je suis persuadée, qu'il y a dans son amour plus de tendresse & de respect, que d'impétuosité & d'ardeur.

Son amour n'étoit pas un secret, il en avoit parlé mille fois; toutes ses actions, tant de fêtes galantes qu'il donnoit, tout ce qu'il faisoit l'avoient fait éclater: le Roi n'étoit pas fâché que ce jeune Prince eût pris cet engagement il s'attachoit par-là d'une maniere plus forte à ses intérêts, aussi le favorisoit-il en tout ce qu'il imaginoit.

Descars avoit les sentimens trop délicats, pour

n'être pas bleſſée des marques d'un amour ſi éclatant. Elle s'en plaignoit avec ſon cher Caumont, d'une maniere à lui ôter toutes ſes craintes. Je me trouve bien importunée de tout ce que fait le Duc d'Albanie, lui diſoit-elle : faut-il qu'il ait le privilege de me dire publiquement ſes penſées, tandis que les vôtres ne s'expliquent qu'en ſecret?

Je ſerois bien malheureux, lui répondit-il, ſi la perſévérance de vos charmantes bontés ne me raſſuroit entiérement: je tire ma gloire de ce qui feroit le ſupplice d'un autre, je vois avec un plaiſir ſenſible & délicat, que tous les effets que produit votre beauté vous affligent, chaque Amant qu'elle vous donne eſt une victime que vous ſacrifiez à mon tendre amour. Ah! ma belle maîtreſſe, que je me trouve heureux! Mon triomphe, pour être ſecret, n'en eſt que plus précieux; qui fut jamais dans un état ſi plein de bonheur que moi? Quel autre Amant eut jamais une deſtinée ſi déſirable?

Elle me devient tous les jours plus chere, lui repartit-elle, ma conſtance ne me coûte que du plaiſir; je vous ſacrifierois d'une maniere auſſi naturelle tous les Rois de la terre; & quand je lis dans vos yeux la ſatisfaction de votre cœur, je ne puis aſſez remercier l'amour de m'avoir donné un cœur ſi fidele, & dont je ſens ſi bien que je regle tous les mouvemens.

Mon ſort eſt bien glorieux, repliqua Caumont, & il ſeroit bien envié ſi on le connoiſſoit; mais quelque cher que me ſoit un pareil myſtere avec vous, je voudrois bien que nos Parens vouluſſent le finir, & que par le bonheur le plus déſiré ils me miſſent en état de faire éclater mes tranſports aux yeux de toute la terre. Deſcars ſe trouvoit de ſon ſentiment, & lui faiſoit bien voir qu'elle auroit voulu, comme lui, qu'ils n'euſſent pas différé une choſe qu'ils avoient dès ſi longtems arrêtée.

Caumont étoit le plus aimable de tous les hommes, il ne faut pas s'étonner s'il fut si tendrement aimé, sa personne étoit très agréable, il avoit l'air extraordinairement noble, il étoit fait pour l'amour, aussi s'y donnoit-il tout entier, plein de dévoûement, de soins, de complaisance; son esprit étoit excellent, il en avoit autant qu'on en peut avoir, mais de cet esprit facile, aisé, amusant, & la plus aimable humeur que j'aie de ma vie connue. Que vous puis-je dire d'un homme dont la mémoire me sera toujours chere? Il méritoit bien tous les sacrifices qu'on lui faisoit.

Descars, qui ne pouvoit souffrir les témoignages d'amour que lui donnoit le Duc d'Albanie, accompagnés de tant d'éclats, les recevoit souvent par les ordres du Roi.

Un jour que le Duc donnoit un bal chez lui, à la Reine, & à toute la Cour, elle s'y trouva, ne le pouvant éviter; mais ma compagne y fut sans aucune parure, tandis que toutes les Dames y brilloient de tous les ornemens, & d'une quantité extraordinaire de pierreries: tout le monde se récria sur sa négligence, elle n'avoit qu'un diamant dans ses cheveux, elle l'avoit mis parce qu'il venoit de Caumont, encore l'ôta-t-elle, & l'ajoûta à tant d'autres qui étoient dans la coëffure de la Ducheſſe d'Estouteville: je vous assure, lui disoit Tallard, qu'il y a beaucoup d'orgueil sous ce faux air de modestie que vous nous montrez aujourd'hui, jamais vous n'avez été plus belle; &, s'appercevant que le Roi se fâchoit du peu d'art qu'elle avoit mis à sa parure, ah! Sire, lui disoit Tallard, ne la grondez pas, voyez ses yeux, ils ont plus d'éclat que tous nos diamans, & je suis assurée que le Duc d'Albanie n'en sentira pas moins leur pouvoir. Comme elle disoit cela, ce Prince s'avança, & se récria sur l'ajustement de Descars. Tallard se prit à rire,

il veut dire ſa beauté, reprit-elle : hé bien, Sire, ne vous l'avois-je pas dit, il ne voit rien hors de-là. En effet, le Prince avoua qu'elle l'avoit frappé par elle-même, & qu'il auroit juré qu'elle étoit couverte de pierreries. Ce n'eſt pas la premiere fois que l'amour a fait voir les objets bien différens de ce qu'ils ſont.

Un matin que le Duc d'Albanie étoit allé dans la chambre de Caumont, il étoit paſſé dans celle de Lautrec qui étoit tout auprès de la ſienne : on le dit au Prince, & il ſe diſpoſoit à y aller, quand voyant la porte d'un petit cabinet entre-ouverte, il y entra ; c'étoit le dépoſitaire des ſecrets de ce fidele Amant, il étoit d'une propreté non-pareille : le Prince apperçut ſur une table un petit mirthe tout couvert de rubans couleur de roſe dans une petite caiſſe d'un bois précieux ; il y avoit aux quatre faces des mignatures dans des cartouches d'or ciselé.

La premiere étoit un petit amour, qui attiſoit un feu ſur un Autel, & avec une de ſes aîles qu'il étendoit, il ſembloit le cacher au ſoleil, voulant repréſenter par-là le monde.

Dans le ſecond tableau, il y avoit deux cœurs qui paroiſſoient être dans une niche, & une eſpece de paliſſade les ſembloit dérober encore aux yeux du ſoleil : elle étoit compoſée de branches de myrthe, d'arcs, de fléches, de flambeaux, de chaînes ; voulant exprimer, que l'union de ces cœurs ſe cachoit, avec ce qui eſt même propre à l'amour.

Le troiſieme tableau repréſentoit deux tourterelles, qui ſe becquetoient ſous un feuillage ſombre, tandis que d'autres oiſeaux ſe faiſoient la guerre, & ſe battoient à la vue de ſoleil.

On voyoit dans le quatrieme tableau deux palmiers qui ſe joignoient dans une ſituation de paſſage, où ils étoient abſolument à l'abri du ſoleil.

Le Duc d'Albanie conſidéra avec plaiſir tout

ces jolis deſſeins d'un amour myſtérieux, il jugea que Caumont deſtinoit cet agréable mirthe à quelque galanterie : il s'aprêtoit à lui en faire la guerre, quand baiſſant ſes yeux ſur la table, il vit un papier déplié & écrit, il crut que c'étoit le billet qui devoit accompagner cet ingénieux préſent; il fut pourtant ſurpris quand de plus près il diſcerna que ce n'étoit pas de l'écriture de Caumont, & de connoître enfin par la lecture qu'il en fit, que c'étoit une femme qui avoit envoyé tout cela à Caumont : voici ce que ce papier contenoit.

LE MYRTHE.

JE viens tout fraichement du Jardin de Vénus,
Pour te dire exprès mon Hiſtoire
Par des événemens qui te ſont inconnus,
J'en vais conſacrer la mémoire
Aprens mon ſort, Amant heureux.
Vénus, qui m'éleva par des ſoins digne d'elle,
Me dit un jour, croiſſez arbre amoureux,
Ne puiſſiez-vous ſervir qu'à couronner les feux
D'un amant empreſſé, diſcret, tendre, & fidele.
Entre mille beautés qui me faiſoient la cour,
Une Nymphe, qui me ſçût plaire,
Me diſoit fort ſouvent, croiſſez arbre d'amour.
Vous me ſerez un jour peut-être néceſſaire.
De ſes brûlans ſoupirs, qui m'échauffoient le ſein,
Je prenois plus de force encore ;
Ses larmes quelquefois qui couloient ſur ſon teint
M'égayoient ainſi qu'au matin
Fait la fraicheur de la vermeille aurore.
Je liſois dans ſes yeux, je voyois ſes deſirs,
Souvent elle en parut charmée,
Elle me deſtinoit aux éternels plaiſirs
De celui qui l'auroit un jour le mieux aimée.
Allez, dit-elle enfin, allez, Myrthe charmant,
Allez trouver Mirtil, couronnez ſa conſtance,
Il eſt bien juſte, après un long tourment,
Que vous faſſiez, par mon conſentement,
Son bonheur & ſa récompenſe.

Le Duc relut ces vers trois ou quatre fois & ſans s'en peuvoir empêcher, il conſidéra cette écriture avec une grande attention. Vous jugez bien, Princeſſe, qu'elle étoit de Deſcars: elle avoit envoyé ce Myrthe charmant à Caumont le jour de devant, qui étoit celui de ſa fête: cet Amant avoit toujours la clef de ce cabinet dans ſa poche, & hormis Lautrec, perſonne n'y entroit: il ſe reſſouvint tout d'un coup qu'il l'avoit laiſſé ouvert, il courut pour le fermer, & il fut étrangement ſurpris d'y trouver le Duc d'Albanie, & de lui voir dans les mains les vers de ſa chere maîtreſſe: il rougit d'abord, & ſe remettant avec une merveilleuſe promptitude, ah! Seigneur, lui dit-il, en lui prenant ce papier, mon imprudence me fait commettre une eſpece de trahiſon; car enfin, pourſuivit-il en riant, vous voilà, auſſi-bien que moi dans le même ſecret: on m'a chargé de faire porter toutes ces choſes, continua-t-il, en montrant le Myrthe & les vers, chez un Amant heureux. Quoi! ce n'eſt pas pour vous, interrompit le Prince avec quelque précipitation. Pour moi! s'écria-t-il, avec beaucoup d'adreſſe, ah! Seigneur, à vous parler avec ſincérité, je ne me ſens pas capable de mériter une pareille fortune.

Il dit ces paroles d'un air ſi libre, qu'elles perſuaderent le Prince. Mais comment donc avez-vous toutes ces aimables choſes, reprit-il? La belle perſonne, qui les a ſi ingénieuſement imaginées, lui répondit Caumont, m'a prié de les faire donner adroitement à celui pour qui elles ſont, & je ſuis occupé depuis une heure à ſonger comment j'exécuterai ma commiſſion: mais, Seigneur, je vous ſupplie de ne parler jamais de ce que mon indiſcrétion vous a fait voir, je ſerois au déſeſpoir, ſi c'étoit un autre que vous qui eût la connoiſſance d'une partie de ce ſecret; car de l'humeur dont eſt la belle perſonne qui aime avec tant de délicateſſe, elle ne me pardonneroit ja-

mais, si elle sçavoit maintenant ce qui s'est passé, & elle seroit capable d'en mourir de douleur. Je vous promets de n'en parler jamais, repartit le Prince; mais, que je trouve que le sort de cet Amant est heureux! J'en suis encore mieux persuadé que vous, reprenoit Caumont, je vois son bonheur tous les jours. Mais qui peut-il être? disoit le Duc d'Albanie, & faisant quelques pas: comme ce cabinet n'étoit pas grand, il s'arrêtoit & touchoit tout ce qu'il y avoit, ce qui donnoit une grande inquiétude à Caumont, parce que le portrait de Descars y étoit en plusieurs endroits caché sous des glaces couliſſes: il étoit entr'autres derriere le portrait de la Reine de Navarre, & peint de l'autre côté du même cuivre.

Que la sœur du Roi est bien peinte-là, s'écria le Duc d'Albanie en portant la main à ce portrait, qui étoit assez petit pour le prendre; elle est bien mieux dans celui-ci, repartit Caumont, en l'arrachant de-là, & lui en faisant considérer un plus grand: ce n'est qu'une copie, & celui-ci est un original; & il lui soutint que rien n'égaloit celui de la Princesse Renée, qui étoit dans la chambre, & ainsi il l'ôta de ce fatal cabinet.

Il exigea encore du Prince de nouvelles assurances de fidélité, &, en effet, il lui tint parole, & ne dit pas un mot d'une si galante avanture, & qui lui donnoit tant de curiosité. Caumont, qui n'avois rien de caché pour Descars, l'en avertit, afin qu'elle se tint préparée en cas qu'elle en entendit parler.

Un jour que le Connétable amenoit Caumont à Paris, nous étions ici: il la pria le matin chez la Reine de ne paroître point ce soir-là à la Cour, parce qu'il n'y seroit pas. Descars lui promit aisément, & en effet, elle se mit en état de ne plus sortir, & elle & moi nous nous amusâmes tout le jour à cent choses différentes; mais, ce n'étoit pas sans parler de Caumont & de Lautrec.

Sur

Sur le soir, son tailleur arriva qui lui portoit le plus galant habit du monde, elle étoit jeune, une envie de jeune personne lui prit tout d'un coup de le mettre, elle rajusta sa coëffure, mit bien de l'essence à ses beaux cheveux, & s'habilla. Quand elle fut ainsi, elle eut encore envie d'aller au souper, & de se faire voir; elle se souvenoit bien de ce que son Amant lui avoit demandé; mais après tout, elle ne crut pas faire un grand crime, & en m'en parlant, je ne sçavois pas que j'aurois un habit neuf, me disoit elle en riant; je lui demanderai pardon demain dès que je le verrai.

Nous fûmes ensemble chez la Reine. Descars étoit si belle, qu'elle éblouit tout le monde; je lui en faisois la guerre, & je lui voulois persuader que tout ce qu'on lui disoit étoit autant d'offenses pour Caumont. Elle me répondit qu'on ne parloit pas à elle, que toutes ces douceurs ne s'adressoient qu'à son habit, elle étoit fort gaie & fort brillante, répondant vivement à tout ce qu'on lui disoit; &, lorsqu'elle ne songeoit à rien moins qu'à la présence de Caumont, elle le vit tout d'un coup devant ses yeux, d'un air chagrin & froid, pour la premiere fois de sa vie: jamais surprise ne fut égale à celle de ma compagne; elle rougit depuis la tête jusqu'aux pieds, comme s'il l'eût surprise dans une faute effroyable, & oubliant toutes les considérations qu'elle avoit observées jusqu'alors, elle s'avança promptement vers lui, l'abordant les mains jointes & le corps penché en la posture d'une vraie suppliante qui demande grace: pardonnez-moi, lui dit-elle, d'un air tendre & passionné; c'est ce vilain habit qui m'a fait manquer à ce que je vous avois promis. Leur action eût indubitablement fait connoître leurs sentimens, si je ne me fusse approchée d'eux, & ne les eusse éloignés du reste du monde. Quoi! lui dit-il, tournant la tête sans vouloir la regarder, & la regardant pourtant, c'est la tendre Descars, qui

manque à toutes les regles de l'amour ſenſible! Mon cher Amant, reprenoit-elle, pardonnez-moi, je m'avoue coupable, je ſuis très-coupable. Etoit ce pour le Comte de Guiſe, reprit-il, que vous aviez mis tout cet ajuſtement? Je n'ai jamais eu que de l'indifférence pour le Comte de Guiſe, repliqua-t-elle; &, pour le Duc d'Albanie; vous devez vous reſſouvenir de la maniere dont je fus a ſon bal. Mais pour qui donc toute cette parure, interrompit-il? Je n'étois pas ici, & je n'y devois pas être, une envie d'une jeuneſſe étourdie, reprit-elle, m'a fait mettre cet habit, ou plutôt un inſtinct ſecret m'a portée à me parer puiſque vous deviez revenir: je devois garder tout cela pour vous, &, puiſque je vous revois, recevez-le, & redonnez-moi un air qui me ſatisfaſſe.

Caumont réſiſta encore, & comme elle étoit touchée de voir une maniere à laquelle elle n'étoit pas accoutumée, je me rangeai de ſon côté contre Caumont, qui lui demanda enſuite pardon de ce qu'il s'étoit fâché. C'eſt la premiere & la ſeule fois de leur vie, qu'ils ont eu une eſpece de petite querelle.

Les démêlés de Madame Mere du Roi, & du Connétable, furent pouſſés ſi loin, & produiſirent tant d'aigreur de part & d'autre, que ce Prince quitta la Cour, & ſe retira à Chantelle; Lautrec eut auſſi ordre d'aller en Italie, & Caumont fut obligé par ſon emploi d'y aller auſſi: la Reine de Navarre jugea à propos d'éviter la préſence irritée de ſa mere, elle fut paſſer quelque temps à la campagne. Deſcars & moi fûmes ainſi ſéparées, & nous n'eûmes plus la conſolation de nous parler de nos ſecrets: cette abſence de ſon Amant, & celle de ſon amie, l'affligerent extraordinairement, elle apprehendoit les périls où il ſe pouvoit rencontrer; ſa belle humeur devint plus ſombre, elle fuyoit ſouvent

la compagnie, & l'on remarqua qu'elle étoit rêveuse.

La premiere fois que la Princesse Renée vint voir la Reine, j'eus le chagrin de n'être pas de ce petit voyage, parce que la Régente, pleine du malheur de sa passion & de ses chagrins, voulut que je demeurasse auprès d'elle, elle me demanda à la Princesse, qui eut la complaisance qu'elle desiroit.

Descars avoit reçu des nouvelles de son Amant qui la jetterent dans de grandes inquiétudes, & la Princesse Renée ayant remarqué qu'elle ne l'avoit point vue de tout le jour, en parloit à la Reine, & à Madame de Sancerre, en se promenant toutes trois. Je la trouve mélancolique, poursuivit-elle: seroit-ce qu'enfin son cœur seroit touché? Elle a peut-être appris quelque chose de sa famille qui l'afflige, reprit la Reine. Non, dit Madame de Sancerre, il paroit un air trop tendre dans son abattement; je croirois comme la Princesse, que son cœur seroit touché: ce ne peut pas être pour le Comte de Guise, repartit la Reine, elle est trop sage pour aimer un homme dont les engagemens sont ailleurs; &, pour le Duc d'Albanie, elle n'auroit pas tant de tristesse: je croi qu'elle n'ignore pas ses desseins; il m'en a parlé; & il ne tiendra qu'à elle d'être une des plus grandes Dames du monde; il a effectivement résolu de l'épouser, & je ne croi pas qu'elle refuse un parti si élevé.

Comme elles alloient ainsi s'entretenant de la fortune de ma compagne, elles l'apperçurent de loin qui suivoit le bord d'un petit ruisseau, & qui se coucha à terre entre quatre sycomores que le même ruisseau traversoit, il y en avoit deux plantés de chaque côté, & cet endroit ainsi écarté étoit également solitaire & agréable.

Les Princesses firent un assez long détour pour s'y rendre, elles trouverent Descars couchée com-

me je l'ai dit; elle avoit auprès d'elle un porte-lettre ouvert, d'où elle ôtoit des papiers, qu'elle lisoit; elle avoit aussi des tablettes où elle écrivoit quelquefois, elle tira bien des petits bijoux de ses poches, & tout cela avec une si grande application, qu'elle n'avoit garde de voir les Princesses qui étoient à un pas d'elle: ensuite elle ôta de son sein un portrait qu'elle considéra avec autant d'attention, que si ç'eut été la premiere fois qu'elle l'eût vu, après quoi elle y porta la bouche dessus avec une ardeur qui surprit les Princesses, & elle laissa tomber quelques larmes.

La fille de Louis XII. se baissa; & prenant le porte-lettre, il faut en sçavoir davantage, ma chere Descars, lui dit-elle; ce ne sera pas par force pourtant, continua-t-elle, en l'embrassant & se mettant auprès d'elle, mais ce sera de bonne volonté. Vous sçavez comme nous vous aimons, poursuivit la Reine, en s'asseyant auprès d'elle, aussi-bien que la Comtesse de Sancerre; ainsi vous ne pouvez trouver des amies plus tendres ni plus fideles, pour recevoir & pour garder votre secret. Descars étoit si étonnée, que je ne vous la puis répresenter, elle n'avoit pas eu le tems de se lever, & tout ce qu'elle avoit ôté de ses poches étoit épars autour d'elle.

L'action des Princesses lui mit un incarnat sur les joues, qui n'en fut point déplacé de tout le reste du jour: elle pencha son corps vers la Reine, & vers la Princesse, d'un air modeste & timide; vous me commandez de vous dire ma foiblesse, leur dit-elle, il faut vous avouer des sentimens que mon cœur a pris, & qui ne finiront qu'avec ma vie; ensuite: elle garda un long silence, la Princesse Renée, impatiente de le voir finir; c'est donc pour le Duc d'Albanie? lui dit-elle, en songeant à ce que la Reine venoit de lui dire.

Non, reprit froidement Descars, l'ambition ne

ſçauroit toucher une ame dont l'amour s'eſt emparé preſque dès le moment de ma naiſſance, & par ce peu de mots, la curioſité des Princeſſes ayant augmenté, Deſcars leur conta exactement tout ce que je viens de vous dire, leur montra la copie des articles de ſon mariage arrêté dès ſon enfance avec le Seigneur de Caumont, qu'elle portoit toujours ſur elle, car jamais perſonne n'aima avec tant de délicateſſe & de bonne foi: les Princeſſes approuverent une ſi louable affection, que leurs parens avoient ſi bien autoriſée, & qu'ils conſervoient avec tant de fidélité; elles lui promirent, qu'elles ne ſeroient pas moins ſecretes, quoiqu'elles la ſçuſſent, ſur-tout elles ne purent lui refuſer leur admiration ſur les ſentimens indifférens qu'elle avoit pour la grandeur du Duc d'Albanie.

La Reine de Navarre eſtimoit extrémement Caumont, elle lui avoit fait l'honneur de le mettre au rang de ſes amis, elle s'étonnoit de ne s'être pas apperçue de cette affection, elle la trouvoit ſi bien aſſortie & ſi raiſonnable, qu'elle proteſta à Deſcars, qu'elle feroit tout ce qui dépendroit d'elle pour les rendre bientôt heureux; que ce ne pouroit être pourtant qu'après que le Roi ſeroit de retour d'Italie, elle lui dit qu'elle vouloit en écrire à Caumont dès le ſoir même, & qu'elle lui recommanderoit de ne s'alarmer point de ce que ſon ſecret étoit entre tant de perſonnes, puiſqu'il n'étoit ſçu que par ſes amies.

La Princeſſe Renée, que cette avanture avoit réjoüie, lui écrivit auſſi, mais ce fut dans un autre ſtile: voici ſa lettre.

LETTRE.

Dans ce vaſte jardin, la divine Caſſandre
A fait entendre ſes clameurs,
Elle ſoûpire d'un air tendre,
Elle verſe pour toi des pleurs.

Ciel ! il eſt donc parti, cet Amant que j'adore?
Dit-elle, je ne le vois plus,
Je ne le verrai point encore,
Mes cris pour l'appeller ſont des cris ſuperflus.
Hélas ! impitoyable gloire,
Vous l'arrachez d'entre mes bras.
Mais, il ſera toujours préſent à ma mémoire,
Vos efforts impuiſſans ne l'en chaſſeront pas.
En vain l'abſence me tourmente,
Et quoiqu'elle m'ait tout ôté,
Le cœur d'une fidele Amante
Peut ſurmonter ſa cruauté.
Oui, quoi que je ſouffre de peine,
Je te conſerverai ma foi,
Je vis par ce que je ſuis tienne,
Je ne puis vivre que pour toi.
Là, ſe livrant à la tendreſſe.
De ſon aimable ſein elle tire un portrait,
Elle lui fait une careſſe.
Devine & ſens ce qu'elle fait.
Cette careſſe eſt précieuſe,
Elle lui donna un doux baiſer.
Toi, dans cette careſſe heureuſe,
Sens-tu ton tourment s'apaiſer?
L'Inſtinct, l'amour n'ont-ils rien à te dire?
Ton cœur dans ces heureux momens,
N'a-t-il pas tout ce que deſire
Le plus ſenſible des Amans?
Tu me diras ici peut-être,
Que, pour être bien ſatisfait,
Tu deſirerois pouvoir être
A la place de ton portrait.

Je ne puis vous exprimer la ſurpriſe de Caumont, quand il eut ouvert ſon paquet, & qu'il trouva toutes ces lettres: vous pouvez vous le figurer. Madame de Sancerre lui écrivoit auſſi, mais, il ne fut pas fâché que des perſonnes qu'il connoiſſoit ſi bien, & qu'il honoroit ſi parfaite-

ment, fuſſent dans un ſecret qui lui étoit ſi précieux & ſi cher.

Il crut même que ce ſeroit un moyen pour diminuer ou pour adoucir les chagrins que ſon abſence cauſoit à ſa chere maîtreſſe; par l'amitié qu'il ſçavoit bien qu'elles avoient pour elle.

Enfin, la Reine ſe rendit à la Cour. Deſcars me conta tout ce que je vous dis, & nous fûmes ravies de nous revoir. La rebellion du Connétable arriva; le Roi fut en Italie, & perdit la malheureuſe bataille qui lui coûta la liberté.

Caumont & Lautrec ſe rendirent comme les autres Seigneurs auprès de la Régente, & le Duc d'Albanie, & le Comte de Guiſe, plus empreſſés qu'ils ne l'avoient jamais été, auprès de Deſcars: le Roi tomba malade comme vous le ſçavez, & manda en Eſpagne la Princeſſe ſa ſœur; elle partit pour l'aller trouver, Deſcars la ſuivit. Caumont & elle ſe dirent un adieu tendre & touchant; & dans le moment même qu'elle montoit dans le chariot de la Reine, un Ecuyer du Comte de Guiſe lui donna une lettre qu'elle prit froidement, en faiſant ſigne à Caumont, pour lui marquer le peu de ſatisfaction qu'elle en avoit.

Vous ſçavez auſſi-bien que moi, belle Princeſſe, ce qui ſe paſſa en Eſpagne, & que le jeune Duc de l'Infantade fut extrémement amoureux de Deſcars, auſſi-bien que Moncade, Général de la Mer; & comme ils croyoient tous deux, que l'Empereur épouſeroit la ſœur du Roi, chacun n'oublia rien en ſon particulier, pour obtenir les bonnes graces de ſa maîtreſſe; vous ſçavez auſſi qu'il ſe paſſa mille avantures plaiſantes; mais je reviens au retour de la Reine.

Lautrec & Caumont ſe trouverent avec Clermont de Lodeve, quand il la fut recevoir ſur la frontiere, & la conduiſirent à Bayonne, où étoit la mere du Roi & la fille de Louis XII. Le Duc d'Albanie s'y trouva, plus plein de ſa paſſion

qu'il ne l'avoit jamais été, & comme Madame la Régente favorisoit tout ce qui étoit utile au Roi, & qu'elle sçavoit bien qu'elle ne lui pouvoit conserver assez d'amis, elle se déclara hautement pour lui, & vit avec un grand plaisir qu'il vouloit prendre une femme en France: elle écrivit au pere de Descars, qui se rendit en diligence auprès d'elle, il fut ébloui de la proposition qu'on lui faisoit, il devoit garder des mesures pour l'engagement qu'il avoit pris, & qui duroit toujours avec le pere de Caumont; il étoit à la Cour, il fut le trouver, & le conjura, au nom de leur ancienne amitié, de consentir à l'élévation de sa fille. Ce vieux Seigneur, qui avoit une probité dont on ne faisoit plus d'usage, fut épouvanté des sentimens de Descars, & le regardant avec une froideur étonnante; je romps tous les nœuds qui devoient unir nos familles, lui dit-il; rien n'étoit capable, que vous-même, de me faire manquer à nos promesses: mon fils trouvera assez de partis; & si je ne lui donne pas une Princesse d'Ecosse, il ne sera pas moins heureux sans un si grand mariage: je plains votre fille, peut-être qu'elle n'a pas tant d'ambition que vous en avez, je l'ai connue vertueuse, c'est ce qui me fait regreter qu'elle ne soit pas unie à mon fils, je l'ai trouvée par son mérite digne d'être ma fille.

Descars, ainsi dégagé, alla trouver la Régente, & lui dit qu'elle pouvoit disposer de sa fille: elle fit avertir le Duc d'Albanie, qui fut comblé de satisfaction: il la témoigna à la belle Descars avec toute la passion imaginable; elle avoit reçu les ordres de son pere, pour ne songer plus à Caumont, & pour s'apprêter à recevoir, comme elle le devoit, l'honneur que le Duc lui faisoit: la chose se tint secrete, jusqu'à ce que celui que le Prince avoit envoyé en Ecosse chercher le consentement du Roi son frere, fût arrivé.

Mais

Mais le vieux Seigneur de Caumont, dont la fierté étoit extraordinaire, ne pouvoit souffrir des manquemens qu'il croyoit positivement toucher à l'honneur, il désaprouvoit le procedé de Descars, & piqué d'une conduite qu'il condamnoit si fort, il voulut le prévenir, & voyant que le mariage d'Ecosse ne se disoit encore qu'en secret, il conclut celui de son fils avec Madame d'Albret que vous voyez ici, qui étoit lors fille; c'étoit le plus grand parti du Royaume. On sçût donc à la Cour, que ce mariage s'alloit faire dans quatre jours, qui étoit le lendemain de l'arrivée du Roi, & qu'on le différoit jusqu'à ce tems par respect pour lui.

C'est ici où il faut que vous conceviez toute la douleur imaginable dans les cœurs de la pauvre Descars, & de l'infortuné Caumont: je ne me sens pas capable de vous la représenter, ils gémirent, ils pleurerent, & ils eurent la consolation de pleurer & de gémir ensemble. Croyez-vous qu'ils voulussent obéïr à leurs peres? Non, ils se jurerent de ne s'abandonner jamais. Quoi! ma chere Maîtresse, lui disoit son malheureux Amant, vous mépriſez pour moi tout ce que la fortune vous offre & vaux-je tout ce que vous quittez? Et qu'est-ce que je quitte, s'écrioit-elle, une chimere de grandeur? Si je vous perdois, grand Dieu! ne seroit-ce pas perdre les véritables biens, tout ce que je puis perdre au monde de plus sensible?

Je n'aurois jamais fait, si je vous redisois tout ce qu'ils se dirent de tendre, de grand, & de généreux, ils résolurent en ma présence de ne donner pas à connoître leurs sentimens; & quand Caumont sçut, que son pere avoit arrêté son mariage, il convint avec Descars que, pour la voir autant qu'il pourroit, il ne partiroit que le lendemain de l'arrivée du Roi, qui étoit celui qu'on destinoit à ses nôces; & Descars lui promit, que,

dès que l'Envoyé du Prince ſeroit revenu d'Ecoſſe, elle ſe mettroit dans un Couvent; cependant toute la Cour croyoit le mariage de Caumont.

La Princeſſe Renée, qui étoit allée prendre l'air à une petite maiſon de campagne, parce qu'elle étoit un peu incommodée, & qui ſçachant que le Duc d'Albanie devoit épouſer Descars, trouvoit que le pere de Caumont avoit fait prudemment, de vouloir marier ſon fils à une ſi grande héritiere, ne put ſe refuſer le plaiſir de dire à Caumont ſon avis ſur ſon mariage: elle ſçavoit qu'il ne connoiſſoit point celle qu'on lui deſtinoit, elle fit donc écrire ces vers par une autre main que la ſienne, & les envoya le lendemain par un homme inconnu à Caumont, ſans dire de quelle part il venoit: il ouvrit froidement ce papier, & il lut ceci en rougiſſant plus d'une fois.

VERS.

TRiſte Hymen, que voulez-vous faire?
Unirez-vous deux cœurs qu'Amour n'a point touchés?
Que ferez vous ſans lui de tout votre myſtere?
Les deux Epoux ſeront bien empêchés.
Triſte Hymen, que voulez-vous faire?
Les langueurs, les chagrins, & ſur-tout les dégouts,
Sont les uniques fruits, qui vont naître de vous.
L'Amour, le tendre Amour? vous eſt ici contraire,
Triſte Hymen, que voulez-vous faire?
Privé de vos plus doux appas,
Sans ris, ſans jeux, & ſans ébats,
Où l'amour eſt tout en colere,
Triſte Hymen, que voulez-vous faire?
Je parle à vous cœur de l'Epoux,
Cœur qu'Amour avoit fait uniquement pour plaire,
Cœur traverſé d'un trait ſi doux,
Qui d'un ſi beau tourment faiſiez mille jaloux,
Ah! d'un ſi triſte Hymen que voulez-vous donc faire?

Après que Caumont eut lu, regardant triſtement celui qui lui avoit donné ce papier, vous direz à la perſonne qui vous envoie, lui dit-il, qu'elle aura ma réponſe le lendemain du retour du Roi, il le congédia avec ces paroles: & la fille de Louis XII. étant retournée auprès de la Régente, pour être à l'arrivée du Roi, elle ſçut auſſi-bien que la Reine, qui n'en étoit pas ignorante, la réſolution de conſtance & de fermeté que ces deux Amant avoient priſe; elle l'aprouva, & fut touchée de leur malheur.

Caumont avoit fait deſſein de s'embarquer, & d'aller en Afrique trouver le Roi d'Alger; il parut, le jour que le Roi arriva, comme les autres Courtiſans, il fut par-tout où étoit Deſcars, pour ne la perdre pas un moment de vûe; & le ſoir, quand tout le monde fut retiré, Madame de Sancerre & moi ſortîmes ſans qu'on nous vît avec Deſcars, & fûmes dans le jardin où le malheureux Caumont devoit ſe rendre pour lui venir dire adieu. Je ne me ſens pas la force de vous redire toutes les expreſſions tendres & douloureuſes dont ils ſe ſervirent, nous crûmes vingt fois qu'ils alloient mourir l'un & l'autre entre nos bras.

Pendant qu'un ſi triſte entretien ſe faiſoit, le Duc d'Albanie qui avoit remarqué tout le jour une mélancolie étrange ſur le viſage de Deſcars, ne ſçavoit qu'en penſer, dans un tems où tout le monde étoit réjoui pour le retour du Roi: il en fut inquiet, & ſi fort inquiet, que dès que le Roi fut couché, au lieu d'en faire de même, il deſcendit dans le Jardin où nous étions, & fut longtems, croyant être ſeul, il ſe promena plus de deux heures dans une grande allée, dans laquelle il en aboutiſſoit pluſieurs autres; la nuit étoit ſi noire, qu'on ne voyoit point du tout; & ce Prince, portant au hazard ſa promenade, prit une autre route; inſenſiblement il ſe trouva aſſez près

de nous pour entendre un murmure de voix gémissantes, qui d'abord lui causa quelque terreur, & lui donna ensuite un sentiment de curiosité assez naturel, & qui fut si pressant qu'il voulut se satisfaire; il s'approcha donc comme il put, & non pas sans se heurter quelquefois contre les arbres, & s'arrêta quand les paroles purent venir distinctement jusqu'à lui: d'abord il reconnut ma voix, il fut surpris que je fusse ainsi dans ce lieu au milieu de la nuit, il se remit quand il entendit celle de Madame de Sancerre.

Vous voulez donc mourir, disoit-elle (& il croyoit qu'elle me parloit) qu'avez-vous fait de votre courage? il vous abandonne dans le tems qu'il vous est le plus nécessaire: voulez-vous le désespérer, & le réduire à ne vous voir plus? Revenez à vous, dis-je. Il jugea bien, que les paroles de Madame de Sancerre ne s'adressoient pas à moi, & que nous parlions toutes deux à une troisieme personne: revenez à vous, voulez-vous le mettre en état de ne pouvoir exécuter les résolutions que vous avez prises ensemble? mettez pour vous le tems, avec son secours on vient à bout des choses les plus difficiles. Pour toute réponse, le Duc d'Albanie n'entendoit que des soupirs & des sanglots. O ma chere Maîtresse! reprit une autre voix, qu'il connut être celle de Caumont, ne me montrez pas une douleur si véhémente; je sçai que vous m'aimez, j'en ai goûté le charme mille fois en ma vie, je m'en plains dans ce funeste moment; ne sçauriez-vous, avec la même tendresse, n'avoir pas une si désespérante affliction? Vous me tuez, répondez-moi, conservez-vous pour un homme qui vous adore; vous ne me dites rien? Elle ne répond point, s'écria-t-il douloureusement, elle ne répond point. O Dieu! m'écriai-je à mon tour, elle est évanouie!

Le Duc comprit lors clairement, que Caumont

pleuroit, & qu'il emportoit cette perſonne : il demeura arrêté à l'endroit où il étoit ; par un mouvement qui le rendit immobile, & quand il revint à lui, il n'entendit plus rien.

Quelle avanture eſt celle-ci, diſoit-il en lui-même, qui m'a rempli d'effroi ! Eſt-ce la compaſſion qu'on a naturellement pour les malheureux, qui me ſaiſit & me touche ? Et lors, repaſſant ce qu'il avoit entendu, & ſon imagination faiſant un plus long chemin, elle le ramena au cabinet de Caumont où il avoit vu ce galant Mirthe : il ne douta plus que de ſi délicates marques d'amour ne lui euſſent été adreſſées, & il jugea que la diſcrétion de Caumont l'en avoit voulu déſabuſer par les contes qu'il lui avoit faits : il le plaignit enſuite, voyant bien que le mariage que ſon pere vouloit faire étoit le ſujet de déſeſpoir de cette tendre perſonne ; lors il ſongeoit qui elle pouvoit être ſans le deviner ; cette étroite confidence qu'elle avoit avec moi, & avec Madame de Sancerre, l'embarraſſoit : ſi c'eût été moi toute ſeule, il auroit penſé à Deſcars ; il en eut d'abord quelque ſoubçon ; il le combatit par cent raiſons qu'il croyoit bonnes ; mais un peu de réflexion les lui fit trouver mauvaiſes : il ſe diſoit que la Comteſſe de Sancerre étoit auſſi amie de Deſcars, que Deſcars & Caumont étoient de même pays, qu'il avoit cent fois oui dire que leurs deux familles s'aimoient fort ; enfin, il vit aſſez de choſes pour le tourmenter L'amour ſenſible & outragé ſe fit ſentir dans ce moment, il déchira ſon cœur avec violence, l'horreur de la nuit augmentoit celle de ſon ame, il la paſſa entiere dans ce fatal jardin : les premieres clartés du jour ſemblerent en apporter à ſon eſprit, ſes lumieres furent plus vives, & la raiſon reprenant le deſſus ſur tant de paſſions ſi en déſordre, il ſe calma peu à peu : il ſe reſſouvenoit auſſi-bien de l'écriture des vers qui étoient ſur le Myrthe, que s'il l'eût vue devant ſes yeux,

il réſolut de s'éclaircir, ſi c'étoit Deſcars qui eut une paſſion ſi ſenſible pour Caumont, de les laiſſer tous deux en jouir, & de vaincre la ſienne, étant aſſez délicat pour ne vouloir pas poſſéder une perſonne dont une autre avoit tout le cœur.

Avec ce deſſein, il ſe mit dans ſon lit quelques heures, & la premiere choſe dont il s'informa, en allant chez le Roi, fut ſi le mariage de Caumont s'alloit faire: on lui dit qu'il n'étoit pas en état de le célébrer, puiſqu'il étoit très-malade. En effet ayant quitté Deſcars, quand il l'eut conduite avec notre aide, près d'un de nos appartemens, il fut chez lui pour prendre ſa caſſette, & les choſes qui lui étoient néceſſaires pour ſon départ, mais étant tombé en foibleſſe, il n'en ſortit qu'avec une groſſe fievre, & ſon pere qui l'aimoit uniquement, ne le quittoit point du tout.

Le Duc ne vit point ce matin Deſcars au lieu où elle avoit accoûtumée d'être, ni moi non-plus; toutes ces remarques augmentoient ſes ſoupçons, il ſe douta que j'étois auprès d'elle occupée à la conſoler, il vint me chercher l'après dînée chez Deſcars ou j'étois, il n'entra pas, il me fit appeller, je fus le trouver, j'étois fort triſte, il me regarda fixement, comme pour vouloir s'éclaircir de ſes craintes.

Je vous prie, me dit-il, ſans y apporter plus de façon, montrez-moi de l'écriture de votre amie. Moi qui ne ſçavois point qu'il y eût de myſtere ladeſſous, mettant la main dans ma poche, voilà une chanſon qu'elle à écrite, lui dis je, à peine y eut-il jetté les yeux, qu'il reconnut que c'étoit les mêmes caracteres qu'il avoit vus aux vers du Myrthe: c'eſt aſſez, me dit-il, après les avoir conſidérés quelque temps: ne peut-on voir votre compagne? &, en diſant cela, il entra ſans attendre ma réponſe.

Deſcars n'étoit point en état d'être vue, quoiqu'il dût avoir des privileges, elle ne voulut être

visible pour personne, aussi fus-je embaraſſée de son action, & je voulus le retenir; mais, comme il avoit ses desseins, il ne m'écouta pas, & pouſſant la porte, il surprit infiniment Descars; elle sçavoit la maladie de son Amant, cette nouvelle douleur en ajoutoit une sensible à toutes les autres, elle étoit enveloppée dans une longue robe de chambre, assise dans une chaise, appuyée contre une petite table, parlant à Madame de Sancerre, elle se troubla un peu à la vûe du Prince, après lui avoit demandé de ses nouvelles, on parla d'un discours mal lié de bien d'autres choses, elle étoit fort distraite, il ne perdoit pas une de ses actions, & voyant un petit rosier de roses muscades dans un vase de porcelaine: les roses, dit-il, sont aussi bien que les Myrthes, du domaine de Vénus, & l'on pourroit dire à ce rosier.

Croissez, Arbre amoureux,
Ne puissiez-vous servir qu'à couronner les feux
D'un Amant empressé, discret, tendre, & fidele.

Descars, surprise au dernier point d'entendre ces paroles, qu'elle sçavoit bien qu'il avoit vues, parce que Caumont l'en avoit avertie, mais qu'elle n'attendoit pas qu'il les dût dire dans ce moment, tressaillit, rougit, & fit un grand soupir le Prince remarquoit toutes ces choses, & il étoit encore plus agité que Descars; mais, comme il avoit besoin d'aide dans une si difficile victoire qu'il vouloit remporter sur lui, il voulut prendre de nouvelles forces dans la foiblesse de ma compagne: il nous vit toutes trois muettes & interdites, parce que nous connoissions comme lui les vers qu'il avoit cités, il rompit le silence où nous étions toutes par ces terribles paroles qu'il adressa à Descars.

Vous sçavez bien, Madame, lui dit-il, que le

mariage de Caumont ne se fait pas aujourd'hui, il ne peut passer outre. Ce discours imprévu, ce nom si cher, abattirent Descars, ses yeux malgré elle se remplirent de larmes: elle posa la tête sur sa main: en cet état, quelle volonté eût pu lui faire résistance? le Prince céda, il se laissa tout d'un coup tomber à ses pieds, & prenant la main qu'elle avoit libre, & qu'elle n'eut pas la force de lui ôter, ce mariage ne se fera jamais, continua-t-il, & celui où j'avois attaché toute ma gloire, ne se fera jamais non plus: ne vous affligez point, Madame, je ne traverserai plus une si parfaite affection, je vous demande pardon des peines que je vous ai causées, ne me regardez point comme un persécuteur, considérez-moi à l'avenir comme un ami fidele; non pas, continua-t-il, comme un ami, je vous aimerai toute ma vie en Amant, mais je vous servirai en ami; je vai trouver Caumont, je veux le rendre heureux, & si le Roi a quelques égards pour les services que je lui ai rendus, & pour ceux que je lui veux rendre, il hatera votre mariage avec Caumont; cette alliance m'engagera à lui plus que la mienne ne l'auroit pu faire; elle lui affûrera mon cœur, je passerai ma vie en France, si vous me le permettez, à vous voir, & à vous adorer, sans jamais vous le dire.

Le discours du Prince nous causa une telle surprise, qu'il est impossible de vous l'exprimer: nous étions attachées à chacune de ses paroles, comme si notre vie en eût dépendu, & avec une admiration qui nous transportoit hors de nous-mêmes: la Comtesse de Sancerre, toute attendrie, l'embrassa avec une affection inexprimable; & Descars, autorisée par son exemple, & pénétrée par les mouvemens les plus sensibles, laissa aussi tomber sa tête sur celle du Duc, mais avec une action si reconnoissante, qu'à son tour elle le pénétra: il ne put plus parler, & quelques pleurs,

qu'il laiſſa tomber, acheverent de nous faire voir toute la bonté de ſon cœur.

Généreux Prince, lui dit Deſcars, ne pouvant bien s'expliquer, que ne vous dois-je point? elle répéta ſouvent les mêmes paroles, ſans en pouvoir dire d'autres; ces mouvemens confus, dont ſon cœur étoit agité, l'empêchoient de s'exprimer, je l'aidai auſſi-bien que Madame de Sancerre, & étant abſolument revenue de ſon premier embaras, le Prince nous quitta, après qu'on eut dit de part & d'autre les choſes du monde les plus touchantes, & les plus héroïques.

Il fut de ce pas chez Caumont, il entra dans ſa chambre, quoiqu'on s'y voulut oppoſer, il trouva ſon pere au chevet de ſon lit; je viens vous dire de la part de la belle Deſcars, lui dit-il, qu'avec toute ſa tendreſſe que vous poſſedez, elle eſt encore en état de vous conſerver ſa foi, ſi vous lui rapportez la votre, & ſe tournant vers le vieux Caumont, Seigneur, lui dit-il, rompez les engagemens que vous venez de prendre pour votre fils, je n'ai plus ceux que je voulois avoir avec Deſcars, ne ſongeons tous qu'à les rendre heureux.

Vous voyez bien, Madame, par tout ce que je vous dis, qu'on tombe d'étonnement en étonnement: celui de Caumont avoit été ſi extrême, qu'une longue foibleſſe lui ſuccéda, il ne diſoit pas un mot, tout ce qu'il put faire fut de prendre la main du Prince, qu'il baiſa avec autant d'ardeur qu'il auroit eue pour baiſer celle de Deſcars. Le pere de Caumont, à qui le Prince racontoit ce qu'il ſçavoit, n'étoit que trop diſpoſé à procurer la ſatisfaction de ſon fils, il l'inſtruiſit à ſon tour de tout ce qu'il ignoroit, & des manquemens de promeſſe du Comte Deſcars à ſon ſujet.

Le Prince, informé de toutes choſes, fut trouver le Roi, pour vous abréger, ce qui me reſte à vous dire: il lui apprit tout ce qui concernoit

ces pauvres Amans. Le Roi eſt tendre, comme vous le ſçavez, & il avoit des mouvemens dans le cœur qui le portoient à favoriſer les paſſions véritables & malheureuſes : il envoya chercher le Comte Deſcars, lui dit tout ce qu'il falloit dire ; le Duc d'Albanie, par ſon exemple, lui montroit ce qu'il devoit faire, un reſte de généroſité, & la déférence qu'il devoit aux ordres du Roi, lui firent enfin faire d'aſſez bonne grace ce qu'il étoit indiſpenſablement obligé de faire. Le Gouvernement de ſon pays étant alors vacant, le Roi en voulut gratifier le Seigneur de Caumont, qui le pria de le donner au Comte Deſcars, qui ſçut encore qu'il lui avoit cette obligation ; toutes ces circonſtances les réunirent, & le mariage ſe fit.

Vous croyez bien que Caumont s'unit parfaitement au Duc d'Albanie : il lui avoit tant d'obligation, qu'il le regardoit comme quelque choſe encore de plus cher qu'un frere, & Madame de Caumont vêcut avec lui de la maniere la plus obligeante, & la plus honnête : il ne lui parla plus de ſa paſſion, il eut cet égard qu'il reſpecta ſon propre ouvrage, & la vertu de cette aimable femme. Ces époux ſe trouverent ſi heureux, & vivoient ſi contens dans leur mutuelle affection, qu'ils faiſoient envier leur bonheur à tout le monde. Ils avoient été ſouvent ſéparés par les occaſions de la guerre depuis qu'ils s'aimoient : mais jamais ſéparation ne leur avoit coûté comme celle-ci à l'un & à l'autre. Vous ſçavez que le Roi commanda à Caumont, il y a quelques jours, d'aller en Italie, & de porter des ordres de confiance aux Généraux qui étoient en ce pays, attendant que Lautrec s'y rendît, ſelon les deſſeins pour leſquels Sa Majeſté l'a rapellé de Guïenne, & il devoit revenir bientôt rendre compte au Roi de ſa Commiſſion.

Il partit la nuit, nous ſoupâmes Lautrec &

moi avec eux, après souper nous les laissâmes ensemble dans le cabinet de Madame de Caumant, & nous fûmes mon mari & moi nous entretenir dans sa chambre; ils furent plus de deux heures à pleurer & à s'attendrir; enfin il s'arracha malgré lui des bras de sa chere femme, & passant où j'étois, il m'embrassa plusieurs fois, en me la recommandant tendrement, il retourna encore dans ce cabinet l'embrasser une derniere fois, elle fut dans une affliction inconcevable, & qui lui préfageoit bien son malheur.

Caumont se rendit en diligence au camp, deux jours après il y eut un léger combat, il fut blessé d'une blessure qu'on crut peu dangereuse, mais qui se trouva mortelle; tous ses amis se rendirent dans sa tente, le Duc d'Albanie ne l'abandonna pas d'un moment, non plus que le brave Pont d'Ormi & le Comte Dulude. Il sentit que ses derniers momens approchoient, il parla longtems en particulier au Duc, le priant de recommander Madame de Caumont aux soins de ses amies dans une douleur dont il craignoit tout pour elle: il le pria aussi d'être toujours de ses amis, aucunes pensées de jalousie pour ce Prince, ni de crainte d'infidélité de la part de Madame de Caumont ne le saisirent, après quoi il demeura assez calme au milieu de ses illustres amis, à qui il ne parla que de sa femme; il gardoit quelquefois le silence, & quand il le rompoit, il n'y avoit pas de cœur qui pût tenir contre les expressions touchantes dont il se servoit.

O bonheur de la vie! dit-il une fois, que vous passez vîte! quel songe fut jamais si léger & si vain! Un peu après, regardant sous une foible paupiere vers la lumiere du jour qui éclairoit sa tente, ce soleil qui luira demain pour tout le monde, reprenoit-il, ne luira plus pour moi: ses amis soupiroient & versoient des larmes, & faisant un grand effort à ces dernieres paroles,

que deviendrez-vous ma chere femme, s'écria-t-il foiblement en tendant les mains, qu'allez-vous devenir? Il rendit l'esprit en prononçant ce nom si cher, & le Duc d'Albanie donna ses ordres, afin qu'on portât son cœur & son corps à Madame de Caumont.

Ce Prince partit au même tems de l'armée, pour venir trouver le Roi; il a fort regreté un ami si estimable, & l'on peut dire encore qu'il sentoit aussi toute la douleur de Madame de Caumont: il y pensoit avec tendresse, lorsque dans le bois de Boulogne, il rencontra la Reine, il fut si saisi en voyant Madame de Caumont, qu'il poussa un grand cri comme vous l'avez entendu dire, & ne pouvant soutenir sa vûe, il s'enfuit.

Le Roi m'apprit lui-même la mort de Caumont, je montai en chariot & fus chercher sa femme, que je trouvai à Madrid avec la Reine & la Princesse, je jugeai qu'elle seroit avec plus de repos & de bienséance à Paris dans sa maison, & avec son fils unique, qui ne fait que de naître; j'étois bien empêchée pour lui apprendre une si triste nouvelle, je lui dis qu'il étoit blessé, la voulant ainsi conduire d'une moindre douleur à une plus grande, elle fut d'abord inconsolable, & ne se flatta point, elle dépécha Couriers sur Couriers; elle croyoit qu'ils partoient, & je laissois ainsi amuser sa douleur: la Duchesse de Guise se trouva par bonheur pour moi à Paris, elle se rendit chez elle, & n'en partit point, Madame de Caumont étoit dans son lit, & comme j'étois passée dans une autre chambre pour résoudre comme on lui diroit ce qu'on ne pouvoit éviter de lui dire, je rentrai auprès d'elle, elle se lança à mon col, en s'écriant, il est mort: mes larmes, & celles des personnes qui étoient auprès d'elle, ne lui ont confirmé que trop cette triste vérité, son désespoir a été extrême, j'en fuis en-

core accablée comme vous le voyez, je ne vous le puis repréſenter. Ah, Madame de Lautrec, Madame de Guiſe, s'écrioit-elle, il eſt mort, la mort barbare me l'arrache, je ne le verrai plus, & je vis! elle répétoit cent fois ces paroles, elle en diſoit d'autres ſans ſuite, & toutes pleines de la plus vive paſſion: il y a trois jours qu'elle n'a mangé, ſon eſprit s'eſt ſouvent égaré, & quand elle revient à ſa douleur, c'eſt pour dire des choſes ſi tendres & ſi pitoyables, qu'il n'y a point de cœur qui ne ſe ſente déchirer; ne plaignez pas ma douleur, diſoit-elle, plaignez-moi de ce qu'elle n'eſt pas commune à toute la terre, & qu'elle ne ſera pas éternelle pour tout le monde, ſon lit eſt plein de lettres, de portraits de ſon mari, de cent bagatelles qu'il lui a données, elle prend toutes ces choſes, elle les baiſe, elle les adore: enfin, rien n'eſt égal, comme vous le voyez, à un état qui me fait trembler moi-même, quand je penſe qu'on peut à tous momens en avoir un ſemblable.

Madame de Lautrec finit ainſi ſon triſte récit, Alphonſine en étoit attendrie, & après avoir eſſuyé quelques larmes, elle alloit lui témoigner ſes ſentimens, quand elles virent revenir le Roi avec les Dames. Madame de Lautrec fut trouver la Régente, & Alphonſine alla avertir les Princeſſes, qui ſe ſéparérent du Duc de Bourbon, qui leur dit que le Roi lui avoit ordonné d'aller le trouver dans le Parc quand la nuit ſeroit venue, avec quelqu'un de ſes amis, qui empêcheroient qu'on ne le vît, & qu'ainſi il pourroit aiſément parler à la Reine, il la quitta avec l'eſpérance de la revoir bientôt.

Cette Princeſſe paſſa chez elle où toute cette belle & nombreuſe Cour ſe rendit: le bel Azan vint d'abord auprès d'Alphonſine, à qui il fit de grandes exagérations de la peine qu'il avoit reſſentie pendant quelques heures d'abſence; le ſoir,

on se rendit dans le Parc, il y eut un Ballet dansé par les jeunes personnes, où la Comtesse de la Palisse charma tous les yeux par les agrémens de sa danse, après quoi, toute cette auguste compagnie se sépara, suivant son inclination. La Reine étoit avec la belle Aphrigia, Madame de Sancerre, le Connétable, Dragut, Lautrec, & Pomperan, ils s'entretenoient avec toute la douceur imaginable, quand tout à coup ils entendirent un bruit effroyable dans le Parc & dans la Forêt; les premiers mouvemens de la Reine furent pour le Connétable, elle craignoit que tout ce tumulte ne fût pour lui causé par Madame la Régente, elle pria Dragut & ses autres amis de ne le pas quitter, ils virent en même tems plusieurs chevaux que l'on menoit, & on leur apprit que la Princesse Renée & Alphonsine venoient d'être enlevées, & que tout le monde couroit à leurs secours par l'ordre du Roi. Ah! Madame, dit le Connétable à la Reine, permettez-moi d'aller leur rendre mes services; & sans attendre de réponse, il se jetta sur un cheval, Dragut & ses amis en firent de même.

En ce moment, la Reine fut jointe par le Roi & quelques Dames effrayées, quoi qu'accompagnées de tous les Gardes: le Roi étoit extrémement irrité contre une telle insolence, dont il soupçonnoit le Prince de Béarn; le Roi de Navarre, au désespoir, étoit monté des premiers à cheval, bien résolu de punir son frere d'un si téméraire attentât, la douleur de la Reine étoit extrême pour le malheur arrivé à la Princesse, elle lui servoit à cacher l'inquiétude qu'elle avoit pour le Connétable, de peur qu'il ne fût reconnu.

Le désordre étoit si grand, & la confusion si extraordinaire, qu'on ne se reconnoissoit plus, on porta quantité de flambeaux par l'ordre du Roi, & chacun vouloit se ranger auprès de la personne qu'il aimoit, quand ce Prince fut tout éton-

né de voir arriver la Princeſſe Renée avec Alphonſine, le Prince de Ferrare & Carraciol; on pouſſa de nouveau cent cris en la voyant: elle ne ſçavoit ce que cela vouloit dire, & elle en étoit toute étonnée.

La Reine ſe jetta à ſon col, vous voilà donc, ma chere Princeſſe, lui dit-elle, & l'on ne vous a pas enlevée? Moi! dit-elle, non, j'étois là-bas vers ce pavillon en vous attendant toujours, comme vous me l'aviez mandé, & il n'y a que les cris que nous avons entendus qui nous aient fait venir. Hélas! reprit la Reine, je ne vous ai rien mandé, ma chere Princeſſe. Comment! pourſuivit la fille de Louis XII. nous étions avec la Princeſſe de Navarre, & Helli, quand le jeune Page de Madame de Sancerre, que nous aimons toutes, eſt venu dire à la Princeſſe Iſabelle & à Helli de le ſuivre, que Madame la Régente les prioit de lui aller parler, & d'y venir toutes deux ſeules; & à nous, il nous a dit de vous attendre que vous alliez arriver. Je ne lui ai point donné cet ordre, interrompit Madame mere du Roi; & ce Prince s'inquiétant tout d'un coup, demanda la Princeſſe de Navarre & Helli, on les appella, & l'on les chercha vainement, elles ne ſe trouverent point.

Il ne faut pas demander ſi l'amoureux Rohan courut promptement au ſecours d'Iſabelle: c'étoit lui, qui avoit donné l'avis au Roi de cet enlevement, car il avoit entendu deux hommes dans le bois, dont l'un avoit dit à l'autre, c'en eſt fait, Alphonſine & la Princeſſe Renée ſont enlevées, après quoi il s'en étoit allé à toute bride; & un moment après, un Garde étoit venu dire au Roi, qu'il avoit trouvé dans le bois deux femmes que des hommes à cheval emmenoient de force.

Le Roi étoit auſſi touché de cette derniere avanture, qu'il l'avoit été de la premiere; il étoit

ſenſible & fier, cet outrage ſe faiſoit ſentir à ſon cœur ; le Page de Madame de Sancerre parut tout en larmes, il conta que le Prince de Béarn l'avoit amené avec lui après le ſouper, lui avoit donné une fort belle bague; & qu'en cauſant enſemble, il avoit toujours ſuivi de loin la Princeſſe Renée, que l'ayant vûe arrêtée auprès du Pavillon, il l'avoit prié de lui aller dire & à Alphonſine, de la part de Madame la Régente, de prendre la peine de l'aller trouver, & de les conduire toutes deux à la Ménagerie; il a tourné ſes pas de ce côté là, a continué le petit page, & j'ai été pour faire ma commiſſion; mais quelque choſe m'a frapé au cœur, j'ai cru qu'il avoit un mauvais deſſein contre la Princeſſe, ayant entendu dire tout hier qu'il en étoit amoureux, & qu'il étoit au déſeſpoir de ſon mariage avec le Prince de Ferrare; moi donc, qui paſſe toute ma vie à faire des malices, je me ſuis réſolu de lui en faire une, j'ai prié la Princeſſe d'attendre la Reine, & voyant ma belle Helli avec la Princeſſe Iſabelle, je leur ai dit que la mere du Roi les demandoit, elles m'ont ſuivi, & comme il n'y avoit perſonne du côté que je les menois, ma belle Helli s'eſt impatientée d'aller ſi loin, & me donnoit quelque coup de tems en tems pour ſe deſennuyer; nous allions ainſi, elle fâchée & moi batu, quand nous avons trouvé ſix hommes à cheval, dont quelques-uns ſe ſont jettés à terre, ont pris de force ces deux belles perſonnes, & ſont remontés bruſquement à cheval en ſe perdant bientôt à ma vûe : alors, je me ſuis mis à pleurer & à crier par-tout qu'on enlevoit la Princeſſe Renée, eſpérant qu'on iroit plus vîte à ſon ſecours, & qu'ainſi ma belle Helli ſeroit plutôt délivrée.

Il y en eut bien peu de ceux qui entendirent la narration du petit page, qui n'euſſent envie de rire, ſur-tout jugeant bien, qu'à cauſe de la mépriſe, on reverroit bientôt ces deux Dames : le Roi

ne

ne laiſſoit pas d'être inquiet pour la peur que ſa Maîtreſſe auroit eue, & voyant qu'il étoit extrémement tard, il ramena la Princeſſe ſa mere, la Reine ſa ſœur, & les autres Dames au château, où elles ſe coucherent.

La choſe s'étoit paſſée comme le petit page l'avoit dite, & ce qui fit que les raviſſeurs ne s'apperçurent pas de la mépriſe qu'on faiſoit, c'eſt qu'on donna la Princeſſe entre les mains d'un Eſpagnol, qui crut qu'elle étoit la Fille de Louis XII. & que la charmante Helli fut le partage d'un des hommes du Prince de Béarn, qui penſa qu'elle étoit Alphonſine. On peut croire qu'elles étoient bien éperdues, elles crioient autant qu'on leur permettoit de le faire. Peu après, Dom Sanche de Leve & le Prince de Béarn arriverent, ils reconnurent qu'on s'étoit trompé; on ne peut exprimer l'étonnement du Prince de trouver ſa ſœur au-lieu de la Princeſſe qu'il aimoit, ſon déſeſpoir étoit extrême, celui de Dom Sanche de Leve alloit à la fureur; mais, quand il ſçut qu'avec la Princeſſe de Béarn c'étoit cette belle Helli, ſi connue par l'amour de François premier: m'en croirez-vous? Seigneur, dit-il au Prince, gardez cette fille pour empêcher que le mariage de la Princeſſe Renée ne ſe faſſe avec le Prince de Ferrare, nous ſerons avant une heure à notre retraite, où perſonne, comme vous le ſçavez, ne nous pourra découvrir, & dans tout le jour nous trouverons le moyen de faire ſçavoir à François premier qu'il n'aura jamais Helli, s'il ne rompt ce mariage.

Leve, plus Eſpagnol qu'on ne le peut dire, avoit ſes raiſons pour propoſer une choſe ſi hardie. La premiere, pour faire un tel affront à l'ennemi de l'Empereur en retenant ſa Maîtreſſe; & la ſeconde, pour punir la Maiſon d'Eſt de ſon alliance avec la France. Ces avis audacieux furent écoutés par le Prince de Béarn qui réſolut de ſui-

vre ce pernicieux conſeil; & comme il ne pouvoit ſe défaire dans ce moment avec bienſéance de la Princeſſe ſa ſœur, il attendit à en délibérer dans un autre temps; ils marchoient avec une diligence prodigieuſe, & par pelotons un peu éloignés les uns des autres.

Le Connétable marcha auſſi toute la nuit avec ſes amis: le jour commençoit à paroître quand ils entendirent des cris & le bruit des chevaux, ils pouſſerent de ce côté-là, ils diſcernerent les raviſſeurs & leur proie, & ils virent le charmant Azan & le beau Rohan, qui les attaquoient avec une valeur déterminée. Azan qui avoit cru qu'on enlevoit Alphonſine, n'avoit pas balancé à lui donner ſon ſecours, & il s'étoit trouvé heureuſement ſur un des plus vîtes chevaux du Roi. Noailles & Biron étoient avec lui: il avoit joint ces traitres, dans le tems que Rohan venoit par un autre route, & le Connétable arriva comme il avoit bleſſé mortellement celui qui tenoit la Princeſſe Iſabelle, qui étoit tombée avec lui ſur l'herbe. Rohan ſe précipita pour la relever, & il alloit être tué ſans le brave Dragut, qui ſe mit devant lui, & qui le ſauva, en tuant celui qui avoit eu le deſſein de s'en défaire. Cette vaillante troupe alloit bientôt vaincre. Leve l'apréhendant, commanda à celui qui avoit Helli, de lui donner cette belle fille, il pouſſa ſon cheval à toute bride, & s'enfuit.

Quelque occupé que fût le Duc de Bourbon, il apperçut ſon action, & fut lui couper chemin; il ne s'attendoit pas à un ſi fier adverſaire, & ſon étonnement fut ſi grand de trouver le Connétable l'épée haute qui lui défendoit le paſſage (& qu'il croyoit commander les armées de l'Empereur,) qu'il s'imagina de voir en lui le Dieu des batailles: ſon terrible aſpect le glaça, il laiſſa aller Helli, qui, profitant de ſa ſurpriſe, ſauta à terre: arrête, lui dit l'intrepide Guerrier, arrête, au-

dacieux. Leve ne repartit qu'en l'attaquant à ſon tour, il fut bientôt bleſſé, & ſon épée s'étant rompue, va, ſauve-toi, miſerable, lui cria l'invincible Prince, & ſi tu fais cas de la vie que je te donne, ne découvre point à ton maître, ni à perſonne, que tu m'as vu dans un pays où tu ſçais bien que ma vie ne ſeroit pas en ſûreté, ſi on m'y ſçavoit. Leve lui promit avec ſerment de n'en parler point, & n'ayant pas de tems à perdre, il ſe ſauva.

Le Duc de Bourbon ne connoiſſoit pas Helli; mais la voyant ſi belle, & ne concevant rien à cette avanture, il la mit en croupe derriere lui, en lui demandant où elle deſiroit qu'il la menât, & comme elle le prioit que ce fût à S. Germain, Dragut & Azan arriverent: ils furent fort étonnés de trouver Helli, dont Dragut dit le nom au Prince: ramenez-là donc, lui répondit-il, à celui qui doit être ſi en peine de ſa perte. Dragut la reçut, pria Azan de retourner ſur ſes pas appeller Lautrec ou Pomperan; ils arriverent bientôt, ils prirent un autre chemin ſur les pas du Prince, afin qu'il ne fût pas connu, & ils firent ſemblant de ne ſçavoir qui il étoit.

Helli & Azan avoient été extraordinairement ſurpris de la mine charmante du Connétable, & de ſon air plus qu'humain: ils ne pouvoient parler d'autre choſe, perſonne ne l'avoit vu, parce que Biron & Noailles combattoient loin de lui, & que Rohan n'avoit penſé qu'à ſa belle Princeſſe: ils la furent retrouver, Azan la prit ſur ſon cheval, ils ſçurent des bleſſés la mépriſe qu'on avoit faite, & ils s'en retournoient tous gais au château, en remenant avec tant de bonheur une ſi belle priſe.

Quoiqu'il fût arrivé tard, le Roi n'étoit pas encore levé, mais comme il étoit éveillé, & qu'on entendit un grand bruit, il eut la joie d'apprendre une ſi bonne nouvelle, il ſe fit habiller promp.

tement, & courut à la chambre de la Princeſſe Iſabelle, où ceux qui l'avoient ramenée étoient tous avec la charmante Helli, Dragut la prit par la main, en la preſentant au Roi; &, s'approchant de ſon oreille, Sire, lui dit-il, voilà ce que le grand Homme que vous ſçavez, vous renvoie, c'eſt lui qui a délivré la belle Helli; le Roi fut charmé de la revoir, auſſi-bien que de ce que lui diſoit l'illuſtre Corſaire. Helli fit une fort plaiſante deſcription de la peur qu'elle avoit eue; elle s'étendit auſſi avec beaucoup d'admiration ſur la peinture du vaillant inconnu: le Roi lui voulut perſuader en riant que c'étoit ſon bon génie, qui avoit une ſi belle figure, & qui l'avoit ainſi miraculeuſement délivrée.

Tout fut éveillé dans le château; & Dragut qui jugeoit de l'inquiétude de la Reine, courut lui dire des nouvelles du Connétable, & lui apprit comme ſa ſeule valeur avoit rendu la belle Helli au Roi; elle fut ravie d'un événement qui lioit le Roi d'une ſi grande obligation! toutes ces Dames, quoiqu'elles ſe fuſſent couchées ſi tard, ſe leverent encore plus matin que de coutume, leurs yeux n'en étoient, ni moins brillans, ni leur teint moins fleuri.

Lautrec & Pomperan firent rentrer le Connétable ſans qu'on le vit: le Roi de Navarre revint avec la plupart de ceux qui étoient courus après ces raviſſeurs: il étoit dans une ſi grande colere contre ſon frere, qu'il jura qu'il ne le verroit jamais; & ce Prince, voyant bien qu'il falloit s'atendre à quitter ſon pays, fut à Naples, où il mourut en vaillant Prince, quelque tems après.

On ne parla tout le jour que de ce qui s'étoit paſſé la nuit. Alphonſine étoit inimitable par tout ce qu'elle diſoit du bonheur qu'elle avoit eu d'avoir évité la peur extrême où elle ſe ſeroit trouvée, ſi on ne ſe fût pas trompé. On donna mille louanges à la valeur du Prince d'Azan; il me ſe-

roit bien avantageux, disoit le Comte de la Roche du Maine, d'être votre compagnon d'armes comme je le suis d'Amour; je vous assure, reprit Lautrec, que je croi qu'il est aussi redoutable en l'un & l'autre camp, & que Mars & Venus lui font un égal ascendant. Ah! Seigneur, lui dit Helli, puisque j'ai été témoin de votre valeur, ne sçaurai-je point entiérement votre vie galante? Dragut ne m'en a parlé que pour me donner une grande curiosité d'en sçavoir toutes les circonstances. Hé bien, soldat d'amour, poursuivit le Roi, contentez cette belle personne, & satisfaites-nous en même tems, car je sçais bien que la Reine a une extrême envie de sçavoir des avantures qu'on nous a dit être fort extraordinaires.

Azan témoigna au Roi qu'il étoit prêt de lui obéir, & le Roi ayant parlé bas à Lautrec il proposa de passer dans son appartement qui étoit tout auprès, afin d'y être commodément; la Reine le suivit avec la fille de Louis XII. Aphrigia, la Princesse d'Arragon, Alphonsine, la Princesse Isabelle, Helli, Madame d'Albret, & Madame de Sancerre, Dragut, le Marquis du Guast, le Prince de Ferrare, Caraciol, la Rochefoucault, & la Roche du Maine: le Roi fit placer Azan près d'une grande porte de glace qui donnoit dans son cabinet, où il avoit ordonné à Lautrec de mener le Connétable, afin qu'il le pût entendre, il étoit avec Lautrec & Pomperan, le Roi cassa même une glace, afin qu'il ne perdît pas un mot, un rideau qui étoit derriere les cachoit; la Reine se mit auprès d'Azan, de sorte que le Connétable la voyoit; le Prince d'Alger par l'ordre du Roi lui adressa ainsi la parole.

HISTOIRE D'AZAN.

JE ne parlerai point de ma naiſſance, Madame, puiſque vous en êtes inſtruite, & moins encore de mon éducation à laquelle on a donné plus de ſoins & plus de politeſſe qu'on n'a accoutumé d'en avoir pour celle qu'on donne aux enfans des Rois de Barbarie.

Je paſſai mon enfance avec Dragut, que j'aimai dès lors ſi paſſionnément, que les années, & les divers événemens de nos vies, n'ont aidé qu'à croître une ſi belle amitié.

Vous avez ſçu, Madame, qu'il revenoit tout plein d'amour & de joie, remettre la Princeſſe Aphrigia ma ſœur entre les mains de mon pere, quand je me précipitai dans une petite barque, pour avoir le plaiſir de le voir plutôt d'un moment; vous vous ſouvenez que Dragut fit de même que moi, & que dans le tems que nous nous tenions embraſſés avec une affection que le tems n'avoit point détruite, un coup de vent prodigieux vint & porta ce léger bâtiment bien loin de la flote du Roi mon pere; ſes vaiſſeaux furent tous diſperſés par la violence de l'orage; celui de ma ſœur s'éloigna, & Dragut & moi fûmes vingt fois ſur le point de voir périr le nôtre, qui devoit à tous momens être englouti par la fureur des ondes: le vent continuant deux jours d'une égale violence, nous n'ôſâmes aborder aucunes côtes, & échouâmes enfin ſur celle de Négrepont; ſoit que l'agitation de la mer m'eût fatigué, ou que mon incommodité vint d'ailleurs, je tombai ma-

lade, nous envoyâmes un eſclave de Dragut avertir le Roi mon pere, du lieu où nous étions. Pendant ce tems-la ma ſanté ſe rétablit abſolument, & Dragut & moi prenions ordinairement le plaiſir de la chaſſe.

Un jour que je m'étois laiſſé aller avec trop de chaleur à cet exercice, je voulus me repoſer dans un agréable valon, tandis que Dragut continuoit de chaſſer, je me couchai au pied d'un arbre, & m'endormis ſi profondément, que je n'entendis point le bruit que faiſoit un grand équipage qui paſſoit au pied des colines qui étoient aſſez près du lieu où j'étois, & que je ne m'éveillai pas auſſi par l'admiration qu'avoient trois femmes qui parloient aſſez haut, & qui me conſidéroient ainſi endormi.

Mais, Madame, il faut vous expliquer cette avanture: cet équipage étoit celui de la femme de Muſtapha, un Baſſa favori, & beaufrere de Solyman; il viſitoit par l'ordre du Grand Seigneur l'Iſle de Négrepont, où il avoit des biens conſidérables; il étoit revenu depuis quelque-temps d'Egypte, dont il avoit été Beglierbei, & la Sultane Eminé ſa femme, accoutumée aux courſes, voyageoit ſi agréablement, que ce n'étoit qu'un plaiſir pour elle.

Il s'étoit rompu quelque choſe à la voiture dans laquelle on la portoit, & comme le ſoleil ſe couchoit, que la ſoirée étoit admirablement belle, elle voulut prendre le plaiſir de la promenade avec une vieille Cadum & une jeune eſclave qu'elle aimoit; ſes pas la conduiſirent inſenſiblement aſſez loin de tout ſon train, & l'amenerent dans le lieu où j'étois: ma rencontre les ſurprit beaucoup, & ſi l'on en doit croire l'exagération commune aux Turcs, toute ma perſonne les toucha d'une admiration qu'elles m'ont mille fois repréſentée avec toutes ces fortes expreſſions qui compoſent leur langage.

J'étois vêtu magnifiquement, cela joint à mon extrême jeuneſſe, avec de beaux cheveux bruns qui faiſoient cent boucles naturelles qui me couvroient la moitié du corps, un coloris que le ſomeil rendoit éclatant, tout cela leur fit croire en moi une beauté plus qu'humaine.

Enfin, Madame, la jeune Sultane fut frappée à ma vue, & tellement enchantée, qu'elle en perdit la raiſon : la Cadum étoit tout à elle : de ſorte que ſans ſe contraindre beaucoup, elle lui découvrit ſa penſée. Alicola, lui dit-elle, ce jeune garçon eſt ſi charmant, qu'il pourra paſſer pour une fort belle fille, vas cours chercher des habits, nous les lui mettrons, & nous l'emmenerons avec nous.

Alicola ne repliqua, que pour approuver un ſi dangereux projet, & promte elle vola, & raporta ce que la Sultane deſiroit; cependant elle me conſidéroit avec attention, & voyant revenir la Cadum, elle me paſſa la main ſur le viſage, en me relevant mes cheveux ſur mon front, je me réveillai doucement, & ouvrant les yeux, dont Eminé diſoit que je jettois des torrens de flammes, ma ſurpriſe fut très-agréable de voir une ſi belle perſonne qui me faiſoit des careſſes ſi flateuſes : j'y répondis d'abord, en prenant ſa belle main, qui me charmoit, j'y portai des baiſers qu'on recevoit avec un ſoûrire charmant, me voulant émanciper; mais la Cadum m'avertit de la qualité de la Sultane, & croyant m'imprimer un reſpect que je n'étois pas d'humeur de ſuivre, elle ne crut pas devoir perdre de tems en de vains diſcours.

Jeune garçon, me dit-elle, tu vois ton bonheur, tu es aimé par la divine Sultane, ſœur du très-redoutable Empereur chéri du Prophete, as-tu aſſez de courage pour quitter tes habits, & te revêtir de ceux d'une fille, pour lui conſacrer la beauté de tes jours ? La propoſition me plut fort, je

je le témoignai par des transports déréglés à la Sultane, qui fut la premiere à me déshabiller, & à m'orner des nouveaux habits, quand je fus à leurs yeux une fort belle fille, elles firent un paquet de mes habits, les jetterent dans un fossé; &, voyant qu'il étoit assez tard, la Sultane marcha vers son équipage, appuyée sur Alicola, & moi suivant avec son Esclave; Eminé appella le chef de ses Eunuques qui avoit été nourri dans le Serrail de Constantinople avec elle, & me recommandant à lui, elle lui ordonna de dire que j'étois un present qu'on venoit de lui faire.

Je la vis peu, & toujours devant du monde, le reste du voyage, mais le lendemain que nous fûmes arrivés à la ville de Negrepont, où Mustapha étoit depuis quelques jours, elle me présenta à ce Bassa; on lui avoit envoyé d'Egypte une jeune Esclave Arabe d'une merveilleuse beauté, qu'il destinoit pour le Grand Seigneur; il en avoit parlé à la Sultane comme d'un prodige. Eminé lui dit qu'elle avoit pour le moins une aussi belle fille, qu'on lui avoit donnée; & comme ils soutenoient l'un & l'autre que rien ne pouvoit égaler leurs esclaves, & que chacun disputoit sur les agrémens de la sienne, ils convinrent de se les montrer le lendemain, & de faire la comparaison de leurs charmes. La Sultane en agissoit ainsi, parce qu'elle sçavoit bien que Mustapha ne pouvoit pas ignorer que j'étois à elle; si bien que se trouvant ensemble, ils nous envoyerent chercher, la belle Arabe & moi, & nous entrâmes par des différentes portes dans le lieu où ils étoient, ils nous regarderent tous deux en même tems; la Sultane avec une extrême indifférence pour l'esclave de son mari, & le Bassa montra beaucoup d'étonnement à ma vue; pour la belle Arabe & moi, sans rien remarquer de tout ce qui étoit dans la chambre, nous ne vîmes que nous, nos yeux s'attacherent à nous con-

templer, nos regards furent vifs & véhémens, & ſe confondirent avec un trouble agréable du côté de la belle eſclave, qui l'obligea à les baiſſer enſuite avec une rougeur qui lui couvrit tout le viſage: je ne fis pas de même, je la regardai toujours avec une émotion qui ne me cauſoit que du plaiſir; &, oubliant toute autre choſe, je ne tournai jamais la tête du côté de la Sultane: elle vit mon action avec quelque dépit, & adreſſant la parole à ſon mari: Zeinabi, lui dit-elle, (l'on m'avoit donné ce nom) Zeinabi me paroît ſurpriſe, & peut-être fâchée, de trouver une beauté qui égale la ſienne. Madame, lui répondit le Baſſa, tout plein des égards & des reſpects qu'ils ont pour les ſœurs de leur maître, ſi votre eſclave s'étonnoit à l'aſpect d'une beauté, la vôtre, qui n'a point de ſeconde, devroit l'avoir accoûtumée à n'être plus ſurpriſe de rien; mais je vous avoue que vous aviez raiſon, & que votre Grecque eſt auſſi charmante que mon Arabe.

Après quelques autres propos, Muſtapha nous congédia, & commanda qu'on nous mît quelquefois enſemble, ſon eſclave & moi; il avoit ſes raiſons, car dès qu'il me vit, il réſolut de m'envoyer au Grand Seigneur avec l'autre eſclave, & il en écrivit à Ibrahim Viſir; mais, l'amour renverſa ſes deſſeins; ſon cœur, qui avoit réſiſté à la belle Arabe, me fut aſſujetti, il m'aima, & ſe réſolut de me garder pour lui; il n'avoit rien dit de ſon premier projet à la Sultane, & il ſe garda bien de lui confier l'autre; mais, comme on me façonnoit déja aux manieres amoureuſes & ridicules du Serrail, Eminé ſe douta du deſſein de ſon mari, & en rit ſouvent avec moi.

Cependant, elle avoit été jalouſe de l'application entiere que j'avois eue pour la belle Arabe, & me faiſant venir un jour qu'elle étoit au bain, j'avoue que tant de beautés qui ſe préſenterent à

ma vûe penſerent effacer de mon cœur l'idée de la belle Arabe. Eminé avoit la gorge découverte, c'étoit une des plus belles femmes du monde, & bien capable, en l'état où elle me parut, d'ébranler une plus longue fidélité, elle jetta d'abord des coups d'œil ſur moi tout de feu, vous avez regardé avec un grand attachement l'eſclave Arabe, me dit-elle, ne trouvez-vous rien de ſi beau? Hé! y a-t-il rien de comparable, m'écriai-je, à tout ce que je vois préſentement? Ne parlons que des charmes de mon aimable Sultane, & m'approchant d'elle en me mettant à genoux près de ſa cuve, j'exprimai librement des ſentimens quelle approuvoit: d'abord, elle me jetta avec le bout de ſes doigts quelques goutes d'eau, je m'en vengeai comme je pus, & nous fimes une petite guerre, qui n'avoit rien que d'innocent.

Mais, dès que j'eus quitté la Sultane, je repenſai à la belle eſclave, plus tendrement que je n'avois reçu les faveurs de la Princeſſe: je courus dans un jardin, où l'Eunuque Hali me dit qu'on avoit mené la belle Arabe, & comme on avoit cru que nous devions paſſer notre vie enſemble, Muſtapha avoit jugé à propos de nous unir d'amitié, je ſçus dès lors que l'on me deſtinoit pour être une des Favorites du Grand Seigneur: à cette connoiſſance, je fis un éclat de rire fou qui ſurprit Hali, & lui paſſant un bras au col d'une maniere qui acheva de le déconcerter; mon pauvre Hali, lui dis-je, ſi je ſuis jamais Sultane favorite, je te ferai Mouphti: Hali, qui ſçavoit que j'étois extraordinairement gaie, ſe remit en riant auſſi, & me diſant pourtant que mes charmes me pourroient bien faire un jour la Reine du monde. En parlant ainſi, nous arrivâmes près du baſſin d'une fontaine, ſur lequel l'Arabe étoit aſſiſe: elle ſe leva auſſitôt que je fus près d'elle, & m'embraſſa avec beaucoup de cordialité; je fus confus de la trom-

perie que je lui faisois, en recevant des caresses qui n'étoient réservées qu'au seul Solyman.

Nous allons être Compagnes, me dit-elle, à ce qu'on m'a appris, & mon malheur me paroit moins grand, depuis que je sçai que je le partage avec vous. Quel malheur! poursuivit-elle, (voyant que les Eunuques & les Cadums s'étoient éloignés:) qu'il est sensible pour une fille bien née! Je vis ses beaux yeux mouilés de quelques larmes. Ah! Madame, que l'Arabe me parut divine en cet état, & par sa beauté, & par ses sentimens! Je ne vous l'ai point représentée. Figurez-vous une jeune-personne qui n'avoit guere plus de quatorze ans, d'une taille haute & fine, elle étoit toute éblouïssante, par les vives couleurs de son teint, par celle de ses cheveux du plus beau blond du monde, par l'éclat de ses yeux, & par un agrément inexprimable, répandu sur tout son visage: ses larmes l'embellirent encore; j'approchai ma bouche de ses yeux pour les recueillir, & la pressant entre mes bras, votre sort est à plaindre, lui dis-je, puisqu'il ne vous satisfait pas; mais, vous m'étonnez par la répugnance que vous en avez; quand on n'ait avec quelque beauté dans ces climats, on ne nous inspire que le desir d'entrer au Serail, & l'on ne nous parle que des grandeurs qui le peuvent suivre: oüy, dit-elle, à des cœurs vils, nez pour la servitude & pour l'infamie; mais, Zeinabi, qu'on m'a donné des vûës bien différentes! je voudrois mourir le jour qu'on m'entraînera dans cet épouvantable Serrail; ce n'est point la condition d'esclave qui m'afflige, je ne suis épouvantée que de l'horrible emploi auquel on me destine, & si j'avois un poignard, je me l'enfoncerois vingt fois dans le cœur. J'étois ravi, Madame, des mouvemens de vertu que je voyois dans cette jeune fille, & pour la connoître mieux, je voulus la faire parler encore:

c'eſt toujours une douceur pour vous, lui dis-je, que l'amitié extrême qui nous unira; car au moins aurez-vous la conſolation de me dire vos peines, & je vous ſoulagerai par la plus entiere fidélité; mais peut-être que vous ni moi ne parviendrons jamais au bonheur que l'on nous promet. Vous l'appellez bonheur! s'écria-t-elle: ah! Zeinabi, goutez-le tout entier, je ne vous l'envie point, poſſédez le cœur & le lit de Solyman, je ne veux avoir d'autre bien que celui d'être votre eſclave: je penſai l'embraſſer encore en cet endroit; mais toute mon audace s'humilia auprès de la vertu de cette divine fille: je tombai à genoux, prêt à lui demander pardon des licences que j'avois déja priſes en lui avouant mon ſexe; mais changeant d'avis en un inſtant, je feignis par cette ſoumiſſion de déſirer une parfaite confiance, & je la priai de me conter ſa fortune. Elle rêva un moment, & me parut aſſez incertaine, mais ſe remettant plutôt que je ne l'eſpérois, je vai me fier abſolument à vous, me dit-elle, je ſuis la fille infortunée du Roi d'Edem: ce Prince malheureux ſe vit ravir la couronne & la vie par les armes victorieuſes de Solyman; un ami de mon pere me ſauva & m'amena en Egypte, où il m'élevoit à la vertu, ne ſongeant plus aux dignités que j'avois eues en naiſſant, quand cette malheureuſe beauté perça l'obſcurité de notre retraite, & me fit deſtiner pour la ſeule choſe que j'avois en horreur: je m'appelle Amiraſes, voila mon Hiſtoire. Vous ſçaurez la mienne, lui dis-je avec la même ſincérité, je ne vous en cacherai rien, & même au péril de ma vie, comme vous l'allez voir. Vous êtes Princeſſe, Madame, ce ſecret n'eſt ſçu que de vous & de moi; & moi; je ſuis Prince, tout le Royaume d'Alger me reconnoît pour tel; mais divine Amiraſes: je ſuis Prince pour vous ſervir ſelon vos ſentimens: je ne ſçai ſi ceux, que j'ai

pour vous, vous ſeront deſagréables : mais, quoi qu'il en ſoit, j'empêcherai, s'il m'eſt poſſible, que vous n'entriez dans le Serrail, où je périrai dans le deſſein que je fais. Hali m'aime, il eſt ambitieux, j'ai reconnu qu'il ſe laſſe de la vie qu'il mene à la ſuite d'un Serrail, il voudroit être à celui de Conſtantinople où les grands emplois s'offrent aiſément à un homme de ſon eſprit : s'il ne lui faut que des biens & des grandeurs, je puis le tenter & le ſatisfaire, repoſez-vous ſur mon amour : ce mot vous choque-t-il, belle Amiraſes? n'aimez-vous pas mieux être la femme du Prince Azan, que l'eſclave de Solyman? Oui, ſans doute, me dit-elle ſans héſiter, & en rougiſſant toutefois ; mais Prince, n'abuſez pas de ma bonne foi, & en me faiſant éviter un ſort que je crains, ne m'en préparez pas un ſemblable ; rempliſſez la confiance que j'ai en vous, & veuille le Ciel que je ſois heureuſe dans les premieres impreſſions que mon cœur reçoit!

Je fus tranſporté de joie à ces paroles, Madame, je le témoignai ſincérement à la vertueuſe & tendre Amiraſes, nous nous fimes mille proteſtations de nous aimer éternellement, & de n'être jamais que l'un à l'autre. Elle voulut ſçavoir pourquoi j'étois vêtu en fille : au premier mot, elle devina la folie de la Sultane, elle auroit eu quelques inquiétudes ſur ce ſujet, ſi je ne l'avois raſſurée par l'extrême envie que je lui témoignai de quitter Eminé, & de nous ſauver : nous eûmes tout le tems de nous expliquer, & l'Eunuque Hali & les Cadums ne nous ſéparerent que quand nous eûmes dit tous nos ſecrets.

Mais comme ce jour étoit marqué pour être un jour extraordinaire pour moi, deux heures après que je fus dans ma chambre avec les femmes qui m'inſtruiſoient, Hali entra & les congédia toutes ; il leur fit connoître qu'il avoit à m'entretenir en particulier.

Je ne ſçai, me dit-il auſſitôt que nous fûmes ſeuls, ſi vous ſçavez bien ce que c'eſt que le Serrail, & ſi on vous a bien inſtruite de la vie infortunée que menent les Odaliſques, qui ne ſont pas aſſez heureuſes pour plaire au Grand Seigneur; elles ſoupirent inceſſamment pour un bien qu'elles n'ont jamais, & conſomment ainſi le plus beau de leur âge, après une chimere qu'elles n'atrapent point: vous pouvez tout prétendre par les agrémens de votre perſonne, mais ne vous flattez pas, il y a cent beautés renfermées dans le Serrail qui égalent la vôtre; & la ſuperbe Roxelane captive ſi bien le cœur & l'eſprit de l'Empereur, que quand il donneroit quelque amuſement à ſes ſens, ce ne ſeroit aſſurément qu'une foibleſſe de peu de durée, & il retourneroit bientôt à l'aſcendant que la Sultane a ſur lui: croyez-moi, Zeinabi, le véritable bonheur eſt de régner ſur le cœur d'un amant fidele; en un mot, Muſtapha vous aime, & ſa paſſion eſt ſi forte qu'il vous prendroit pour ſa femme, s'il le pouvoit, mais vous ſçavez que lui & ſes pareils, qui ont le malheureux honneur d'avoir des parentes du Grand Seigneur, ne peuvent pas avoir d'autre épouſe. Vous irez dans un Serrail à part, loin des yeux d'Eminé, où vous ſerez maîtreſſe abſolue de toutes les volontés du Baſſa.

Par tout ce qu'Hali me diſoit, j'avois connu que Muſtapha l'avoit mis dans ſes intérêts. Comme la paſſion de cet homme m'avoit paru une avanture ſinguliere, tant que l'Eunuque avoit parlé, je l'avois écouté, faiſant de tems en tems quelques ſouris qui l'embarraſſoient extrêmement avec tout ſon eſprit, je lui laiſſai dire tout ce qu'il voulut, & quand il m'eut bien exagéré les deux différens états dont il me parloit; Hali, lui dis-je, vous vous ennuyez de ſuivre Eminé dans tous ſes voyages, vous avez un grand cœur, & un eſprit capable d'autres emplois que ceux

qui l'aviliſſent dans l'oiſiveté d'un Serrail de Province : je flatois le foible de l'Eunuque, un feu qui ſe répandit ſur ſon viſage fit briller la joie que mon diſcours lui donnoit, je m'en apperçus ; & continuant tout à fait déterminé dans le projet que j'avois formé avec Amiraſes ; vous devez penſer à votre fortune, repris-je : pour la mienne, elle eſt toute faite, graces au Prophete ; & ne peut dépendre, ni des faveurs de Solyman, ni de la paſſion de Muſtapha : vous vous troublez, Hali, pourſuivis-je ; mais eſt-il poſſible qu'avec tant d'expérience & d'eſprit, vos yeux ſoient abuſés comme ceux du reſte des hommes, & que vous n'ayez pas reconnu un ſexe que ſes habits n'ont que trop bien déguiſé ? Je ſuis un Prince libre, Hali, que la paſſion d'Eminé a caché ſous la figure d'une fille eſclave, ſans conſidérer le péril où elle nous expoſoit tous deux : je lui contai enſuite qui j'étois ; je lui parlai de mon amour pour la belle Arabe, & je lui promis, s'il me vouloit ſervir, de l'élever à tous les honneurs qui pouvoient ſatisfaire une extrême ambition. Hali m'écouta avec une attention extraordinaire ; la connoiſſance de mon ſexe le ſurprit extrêmement ; mais comme je n'ai pas encore dix-neuf ans, vous voyez bien que je pouvois tromper aiſément tout le monde : je ne m'arrêterai point, Madame, à vous dire que je le mis entiérement dans mes intérêts, & qu'il me promit une fidelité à toute épreuve, le danger dans lequel il voyoit même la Sultane n'y contribua pas peu, il me promit de me faire ſauver, & qu'après cela il faudroit que j'euſſe des Vaiſſeaux pour attaquer celui dans lequel on envoyeroit Amiraſes à Conſtantinople, il me conſeilla d'avertir Eminé de l'amour de Muſtapha, afin que la crainte qu'elle auroit pour elle-même l'obligeât à conſentir à mon départ, ſachant que la coûtume fait qu'un Bacha eſt auſſi-tôt favoriſé qu'amoureux.

J'avertis Amiraſes de tout ce qui m'étoit arrivé avec l'Eunuque; elle eut une joie incroyable de penſer, qu'elle éviteroit ce qui faiſoit tout ſon ſupplice, & elle me laiſſa voir que l'amour avoit autant de part à ce qui ſe préparoit d'heureux pour nous.

J'étois ſi plein de la paſſion, que j'avois pour cette belle Arabe, que je ne goûtois plus la félicité que j'avois trouvée avec Eminé; mais elle étoit ſi aveuglée à mon égard, qu'elle ne pénétra jamais dans les ſentimens de mon cœur; ſa maniere d'aimer la ſatisfaiſoit, ſans être capable des ſenſibles délicateſſes qui ne ſont que pour l'ame.

La premiere fois que je vis le Baſſa chez Eminé, je lui jettai quelques regards amoureux comme Hali me l'avoit conſeillé, & il l'aſſura que j'étois une fille toute réſolue à ſuivre & à contenter ſes deſirs; ſa joie fut grande, & pour venir à bout de ſon entrepriſe, il mit un ordre à ſes deſſeins qui me couta bien des ſoupirs, quand deux jours après, mon fidele Eunuque entra dans ma chambre avec une douleur qui paſſa bientôt juſqu'à moi, il m'apprit qu'il venoit de ſçavoir qu'on avoit fait partir Amiraſes & qu'on l'avoit embarquée ce matin même pour la conduire à Conſtantinople; jamais en ma vie rien ne m'a touché au point que je le fus par cette nouvelle.

Je voulois aller tuer le Baſſa, je ne cherchois plus qu'à me perdre; je conſidérois qu'Amiraſes n'étoit plus pour moi, je m'imaginois qu'elle alloit faire la félicité d'un autre, je craignois le déſeſpoir où elle ſeroit, j'apprehendois d'autre fois que Solyman, jeune, bien fait, & amoureux, ne la touchât peut-être; enfin, toutes les penſées les plus affreuſes venoient frapper mon eſprit, & confondre ma raiſon; la prudence de Hali me remit, il me pria de me mettre en état de l'écouter; il me raconta d'abord la douleur que la belle Arabe

avoit reſſentie à ce départ ſi précipité, qu'on l'avoit enfin enlevée des bras de ſes Cadums à qui elle avoit laiſſé un petit billet pour me remettre: je le pris avec une eſpece de plaiſir qui ſuſpendit mon déſeſpoir: il contenoit ces paroles.

BILLET.

On m'arrache le cœur, ma chere Zeinabi, en m'éloignant de vous: que vai-je devenir? Ne nous verrons-nous plus? Ah Ciel! ſi cela doit être, ſoulevez les mers, & plutôt que d'arriver aux rivages de Conſtantinople, engloutiſſez la malheureuſe Amiraſes.

Les ſages leçons d'Hali modererent les effets de mon déſeſpoir, il me dit qu'il alloit porter cette nouvelle à la Sultane, & lui donner la frayeur de ſa perte entiere, puiſqu'elle devoit s'attendre que Muſtapha alloit découvrir mon ſexe, ſi elle ne me faiſoit pas promptement ſauver; il exécuta ce qu'il me diſoit, & il donna une telle crainte à Eminé, que ſon amour céda à la peur, elle verſa mille larmes pour mon depart, & exprima ſenſiblement toute ſa tendreſſe & toute ſa douleur; nous nous ſéparâmes, la Cadum, qui avoit ſoin de moi, & qui étoit de la confidence, donna beaucoup d'or & de pierreries à un Eunuque que l'on gagna, avec qui je m'en allai, qui fut ſeul accuſé du malheur de ma fuite; car Muſtapha la regardoit comme un malheur, dans la frénéſie qu'il avoit priſe pour moi.

J'allai retrouver mon cher Dragut, qui étoit toujours demeuré à m'attendre dans l'Iſle de Négrepont; je le vis dans une affliction mortelle de ma perte, il ſembloit qu'il y eût pour lui une fatalité à ne pouvoir conſerver les enfans de Cheredin: quelle joie n'eut-il pas de me revoir! Les Galeres de mon pere étoient arrivées, il s'étoit

obſtiné à vouloir apprendre de mes nouvelles avant que de partir; je lui contai mon avanture d'une maniere aſſez gaie ſur ce qui regardoit la Sultane, ſi le deſtin de mon aimable Amiraſes n'eût mêlé quelque amertume à toutes les douceurs que j'avois goûtées auprès d'Eminé: je le fis conſentir à nous ſéparer, & à aller chercher la Princeſſe ma ſœur & enſuite retrouver le Roi mon pere; il partit, & amena l'Eunuque qui m'avoit ſuivi. Je ne retins qu'une Galere, voyant trop qu'elle me ſuffiroit pour me porter à Conſtantinople, où ma belle Arabe devoit déja être, & j'attendis Hali, qui me devoit venir joindre comme nous en étions convenus.

Il me tint parole, Madame: ma fuite ayant fait un grand bruit, quand le Baſſa en fut un peu conſolé, Hali lui inſpira le deſſein de l'envoyer à Conſtantinople pour l'excuſer envers le Viſir, s'il ne lui envoyoit pas l'eſclave Grecque, qui s'étoit ſauvée. Eminé conſentit à ce voyage, & l'Eunuque vint me trouver, nous montâmes dans ma Galere, & prîmes la route de Conſtantinople; les vents nous furent contraires, & nous n'arrivâmes pas ſi-tôt. Je ne ſaurois vous dire ce que je penſai à la vûe de la pointe des jardins du Serrail qui avancent dans la mer; les flots ne ſont pas ſi émus ni ſi agités que mon cœur le fut à l'aſpect d'un lieu qui renfermoit déja une perſonne toute divine, & que je croyois ſeule digne d'attacher toutes mes affections.

Nous fûmes à Biſitacht, qui eſt une maiſon de plaiſance du Roi mon pere, parfaitement délicieuſe, & qui étant à deux lieues de Conſtantinople, nous donnoit toute la liberté de nous y cacher, & de méditer ſur nos deſſeins. D'abord, j'envoyai Hali inconnu, découvrir ſi Amiraſes étoit déja dans le Serrail, ce qu'on diſoit à la porte, & ſi Solyman étoit toujours ſi amoureux & ſi dépendant de Roxelane? Il revint bien inſtruit de tou-

tes choſes, il m'apprit que le Sultan étoit plus aveuglé que jamais de la Sultane Reine; qu'Amiraſes étoit dans le Serrail, mais que le Sultan ne l'avoit point vue, non plus que quantité d'autres belles filles qu'on lui avoit données depuis peu; dédaignant toutes ces beautés, ou ayant cette complaiſance pour plaire à l'orgueil de Roxelane, dont l'empire étoit toujours également puiſſant ſur ſon cœur.

Après ce récit, Hali rêva un peu, & revenant à lui avec un maintien aſſuré; Seigneur, me dit-il, Amiraſes eſt perdue pour vous, & elle va être malheureuſe pour toute ſa vie dans le pénible & ridicule eſclavage où elle eſt. Hé bien, mourons, lui répondis-je d'un air triſte, ſi je ne puis l'ôter de-là. Pourquoi mourir? reprit-il, ſi c'eſt une néceſſité, ne mourons que le plus tard que nous pourrons. Avez-vous aſſez de réſolution, pour faire dans le Serrail de Solyman le même perſonnage que vous faiſiez dans celui de Muſtapha? Vous êtes jeune & beau comme l'amour; reprenez l'habit d'eſclave, je vous préſenterai au Viſir, j'écrirai à Muſtapha que je vous ai retrouvée à Conſtantinople dans le deſſein d'entrer au Serrail; que je lui ai voulu faire honneur de cette penſée; & que je vous ai menée au Viſir Ibrahim de ſa part, afin qu'il vous préſentât au Grand Seigneur.

Tout cela ſe paſſa, Madame, comme Hali le projettoit; mais alors continuant de me parler, vous verrez Amiraſes, me diſoit-il, votre ſexe trompera tout le monde, je demeurerai auprès de vous par des raiſons de politique dont j'endormirai le Viſir, nous ferons la guerre à l'œil: on ne ſçait ce qui peut arriver, par Roxelane, par le Viſir, par le Roi votre pere, par Solyman lui-même; au pis aller, nous ſerons aſſez heureux peut-être pour nous ſauver encore.

La propoſition étoit délicate, comme vous le

voyez, & néanmoins je ne balançai point à l'accepter, j'étois jeune & amoureux, ma folie étoit pardonnable, mais pour celle de Hali, il falloit être poſſedé d'une extrême ambition, & avoir un eſprit auſſi hardi que le ſien, pour propoſer & entreprendre une choſe ſi remplie de témerité.

Il me donna bientôt des habits de femme, & nous fûmes à Conſtantinople où il alla trouver le Viſir, qui le connoiſſoit extrémement, à qui il dit que j'étois arrivée, & qu'il me menoit de la part de Muſtapha. Le Viſir témoigna une grande joie, & une curioſité extrême de me voir; je lui fus amenée, ma perſonne lui plût, & ſurtout la grandeur de ma taille; car les Turcs aiment fort les grandes femmes, & quand je fus dans le Serrail, je les paſſois preſque de toute la tête; ma hauteur, qui étoit extraordinaire pour une fille, le charma; je n'avois pas la mine bien majeſtueuſe, mais j'avois un air vif & gai qui plaiſoit fort dans l'extrême jeuneſſe où j'étois; celle-ci, dit-il à Hali, n'a pas une beauté ſi délicate que l'Arabe, mais, je l'aimerois bien autant, & je connois mal Solyman, ou il en ſera charmé; mais quoi? il eſt poſſédé par Roxelane, & ne daigne pas ſeulement jetter un regard ſur tant de rares créatures qu'enferme ſon ſerrail.

Après cela, il commanda qu'on eût pour moi toutes les délicateſſes qu'on a pour les malheureuſes beautés qu'on deſtine pour la vûe du Maître: il me voyoit tous les jours, & me témoignoit une grande amitié: il eſt aimable de ſa perſonne, je ne me défendis pas de l'aimer, il trouva une telle correſpondance en moi, qu'il ne put ſe défendre de me confier ſon ſecret. Il étoit paſſionnément amoureux d'une jeune eſclave qui étoit dans le Serrail depuis ſix mois, il l'avoit donnée lui-même, & l'avoit gardée aſſez de tems chez lui pour prendre une grande paſſion pour elle: mais cette fille, toute préocupée

des grandeurs de ſa fortune future, n'avoit pas daigné l'écouter, il me pria de lui parler : elle eſt auſſi fiere que Roxelane, me dit-il, mais ſes yeux ſont ſi doux, que je me figure qu'il y auroit un grand plaiſir à être aimé d'elle, & ſi elle ne touche pas le cœur du Grand Seigneur, il ne me ſeroit pas mal aiſé de la rendre heureuſe, en l'obtenant du Sultan pour ma femme : il me dit qu'elle étoit dans la même chambre d'Amiraſes, qu'elles étoient ſix enſemble d'une beauté presque égale, ſous la direction de la Cadum Fatima. Cette fille avoit été priſe ſur les côtes d'Afrique, & ſe nommoit Araxaï; on l'avoit enlevée ſi enfant, qu'on ne ſçavoit pas de quel pays elle étoit.

Le Viſir ſçavoit que la Sultane Reine la haïſſoit mortellement par le partage qu'il faiſoit avec elle du cœur de Solyman : il n'eût pas été fâché auſſi de lui donner une Rivale qui eut pu affoiblir le grand attachement que ſa hauteſſe avoit pour elle; dans cette vûe, il faiſoit chercher par tous les endroits de la terre des beautés capables de pouvoir remplir ſes deſſeins.

Il réſolut avec Hali de me faire voir au Grand Seigneur, en dépit de lui-même, en me faiſant trouver à ſon paſſage, quand il reviendroit de la Moſquée. Ibrahim m'avoit donné un Perroquet merveilleux, qui parloit comme une perſonne, qu'on avoit accoûtumé à moi, parce que je lui donnois à manger, afin que je le préſentaſſe à Solyman, comme c'eſt la coutume aux filles qui le voient, de lui donner quelque préſent; je fus donc miſe ſur le chemin par où le Grand Seigneur paſſoit, & comme il entendit un murmure que le Viſir faiſoit élever exprès, & qu'il vit quelques perſonnes, il demanda ce que c'étoit ? C'eſt une eſclave, lui répondit Ibrahim, que Muſtapha envoie à ta Hauteſſe, & qu'il m'a prié de te préſenter de ſa part; & lors Hali, que

Solyman reconnut, s'avançant, il m'ôta un voile qui me couvroit le visage, & se mit à genoux, en m'y faisant mettre aussi; mais le Sultan se recula d'un pas, quand on m'eut découvert le visage, & me considérant depuis la tête jusques aux pieds avec quelque joie mêlée d'étonnement, la surprenante fille, dit-il, en se tournant vers Ibrahim! elle me paroit extrémement charmante. Seigneur, reprit le Visir, c'est comme telle que je la présente au Souverain de tous les Rois. Elle ne pouvoit être destinée que pour l'œil du monde, qu'elle autre comme elle soutiendroit la divine lumiere?

Je regardois le Sultan avec un sourire qui pouvoit avoir quelque chose de hardi, mais qui ne lui déplaisoit pas, ma jeunesse excusoit mon audace, & peut-être crut-il que les charmes de sa personne la faisoient naître: il me considéroit à ses pieds avec une grande attention, quand j'ôtai de de mon sein mon charmant Perroquet, & que j'avançai la main pour le lui présenter; il crut que s'étoit un oiseau contrefait, comme c'est la coûtume des Odalisques de contrefaire ainsi les animaux, les fruits, & les fleurs. Seigneur, lui dis-je, en le lui présentant, mes mains ne sont point adroites, mais mon cœur enseigne ce qu'il sent; & lorsqu'il voulut prendre le Perroquet, je le lâchai exprès, il s'envola, fit quelques tours sur ma tête, il se posa dans mes cheveux comme on lui avoit appris de faire, & chanta des paroles amoureuses le plus joliment du monde; l'Empereur fut fort surpris, & quand mon Perroquet se fut tu: c'est de l'amour, Seigneur, lui dis-je, il ne peut chanter que l'amour. Prens ce chant à bon augure, aimable fille, me répondit Solyman, & attends, sans t'impatienter, une explication plus grande de ta bonne fortune. Ce peu de mots transporterent le Visir, je m'en moquai dans l'ame, & Hali en trembla quasi de peur. C'étoit

plus qu'il ne vouloit. Ibrahim, qui vit le Sultan en ſi beau train, le pria de ne me pas ôter Hali; il conſentit qu'il fût avec moi, & commanda au Chef des Eunuques qu'on me donnât à la Cadum Fatima: cet ordre eut grand charme pour moi.

Le bruit de mon arrivée m'eut bientôt devancé, mille bouches ſemerent celui de ma beauté, & ce fut une allarme univerſelle, comme la choſe eſt ordinaire en pareille occaſion, il y eut une grande curioſité pour me voir, & ſurtout dans le Harem, qui eſt le quartier des femmes.

Fatima, inſtruite par le Chef des Eunuques & par Hali qui la connoiſſoit, de la diſtinction extraordinaire que le Sultan avoit eue pour moi, conçut des lors de grandes eſpérances de faire de moi une Sultane, & me témoigna un profond reſpect.

On m'introduiſit enfin dans ce lieu deſiré; je vis ſix perſonnes merveilleuſes qui vinrent en foule au devant de moi pour me conſidérer, ma belle Amiraſes étoit parmi elles avec un empreſſement plutôt forcé que naturel. Qu'elle me parut charmante! elle étoit triſte, c'étoit comme je la voulois; mais, qu'un coloris éclatant l'embellit à ma vûe! & que ſes yeux s'emplirent d'un beau feu, elle recula & penſa tomber de ſon haut quand elle me reconnut; mais moi, rejettant les careſſes de toutes ces belles Odaliſques, je courus à elle, & lui prenant ſa main tremblante, car elle défailloit preſque, je la baiſai au front ſuivant l'uſage du pays. Hé! bien, ma chere Compagne, lui dis-je, n'êtes-vous pas bien aiſe que je ſois venue vous voir? Elle ſe remit, car la frayeur du péril que je courois en ces lieux avoit ſurpris tous ſes ſens, auſſi bien que la joie qu'elle reſſentoit. Ah? Zeinabi, me répondit-elle enfin, eſt-ce vous! en croirai-je mes yeux & mon cœur? Après cela, la prudence modérant nos tranſports, nous par-

parlâmes le plus raisonnablement que nous pûmes devant tant de témoins suspects.

Je parcourus ensuite tant de beautés admirables que j'avois devant mes yeux, & comme on me les nomma, je m'arrêtai d'abord à considerer Araxaï. Elle étoit fort grande, sans aprocher toutefois de ma taille, blonde, blanche, tous les traits achevés, elle avoit une beauté dans les yeux qui lui rendoit les regards les plus passionnés du monde, mais son action étoit altiere; on voyoit bien, qu'elle étoit glorieuse, & pleine de bonne opinion d'elle-même: j'en conçus du chagrin, pour les intérêts du Visir mon ami.

J'arrêtai ensuite mes yeux sur une brune merveilleuse, dont les yeux étoient aussi redoutables que ceux d'Araxaï, elle étoit Circassienne, & se nommoit Zezides. Zada, & Nassissa, m'occuperent aussi, mais la vivacité & l'humeur brillante d'Asarhadon me plûrent extrémement, elle laissa échapper des traits de son esprit qui n'aimoit qu'à se divertir, qui me charmerent: toujours Odalisques, s'écria-t-elle, nous ne serons long-tems que cela; voici une Sultane qui se prépare. Ah! superbe Araxaï, que vous allez vous éloigner de vos prétentions! Cette belle Araxaï lui fit un sourire dédaigneux. Si je ne deviens pas Reine, dit-elle, au moins suis-je assurée de n'être jamais l'Esclave d'Asarhadon. Ne jurons de rien, reprit cette Georgienne, sans se fâcher; mais, graces au Prophête, je ne suis point ambitieuse; &, pouvu qu'on me laisse danser, chanter, rire, & faire quelque raillerie innocente, arrive de tout le reste ce qui pourra arriver.

Je connus encore, à quelqu'autre repartie vive, le caractere d'Asarhadon, & elle me revint extrémement; je ne l'ai vue de ma vie sérieuse, & elle disoit de grandes vérités en badinant.

Le Kisleraga, qui est le Chef des Eunuques, me regardoit avec grand respect, & me croyoit

déja revêtue de la dignité de Sultane. Fatima, à qui il avoit dit ce qu'il avoit vu, me conſideroit auſſi extrémement. Dès le lendemain, étant dans nôtre Oda, & paſſant ſur l'eſtrade d'Amiraſes, nous nous aſſimes toutes deux ſur ſon lit, qui étoit rangé en ſopha; nous voïans ſeules, nous nous contâmes tout ce qui s'étoit paſſé, & dans nos fortunes & dans nos cœurs, depuis que nous ne nous étions vues, & continuant à parler; mais enfin vous êtes ici, ma chere Zeinabi, pourſuivit-elle, & vous y êtes en péril de votre vie, & pour l'amour de moi: je n'ai point dormi de la nuit paſſée, il me ſemble que nous ne ſommes enchaînées vous & moi que pour aller à un ſacrifice où notre mort ne ſe peut éviter; ſi la mienne ſuffiſoit, je ſerois contente, mon aimable Amiraſes, lui répondis-je, en ſerrant tendrement une de ſes mains que j'avois entre les miennes, non, vous ne mourrez point, & pourvu que Solyman ne poſſede pas toutes les beautés que j'adore, je ne crains rien, ma fortune eſt parfaite, puiſque je ſuis aimé de vous, elle nous fera ſurmonter toutes ſortes d'obſtacles, & nous ſerons heureux; mais, de dire comment, la prudence & les occaſions opéreront ce miracle.

Après quelques autres diſcours paſſionnés, nous convînmes de certains ſignes pour nous faire entendre tout ce que nous voudrions (choſe ordinaire en ce païs-là auſſi bien qu'en Eſpagne,) je penſe pour moi, qu'elle eſt de tous les lieux où l'on ſçait aimer.

Mon arrivée au Sérail avoit produit des effets tout différens dans l'eſprit de mes rivales. Zada & Naſſiſſa m'avoient vue comme une perſonne qui pouvoit diſputer un rang après lequel elles ſoupirent toutes. Araxaï m'avoit conſiderée avec deſeſpoir, Zezides avec une inclination à lui faire oublier ſes propres intérêts, & Aſarhadon avec un

grand plaiſir de trouver une compagne qui aimoit autant la joie qu'elle.

Les autres Odaliſques avoient une forte envie de me voir, quelques Sultanes n'en avoient pas moins, & excepté Roxelane, qui, ſûre de ſon pouvoir, regardoit avec indifférence, les mouvemens du Sérail, toutes déſiroient de voir ſi j'étois auſſi rédoutable qu'on leur diſoit.

Le Sultan, plus agité que les autres, condamnoit les ſentimens qu'il ſentoit s'élever dans ſon cœur, il vouloit les vaincre, & malgré lui-même être fidele à Roxelane, il ſe contraignit durant quelques jours, & ſe reſolut de me revoir, eſperant trouver quelques défauts en ma perſonne qui affoibliroient ſon penchant: qu'il ſe trompoit! il ignoroit que l'amour, indigné de ſa réſiſtance, m'offriroit à ſes yeux avec de nouvelles graces.

Il aimoit ſi demeſurément le Viſir: qu'il l'introduiſoit dans toutes ſes promenades & dans ſes plaiſirs les plus ſecrets de l'intérieur du Sérail, il faiſoit auſſi quelquefois la même faveur à Pirus Baſſa qu'il cheriſſoit beaucoup, & à Ruſtan.

Il ordonna au Kiſler de faire aller dans les jardins toutes les filles de Fatima; & point d'autres; ce fut une grande joie pour cet Eunuque & pour la Cadum: le Sultan s'y rendit appuyé ſur les bras de ſon Viſir, l'aſpect de tant de beautés l'éblouit d'abord, & comme il eſt le plus galant de tous les hommes, il leur dit cent douceurs agréables à chacune en particulier: Araxaï lui en répondit de paſſionnées, & voyant qu'elles ne produiſoient aucun effet diſtingué, elle prit un air fier & dédaigneux, que l'Empereur eût pu aiſément remarquer, s'il n'eut pas été trop occupé de moi: il nous fit chanter.

Il fut ſurpris & preſque ravi de la divine voix d'Aſarhadon, ſes manieres agréables & ſon chant avoient des charmes propres à enlever tous les

cœurs : elle répondit cent choſes vives & brillantes à Solyman ſur les louanges qu'il lui donnoit; après quoi, s'aprochant de moi, & vous, belle Odaliſque, dit-il, que vous reſerverai-je ? au lieu des paroles que je leur dis, ne recevrez-vous pas des vœux ſinceres que je vous offre de toute la tendreſſe de mon cœur ? Oui, Seigneur, lui répondis-je : comble ſans meſure ton heureuſe Eſclave des biens les plus deſirés; mais, Seigneur, point de partage, que les biens que tu me donneras ſoient tous à moi. Solyman ſourit, il ne voyoit pas l'adreſſe des ſentimens que je lui montrois, par où je voulois éloigner la concluſion : ta délicateſſe eſt grande, reprit-il; mais, charmante Odaliſque, eſſaye un peu ſi ce bien que tu deſire, & que je te donnerai, ne ſera pas ſeul pour toi. Ah ! Seigneur, m'écriai-je, que je veux de ſoins & de marques de fidelité, avant que de l'accepter ! Je ſçai bien, que je te ſuis ſoumiſe; mais, de ma volonté, je ne jouirai jamais du ſouverain bonheur, qu'une longue proſperité ne m'aie convaincue de ſa durée. Le Sultan ne m'oſa parler davantage, à cauſe de la circonſpection qu'il avoit pour Roxelane. Depuis qu'il l'aimoit, il n'avoit regardé aucune femme que moi, mais ce qu'il faiſoit, ſuffiſoit pour porter le dernier excès de joie dans l'ame de la Cadum Fatima, & dans celle du chef des Eunuques, dont la fortune augmentoit par les nouvelles galanteries du Sultan.

Le jour d'après, Solyman, pour détourner le bruit que ſes inclinations pourroient faire, commanda qu'on fît venir dans le jardin d'autres Odaliſques : deux chambres différentes y furent, avec leur Cadum, ſous la conduite de Lodobachi, qui commande à toutes les Officieres du Sérail : elle porte trois poignards à ſa ceinture qui marquent ſa dignité, elle a une entiere autorité,

dépendante toutefois de celle de Kiſleragaſi, elle a l'œil ſur toutes les Odaliſques, elle obſerve de tems-en-tems comme les Cadums les élevent, & quelquefois elle ſe promene dans le Harem & dans les Jardins, pour voir ſi tout ſe paſſe parmi ces jeunes filles dans l'ordre qui eſt preſcrit à leurs gouvernantes.

Solyman s'amuſa peu aux jeux de ces Odaliſques qui tâchoient toutes, mais vainement, à le divertir, & s'appuiant ſur les bras de ſon Viſir, il porta ſes pas loin de cette troupe infortunée.

Il mit ces Chambres fort au deſſous de celle de Fatima, le Viſir flatta ſon goût, & vanta hautement notre beauté, il paſſa légérement ſur celle d'Araxaï, parce qu'elle touchoit ſon cœur; & comme il avoit ſon plaiſir à nous voir auſſi bien que le Sultan, il lui perſuada de ne ſe plus contraindre, & de nous faire venir le jour ſuivant. L'Empereur en donna l'ordre, quelle joie pour Fatima! nous parumes toutes aux yeux ſatisfaites de Solyman, il fit encore chanter Aſarhadon, l'humeur da cette fille lui plaiſoit extrémement, elle & moi danſâmes enſemble, & nous danſâmes bien. Non ſeulement nous attirâmes les yeux de l'Empereur dont l'inclination étoit pour nous, mais ceux de l'amoureux Viſir, & ceux de nos envieuſes rivales. Zezides n'en avoit pas aſſez pour me regarder, elle avoit priſe pour moi une maladie fort commune en ce pays-là, où les femmes s'aiment, & où l'on en a vu mourir d'amour les unes pour les autres: elle me louoit extraordinairement. Araxaï, la fiere Araxaï, fut contrainte de parler avantageuſement de ma danſe, & même de ma perſonne: la tendre Amiraſes avoit des regards & des louanges plus modeſtes.

Solyman fit enſuite collation avec nous, & me parla de ſon amour en des termes aſſez vifs pour m'inquiéter, ſi je n'euſſe pas remarqué que ſa délicateſſe vouloit m'obtenir de moi-même, & ne

pas me devoir à ſon autorité: la folie de Zezides éclata, dès que nous fumes dans notre Oda, par mille marques de paſſion qu'elle me donna,

Je fus réveillée le lendemain par le Chef des Eunuques, qui, ſe mettant à genoux, fit briller ſur mon lit une grande quantité de perrerieres que le Grand Seigneur m'envoyoit, avec un billet fort galant: j'y répondis, en ſuivant toujours les ſentimens que je lui faiſois voir, qui deſiroient de lui avant toutes choſes des marques d'une entiere fidélité.

Ces diſtinctions & ces ſoins empreſſés éleverent un grand trouble dans tout le Serrail, on ne m'appelloit plus que la grande favorite : la Sultane Reine, malgré la bonne opinion qu'elle avoit de ſes charmes, en fut allarmée; elle déſira me voir, elle en parla à une Sultane que Solyman avoit aimée avant elle, dont il avoit eu une fille.

Elles propoſerent au Grand-Seignenr d'aller ſe divertir ſur la mer, & de faire venir la Chambre redoutable, c'eſt ainſi qu'on nommoit celle de Fatima. Roxelane fit cette propoſition d'un air riant : l'Empereur n'ôſa y contredire; elle ne témoigna qu'une ſimple curioſité, étouffant ſes mouvemens de jalouſie; quand nous fumes toutes en ſa preſence, ſes avides regards ne s'attacherent que ſur moi, & ſe tournant vers l'autre Sultane en ſoupirant malgré elle, que de beautés, dit-elle enfin, voilà ſix perſonnes charmantes; mais pour cette eſpece de Favorite, elle auroit meilleur air parmi les Itchoglans du Sultan, que parmi les Odaliſques: cependant, elle ſe contraignit ſi bien, qu'elle parut gaie durant toute la petite fête que ſon époux lui donna.

Mais, quand elle fut de retour, que ne penſa-t-elle point! que ne dit-elle pas à une de ſes Itchoglanes, qu'elle aimoit beaucoup, & qui avoit toute ſa confiance! j'ai ſçu ces particularités par elle-même.

Je l'ai vûe, lui dit-elle, cette favorite qu'on vante ſi fort; mais, Giluſmen, il s'en faut bien qu'elle ſoit telle que l'on dit, & que le Grand-Seigneur l'a trouvée: c'eſt l'inſolent Ibrahim qui l'établit par ſes brigues, il croit me nuire & affoiblir par-là, l'amour que le Sultan a pour moi, mais, je ſuis aſſurée de ce côté-là, qu'une autre amuſe ſes yeux & ſon cœur, maîtreſſe abſolue de ſon eſprit, je ne redoute point des foibleſſes qui ne me feront rien perdre, je connois mes droits & ma puiſſance, de légeres amours ne m'effraient point, je les ſouffrirai, je me garderai bien de paroître inquiéte aux yeux de mon Souverain, je ne le chagrinerai point, & bien loin de lui témoigner une humeur fâcheuſe, je prétens me trouver moi-même à ſes plaiſirs; ainſi, je verrai tout, & je connoîtrai tout, & j'en agirai enſuite ſelon que ma politique me le dictera: ce furent les réſolutions de la Sultane Reine, qui étoit ſi fidélement avertie de tout ce qui ſe paſſoit, qu'elle n'ignoroit rien de ce qui me regardoit: elle ſçut l'extrême paſſion que Zezides avoit pour moi, & bien qu'Amiraſes ſe conduiſît avec une admirable précaution, ſa tendreſſe paroiſſoit aſſez, & l'on voyoit qu'elle m'aimoit; la Sultane ſe récrioit, que j'étois une enchantereſſe, & elle diſoit que tout le monde étoit fol, & que je tournerois la tête à tout le Serail.

Cependant, je ſongeois aux affaires du Viſir, & je deſeſperois de faire agréer ſon amour à Araxaï: elle m'avoit d'abord rebutée avec de ſi grands dédains, que ſans le reſpect que les Cadums & les Eunuques avoient pour moi, elle s'en ſeroit plainte, & même elle m'en avoit menacée car, c'eſt un crime capital que de vouloir corrompre une fille deſtinée pour le Grand Seigneur.

Elle dévint tout d'un coup aſſez mélancolique, & l'averſion qu'elle m'avoit témoignée ceſſa, elle me fit d'abord pitié, & j'étois fâchée de lui ôter

un bonheur qu'elle eſtimoit tant, & dont je ne pouvois jouir, comme étoient les bonnes graces de l'Empereur.

Je lui parlois avec tendreſſe & toujours en faveur d'Ibrahim, elle m'écoutoit avec douceur, mais en branlant la tête, elle me regardoit avec de grands yeux paſſionnés, & ne me répondoit pas; enfin, elle vint à me faire cent amitiés, & à m'appeller de ces noms flatteurs qui leur ſont ſi ordinaires, ſouvent elle me nommoit ſa Reine, ſa grande Sultane, & ne recevoit mes careſſes qu'avec des tranſports qui me faiſoient plaiſir d'avoir adouci une humeur ſi impérieuſe.

Le Chef des Eunuques mourut dans ce tems-là, & ſans perdre un moment, j'écrivis au Sultan, & lui demandai cette premiere charge du Sérail pour mon fidele Hali: je l'obtins malgré les brigues, & même je l'emportai ſur la Sultane Reine, qui avoit propoſé un de ſes favoris: ce grand coup penſa cauſer ma ruine, elle connut mon pouvoir ſur l'eſprit du Grand Seigneur, & dès-lors elle réſolut de me perdre, plutôt que de me voir parvenir au rang où elle avoit été élevée. Par toutes ces choſes, ſa haine croiſſoit pour le Viſir, & le Viſir étoit au comble de ſa joye en me voyant ſi bien établie dans le cœur du Sultan: je lui dis un mot dans les jardins, tandis que le Grand Seigneur s'amuſoit avec Azarhadon & Amiraſes que j'avois priée de l'occuper: Viſir, lui dis-je, en m'aprochant de lui, nous ſommes maîtres du Sérail, je vous ferai voir Araxaï, fiez-vous à Hali, je le quittai, il m'écouta ſans faire ſemblant de rien, & je me raprochai de Solyman.

Je crois, Madame, que vous n'ignorez pas, que dans les Odas, il y a un Eunuque qui couche entre chaque lit des Odaliſques, afin qu'elles ne puiſſent avoir aucune communication, & ces Odas ſont éclairés par quelques lampes.

Une

Une nuit que nous étions toutes couchées, que tout étoit dans le silence, que je n'avois pû dormir, parce que je commençois à craindre tout de bon que le Sultan ne voulut d'autres marques de mon amour, que les fadaises dont je l'amusois tous les jours, je vis ouvrir mes rideaux, & à la foible clarté qu'il faisoit, je reconnus Araxaï, qui se mettant sur le bord de mon lit, me vint dire tous ces discours d'amour, dont les filles n'ont que trop la pratique chez les peuples Orientaux : qu'elle étoit belle! Madame, que je vis de charmes! Sa gorge, ses bras, étoient admirables, quelles expressions vives & tendres! Que j'eus de peine à être fidele à Amiraſes : pardonnés ma foiblesse, jamais amant ne fut mis à une telle épreuve; je voyois une jeune fille, belle de toutes les beautés, je ne pourrois vous exprimer que difficilement l'état où j'étois, je pensai succomber cent fois, j'eus besoin de toute ma prudence, mais d'une prudence éclairée, qui me faisoit voir, si je glissois, un précipice infaillible pour Araxaï & pour moi, en un mot une mort affreuse & inévitable.

Je lui répondis comme je pus & d'une maniere qui la satisfit, & malgré mon émotion terrible, je me ressouvins d'Ibrahim, & lui fis promettre de répondre à sa passion autant qu'elle le pourroit pour l'amour de moi; après quoi, la baisant au front, allez-vous coucher, Araxai, lui dis-je: prenez garde qu'on ne vous entende, vous seriez perdue, & je ne pourrois empêcher qu'on ne vous punît. Adieu, me répondit-elle, divine Zeynabi, le Dieu qui m'a conduite me ramenera.

Quand je fus habillée, le lendemain, le Kisler Agazi, ou plutôt mon fidele Hali, me vint voir, je le tirai à part, & lui contai mon Avanture nocturne; nous en rimes, je lui donnai un billet par lequel je mandois au Visir de se trouver le soir vêtu en Odaliſque à la petite porte de son Palais,

qui donnoit sur les jardins dont le seul Kisler avoit la clef, & par où il venoit, quand le Grand Seigneur l'envoyoit chercher.

Ibrahim fut transporté de sçavoir qu'il verroit en particulier la belle Araxaï, il attendit le moment marqué avec une impatience telle qu'on la peut imaginer, il prit les habits, que je lui ordonnois de prendre avec un plaisir parfait, & se rendit bien devant l'heure assignée à la petite porte avec des battemens de cœur étranges; enfin, elle s'ouvrit, & il croyoit avoir cette satisfaction par le Kisler Agazi, mais qu'elle fut sa surprise de recevoir cette faveur par moi-même, qui avoit voulu en partager le plaisir avec lui: comme il me regardoit déjà comme Sultane reine, il se prosterna à mes pieds, & ne sçavoit presque ce qu'il me disoit. Levez-vous, Visir, lui dis-je, & profitez des momens qu'amour & ma bonté vous donnent: j'affectois un peu de la majesté d'une Reine en disant ces mots, quoique d'une façon qui n'étoit pas tout-à-fait serieuse, & le prenant sous les bras, je menai cette nouvelle Odalisque à vingt pas de-là, dans une allée où Amirases étoit avec Araxaï: je le laissai avec elle, & je me promenai avec Amirases, suivie de Hali, & le Visir & sa Maîtresse venoient immédiatement sur nos pas.

Après une heure d'entretien, le Kisler qu'on auroit averti, si le Sultan eut dû venir aux jardins, ramena Ibrahim, qui me parut un homme transporté de contentement, j'en remerciai Araxai.

Jusques ici, mon bonheur étoit bien grand: je faisois aussi celui des autres; Amirases & moi goutions mille douceurs: le Sultan en vouloit aussi de moi; ce n'étoit, ni son compte, ni le mien.

Souvent en parlant avec lui, je l'avois engagé à m'accorder irrévocablement la premiere chose, que je lui demanderois: il me l'avoit promise a-

vec solemnité, à condition que ce ne seroit rien contre Roxelane, ni contre l'amour qu'il avoit pour moi; & je l'avois assuré, que ce que je voulois ne regardoit, ni l'un, ni l'autre.

Un jour pressé de ses désirs, il me fit entendre, qu'il vouloit les rendre satisfaits; j'étalai en vain toute mon éloquence, & me retranchai inutilement sur ma délicatesse: je lui refusai donc mes faveurs secrettes, comme il me les avoit souvent demandées, par la consideration, qu'il avoit pour Roxelane; mais je crus reconnoître, qu'il pourroit les obtenir à la maniere des Sultans: je ne me trompai pas, & je n'eus pas le tems de prendre mes résolutions avec Hali, qui étoit au desespoir, & qui me proposoit de nous sauver, & d'emmener Amirases. Tout cela étoit aisé à faire, mais après être sortis du Serrail, où nous cacher, quel azyle dans toute la terre, où la puissance du Grand Seigneur ne nous seroit-elle pas allée chercher? Ce fut pour lors, que je vis clairement l'extravagance de ce que nous avions fait, & que la tendre Amirases étoit dans des frayeurs continuelles.

L'impatience de Solyman agit enfin; & après le bruit & l'éclat qui le précedent, il vint à notre Oda, & me donna le fatal mouchoir; je le reçus comme une imbécile, accablée, éperdue il fallut que Fatima, qui étoit comblée de joie, me fît ma leçon, je baisai ce funeste gage de l'amour du Sultan, je me jettai à ses pieds, & fis toutes les sottises qui se pratiquent en cette occasion.

Mais, je vous dirai, Madame, qu'Amirases s'évanouit à l'action de Solyman, & que Zezides & Araxaï en penserent faire autant. On regarda ces choses comme un effet d'ambition, de douleur, & d'amour.

Le Sultan Solyman, qui étoit venu en cérémonie, s'en retourna de même, affectant une grande gravité.

Aussi-tôt tout le monde m'entoura pour me fe-

liciter, je jettai un regard triſte ſur le Kiſler, que j'apperçus plus mort que vif. Amiraſes ſe retira, pour donner un libre cours à ſes larmes, croyant ma mort aſſurée, & ne voulant pas me ſurvivre. Zezides & Araxaï étoient au déſeſpoir de me perdre; le rang, que j'allois tenir, m'éloignoit d'elles.

Je pris un moment pour conſoler la belle Arabe, & je l'aſſurai, que, quoiqu'il arrivât, je la verrois encore avant de mourir, cependant, on me mit au bain, on me parfuma, on m'ajuſta. Je ne ferai point ici l'intrépide, Madame: pendant tous ces aprêts, j'étois furieuſement agité, & je méditois inceſſamment tout ce que j'avois à faire. Enfin, l'heure arriva, cette heure ſi crainte: on me mena, victime d'amour, à l'appartement du Grand-Seigneur; une troupe d'Eunuques & de femmes me conduiſoient au ſon d'une muſique tendre. Toute cette troupe me quitta à la porte de la chambre du Sultan, qui étoit dans ſon lit, ſuivant la coutume. Sa chambre brilloit de lumiere; on ne ſent point une odeur ſi agréable dans l'Arabie, que celle qu'on y reſpiroit.

Je croyois être armé de réſolution & de courage: j'entrai & je fus juſqu'à ſon lit avec aſſez d'aſſurance, elle m'abandonna à l'exécution. Je mis en tremblant la tête ſous le rideau du pied de ſon lit, je tombai à genoux, je pris ſes pieds, & je les ſerrai avec une émotion qu'il reconnut aiſément; il eſt naturellement le plus galant de tous les hommes, & il ne ſuivoit qu'à regret une coutume établie: auſſi-tôt qu'il me vit, il ſe mit ſur ſon ſéant, & me tendant la main, il me pria de me lever; & comme ma frayeur redoubla, il ſe leva tout-à-fait, & approcha avec des tranſports qui méritoient un autre objet; je me relevai, le voyant ſi près de moi, & le repouſſant doucement; arrête, Solyman, lui dis-je, je te demande la vie, conſerve-moi la vie, c'eſt le don que je te

demande. Hé quoi, répondit-il tout surpris, en veut-on à tes jours? qui sont ces téméraires? Ecoute, lui dis-je, & punis mon audace, si tu as la force de le faire, & si l'amour ne trouve point de pardon dans un cœur tendre: ouvre les yeux, Seigneur, je suis un Prince infortuné, & non point une heureuse fille qui t'avoit sçu plaire, & qui a le malheur de ne pouvoir remplir tes désirs.

Le Sultan fut fort étonné, comme vous le pouvez croire, Madame; jamais surprise ne fut si grande: il recula quelques pas en s'écriant; mais comme il est très-bon, & que j'avois fait un effort extraordinaire, il vit tant de crainte & tant de terreur sur mon visage, que je lui fis pitié: il se mit à rire; ma jeunesse, ma peur, les charmes qu'il avoit aimés, tout le toucha. Hé qui es-tu donc? me dit-il enfin, & comment avec un tel sexe as-tu risqué ta vie, dans ce Palais, où nul homme n'entre que par ma volonté? Je suis, lui répondis-je, Azan, fils de Chéredin, le plus fidele de tes Sujets, & ton ami véritable, malgré la distance qu'il y a du Ciel à la terre. A ces paroles, son étonnement redoubla encore: touché d'apprendre des choses si nouvelles qui n'étoient jamais arrivées en ce lieu, & rempli de curiosité pour sçavoir mon avanture, il me commanda de ne lui en cacher aucune circonstance, & m'assura que le pardon de mon crime étoit attaché à la pure vérité.

Après cela, il se remit au lit, & je le satisfis, lui disant que m'étant habillé en fille pour une intrigue d'amour, quand la Sultane Eminé arriva à Négrepont, on me donna à elle, parce qu'on me croyoit telle, & que Mustapha me vit, & me destina à la gloire du Serrail: je déguisois ainsi, pour ne pas découvrir l'amour & les déportemens de la Princesse sa sœur; & continuant, je lui appris que j'avois vu Amiraſes, & que j'en étois

dévenu amoureux, mais que Muſtapha l'ayant fait partir, j'avois gagné un de ſes Eunuques avec lequel je m'étois ſauvé, courant comme un inſenſé après l'unique bien que j'aimois; qu'étant arrivé à Conſtantinople, j'avois été rencontré par Hali, que Muſtapha envoyoit au Viſir pour lui dire ma perte; & que ſçachant que l'Arabe étoit déja au Serrail, je ne m'étois point oppoſé à Hali qui avoit voulu m'amener à Ibrahim, & me voyant des habits d'homme, il avoit cru que je les avois pris, pour mieux déguiſer mon ſexe & me ſauver. Enfin, Seigneur, continuai-je, tu vois juſqu'où s'étend l'aveuglement & la puiſſance de l'amour: je me ſuis précipité, ſans aucune conſideration de l'avenir, dans une perte aſſurée, ſi je n'avois affaire au plus humain des hommes, à la vive image de la bonté céleſte, enfin à l'adorable Solyman.

L'Empereur me fit quantité de queſtions, & ſe mettant tout-à-fait en ſa bonne humeur, je voulus en profiter, je lui parlai comme je devois de la vertu d'Amiraſes; mais je le divertis extrémement par les folies de Zezides & d'Araxaï, je lui avouai librement mes foibleſſes, & lui dis que l'amour que j'avois pour Amiraſes ne m'auroit pas empêché de ſuccomber près de tant de charmes, ſi j'avois été en lieu de le pouvoir faire avec ſureté; mais que l'amour de la vie l'avoit emporté ſur tout autre amour: nous dimes cent choſes plaiſantes, & la vivacité de notre converſation lui tint lieu des plaiſirs qu'il avoit eſperé avoir avec une Maîtreſſe: mais me diſoit-il, Zeynabi, ou Azan; car je ne ſçai plus ce que vous êtes, qui remplira la perte que je fais, & où voulez-vous que je place tout l'amour que vous m'aviez donné? Ah! Seigneur, lui dis-je, choiſi entre tant de beautés qui ſont en ta puiſſance, tien-t-en à la plus parfaite, n'abandonnes point la la Sultane-Reine: Je reviendrai toujours à elle,

reprit le Sultan, quoiqu'il ſe peut bien faire que je la quitterai quelquefois. Roxelane poſſede mon eſtime & mon cœur, & c'eſt par ſon eſprit plein de ſolidité & de lumiere, que je me ſoulage des ſoins & des peines que me cauſe la conduite de l'Empire; mais pour de frivoles amuſemens, je me ſens tout diſpoſé à les prendre, & j'avoue qu'en vous perdant, je ſens quelque inclination pour Aſarhadon. Ah! Seigneur, lui dis-je, que je la croi une maîtreſſe délicieuſe! J'avoue franchement à ta Hauteſſe, que ſi je n'aimois pas Amiraſes, je ſerois capable de m'attacher à celle-ci; & j'oſe t'aſſurer, qu'elle donnera de raviſſans plaiſirs au maître du monde.

Après cela, notre imagination égayée nous mena ſi loin, que le jour paroiſſoit avant que le Sultan & moi ſongeaſſions à nous ſéparer: jamais il n'avoit tant demeuré avec pas une favorité, il me recommanda de m'obſerver plus que jamais, & me dit fort ſérieuſement, qu'il y alloit de ma tête à cacher ſoigneuſement mon ſexe, & par les loix inviolables du Serrail, & par le reſpect qu'il avoit pour la Sultane Reine, dont l'auſtere vertu ſeroit terriblement offenſée, ſi elle ſçavoit jamais qu'un homme avoit été renfermé dans le Serrail: qu'il falloit donc, que je tinſſe le rang de favorite, juſqu'à ce qu'il y eut élevé Aſarhadon; & qu'après cela il feindroit de me marier à quelque Baſſa, & Amiraſes auſſi.

Et, pour achever la cérémonie, il prit le voile qu'on a accoutumé de mettre ſur le viſage de ces heureuſes filles; mais ce ne fut pas ſans dire mille choſes agréables: & quand je fus à la porte trouver la troupe ſatisfaite qui m'attendoit, le Sultan me rappella, nous faiſions de ſi grands éclats de rire, que toutes les perſonnes intéreſſées, jugeant par-là de ma faveur, ſe croyoient au comble de la fortune: & Solyman appellant Lodobachi, Vous m'avez donné une vierge, lui dit-il,

qui n'a pas ſa pareille au monde; prenez ſoin de la conſerver: je me retirai enſuite, on me conduiſit au bain, & de-là dans un appartement tout proche de l'Oda de Fatima.

Après quelques conſidérations ſur tout ce qui m'étoit arrivé, je dormis à merveille une partie du jour, & quand je m'éveillai on obſerva auprès de moi toutes les façons qui ſont à l'uſage du Serrail, après quoi je commandai qu'on me fît venir les Odaliſques qui avoient été mes Compagnes, comme l'Empereur l'avoit permis: elles m'aborderent avec un profond reſpect, & ſe proſternerent toutes à mes pieds, j'eus quelque confuſion d'y voir Amiraſes, je la relevai en l'embraſſant, & les autres auſſi, je l'avois fait avertir par le Kiſler de ce qui s'étoit paſſé entre ſa Hauteſſe & moi, & la tirant un peu à l'écart, le Ciel m'a conſervé pour vous, belle Amiraſes, lui dis-je; Solyman m'a promis, que vous ſerez mon épouſe: quel bonheur! me dit-elle, Seigneur, qu'il ſuccede agréablement aux dernieres peines que j'ai ſouffertes! Hélas! qui le pourroit exprimer, que ce cœur qui en a reſſenti toutes les horreurs cruelles? Elle me fit une peinture vive & tendre de ſes craintes & de ſes frémiſſemens, tant que la nuit avoit duré; & je connus mieux que jamais le caractere d'une perſonne que rien n'égale dans ſes ſentimens: j'en fus touché, comme vous le pouvés croire; & pouſſé d'un mouvement naturel que je devois contraindre auprès d'une vertu ſi parfaite: Mais ma belle Princeſſe, lui dis-je, en attendant les félicités que le Sultan me promet par votre poſſeſſion charmante, ne pouvez-vous pas par quelque légere faveur adoucir l'état cruel où je me trouve? Mon habit, le rang que je tiens, tout nous favoriſe. Vous préſerve le Ciel, me répondit-elle, de me parler ſérieuſement, ne me confondés pas avec ces eſclaves malheureuſes, dont le Serrail eſt tout rempli; que l'horri-

ble contagion qui y regne n'aille pas jusques à porter des coups mortels à la passion que j'ai pour vous; & ne me montrés dans la vôtre que ce qui vous peut rendre digne de moi: elle se recula en disant ces paroles avec un air fier que je ne lui avois vu de ma vie, & qui m'épouvanta: elle se mêla avec ses compagnes.

J'ordonnai qu'on m'apportât toutes les pierreries & tous les présens que le Grand-Seigneur m'avoit donnés; je les distribuai sur l'heure a ces belles Odalisques, aux Eunuques, & aux Cadums, une libéralité si peu ordinaire m'acquit tous les cœurs, que je satisfaisois par-là.

Ensuite, je congédiai ces belles filles, & l'on me conduisit en pompe chez l'Empereur, où étant seuls, notre gayeté nous aida à passer le tems que nous devions être ensemble, dans une joie où le Sultan a toujours été avec moi tant que je demeurai dans le Serrail.

Nous fumes quelques jours en retraite, soustraits au reste du monde, suivant la pratique du Serrail; mais le Sultan, trouvant son Avanture singuliere, il en voulut faire part à son cher Visir, & l'admit dans ses plaisirs & dans son secret. Ibrahim fut donc introduit dans son Appartement, & ne croyant trouver que le Sultan, il fut étrangement surpris d'y voir aussi la nouvelle Sultane, faveur qui ne s'est jamais faite, quelque favory qu'on soit. Ibrahim ne sçut aussi d'abord que penser; mais sans s'éblouir plus long-tems d'un si rare privilege, il se prosterna à mes pieds, & m'adora presque: je le relevai avec une gravité, qui fit éclater l'Empereur par un rire qui déconcerta le Visir; mais Solyman, après s'en être diverti quelques momens, lui conta toute notre Histoire. Le Visir étoit excellent pendant ce récit; car outre qu'il étoit véritablement très-surpris, comme il a un esprit qui s'accommode au goût & à l'humeur de son Maître, il lui dit positivement

tout ce qui pouvoit le flatter & lui plaire : il confirma fort le Sultan dans le choix qu'il vouloit faire d'Asarhadon, & fut ravi qu'il ne pensât point à Araxaï; nous passâmes quelques jours ensemble sans beaucoup de contrainte du côté de l'Empereur, qui ne se communique point aux autres femmes pendant qu'il honore de sa présence une nouvelle favorite; mais ce tems prescrit passé, nous lui conseillâmes d'aller voir la Sultane-Reine : il s'y prépara avec autant d'embarras, que s'il lui eut fait une véritable infidelité, & comme ce qui étoit arrivé en avoit toutes les apparences, il craignoit les reproches qu'elle pouvoit si justement lui faire.

Mais Madame, laissons-là un peu Solyman, & venons à Roxelane; il faut que je vous la représente dans tout ce qui se passoit en son cœur & dans son esprit.

Depuis que je l'avois emporté sur elle dans la haute fortune que j'avois procuré à mon fidele Hali, en le faisant Kisler Agazi, elle n'avoit plus pris en raillerie l'attachement du Grand-Seigneur pour moi, elle avoit conçû une forte jalousie, & elle m'haissoit mortellement; elle fût instruite au moment même que Soliman voulut passer dans la chambre de Fatima pour me donner le mouchoir; l'excès de sa rage fut extrême, & sans hésiter elle conclut ma mort.

Elle avoit fait faire, dans un tems que Soliman étoit à la guerre, un petit passage inconnu qui la conduisoit au cabinet de Soliman où elle pouvoit se rendre par une porte si bien pratiquée, que l'Empereur ignore encore qu'elle y soit : elle l'avoit fait faire pour se rendre par-là, absolument maîtresse des secrets du Sultan, & elle résolut d'entrer dans ce cabinet quand il seroit couché, d'avoir un poignard, & de me l'enfoncer dans le sein, quand je me mettrois dans son lit, offrant ensuite au Sultan de s'en percer le cœur,

croyant bien que ſon amour ne voudroit pas ce ſacrifice, & qu'il pardonneroit la fureur de la Sultane, que la paſſion ſeule pouſſoit à cet excès.

Elle ſe rendit dans le cabinet, Madame, croyant exécuter ſon deſſein barbare, ſon bras & ſon cœur étoient préparés par une hardieſſe dont elle ſeule étoit capable: elle vit tout ce qui ſe paſſa, & elle entendit tout ce que je vous ai dit; figurez-vous ſa ſurpriſe infinie: la connoiſſance de mon ſexe éleva un trouble dans ſon ame, qu'elle n'avoit peut-être jamais reſſenti. Cet objet, qui, un peu auparavant, étoit plein d'averſion & d'horreur pour elle, devint tout d'un coup un objet agréable & charmant: l'amour, qui ne fais jamais mieux voir ſa puiſſance, que par des coups extraordinaires, ne manqua pas celui-là, ſa gloire y étoit trop attaché; il prit donc ce terrible moment dédié au ſang & à la rage, pour en faire un moment plus doux, & pour élever dans l'ame d'une ennemie implacable des mouvemens tendres & amoureux.

Elle porta toute ſa haine ſur le Sultan, quand elle crut ma perte infaillible par la découverte de ce que j'étois; mais, quand elle vit ſon humanité, elle lui en ſçut bon gré; à meſure que je parlois, elle s'enflamoit, & ſi elle eut d'abord quelque peine de la paſſion que j'avois pour Amiraſes, elle diminua par l'aveu que je fis au Sultan des foibleſſes que j'avois reſſenties pour Zezides & pour Araxaï: elle connut bien, que ma fidélité n'étoit pas inébranlable, que j'aimois Amiraſes, mais qu'un bel objet pouvoit tenter mon cœur, & que rien n'avoit arrêté l'impétuoſité de mes déſirs, que la certitude de la mort: elle imagina, qu'elle ne me feroit voir aucun peril auprès d'elle, & qu'ainſi ma raiſon ne me preſenteroit que du plaiſir, elle me ſçut bon gré des loüanges que je lui avois données, & me pardonna volontiers l'approbation dont j'avois flatté

le penchant que le Sultan avoit pour la jeune Asarhadon.

La Sultane se retira doucement, quand je fus sorti de la chambre de l'Empereur, & lui étant impossible de reposer, elle passa sur une terrasse où elle se promena long-tems; ne pouvant assés penser à tout ce qu'elle venoit d'entendre, elle se livra à sa passion sans lui faire de résistance, & comme elle sçavoit que je ne sortirois pas sitôt du Serrail, elle se flatoit d'un heureux succès, elle n'étoit occupée qu'à en chercher les moïens, elle se résolut à ne faire aucun reproche au Sultan, & par une douceur étudiée s'introduire dans ses plaisirs, & témoigner de la condescendance pour ses volontés, afin d'avoir quelque accès avec moi, & de pouvoir me faire connoître quels étoient ses sentimens.

Roxelane étoit bien affermie dans ses résolutions, quand le Grand-Seigneur se rendit dans son appartement, elle courut au-devant de lui, & lui baisant la main qu'elle porta à son front; après cette premiere marque de respect, elle prit une maniere douce & flateuse, & l'Empereur fut charmé d'une conduite à laquelle il ne s'étoit pas attendu, il l'entretint d'affaires de sa famille, & même de celles de l'Etat, & étant passé au sujet de la nouvelle Favorite, elle loua le choix qu'il avoit fait, lui faisant connoître qu'elle ne s'opposeroit jamais à ses amusemens, pourvû qu'ils ne fussent pas fixes, & qu'ils ne lui ôtassent pas son cœur.

L'Empereur fut ravi du peu d'obstacle qu'elle apportoit à ses plaisirs: peu de jours après, pour achever de montrer une entiere docilité, & pour n'oublier rien à le satisfaire, elle m'envoya commander de l'aller visiter, ce que je fis sur l'heure; elle me reçut, en affectant beaucoup de dignité, mais laissant échaper des airs agréables qui me surprirent, elle avoit toûjours

les

les yeux attachés sur moi, je me figurois dans la vivacité de ses regards des marques de haine; &, quand ils étoient languissans, la mélancolie, que je croyois que mon bonheur lui causoit, me faisoit pitié.

Soliman fut obligé dans ce tems d'aller visiter son armée, & quand il fut de retour, j'allai encore rendre mes devoirs à la Sultane-Reine; il y avoit assez de monde auprès d'elle; une jeune sœur du Grand-Seigneur y étoit, que Pirus Bassa aimoit, & la Sultane qui avoit une fille de Soliman, y étoit aussi: après quelques discours indifférens, Roxelane, en me regardant, se mit à sourire, & me demanda, si je n'avois pas encore senti ce mal avantageux, qui pouvoit assurer ma gloire; en un mot, si j'étois grosse? Je m'attendois si peu à cette demande, que je ne sçus cacher mon embarras, je devins fort rouge, je répondis que non, & ensuite la liberté de mon tempéramment me saisissant, j'eus une telle envie de rire, que je ne pouvois supporter la contrainte que je me faisois: la Sultane la voyoit bien, & ne souffroit pas moins que moi pour s'empêcher d'éclater; enfin, prenant un leger prétexte sur la sœur de Soliman, elle rit avec un excès extraordinaire, je pris l'occasion & je ris aussi, car j'en serois peut-être mort si je ne l'avois pas fait: nous nous regardions l'un & l'autre comme si nous eussions été d'intelligence, ne croyant pas chacune que nous sçussions le sujet de quoi nous rions tant.

Le Sultan s'attacha pour lors tout-à-fait à Asarhadon: ses amours inconstantes surprirent fort tout le Serrail; & comme je ne paroissois pas moins bien avec lui, on ne sçavoit que croire, & on parloit également de la grande & de la petite Favorite.

La Sultane Reine se trouvoit souvent aux Fêtes, que le Sultan donnoit, & à ses promenades;

un jour, que Soliman faiſoit chanter Aſarhadon, & qu'il marchoit au milieu d'elle & de Zada, Roxelane s'étoit aſſiſe ſur le bord d'un grand parterre, Zezides étoit allée cueillir des fleurs que je tenois dans mes mains; la grande Sultane m'en demanda quelques-unes, je les lui préſentai en mettant un genoux en terre, elle en prit une partie, & me rendit l'autre, Soliman n'eſt pas le ſeul qui vous trouve des charmes, me dit-elle, avec quelque émotion: j'ai des yeux comme lui, & un cœur capable de vous aimer ſans vous méconnoître; &, ſe tournant vers Araxaï ſans me parler davantage, elle lui adreſſa quelques propos indifférens.

Les paroles de Roxelane m'étourdirent, mes regards ſe troublerent comme les ſiens, je me relevai, & n'oſai de long-tems la regarder.

Que veut-elle dire? me diſois-je à moi-même: à quelle marque a-t-elle pû reconnoître mon ſexe? a-t-elle pris pour moi, par la certitude de ce que je ſuis, des ſentimens qu'Araxaï & Zezides n'ont ſenti, que par la force de l'inſtinct?

Je me perdois, Madame, dans la confuſion de mes penſées, & depuis ce jour-là, je vis tant d'amour dans tout ce que faiſoit la Sultane, que je ne pûs douter de la vérité. Elle me diſoit, quand Soliman ne nous pouvoit pas entendre, des paroles à double ſens que j'entendois fort bien, & à quoi les autres ne pouvoient rien comprendre: je lui répondois quelquefois imprudemment & ſelon ſes deſirs, emporté par mon humeur libre, & qui couroit follement au devant de tout ce qui me plaiſoit: alors, je voyois une joye vive briller dans les yeux de la Sultane, je la ſatisfaiſois ainſi inconſidérément ſans en prévoir les dangereuſes ſuites.

Ce fut en ce tems, que la gloire de mon cher Dragut, volant par tout le monde, perça

jusques dans l'intérieur du Serrail. Soliman m'en parla souvent comme d'un homme merveilleux, & qu'il vouloit absolument s'acquerir, il lui fit donner des marques éclatantes de sa bienveillance, & reçût les Ambassadeurs que Dragut lui envoya comme il auroit fait ceux d'un Roi : il lui manda de le venir trouver, & je l'attendis avec une impatience proportionnée à l'affection qui nous unissoit.

Cependant, Asarhadon reçut plus essentiellement que je n'avois fait l'honneur dont le Sultan la combla, & comme elle avoit beaucoup d'esprit, & des vûes d'établir solidement sa grandeur, elle résolut de s'acquerir absolument le Visir, qu'elle avoit vû & connu assez familierement pendant le tems des amours du Grand Seigneur; elle avoit pénétré sa passion pour Araxaï, elle résolut de le favoriser, & envoyant chercher l'Odalisque, si vous croyez, que je puisse parler une fois sérieusement, lui dit-elle, écoutez les soupirs du Visir, c'est l'homme de l'Empire le plus aimable, & si je n'étois pas à Soliman, je voudrois être à Ibrahim. Araxaï, surprise des lumieres de la Sultane, & accoûtumée à l'amour d'Ibrahim par les fréquentes visites qu'il lui avoit rendues dans le jardin par le moyen du Kisler Agazi, répondit qu'elle étoit soumise aux ordres de la Sultane, & lui avoua que si le Grand Seigneur la vouloit donner au Visir, qu'elle y consentiroit avec joye. Asarhadon lui promit de la servir, & qu'elle verroit de prompts effets de l'envie qu'elle avoit de la satisfaire.

Ibrahim n'ignora pas long-tems sa bonne fortune, & les obligations qu'il avoit à la Favorite; dès le soir même, il se rendit dans les jardins avec son habit d'Odalisque pour témoigner à Araxaï l'excès de son contentement.

Tout le Serrail sçavoit que l'Empereur, charmé de sa belle maîtresse, s'étoit renfermé dans

ſon appartement avec elle, & qu'il n'en ſortiroit pas.

Nous étions toutes dans le jardin pour paſſer avec plus de fraicheur des nuits incommodes dans la ſaiſon où l'on étoit; le Viſir étoit avec Amiraſes, quand nous appercûmes deux Itchoglanes de la Sultane Reine, dont l'une, s'approchant de moi, me dit qu'elle avoit ordre de me parler; comme je reconnus Giluſmen, je la ſuivis, elle me mena ſur une grande terraſſe du côté de la mer: la nuit étoit charmante, la lune éclairoit comme en plein jour, & quand nous fûmes dans cette belle ſolitude, Giluſmen fit approcher l'autre Itchoglane, & ſe retira à quelques pas; mais, Madame, comment vous repréſenter l'état où je fus, ce que je devins, ce que je penſai, lorſque je reconnus ſous cet étrange habillement la Sultane Reine; car, vous n'ignorez pas que les habits des Itchoglanes ſont des habits d hommes, & pareils à ceux des Itchoglanes du Grand Seigneur.

Je portai la main ſur mes yeux comme pour aſſurer ma vûe, & Roxelane appercevant mon trouble qui ſembloit me faire douter de ce que je voyois, Oui, Prince, me dit-elle, n'en doute point, le même Dieu, qui t'a contraint à te vétir d'un habit d'Odaliſque, ma forcé à prendre celui d'une Itchoglane, & tu vois une Reine, qui ne dédaigne point de paroître en eſclave devant les yeux, qui l'abaiſſent à un pareil déguiſement.

Que la Sultane me parut merveilleuſe, Madame, avec cet habillement & toute ſa maniere amoureuſe! Je lui répondis ſans me conſulter, & ſans prendre aucun avis de ma raiſon. La Sultane en fut ſatisfaite, & ſe livrant à une entiere confiance, elle m'apprit tout ce que je vous ai raconté, & paſſant de-là aux expreſſions d'une paſſion vive, je n'aurois pû réſiſter au penchant qui

m'emportoit ſans autrement me piquer d'être fidele à Amiraſes; car, je ne voyois plus ici de péril pour mes jours, comme il s'en étoit rencontré auprès des Odaliſques, puiſque la Sultane me connoiſſoit pour homme, & que le ſecret lui étoit auſſi conſidérable qu'à moi? mais, Madame, le croiriez-vous? un ſentiment d'honneur me retint, je conſiderai tout d'un coup ce que je devois à Soliman; un moment de réflexion me rendit à moi-même, & me ramena à mes devoirs, je ne fis pas, comme vous pouvez le penſer, de ſeveres remontrances à Roxelane, mais je lui témoignai doucement les obligations que j'avois à Soliman. La Sultane me rit au nez, & voulant paſſer ſous un Dôme qui étoit du côté de la Mer, le Viſir en ſortit inopinément, il venoit de quitter Araxaï, & alloit rejoindre au bas de la terraſſe le Kiſler Agazi; figurez-vous quelle fut la rencontre de ces deux ennemis mortels à leur vûë, & ſous de tels déguiſements. Le Viſir pâlit de crainte du danger où il étoit, la Sultane rougit de ſurpriſe, de colere, & de confuſion: quoi! Viſir, lui dit-elle, quelle inſolence, être ſous ces habits dans le Serrail! Madame, lui répondit-il en ſe remettant, êtes-vous plus excuſable que moi à ces heures dans l'équipage indigne où vous êtes? Il y va de ta vie, reprit-elle fierement, à n'en parler jamais; il y va de vôtre gloire à ſçavoir vous taire, lui repliqua-t-il: il ſe répentoit de la dureté qu'il avoit mis à ſa réponſe, n'y allant pas moins de ſa perte que de celle de Roxelane: mon embarras étoit inexprimable, je les adouciſſois autant que je pouvois; & comme nous élevions tous nôtre voix ſans précaution, & aveuglés par les mouvemens qui nous agitoient, Lodobachi, qui de tems-en-tems veilloit à obſerver la conduite des filles du Serrail, étoit par malheur dans les jardins ce ſoir-là, & aſſez près de nous pour nous entendre, l'accent

confus de nos voix la fit avancer, elle demeura immobile à la vûë de la Sultane, & à celle du Visir. Dans l'horreur d'une si étrange avanture, elle ne sçût si la Sultane & le Visir n'étoient point ainsi travestis pour deshonnorer le Sultan, toutes ses idées furent monstrueuses, & entrant dans une fureur soudaine pour les conséquences qu'elle tira. O Prophete! s'écria-t-elle, quel épouvantable spectacle, as-tu réservé pour mes yeux? L'honneur Musulman est éteint, la gloire du monde est flétrie.

La grande Sultane s'impatientoit des exclamations de cette femme, & le Visir, qui méditoit de la jetter dans la mer, me faisoit part de son projet, lorsque cette insensée prenant un de ses poignards qu'elle portoit à sa ceinture s'en traversa le sein sans hésiter, & jettant un regard funeste sur Roxelane, elle tomba à ses pieds toute baignée dans son sang.

La Sultane effrayée courut vers le Palais, suivie de son Itchoglane, & le Visir & moi, reprimes plus tranquillement notre chemin, nous trouvâmes nôtre fidele Kisler à qui nous contâmes naïvement nôtre avanture, il nous fit retirer sans bruit, & les esclaves de Lodobachi ne la voyant point revenir l'allerent chercher, elles trouverent son corps encore avec quelques sentimens de vie, elles crierent, des Bostangis accoururent. Lodobachi eut la force encore de dire qu'elle s'étoit donné la mort, pour ne pas survivre à la honte du Serrail, elle perdit la parole après ce beau discours, l'on le rapporta au Sultan, qui crut qu'elle avoit connu que j'étois homme, il craignit qu'à la fin on ne s'en aperçut, & ce fut avec peine qu'il se résolut a me faire sortir du Serrail, je lui promis que je resterois à Constantinople autant qu'il le souhaiteroit, & de passer mes jours avec lui, mais je voulus qu'il fit sortir avant moi Amiraſes du Serrail, & qu'on l'envoyât m'attendre à Bisistacht. L'Empereur, toûjours bon

pour moi, y consentit, l'on fit courir le bruit qu'on donnoit Amiraſes pour femme au fils du Roi d'Alger, & Zeynabi à un Baſſa éloigné qui la demandoit avec empreſſement.

Amiraſes quitta enfin cette demeure ſi indigne d'une perſonne de ſa vertu, elle reſſentoit une joie bien pure, & auſſi exceſſive que vous le pouvés penſer, la connoiſſant comme je vous l'ai repréſentée.

Je la ſuivis deux jours après avec Araxaï, qui conſentit à faire le bonheur du Viſir; la nouvelle de l'arrivée du Prince Azan ſe répandit; mon cher Dragut arriva à la Porte, Il me trouva auſſi content de m'aller unir à la belle Amiraſes, comme il étoit affligé de n'avoir pas trouvé la Princeſſe ma ſœur; l'Empereur le reçût plûtot en ami que comme Dragut, & ce grand homme charmé d'un accueil ſi obligeant, & de la franchiſe de Soliman, s'attacha de bonne-foi à lui.

Mes nôces ſe célébrerent enfin, & celles du Viſir; Soliman me vint voir à Biſiſtacht, & je reçus ſouvent cet honneur pendant que Dragut demeura à Conſtantinople; nous apprîmes avant que d'en partir, que la pauvre Zezides étoit tombée dans une langueur effroyable; la Sultane Reine me fit prier de la voir en ſecret, elle étoit ſi abſolue, que la choſe ne lui fut pas bien difficile; je m'apperçus que ſa paſſion n'étoit pas diminuée, je lui preſcrivis des bornes difficiles de l'humeur dont j'étois, & où les obligations que j'avois à Soliman avoient plus de part, que l'amour que j'avois pour Amiraſes, quoique je l'aimaſſe infiniment; j'ai toujours reſſenti que mon cœur, quelque plein qu'il ſoit d'un bel objet, ne laiſſe pas d'en trouver d'autres aimables, je n'ai jamais ceſſé d'aimer Amiraſes, je l'aurois toujours préférée à toutes les beautés du monde, mais en l'aimant cherement, je n'ai point aſſés de force pour réſiſter aux bonnes for-

tunes que l'amour me préſente, je dois trop à ce Dieu, pour me priver jamais de ſes biens.

Je fis conſentir Soliman à me permettre d'aller avec Dragut voir le Roi mon pere, j'eus plus de peine à en obtenir l'aveu de la belle Amiraſes, elle répandit bien des larmes à nôtre ſéparation, je la laiſſai à Biſiſtach, & Dragut & moi nous nous embarquâmes, je fus le témoin, & le compagnon de quelques-unes de ſes actions, & le Roi mon pere nous revit tous deux avec une extrême joye, il m'aimoit ſi paſſionnément, qu'il prit un grand plaiſir à ce que je lui contai de mes avantures, & dès-lors il redoubla ſon zele pour Soliman, il approuva mon mariage, je demeurai quelques jours auprès de lui, & Dragut nous quitta pour chercher Aphrigia, je réſolus de m'en retourner à Conſtantinople; mais, chemin faiſant, je voulus aborder à bien des lieux pour m'informer de Doria & de ma ſœur, je courus les côtes d'Italie, j'appris enfin que Dragut étoit en France, je deſirai le joindre, preſſé du déſir de voir une Cour, la premiere, la plus belle, & la plus galante de l'univers. Un Roi le plus aimable & le plus grand de tous les Rois.

Azan finit ainſi ſon diſcours, les avantures en étoient ſi bizarres & ſi galantes, qu'on fût longtems à ne parler d'autre choſe: je vous aſſure, diſoit Alphonſine, qu'il y auroit bien du plaiſir ſi on pouvoit être ſans danger dans le Serrail, & que j'achéterois bien cher quelques entretiens avec cette diſſimulée Roxelane, qui affecte une ſi fauſſe vertu: vous aimeriez peut-être autant, lui dit la Roche du Maine, quelques entretiens avec Soliman, &, ſi cela étoit, cette aimable Aſarhadon, qui m'a tant plû, ſeroit bien à plaindre; allés donc avec l'Empereur, & laiſſez-moi la Sultane; je ne lui donnerai que des leçons d'une morale relâchée, & n'ayant aucune obligation au Sultan, nous ne trouverons point de difficul-

té dans l'agrément de nôtre commerce; comme il achevoit ces mots, le Roi laiſſa toutes ces perſonnes dans ſon appartement, & paſſa avec la Reine dans ſon Cabinet: il embraſſa le Connétable, pour le remercier, de lui avoir rendu l'aimable Helli, il y laiſſa la Reine avec Lautrec, Pomperan, & Madame de Sancerre: que ne ſe dirent-ils point de tendre & de genereux: après ſouper, la pluye, qui tomba en abondance, fit eſpérer un beau jour pour le lendemain, qui étoit celui des nôces de la fille de Louis XII. & celui qu'on avoit deſtiné au Carrouſel, on ne s'alla point promener. Madame la Regente, qui étoit fatiguée de la derniere veille, ſe retira dans ſon appartement: toutes les Princeſſes furent encore dans celui du Roi.

La Princeſſe Renée, qui ſçavoit, que le Connétable étoit encore dans ſon cabinet, y paſſa avec la Reine pour le remercier de l'ardeur avec laquelle il avoit été à ſon ſecours, lorſqu'il avoit cru qu'on l'avoit enlevée; & après que la Reine & lui ſe furent entretenus quelque tems, on ſe retira de meilleure heure que la nuit derniere, & chacun paſſa celle-là, ſuivant les diſpoſitions de ſon cœur; avant qu'on ſe ſéparât, le Roi parla en particulier à Alphonſine; il lui montra une lettre du Prince ſon pere, par laquelle il lui mandoit qu'il avoit entendu dire que ſa fille étoit en France, qu'il le ſupplioit de la faire chercher, & qu'au moment qu'on l'auroit ôtée à ſes raviſſeurs, qu'il eut la bonté de la faire marier avec le Prince de Melphe; deſorte, lui dit le Roi, belle Alphonſine, que je ne puis pas ne point faire ce que deux de mes amis demandent; votre pere, & Carraciol, m'obligent à vous prier d'accompagner demain la Princeſſe à l'Autel, & de donner la main au Prince de Melphe, comme elle la donnera au Prince de Ferrare, j'ai donné tous les ordres néceſſaires, afin que vous ayez tout ce qui

vous ſera convenable pour cette ſolemnité.

La Princeſſe de Salerne ſe trouva tellement étonnée de ſe voir à la veille de ſon mariage, que ſa confuſion fut toute la réponſe qu'elle pût faire dans le moment: néanmoins, quand elle eut connu au diſcours & à la mine du Roi, que c'étoit une choſe réſolue, elle s'y ſoumit de bonne grace; un peu après la nouvelle de ce mariage fut ſçue, & chacun fit des complimens au Prince de Melphe, & à elle: le ſeul Azan parut un peu troublé; mais ſe remettant aſſez promptement, il fit comme les autres, & il trouva le moment de dire à Alphonſine, que le lendemain ſeroit le jour de ſa mort.

Ce grand jour parut plus beau qu'aucun autre ne l'avoit été; la Princeſſe Renée, avec un habit qui marquoit la dignité de ſa naiſſance, fut menée à l'Egliſe par le Roi, la Princeſſe de Salerne par le Duc de Vendôme, Madame de Sancerre par le Roi de Navarre, & l'aimable Gonteau par le Duc d'Albanie, le Prince de Ferrare, le Prince de Melphe, la Rochefoucault & Noailles, donnerent leur foi à leurs charmantes épouſes, & reçurent la leur avec des raviſſemens qui ne ſe peuvent exprimer.

Après le feſtin Royal, les hommes diſparurent & s'allerent préparer pour le Carrouſel, où la Régente ſe rendit ſuivie de la Reine & des Princeſſes, ſur un ſuperbe échafaut couvert de drap d'or, les Juges du Camp étoient ſur un autre échafaut vis-à-vis celui-là.

Le premier Quadrille étoit celui des Tenans, c'étoient les Amans volages; ils étoient vêtus de jaune & de bleu, le bel Azan & le galand la Roche du Maine paroiſſoient à la tête de leurs Chevaliers, & ils y étoient d'un air ſi aimable, qu'on ne les pouvoit voir ſans plaiſir.

Les Amans fideles parurent enſuite: leurs incomparables chefs vêtus de blanc charmerent tout

le monde par leur mine majeſtueuſe & héroïque, c'étoit le grand Roi des François, & l'illuſtre Dragut, qu'il n'avoit pas dédaigné de recevoir pour compagnon.

Après eux, on vit les Amans fortunés, leurs chefs étoient le Roi de Navarre & le Prince de Ferrare, vêtus de couleur de feu, leur jeuneſſe & leurs agrémens plaiſoient beaucoup.

Les Amans malheureux vinrent après, vêtus de noir, l'amoureux Duc d'Albanie, & ſon illuſtre rival étoient à leur tête; le Duc de Guiſe avoit pris la place du Prince de Béarn, leur grand air, ſi noble & ſi diſtingué, leur attiroit bien des applaudiſſemens.

Je ne m'amuſerai point à dire que l'or & les pierreries étoient mis avec autant d'abondance que d'art ſur tous ces habillemens; mais je dirai que, comme le quadrille fidele étoit en marche, on vit venir au petit galop un Chevalier tout vêtu de blanc, de la plus grande mine & du plus grand air qu'on eut ſu voir: il ſalua reſpectueuſement les Dames en paſſant ſous leur échafaut, & s'alla mettre de l'autre côté du Roi d'une maniere fiere & hautaine, qui ſurprit toute l'aſſemblée; ce Chevalier portoit un globe ſur ſon bouclier avec ces paroles, *le Ciel & la Terre*; cette déviſe ſi orgueilleuſe, avec l'action du Chevalier, ne donnerent pas peu à penſer: on voit bien que c'étoit le paſſionné Connétable, qui en agiſſoit ainſi par la permiſſion du Roi; ſa déviſe par le ciel vouloit dire la Reine, & la terre les couronnes qu'il vouloit conquérir.

Je n'inquiéterai point le lecteur ſur la fin d'un trop long ouvrage. Le grand Roi de France fit voir une adreſſe peu commune, Dragut fut ſon digne compagnon; mais l'aimable inconnu gagna tous les prix, & eut abſolument tout l'avantage, il les reçut des mains de ſa divine Reine, de la Princeſſe de Ferrare, & de la fille du Roi d'Alger.

& comme tout le monde bruloit d'envie de le connoître, le Roi faisant faire exprès un peu de desordre lui facilicita le moyen de se retirer.

Le bal finit cette belle journée, la nuit ne fut pas également heureuse pour tant d'illustres personnes; la belle Reine ne la donna pas toute au sommeil, & malgré la joie qu'elle avoit d'avoir reconcilié son cher frere, & son illustre amant, elle sentoit bien qu'elle s'alloit s'éparer du Connétable le jour suivant; & quoi qu'elle put croire que selon les apparences elle le verroit un jour dans un état digne de lui, elle sentoit son absence: & cette absence lui paroissoit terrible.

L'amoureux Prince étoit encore dans un état plus déplorable, le peu de tems qu'il avoit vu la Reine lui avoit procuré tant de douceurs, qu'il ne pouvoit être sur le point de s'en voir privé sans désespoir, & quand il pensoit qu'il alloit se séparer d'elle, il étoit dans une douleur qu'il est aisé de s'imaginer.

Ce moment si craint de l'un & de l'autre arriva; ils se dirent adieu dans le cabinet du Roi en présence de ce Prince, le Connétable avoit le cœur si saisi qu'il ne pouvoit parler; allés Seigneur, lui dit la Reine, allés vous rendre glorieux par le succès de vos belles entreprises, nous ferons des vœux pour vous, je ne vous quitterai guere dans tout ce que vous allés exécuter.

La présence du Roi n'empêcha pas l'amoureux Prince de se mettre à genoux, & de prendre une des mains de la Reine.

Je vous quitte, lui répondit-il, je ne sens que ma douleur, point d'espérances flatteuses, tout se perd dans cet affreux moment, je vous adorerai toute ma vie, Madame, que ne puis-je toujours vous voir, & être le dernier homme de ce Royaume! Le Roi, qui entroit dans sa peine, & qui la partageoit, l'arracha de force & l'emmena: adieu, s'écria t-il, la plus aimable & la mieux aimée qui fut jamais.

Je ne dirai point aux perſonnes qui ont connoiſſance de l'hiſtoire ce que devint le Connétable, puiſqu'elles le ſçavent; & je ne veux pas en inſtruire celles qui l'ignorent: il fut à Rome, l'aſſiegea, & la prit; & les prédictions de Gauric ſe trouverent véritables en un ſens, comme elles ont toujours accoutumé de l'être quand elles ſont éclaircies par les événemens.

Le Roi fit conduire en Eſpagne la Princeſſe d'Arragon qui épouſa ſon fidele Alphonſe, la belle Aphrigia fut renvoyée avec magnificence au Roi ſon pere, qui en recompenſa la valeur & l'amour du vaillant Dragut; le Boſphore vit encore le bel Azan & la tendre Amiraſes auſſi, le Comte de Saint Paul épouſa la Ducheſſe d'Eſtouteville, Fronſac, Saint-Severin; & Rohan la Princeſſe Iſabelle. Le Duc d'Albanie, toujours plein de ſa paſſion, fut fidele ſans être heureux.

La Reine de Navarre paſſa preſque ſa vie entiere auprès du Roi ſon frere, la Princeſſe de Ferrare finit auſſi la ſienne en France: la Reine n'eut qu'une fille de ſon mariage avec Henri d'Albret, & cette précieuſe fille, qui fit l'attention de tous les Rois, fut cette célébre Jeanne, Reine de Navarre, mere de Henri le Grand.

Fin de la quatrieme & derniere Partie.

L'AMOUR VAINCU
PAR LA
RAISON.

ENfin, vous êtes revenue,
Douce raiſon, fille des cieux;
Pour une ame trop prevenue,
Vous êtes un préſent des dieux.
Enfin, j'abandonne Climene;
Honteux d'avoir, pour l'inhumaine,
Mépriſé long-temps votre voix;
Je hais mon ancien eſclavage;
Et, pour jamais devenu ſage,
Je viens me ranger ſous vos loix;

Heureux, qui toujours vous adore,
Malgré le feu des jeunes ans;
Heureux, qui vous retrouve encore,
Après de longs égaremens!
La paix, cette aimable immortelle,
Eſt votre compagne éternelle!
Vous nous comblés de mille dons.
Mais, infortunés que nous ſommes,
Nous ceſſons d'être vraiment hommes.
Du moment que nous vous perdons.

Quelquefois, Neptune docile
Tient ſes ondes dans le repos;
La nature paroit tranquille;
Le zéphir joue avec les flots.

Déjà la voile ſe déploïe;
Déjà, pouſſant des cris de joie,
Le Naucher s'éloigne du bord:
Mais bientôt l'affreuſe tempête
Lui montre la mort toute prête,
Et lui fait regretter le port.

Par de ſemblables artifices,
L'amour trahit les jeunes cœurs;
Il conduit dans des précipices,
Par des chemins ſemés de fleurs.
Nous ſuivons une douce pente,
Dabord il flatte notre attente,
Par l'eſpoir d'un bien qui nous fuit:
Notre ame ſans effort s'engage,
Et ne chérit rien d'avantage,
Que le charme qui la réduit.

Grands dieux! qu'un cœur tendre & ſincere
Reſſent de troubles en un jour,
Lorsque, par un Objet ſévere,
Il voit mépriſer ſon amour!
En vain par des ruiſſeaux de larmes,
Par des ſoupirs, par des allarmes,
Nous exprimons nos déplaiſirs:
L'Ingrate, parmi ſes caprices,
S'applaudit de ſes injuſtices,
Et ſe moque de nos ſoupirs.

Enfin, notre dépit éclate;
Impatiens de nous venger,

Non contens de quitter l'ingrate,
Nous ôſons encor l'outrager;
Le deſeſpoir ſeul nous poſſede.
L'Amour, qui pour un temps lui cede,
Paroît expirer dans nos cœurs;
Tandis que, caché dans notre âme,
Certain du pouvoir de ſa flamme,
Il rit de nos vaines fureurs:

Bientôt cet amant ſi rebelle,
Quittant un impuiſſant courroux,
Revient, en eſclave fidelle,
Reprendre ſes fers à genoux.
Surperbe alors de ſa victoire,
L'Ingrate du haut de ſa gloire
Exerce des droits rigoureux;
Et l'infortuné, qui l'adore,
Par ſes reſpects lui donne encore
Le droit de mépriſer ſes feux.

Une divinité puiſſante
M'affranchit de ces maux divers.
C'eſt vous, ô raiſon biên-faiſante,
Qui briſez aujourd'hui mes fers.
Au fond de mon ame éperdue,
Votre voix enfin deſcendue
Parle & m'inſtruit du haut des cieux.
A cette voix l'Amour docile
Fuit ainſi que l'ombre mobile,
Qui s'évanouit à nos yeux.

DEPIT
CONTRE
LE TEMS.
ODE.

SOurce des tourmens que j'endure,
Cruel ennemi des mortels,
Tiran de l'art, de la nature,
Je viens renverſer tes autels.

En vain, tu reçois du vulgaire
Des noms, des titres, glorieux.
Seroit-ce donc notre miſere,
Qui te rendroit ſi précieux?

Ainſi qu'une Pere impitoïable,
Qui dévore ſes propres fruits,
Je te vois, temps inéxorable,
Détruire ce que tu produits.

A moiſſonner ce qui reſpire,
La Mort borne ſes attentats:
Le Tems exerce ſon empire,
Sur tous les êtres d'ici-bas.

C'eſt la ſource toujours féconde
De mille changemens divers :
Les premiers citoyens du Monde
Ne virent point notre univers.

Plus inconſtant que le nuage,
Il eſt bien plus à redouter ;
Sans ceſſe il promene l'orage,
Qui ſur nos jours doit éclater.

Plus rapide que l'hyrondelle,
Que Flore rappelle à ſa cour,
Qu'il s'en faut qu'il ſoit ſi fidelle !
Quand il s'enfuit ; c'eſt ſans Retour.

Ainſi que dans un gouffre immenſe,
Mes jours, mes ans, ſe ſont perdus ?
Que reſte-t-il en ma puiſſance ?
Un moment, qui n'eſt déjà plus.

Par mille plaintes criminelles,
Que l'on n'outrage plus l'amour.
C'eſt toi, qui lui prêtes tes aîles,
Pour diſparoître ſans retour.

Nos édifices, nos portiques,
Des dieux prêchent la majeſté :
Ce ſont leurs ruines tragiques,
Qui prouvent ta divinité.

Fameux héros, votre mémoire,
Auroit triomphé de la mort.
Le Tems, plus sur de sa victoire,
L'anéantira sans effort.

Le plaisir, auquel je me livre,
Vient bientôt à se démentir:
Un moment ne peut garantir
L'autre moment qui le doit suivre.

En vain je cherche à pénétrer,
De son avenir les misteres;
Il veut nous cacher nos miseres,
Il craint de nous y préparer.

Les ris, les jeux, troupe fidele,
Egaïoient mes tristes esprits;
Mais, le tems passe, & d'un coup d'aile,
Dissipe les jeux & les ris,

A quelque chagrin suis-je en proie?
Le cruel paroit s'arrêter;
Mon cœur nage-t-il dans la joie?
Il s'empresse de me quitter.

Si quelque flatteuse espérance
Me fait desirer l'avenir,
Pour retarder ma jouissance,
Son cours paroît se rallentir.

Sur le préſent mon cœur ſoupire,
Et l'avenir me fait trembler:
Le paſſé même me déchire;
Il reparoit pour me troubler.

Et quand le poids des ans m'accable,
Pour me tourmenter de nouveau,
Dans l'âge le plus vénérable,
Il me fait rentrer au berceau.

Cependant, ſon humeur ſauvage,
Ne nous le fait point déteſter:
Il fuit, il vole, & le volage
Se fait encore regretter.

Paſſe, vole, tems homicide:
Je n'en verſerai point de pleurs;
Plus ta courſe devient rapide,
Plus elle abrége mes malheurs.

Si, dans le portrait de tes crimes,
Mes vers paroiſſent ſans appas,
Je craignois de devoir mes rimes,
A l'ennemi que je combats.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottaw
Date due